CULTURE

ENRY DUMERY. *La Méthode complexe de Jean-Paul Sartre.*

ENRI GOUHIER. *Théâtre : « Les Mains sales. »*

OUIS PETIT. *Cinéma : « Les Jeux sont faits. »*

D'où vient que Jean-Paul Sartre ait choisi d'être romancier et dramaturge en même temps que philosophe ? Pourquoi le sartrisme a-t-il besoin de défendre et d'illustrer sur la scène et à l'écran une philosophie dont la construction technique atteint à une subtilité raffinée et parfois à un véritable rabbinisme ? Pourquoi donc a-t-il souci de joindre la description à la réflexion, l'expérience à la dialectique ?

Les Mains sales au théâtre, *Les Jeux sont faits* au cinéma rendront pour nos lecteurs la question encore plus actuelle.

. LESCHI. *Palestine (juin 1946).*

Poèmes dont il est inutile de marquer l'écho dramatique qu'ils trouvent aujourd'hui en nous.

Livres

Musique, *Le mouvement littéraire,* *Calendrier,*
MILE DAMAIS. MICHEL CARROUGES. GEORGES BORGEAUD.

LA METHODE COMPLEXE DE JEAN-PAUL SARTRE

Qu'un philosophe puisse être *aussi* romancier et dram turge, voilà qui fait frémir les âmes simples et scandal l'universitaire à faux col. C'est pourtant ce que Jean-Pa Sartre a choisi d'être délibérément : dramaturge et roma cier, non pas quoique philosophe, mais parce que philos phe et en tant que philosophe. Bien lui en prit d'ailleu car il est probable que les thèses de *L'Être et le Néant* raient restées, aux trois quarts, lettre morte, si le théâtre le roman n'en avaient débité par tranches le compact éso risme.

Mais faut-il voir dans ce fait un souci de vaine réclan une volonté de capter coûte que coûte l'attention du gra public ? Nous ne le pensons pas. Déjà Gabriel Marcel, av son talent souple et pénétrant, avait fait la preuve que modes d'expression du philosophe peuvent être divers, cela pour le plus grand bienfait de la philosophie el même. M. Sartre n'a donc pas innové; il a senti un beso analogue, quoique dans un autre contexte, avec un aut esprit. En tout cas, pour qui sait son immobile indifféren à tout ce qui n'est pas idée, argument, discussion, pour q connaît sa vigueur dialectique et aussi — il faut le di puisque M. Benda lui-même l'a reconnu — sa cande massive, J.-P. Sartre semble bien échapper à ce grief publicité sans scrupule qu'on fait peser sur lui. Et, de fa l'expression multiforme de son œuvre nous semble relev de visées plus profondes, qui sont essentielles à sa métho philosophique. C'est ce problème, non scruté jusqu'alo que je voudrais aborder de front : pourquoi le sartris a-t-il besoin d'une illustration ou d'un exutoire littérai alors que, dans sa construction technique, il sait atteind

une subtilité raffinée et parfois un véritable rabbinisme de formules ?

On sentira très vite l'intérêt de ce problème, si l'on fait encore le rapprochement avec Gabriel Marcel. Celui-ci est également dramaturge, conférencier, analyste de situations concrètes, mais cela par manière d'exclusivité, car, en existentialiste conséquent, il refuse la systématisation (ce qui ne veut pas dire la cohésion) comme un passage à la limite à partir d'expériences inépuisables en formules. Au contraire, Sartre ne boude pas à l'esprit de système; il s'en prévaudrait plutôt et a prouvé que l'architecture notionnelle lui était familière. Pourquoi donc a-t-il souci de joindre la description à la réflexion, l'expérience à la dialectique ? La critique ne se l'est guère demandé, et pourtant la réponse à cette question peut être décisive pour lever l'équivoque qui plane sur la méthode sartrienne. Il vaut donc la peine d'y prêter attention et de ne s'offusquer ni de l'originalité de l'enquête ni des résultats étranges auxquels elle permettra d'aboutir.

*
* *

Et d'abord, si l'on veut assigner un point de départ à Sartre, on ne le trouvera dans aucune expérience particulière. Kierkegaard, le Pascal danois, se révolte contre Hegel, parce qu'il a la foi, une foi de désespoir qui fait sauter les bandelettes du conceptualisme. De même, Gabriel Marcel rejette l'idéalisme de Brunschvicg, parce que ses recherches anxieuses sur le contenu du sentiment religieux lui révèlent la vanité de toute dialectique purement notionnelle. Mais chez Sartre, où trouver un premier sursaut, une « conversion », une « nuit » ? On dira qu'il a eu l'expérience de la « nausée », que le monde lui est apparu comme un immense truquage, la société comme le règne de la mauvaise foi. Non, ces constatations amères n'ont pas été vraiment génératrices de la doctrine; elles n'ont jamais servi qu'à vérifier une hypothèse, une hypothèse construite de toutes pièces, et qu'il faut mettre en lumière.

Le vrai point de départ de Sartre est dans Descartes. J'en prends la preuve dans les dernières pages de *Situations I*[1].

1. Ces pages sur la « liberté cartésienne » ont pu être rédigées rela-

Sartre a trouvé dans le Dieu cartésien, créateur des essenc
la notion d'une liberté radicalement contingente, non ass
vie à un ordre antérieur de vérité, mais jaillissant de s
cru, gratuitement. Cette liberté pure, que Descartes, ap
Duns Scot, plaçait en Dieu, Sartre a résolu de la placer d
l'homme. Voilà son intuition originelle, d'où découle t
son système avec une implacable rigueur. Car les con
quences s'ensuivent aussitôt : si l'homme dispose d'u
autonomie absolue, qui crée la valeur et la vérité de to
chose, l'essence dérive de l'existence, l'ordre du monde
suspend au libre décret de l'homme, et celui-ci ne repo
que sur soi dans une complète indépendance. La noti
centrale de *gratuité* est alors pleinement constituée : le C
gito pose l'univers et le construit, d'où le caractère anth
pomorphique de toutes choses connues, leur facticité, le
ustensilité, etc., et en même temps tout entier rapporté à s
même, pouvant se retirer de ce monde qu'il anime de s
souffle, il s'éprouve comme une puissance souveraine, s
gie de rien, et sent jusqu'à l'angoisse la précarité d'un u
vers qu'il peut tenir en échec. L'esprit devient ainsi u
forme négative qui dit *non* à toute la nature, la met en
parenthèses, la « néantit »; et, ce faisant, il se saisit da
son jaillissement le plus intime, le plus productif et
plus affranchi.

En tout cela, comme on voit, nulle trace d'expérien
personnelle déterminante, car cette construction ne pr
cède pas et ne peut procéder de la conscience psychol
gique; elle est strictement, dans le goût de Husserl, u
analyse réflexive pratiquée à propos d'une notion cart
sienne, d'ailleurs changée de plan. C'est une déductio
pure, qui suffirait même, dans sa belle rigueur et en dé
du point de départ arbitraire, à faire ranger Sartre parm
les dialecticiens de race. Et sans doute, pour amorcer
poursuivre cette dialectique notionnelle, il fallait que Sart

tivement tard, comme si M. Sartre avait dû attendre pour situer ex
tement en fonction de l'histoire de la philosophie sa propre positio
Mais la question de date est secondaire; elle marque seulement
tâtonnements de la prise de conscience qui ne se fait jamais d'
coup. Étudiant ici la logique d'un système, je m'estime en droit
le reconstruire du point de vue de sa cohérence interne, sans resu
vre le fil historique qui reste forcément accidentel en face des imp
cations nécessaires de la doctrine.

ât dans un état d'esprit particulier : il fallait, par exemple, u'il se révoltât intérieurement contre toutes les oppres- ions, qu'il eût soif d'échapper aux contrefaçons d'un onde que la fausse sécurité et la béate facilité de l'entre- eux-guerres avaient rendu factice et vain à plaisir, bref il llait qu'il portât en lui le chaos des désirs et des aspira- ons de sa propre génération. Mais il fallait surtout que l'a- égatif parisien perdît confiance dans les idoles du jour : e sociologisme devenu religion d'État, le psychologisme oué au culte positif, et même l'idéalisme brunschvicgien vec son esprit de chapelle. Or, une intuition féconde per- ettait d'échapper à tout cela : si le *Je* est liberté pure, il rée les essences, il appelle le monde à l'être, il s'appelle ui-même du fond de soi, et de cette double précarité tire ne puissance absolue défiant tous les risques. Alors le ociologisme se disloque, tel un puzzle laborieusement gencé qu'on dissocie par fantaisie comme on l'a construit; e psychologisme s'empêtre dans ses poids et mesures, pen- ant que le « Je » insaisissable se rit de ce « Moi » lourdaud ui s'est laissé toiser; enfin, l'idéalisme de Brunschvicg se évore lui-même, puisque sa liberté se laisse réavaler par la écessité, comme la conclusion par ses prémisses. D'un oup, l'intuition de la liberté pure a fait sauter tous les ieux bastions.

Mais la preuve que cette intuition n'a pas surgi d'un sim- le dégoût et de la seule volonté de retrouver quelques ouffées d'air pur, c'est que Sartre par elle n'a pas été con- uit à une recherche personnelle plus ou moins anxieuse, à ne sorte de « fidélité créatrice » comme celle de Gabriel Marcel, dont chaque découverte fut un approfondissement le soi. Non, l'explication reste plus simple; l'itinéraire artrien n'a suivi que les crêtes : de Descartes, on passe ogiquement à Husserl, l'auteur des *Méditations Cartésien- nes*, et parce que Descartes et Husserl révèlent le Cogito omme une puissance de dire *non* à toute la nature, comme ls attestent, aux yeux de Sartre, qu'une liberté pure n'a l'autre fondement qu'elle-même et qu'ainsi elle émerge à out instant du vide, il reste à emprunter à Heidegger quel- ues accents plus chauds pour célébrer l'angoisse d'une iberté décentrée et d'un monde désorbité. La dialectique st ainsi tout entière déployée sous la poussée d'une logique

immanente qui tire sa force du seul enchaînement ratio
nel.

*
* *

Il se passe alors un phénomène curieux, qui va déci
de la vocation littéraire du philosophe : cette dialectiq
qui tient par elle-même ne laisse pas d'inquiéter le d
lecticien. Le formalisme de son épure lui apparaît tr
fragile, chose bien naturelle pour qui enseigne la gratu
de toute construction. Il va donc s'acharner, non à en vé
fier la cohérence interne, mais à l'éprouver au contact d
faits. Curieux retour au concret pour une pensée qui s'
délestée au départ de tout l'acquis, de tout le réel. Tout
paradoxe de Sartre tient peut-être dans ce conflit qui l
est propre, entre une volonté de tout construire pièce
pièce et un besoin presque maladif de retrouver un à u
les appuis qu'il a rejetés en bloc. Il veut se rassurer cont
un point de départ précipité et nous rassurer par un poi
d'arrivée qui, tant bien que mal, coïnciderait avec cel
du sens commun. Car il estimera avoir réussi s'il no
arrache cette expérience, qui est nôtre, pour la faire entr
dans les cadres abstraits qu'a forgés son hypothèse. C'e
pourquoi il quitte sa bibliothèque et descend dans la ru
il repousse les livres et circule parmi les hommes. Le r
man et le théâtre répondront pour sa philosophie, puisqu
déchiffrant notre comportement, ils parleront sans fau
son langage à elle. Pour ce système conçu dans un boca
la meilleure preuve de vitalité n'est-elle pas, sans reni
ses origines, de se mettre au rythme des autres vivants ? I
littérature n'est plus alors un ornement, mais une vér
table épreuve de la pensée.

En soi, ce procédé pourrait être acceptable, mais à ur
condition, c'est que le philosophe redevînt enfant. Mais s
peut-il qu'un dialecticien de la trempe de Sartre ait cor
servé, après l'aridité de la pensée pure, tant de fraîcheur
d'abandon ? Cela est peu probable, et de fait nous allon
assister au plus sombre découpage de l'expérience qu'a
jamais pratiqué un idéalisme de type subjectiviste. Aprè
la déduction des idées, voici donc celle du réel : méthod
à deux faces, qui tourne sur ses gonds sans crier gare et s

onfie à l'expérience avec le même élan qu'à la réflexion, ais toujours pour la même analyse et la même abstraction. n voudrait que ce découvreur de mondes, qui a tant ratio- iné, se refît enfant. On rêve qu'il est Vinci, Bergson, Dos- ïevski peut-être. C'est trop lui demander, il sera lui- ême.

Et il ne peut être que soi. Une liberté qui se crée et suscite ute chose par un bond en avant essentiellement imprévi- ible ne se rapporte à rien d'autre qu'à elle-même. Accor- ons-lui le bénéfice de la fidélité à soi que Sartre consent ut de même à octroyer à la complète autonomie. Il reste ue, fonçant droit devant soi, foulant un avenir vierge, elle art à l'infini, mais dans le vide. Dès lors, c'en est fait : la escription de l'homme n'est qu'un mirage, seule la des- ription de l'*homme-Sartre* est possible. Nous ne saurons ais que ce qu'il pense, voit et dit, et surtout pas ce qu'il ra dans la suite, puisque lui-même ne le sait pas. Expé- ience singulièrement restreinte et tronquée, qu'on va pri- ilégier pourtant, puisqu'elle est la seule permise. Mais, du oup, la distance du point de vue individuel au point de vue umain apparaît redoutable : car subrepticement le passage e l'un à l'autre risque de s'opérer et l'extrapolation devient agrante. Si par exemple M. Sartre n'éprouve en lui-même i amour spirituel ni connaissance unitive, il en induira rbitrairement qu'ils sont irréels et illusoires. Le coup de ouce est donné, personne ne l'a vu, le tour est joué.

Heureusement pour l'honnêteté de la partie, une seconde hèse vient corriger la pente un peu abrupte du dogme ini- ial de la liberté pure. Si le « Je » resplendit dans sa solitude naccessible, le « moi » est plus accommodant. Il est der- ière le « Je » comme son produit, il l'accompagne comme on ombre, et jamais ne le rattrape, mais toujours le pour- uit ; il est son passé, son essence, sa détermination. Or, ous les « moi » de tous les « Je » étant déterminés, fixés, assés, se trouvent pris ensemble et enserrés dans le même éseau inerte de nécessités posé à jamais par leur liberté réatrice. Ainsi, comme je le relève dans un vieil article échnique de M. Sartre, le *transcendental* (principe supra- ndividuel) qui manquait par en haut se retrouve par en as : il y a un « champ transcendental » impersonnel. Dès ors, l'observation redevient possible et pertinente : les

jeux sont faits, il suffit d'y lire cartes sur table. Les suj
qui ne pouvaient communier entre eux dans la lumière
l'amour peuvent tourner les uns vers les autres leurs fa
d'ombre et se heurter, non pour se reconnaître, mais po
sentir leurs angles et leurs saillies. Douloureux affron
ment, appel sans réponse, combat de l'homme con
l'homme qui ne peut toucher à son semblable que par
partie la moins humaine, son objectivité morne, figée da
un passé stagnant! Du moins, par cette objectivation imm
bilisante, l'observation des autres redevient efficace : le d
terminé est même le connaissable par excellence; ald
qu'on ne peut capter la longueur d'onde d'aucune libe
en cours d'émission, rien de plus facile que d'enregistrer
résultats de l'action accomplie. Le romancier ou le dram
turge peut donc prendre la plume : la matière est là étal
sous ses yeux. Il suffit d'en dresser l'inventaire.

Cet inventaire, Sartre le dresse méticuleusement. Et
faut dire qu'il est maître dans cet art. Jamais la moind
émotion chez lui. Le mélange subtilement dosé de viscér
et de cérébral ne peut faire illusion. Son diagnostic est to
jours sans rémission, son jugement est une implacable ra
son. D'un œil lucide, il entend tout dissoudre : sensation
sentiments, logique même. On s'indigne de la crudité d
descriptions, de l'atmosphère malsaine et proprement mo
bide, de l'attention privilégiée aux petits côtés d
l'homme, et c'est en effet une étrange humanité qui han
l'œuvre sartrienne. Mais, qu'on le note bien, ce n'est pa
là une simple complaisance plus ou moins sadique. Si l'o
a lieu d'être effrayé, c'est plutôt de l'impersonnalité di
tante et froide que l'auteur apporte en cette sorte d'ana
lyse. Le malheur n'est pas qu'il remue la boue au fond d
soi et qu'il semble tenter d'émouvoir ce qu'il y a de plu
trouble en nous-mêmes, mais bien qu'il puisse assister
impassible, à cette décomposition et n'avoir aucun haut
le-cœur devant cette nausée. On peut dire que Sartre a réuss
à pousser le goût de l'expérimental dépersonnalisé jusqu'
l'extrême limite[2] : sa lucidité glaciaire n'est plus celle d'u

2. Ne serait-ce pas pour cette raison que M. Sartre, comme on l'
dit, se trouve dépourvu de vrai sens esthétique ? Il a beau exalter l
jeu et la libre création, ou même montrer à l'occasion comment l
caresse appelle à la vie son objet, il est en général trop à l'étroit dan

mme; elle a tout à la fois la rigueur et l'inconscience du rfait miroir qui perçoit les moindres détails sans aperce- ir les ensembles. Il ne s'agit plus de délectation morose, ais d'une objectivité monstrueuse, qui se dupe elle-même, isque l'expérimentateur, acharné à se rendre insensible, it par s'absorber dans l'expérience.

On a pourtant peu relevé ce trait de l'œuvre sartrienne. raison en est que l'étiquette existentialiste a servi de mouflage. On est habitué à voir dans le philosophe de existence un introspectif plus ou moins crispé, qui tâte utes les pulsions du moi. L'œuvre de J.-P. Sartre, quoi l'on dise, ne contient précisément pas d'auto-confidence iverte; elle n'est aucunement un « journal intime » ni non us un « journal métaphysique ». Au plan de l'observation de la description, elle reste imperturbablement imper- nnelle, ou du moins se veut telle; l'analyse y dresse sa inte contre un objet sans visage expressif et sans cœur vant. Il suffit au scalpel d'entrer dans les tissus, de les vrir en tous sens et de les mettre à vif. Il ne lui appartient s d'en déceler les fonctions. On peut dire en ce sens que rtre ne fait jamais que de l'anatomie.

Si l'on devait sur ce point lui trouver un maître littéire, qui rendît compte de sa manière, sans nul doute c'est endhal qu'il faudrait élire. Il le cite d'ailleurs à l'occaon, toujours en bonne part, et il y a en effet une telle resmblance entre les deux méthodes descriptives qu'il faut y lever une réelle affinité. Sans doute, Sartre a substitué le alisme lourd au romanesque frivole, mais c'est toujours même cynisme froid, le même analytisme lucide et dépuillé. A démonter pièce à pièce, comme un mécanisme vant, tous les complexes de l'âme humaine, chez Stendhal chez Sartre, on se tient bien pour assuré qu'il ne reste us rien à inventorier et à étiqueter, que tout est repéré, vu dit. Mais alors surgit pour le sartrisme une difficulté doutable : ce qui est observable et connaissable n'étant mais que le déterminé, on ne peut décrire exactement que s fossiles. Est-ce bien là rendre compte de ce qui est dans homme, de ce qu'est l'homme ?

n laboratoire expérimental pour saisir à quel point l'art recrée la ture selon une démarche victorieuse, toujours personnelle, qui nsfigure le réel et l'accomplit.

Non certes, et selon l'exigence du système, c'est là p
prement ce qui est interdit. Mais Sartre entend faire d
point faible un point fort, car la liberté tient à honneu
transcender toute description étalée. L'écrivain ne pou
jamais l'atteindre qu'en réservant l'accrue originale de
insaisissable projet. C'est pourquoi M. Sartre n'a pas a
de sarcasmes contre le fatalisme racinien de Mauriac
suppose le romancier placé du point de vue de Dieu et
de ses créatures de purs automates du destin; il déno
pareillement le fixisme éternel des héros de Giraudoux
s'empresse même de retrouver dans l'absurdisme d'All
Camus un causalisme sans bavure, une mise en ordre
sue son classique. Il serait donc vain pour le roman
d'enchaîner ses personnages; ils doivent au contraire éch
per à ses prévisions et bondir sous son regard attentif
dérouté. On aboutit alors à ces fantoches désarticulés,
donnent toute la mesure de Sartre, telle cette petite Ivi
peut-être sa créature la plus sympathique et la plus hallu
nante, qui sauve sa virginité sans y penser et la perd s
trop s'en apercevoir.

Seulement, il est permis de se demander si c'est bien
surmonter vraiment la difficulté d'une liberté imprévisib
donc indescriptible. Sur ce point, l'analyse du cas d'Ivi
où Sartre paraît se complaire, vaut la peine d'être pouss
Comment faire croire en effet que le décousu capricie
vaut mieux que l'enchaînement logique, fût-il passionn
car tout procédé nouveau reste un procédé, un truc lit
raire qui réclame de l'auteur autant de prévisions pc
l'imprévu que pour le fatal. Il faut même affirmer que S
tre se dupe et nous dupe, s'il pense faire gambader ses pc
lains sans fil à la patte. Car, au moment même où le
course se donne des allures vagabondes, elle ratifie tr
ouvertement les impératifs du système, jusques et y co
pris celui de vagabonder à leur aise, en sorte que l'éto
des héros de M. Sartre apparaît toujours prélevée du dr
de ses thèses. Ivich en particulier n'est visiblement q
l'incarnation de cette liberté pure que Sartre a conçue po
elle, avant de la lancer sur l'avant-scène : elle s'agite
désordre, elle déjoue les tentations qui l'assaillent, elle su
combe à l'instant où rien ne la sollicite, et quand on
déflore, elle sauve encore sa tête, tant il est écrit que

berté reste inaliénable et inviolable. Ainsi l'artifice est vident : on soutenait que le seul moyen de dépeindre et e respecter l'acte libre qui constitue la personnalité, c'é- it de le faire éclater en tous sens ; mais, en réalité, ces laboussures, ces à-coups et ces embardées sont prévus, oulus et prescrits; leur tracé le plus tourmenté épouse trop ien le pointillé d'une thèse au visage familier et impérieux. ar-dessus l'épaule du romancier, le philosophe s'est pen- é sans tact pour regarder les cartes; mais dans sa précipi- tion il n'a fait que dévoiler son propre jeu. On convien- a alors que cette manière de décrire l'expérience n'a rien ingénu, qu'elle est pleine de préventions, et qu'une fois e plus M. Sartre est pris en flagrant délit d'abstraction.

*
* *

L'abus est encore plus criant, lorsque Sartre se fait dra- aturge et cinéaste. Il ne se met plus en peine de cacher s ficelles, cet esprit candide si ennemi du truquage dans s œuvres littéraires. Qu'on songe à *Huis-Clos* et au scéna- o des *Jeux sont faits*. Dans le premier cas, le thème de objectivation dénaturante des consciences prend posses- on de la scène sans même se maquiller. Ces trois damnés ui s'affrontent veulent faire la preuve devant nous que ute relation intersubjective n'est qu'une aliénation; l'en- r est même le lieu privilégié pour observer le viol du ujet par l'altérité, puisqu'il est essentiellement le passé volu, le réseau le plus serré de la nécessité qui emmêle s chaînes dans le dos de la liberté. De même, dans *Les ux sont faits*, Pierre et Ève perdent leur temps à se pour- uivre chez les vivants, parce que les destinées créatrices évadent toujours vers la solitude; ils ne se rejoignent que hez les morts, là où il n'y a plus rien à *faire*, où il n'y a lus qu'à *être*. Par là, Sartre pense avoir prouvé sa thèse ns cesse réaffirmée que les consciences s'aliènent mutuel- ment dès qu'elles se regardent, car le coup d'œil ne porte mais qu'en arrière, sur les déterminations passées, non n avant, sur l'intimité libre et jaillissante qui échappe à ute vue rétrospective. Mais, en fait, la démonstration est n cercle vicieux, puisque l'exemple donné n'est que la

transcription de la thèse, non sa vérification objecti
C'est la thèse qui dicte l'expérience, ce n'est pas celle
qui prouve celle-là. L'*a priori* est même particulièrem
saillant dans *Les Jeux sonts faits*, car, pour les besoins
la cause, il est nécessaire que Pierre et Ève échouent; l
réussite serait un démenti de tout le système. Et cepend
M. Sartre, en droit, devrait ne rien savoir de ce qui
se passer ; ses héros, relancés dans la vie, se retrouv
libres et leur liberté est imprévisible. Le fait qu'il in
duit de l'inéluctable le met en contradiction avec ce q
exige de l'écrivain; le fatalisme qu'il reproche à Mau
pèse aussi sur lui, et c'est sans doute ce qui rend si fac
l'intrigue du film : Pierre et Ève sont à peine réenga
dans l'existence qu'on devine à coup sûr qu'ils en so
ront défaits. Leur avenir ne répète que leur passé, ils r
tent une leçon apprise, et le scénariste n'en reproduit
termes que parce que le philosophe les lui a soufflés.

Ainsi M. Sartre, qui pensait fonder dans l'expérie
vécue ses théories préconçues, ne fait jamais que dédu
ce qu'il décrit et construire ce qu'il observe. Et cert
dans son cas, ce grief de canoniser des abstractions p
surprendre, car on se plaît à faire état de son réalis
descriptif. Mais il n'y a là qu'une méprise du grand p
blic : les charges verbales ne peuvent cacher longten
l'inconsistance d'expériences forgées de toutes pièces.
l'illusion persiste, c'est que Sartre, comme l'a fait rem
quer Emmanuel Mounier, excelle toujours à cristalli
des impressions sensorielles sur des notions artificiel
ment construites, qui sont de pures entités. Il suffit d
voquer par exemple la description qu'il donne de l'*
Soi, c'est-à-dire de l'être, qu'il réduit à une homogéné
compacte et indifférenciée; les métaphores qui se pr
sent alors sous sa plume sont visuelles, tactiles, gusta
ves même, mais ce précipité de sensations ne fait jam
que se déposer imaginativement sur un fond d'abstra
tion métaphysique[3]. Il faudrait en dire autant de sa

3. Jean Lacroix fait ressortir que cette notion d'*en-soi* n'est
somme que la réification du *plein de soi* psychologique. Et, de fa
M. Sartre parle souvent d'un plénum d'être, comme si l'objectiv
était une massivité engorgée, non une extériorité, une dispersion,
à la rigueur, selon l'expression de Paul Valéry, une « abse
épaisse ».

tion de néant, qui, soigneusement orchestrée par mille résonances affectives, n'est qu'une hypostase de la précarité. La méthode sartrienne se présente ainsi comme un rachat de procédés abstractifs par des procédés descriptifs d'ordre expérimental. C'est pourquoi, malgré la surenchère du réalisme appelé à la rescousse, il faut dire que le sartrisme, jugé dans son élaboration méthodologique, n'est en vérité qu'un *notionalisme*, mais coloré, pesant et épais, ce qui lui donne toutes les apparences d'un corps doctrinal en pleine forme.

*
* *

Notre enquête pourrait s'en tenir là, car la preuve semble faite que la méthode sartrienne entremêle fâcheusement deux points de vue disparates : l'abstrait et l'expérimental, celui-ci pour déguiser celui-là. Mais le lecteur nous saura gré sans doute de nous retourner en finale vers l'hypothèse ou l'intuition qui donna naissance à la doctrine. Car après tout la maladresse des applications ne prouverait rien contre la rigueur des principes. Pour faire plus court, je me bornerai à une double critique des notions de liberté et de Dieu, telles que les présente M. Sartre.

En ce qui touche à la liberté, entendue comme une création gratuite des essences, la philosophie sartrienne reste très ambiguë. Certes, la thèse semble cohérente en elle-même : si la liberté surgit de rien, et il le faut, puisque tout état antérieur la nécessiterait, il est logique de dire que l'essence est un dérivé ; on l'assimile alors au passé, au déterminé. Seulement, la liberté court alors un grand danger, elle risque d'être happée, en tout cas alourdie, par ce poids mort dont elle doit se délester sans cesse. En refoulant l'essence derrière soi comme un déchet réfractaire, Sartre fait un effort violent pour briser la durée de la conscience, spécialement de la conscience malheureuse, et réintroduire en elle à chaque instant un commencement absolu. Ce qu'il entrevoit, c'est qu'il n'est de salut que par une reprise totale de soi-même et de tout, un arrachement complet qui puisse être une virginité reconquise. Mais il refuse d'aller jusqu'au bout de sa pensée, car cette palingénésie sans souvenir ne peut se concevoir que

comme une transmutation du passé lui-même, non seulement un rachat par compensation ultérieure, mais une véritable refonte qui change le plomb vil en or précieux. Sans cette conversion absolue, l'avenir serait certes grevé d'une redoutable hypothèse. Mais sans cette totalisation rénovante, la conscience ne serait qu'un répicient troué qui, perdant sa substance, n'en trouverait jamais d'autre. Il faut donc vivre un temps perpétuellement neuf et cependant y inclure le passé, non à l'état de résidu, bien plutôt comme élément d'une fusion constante. Mais cela n'est possible que si le temps est totalisé en un point central qui ressaisit ses différents moments pour en faire du vivant et du permanent; la transmutation du passé, qui est nécessaire pour exclure toute perte sèche, exige un ressourcement immédiat au sein de l'éternité actualisante. Or, Sartre refuse ce point de vue : il engage l'homme dans le temps seul, ce qui dès lors est contradictoire, puisque la liberté absolue insérée dans la pure durée implique une retombée sans retour, ce qui est tout l'opposé d'un jaillissement intégral et sans déclin[4].

Si l'on passe d'ailleurs à l'illustration littéraire de cette thèse, on en voit vite la fragilité. La liberté purement gratuite donne des signes d'usure et de fatigue. Certes, ce qui la menace, ce n'est pas le déterminisme ni l'aliénation, qui la supposent, puisqu'ils ne sont que les produits de la prise de conscience[5]. C'est pourquoi, dans *Les Jeux sont faits* par exemple, M. Sartre leur fait la part bien belle :

4. A cela, M. Sartre objecte que l'homme est une liberté absolue, bien que limitée, et même parce que limitée. C'est sa négativité qui est productrice par la négation et le dépassement de toute limite. Mais, pour un coup, M. Sartre assimile arbitrairement condition et cause. Car la limite rencontrée nous force bien à la dépasser, mais c'est grâce à une stimulation absolument-absolue, qu'implique la conscience même de la limite. Ainsi du moins résonnent Descartes et Spinoza. M. Sartre est donc cohérent avec lui-même quand il dit que l'homme échoue à être Dieu, car son absoluité est solidaire de sa limitation, mais il ne l'est plus quand il croit que la prise de conscience de celle-ci n'exige pas un point d'appui dans un Absolu sans négativité aucune, qui transcende toute finitude et toute limite.

5. La critique sans aménité que M. Sartre fait du déterminisme historique cher aux marxistes semble bien prouver qu'à ses yeux l'esprit peut se déprendre avec aisance de tous les conditionnements qu'il pose pour se poser lui-même. La liberté n'est alors que le refus de changer en légalisme pesant un ensemble de conditions inévitables qui ne sauraient devenir des causes déterminantes.

Pierre est emprisonné dans l'engagement prolétarien, Eve dans l'inexorable futilité; tous les deux ne sont que les jouets de l'administration cosmique, les hochets de cette vieille employée qui dirige impassiblement le service, enregistre les morts et fait exciper de l'article 140 les amoureux en mal de résurrection. Mais si le déterminisme extérieur n'est pas un obstacle à la liberté, il reste tout de même à la situer quelque part, et on ne sait trop où la mettre. Sartre va précisément la placer à l'endroit où on s'attendrait le moins à la trouver. Lorsque le couple malchanceux rentre en faisant le gros dos chez les morts, un autre couple plus jeune et non moins naïf, demande à Pierre et à Eve si l'entreprise en vaut la peine. Essayez, conseille Pierre. Essayez tout de même, murmure Eve. Encouragement désabusé qui en dit long. Vivre, c'est essayer, mais essayer sans pouvoir réussir, essayer tout de même, car celui qui essaie ne sait pas *encore* que les jeux sont faits et qu'il a perdu. La liberté n'est alors que la sécurité du perdant, qui ne le sait pas. On ne pouvait mieux dire que la liberté soi-disant absolue n'est peut-être qu'une illusion de l'homme *in via* qui se hâte vers son terme.

Le cas s'aggrave si l'on se reporte à une œuvre d'inspiration sartrienne, comme *Les Hommes sont mortels* de Simone de Beauvoir. L'immortel Fosca ne trouve aucune saveur à l'existence, parce qu'il voit tout dans une sorte de monde des essences, repris de la cosmologie antique; il n'a de goût à rien, il ne peut s'enflammer pour aucune cause humaine, il ne peut même pas risquer sa vie. Ses compagnons au contraire, de tous pays et de toutes époques, n'ont devant eux qu'un laps de temps chichement mesuré; ils veulent forcer le destin, ils courent des dangers réels, ils font quelque chose de neuf, d'inédit, d'imprévisible. Le goût de l'existence est sur leurs lèvres. Contraste flagrant qui peut signifier deux choses, mais qui n'en prouve qu'une, car même si l'on veut dire que Fosca, hors du temps, ne se fait pas et donc ne s'appartient pas, tandis que ses contemporains successifs dans le temps se font et s'appartiennent, d'où cela vient-il que voir dans un face à face perpétuel les essences idéales dissout, comme le soleil la brume, l'agitation finalement stérile de l'existence, alors que ne pas voir à découvert, mais chercher et lutter dans

la pénombre invite à caresser ces ténèbres, à leur trouver une sorte de clarté mystique, qui fait qu'on se grise de sa course tâtonnante et fébrile ? Une seule réponse s'impose : ce qui soutient les mortels, c'est l'*illusion biologique*. Fosca ne l'a pas, il voit. Les autres ne voient pas, parce qu'ils vivent. Vivre, c'est courir sans voir, et si l'illusion tombe, la course cesse; elle est *de trop*. Dans ces conditions la liberté n'a vraiment pour terrain d'exercice que la marge de l'illusion, — illusion nécessaire, torpeur constitutive de l'état conscienciel, mais illusion et torpeur tout de même.

Ainsi donc, la liberté créatrice des essences et immergée dans le flux de la durée n'a guère la consistance qu'on serait en droit d'attendre d'elle. Elle veut se couper de toute norme [6], de peur d'être précédée, alors qu'elle doit tout devancer, mais en réalité elle n'est qu'une fiction, puisque l'entière découverte d'elle-même lui répugne; elle préfère la réalisation progressive à la pleine possession. Or, seule celle-ci peut définir une liberté absolue qui soit productivité pure, c'est-à-dire d'un coup tout en acte. On en revient toujours à la contradiction initiale d'une liberté qui se dit parfaite et s'avère incapable, soit de sauver le passé, soit de se constituer en plénitude. Le problème de la liberté sartrienne se bloque ainsi dans une impasse.

*
* *

Et certes, l'explication de cet échec n'est pas à chercher bien loin : elle est dans l'attitude de principe que prend M. Sartre en face de Dieu. Car s'il s'évertue à placer dans

6. Il semble que M. Sartre ait été incapable de concevoir la norme métaphysique autrement que comme un rail rigide, posé d'avance et guidant le véhicule, sinon sans secousse, du moins sans détour, jusqu'au terminus. Or, cette rigidité ne permet pas la souple création de soi par soi, qui est fantaisie, imprévisibilité, gratuité; le risque n'est pas assez grand, le vide creusé sous les pas trop peu profond. Mais d'une part, en bonne métaphysique, la norme n'a rien d'extrinsèque, d'inerte ni de pré-posé, et d'autre part le vrai risque ne vient pas d'une possibilité d'évasion hors de tout centre normatif, mais bien de l'*inévitabilité* de la valeur qui peut être violée et méconnue, sans être jamais anéantie; sans quoi le sujet pourrait s'échapper et se déposer, non se libérer en s'assumant ou, si j'ose dire, se déporter en s'exilant de soi. D'ailleurs M. Sartre, comme je l'ai dit incidemment, octroie à la parfaite autonomie la fidélité à elle-même, ce qui réintroduit une norme intérieure.

l'homme la liberté créatrice que Descartes avait soin de mettre en Dieu, c'est seulement parce que son premier geste fut de chasser Dieu de son horizon. A son refus de Dieu tout est suspendu; mais, du même coup, il suffira d'exorciser ce refus pour que tout le sartrisme coule à pic. Ce sera notre argumentation dernière, de toutes la plus épineuse, mais aussi la plus décisive.

Sartre refuse la notion de Dieu comme contradictoire. Elle est en effet, à ses yeux, l'impossible coïncidence du *Pour-Soi* et de l'*En-Soi*, de la conscience réflexive et de l'être. Car la première ne subsiste que par un décalage vis-à-vis du second[7]; les réconcilier, c'est fatalement abîmer le sujet dans l'objet ou vaporiser l'objet dans le sujet. Ainsi la notion de *Soi* ou de Dieu ne pourrait tenir qu'en dissolvant ses deux composantes dans une mutuelle et alternante absorption, ce qui est le comble de l'inintelligibilité.

A première vue, cette démonstration ne semble être qu'un tour de passe-passe spécieux, tellement elle est éblouissante. Cependant, à la réflexion, il faut reconnaître qu'elle renferme une vérité précieuse : l'impossibilité d'un Absolu à deux termes vacillants reflété-reflétant, qui ne serait qu'un jeu de miroirs stérile et inconsistant. En somme, la critique sartrienne porte exactement contre une conception monolithique de l'Absolu, puisque l'absorption du *Pour-Soi* dans l'*En-Soi* serait un glissement vers l'objectivité massive, ramenant l'infini à une pure indifférenciation, tandis que l'absorption de l'*En-Soi* dans le *Pour-Soi* serait, de son côté, une insulte à la subjectivité en anéantissant toute discrimination et toute relation oppositive au sein du *Soi*; dans

7. On a accusé Sartre de faire de la connaissance réflexive une sorte de sous-être douloureux, qui rendrait enviable la tranquille massivité de l'homogénéité objective. Mais il faut dire qu'il a raison en un sens, car le dédoublement réflexif, contrairement à la circulation spirituelle en Dieu, est toujours chez nous une dénivellation plus ou moins accentuée et parfois maladive entre le *cogito* et le *cogitatum*, le sujet et son produit. Cette tension est même le ressort propulseur de la vie réflexive qui la conduit à poser au terme comme au principe une subjectivité parfaite, qui permette de passer sans cesse de nous à nous par-delà notre division intime. C'est dans la cassure ou la fêlure intérieure que M. Blondel et M. Le Senne insinuent l'Absolu. Mais si cet Absolu nécessairement employé n'est pas en même temps volontairement reconnu, l'entre-deux subjectif devient un véritable écartèlement, et cet état d'une réflexion qui a refusé de se « solidifier » est littéralement pire que le néant.

les deux cas, Dieu s'abîmerait dans l'inconscience, par en bas, comme une nature brute, par en haut, comme un axiome vide ou même un cryptogramme indéchiffrable. Il n'est peut-être pas déplacé de dire que le service que nous rend ici M. Sartre, c'est de nous contraindre à dépasser une théodicée de l'Objet infini ou même une théodicée du Sujet solitaire, car la première ne conduit qu'à une Chose en soi infiniment agrandie et la seconde ne permet pas de dire à quelles conditions un pur Sujet peut être réflexif sans que le Pensé cesse en lui d'être égal au Pensant, et cependant distinct.

Ainsi un point est acquis : un Absolu pleinement objectivé ou, à l'opposé, dépourvu de réflexivité est une contradiction. Si Dieu n'est que le *Soi* sartrien, il n'est pas. Mais justement il est, car il est autre. Ce fut le mérite de Blondel dès 1893 et c'est aujourd'hui celui de Maurice Nédoncelle de reconnaître à la théodicée le droit de suggérer que la subjectivité parfaite doit se déployer en relations au sein de l'unité, sous peine de ne pouvoir équilibrer en elle les droits respectifs de la réflexivité et de l'objectivité. Quant à saisir par nous-mêmes le jugement synthétique qui lie en Dieu l'unité essentielle et la pluralité personnelle, c'est là un mystère inviolable. Mais il reste que ce donné transcendant et irréductible offre à la réflexion une prise normale, puisque, sans aucun recours au schéma qu'il présente, le philosophe ne pourrait scruter, ne serait-ce qu'analogiquement, le problème, surgi dans sa recherche autonome, d'un Absolu impossible à objectiver totalement comme à priver de puissance réflexive.

En tout cas, il est sûr que la notion du Dieu chrétien déjoue tous les pièges de la réciproque neutralisation du *Pour-Soi* et de l'*En-Soi*. Car Dieu n'est aucunement menacé de voir sa Pensée pensante s'aplatir dans son objet, ou sa nature se volatiliser dans le pur éclair d'une conscience sans objet. En se pensant, il s'exprime, et son expression n'est pas une retombée au plan de l'objectif étalé, car elle ne peut être une image passive et stérile de son Acte; dans ce cas, en effet, elle serait sans doute un parfait miroir, mais pas un redoublement complet, puisqu'elle aurait tout de l'Acte, trait pour trait, sauf son activité souveraine, ce qui serait une mutilation gravement inexpressive. Il faut donc que

le second terme soit coégal au premier, et, pour cela, coagissant. Mais, qu'on y réfléchisse, cette condition nécessaire est irréalisable autrement que par une respiration commune des deux termes coactifs dans un troisième, consubstantiel et coéternel lui aussi là même où il ne saurait y avoir de dérivation dégradante. Sans un Tiers unissant et distinguant, l'Acte et le Verbe n'auraient plus l'opposition réflexive indispensable, c'est-à-dire à la fois identité d'objet et rapport discriminant. Une triple relation intersubjective au sein de l'unité objective semble donc être la condition nécessaire et suffisante d'une Conscience parfaite, où le sujet et l'objet ne courent plus le risque de se confisquer mutuellement. Mais aussi la dislocation de l'athéisme de M. Sartre est à ce prix, et le paradoxe est précisément que le sartrisme ait été le premier type d'athéisme à requérir que le débat fût vidé à cette hauteur.

*
* *

Ainsi, par des voies paradoxales, mais contraignantes, la preuve paraît établie que l'intuition première de M. Sartre, l'homme usurpant la liberté de Dieu, est une gageure. Le sartrisme d'emblée a visé trop haut; son point de départ, qui est un rapt de l'infini divin, est proprement un défi dénué de sens : un absolu limité et strictement temporel est une contradiction. Aussi nous dirons qu'à la différence de plusieurs systèmes dont le départ est bon et qui dévient en cours de route, au point d'avoir raison jusqu'au bout contre eux-mêmes, la logique sartrienne a ceci de singulier qu'elle déduit toujours avec rigueur, mais à partir de prémisses mal assises, qui lui donnent tort même lorsqu'elle a raison.

Or, Sartre a senti le premier que tout son système n'était qu'une vue de l'esprit. D'où son acharnement à le justifier par une orchestration littéraire de grand talent, destinée à le relier à l'expérience humaine dans toute son ampleur. Il escompte ainsi nous arracher l'aveu que son hypothèse rejoignant notre aspiration en est l'explication autant que l'expression. Mais il se trouve que son œuvre littéraire n'est en fait qu'un décalque plus ou moins habile de son système pré-construit; il philosophe quand il romance et il romance quand il philosophe. On ne lui reprochera pas de

n'avoir pas opté pour la métaphysique *ou* pour la littérature, car les modes d'expression sont finalement indifférents à la pensée profonde. Mais on est en droit de lui faire grief d'employer une méthode spécieuse qui permet tour à tour de mettre l'expérience en veilleuse et en vedette, comme si la déduction et l'induction se recouvraient mutuellement, alors que, dans le cas, la seconde n'est jamais que le sosie et le valet de la première.

Au surplus, cette philosophie qui déduit à outrance, sans jamais authentiquer ses origines, ne peut s'appeler *existentialisme* que par dérision : si cette étiquette désigne justement l'analyse des situations concrètes sans code de déchiffrage préconçu, il faut bien plutôt dénommer la philosophie sartrienne *essentialisme*. Ce titre définirait même excellemment son point de départ, qui est dans la créativité des essences, non dans l'aspiration ineffable et besogneuse de l'existence.

HENRY DUMÉRY.

P.-S. — Cet article était rédigé avant le lancement de la dernière pièce de M. Sartre : *Les Mains sales*. On ne peut qu'en admirer la puissance dramatique et l'incontestable mordant. Sartre s'y révèle plus prestigieux encore que dans le reste de son théâtre, peut-être moins sobre, mais plus coupant : il fait mieux que peindre sombre, il peint *dur*. Comme scénariste et dialoguiste, on lui trouverait peu de rivaux. Mais on n'a pas plus tôt secoué son émotion qu'on se sent presque honteux d'y avoir cédé : car, en mal de tragique, l'auteur n'a fait que relancer ses vieux chevaux de bataille : voici d'abord Jessica, nouvelle Ivich, plus étourdie et plus caquetante encore, la désarticulée-type dont on a besoin pour sécréter de l'imprévisible et du baroque, et de la ligne brisée; voici Slick, conscience éteinte, absence épaisse, « en-soi » béat; voici Hœderer, l'immobilité vraie, le « plein d'être », le vainqueur vaincu de l'absurde; voici enfin Hugo, la conscience phosphorescente, angoissée, crispée, le « pur », l'authentique, nouvel Oreste qui se libère sur le tard en assumant son crime. Quatre personnages de premier plan, mais rien qui ne soit du déjà vu, déjà entendu et depuis longtemps pré-construit. Aussi, quelles que soient la valeur scénique de cette pièce, sa vigueur et parfois sa finesse, sans parler de son choc polémique, elle reste sans doute un habile truquage plus encore qu'une tranche de vie. Loin d'échapper aux critiques développées dans le présent article, elle les confirmerait plutôt. Le nouveau Sartre, que d'aucuns attendaient, n'est pas encore né.

H. D.

THEATRE

Les Mains sales

Les Mains sales, au Théâtre Antoine, représente une somme dialoguée de la pensée de M. Jean-Paul Sartre.

Le problème que pose la pièce est celui de la fin et des moyens : mais la formule est équivoque. Ce n'est pas, à proprement parler, le problème de la fin et des moyens tel que l'examine M. Maurice Merleau-Ponty dans *Terreur et Humanisme* à l'occasion des procès de Moscou : c'est-à-dire le cas de l'individu réduit strictement au rôle de moyen. C'est le problème très simple dont l'actualité n'est pas limitée à l'époque actuelle, mais coïncide avec l'existence de partis révolutionnaires : est-ce qu'un révolutionnaire a le droit de sacrifier la pureté de son idéal aux exigences du gouvernement ?

M. Jules Romains a traité le sujet dans *Le Dictateur*. Il y avait derrière lui les exemples de Millerand, Viviani, Briand : un chef socialiste devient homme de gouvernement, l'intérêt de l'État se confond dans son esprit avec celui du peuple et l'oblige à gouverner contre ses amis d'hier. Derrière M. Jean-Paul Sartre, il y a les expériences de la résistance, celles de l'avant-guerre comme celles de l'Europe occupée, avec l'entrée du parti communiste dans les diverses formations de front national.

L'action est située quelque part en Europe centrale, peu après Stalingrad. Le régent avait, sans enthousiasme, collaboré avec les puissances de l'Axe pour éviter le pire; pour la même raison, il juge le moment venu d'opérer un mouvement de repli. Il commence par se rapprocher de la résistance bourgeoise et comprend fort bien que son futur gouvernement d'union nationale, destiné à accueillir l'armée Rouge, doit s'orner de ministres communistes. Hœderer, le vieux chef du Parti, est disposé à accepter : son réalisme révolte son jeune secrétaire, un intellectuel bourgeois venu au Parti par idéalisme. Le premier accepte de se salir les mains : le second estime qu'un sang impur ne les salit pas.

Mais ce n'est là qu'un schéma très simplifié et même inexact dans ses simplifications. L'action est un prétexte au développement des thèmes sartriens sur l'homme et l'histoire.

On y trouve d'abord celui qui inspire ses articles des *Temps modernes* sur le marxisme et la fin de *Qu'est-ce que la Littérature ?* La primauté du Parti sur la pensée, voilà ce qui rend dérisoire l'aventure de Hugo : le Parti lui ordonne de tuer Hœderer considéré comme un traître; soit ! Mais, quelques mois plus tard, quand Hugo sort de prison, tout est changé : les Russes ont recommandé la collaboration avec le Régent et les partis bourgeois, c'est-à-dire la politique même de Hœderer; l'ex-traître est devenu un martyr; l'exécuteur des hautes œuvres du Parti n'est plus, aux yeux de ce même Parti, qu'un vulgaire assassin.

Le caractère humaniste de l'existentialisme de Sartre est fortement souligné. Hœderer se salit les mains par un amour des hommes vivants et concrets qui s'oppose violemment à l'amour abstrait de l'humanité. L'alliance qu'on lui propose, c'est la promesse de retirer les troupes du front et, par suite, la fin d'une hécatombe. « Tu détestes les hommes parce que tu te détestes toi-même » : la risposte est si-

gnificative. Hœderer représente une espèce de santé révolutionnaire, ce qui est fortement et même physiquement marqué par M. André Luguet.

Cet épisode de la comédie contemporaine relève autant des scènes de la vie privée que des scènes de la vie publique. On mutile l'action des *Mains sales* en la réduisant à un drame politique. Hugo tue Hœderer : or ce n'est, *au fond*, ni parce que le Parti l'a ordonné, ni parce qu'il veut sauver la pureté de l'idéal révolutionnaire. Un malentendu permettra de faire admettre officiellement la thèse du mari jaloux qui tue un patron trop entreprenant. Mais cette raison n'est pas, *au fond*, plus forte que les autres. Qu'est-ce qui, *au fond*, lui a mis le revolver dans la main ? Hugo n'en sait rien lui-même, et c'est là son drame. « Un acte sort de toi, tu ne sais pas si tu l'as voulu ou si tu n'as pas su le retenir. »

Comment la personne est-elle sûre de n'être pas personnage sous le regard d'autrui ? Comment savoir si je joue ou non ? On en arrive à se demander si les morts ne sont pas des vivants qui jouent à être morts ! La boutade doit plaire à M. Jean Cocteau, conseiller bénévole du metteur en scène, qui jadis nous montrait un « imposteur » quittant la vie au moment où il fait semblant de mourir. Le drame de Hugo est celui de l'homme lucide au bord de sa liberté. C'est la mauvaise foi consubstantielle à la conscience qu'il fuit, tout autant que l'impureté des idéologies engagées. La pièce est mise en scène avec une probité méticuleuse par M. Pierre Valde. Elle contient beaucoup plus de philosophie qu'un compte rendu n'en peut retenir. N'est-ce point là une grave critique ? Peut-être, mais en faisant jouer des circonstances fortement atténuantes. D'abord, la philosophie de M. Jean-Paul Sartre est dramatique par elle-même : ce qui est gênant, c'est le philosophique plaqué sur du vivant ; le cas est différent quand la philosophie n'a qu'à suivre son mouvement naturel pour se développer en situations dramatiques. En second lieu, *Les Mains sales* évite l'erreur de *Morts sans Sépulture* où la métaphysique imposait son langage à des personnages assez peu préparés par leur condition à le parler. Hœderer est un homme d'action, mais évidemment nourri de la littérature révolutionnaire. Hugo a dans sa valise Marx et Hegel ; M. Sartre, bien sûr, n'ajoute pas qu'il a aussi *L'Être et le Néant*, mais c'est inutile et nous ne pouvons tout de même pas trouver cela invraisemblable ; il ne reste alors qu'à reconnaître l'extrême intelligence de l'interprète, M. François Périer, aux prises avec les mille nuances d'une âme et d'un texte où vibre une philosophie de l'ambiguïté.

Dans un livre pittoresque publié l'année dernière (chez Bordas), M. Marc Beigbeder avait la curiosité de chercher *L'Homme Sartre*. Il n'est sans doute pas encore possible de le trouver, car les jeux sont loin d'être faits. Nul doute cependant que *Les Mains sales* n'apporte à M. Marc Beigbeder de précieux témoignages pour la seconde édition de son ouvrage. Si M. Jean-Paul Sartre est toujours présent dans ses pièces, jamais il ne le fut plus complètement et plus passionnément qu'aujourd'hui. De là, un certain ton de l'œuvre auquel on ne peut rester insensible ni au point de vue humain ni au point de vue dramatique. Que le rôle de la femme de Hugo constitue une partie plus faible de la pièce, que la scène de la négociation politique ait tous les inconvénients du genre, que l'on préfère un théâtre moins brutalement coloré et d'une actualité moins proche des actualités, il reste que l'œuvre existe. Et puisque le sympathique Théâtre de Poche a le courage de présenter sur sa petite scène *Aert* de Romain Rolland,

il serait intéressant, mais malheureusement trop long, de comparer les deux styles dramatiques de ces deux auteurs obsédés par une époque obsédante et soucieux d'obliger les spectateurs à penser leur temps : on comprendrait alors tout ce que le plus jeune apporte de vraiment dramatique à la forme de théâtre la plus morte de la littérature.

HENRI GOUHIER.

CINEMA

Les Jeux sont faits

L'intérêt suscité par le film *Les Jeux sont faits* est dû principalement à la personnalité de Jean-Paul Sartre, qui a suffisamment occupé la scène de l'actualité philosophique et littéraire pour être considéré, par-delà les frontières, comme un des représentants les plus autorisés de l'activité spirituelle de la France. Le fait que Jean Delannoy, le metteur en scène bien connu de *L'Eternel Retour* et de *La Symphonie pastorale*, et par surcroît fervent champion de l'adaptation cinématographique, ait entrepris de porter à l'écran le scénario du Père de l'Existentialisme français ne pouvait qu'accroître la curiosité. Le film, tel qu'il se présente à nous, nous permet de faire la part de Sartre et celle de Delannoy, et c'est d'un côté l'histoire conçue par Sartre avec ses personnages, de l'autre la forme cinématographique des *Jeux sont faits* que nous allons étudier.

Le titre tout d'abord ne saurait passer inaperçu. D'un type bien moderne, l'on pourrait dire courant, il a cette propriété de posséder déjà une vie propre, comme toute locution d'usage, et tend par lui-même à prévenir l'opinion du spectateur. Dans le cas présent, il est destiné à donner le sens à l'œuvre. Le grave, c'est que celle-ci ne présente nullement un caractère énigmatique nécessitant une explication, voire une clé, car elle est elle-même conçue comme la vérification rigoriste de la sentence philosophico-morale contenue dans ces quatre mots : *Les Jeux sont faits*. On touche ici à la façon dont l'histoire a été conçue. Comment douter que chez Sartre l'idée ait devancé l'imagination, autrement dit que le titre qui est aussi le fin mot de son œuvre ait vu le jour avant les personnages ? Pour cette raison, *Les Jeux sont faits* peuvent être appelés un film philosophique sur le plan dramatique ils constituent une gageure. Rien n'interdit de penser, en effet, que *Les Jeux sont faits* et de l'affirmer, le paradoxe c'est de vouloir le démontrer sous la forme d'une histoire; car celle-ci intéresse le spectateur dans la mesure où elle le maintient dans l'incertitude, la crainte, ou l'espoir du dénouement. On peut même dire que le propre de toute construction dramatique doit être de suspendre le destin et de donner à croire que les jeux ne sont pas faits. Sartre pouvait d'autant moins se soustraire à cette loi de construction qu'il n'avait à exprimer que des idées abstraites. Un petit résumé du scénario est ici nécessaire :

Une jeune femme au monde, Ève, meurt empoisonnée par son mari, qui a déjà séduit sa jeune sœur... Parallèlement, un jeune ouvrier, Pierre, à la veille d'une insurrection qui est son œuvre, est assassiné par un mouchard. C'est la première partie.

Dans la mort, Pierre et Ève se rencontrent et pensent s'aimer. Il leur est alors accordé vingt-quatre heures de vie pour faire la preuve de leur amour. Voilà la deuxième partie.

S'ils réussissent, ils gagnent une nouvelle existence.

La troisième est constituée par cette journée pendant laquelle Pierre et Ève devraient lutter pour que leur amour triomphe de tout milieu social, passé, etc. Mais les jeux sont faits, ils échouent et meurent cette fois pour de bon.

Si l'on admet que le sujet des *Jeux sont faits*, c'est de savoir si Pierre et Ève réussiront à s'aimer, le film ne commence qu'à la dernière partie, les deux premières constituent une double exposition de quarante minutes, pendant lesquelles le spectateur attend que l'histoire se noue. Tout ce qui précède la rencontre de Pierre et d'Ève et même pratiquement leur retour sur terre ne peut avoir une portée dramatique parce que cela ne se rattache à rien. Sartre nous renseigne sur ses personnages avant de nous intéresser à eux. Ce qui sépare Pierre et Ève n'a d'intérêt que pour autant qu'ils veulent se rapprocher. Il n'importe pas dramatiquement que le spectateur connaisse à l'avance les différences sociales qui opposent Pierre à Ève, mais plutôt que Pierre et Ève en prennent conscience, car ce sont eux les héros et non le spectateur. En somme, Sartre sépare les éléments dont l'union fait le couplet dramatique. Il raconte d'abord les motifs de son action, puis l'action privée de ses motifs.

Cette longue exposition nous renseigne, par ailleurs, assez peu sur les personnages. Elle nous apprend seulement que Pierre est un ouvrier révolutionnaire, Ève une femme riche consciente des problèmes sociaux. Rien sur leur caractère. Si nous ne les connaissons pas, nous ne pouvons les aimer, et ce qui leur arrive nous indiffère. Il est vrai qu'il ne leur arrive rien. En effet, on ne nous montre pas Ève et Pierre luttant de toute leur force pour avoir droit à la vie, et sur le point de réussir. Non. Il suffit à Sartre de faire dire à Ève : « Essayons Pierre », le film, c'eût été pourtant qu'ils essayassent véritablement sous nos yeux. Par surcroît, Ève dit cela et Pierre l'écoute sans conviction. Alors que demande-t-on au juste, au spectateur ?

Sans plus parler de ces défauts de la construction, la plus grande erreur de Sartre c'est de s'en tenir à l'idée, et de prétendre toucher l'imagination comme l'on s'adresse à l'entendement, avec des idées. Cela revient à se passer du cinéma dont tout l'intérêt est de nous découvrir le sens de toute action, simplement en nous la représentant. Si l'action n'est conçue que pour illustrer une idée, elle n'est plus libre, en tant qu'action elle n'a plus de valeur propre, elle perd toute signification. Elle n'est pas cinématographique. En fait d'action, Sartre ne nous offre que des symboles. Pour que deux êtres soient séparés, il faut qu'ils soient de milieu social différent, donc il faut que lui soit pauvre et qu'elle soit riche, il faut même alors qu'il soit révolutionnaire, et alors un dictateur s'impose, et une milice cela va de soi, et quand on est mort on est impuissant, donc il faut monter une action qui donne envie d'intervenir, pourquoi pas une petite fille volée par un voyou ? Il faut que la petite ne s'en aperçoive pas ou bien elle regardera un Raltersphile... Où est le temps où Sartre démontrait brillamment que les héros de Mauriac n'étaient pas libres,

ils n'avaient pas la vie dramatique? Si l'on veut que le spectateur croie qu'un personnage existe vraiment, il faut en effet que celui-ci lui paraisse libre et qu'il n'agisse pas par conséquent pour la simple démonstration des idées de l'auteur. Autrement, on tombe dans le défaut tant stigmatisé de l'art édifiant.

Le moment est venu de parler de Delannoy, ce cinéaste qu'une pareille abstraction n'a pas effrayé, et de voir ce qu'il a fait. On sait que le métier de monteur, qu'il pratique depuis de longues années, le prédispose davantage à veiller au raccord des images et à leur succession rythmique, plutôt qu'à se soucier du parti dramatique que l'on peut tirer de chacune d'elles. Ce sujet tout squelettique de Sartre l'a peut-être tenté, il en a profité pour nous offrir un nouvel exemple bien caractéristique de sa manière de raconter toute linéaire.

Il est bon de remarquer en passant que si *Les jeux sont faits* sont pour Sartre un fâcheux ballon d'essai, ils représentent du côté de Delannoy l'œuvre d'un cinéaste accompli. Que nous donne-t-il à voir? Car ceci est la part du metteur en scène. Delannoy photographie exactement le scénario, comme si un scénario était chose photographiable. Il est arrivé que Sartre et Delannoy se sont fait confiance l'un à l'autre, Sartre comptant ingénument sur Delannoy pour animer ses personnages, et Delannoy pensant que Sartre avait trouvé une histoire vivante. On connaît l'apport Sartre et l'on va voir celui de Delannoy. Delannoy a habillé la milice du dictateur et l'a fait défiler; il a choisi des acteurs pour en faire des conspirateurs amis de Pierre, et chacun parlant à son tour, Delannoy a déplacé sa camera pour cueillir ses paroles. Rien n'a été oublié. On conçoit que Sartre, s'il croyait au miracle du cinéma, ait été très déçu. C'est que la reproduction photographique n'a en soi aucune vertu créatrice. L'imagination du spectateur ne travaille pas à vide. Elle a besoin d'être amorcée. Il ne suffit pas en effet de nous montrer un homme vêtu d'un uniforme pour que je réalise en lui tout ce que sa vue est susceptible de suggérer.

Cela risque de ne pas me produire plus d'effet que si je voyais cet uniforme exposé dans une vitrine. L'art du cinéma, c'est d'abord d'utiliser toute la puissance de signification qu'une chose comporte par sa seule présence. Au metteur en scène de faire que la présence photographique qui lui est donnée devienne dramatique, en montrant toute chose sous un jour qui révèle sa fonction.

Mais, pour Delannoy, l'image n'est qu'un signe, on dirait qu'en montrant un objet ou une personne il voudrait plutôt le nommer, tant ses images sont abstraites et nous tiennent éloignés de ce qu'elles offrent à notre regard. Loin de s'imposer à nous, elles demandent à notre imagination le même effort que la lecture exige pour, à travers les mots, retrouver la réalité avec cette différence que lorsqu'on a devant soi une image on n'a pas le désir d'en chercher une autre meilleure et l'on s'ennuie.

Non content d'ôter à l'action toute présence, il la divise d'avec elle-même en la découpant. Le cinéma doit nous permettre en effet de saisir en même temps les divers éléments d'une action, et c'est de leur vision simultanée que naît la tension dramatique. C'est un avantage qu'elle offre sur la lecture, car celle-ci contraint l'imagination à un incessant regroupement des mots, voire des phrases. La nécessité de n'écrire un mot qu'à la suite d'un autre, oblige la littérature à ordonner dans le temps ce qui est simultané, avec le risque perpétuel de l'oubli qui est attaché à la notion de temps. Au contraire, le cinéma restitue la simultanéité et l'on pourrait ajouter

que la difficulté devient plutôt de faire sentir le temps qui passe. Delannoy comme presque tous les metteurs en scène, mais avec un acharnement particulier, découpe ce que la vie dramatique ne sépare pas. Ainsi chaque image nous paraît-elle manquer de quelque chose et comme souffrir de cette absence : l'élément qui la ferait vivre n'y est jamais. On s'en rendra même bien compte lorsque la musique qui accompagne le film sur presque tout le parcours, parfois s'arrête.

Alors on sent simplement un vide terrible, et non l'angoisse que provoquerait le silence ambiant si nous avions sous les yeux les éléments d'une action. Ce faisant, Delannoy méconnaît le cinéma, ou plutôt n'en retient que la lettre, c'est-à-dire la photographie. Le cinéma, c'est de m'impressionner par la présence des hommes et de me faire voir une action comme jamais la vie n'aura pu me la montrer afin que je puisse en réaliser la portée humaine, universelle. Exemple : le mari d'Ève se montre insolent en face de Pierre. Peut-être vont-ils se battre. Voilà une petite action dramatique. Mais pour que j'y prenne part, il faut que le fait qu'ils vont se battre soit mis en évidence et s'impose à mon émotion. Si je vais jusqu'à sentir que ce sont deux hommes qui vont se battre alors celle-ci sera complète. Mais Delannoy se contente de m'indiquer le canevas, je comprends mais je ne participe pas, parce qu'il n'y a pas même un cadrage pour me faire sentir que Pierre et le mari d'Ève sont l'un contre l'autre.

Ainsi, dans *Les Jeux sont faits* on cherchera en vain une action, puisque le metteur en scène ne crée même pas la situation qui pourrait la faire naître; une conception arbitraire du découpage, séparant régulièrement ce qui, dans la réalité, ne fait qu'un.

On comprendra que cela n'aide pas les acteurs à bien jouer, car les fragments de scène qu'on leur demande d'interpréter ne correspondent pas aux mouvements de l'action dramatique. D'où la froideur des meilleurs, et la fausseté d'expression des autres. Mettons-nous à leur place : on les photographie parlant ou marchant. Il n'est pas nécessaire à l'action qu'ils le fassent d'une façon particulière pour révéler un caractère particulier, le scénariste et le réalisateur ne l'ayant pas prévu. Par conséquent, tout en les reconnaissant très mauvais, n'accusons pas trop les acteurs, nous souvenant que leur rôle est d'abord de réaliser la volonté du metteur en scène. Il serait injuste à ce propos de ne pas faire la part du hasard en terminant. Lorsque Ève, Micheline Presles, menaçant d'un revolver son mari, lui demande s'il est d'accord pour qu'elle le dénonce à sa sœur, Fernand Fabre, le mari, a une moue pour dire qu'il est d'accord, qui est la seule chose excellente des *Jeux sont faits*.

Voilà le film de Sartre et Delannoy. Je ne pense pas que les amateurs de philosophie un peu difficiles y trouvent leur plaisir. Quant aux personnes qui aiment le cinéma, c'est pour elles que nous avons écrit. Si notre manière de penser leur a paru logique, elles s'associeront à notre souhait : fasse le ciel que *Les Jeux sont faits* marquent une date dans l'histoire du cinéma.

L. Petit.

PALESTINE (JUIN 1946)

C'était quand l'été s'engouffrait dans les vallées secrètes,
Et qu'un berger portait un mouton dans ses bras.

« *Il est plus dur de ne pas entrer dans une terre promise quand on a été admis à contempler librement cette contrée par une de ces journées transparentes qui révèlent toutes les merveilles du paysage.* »

Abbé Bremond.

« *... Je vous le dis en vérité qu'ils s'en lavent les mains...* »

JERUSALEM (MAI-JUIN 1496)

A

Ceux qui errent dans les jardins,
La lampe éteinte,
Ceux que le besoin d'un pays mord à l'épaule,
Ceux qui pleurent les maisons cachées sous les vieux saules,
Dans les robes que rongent les mites,
Sous les pierres d'Orphée, l'immobile chanson,
La lampe d'Aladin, les cheveux de Samson...

Mais le pays des pierres est l'échanson des mythes,
Mais s'ils marchent courbés, c'est pour chercher la sève,
S'ils se dandinent, c'est qu'ils ont perdu la danse ancienne.
Informes ou difformes et les lèvres tordues.
Est-ce un rayon qui se lève?...
Ou saint François d'Assise en son coin morfondu[1] *?*

1. Le couvent des Franciscains se tapit dans la vieille ville où se conservent non seulement les plus beaux monuments, mais les types humains arabes et juifs les plus beaux.

JERUSALEM ET TIBERIADE

Cuse de fous. Règne de peur. Les rois de Rien.
ls l'ont traînée dans la boue sèche de leurs miroirs.
ls ont livré les Rois.
ls ont livré le Dieu serré dans leurs cordages.
a ville des trois dieux gémit sous leurs bagages.
Mais les mages sont droits.
st piqué l'œillet rouge au haillon de douleur.
alut la rue sans fard où les rois se relèvent,
es roses sur le pain,
aveugle trébuchant dessous trop de lumière.
ur Jésus-Roi, la Paix,
ur Joseph, sur Jason, sur Josué le Grand,
ur les gerbes jetées qui font croire aux moissons,
eux qui ont ici leur Nom,
eux qui ont ici leur Rang.

a lumière lancée par-delà les nations,
u'Il voulut de Sa main remettre en sa Maison,
a lame et les fourreaux affreux qu'Il n'a pas vus.
a lumière allumée sur le Mont des Olives
à lamente le Mur tout près des Océans,
Mais la petite rue paisible des Marchands,
t les bijoux d'Omar dans le creux de la main.
à, les Juifs sont livides et leur salut sans paix,
ar Jérusalem juge et juge avec l'épée.
s-tu la pierre dure où se fait le miracle,
es faux rois périssant dans les rues sombres,
ous les faux et les fous jetés aux foules d'ombre?

es mages noirs et blancs au coin des rues désertes,
vendent des cacahuettes,
endant que l'on trafique à Tibériade...
. Mais sur l'eau, un seul marche...

Jérusalem,
Sous les cyprès, dans les cours vides
Où meurt la mort.

... Tibériade était gris comme les quais de Seine,
Et ils se promenaient sur les bords en parlant de leurs rhu-
matismes.
Dans la maison dite Terra Santa, des enfants aux joues d
pétale,
Vendaient des gâteaux arabes,
S'affairaient de jeunes Israélites,
Et sur le seuil de la nuit, un Père blanc, debout,
Regardait l'Étrange Voyageur...

. . . . . .

Sur les pentes des collines qui descendent vers le Jourdain
Il n'y a Rien.
Elles sont nues comme l'épaule, et descendent aussi douce-
ment
Que l'avenue du Bois à l'Automne.

. . . . . .

Ils ont fait un Kibbuts à Tibériade,
Caché dans les palmiers et les citrons,
Mais ils n'ont jamais vu Samakh, l'âpre et la sèche,
Et ses porteuses d'eau qui sèchent...

. . . . . .

Droit, l'homme, droites, les femmes qui sourient.
L'une a un petit enfant. L'homme a rapporté de la ville un
jouet qui fait du bruit.
... Fixés sur une étoile, ils passent,
Portant leur présent au Dieu.

. . . . . .

Peut-être le miracle encor viendra-t-il des petits enfants
Qui disent maman en hébreu,
Sous les palmiers et les citrons, enfermés dans leur nursery,
Pendant que les tentes fument,
Et que les troupeaux noirs encrent la montagne lisse,
Là-bas vers la Transjordanie,
Où l'on ne peut pas passer...

Contre la fontaine de Salomon, il y a une pension pour les petits chiens en convalescence.
Une Américaine a fait construire un phallus sur l'YMCA, car elle avait vu en rêve Freud, Karl Marx et Jésus montés sur de petits ânes tristes.

●

Ils ont gratté la terre, ils ont planté des pins,
Ceux qui croient.

L'exil les a cloués sur les fils barbelés,
Ils sont venus mourir sous les murs de la ville,
Les Vieux.

A quai,
il y en a qui sont venus, qui comprennent toutes les difficultés,
Qui grattent à la porte gentiment, comme de petits chats.
Ils sont venus avec leurs petits enfants,
Ils voudraient bien sortir de ce camp[2].

Un Arabe a rangé ses cornets à glace en un grand point d'exclamation.
Tandis que les oranges continuent leur bain de soleil,
Que les petits artichauts croulent sur les fromages frais,
Que l'Agent chasse les vendeuses qui se drapent,
Que les petits enfants jettent des pétards
Parce que c'est Pâques,
Et vendent des « esquimaux » le long du chemin de croix,
La vie appuie sa tête sur les temples,
Et personne n'entend la ville qui s'emplit.
Un mendiant tend la main sous un mouchoir blanc pour éviter la souillure.

2. Nombreux sont les immigrants juifs, venus sans connaître la pauvreté du pays, qui restent des mois dans les centres d'accueil, attendant en vain du travail et un logement.

De la Mosquée d'Omar au creux du Saint-Sépulcre,
Plus haut, plus haut que le mur des lamentations,
C'est la Pâque qui lève,
L'attente de la nuit,
L'oiseau de feu qui s'envole du nid,
Et les foules qui prient,
Et les folles couleurs,
Et les filles sans bruit.

Des ombres se mouvaient sur les murs de lumière.

●

Fusillé.
Dans le silence de la ville montant jusqu'au mont des Olives,
Il lui a fait un grand manteau, le Pays.

*
* *

Nous avions construit des alcools étranges aux yeux de femmes,
Accroché aux murs les panthères du désert.
Les collines autour de Jérusalem sont plus nues que le plus bel anneau de la nuit.
La petite mosquée de Tibériade appuie son épaule sur l'école où lit ce jeune homme triste.

*
* *

Il y a beaucoup de trous dans ce poème. C'est peut-être tous les creux de la ville...

M. Leschi.

CHRONIQUE MUSICALE

La vie musicale parisienne actuelle offre à l'observateur un certain nombre de constatations troublantes en raison de leurs positions contradictoires.

Ainsi, l'activité artistique est intense à Paris; on fait grand bruit autour des concerts, et on parle de plus en plus de la musique, alors que celle-ci (je parle de la *vraie*, de celle qui apporte une véritable nourriture pour l'être intérieur) n'intéresse que peu de gens en réalité, l'attention de la foule (souvent même des gens cultivés en d'autres matières) n'étant attirée que par des œuvres superficielles du genre « variétés » qui tiennent une place de plus en plus grande dans la société actuelle.

Il y a évidemment beaucoup de concerts, beaucoup de concerts d'une grande qualité, où on peut entendre de beaux orchestres, de très grands artistes, des noms d'audience internationale, et, en fin de compte, les programmes n'offrent que bien peu d'aliment à la vie véritable de l'art d'aujourd'hui, à ce qui en constitue le renouvellement, à ce qui sera l'avenir, et on peut penser justement que celui-ci s'en trouvera plus ou moins compromis.

En effet, bien peu, trop peu d'œuvres nouvelles s'y font jour car on donne généralement non pas seulement des pages prises dans le répertoire, mais uniquement celles qui sont éprouvées, qui sont consacrées. Il semble qu'on ne tienne nullement à « découvrir » des pages inconnues ou nouvelles, et ceci à un moment où l'enseignement de l'histoire de la musique, où l'initiation à la musique semblent être un souci très répandu.

Pense-t-on suffisamment que, si au XVIII[e] siècle ou au siècle dernier, on n'avait pas plus fait place aux œuvres contemporaines, celles-ci n'auraient pu se faire connaître comme elles l'ont été, et nous serions privés aujourd'hui de toute la musique dont nous faisons notre aliment habituel.

De plus, les concerts, dont le nombre est important, ne peuvent plus vivre matériellement (exigences de la vie pour le personnel nécessaire, écrasement par les taxes d'État, etc.) et le public n'y accourt en foule qu'avec l'assurance d'une vedette renommée ou d'un programme de tout repos. Dès qu'une œuvre nouvelle est affichée, le grand nombre s'abstient, donnant un démenti flagrant à la notion même de l'art qui a toujours été et doit toujours être l'expression agrandie, sublimée de son temps, proclamée par les créateurs et retrouvée par chacun des êtres sensibles, « amateurs » qui y viennent communier. Et ceci se passe en un temps où dans d'autres domaines on est si jaloux et si fier de la valeur de l'esprit et des conceptions modernes !

C'est pourquoi les pages contemporaines se font de plus en plus rares dans les programmes symphoniques ou ne sont, la plupart du temps, que des pièces courtes qui ont l'air de vouloir se faire excuser par leur discrétion ».

Ne disait-on pas à un compositeur de mes amis qui présentait une

œuvre de longue durée à une association : « Si encore il s'agissa d'une dizaine de minutes, on pourrait s'arranger pour la caser, mai vous comprenez, trente minutes, c'est impossible, c'est beaucou trop long, les gens ne viendront pas... »

Je sais bien que l'importance du message ne se mesure pas à l longueur de la durée (*L'Après-Midi d'un Faune* ne dure que hu minutes environ), mais, tout de même, on peut admettre que c'e dans une œuvre importante que l'artiste peut s'exprimer avec le plu de plénitude.

Il s'ensuit alors, pour le compositeur, un acte de courage désint ressé que de penser, d'écrire, de réaliser une œuvre de grande dimen sion qui lui prendra beaucoup de temps. Et cette œuvre, une fo terminée, pourra attendre de longues années avant sa première pr sentation au public, même si son auteur est connu, considéré, admir dans les milieux musicaux.

Ainsi, le *Livre de la Jungle*, d'après Kipling, pour soli, chœurs e orchestre de Charles Koechlin, vaste symphonie-oratorio qui a attend plus de vingt ans son exécution intégrale. Celle-ci fut donnée l'autr soir à la radio sous la direction de Désormière pour le quatre-ving tième anniversaire de son auteur. Œuvre d'une richesse étonnante d'une éloquence rare où alternent commentaires symphoniques e effusions lyriques comme la délicieuse et troublante *Berceuse phoqu* ou la lumineuse et pénétrante page sur le *Printemps dans la Jungle* où s'épanouit avec sérénité un amour vrai et fervent de la nature.

D'un autre genre, mais œuvre importante aussi, est le remarquabl *concerto* pour piano et orchestre à cordes de Jean Rollin, donné ré cemment chez Pasdeloup. Extrêmement réussi, d'une sève intense d'une santé dynamique, ce concerto montre une admirable sûret dans le discours et dans le naturel du jeu des combinaisons sonores et ce sans rien renier des acquisitions nouvelles du langage musical

*
* *

Une constatation qu'il est impossible de ne pas faire, c'est l'abon dance d'ouvrages littéraires spécialisés sur la musique parus ces der niers temps, isolés, dans une collection de culture générale ou dan une série de volumes traitant uniquement de la musique.

Parmi ces récentes publications, une réédition par l'éminent musi cologue G. Prodhomme, chez Corrêa, de l'ouvrage de Franz Liszt su *Frédéric Chopin*. La première édition remonte à 1852 et ne fut suivi d'aucune autre.

Ouvrage d'un intérêt véritable, malgré certaines outrances ou di gressions bien romantiques inévitables et qui constitue un témoi gnage de haute valeur, tant sur son objet que sur son auteur. Car, en effet, ces pages nous éclairent directement et d'un jour nouveau sur ces deux géants de la musique et leur entourage féminin. Et cec d'autant plus que G. Prodhomme les fait précéder d'une introduc tion historique et critique extrêmement nourrie et substantielle qu ravira tous ceux (et j'en suis !) qui aiment à se pencher sur le roman tisme et la société dans lequel cet élan se développa. Ajoutons que cette publication est précédée d'un avant-propos très pertinent d'Al fred Cortot.

Norbert Dufourcq, dont on sait la prodigieuse activité de musico graphe, vient de faire paraître aux Éditions du Vieux-Colombier (col lection « Euterpe ») un précieux manuel aide-mémoire : *Pour aider à la connaissance de l'histoire de la musique*. Résumé des cours qu'il

professe au Conservatoire national, ce volume doit être dans toutes les mains des étudiants ou amateurs qui voudront posséder un précis des connaissances indispensables dans cette discipline de l'enseignement. En notes cursives, tout y est clairement présenté parce que clairement pensé : genres, auteurs, œuvres, faits, dates, etc.

La collection « Que Sais-je ? », aux Presses Universitaires, fait de plus en plus place à la musique dans ses publications qui englobent toute une somme de panoramas encyclopédiques. Deux des récents volumes, l'un consacré au *chant choral* par Félix Raugel, l'autre au *piano* par Paul Locard, sont à signaler et à recommander aux musiciens.

L'éminent spécialiste et praticien du chant en chœurs qu'est F. Raugel (en même temps vice-président de la Société de Musicologie) analyse avec compétence et bonheur au cours ces quelques cent trente pages non seulement l'histoire du chant choral, mais aussi la technique et le répertoire depuis le chant grégorien jusqu'aux grands oratorios modernes.

Ceux qui, par profession ou par dilection, s'occupent de groupements vocaux liront avec fruit toutes les réflexions de l'auteur sur la qualité du son vocal, la justesse, le rythme, l'articulation, l'interprétation, les nuances et d'autres considérations pratiques, telles que la disposition d'un chœur par rapport à l'orchestre, etc., tout cela fruit d'une longue et fructueuse expérience.

Non moins profitable sera la lecture du volume sur le piano de Locard, où l'auteur donne en un saisissant raccourci, extrêmement documenté, l'histoire de la fabrication de cet instrument, l'évolution du jeu chez les grands interprètes, et une analyse des grandes pages des maîtres qui ont confié au piano leurs effusions intimes ou oratoires en solo, ou en ensemble, ou avec orchestre. Instrument qui est non seulement un moyen d'expression étonnamment fidèle, qui fut un rénovateur de la pensée musicale au début du siècle dernier, mais dont la destinée a été d'être aussi le compagnon de tout amateur éclairé ou novice et le « missionnaire, le colporteur de toutes les musiques, l'hôte du palais et de la mansarde, confident du sublime ou complice involontaire d'inavouables sacrilèges artistiques ».

Émile Damais.

LIVRES

Amédée Ponceau : *Initiation philosophique*. Deux volumes, chez Rivière, 31, rue Jacob.

Il peut sembler paradoxal de fournir, en même temps qu'un point de départ aux novices, des thèmes de réflexion et de discussion aux connaisseurs. M. Ponceau n'a pas redouté ce paradoxe et s'est montré fort capable de le soutenir. Même les aspects classiques de la méditation se trouvent par lui repris selon un rythme et dans un style qui chaque fois leur donne un surcroît de signification. Plutôt encore que de réexposer l'élémentaire, l'auteur se montre soucieux de créer un appel d'air et de ranimer la circulation des pensées.

C'est pourquoi, pour peu qu'ils consentent à suivre cet « itinéraire » —

d'ailleurs soigneusement reconnu et jalonné —, les initiés eux-mêmes ont de chances d'y trouver leur compte. Ils ne pourront assister sans intérêt au déploiement d'une méthode grâce à laquelle un esprit peut se porter et se maintenir au seuil des doctrines les plus actuelles, tout en différant, s'il le veut, de s'y engager sans recours, c'est-à-dire en conservant toute possibilité de contrôler son adhésion. On offre sans indiscrétion, mais avec fermeté, une base de départ et une assiette de méditation qui fait défaut à bien des esprits avertis, mais encore hésitants.

A ces initiés encore « inquiets », et même à quelques autres, nous pouvons tout spécialement recommander ce qui dans ce livre a rapport à la perception. Ils trouveront là diverses considérations sur « l'avènement » du corps, sur la solidarité du corps et du monde, sur le « trajet » qui va de l'espace vécu à l'espace construit, qui constituent au total une sorte de doctrine de la naissance et de la mort apparentée à certaines philosophies existentialistes, mais qui semble le fruit d'une élaboration toute personnelle. Car l'Être dont on part ici pour expliquer l'existence humaine n'est pas l'Être purement « phénoménal » de Jean-Paul Sartre, et la « naissance » n'est pas un acte de « néantisation » sans espérance. D'une façon perpétuelle, en deçà de la phénoménalité se construisent les « structures » par lesquelles chaque existence se trouve rendue solidaire d'une nature, sans d'ailleurs que sa liberté s'y trouve jamais entièrement employée. Du corps à l'intellect se poursuit donc un avènement positif de la conscience.

Nous attirons aussi l'attention du lecteur sur les pages consacrées à l'élaboration de la Science, c'est-à-dire de la connaissance conceptuelle du monde, sur celles où se trouvent évoquées la passion « créatrice du corps et de l'imagination », la Raison « discipline de l'entendement et garantie de son libre jeu structure la plus proche de l'action constituante », l'existence volontaire enfin « où se nouent dans l'affirmation de soi le doute et la certitude ». Bien d'autres richesses encore ouvrent mainte perspective à l'âme croyante et lui suggèrent la possibilité ou la nécessité d'un passage de Socrate à saint Paul.

La pureté et la simplicité de la langue en même temps que sa vigueur évocatrice ne sont pas l'un des moindres mérites de ce très remarquable ouvrage où s'atteste la forte originalité d'un esprit.

Mgr D. Sabatier.

Guy Michaud : *Message poétique du Symbolisme*. Éd. Nizet.

Voici enfin parus les trois derniers tomes de cette somme du mouvement symboliste, par laquelle Guy Michaud comble une des lacunes de nos livres d'histoire littéraire. En même temps qu'un panorama complet, c'est une introduction claire et facilement lisible pour le public.

Jean-Claude Renard : *Cantiques pour des Pays perdus*. Éd. Laffont.

Un recueil de poèmes, animé par un vrai rythme et des images fraîches et vivantes, une noble quête de lumière au milieu d'une époque tentée par le désespoir.

Robert Speaight : *L'Ange dans la Brume*. Éd. de Flore.

Un roman très anglais, plein de vie et d'humour, par le grand acteur anglais qu'est Robert Speaight.

Robert Rochefort : *Kafka ou l'irréductible Espoir*. Éd. Julliard.

Il semble que Robert Rochefort n'ait pas suffisamment tenu compte du drame social et sexuel chez Kafka, mais d'autres y ont si lourdement insisté qu'on est heureux de voir enfin une étude d'ensemble insister avant tout sur le message spirituel de Kafka. Il en ressort en tout cas qu'il est impossible de considérer Kafka comme un pur nihiliste, en dépit des efforts de quelques autres commentateurs.

Michel Carrouges.

PERSPECTIVES
SUR LE MOUVEMENT LITTERAIRE

La fonction de la littérature, selon Sartre, c'est de dévoiler le monde. L'idée est sans doute parfaitement juste, mais l'on peut l'exprimer autrement, sous un jour un peu plus agressif, pour montrer que ce dévoilement n'est pas une opération quelconque, mais un progrès dramatique de la conscience. C'est ce qui explique, soit dit en passant, que les plus grands novateurs commencent presque toujours à être mal accueillis ; ils dérangent les habitudes de pensée.

Disons donc que la littérature a pour mission de réveiller la conscience. Mais la conscience est comme le salarié qui doit se lever pour partir à son travail : elle n'aime pas être réveillée.

Il y a, il est vrai, un certain nombre de consciences humaines, qui ont un autre idéal, un autre appétit de vie, et qui demandent à être réveillées. On ne m'en voudra donc pas, j'espère, si j'insiste quelque peu sur les livres qui risquent d'arracher à de piètres sommeils.

Le premier est le roman que vient de publier Béatrix Beck, sous le simple titre de *Barny* (Gallimard).

Les romans écrits par les femmes se laissent généralement reconnaître par une sentimentalité superficielle ou sensuelle, ou encore par une dureté affectée. On ne trouve aucun de ces défauts dans *Barny*.

La réussite est d'autant plus remarquable que le sujet y prêtait facilement : c'est l'histoire d'une enfance. Thème magnifique, trop rarement traité par des écrivains dignes de ce nom, mais infiniment périlleux. C'est une histoire nue et cruelle, peut-être liée par un fil un peu lâche et vagabond, mais qui rend un son magnifiquement authentique. Il y a là une suite d'anecdotes bouleversantes, racontées dans un style d'une justesse extrême, entremêlées de réparties cinglantes où l'on discerne de quel surprenant mélange d'illusions et de lucidité poignante est faite l'âme des enfants et des adolescents.

On n'y trouvera aucun discours, aucune peinture « savante » de psychologie, rien que des faits et des paroles dures comme des faits, qui tombent drus comme grêle ; un tel roman est plus riche et porte plus loin que bien des savants traités consacrés à l'éducation.

On aura beau dire qu'il s'agit d'une enfance exceptionnelle, ce qu'il révèle éclaire une grande part de ce qui se trame sous le couvert d'une apparente puérilité.

Bref, un admirable récit, mais aussi un excellent « manuel » pour l'éducation des parents.

Dans un autre ordre d'idées, il convient de signaler certaines réflexions de Paulhan à propos de Benda, dans le numéro 24 de *Critique*. Ou, plus exactement, à propos des Hurons.

Benda reproche, paraît-il, aux écrivains modernes, lui seul à part, de mépriser l'abstraction et l'intellectualisme, bref de tomber dans l'affectivité pure, de là dans un langage abusivement concret et, pourrait-on dire, « sensationnel ». Par là, ces écrivains (et il mélange Proust avec Gide et Valéry avec les surréalistes) en viendraient à rejoindre la mentalité des Hurons, ce qui dans son esprit représente une terrible décadence. Pourquoi les Hurons ?

L'idéal des Modernes, je cite d'après Paulhan,

c'est la langue des Hurons, où le verbe qui signifie manger varie autant de fois qu'il y a de choses comestibles; ou encore celle des Iroquois, dans laquelle un mot spécial désigne la queue d'un chien, un autre celle d'un mouton, un autre celle d'un bœuf, mais où il n'y en a pas pour désigner la queue en général.

Ici, déclare Paulhan, l'on reconnaît l'observation de maints explorateurs, la thèse de maints psychologues et sociologues, thèse pour laquelle « les langues primitives ignorent l'abstraction et s'élèvent à peine au-dessus du concret ».

Paulhan concède que, en effet, les Lapons, par exemple,

ont vingt mots pour les diverses variétés de glace, onze pour les divers degrés de froid, et huit mots spéciaux pour désigner le renne d'un, de deux, de trois, de quatre, de cinq, de six ans, mais pas un mot pour désigner le renne, le froid, la glace en général.

C'est donc un fait, mais pourquoi ne se demande-t-on jamais si, en quelque sorte par compensation, telle langue primitive n'a qu'un mot là où le français en a plusieurs ? C'est ce qu'on ne fait jamais et que Paulhan prend soin de faire :

Que si je procède à la contre-épreuve, voici ce que je trouve : c'est que le merina possède un mot abstrait (intraduisible en français) qui signifie à la fois *mari* et *femme*, *époux* et *épouse*; un autre qui désigne à la fois l'ami, l'amie, l'amant et la maîtresse; un mot, le coq, la poule, le poussin, la poularde; un mot encore, la maison, le palais, la hutte, le cercueil, le terrier, la toile d'araignée, l'abri, le compartiment, la tanière, le cocon, l'étui, le casier, le cadre, la boîte. Ainsi de suite, l'on en citerait des milliers. Qu'est-ce à dire, sinon que le Merina ou le Lapon concluraît de tels exemples à la pauvreté abstraite du français de façon non moins légitime que le Français à la pauvreté abstraite du merina ?

Ici, Paulhan devient féroce :

Un explorateur anglais, le Rév. A. L. Kitching, revenant d'un voyage en Afrique, écrit des tribus luganda : « Ces sauvages n'ont aucune conception de l'amour... Dans le dialecte même le plus avancé, aimer Dieu et préférer la viande aux pommes de terre sont exprimés par un seul et même mot : *ockwagala*. » Voilà qui est curieux, en effet. Si le Rév. Kitching pousse un jour ses explorations jusqu'en France, il y fera de curieuses découvertes, il y fera la même découverte (car enfin nous ne disposons, nous aussi, que d'un mot pour *aimer le bœuf*, *aimer une femme*, *aimer Dieu*). Au demeurant, je ne vois pas que la naïveté de Ribot ou de Lévy-Bruhl, celle même de Benda soient moindres que la sienne.

L'on sait aussi que les grandes langues de l'Inde sont beaucoup plus riches que les nôtres pour désigner les réalités de l'esprit; en conclurez-t-on qu'elles sont plus barbares que les nôtres ?

Le docte métier de généraliser est bien périlleux.

Dans le même numéro, d'excellents articles d'Aimé Patri sur l'œu-

re de Georges Dumézil et d'Éric Weil à propos du livre de Robert linder, *Allemagnes et Allemands*.

Un livre est paru récemment qui, dans un autre secteur, risque ort de nous déranger lui aussi de notre assiette habituelle. Si l'on ous demande : « Qu'est-ce que l'art ? » n'êtes-vous pas tenté de épondre tout de go : « C'est la création d'une chose de beauté » ? Cependant, Lydie Krestovsky n'a pas craint de heurter de front notre lus naturelle tendance en publiant une étude qui s'intitule sans ard : *La Laideur dans l'Art à travers les Ages* (Éd. du Seuil). Les llustrations sont tout à fait à la hauteur du titre, notamment : *Le Mariage de Raison* de Goerg, le portrait de Toulouse-Lautrec par lui-nême et une certaine *Ève à la Pomme* par Cécile Cauterman, d'une aideur stupéfiante.

Naturellement, il est plus agréable de contempler un Apollon ou *a Joconde*. Mais la vérité n'est pas toujours agréable et l'amour de a vérité doit donner la force de regarder la laideur en face s'il le aut.

Aussi, faute de flatter l'œil et l'imagination, le livre de Lydie Kres-ovsky a cette qualité tout à fait originale de nous faire prendre onscience que la laideur aussi a sa place dans l'art, qu'elle est nême une des grandes lignes de forces de l'art.

Un peintre à la recherche d'un modèle, écrit-elle, porta son choix ur une enfant en guenilles qui paraissait dépourvue de tout attrait. Mais il découvre dans son visage tant de beauté que sa peinture en 'exprimant fait le ravissement de tous ceux qui la contemplent.

> Transfigurée par l'art, [la fillette] apparaît aux yeux de ceux qui la regar-lent dans l'éclat d'une beauté découverte par l'artiste. Et le rayonnement de e visage transfiguré se répercute sur l'objet lui-même.

Ceci montre d'ailleurs que la beauté n'est pas purement illusion ubjective : le peintre ne l'a pas ajoutée à son modèle, il ne l'a pas nventée de toutes pièces; par contre, ce qui est tout différent, il l'a évélée là où l'on ne savait pas la voir.

Mais, pour le propos du livre, il faut insister davantage sur l'a-ecdote opposée :

> Une jeune femme très belle pose pour un peintre. Avant de se mettre au ravail, il la fixe attentivement des yeux. Sûre de son charme, elle demande à rûle-pourpoint :
>
> — Pourquoi me regardez-vous ainsi ?
>
> — C'est curieux, réplique pensivement l'autre. Je viens de découvrir dans otre figure *La Naine* de Velasquez.
>
> Reconnue jusque-là par tout le monde, la beauté se révèle flétrie, mortelle-nent blessée par le « découpage » du peintre. Une fois déchiffrée, la Laideur ne peut plus s'effacer de la mémoire de ceux qui n'y voyaient que Beauté.

C'est le coup d'œil de l'artiste qui, en découvrant la laideur cachée ou en soulignant le caractère de la laideur apparente, lui permet de s'en emparer pour en faire authentiquement une œuvre d'art, si mère qu'elle puisse être. Et ceci a une signification profonde :

> La Laideur ramène à la vie réelle en brisant le monde factice, travesti ou nasqué, créé par l'œuvre d'art tendant au beau. Elle surprend et dévoile 'homme à ses moments de défection. Elle cerne le côté humiliant de sa na-ure, son essence de bête... C'est la vie cachée de l'homme avec ses passions, es instincts et ses vices pris à l'état latent, dépourvue de masque et de tout ravestissement, dégagée par l'artiste dans sa vérité hideuse, sans aucun souci le sublimation.

Quand l'art cherche à faire jaillir de la réalité la beauté la pl pure, il tend de toute évidence à faire réapparaître la splendeur pr mitive du monde paradisiaque, mais lorsqu'il s'applique à manife ter la laideur des êtres, il plonge encore, si « réaliste » qu'il veuille, en plein mystère, car il proclame alors la tragédie de chuté et de ses ravages.

La Laideur est le Masque mutilé de l'Image de Dieu.

Chose étrange, la laideur abonde dans l'art, mais nous n'y pr nons pas garde pour les périodes de l'art qui nous sont familière Nous sommes choqués par les laideurs de l'art nègre et de l'art m derne, au lieu que nous admettons beaucoup plus facilement cell de l'art traditionnel du christianisme : les gargouilles des cathédr les et les démons des « Jugements derniers ». Bien plus, quel chr tien oserait dire de tel misérable soigné par le bon Samaritain, d la *Mater dolorosa* baignée de larmes et plus encore du Christ suppl cié, décharné, couvert de sang sur la croix, qu'ils sont laids ? Quell distance pourtant entre ce Messie torturé et le roi de gloire don rêvaient les juifs ! Ne leur parut-il pas une dérision, à eux et auss aux esthètes de la Grèce ? Pourtant, si nous ne pouvons nous résou dre à dire que l'image du divin supplicié est affreuse, c'est parc que nous y sommes si habitués que nous ne comprenons plus qu scandale elle demeure, quel défi elle est pour notre passion de l beauté et aussi parce que, à travers cette vision d'épouvante, nou sentons la splendeur spirituelle et la gloire future du Messie ven non pour nous apporter un rêve de beauté, mais pour nous con duire vers la Beauté absolue, en assumant d'abord toute la laideu de l'homme défiguré par le péché.

Si nous sommes tentés au contraire de rejeter sans examen beau coup de manifestations de l'art primitif, en Chine, au Mexique, au Indes, en Afrique, ce n'est pas tant à cause de leur laideur que parc que nous n'en comprenons pas le sens. Lydie Krestovsky y insist avec beaucoup de justesse :

A première vue, simple et naïf, [l'art primitif] est en réalité compos d'éléments multiformes, aux rapports difficiles à définir. Il faut être arm d'un véritable arsenal de connaissances pour le déchiffrer. Dans son ouvrag sur l'art primitif, A. Basler affirme que seules l'ethnographie et la scienc paléolithique sont capables de mettre en valeur les origines de l'art.

En effet : quel assemblage de formules religieuses, magiques, mythologi ques, tirées du folklore ou du symbolisme, rentre dans la création d'u dieu nègre ou d'un masque d'Océanie...

L'art hindou est difficile à comprendre, dit-elle encore, sans la connaissanc profonde de la philosophie de la religion, de la mythologie et des rites sacré du pays...

Elle montre surtout comment l'effroi de l'homme devant un uni vers mystérieux, rempli de forces obscures et indomptées, est au cœur de ces arts primitifs et en inspire l'expressionnisme souvent terrifiant et méconnaissable.

Les pages que l'auteur consacre à la laideur dans la peinture mo derne sont aussi fort intéressantes. Elle insiste justement sur le fait que les apparences humaines déchiquetées par le cubisme, la réduc tion de l'homme à l'apparence de mannequins ou de squelettes abstraits ou encore d'écorchés expriment une déshumanisation réelle comme choc en retour à une pseudo-surhumanisation.

On peut regretter cependant que l'auteur n'ait pas appliqué à art moderne le principe d'exégèse que nous venons de lui voir roclamer à propos de l'art primitif : c'est en effet seulement dans mesure où l'on est au courant de l'univers mental, qui est celui es artistes modernes, qu'on peut saisir la signification à la fois umaine et anti-humaine de leurs œuvres.

Tel quel, en tout cas, on voit que cet ouvrage nous propose d'uti- s et fécondes réflexions qui sont susceptibles de renouveler de fond n comble notre conception de l'art.

Sur la déshumanisation de l'art, Sartre apporte un fort intéressant ocument en parlant de l'œuvre du sculpteur Giacometti : *La Recher- ne de l'Absolu* (*Temps Modernes*, janvier 1948). Les illustrations, là ussi, sont « édifiantes », et Sartre les commente fort bien quand il t :

Souvent, d'ailleurs, Giacometti ajoute par plaisir à notre embarras en ssant, par exemple, une tête lointaine sur un corps proche, de façon que ous ne sachions plus où nous mettre, ni, à la lettre, comment accommoder. ais, même sans cela, elles déconcertent, ces images ambiguës, tant elles eurtent les plus chères habitudes de nos yeux : il y a si longtemps que nous mmes les familiers de créatures lisses et muettes, faites pour nous guérir mal d'avoir un corps... Or, à ces corps-ci, quelque chose est arrivé : sor- nt-ils d'un miroir concave, d'une fontaine de Jouvence ou d'un camp de eportés ? Au premier regard, nous croyons avoir affaire aux martyrs décharnés de Buchenwald. Mais, l'instant d'après, nous avons changé d'avis : ces atures fines et déliées montent au ciel, nous surprenons tout un envol ascensions, d'assomptions; elles dansent, ce *sont* des danses, elles sont faites la même matière raréfiée que ces corps glorieux qu'on nous promet...

Ce dernier trait est frappant de la part d'un existentialiste athée. ais, pour Sartre, l'art demeure mensonge, puisqu'il ne croit point la splendide vérité dont l'art témoigne. Il y a un monde entre la figuration de l'homme par la souffrance rédemptrice et sa dislo- tion par le nihilisme, la première est le prodrome décisif de la ansfiguration, la seconde une déshumanisation qui se veut l'anti- ambre du néant. Cette différence n'apparaît pas seulement dans le gme théologique, elle est rendue *sensible* dans l'art. Les œuvres art sont elles aussi des « figuratifs » du drame religieux de l'huma- té.

On rencontre un autre destructeur de poncifs en la personne de aurice Coindreau, un de nos grands traducteurs contemporains domaine américain. Lui-même, qui a traduit Dos Passos, Heming- ay, Faulkner, Caldwell, Steinbeck, nous met en garde, dans la éface qu'il vient de donner au roman de William Maxwell, *La uille repliée* (Gallimard), contre l'habitude que nous avons prise considérer le roman américain comme

roman tourmenté, écrit, par définition, dans une langue rapide et brutale, norante des nuances et des subtilités.

Sans doute, dit-il, ce jugement est vrai pour partie, mais il existe it un autre secteur de littérature en Amérique.

On oublie trop aisément qu'Emerson et Melville étaient Américains, comme taient également Thoreau, promeneur solitaire, Hawthorne, si habile dans rt de voiler les noirceurs, Henry James aux subtiles complexités.

Il est trop facile en effet de prétendre que l'Amérique, étant u pays neuf et puissamment industrialisé, n'est peuplée que de ba bares mécanisés, d'automobilistes pressés, de gangsters et de nègre sauvages ! On oublie toute la vieille ascendance d'Européens cultivé et délicats avec laquelle un certain nombre d'Américains n'ont pa rompu leurs liens. Non seulement les noms que nous venons de cité après Maurice Coindreau nous le prouvent — et comment oubli en matière de poésie le nom d'Edgar Poe ? — mais il faut y ajoute le regain de faveur que connaissent là-bas de tels noms, et en outr les nouveaux écrivains qui viennent prendre rang dans la mêm lignée, ainsi William Maxwell.

Dans cette peinture du monde universitaire que nous présente *L Feuille repliée*, nous découvrons en effet des familles, des collégien des professeurs dont la couleur est bien américaine, mais dont l mentalité est tout de même bien plus proche de celle des Européen de même classe que de celle des héros de Faulkner et de Caldwell. s'y passe peu d'événements violents, et l'art de Maxwell est c peindre tout en nuances, par petites touches suggestives, le dram moral de trois adolescents. Le préfacier en juge d'ailleurs de façon parfaitement juste :

> Des grands écrivains du XIX[e] siècle, [Maxwell] possède la gravité d'esprit le tact, la réserve et le respect de son art. Par ailleurs, il se rapproche d ses contemporains par son ignorance de pudibonderies désuètes. Il sait être violent et cru quand il le faut, mais il ne s'en fait ni un devoir ni une myst tique... Il n'a pas succombé au romantisme du gangster, et sa sensibilité, q le plus léger effleurement éveille de douloureuses résonances, le délivre d la triste nécessité de courir les bars, les taudis et les champs de bataille pou trouver des épaves, des victimes et des héros. Il lui suffit d'écarter le coi d'un rideau dans une petite maison toute banale, de se pencher sur le cœu d'un enfant ou d'un adolescent, de regarder une mère et son fils, une femm et son mari ou son amant. C'est là qu'il découvre ses tragédies latentes, silen cieuses, et par cela infiniment plus pitoyables que les crimes à grand spectac du roman *tough*.

Maxwell est arrivé à peindre avec tant d'art et de fine psychologi les étapes d'un drame d'adolescents qu'il a su donner une vie extrême à la longue période de préparation qui précède l'explosion finale. a même su faire sentir sans dissertation quelle incroyable naïveté peut coexister dans le cœur des adolescents avec les situations le plus scabreuses et nous suggérer par là une utile prudence à l'ég droit des jugements téméraires.

Le gros roman de George Santayana, *Le Dernier Puritain* (Gall mard), qui est paru en même temps, se place dans la même ligne de littérature raffinée et peint une famille américaine aussi cultivé que richissime. C'est l'odyssée de l'éducation sentimentale et philo sophique du jeune Oliver Alden, ballotté entre sa mère, qui n'e pas dépourvue d'un côté Mme Récamier, sa gouvernante allemand son père, un original médecin et « Lord Jim », singulier garçon q sert de capitaine pour le yacht paternel.

Le roman est long, mais riche d'aperçus révélateurs sur les petit villes américaines et les survivances du bon ton, sur les imponder bles et les mille nuances des conflits familiaux intérieurs. Le lecteu pressé sera tenté de dire : il ne se passe rien. Même si c'était vra ce serait assez remarquable pour un roman américain, en raison d ponciF que dénonce Maurice Coindreau. Dire qu'il ne se passe rien c'est d'ailleurs dire que tout se passe sur un plan intérieur et qu est riche d'autre chose que d'adultères et d'assassinats.

Il faut souligner d'ailleurs que George Santayana, bien que pres-ıe inconnu en Europe, est un des grands philosophes américains notre époque et sa pensée marque un retour vers le catholicisme. est d'origine espagnole.

En terminant, je signalerai, dans le dernier numéro de *La Tour Feu*, un beau poème d'Edmond Humeau : *Déployons le Drapeau ı Monde*. Puisse-t-il redevenir bientôt tout à fait actuel !
Dans le numéro de janvier des *Temps Modernes*, on trouvera aussi oriqinaux poèmes de Romain Weingarten qui nous changent des utines de la poésie actuelle, des ombres de la poésie d'avant-garde et *tards inutiles*.

MICHEL CARROUGES.

LE GRAND PRIX DE LITTERATURE

Je ne présenterai pas Gabriel Marcel, lauréat du Grand Prix de ttérature décerné par l'Académie française. Plusieurs de ses amis disciples écrivent dans la revue et l'un d'eux trouvera bien l'occa-ɔn de revenir sur son œuvre philosophique et dramatique. J'espère ême qu'un jour Gabriel Marcel publiera de nouveau chez nous quel-ıe nouvelle étude philosophique, peut-être une des leçons qu'il don-ra prochainement à Aberdeen.
Aujourd'hui je me contenterai de dire notre joie de cette distinc-ɔn donnée à l'un des hommes auxquels notre génération est le ıs redevable. Il est difficile de dire ce que nous a apporté il y a jà quinze ans : *Les Approches concrètes du Mystère ontologique*, *ssai d'une Phénoménologie de l'Avoir*. Reprenant une attitude d'es-it très ancienne et qui eût dû nous être familière, mais que nous ions méconnue, Gabriel Marcel, existentialiste chrétien, nous appre-it à reconnaître, au cœur de notre existence concrète, tantôt les pels vers une vie supérieure, tantôt les manifestations mêmes de te vie divine dont la méconnaissance nous condamne à n'être plus mains. Durant ces quinze années l'apport de Gabriel Marcel n'a pas ssé, et *La Vie Intellectuelle* eut même la joie de publier plusieurs gments de ses œuvres. On a dit qu'il était « homme de dialogue »; ême lorsque, sur un point ou l'autre (secondaire, d'ailleurs), il uvait y avoir quelque divergence, le dialogue demeurait fécond.
L'amitié se réjouit aussi de l'hommage rendu à celui qui ne cessa nous aider en toutes nos tentatives depuis quinze ans. Pour ter-ner par un vœu, nous reprendrons celui de Jean Lacroix dans *Monde* : qu'un Jouvet ou un Touchard nous donnent « enfin, pen-ıt une longue période, *La Soif ou Le Monde cassé* ». Car il ne suffit s, comme on vient de le faire pour *Le Chemin de Crête*, de nous en re entendre un fragment, un soir, à la Radio.

A. MAYDIEU.

Calendrier

Deuils. — On annonce la mort, à quatre-vingt-neuf ans, dans s propriété bretonne, de Rosny jeune, un des membres de la premièr Académie Goncourt.

Anniversaires. — On commémore le centenaire de la mort de Cha teaubriand. — Le quinzième anniversaire de la mort d'Anna d Noailles. — Le cent-cinquantième anniversaire de la naissance d'A fred de Vigny. — Le cent-cinquantième anniversaire de la naissanc d'Eugène Delacroix. — Il y a vingt-cinq ans mourait Pierre Loti.

Les Prix. — Les Prix littéraires, célèbres et inconnus, pleuvent s Paris.

Gabriel Marcel reçoit le *Grand Prix de la littérature*, donné par l'A cadémie française pour l'ensemble de son œuvre. — Louis Martin Chauffier, le *Prix Sainte-Beuve*. — Le *Prix des Critiques*, à Georg Buraud, pour son livre *Les Masques*. — Quatre Prix *Osiris* MM. Émile Mâle, Camille Guérin, Georges Desvallières et Paul Mazon — Le *Prix populiste* à M. Armand Canoux pour son roman, *La N des Fous*. — Quelques ambassadeurs, à Paris, ont couronné l'œuvr de Saint-Exupéry. — La revue *Critique* a reçu, des journalistes, *Prix de la meilleure revue*.

Beaux-Arts. — Inauguration, à Venise, de la Biennale. La France occupe une large place. A cette occasion, des prix internationaux or été décernés : pour la peinture, à Georges Braque; pour la sculptur à Moore; pour la gravure, à Chagall. — Quelques artistes italiens or été décorés : pour la peinture, Morandi; pour la sculpture, Manzu pour la gravure, Maccari. — A Paris, expositions de Suzanne Val don, mère d'Utrillo; de Dunoyer de Segonzac, de *Huit siècles de v britannique à Paris*, exposition inaugurée par la princesse Élisabet et le duc d'Édimbourg. — A l'Orangerie, exposition des deux peintr suisses, Liotard et Füssli. — A Paris s'est ouvert un congrès interna tional de la critique d'art, qui s'achèvera à Florence.

Cinéma. — Présentation, à Paris, du premier film allemand tourn depuis l'armistice, *Les meurtriers sont parmi nous*. — Du dernie film de Christian-Jaque, *La Chartreuse de Parme*. — La Sorbonne v probablement, créer un institut de filmologie. — Des artistes amér cains d'Hollywood viennent, nombreux, à Paris, comme Charles Boye pour accrocher des lampions, le 14 juillet, aux fenêtres de sa maiso de Figeac, de E. Robinson, pour assister au vernissage d'une exp sition de peinture de sa femme, à Paris; de Rita Hayworth, pour so gner rhume et surmenage; de Veronika Lake, etc.

Nouvelles littéraires et diverses. — Pierre Reverdy, dans *Le Figa littéraire*, fait d'amères, parfois fort justes réflexions sur certains po tes, ses contemporains. Ces déclarations émeuvent tout Paris. — I R. P. Goubert a soutenu, à la Sorbonne, une thèse d'histoire s l'empereur Maurice. — Paris a eu la visite du romancier angla Charles Morgan. — La vente annuelle des écrivains catholiques a e lieu, à Paris, le 17 juin. — *Peter Grimes*, l'opéra de Benjamin Britte compositeur anglais contemporain, a été donné à Paris en premièr

GEORGES BORGEAUD.

Imprimerie AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).
D. L., 3e trimestre 1948. — Imprimeur, n° 276.
N.M.P.P.

BARTALI et le tour de France, le décret Poinsot-Chapuis et la laïcité, les difficultés du gouvernement Schuman, tout est bon ces derniers temps à Franc-Tireur, au Canard, et à quelques autres (guère nombreux, cependant) pour lancer leurs dards contre le cléricalisme ou plus exactement contre le christianisme.

Réconcilier les mouvements ouvriers dans une hostilité suscitée artificiellement, et dans une défense contre des dangers qui ne sont guère menaçants, peut-il aboutir à une union solide et à un mouvement capable de faire face aux problèmes économiques qui se posent et ne manqueront pas de se poser? On pourrait en douter, et la campagne ne semble pas rallier beaucoup de fervents. Cependant, des fantômes de soutanes et de cornettes continuent de hanter les rêves d'un Albert Bayet et de ses émules... Mais ce n'est pas ce qui, en ces campagnes, nous intéresse.

Bien plus important est, en effet, de savoir l'attitude que des chrétiens peuvent avoir devant les critiques qu'on leur adresse. Il s'agit des chrétiens de France naturellement.

***

De ces attaques nous aurions tort de ne pas tirer profit.

Il est vrai que le Christ a promis des persécutions à ses disciples les plus fidèles, mais ce serait assurance bien présentieuse que de nous ranger toujours parmi ces derniers. Des critiques mêmes hostiles sont un précieux avertissement.

Depuis un siècle, des chrétiens l'ont plus d'une fois compris. Sans penser que tout ce qu'on leur reprochait était exact... On ne peut dire qu'ils s'en soient mal trouvés. En

veut-on quelques exemples? Nous les choisirons parmi les plus illustres.

On attaqua d'abord notre « obscurantisme ». A quoi nous eussions pu nous contenter de sourire. Car on a acquis quelque lueur, depuis, sur les « ténèbres » du Moyen-Age. De fait, la trop éclatante réussite, connue par l'intelligence chrétienne au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, l'empêcha d'être assez attentive aux découvertes, de peu d'importance semblait-il alors, qui commencèrent timidement en ces mêmes siècles, puis envahirent notre univers et mirent en question la pensée et la destinée de l'homme. Eût-il été sage de ne retenir que ce que ces attaques avaient de grotesque? Ou bien des chrétiens n'ont-ils pas été plus avisés d'en profiter plutôt pour acquérir et développer le goût des sciences positives? Les savants chrétiens ne se comptent plus aujourd'hui, et, ce qui est peut-être plus important encore, la pensée chrétienne a retrouvé le contact avec le courant scientifique.

On continua par la terrible accusation : « Religion, opium du peuple. » Certes, là encore on eût pu répondre; qui oserait soutenir que la prédication de l'Évangile a été étrangère au mouvement de libération que l'humanité connaît depuis vingt siècles? Mais peut-être notre « bonne conscience » des siècles classiques nous empêcha-t-elle d'être suffisamment attentifs aux progrès contemporains et de voir que la libération, pour se poursuivre, demandait une compétence technique que nous n'avions pas eu assez souci d'acquérir. Les papes eux-mêmes nous donnèrent l'alerte. Léon XIII d'abord, Pie XI ensuite, par le slogan que nous ne cesserons de répéter : « Le grand scandale du siècle, c'est que l'Église a perdu la classe ouvrière. » Depuis, se multiplient les initiatives pour que les chrétiens connaissent avec exactitude les problèmes du travail. Faut-il citer plus que l'action jociste menée depuis vingt ans, ou que les tentatives, récentes, des prêtres ouvriers? On sait avec quel respect ceux qui ont souci de vérité, ou même d'efficacité, parlent de tels efforts.

Quand on parle de l'école, encore nous pourrions répondre; et l'effort accompli par l'Église depuis plus de dix siècles suffirait à fournir quelques thèmes à nos reporters. Mais peut-être, une fois de plus, y aurait-il bénéfice à écouter les attaques. Les chrétiens, voire les prêtres, ne parlent-ils jamais sans injustice des instituteurs? Tenons-nous en assez

haute estime la formation, disons « laïque », des cerveaux avant que l'enseignement chrétien ait été professé? Accordons-nous assez de prix à l'unité à réaliser dans l'enseignement entre enfants d'une même nation? A chacun de répondre sur son compte à chacune de ces questions.

***

Mais ce n'est que pour attester de façon plus claire et plus inébranlable la vérité de notre foi que nous prêtons attention à ces attaques.

Celles-ci nous avertissent que nous sommes de fort mauvais témoins? Comment ne pas l'accorder? C'est un honneur terrible et écrasant que d'avoir à porter le nom du Dieu qui se fit homme et mourut pour nous sur la croix. Il faut sans cesse le préférer à l'image que nous nous faisons de lui. Il faut aussi être attentifs aux espérances et aux angoisses, sans cesse nouvelles, de l'humanité auxquelles vient répondre cette croix. Souvent, nous nous sommes fermés à ces questions de l'homme de notre temps, nous ne sommes plus pour lui le porteur du message du Christ. N'ayons pas honte alors d'écouter ses douloureuses protestations.

Mais, d'autres fois, ce n'est ni notre insuffisance ni notre infidélité que l'on nous reproche, mais bien le message même que nous portons et que l'on devine, en dépit de nos faiblesses. Ce n'est pas après nous que l'on en a, mais après le Christ lui-même. Alors, notre attitude sera toute différente. D'abord, nous ne serons pas surpris de cette hostilité. La croix fut une folie pour les Gentils, et un scandale pour les Juifs. Elle le sera jusqu'à la fin des siècles. Nous ne chercherons à atténuer ni ce scandale ni cette folie. Car l'homme ne se sauve pas seulement en épanouissant les richesses qu'il découvre en lui, mais en triomphant de lui-même. C'est à ce triomphe, qui lui sera toujours pénible, et lui fera toujours horreur, que nous avons mission de l'amener. Et par le Christ seul.

S'il fut un temps où les chrétiens redoutaient ce qui dans leur témoignage devait choquer ou susciter quelque discordance avec le monde qui les entouraient, ce temps n'est plus maintenant. Notre crainte serait bien plutôt que les critiques

et les attaques vinssent un jour à s'apaiser. Le sel de la terre en serait affadi, la foi aurait disparu de ce monde. Que nous demeurions au contraire un signe de contradiction, cela n'est que pour nous tranquilliser.

Faut-il à nouveau prendre l'école pour exemple? Nous n'avons pas autorité ici pour dire la solution que l'on pourrait adopter. On la trouverait aisément, et le pays connaîtrait la paix qu'il souhaite pour le travail fructueux qu'il souhaite également, si auparavant les esprits, tout en gardant chacun leurs convicions, s'appliquaient à aborder le problème dans la concorde et dans la justice.

On a dit précédemment sur quoi devait porter l'effort des catholiques. Mais se contentera-t-on de crier au scandale devant les maladresses de nos frères catholiques de l'Ouest, alors qu'il existe de trop nombreux « Vendéens du laïcisme » qui ne renoncent pas à exercer aux différents échelons de l'Université une dictature aussi ridicule qu'odieuse? Faut-il préciser en dénonçant fermement le sectarisme des « clercs » influents de la vieille ligue de l'Enseignement?

Si c'est à notre foi au Christ que l'on en a, si c'est elle que l'on veut chasser de l'âme des enfants et des hommes, on nous trouvera irréductibles. Car on touche à notre raison de vivre. Et notre ouverture à ce qu'auraient de vrai les campagnes de Franc-Tireur *et autres n'auront pour but que de fortifier cette fermeté.*

CHRISTIANUS.

ÉGLISE ET CHRÉTIENTÉ

M.-R. Mayeux. *Mgr Affre, attitude politique et action sociale.*

Toutes les revues ont célébré le centenaire de 1848 par des numéros spéciaux, plus ou moins bien réussis. Il était peut-être inutile d'ajouter notre voix à tant d'autres. Aussi nous suffit-il de célébrer ici un évêque, dont la mort est un des plus purs titres de gloire de l'Église de France. D'autant plus que, pour les catholiques, soucieux du salut du monde actuel, la vie de Mgr Affre, autant que sa mort, reste un enseignement.

Document : *Sermon pour une messe d'usine.*

Faisant écho, à cent ans de distance, à la voix de Mgr Affre, ce sermon d'un curé de quartiers ouvriers, publié dans le journal de la communauté chrétienne de Saint-Jean de Belcier, à Bordeaux. Nous ne serions pas étonnés qu'il ait été préparé avec le concours d'un prêtre ouvrier. Sur les résultats de ce nouveau ministère en notre pays, on se pose quelquefois des questions. De telles pages sont une première réponse.

R. Savatier. *Les Journées universitaires d'Aix-en-Provence.*

Les journées universitaires sont un des événements chrétiens de l'année.

Notule . . . . . *Livres*
Azimuths . . . . . *Calendrier*

Mgr AFFRE, ATTITUDE POLITIQUE ET ACTION SOCIALE

Le 25 juin 1848, derrière la première barricade du faubourg Saint-Antoine, une balle atteignait mortellement l'archevêque de Paris. Il portait aux insurgés un message que lui-même était allé solliciter du général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif.

Né dans le Rouergue, le 27 septembre 1793, Denis-Auguste Affre mourait à l'âge de cinquante-quatre ans, dans la plénitude de sa vie et de son sacrifice. Reprenant à notre compte les paroles d'une revue allemande, *La Feuille des Églises et des Écoles*,

nous ne louerons pas le théologien éminent, le guide éclairé, le pontife ferme et courageux. L'archevêque de Paris était tout cela, il était plus. Il était l'homme de son temps ![1]

Son temps ? Celui à l'intérieur duquel s'inscrivent deux révolutions, l'une politique, l'autre sociale. L'une marquant l'avènement de la bourgeoisie qui confisque le pouvoir à son profit. L'autre, premier essai d'une démocratie à la fois politique et économique; miraculeuse et trop brève réussite d'un rapprochement entre l'Église et les masses. 1830 : les prêtres se cachent et ne peuvent sortir qu'en vêtements civils. 1848 : à la demande des fidèles, l'archevêque bénit, sur les parvis de Notre-Dame, un arbre de la liberté, et Marrast, maire de Paris, assigne une place au clergé dans le cortège de la fête de la Fraternité. Dans quelle mesure et comment l'attitude de Mgr Affre s'insère-t-elle dans le mouvement qui emporte les esprits et permet-elle, pour sa part, d'expliquer un tel revirement ?

L'adhésion immédiate à la République de cet ancien légitimiste pose un problème, facile à résoudre pour qui connaît ses rapports avec Louis-Philippe. Sa sollicitude constante pour les classes pauvres dénote à quel point il avait

1. Cité par Cruice, *Denis-Auguste Affre*, Paris, 1849, p. 520.

senti combien « la question des ouvriers est une question grave[2] ».

*
* *

Quels que fussent ses sentiments personnels, sa ligne politique, en tant que prêtre, fut toujours identique à elle-même. De cœur il adhérait à la monarchie des Bourbons, il quitta cependant la charge de grand vicaire à Luçon pour ne pas rédiger une circulaire destinée à préparer et à diriger les élections « dans le sens des amis de l'ordre et de la royauté ». Entendez dans le sens légitimiste et ultra. Notre grand vicaire avait pour principe de demeurer étranger à tout acte politique. Et cela en un temps où, aux dires de feuilles catholiques elles-mêmes, la religion apparaissait comme un instrument de domination politique[3], une « grande machine d'administration ».

Sa démission le libéra pour un poste de vicaire général à Amiens où l'emmena en 1824 l'aimable et doux vieillard qu'était Mgr de Chabons. La révolution de juillet le trouva prêt à toute éventualité, et même à émigrer en Angleterre. Son évêque, légitimiste, lui laissa la délicate mission de recevoir Louis-Philippe en juin 1831. Le discours que le grand vicaire adressa à Sa Majesté n'exprima « au nom du clergé de ce diocèse qu'un seul désir, celui de remplir avec une sainte liberté un ministère qui n'est pas sans influence sur le bonheur de cette région ».

« J'ai brisé ma crosse à Amiens », disait plus tard l'abbé Affre. Malgré la raideur de son caractère hautain, il n'y avait en lui rien d'hostile contre le nouveau régime. Ce fils de magistrat s'est d'ailleurs franchement rallié au gouvernement bourgeois de Louis-Philippe et, dans une lettre au ministre des Cultes du 1er septembre 1833, on pouvait lire :

Je voudrais un rapprochement sincère entre le clergé et la classe moyenne dévouée presque tout entière au gouvernement du roi... En un mot, monsieur le Ministre, ami de mon pays, je désire sincèrement son bonheur; et, convaincu que le gouvernement du roi peut seul le réaliser, je suis disposé à lui prêter mes faibles services. Je crois que le retour à l'ancien gouvernement [provoquerait] une réaction funeste contre nous. Je n'ai jamais eu envie de m'associer avec

2. Rapport au ministre des Cultes, 4 février 1845.
3. Voir en particulier, *Le Correspondant*, prospectus.

un parti où il y a beaucoup de présomption et de hauteur jointes à peu d'habileté.

Nommé évêque coadjuteur de Strasbourg, puis vicaire capitulaire de Paris après la mort de Mgr de Quélen, survenue le 31 décembre 1839, il avait nuancé l'éloge funèbre du défunt par une réserve sur son bonheur dans « le choix des moyens ». Cette transparente allusion à l'irréconciliable opposition du prélat légitimiste fut encore soulignée par la réapparition à la cour du clergé parisien le 1er mai 1840. L'usage voulait que les corps constitués vinssent offrir leurs vœux pour le nouvel an et à l'occasion de la fête du roi. Mgr de Quélen n'avait jamais paru aux Tuileries qu'une fois depuis 1830. Entouré des deux autres vicaires généraux, le chanoine Affre porta les vœux du chapitre métropolitain.

Nous sommes heureux, dit-il, de vous assurer que, à aucune époque, le clergé n'a mieux compris quelle devait être la nature de son dévouement pour cette France bien-aimée qui ne nous trouvera jamais insensibles à sa gloire, à sa prospérité et à toutes les vicissitudes de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Pour la servir avec zèle et amour, nous ne désirons point ce que d'autres appelleraient des bienfaits, ce que, nous, nous redouterions comme de graves dangers. Les richesses du clergé et ses influences politiques, que d'éminentes vertus firent souvent servir au bonheur de la société, à la double gloire de l'Église et de l'État, contribuèrent aussi fréquemment à paralyser un ministère qui, pour être exercé avec succès, commande une si grande abnégation.

Elle sera bien douce pour nous, cette abnégation, si elle nous aide à remplir la triple mission que nous avons reçue de notre divin Maître de consoler le pauvre, de former le cœur et l'esprit de la jeunesse et d'inspirer à tous cette paix, cette bienveillance chrétienne qui apaisent ou préviennent les commotions politiques.

C'est dans le seul intérêt d'une aussi haute mission que nous aspirons à jouir de la liberté évangélique nécessaire pour la remplir.

C'est donc sous les auspices de la liberté que, à Paris comme à Amiens, le prêtre abordait le souverain. Ce dernier pourtant, persuadé qu'il aurait en lui un évêque de bonne composition, signa, le 26 mai 1840, la nomination du chanoine Affre comme archevêque de Paris.

Le premier mandement du mouveau prélat, daté du 6 août, jour de son sacre, annonçait une ferme intention de demeurer en dehors de la politique : « Nous ne venons ni gouverner ni troubler la cité, mais offrir une victime », et

une cordiale invitation à oublier querelles et préventions : « Notre Évangile est l'Évangile de la paix. »

Le roi, de son côté, parlait volontiers de et avec *son* « cher archevêque ».

La lune de miel fut courte.

Dès le 1er mai 1842, Louis-Philippe s'aperçut de la méprise qu'il avait commise en se ralliant au parti des *Affreux*[4], deux ans plus tôt. Dans son discours de fête, le prélat réclame l'observance du dimanche pour les travailleurs et la liberté d'enseignement. Mécontentement du roi. L'archevêque, menacé de se voir supprimer un budget de 25.000 francs supplémentaires à voter par les Chambres, répond qu'il peut se passer des subventions promises et même des 25.000 francs déjà alloués.

« S'il n'était pas assez riche pour tenir un palais, il le serait toujours assez pour payer pension au séminaire, et il gagnerait en liberté. »

Dès lors, les hostilités étaient ouvertes.

Lorsque, en 1839, avant sa nomination comme évêque-coadjuteur de Strasbourg, M. Teste, ministre des Cultes, avait fait venir Affre pour sonder ses dispositions à l'égard de l'État, l'abbé l'avait assuré qu'il se prêterait aux « vaines cérémonies » que sont les hommages et les compliments d'un courtisan, autant que sa conscience et son honneur le lui permettraient.

« Mais quand il s'agira de la doctrine, des lois et de la discipline de l'Église, je serai une barre de fer que rien ne pourra faire plier. »

Et son épiscopat fut une longue revendication pour la liberté d'enseignement et l'indépendance de l'Église.

A vrai dire, l'attitude de Mgr Affre n'est pas isolée, et la campagne a été déclenchée et menée avec vigueur dix ans plus tôt par l'équipe de *L'Avenir*. L'impulsion donnée par Lamennais n'a été que ralentie par la condamnation du 15 août 1832. La première surprise passée, Montalembert a repris l'œuvre commencée et il a su grouper les catholiques, avec l'assentiment des évêques cette fois.

« Ce qui contribua puissamment à préserver l'Église de France des

4. Le jeu de mots est du roi lui-même.

compromissions, désirées, sollicitées et meurtrières, ce fut cette grande querelle scolaire qui jeta providentiellement les catholiques dans l'opposition [5].

Essayons de suivre les étapes de la lutte menée par Mgr Affre.

En 1841, Villemain déposait un projet de loi sur l'instruction secondaire, qui, au regard de l'épiscopat, méconnaissait la spécialité des écoles secondaires ecclésiastiques pour les soumettre aux règlements universitaires. L'archevêque réagit de la manière que nous avons vue.

Le projet n'eut, d'ailleurs, pas de suite. Mais le roi n'en continua pas moins à promettre la réalisation des promesses contenues dans la Charte de 1830.

En mars 1844, Affre et ses suffragants signent un mémoire au roi où ils exposent leurs « réclamations » et « doléances ». Celles-ci ne doivent pas être tenues pour des attaques contre le gouvernement. « Les évêques n'attaquent point, ils se défendent : ou, plutôt, ils défendent les intérêts dont ils sont chargés. » Ils espèrent en « un système de vraie et sérieuse liberté ». Ce n'est certes pas que l'épiscopat repousse tout contrôle de l'État : « C'est là son droit : c'est là également son devoir. » Ce qu'il combat, c'est le monopole universitaire qui détruit cette « libre concurrence, soumise à l'État », et, chose plus grave encore, finit par identifier dans la pensée du peuple le gouvernement et l'Université. L'un et l'autre ayant, pour ainsi dire, conclu « une certaine ligue offensive contre l'Église et que, ainsi, il fallait désormais choisir entre la religion et le roi ». Et, au cas où Louis-Philippe n'aurait pas saisi combien odieuse apparaissait aux catholiques cette collusion entre son gouvernement et un monopole détesté par eux, le mémoire ajoute :

> Depuis treize ans, nous avons perdu la seule compensation qui fût donnée aux catholiques pour leur faire supporter l'absence de la liberté d'éducation. Sous l'Empire, sous la Restauration... l'Université était une prison, mais, s'il est permis de le dire, c'était une prison orthodoxe, ou du moins, légalement parlant, elle devait l'être [6].

Ces quelques extraits montrent assez que si les évêques

5. H. Guillemin, *Histoire des Catholiques français au XIX^e siècle*. Éd. du Milieu du Monde, Genève, 1947, p. 95.

6. *Mandements de Mgr Affre*, t. I, copie manuscrite d'un rapport au roi.

signataires s'exprimaient avec une respectueuse fermeté, le ton n'était pas celui d'une pièce destinée à la publicité. Or elle tomba entre les mains d'un journaliste! Le ministre des Cultes, Martin (du Nord), en impute la responsabilité à l'archevêque de Paris, qui lui répond le 13 mars en récusant cette accusation, et il ajoute : « Le plus grand blâme infligé au monopole, c'est la promesse de le détruire » — et elle était dans la Charte.

En vertu de ce monopole, les règlements limitaient le nombre d'élèves à recevoir dans chaque petit séminaire. Celui de Paris, bien que ce nombre eût été porté à quatre cent cinquante, était nettement insuffisant pour les besoins du diocèse. Une demande pour fonder un séminaire de plein exercice[7] est ajournée par les ministres successifs, malgré des promesses répétées. L'archevêque écrit alors à Martin (du Nord), ministre en exercice, qu'il se verra « réduit à entrer dans la voie douloureuse des luttes et des contradictions » et il ne sait « vraiment pas quand il [lui] sera donné d'en sortir ».

De nouvelles difficultés ayant surgi, le métropolitain et ses suffragants, réunis à Saint-Germain, rédigent un mémoire secret pour le pape et le font contresigner par l'épiscopat tout entier. Louis-Philippe, qui a eu vent de l'affaire, admoneste vigoureusement *son* archevêque, pendant que sa diplomatie agit au Vatican et parvient à persuader les milieux romains

1° ... que le clergé français n'a pas compris la situation de la France, et a si mal engagé la question de la liberté d'enseignement qu'il l'a désormais rendue insoluble et doit par conséquent la laisser résoudre par le gouvernement.

2° ... que le gouvernement *seul* peut sauver la religion des périls qui la menacent du côté des républicains et des classes ouvrières, toutes affamées d'impiété...; que Rome, par conséquent, doit engager, et, s'il le faut, forcer notre clergé de France à s'allier au gouvernement et à suivre sa direction tutélaire[8].

Celle-ci devenait de plus en plus envahissante et les tra-

7. Le *plein exercice* permettait d'admettre des élèves en nombre illimité et d'obtenir les grades universitaires sans être soumis au stage préalable dans un établissement d'État.

8. Extrait d'une lettre de R. Thomassy à l'abbé Maret, écrite de Rome le 4 mai 1847.

casseries administratives se multiplient d'année en année. Mgr Affre dénonce « une tendance à restreindre de plus en plus notre liberté[9] ».

Dès 1842, une lettre pastorale sur l'unité de l'Église avait mis au point les rapports de l'Église et de l'État, affirmé l'indépendance totale du pouvoir spirituel dans son domaine propre. La nature même de l'Église « serait essentiellement contrariée » par une ingérence du « souverain temporel ». Cinq raisons militent en faveur de cette thèse : 1° la supranationalité de l'Église, et l'unité de mœurs qu'elle engendre forment le « premier des liens politiques » entre les peuples, la « sauvegarde pour leur liberté »; 2° l'indépendance de l'Église est un moyen efficace et inoffensif pour lutter contre la concentration des pouvoirs; 3° elle est une arme contre l'oppression des États omnivores; 4° l'Église libre prêche avec plus de force l'obéissance à César; 5° tout État totalitaire « se détruit lui-même ».

Malgré ces sages avertissements, Louis-Philippe, qui avait besoin d'un épiscopat à sa solde, décide de reconstituer le chapitre de Saint-Denis, pépinière de futurs évêques, et de le soustraire à la juridiction de l'archevêque de Paris. Une bulle du pape a été obtenue à cet effet. Mgr Affre proteste vivement et développe dans un mémoire au pape les dangers de cette inféodation de l'Église à l'État, et d'un « épiscopat dynastique[10] ». Son discours du 1er mai 1846 fut fort bref. L'Église, « illustre étrangère en ce monde », ne réclame qu'une seule chose, la liberté, mais surtout pas la protection des rois. L'indépendance lui suffit.

Le 5 novembre de la même année, Affre écrit à Sa Majesté une lettre où il déplore

l'esprit qui préside aux rapports qu'ont avec nous la plupart des administrations. Cet esprit est d'arrêter, autant qu'elles le peuvent, l'action du clergé alors même qu'elle est légitime, nécessaire au bien des âmes et qu'elle n'est pas de nature à créer des embarras au gouvernement du roi... Son gouvernement peut seul rendre au clergé une confiance que l'espérance d'un meilleur avenir avait successivement augmentée à ce point qu'elle était presque totale en 1840 et

9. Mémoire au ministre des Cultes, 10 décembre 1846, cité par Cruice, p. 372.

10. Dans un article paru en juin 1833 dans les *Archives universelles de la Religion*.

1841. Mais peut-être que des assurances ne suffisent plus aujourd'hui ![11]

Sauf une légère et courte détente au moment de la mort du duc d'Orléans, les rapports entre le roi et l'archevêque sont de plus en plus tendus.

Devant les efforts du roi pour créer un épiscopat à sa solde, la dissociation du trône et de l'autel paraît la seule solution possible au conflit. Aussi, en 1848, dans un mémoire secret, les évêques de la province parisienne demandent-ils au pape que le gouvernement renonce à nommer les évêques; sauf avis contraire du Souverain Pontife, ils proposent que cette nomination soit faite par élection.

On peut mesurer le chemin parcouru depuis 1830. Les articles de *L'Avenir* sur la dénonciation du concordat — ce qui emportait précisément la renonciation à la nomination des évêques et la suppression du budget ecclésiastique — lui avaient valu un procès retentissant en cour d'assises et une condamnation à Rome. Maintenant, c'était les évêques eux-mêmes qui imploraient du pape un nouveau *modus vivendi*, et l'archevêque de Paris proposait de renoncer aux allocations votées pour soutenir ses œuvres[12].

Le malaise que nous constatons dans l'épiscopat était général et, peu de temps avant février, Mgr Affre notait sur un bout de papier :

> Si l'on veut juger de l'esprit général, on peut l'expliquer en deux mots : « Tout le monde, sauf quelques exceptions, veut un gouvernement bourgeois, et tout le monde, qu'il le dise ou ne le dise pas, méprise le roi bourgeois. »

L'aspiration vers la liberté était dans l'air que l'on respirait. Et c'est à tort que, malgré la crise financière qui sévissait depuis 1845, on a voulu faire des journées de février une révolution initialement sociale. En fait, la cam-

11. Vers cette époque, Mgr Affre reprend les matériaux qu'il avait réunis, à l'âge de vingt-trois ans, en vue d'un traité sur la tolérance. La mort l'empêcha d'achever son *Traité de l'Indépendance de l'Église*. Il y montrait la tendance du pouvoir à maintenir l'Église en tutelle. « Cette dépendance devient plus odieuse en proportion de la liberté que notre constitution et notre droit public accordent à toutes les classes et à toutes les professions » (cité par Cruice, *op. cit.*, p. 359).

12. *L'Univers*, 14 mars 1848.

pagne des banquets était menée en vue d'obtenir la chute de Guizot et une série de réformes électorales et parlementaires. Mais la tension des esprits était telle qu'

il ne manquait plus à la crise de 1848 qu'un événement assez tragique pour la justifier aux yeux des masses et transformer ce malaise en révolution.

La fusillade du boulevard des Capucines en donna le signal.

Il est facile dès lors de comprendre l'aisance avec laquelle l'archevêque, tout en redoutant ce « grand mal » qu'est une révolution, accepta les journées de février. L'attitude de la foule n'avait rien de menaçant pour la religion. Le jour du sac des Tuileries, les insurgés avaient processionnellement porté le crucifix de la chapelle à Saint-Roch.

Ce même 24 février, Mgr Affre, qui avait suivi les événements de près, rédigeait une lettre pastorale où il prescrivait de modifier la prière *Domine, salvum fac Francorum regem*, en *Salvam fac Francorum gentem*. Sans dire un mot du régime tombé, il ordonnait des prières publiques pour toutes les victimes : « Nous les pleurons tous, parce qu'ils sont nos frères. »

Il ordonne de transformer certaines églises en ambulances. Il visite les hôpitaux en franchissant les barricades et porte aux blessés et aux mourants paroles de paix et bénédictions divines.

Le dimanche 27 février, il se rendait à pied à Notre-Dame pour présider à l'ouverture des conférences quadragésimales. Lacordaire avait eu l'idée soudaine d'ouvrir sa station quinze jours avant le Carême et le gouvernement provisoire avait accueilli sa proposition avec gratitude. Le prédicateur lut le mandement du 24 février et remercia

le prélat, au nom de l'Église et de la patrie, d'avoir donné cet exemple de *conciliation* entre le catholicisme immuable et ce que le temps apporte chaque jour au milieu des hommes.

La religion avait retrouvé le cœur des masses et les blessés, hospitalisés aux Tuileries, demandèrent qu'une messe soit dite pour eux. L'archevêque s'empressa, on le pense bien, d'en accorder l'autorisation. Précédée du *Veni Creator*

pour les membres du gouvernement provisoire, et suivie du *Domine, salvam fac Rempublicam*, chanté par toute l'assistance, une messe basse fut dite dans l'ancienne salle du Trône.

L'accord entre Mgr Affre et le gouvernement provisoire se manifesta d'une manière assez insolite le 29 février. En effet, la collection des mandements conservée aux archives historiques de l'archevêché parisien contient un exemplaire du mandement où le prélat « invite messieurs les curés à se conformer aux ordres du gouvernement et à faire arborer le drapeau de la République sur les édifices religieux ». La pièce est curieuse. L'en-tête, inhabituelle, porte à gauche : Archevêché de Paris; à droite : République française; en dessous : Liberté, Égalité, Fraternité. Le message épiscopal est contresigné par Caussidière, « délégué de la République au Département de la Police[13] ».

L'ordre, hâtivement rétabli et maintenu grâce à l'habileté de l'inquiétant Caussidière, qui sut faire de l'ordre avec du désordre, n'en demeurait pas moins assez précaire. Aussi Mgr Affre lance-t-il un nouveau mandement, le 3 mars, pour demander des prières pour la France. Il y affirme son espoir dans un nouveau régime des libertés.

> Nous n'avons point aimé celles qui étaient proclamées par les oppresseurs de l'Église et de la patrie, celles que foule le pied d'un conquérant, celles enfin qui n'ont jamais été qu'un instrument d'ambition et de cupidité. Nous aimerons celles qui vont bientôt triompher, parce qu'elles auront pour but de protéger également tous les droits, et de donner à tous les membres de la grande famille non pas un bonheur chimérique dont on nous a tant de fois bercés, mais tout le bonheur que peut goûter une nation puissante sous des lois et un gouvernement parfaitement justes.

Le « bonheur chimérique » — le mirage socialiste —, c'était « la grande peur » de tous ceux qui possèdent. L'idylle ébauchée après le 24 février entre riches et pauvres va bientôt prendre fin. Sous l'influence des clubs et des grands révolutionnaires qui s'effraient de voir la révolution stoppée par la réaction et veulent neutraliser les mesures de précaution dont la bourgeoisie commence à s'envelopper, le

13. *Mandements*, t. II. Cette formule fut implicitement désavouée dans les messages ultérieurs et attribuée à une inadvertance.

17 mars, une manifestation collective des ouvriers monte à l'hôtel de ville et vient assurer le gouvernement provisoire qu'ils sont « prêts à lui donner [leur] concours pour toutes les mesures d'ordre et de salut public[14] ».

Les amis de l'ordre — celui qui respecte leurs propriétés — font bloc contre toute ingérence de l'État dans le domaine économique et spécialement contre le droit au travail et son organisation. Mais comme il vaut mieux donner (ce que l'on veut) que se voir prendre (ce que l'on a), les « offrances patriotiques » affluent à l'hôtel de ville. Du palais épiscopal arrive de l'argenterie : la seule que possède en propre Mgr Affre qui s'excuse de son retard. Il a dû « s'occuper avant tout de satisfaire aux obligations de justice et de charité qui, cette année, sont plus étendues que toutes les ressources » dont il dispose[15].

La fraternité qui régnait entre le clergé et le peuple depuis l'instauration de la République avait encouragé beaucoup de prêtres à poser leur candidature aux élections législatives. Lacordaire s'était présenté à Paris où il ne fut pas élu A son insu, il fut porté sur les listes de Marseille et fut élu. Il lui parut — et ce fut aussi l'avis de Mgr Affre — que c'était là un devoir auquel il ne pouvait se soustraire.

La collaboration devait cependant avoir des limites que Mgr Affre entendait bien ne pas dépasser. La fête de la Fraternité, organisée en l'honneur de la convocation de l'Assemblée nationale, fut l'occasion de cette mise au point. L'archevêque en lut un jour dans *Le Moniteur* le programme : sans entente préalable avec lui, Marrast avait assigné une place au clergé dans le cortège. Quittant Saint-Germain où il se reposait, Mgr Affre alla trouver le maire de Paris et lui déclara que le clergé ne participerait pas au défilé :

> Toute ordonnance que vous porterez relativement au clergé et qui n'aura pas été concertée avec moi sera nulle, qu'elle soit bonne, qu'elle soit mauvaise. Je maintiendrai toujours les droits de l'autorité ecclésiastique [...]. Nous ferons pour la République plus que nous n'avons fait pour la Monarchie. Nous avons déjà commencé en prenant part aux élections, et même, si cela peut vous faire plaisir, je

14. Manifeste des Trente, cité par Quentin-Bauchart, *La Crise sociale de 1848. Les origines et la Révolution de février*, Hachette, 1920.
15. *Le Moniteur officiel*, 31 mars 1848.

ous dirai que je vous ai donné une voix; mais nous ne ferons pas our la République tout ce que nous pourrions faire, parce qu'il ne nvient pas d'aller jusqu'aux limites de ce qui est possible. Nous ourrions être poussés au-delà, nous resterons donc bien en deçà es bornes, afin de ne jamais être exposés à manquer à nos devoirs.

Marrast avait averti l'archevêque qu'il perdrait quatre-ingt-dix-neuf pour cent de sa popularité. De fait, le clergé ut accusé de se séparer du peuple, et le prélat d'étouffer par on despotisme l'esprit de conciliation et de fraternité.

*
* *

Avec quelle compréhension, cependant, et quel amour il e penchait sur ces ouvriers parisiens, c'est ce qu'il nous aut voir maintenant. Pasteur qui défend son troupeau, il ut aussi celui qui donne sa vie pour lui.

Les limites de cet article ne nous permettent pas d'étudier n détail l'action sociale de Mgr Affre, mais seulement d'at-rer l'attention sur deux points qui paraissent essentiels :

— l'importance qu'il a toujours accordée aux questions uvrières;

— son souci d'avoir un clergé et des œuvres adaptés à ce hamp d'apostolat.

De 1836 à 1840, les enquêtes de Villeneuve-Bargemont[16], illermé, Bigot de Morogues, Buret révélèrent les horreurs u paupérisme. La monarchie orléaniste, triomphe du libé-alisme, est aussi la période où l'intérêt se déplace des ques-ions politiques vers les questions sociales[17] :

Bientôt, ce sera entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent as que s'établira la lutte politique, le grand champ de bataille sera propriété, et les principales questions de la politique rouleront ur des modifications plus ou moins profondes à apporter au droit es propriétaires[18].

Si des chrétiens et des non-chrétiens s'émeuvent devant a détresse ouvrière et démontrent que la déchéance morale

16. Mgr Affre avait recensé *L'Économie politique chrétienne* en uatre articles dans *L'Ami de la Religion*. Résumé dans Alazard, *p. cit.*, pp. 144 sq.

17. J. Aynard, *Justice ou Charité* (Plon, 1945), a bien mis cette volution en lumière.

18. Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, p. 14.

de cette classe a souvent pour *cause* le paupérisme et que le second n'est pas nécessairement l'*effet* de la première, la classe dirigeante est longue à ébranler et en 1840 bien des Français signeraient cette phrase du procureur général de Sa Majesté :

Tout serait compromis si l'on pouvait peindre chaque jour à des ouvriers leur position, comparée à celle d'une classe d'hommes plus élevés de la société, en leur représentant qu'ils sont des hommes comme eux et qu'ils ont droit aux mêmes jouissances [19].

L'archevêque de Paris les avait pourtant avertis, ces gens en place, ces riches égoïstes, que tous les Pères de l'Église avaient stigmatisés avant lui.

Si l'éducation, les convenances, les habitudes honnêtes en apparence préservent de certains excès plus dégradants, elles ne les font point tous éviter et Dieu sait mieux que nous combien la plaie est grande. [...] Si nous déplorions devant vous d'autres désordres qui désolent davantage la classe ouvrière, vous seriez sans doute les premiers à nous dire que personne ne les condamne plus sévèrement que vous. [...] Quelles misères, quels dangers pour la société dans ce paupérisme qui la menace plus que jamais et cela plus précisément à l'époque où l'on parle davantage aux ouvriers d'économie, de bonne conduite, de probité, de morale et autres moyens d'humanité et philanthropie? C'est le sujet fréquent de vos pénibles et bien douloureuses réflexions. Mais vous signalez les symptômes d'un grand mal, vous ne remontez pas à sa cause. *Cette cause est dans vos exemples ;* vous avez fait votre dieu de la volupté ; elle est plus raffinée, moins grossière que leurs excès révoltants : voilà toute la différence. C'est une idole façonnée avec plus ou moins d'art, mais c'est toujours une idole devant laquelle vous vous prosternez.... [20].

Deux ans plus tard, il revenait à cette obsédante question et, en termes incisifs, il dénonçait « l'esclavage » de cette classe nombreuse « réduite à l'aliment du jour », incapable désormais de « s'affranchir du paupérisme, nouveau nom de cette nouvelle servitude ». Les ouvriers

ont cessé d'être un objet de spéculation pour devenir un objet de terreur; c'est à ce dernier titre qu'ils ont été secourus : la taxe a été payée aux pauvres comme à un ennemi [21].

19. Procureur général Persil (1833), cité par P. Quentin-Bauchart, *op. cit.*, p. 42.
20. Mandement de Carême 1841.
21. Instruction pastorale sur les rapports de la charité et de la foi (1843), p. 25.

Les remèdes proposés : projets de lois sur les caisses de retraites, tentatives pour rétablir les corporations, établissements charitables, Société d'Économie chrétienne, n'étaient que des palliatifs. Les efforts tentés et parfois réussis n'en étaient pas moins louables. L'archevêque les encourageait et les prenait ouvertement sous sa protection.

Dès sa consécration épiscopale, il s'était trouvé en face d'une tentative pour rénover l'œuvre du Bon-Pasteur, instituée par les dames de la société qui assistaient les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Il avait parcouru les salles d'hôpitaux et y avait attrapé la petite vérole. Il avait apporté tous ses soins à l'œuvre des orphelins du choléra-morbus, fondée en 1832 par Mgr de Quélen. Il avait pris la défense de l'abbé de Bervanger qui veillait à l'éducation d'enfants pauvres et que la police surveillait sous prétexte qu'il entretenait des rapports avec le duc de Bordeaux, prétendant carliste.

Il semble bien que l'archevêque ait lui-même orienté les efforts et suscité de nouvelles enquêtes, car, le 4 février 1845, il répondait au ministre des Cultes qui lui transmettait les griefs de son collègue à l'Intérieur :

> Il est important qu'il [le ministre de l'Intérieur] connaisse les renseignements que j'ai recueillis sur la situation des ouvriers. Il est important qu'il sache qu'il ne sait pas tout par les renseignements que lui donne la police et qu'il sait souvent le contraire de ce qui est [...]; quoiqu'il en soit, la question des ouvriers est une question grave[22].

Les choses n'allaient pas toujours sans difficultés, surtout en ce qui concerne l'œuvre de Saint-François-Xavier, que l'archevêque sut habilement protéger contre les vexations et les tracasseries policières.

Le but de l'œuvre était chère à son cœur et montre clairement son souci d'avoir une « action catholique » adaptée aux milieux ouvriers. Fondée le 20 décembre 1840, dans la paroisse Sainte-Marguerite, au faubourg Saint-Antoine, l'œuvre avait pour but l'éducation morale et religieuse des adhérents et de leur assurer les secours corporels et spirituels en cas de maladie. Toutes les classes sociales y étaient admises, mais, à cause de la cotisation mensuelle de cin-

22. Cruice, *op. cit.*, p. 554.

quante centimes, le recrutement se faisait dans les classes artisanales de préférence aux prolétariennes. Un article du règlement — on n'est pas admis en blouse (le costume ouvrier) — suffit à prouver que, selon l'expression méprisante de *L'Atelier*, « ce sont des *messieurs* qui y enseignent les ouvriers[23] ».

A la base, une société de secours mutuel, où les adhérents minutieusement enrégimentés par dizaines et centaines, où les récompenses et l'obligation d'assister à toutes les réunions mensuelles teintaient l'œuvre d'un solide paternalisme.

Elle avait pris rapidement de l'extension. Le 10 juillet 1842, une section était fondée à Saint-Pierre du Gros-Caillou; le 7 août, une autre à Saint-Sulpice. Puis Saint-Nicolas-des-Champs, Saint-Merry, Saint-Roch, Saint-Vincent-de-Paul avaient successivement groupé des associés.

En 1845, la Société comptait à Paris 15.000 membres et l'abbé Ledreuille, dans son rapport de janvier, annonçait la récente création d'un nouvel organisme destiné à lutter contre le chômage qu'intensifiait la crise financière commençante. Un bureau de placement gratuit, « la Maison des Ouvriers », avait déjà trouvé du travail pour plus de mille personnes et il « espérait encore en placer des milliers[24] ».

A Lyon, l'abbé Chaillot, « homme actif, insinuant, assez disert, et sachant surtout parler la langue qui convient aux classes ouvrières[25] », avait fondé dès 1844 une branche qui avait proliféré dans quatre paroisses.

Le programme des réunions comportait une alternance de prières, questions dogmatiques, sujets variés traités par des laïcs (médecins, étudiants, avocats), qui savaient se mettre à la portée de leur auditoire et jetaient les premières bases d'une culture ouvrière. Les rapports de police nous apprennent que, en 1846, un sociétaire, maître de pension, avait discouru sur le droit d'aînesse, un autre avait parlé de questions sociales. A Saint-Étienne-du-Mont, un adhérent proposait de donner des cours de *droit français* (le terme est

23. *L'Atelier*, janvier 1844, cité par A. Cuvillier, *Un Journal d'Ouvrier, « L'Atelier » (1840-1850)*. Alcan, éd., 1914, p. 98.
24. Rapport au préfet de police (27 janvier 1845).
25. Rapport du Substitut de Lyon, 14 janvier 1846. Arch. Nat., F 19/6427.

souligné et aussi les dangers d'une pareille innovation : apprendre aux classes pauvres qu'elles ont des droits!)[26]. Un certain Raymond Brucker eut les honneurs d'un rapport pour avoir prononcé, en l'église Saint-Laurent, le 16 août 1846, un long discours sur la fraternité « comme base de la liberté et de l'égalité dans le gouvernement ».

L'archevêque devait calmer les alarmes des ministres qui le menaçaient de supprimer la Société si l'on n'interdisait pas aux laïcs de prendre la parole. Dans un rapport au ministre des Cultes (23 février 1846), il réfute les griefs du ministre de l'Intérieur :

1° les sujets traités dans les réunions. Lui-même voudrait qu'ils « fussent plus exclusivement religieux ». Il fait cependant remarquer que, sous l'ancien régime, il était permis de traiter dans l'église tous les intérêts matériels qui la concernent ».

2° La permission accordée aux laïcs de prendre la parole à l'église; « ce n'est pas non plus une innovation qu'il m'ait été possible de retirer ».

3° La *Bibliothèque illustrée*, où écrit Nisard, n'est pas lue dans les réunions d'ouvriers.

4° L'archevêque énumère les mesures prises, entre autres :

On ne négligerait rien pour accoutumer insensiblement les ouvriers à entendre la seule parole du prêtre. Mais tous [les aumôniers] ont été unanimes pour me conjurer de ne pas prononcer immédiatement une interdiction absolue contre les discours laïcs. Leurs motifs sont : 1° que le directeur ecclésiastique ne peut consacrer aux ouvriers qu'une faible partie de son temps, puisqu'il a les mêmes

26. « On flatte les classes pauvres à la tribune, dans les livres, les romans, les journaux. On parle d'elles comme d'opprimées, et on leur suppose des droits, on leur donne des espérances avec lesquelles il faudrait un miracle pour qu'elles ne cherchent pas à obtenir par la force ou la violence, tout ce qu'on leur promet et à se venger de tout ce qu'on leur a fait souffrir » (comte de Molé au baron de Barante, 28 août 1847, dans *Souvenirs du baron de Barante*, t. VII, p. 225). En contre-partie, voici « les conquêtes du peuple » vues par Toussenel, *Les Juifs, rois de l'Époque, Histoire de la Féodalité financière*, 4e éd., 1888, t. II, p. 113 (la première édition est de 1846) : « Privilèges de naître à l'hospice et de mourir à l'hôpital; privilège de travailler tant qu'il a des forces pour enrichir l'oisif; privilège d'alimenter exclusivement la prostitution, l'armée, le bagne; privilège des boissons frelatées, de la viande putréfiée et du pain à faux poids; privilège de fournir à tous les agitateurs les cadavres qui servent de marchepied à leur ambition... » (cité par Quentin-Bauchart, *op. cit.*, p. 124, note 2).

préoccupations que ses confrères; 2° que les ouvriers sont accoutumé à entendre dans la même séance des sujets très variés, que cette va riété, l'une des causes principales du succès, est impossible s'il n' a qu'un seul orateur; 3° que plusieurs laïcs sont chers aux ouvriers ou parce qu'ils les secourent, les uns comme médecins, les autres en les aidant à se placer, ou parce que, connaissant mieux leurs habi tudes et leurs besoins, ils prennent plus facilement le langage qu les intéresse.

Mgr Affre continue en faisant remarquer

que la plupart de nos ouvriers ne peuvent pas assister aux instruc tions ordinaires, plusieurs en sont empêchés par les fabricants et le entrepreneurs, d'autres ne sont pas encore disposés à les goûter Laissez-nous leur parler de Dieu dans le langage que nous croyons l plus adapté à leur dispositions actuelles.

Laissez-nous leur inspirer des sentiments religieux et honnêtes les former à des habitudes meilleures, faire en sorte de les dégoûter des cabarets, des mauvais lieux, et de les habituer insensiblement à la vie de famille[27].

Le fondateur de l'œuvre, l'abbé Ledreuille, était la « bête noire » de la police, qui surveillait scrupuleusement ses faits et gestes. Dans un discours prononcé à Saint-Roch, le 22 mai 1845, il s'était élevé contre le fractionnement de la classe pauvre en ouvriers et indigents. Il veut qu'on s'oc cupe des ouvriers :

Sachez-le bien, on commence à se lasser d'attendre et, si l'on n'y prend garde, l'année prochaine, demain peut-être, sorti du gouffre escaladé, paraissant terrible sur les bords de l'abîme franchi, le peuple, secouant la résignation comme une poussière immonde, respirant la vengeance implacable, apparaîtra pareil à l'ange exter minateur sur la porte de vos riches hôtels [...]. Je suis le prêtre du peuple [...]. Les ouvriers ne jouissent pas des droits auxquels ils peuvent prétendre. C'est aux riches et aux puissants à compter sur eux[28].

Ce sermon « démagogique » et « subversif » fut immédia tement signalé par une note au ministère de l'Intérieur. L'abbé Ledreuille était cependant un des prêtres dont le besoin se faisait sentir dans le diocèse parisien :

27. Cité par Cruice, *op. cit.*, pp. 557 et suiv.

28. Cf. G. Bourgin, *Les Catholiques sociaux sous la Monarchie de Juillet*, dans *Revue d'Histoire économique et sociale*, 1923, pp. 511 et suiv.

Je manque de prêtres pour les ouvriers, écrivait Affre, et j'en ai peu qui les connaissent assez [29].

Or, du peuple montait un désir d'échapper à la tutelle des « classes dirigeantes » pour affirmer son adolescence, sinon sa majorité. Le journal fondé et rédigé par un groupe d'ouvriers imprimeurs, *L'Atelier*, vulgarisait les idées de Buchez sur l'association ouvrière, dont le but est « que le capital appartienne tout entier aux travailleurs [30] ».

Nous avons plus à faire que de donner le travail ancien, disait Buchez en 1848, nous avons à fonder des institutions qui permettent aux hommes de profiter d'une manière entière du produit de leur travail [31].

Que Buchez ait vu aussi nettement le problème, même si les solutions préconisées n'étaient pas au point, explique l'ascendant qu'il exerçait sur une élite ouvrière. Ses idées, très neuves pour l'époque, n'étaient pas goûtées, on s'en doute, des milieux capitalistes. Mais Mgr Affre s'y intéressait et son secrétaire, l'abbé Castan, « approuvait entièrement » les travaux de Buchez, « aussi neufs qu'indispensables ». Il demandait à ce dernier de faire une conférence au cercle catholique,

pour — sous une forme ou sous une autre — répandre ces idées, donner à cette jeunesse la vie politique et l'énergie qui leur manquent.... Je pense, ajoute Buchez, que cette demande ne vient pas de lui. Quoi qu'il en soit, la réalisation de cette proposition serait un pas de plus dans notre but [32].

De même qu'il suivait avec intérêt et sympathie les efforts de Buchez, de même Mgr Affre approuvait-il et encourageait-il les rédacteurs de *L'Ère nouvelle*. Fondé par Lacordaire et Ozanam immédiatement après les journées de fé-

29. Rapport au ministre des Cultes, déjà cité. Mgr Affre voulait que tous ses prêtres fussent instruits dans les sciences profanes et, en cas de dispositions spéciales, il prévoyait une part plus large pour elles, quitte à sacrifier un peu les études sacrées (mandement sur les études ecclésiastiques).

30. Feugueray, *L'Association ouvrière*, Paris, 1851, p. 15.

31. Buchez, adjoint au maire de Paris, s'adressait aux délégués ouvriers qui demandaient le « droit au travail ».

32. Extrait d'une lettre de Buchez à Auguste Ott, le 27 juillet 1847. Bibliothèque historique de la ville de Paris, dossier Buchez. Renseignement communiqué par M. René Nouat.

vrier, ce quotidien s'était fixé pour tâche d'entrer résolument dans le courant populaire, de montrer qu'entre la démocratie et le christianisme, bien loin d'y avoir contradiction, il y avait appel tacite, de batailler sans répit pour instaurer la justice et la fraternité. Le premier numéro parut le 15 avril, et, le lendemain, l'archevêque de Paris adressait une lettre aux rédacteurs où il donnait son adhésion immédiate, « ce dont je me suis abstenu vis-à-vis des journaux publiés sous le précédent gouvernement ». Il se portait garant de l'orthodoxie du journal et louait le dévouement des rédacteurs, et « la droiture, la franchise et générosité qui, faisant abstraction de tous les partis, ne veut qu'une chose : le salut de la religion et de la patrie[33] ».

L'Ère nouvelle s'efforçait, en effet, de prendre conscience des réalités sociales et d'envisager lucidement les conséquences d'une situation qui révoltait leur conscience de chrétiens. Frédéric Ozanam, ce « saint laïc », menait campagne en faveur des ouvriers parisiens en quêtant dans les taudis du XII[e] arrondissement, prenant parti en faveur de l'organisation du travail, plaidant la cause des ouvriers travaillant dans les ateliers nationaux.

L'orientation du journal dressa contre lui le monde des possédants, car, disait Alexis de Tocqueville, « la propriété, chez tous ceux qui en jouissaient, était devenue une espèce de fraternité[34], tandis que, au nom du même principe d'ordre et selon la même tactique, on prenait des mesures législatives destinées à aiguiller la révolution sociale vers une voie de garage.

Les ateliers nationaux, dont on attribue trop souvent l'organisation à Louis Blanc, furent, en fait, institués sans et contre lui. La présence des ouvriers au Champ de Mars fut systématiquement présentée comme « une grève permanente et organisée[35] », une menace de désordre. Les capitaux étaient « gelés », les ateliers fermés par crainte du communisme. Les mesures prises en mai et juin (quasi arrestation

33. La lettre est insérée dans *L'Ère nouvelle* et reproduite par Baunard : *Frédéric Ozanam*, de Gigord, éd., 1926, p. 386.

34. Cité par Quentin-Bauchard, *op. cit.*, p. 257.

35. Le mot est du comte de Falloux, dans un rapport de Commission à l'Assemblée Nationale, 29 mai. Voir Guillemin, *op. cit.*, pp. 188 et suiv. Nous n'avons pas eu le temps de vérifier les multiples citations de cet ouvrage.

de Thomas, directeur des Ateliers Nationaux, enrôlement obligatoire des jeunes de dix-sept à vingt-cinq ans, fermeture des ateliers parisiens et transfert en province) ne firent qu'exaspérer une foule d'affamés qui avaient mis « trois mois de misère au service de la République ».

Le 23 juin, les barricades s'élèvent. Le 24, le 25, la bataille fait rage, le sang coule.

Mgr Affre avait donné la Confirmation à Saint-Geneviève le 23, et, du collège Henri-IV où il s'était réfugié, il avait assisté à la fusillade. Les alentours du Panthéon dégagés par la troupe, il était revenu en l'île Saint-Louis. Grâce à des amis, il suivait d'heure en heure les phases de la lutte. Le 24 au soir, il demeura longuement en prières.

Il semble que, dès le 25 au matin, sa décision fut prise : il irait vers les insurgés pour leur porter un message de paix et les supplier de cesser le feu. Au début de l'après-midi, il reçut un mot du vicaire général Buquet, que lui portaient Ozanam et son ami Cornudet :

> Ces messieurs croient que votre intervention pour la paix pourrait être acceptée [...].
>
> Pour ma part, je n'ose également que vous faire la proposition, laissant à Votre Grandeur à peser dans votre sagesse ce qu'il y a de mieux à faire.

Cette suggestion allait trop bien dans le sens de sa propre pensée pour qu'il hésitât plus longtemps. Vers seize heures, il se rendit à pied auprès de Cavaignac pour lui demander un sauf-conduit. Le général le lui donna en le prévenant des dangers qu'il encourait. Il lui remit aussi un message pour les insurgés.

De retour à son palais, l'archevêque se confessa, dîna rapidement et se mit en route avec deux vicaires généraux. Place de la Bastille, il remit le sauf-conduit au général, qui commanda le : « Cessez le feu ».

Un ouvrier en blouse, Albert, porteur d'un rameau de parlementaire, précède l'archevêque en soutane violette.

Les insurgés l'aident à franchir la première barricade.

Une altercation entre eux et les gardes mobiles qui veulent les obliger à déposer leurs armes. Un coup de feu dans la pénombre. L'archevêque s'affaisse. Une balle[36] lui a tra-

36. D'après le rapport des médecins ayant procédé à l'autopsie du

versé la moelle épinière et est allée se loger dans le rein gauche.

La fusillade recommence.

Que mon sang soit le dernier versé,

murmure le blessé.

Les insurgés s'empressent, s'excusent : « Ce n'est pas nous, Monseigneur, ce sont ces brigands de la mobile ». ne cessent-ils de répéter.

On transporte le prélat sur un matelas si « exigu que ses bras et ses jambes pendaient ». Le lugubre cortège se dirige vers les Quinze-Vingt, au milieu de femmes en pleurs et d'hommes atterrés qui protestent de leur innocence; on s'arrête chez M. Delamarre, curé de la paroisse.

Dans la nuit, la fusillade s'apaise peu à peu. Les troupes enlèvent maison par maison, laissant sur le pavé des centaines de cadavres d'hommes en haillons, noirs de poudre et de fièvre.

Le lendemain seulement, on put transporter au palais épiscopal le blessé, qui sait que pour lui il n'y a plus d'espoir :

Mon Dieu, je vous offre ma vie; acceptez-la en expiation de mes péchés et pour arrêter l'effusion du sang; ma vie est bien peu de chose, mais prenez-la : je mourrais content si je pouvais espérer de voir la fin de cette horrible guerre, si mon sacrifice terminait tant de malheurs [37].

Le mardi 27, Mgr Affre mourait après d'atroces souffrances, supportées en toute bénignité [38], répétant son leit motiv : « Que mon sang soit le dernier versé. »

cadavre la balle a été coulée dans un « moule à deux valves » avec « la bavure résultant d'une large queue mal rognée. Elle diffère sous ces rapports des balles de l'armée qui sont coulées dans des lingotières et ne conservent pas de bavures ». D'autre part, la balle pèse 21 grammes 30 centigrammes — celles de l'armée pèsent 4 grammes de plus. On n'en saurait pas conclure, cependant, que l'archevêque ait été victime d'un coup dirigé contre lui. En effet, « il était au pied et derrière la barricade, la blessure était de haut en bas; elle pouvait provenir d'une croisée, de la troupe ou d'un insurgé de la barricade, mais alors, et de la manière dont ils étaient placés, il eût fallu que le meurtrier se retournât » (rapport du 3 avril 1851 conservé aux Archives de la préfecture de police, dossier 626).

37. Cruice, *op. cit.*, p. 474.

38. Le Dr Cayol, médecin de l'archevêque écrit dans le rapport

*
* *

Les promesses du général Cavaignac furent tenues comme n sait. *La Liberté* signale, le 30 juillet, que le nombre otal des détenus à la suite de cette insurrection était de .179; le 6 août, il était de 9.223. Les victimes s'élevèrent u nombre de 1.415[39]. Les « transportations » — c'est le om que l'on donne à ces déportations — sans jugement 'ouvriers, seuls soutiens de leurs familles, furent si nom- reuses que *L'Ère nouvelle* — la trop chrétienne — essaya ainement d'émouvoir le cœur des ennemis de « l'anar- hie ».

Affre était mort pour la « réconciliation des classes socia- es ». Il disait quelque temps avant février qu'elle « était journée pour longtemps et peut-être *in saecula saeculo- um* ».

Il était mort en bénissant les voltigeurs qui portaient sa ivière eux qui avaient triomphé de l'anarchie.

Mais une si dure répression aurait certainement répugné son cœur de prêtre.

Combien de temps encore utilisera-t-on l'Église du Christ t les inépuisables dévouements qu'elle seule peut susciter des fins qui ne sont point du Christ ?

M.-R. Mayeux.

ité tout à l'heure : « Cet homme, naturellement impatient de la douleur, souffrait des douleurs atroces sans un seul moment d'impa- tience. »

39. La *Liberté*, 10 août 1848. Ces renseignements se trouvent aux Archives de la préfecture de police.

DOCUMENT

SERMON POUR UNE MESSE D'USINE

(Extrait du *Carillon de Belcier*)

AVEC LA VERRERIE DOMEC... DU CLAIR, DU NET...

Le vendredi 4 juin, à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur, le personnel de la verrerie Domec a, comme tous les ans, assisté à une messe. Voici l'allocution prononcée par M. l'abbé Texier au cours de cette messe :

MES CHERS AMIS,

Votre présence ici, ce matin, prouve, je suppose, que vous croyez au Christ. C'est du moins ainsi que je l'interprète. Être venu ici par pure convenance ou pour faire plaisir à tel ou tel, fût-il le patron, serait indigne d'un homme qui se respecte, serait pure comédie et injure au Christ lui-même.

Et puisque je suppose m'adresser à des chrétiens, je vous parlerai un langage authentiquement chrétien, même s'il est dur à entendre, même s'il gêne et bouleverse quelques consciences. Et puisque je m'adresse au personnel d'une usine, je parlerai de ce qui intéresse un personnel d'usine : patrons et ouvriers.

Être venu à cette messe, c'est bien. *Ne croyez pas pourtant que cela suffit pour être un vrai chrétien.* Le Christ est beaucoup plus exigeant que cela. *On reconnaît un vrai chrétien non pas aux actes extérieurs de piété, mais à la manière dont il vit sa vie de tous les jours, dans tous les domaines, familial, professionnel et autres...*

Notre christianisme est un idéal de vie qui doit pénétrer toute notre vie. Rien ne lui est étranger, pas même la vie professionnelle. C'est pourquoi, ce matin, je crois de mon devoir, — avec un grand esprit d'amour pour tous, mais aussi en toute vérité, — de vous entretenir des *devoirs des patrons et des ouvriers chrétiens dans une entreprise*, tout en faisant à l'occasion, puisqu'il s'agit d'une entreprise donnée, quelques applications précises à l'usine qui est la vôtre.

Et tout d'abord, les devoirs des patrons chrétiens en 1948. Je dis bien, *en 1948.* Il y a cinquante ans ou même seulement dix ans, ces devoirs ne se présentaient pas exactement de la même façon. Mais cela est déjà de l'histoire ancienne et ne nous intéresse pas...

Les devoirs des patrons chrétiens en 1948 ? Ils sont de taille. Ce n'est certainement pas amusant d'être patron aujourd'hui, et surtout patron chrétien. Pour ma part, si j'avais à choisir, je préférerais être ouvrier chrétien que patron chrétien... De plus, être patron d'une verrerie est encore, étant donné la nature du travail demandé, pénible et continu, être patron d'une verrerie, dis-je, est encore tâche plus lourde et plus difficile. Messieurs, vous le savez mieux que moi. Il est bon que vous aussi, ouvriers, vous le sachiez.

Vos devoirs de patrons chrétiens en 1948, messieurs, je les résumerais en ces termes :

D'abord, rappelez-vous que dans votre usine vous avez affaire à des hommes et non pas à des machines humaines. Des hommes qui, parce qu'ils sont des hommes, parce qu'ils sont des fils de Dieu comme vous, autant que vous, ont droit *strict et absolu* à des conditions humaines de travail...

Des conditions de travail qui ne doivent porter atteinte ni à leur corps, ni à leur cœur, ni à leur âme... Conditions de travail qui doivent leur permettre de s'épanouir et non de s'avilir...

Qui a connu votre usine, messieurs, avant la guerre et qui la connaît maintenant est obligé, s'il est loyal, de reconnaître que ses conditions de travail se sont grandement améliorées. Vos ouvriers sont les premiers à le reconnaître. Il y a encore des améliorations à faire, soit à l'usine, soit dans les logements de la cité. Les discussions que j'ai eues avec vous, Monsieur Buhan, où certains de vos collaborateurs, m'ont prouvé que vous savez tout cela et que vous êtes décidé à des réalisations précises. Je n'insiste pas. Je n'insiste pas non plus sur des détails d'organisation technique du travail qui ne me regardent pas en tant que prêtre, mais qui vous regardent vous et les représentants de vos ouvriers. Mon rôle à moi est de rappeler les principes chrétiens dont le premier est celui-là que je vous répète encore et que vous devez toujours avoir présent à l'esprit et au cœur : « *J'ai affaire à des hommes. Je n'ai pas le droit d'aller à l'encontre de leur dignité d'homme, la vie de mon entreprise fût-elle en jeu; car pour nous, chrétiens, tout l'or du monde auprès d'un homme a peu de prix.* »

Il est un autre devoir, messieurs, sur lequel je voudrais attirer votre attention de patrons chrétiens. Je le fais avec d'autant plus d'insistance que, depuis quelque temps, l'Église, par la voix de ses chefs, le Pape et les Évêques, nous a rappelé ce devoir à maintes reprises. Qu'il le veuille ou non, le patron chrétien représente aux yeux des classes laborieuses l'Église elle-même et, dès lors, en ne se conformant pas à la doctrine de cette Église, dont il se dit le fils, il trahit cette Église et par le fait même le Christ dont l'Église n'est que la continuatrice et la représentante. Et il nous faut bien reconnaître que *la responsabilité de certains patrons se disant chrétiens est grande dans la création de ce fossé qui s'est creusé entre l'Église et la classe ouvrière.*

Quel est ce devoir dont je veux parler ? Le voici :

Depuis cent ans, nous assistons à deux faits. D'une part, une *organisation capitaliste de l'entreprise.* Qu'est-ce à dire ? Ceci : dans

l'entreprise capitaliste, *le capital seul a voix au chapitre... Seul il dirige... Seul il organise... Seul il encaisse les bénéfices...* Voilà le premier fait.

D'autre part — deuxième fait auquel nous assistons depuis cent ans — *une montée, une ascension irrésistible de la classe ouvrière, une promotion des masses prolétariennes, leur accession à la personnalité économique, sociale et politique...*

En face de ces deux faits, il est aisé de supposer ce qui va se passer : le monde du travail devenant — et aujourd'hui devenu — majeur et voulant dès lors jouer son rôle dans l'organisation de l'entreprise *au même titre que le capital.*

C'est tout le problème social dont la solution est fort simple : *donner au travail dans l'entreprise la place à laquelle il a droit,* accorder aux ouvriers, par l'intermédiaire de leurs élites, la possibilité de mettre en valeur toutes leurs richesses d'homme, non seulement richesses physiques, mais encore richesses d'intelligence et autres par la *participation à la direction, à la gestion de l'entreprise comme par la participation aux bénéfices de cette entreprise.*

Ce qui suppose évidemment une *réforme profonde, une réforme des structures de l'entreprise sur une base communautaire...*

Et c'est là, messieurs, un devoir du patron chrétien de 1948. Je dis bien, *un devoir* et *un devoir de justice.* Tant qu'il ne l'aura pas fait, qu'il ne se croie pas en paix avec sa conscience. Le Cardinal-Archevêque de Paris disait, il y a quelques mois : « Ce n'est pas avec des arbres de Noël que l'on résoudra le problème social. » Je reprends sa formule en disant : « *Ce n'est pas en organisant des messes d'usine qu'on résoudra le problème social.* » Mais seulement en réorganisant l'entreprise dans ce sens indiqué par la doctrine sociale de l'Église et que je signalais à l'instant.

Quelle responsabilité pour vous, messieurs ! Il vous faudra du courage et du désintéressement. N'attendez pas que je vous dise le comment de cette réalisation. L'Église n'a pas à entrer dans ces détails. C'est votre affaire. C'est l'affaire de techniciens. Je vous dis seulement : « *C'est un devoir pour vous de le faire.* » Si vous ne le faites pas, vous trahissez l'esprit de l'Église du Christ et vous retardez l'épanouissement simplement humain de la classe ouvrière et son retour à l'idéal du Christ.

Je vous dis encore : c'est un devoir de le faire *le plus vite possible,* avec prudence, certes, mais sans lenteur qui serait diplomatie égoïste. Vous n'avez pas à attendre les lois des hommes. Vous savez que c'est un devoir de justice. Allez de l'avant. Le Seigneur ne peut que vous y aider.

Et vous, ouvriers chrétiens qui m'écoutez, ne croyez pas qu'en 1948, seuls les chefs d'entreprise ont des devoirs. Vous en avez aussi. Depuis des années, on a insisté sur les droits des travailleurs. C'était normal, car ils étaient peut-être en état de légitime défense. Mais on a quelque peu laissé dans l'ombre *les devoirs des ouvriers.* Permettez que je vous en signale quelques-uns :

Soyez des ouvriers. Tel est votre premier devoir de chrétien. Entendre cela vous fait peut-être sourire. Ce n'est pourtant pas inutile de

e l'entendre dire. Combien de vos frères chrétiens, qui sont de raves gens, oublient de mener le combat ouvrier, mènent leur etite vie bien honnête, mais bien tranquille, et restent d'une cerine façon en dehors de cette vie ouvrière qu'ils devraient animer 'un souffle chrétien.

Être ouvrier, c'est partager les angoisses de la classe ouvrière... 'est partager ses aspirations profondes à plus de justice et de fraernité... *C'est s'engager totalement dans cette lutte pour l'émancivation de la classe ouvrière.*

Il n'est pas nécessaire pour cela de prêcher la lutte des classes et e tendre le poing. Il ne s'agit point non plus de courber l'échine t de dire « amen » à toutes les décisions de la direction. La force,) fermeté chrétienne n'est point la haine. Elle n'est point non plus a résignation...

Menez le combat ouvrier en vous engageant dans les différentes rganisations professionnelles de votre choix, mais sans y apporter n esprit de haine qui ne peut rien construire, *agissant toujours dans in esprit d'amour*, seul capable de solutionner le problème social.

Être des ouvriers : premier devoir des ouvriers chrétiens de 1948. *Être des valeurs ouvrières : deuxième devoir.*

Valeurs professionnelles d'abord : si vous avez le droit d'être exigeants envers le patron, lui aussi *a droit* d'exiger de vous un travail qui vise à la perfection. C'est du simple bon sens. C'est de *l'élémentaire justice...* Il ne faudrait pas l'oublier.

Valeurs morales aussi. Ramener le problème social à une simple question de revendications aussi légitimes qu'elles soient, c'est réduire un immense problème à sa trop simple expression. Les exploiteurs se trouvent dans tous les milieux, y compris le milieu ouvrier. Le capitalisme est en chacun de nous. Ne pas le dire serait démagogique. *La révolution dans les structures économiques et sociales ne doit pas vous faire oublier l'urgence d'une révolution personnelle et intérieure.* Comment voulez-vous que s'imposent des ouvriers qui seraient incapables de donner le témoignage d'une vie personnelle vraiment digne... Incapables d'avoir une vie familiale exemplaire... incapables de penser le problème ouvrier... Incapables de se dévouer pour les camarades en acceptant des responsabilités dans tel ou tel service (commission d'achat ou autres). Il ne suffit pas, excusez l'expression, d'être « une grande gueule » pour être une valeur ouvrière. Le problème est plus complexe. Fort heureusement le monde ouvrier a des élites. Ce ne sont pas forcément des chrétiens d'ailleurs, mais il n'y en a pas assez. *Tout ouvrier chrétien doit ambitionner de se classer parmi ces élites. C'est un devoir.*

Ces devoirs des patrons et des ouvriers chrétiens de 1948 sont clairs, mais ils sont lourds. Il s'agit en définitive de bâtir un monde nouveau. Pour ce faire, il n'y a pas trop des efforts *conjugués* des patrons et des ouvriers. Toute haine divise. L'amour seul unit et construit. Les patrons et les ouvriers chrétiens ont une raison de plus que les autres de collaborer dans l'amour à la construction de ce monde nouveau : leur foi à un même chef : *le Christ.*

. . . . . .

LES JOURNÉES UNIVERSITAIRES D'AIX-EN-PROVENCE

Chaque année, les Journées universitaires ont leur physionomi propre. Celles d'Aix-en-Provence laisseront particulièrement le souv nir d'une réussite, dans l'amitié et dans l'enrichissement de l'âme de l'esprit. Le recul de quelques mois permet à un de leurs partic pants de découvrir facilement les raisons de ce succès.

***

Il tient d'abord au rétablissement d'une entière communion entr les « paroissiens » des Journées.

On sait que la semaine pascale marque, tous les ans, dans quelqu ville de France, un grand rassemblement d'hommes et de femme appartenant à tous les degrés de l'Enseignement d'État. Ils s'y réu nissent pour prier dans une commune liturgie, et approfondir, par u commun effort, quelque grand sujet d'étude intéressant leur profes sion et leur foi. Ce sont les assises plénières de ce qu'ils aiment à nom mer la *Paroisse universitaire*.

Pourtant, parmi ce peuple chrétien, que réunit seulement l'appar tenance à l'Université et à la foi catholique, mais qui vient, en réa lité, de tant de paroisses, il faut vraiment une opération du Saint-Esprit pour regrouper et refondre les éléments d'une paroisse uni que. Le Saint-Esprit n'opère pas toujours par illumination subite. Avant la dernière guerre, il avait fallu bien des années, bien des efforts, bien des prières, pour former l'âme paroissiale des Journées, avec cette fraternité unanime dans la prière et mutuellement com préhensive dans l'étude.

Or, pendant la guerre et sous l'invasion, l'impossibilité de tenir chaque année les grandes Journées nationales avait rompu bien des contacts. Les différents tronçons de la paroisse, ceux de zone dite libre et ceux de zone occupée, ceux de l'enseignement du premier degré, et ceux des autres ordres d'enseignement, enfin, les éléments jeunes, nouveaux venus à l'Université, et les anciens universitaires déjà vieillis dans les traditions de la Paroisse, avaient, chacun, poursuivi leur route séparée. Faire converger toutes ces routes a été la grande tâche des Journées de Paris, en 1946, de Lille, en 1947. Pour la pre mière fois, les Journées d'Aix ont donné l'impression de mener à bien cette convergence.

Au matin du mercredi 31 mars, dans son analyse rétrospective de la vie de la paroisse, Roger Pons, en ouvrant l'assemblée universitaire, avait marqué la succession des étapes parcourues.

Il avait retracé, d'abord, la période héroïque du premier groupement des universitaires catholiques, à l'appel de Joseph Lotte, assisté de toute l'amitié de Péguy. Cela se passait avant la guerre de 1914, sur le front de laquelle Lotte et Péguy devaient être tués. Le Bulletin des professeurs catholiques de l'Université était alors une petite feuille saisissante d'enthousiasme religieux, et aussi de pugnacité. Car l'Université de ce temps-là aurait volontiers considéré les catholiques comme des intellectuels diminués. C'est contre cette mentalité que réagissait Joseph Lotte avec vivacité et bonheur. Ce n'étaient encore, pourtant, que les prémices de la future paroisse universitaire.

Celle-ci prit vraiment conscience d'elle-même après la première guerre mondiale; et l'animateur en fut le P. Paris. L'atmosphère avait changé. L'Université ne doutait plus que les catholiques fussent intellectuellement à égalité avec ses autres membres. La Paroisse, moins préoccupée de soucis apologétiques, s'épanouit alors dans la mystique et la liturgie. Ses Journées pascales devinrent un rite vivant, suivi chaque année par des universitaires en nombre croissant. Son style pouvait ainsi paraître fixé.

Mais rien n'est fixé dans la vie de l'homme et du chrétien. Symboliquement, en quelque sorte, le P. Paris est mort immédiatement avant cette deuxième guerre mondiale, qui a été une cassure si profonde en tout.

Elle a ouvert des temps nouveaux, dont les jeunes ont, sans doute, une conscience plus aiguë que les anciens membres de la paroisse universitaire : « Les jeunes nous trouvent un peu vieux », a constaté Pons. Leur impression est que le témoignage donné, avant la guerre, par les universitaires catholiques avait quelque chose de trop passif, d'insuffisamment apostolique. Et ils se défient un peu de la spiritualité pure qui animait, à leurs yeux, l'ancienne paroisse universitaire. Mais, de leur côté, les membres formés à la tradition de celle-ci soulignent ce que peut avoir de fragile et de superficiel un christianisme entièrement tourné vers l'action.

Est-ce le fruit de ce double examen de conscience ? Toujours est-il que jeunes et anciens — et les premiers étaient particulièrement nombreux — paraissent avoir emporté de ces journées d'Aix le vif souvenir d'un fraternel esprit d'équipe pour le perfectionnement et l'enrichissement de leur christianisme.

*
* *

La seconde raison du succès des Journées d'Aix en fut le cadre. Cette ville d'Aix, si évocatrice au milieu de ses fontaines, si chargée d'histoire, était, de plus, une ville à la mesure exacte de la paroisse universitaire. Non seulement l'étendue en est assez restreinte pour que les universitaires, réunis dans son enceinte, eussent l'impression de la peupler, en quelque sorte, et de s'y rencontrer partout en groupes. Mais, surtout, les deux monuments qui furent essentiellement le

siège spirituel et intellectuel des Journées, la cathédrale et le théâtre, étaient parfaitement à la dimension des douze cents universitaires présents. Il paraît qu'on avait dû, dans les derniers temps, refuser quelques centaines d'adhésions, pour se conformer à leur mesure. En tout cas, cathédrale et théâtre furent, tour à tour, à la fois entièrement remplis, et assez vastes pour loger tous les présents.

D'un côté, l'acoustique, loin de donner les mêmes déceptions qu'aux Journées de Paris, permit toujours à chacun d'entendre, sans effort et dans ses détails, la prière du peuple chrétien ou la voix des rapporteurs; et d'autre part, les paroissiens se serraient les uns contre les autres, assez proches pour vibrer, sentir et penser ensemble, assez à l'aise, cependant, pour prier ou écouter sans fatigue. Enfin, la disposition de cette belle cathédrale semblait toute faite pour placer l'autel, aménagé au milieu de l'église, sous la vue directe des assistants répartis dans toutes les directions.

En outre, le cadre d'Aix-en-Provence était particulièrement accueillant. Ici, pourtant, notre témoignage tombe en plein paradoxe. Car la vérité nous oblige à dire que cet accueil fut quelque peu désordonné, et tout à fait noyé sous les cataractes du ciel. Vraiment, le diable s'en était mêlé! Une série d'imprévus de la dernière heure avait fortement troublé l'énorme organisation matérielle dont s'était chargée une petite équipe de responsables. La S.N.C.F. elle-même avait été complice du Malin. Le mardi de Pâques, au soir, le signataire de ces lignes avait pris, avec quelques centaines d'autres « paroissiens », en gare de Marseille, un train qui devait l'amener à Aix vers 22 heures. Mais au beau milieu du parcours entre les deux villes, la locomotive était tombée irrémédiablement en panne. Et les voyageurs n'avaient été amenés à Aix, par une locomotive de secours, qu'entre 2 et 3 heures du matin. La pluie tombait si fort qu'elle pénétrait en grosses gouttes dans leurs vieux wagons. Quand ils arrivèrent à Aix, il n'était plus question de se mettre à la recherche des logements que le Comité d'accueil nous avait attribués. Charitablement, la gare mettait à notre disposition, pour le reste de la nuit, les salles d'attente et un train de wagons de seconde classe. La pluie tombait toujours.

Elle tombait plus que jamais au petit matin, quand on s'ébroua de la gare, en destination de la ville, et pénétrait dans les valises, qu'elle dissolvait pour ainsi dire. En vain nous hâtions-nous vers la permanence qui nous avait été désignée au bout de l'avenue partant de la gare. Nous y trouvâmes porte close, cette permanence ayant été évacuée de la veille. Et c'est ainsi que nous arrivâmes à la cathédrale Saint-Sauveur, pour la messe inaugurant la liturgie des Journées, dans un état de fraîcheur d'âme et de corps, tout à fait propre à nous rendre réceptifs à la méditation de notre aumônier, le P. Dabosville.

La pluie restera certainement l'un des souvenirs les plus vifs que les paroissiens des Journées emporteront de ce pays du soleil. Elles fut, certes, une déception. Mais sans doute devint-elle aussi une bénédiction pour nos âmes. Devivaise, président du groupe aixois, responsable de l'organisation des Journées, avait évoqué, dès la mati-

née du mercredi, dans ses souhaits de bienvenue, le souvenir du passage à Aix de saint François d'Assise. Aussi pouvait-il, le lendemain, en constatant la noirceur persistante du ciel, bénir « notre sœur la pluie, qui avait voulu nous rappeler que les Journées universitaires, consacrées à la prière et à l'étude, ne devaient pas être assimilées à une excursion sur la Côte d'Azur ».

D'ailleurs, la bonne Providence, après avoir éprouvé ainsi le cœur des « paroissiens », devait les récompenser, en dispersant les nuages, juste pour la journée du vendredi de Pâques, au départ du pèlerinage collectif vers Saint-Maximin et la Sainte-Baume.

***

Enfin, le succès des Journées fut facilité par le sujet proposé à leur étude : *Christianisme et Histoire*.

En présentant ce programme, le mercredi matin, Pons avait souligné qu'il n'avait pas été pris en tant que sujet à la mode, mais « parce que nous en sommes angoissés ». Bien loin d'apparaître aux yeux de l'homme d'aujourd'hui, comme aux yeux de l'homme de l'antiquité, sous la figure d'un cycle clos d'événements indéfiniment renouvelés, et qui ne mènent à rien, l'histoire, issue du passé, nous paraît riche du problème de notre destinée à venir. De l'histoire dépend toute l'interprétation que nous donnons de l'homme et de l'humanité. « Les philosophes, a noté Pons, ont bousculé l'histoire. »

Et il ne s'agit pas seulement des philosophes professionnels; car chacun de nous, consciemment ou non, a appris à philosopher sur l'histoire. Et tout le monde continue à nous suggérer de le faire. Comme l'a fait remarquer Marrou, « l'orateur politique moyen a une philosophie de l'histoire »; et le choc des doctrines politiques et sociales, dans n'importe quel journal de combat, est devenu le choc des philosophies de l'histoire.

D'où la nécessité, pour les chrétiens, d'être présents à l'histoire.

Ainsi, l'ambiance dramatique des mystiques qui se disputent aujourd'hui le monde était sous-jacente aux rapports des Journées d'Aix. D'instinct, ces rapports, et les discussions dont ils furent l'objet, affrontèrent le sens catholique de l'histoire au sens marxiste de l'histoire, dans un examen de conscience parfois sévère. Ce fut Marrou, dans le corps et la discussion de son rapport, qui fit, là-dessus, le point.

Comme on lui demandait si l'on ne constatait pas que les marxistes, plus que les chrétiens d'aujourd'hui, étaient présents à l'histoire, il jeta dans la discussion, de toute sa forte et vibrante parole, une distinction et une comparaison.

Une distinction : il est faux de dire que les marxistes, plus que les chrétiens, soient présents dans l'*Histoire*. Ce qui est vrai, c'est qu'ils sont intensément présents dans *leur histoire*, dans celle que leur doctrine et leur propagande imaginent et façonnent, précisément pour qu'ils y soient présents.

Une comparaison : Hitler et les nationaux-socialistes étaient eux aussi, intensément présents dans *leur histoire*. « Pendant mille ans »,

disait Hitler. Mais mille ans ne sont rien pour Jésus-Christ ! Le sens de l'histoire, chez les marxistes, comme chez les nazis, est dur et borné. Le christianisme, au contraire, l'ouvre sur un avenir illimité.

***

Pour couvrir trois des aspects de cette grande exploration, trois rapports s'étaient partagé la tâche. Après l'exposé et la justification que Pons présentait du sujet, le mercredi matin, Pierre Jouguelet affirmait, l'après-midi, que *le christianisme est une religion historique.* Le jeudi, Henri Marrou se posait la question : *Y a-t-il une vision chrétienne de l'histoire ?* Enfin, dans l'après-midi du même jour, Maurice Crubellier étudiait : *L'histoire comme instrument de culture.*

La place manque évidemment ici pour une analyse détaillée de chacun de ces rapports. Nous voudrions, pourtant, indiquer ce qui, dans chacun d'eux, nous a paru l'essentiel.

Jouguelet s'est proposé, dans le sien, de donner une « définition du chrétien, en fonction de l'histoire et du temps ». Il s'est d'abord attaché, pour cela, à définir l'attitude temporelle du chrétien. Alors que la sagesse antique, a-t-il dit, consistait dans le détachement de ce qui ne dépend pas de soi, le christianisme, au contraire, fait dépendre le chrétien de la grâce. De sorte que le chrétien ne peut sortir du *temps* où Dieu manifestera sa grâce. Il est situé dans le temps de l'histoire. Non seulement de sa propre histoire, mais de l'histoire des autres, dont il doit respecter et aimer le rythme. Non seulement de l'histoire de sa vie, mais de celle du passé. Car l'homme est fonction de l'histoire écoulée; et aucun de nous, par exemple, ne serait ce qu'il est, sans la conversion de la Gaule. Nous sommes donc dans le temps de l'Église. Nous sommes entraînés dans son aventure commune. La Révélation elle-même se développe pour nous dans le temps, de la création du monde à la parousie. Le Christianisme est une religion historique.

Pourtant, remarque Jouguelet, l'incroyant qui regarde le chrétien du dehors, le tient facilement pour attaché à l'immuable, tel le vieux sage qui se défendait du neuf. Et cet aspect n'est pas entièrement menteur, car, si le mouvement de l'histoire répond à l'*appel* de Dieu, l'immuable correspond à l'*essence de Dieu.*

En définitive, conclut-il, le chrétien doit tenir les deux bouts de la chaîne, et ne renoncer ni à mener son temps, ni à contempler l'éternel. C'est dans cette synthèse que se trouve, en particulier, le sens de l'Église missionnaire.

A ce rapport profond et nuancé, un peu subtil, Marrou reprochait le lendemain matin de n'avoir pas déjà entamé sa propre tâche, puisque la vision chrétienne de l'histoire lui restait, tout entière, à décrire. A la vérité, l'assistance a jugé, en entendant Marrou, qu'il était de taille à mener seul à bien cette tâche entière. Et avec quelle vigueur de pensée et d'expression !

S'interrogeant sur la vision chrétienne de l'histoire, Marrou commença par une leçon d'humilité. Car nous, qui recherchons cette vision, nous sommes, en réalité, si incomplètement, si imparfaitement

rétiens ! Ne prenons donc pas, trop facilement, notre pensée comme ège d'une vision chrétienne de l'histoire ! Et pourtant, constatons que est le christianisme qui a donné à l'histoire un sens, en lui trouvant, ntrairement au génie grec, un commencement et une fin ; de sorte que utes les doctrines de l'histoire sont, au fond, d'origine judéo-chré- enne. Le Pater lui-même n'est-il pas un appel à l'histoire, tout ienté qu'il est vers l'édification du règne de Dieu ?

L'histoire nous apparaît ainsi comme la réalisation d'un drame vant, dont le terme sera la Parousie. Et pourquoi celle-ci tarde-elle ? Parce que, comme le rappelle le chapitre VI de l'Apocalypse, ieu impose à ses saints de prendre patience jusqu'à ce que leur ombre soit au complet, et jusqu'à ce que, par là, s'achève, dans les nérites de l'ensemble des saints, la cité divine, qui est un tout, et on un rassemblement de particuliers. Dans l'achèvement de cette té, réside la seule vraie notion du progrès, qui est une idée chré- enne, et même, un dogme chrétien.

Mais le temps de l'histoire est une notion complexe. L'histoire, par s suites du péché, est aussi le théâtre de phénomènes atroces de écomposition. C'est la lutte, qui durera autant que le monde, de a Cité de Dieu et de la Cité du mal. Et Marrou la décrit en itant, une fois de plus, « son maître, saint Augustin ». Spectacle échirant, méconnu par l'idée simpliste que l'humanité non chré- ienne s'est faite, à l'époque moderne, du progrès du monde. L'opti- nisme de cette doctrine du progrès méconnaît la complexité des hoses. Il raisonne comme si l'homme était ressuscité. Il revient à a conception matérielle et charnelle du messianisme. Il oublie que péché n'aura jamais fini, avant la fin du monde, d'épuiser ses con- équences.

En réalité, optimisme et pessimisme historiques et cosmiques ppartiennent, à la fois, à la tradition chrétienne. Ce sont les deux olets du diptyque. A la différence du déterminisme marxiste, le hristianisme fonde le sens de l'histoire sur notre liberté. Mais, dans et inextricable mélange de bien et de mal, de grâce et de péché, où longe la vie de ce monde, Dieu seul dirige et mesure les consé- uences de nos actes libres. C'est lui qui, par des voies imprévisibles our nous, en fera sortir son règne.

D'ailleurs, cette insondabilité des desseins de Dieu laisse intact, hez chacun de nous, le devoir de travailler à ce qu'il croit la meil- eure réalisation du règne de Dieu. Mais nous ne devons ni jurer, ni con- lamner, du point de vue chrétien, l'action différente, et même con- raire, que mènent, en même temps, d'autres hommes de bonne olonté, eux aussi peut-être, à la recherche de la cité divine. C'est le eigneur qui décidera de l'épilogue de tous ces actes humains.

Voilà pourquoi l'échec même du bien que nous croyons poursuivre e doit jamais décourager le chrétien. Le christianisme implique oute une « théologie de l'échec ». Dans le Mystère de la Croix, qui st au centre de l'histoire, l'échec historiquement le plus complet st lié à la seule réussite totale.

Il était temps, après s'être élevé sur ces cimes, de redescendre dans a plaine de la vie universitaire. Tel fut le rôle du rapport Crubelier.

A la différence des deux autres, il plaça un auditoire, où dominait premier degré des enseignants, devant d'immédiats problèmes profe sionnels. Rappelant, d'abord, le scepticisme de Valéry sur l'histoi il axa principalement son rapport sur le danger que l'histoire re ferme. Le germanocentrisme, comme toutes les mystiques périlleus d'aujourd'hui, ne sont-ils pas nés d'une interprétation systématiq de l'histoire ? Car le risque de l'histoire, c'est, en partant du ré de fabriquer des mythes.

Crubelier pose, en effet, le dilemme entre l'histoire vivante ma fausse, et l'histoire exacte, mais morte. Il lui apparaît que la voie l'impartialité et de l'authenticité dans l'histoire, réservée à des adu tes sans passion, est, pour ainsi dire, fermée aux élèves de nos école

Pourtant, l'histoire est un indispensable élément de culture, un prise de possession, par l'homme, de son humanité. Mais elle n gardera, en classe, ce mérite que difficilement. Pour l'empêcher s'égarer, l'enseignant ne devra jamais perdre de vue les sens dans le quels l'histoire peut et doit rester éducative. Crubelier en défin trois : le sens d'autrui, le sens communautaire, le sens de la con tinuité.

Ce triple sens de l'histoire, enseignée sur des exemples concret doit, en outre, l'empêcher d'être un dépaysement. L'instituteu rural y réussira d'autant mieux qu'il s'attachera « existentiellement à l'histoire de son village français, sans d'ailleurs cesser d'en ratta cher la vie à l'ensemble de la France.

Ainsi, fidèle à une tradition déjà ancienne, la partie intellectuell des Journées s'achevait, pour les universitaires, sur des leçons pra tiques, applicables à leur vie quotidienne.

***

Cependant, ceux qui, de l'extérieur, observent les Journées universi taires, sont généralement moins frappés de leur portée intellectuell que de leur sens spirituel. En ce milieu, que réunit pourtant la cul ture professionnelle de l'intelligence, ce ne sont pas surtout les rap ports d'étude que remarque l'observateur. C'est bien plutôt, en géné ral, l'intensité et l'unanimité de la prière en commun, dans le rituel des Journées. Là encore, Aix a été à la hauteur de la tradition

La méditation du P. Dabosville, à la messe du mercredi, a replacé d'emblée le climat de nos Journées pascales au milieu de la tâche diffi cile et magnifique qui s'impose aux universitaires catholiques d'au jourd'hui. Puis, le mercredi et le jeudi, s'est splendidement déroulée, matin et soir, devant le peuple universitaire, la liturgie des vêtements blancs. Et le baptistère historique de la cathédrale Saint-Sauveur a donné un cadre fidèle à la procession des « re-nés » d'après les vêpres de Pâques, du mercredi soir.

Pour la première fois, pendant toutes ces cérémonies, les aumô niers des groupes universitaires, venus de tous les coins de France, s'étaient groupés autour du célébrant; et, inaugurant une tradition nouvelle, ils ont communié avec nous aux messes du mercredi et du jeudi.

Enfin, il y avait, à Aix, le plus jeune archevêque de France, Mgr de rovenchères. Pendant toutes ces journées, il a adopté la paroisse niversitaire comme un élément pérégrinant de son troupeau, préidant lui-même une grande partie des cérémonies religieuses, partiipant à la première de nos séances d'étude, officiant et priant avec ous, nous adressant enfin, le soir du jeudi de Pâques, des adieux, ui furent, en même temps, une mission. L'union du troupeau et u pasteur avait été véritablement complète.

*
* *

Il est de tradition que les Journées universitaires finissent, chaque nnée, sur un pèlerinage. En Provence, la Paroisse se devait donc de monter à la Sainte-Baume. Et, comme la pluie avait béni le séjour à Aix, pendant les deux jours précédents, ce fut le soleil qui bénit, au matin du vendredi de Pâques, le grand acheminement du défilé des ars. Comme la route était longue, et le départ matinal, une halte tait prévue à la basilique Saint-Maximin, siège du noviciat des Domiicains, pour y célébrer la grand'messe. L'hospitalité des moines s'y manifesta si chaude, pour leurs frères universitaires, que ceux-ci s'attardèrent au monastère, jusqu'à réduire à l'excès le temps prévu, sinon pour prier à la Grotte, du moins pour déjeuner à l'hôtellerie de la Sainte-Baume, et faire l'ascension du Saint-Pilon.

La Sainte-Baume est un des hauts lieux de France. La prière en habite la Grotte, naturellement. A la foule entassée dans cette Grotte, l'aumônier de la Paroisse universitaire résuma les leçons des Journées. Et il eut, tout à coup, l'idée de suggérer de les clore par un ultime témoignage de recueillement. Au moment de terminer sa méditation, il dit à ses auditeurs qu'il serait très beau de continuer mentalement celle-ci, dans un silence absolu au cours de la descente de la montagne. Et cet appel de la grâce fut merveilleusement écouté du peuple, habituellement loquace, des universitaires. Au point que le recueillement et la plénitude du silence observé dans ce départ restera une des plus fortes impressions rapportées, à travers les écoles françaises, des Journées de Provence.

Silence religieux, propre à préparer le « témoignage muet » auquel, dans ces écoles laïques, seront fidèles les universitaires catholiques.

R. Savatier.

NOTOLE

ACTION CATHOLIQUE ET LITURGIE

(Chamarande, 12-13 juin 1948)

Des représentants nationaux des différents mouvements d'Actio Catholique, de la plus générale à la plus spécialisée, se sont réun pendant quarante-huit heures avec les responsables du mouvemer liturgique. En tout une quarantaine. L'objet de la réunion était d'é tudier comment il est possible de faire passer les enseignements d congrès de Lyon, sur *Le Jour du Seigneur*, dans la chrétienté frar çaise. Un projet d'action commune est en voie d'élaboration, don il est trop tôt de rendre compte.

Au sujet de cette réunion, nous ferons seulement trois remar ques. Il nous paraît de la plus haute importance qu'une liaiso soit établie entre les différents mouvements d'Action Catholiqu et le mouvement liturgique. A des titres différents mais irren placables, l'Action Catholique et l'action liturgique manifestent l vitalité d'une même Église. Si leurs tâches sont distinctes, elles son aussi complémentaires et il y aurait grand préjudice à l'ignorer e fait sinon en droit. L'expérience d'Églises voisines de la Franc nous avertit suffisamment sur ce point. A Chamarande, dans l respect des exigences de chacun des mouvements, on semble l'avoi compris. D'où l'atmosphère franche et cordiale des journées et l'es poir de voir une collaboration organique aboutir.

La réunion et la collaboration de mouvements si divers n'a été possible que parce qu'il s'agissait de faire un travail d'Église. Par dessus tous nos mouvements, nos techniques et nos méthodes d'ac tion, le témoignage de la foi de l'Église s'impose, c'est lui qui nou réunit. Or la caractéristique du travail liturgique français depui cinq ans a été de dégager certaines affirmations et certaines exigen ces collectives de cette foi. Telle à Lyon la mystique du Jour du Seigneur qui oblige à repenser collectivement les problèmes de l sanctification du dimanche, bien au-delà d'une casuistique et d'une morale périmées, faute d'avoir serré d'assez près la matière humaine et sociologiquement contrôlable auxquelles elles s'appliquent. On connaît le mot d'ordre laissé par le chanoine Cardijn : « Pas de déprolétarisation sans loisirs, pas de loisirs sans dimanche, pas de dimanche sans messe. »

Dans une telle perspective, le travail liturgique apparaît moins comme l'œuvre d'un mouvement que comme une manifestation de la renaissance de l'Église. Ce travail appartient à tous les chrétiens. C'est pourquoi, plutôt que de créer un mouvement de plus, à côté de tant d'autres, la nécessité est apparue de travailler avec tous les organismes déjà existants. L'expression de *mouvement liturgique* serait ainsi à proscrire. C'est plutôt de renaissance liturgique qu'il faudrait parler. Cette renaissance peut fleurir sur tous les terrains, les enrichir et les valoriser. En retour, chacun des mouvements d'Action Catholique peut y gagner. Une solidarité nouvelle peut s'établir entre eux pour découvrir et manifester la transcendance du message de la foi par-delà toutes les spécialisations. Peut-être est-ce même la seule manière de dépasser ces dernières sans méconnaître leurs exigences et leur autonomie.

JEAN TRAVERS.

LIVRES

Sources chrétiennes (Éd. du Cerf)

JEAN CHRYSOSTOME : *Lettres à Olympias*, introduction et traduction d'A.-M. Malingrey (tome XIII).

Le beau travail de Mlle Malingrey a fourni un de ses meilleurs volumes à la collection « Sources chrétiennes ». L'amitié de Chrysostome pour Olympias, les circonstances douloureuses où le grand évêque persécuté lui écrit font de ces lettres un des plus beaux documents qui soient sur l'âme d'un chrétien de l'antiquité. La sensibilité très vive, l'humanité si riche, mais aussi la fidélité intransigeante de Jean de Constantinople à sa foi de docteur et à sa mission d'évêque triomphant du byzantinisme de sa culture pour donner à tout ce qu'il écrit le caractère si personnel que lui-même relevait avec délices dans les écrits de saint Paul. « Saint Athanase était un homme qui s'appelait Athanase... » Si nous sommes curieux de savoir quel homme était le prince des orateurs chrétiens de l'antiquité, nous serons abondamment satisfaits par cette lecture. Nous y découvrirons aussi, parmi beaucoup d'autres choses, quelle chaleur une amitié profonde peut communiquer à une direction spirituelle, sans rien retirer à son désintéressement ni à ses exigences.

Sans prétendre donner une édition critique dans la rigueur des termes, Mlle Malingrey nous a fourni, avec un bon texte, une traduction pleine de finesse et de vie. A ces points de vue, comme par le choix même de l'auteur et du sujet, ce volume se présente comme un des meilleurs de la collection.

L. B.

HIPPOLYTE : *Commentaire sur Daniel*, introduction de Gustave Bardy, texte établi et traduit par Maurice Lefèvre (tome XIV).

Les Éditions du Cerf ont publié récemment sur saint Hippolyte un livre extraordinairement brillant de M. l'abbé Nautin. Sans doute aura-t-il quelque peine à faire admettre ses thèses qui révolutionnent complètement trop de données généralement admises. Mais il contribuera au moins à ramener l'attention sur l'ensemble d'œuvres, inégalement intéressantes, mais (plusieurs à tout le moins) fort originales, lors même qu'elles paraissent marquées d'un archaïsme d'antiquaires, que l'on rassemblait jusqu'à présent sous le nom d'Hippolyte.

Sans entrer dans ces controverses qu'elle ne pouvait connaître, l'introduction de M. Bardy met bien en valeur l'intérêt de ce curieux commentaire de Daniel, dont la vieille saveur romaine est si forte. Si la nature de cet écrit ne semble guère le destiner au grand public, le sens eschatologique, très puissant encore, qui s'y révèle garde pourtant plus d'intérêt pour nous que ne paraît le supposer M. Bardy (cf. p. 18). Il est vrai que nous avons à peu près cessé d'attendre la fin du monde. En tout cas, nous n'avons plus du tout le sentiment de son imminence toujours possible. Mais, précisément, rien ne paraît plus salubre, dans ce commentaire, que cette insécurité, que ce refus positif de toute installation en ce monde. Aurions-nous donc cessé d'attendre la Parousie ? Mais le peut-on sans cesser d'être chrétien ?

L. B.

ATHANASE D'ALEXANDRIE : *Lettres à Sérapion*, introduction et traduction de Joseph Lebon, professeur à l'Université de Louvain (tome XV).

Naguère, un prédicateur intitulait une série de conférences sur le Saint-Esprit, *le Dieu inconnu*. Malgré l'exagération voulue de cette épigramme au chrétiens d'aujourd'hui, on ne peut douter que le Paraclet n'occupe plus d très loin, dans la spiritualité qui est la leur, la place qui devrait être l sienne. Peu d'écrits montreraient mieux, au contraire, ce que l'Esprit signifiait pour l'ancienne Église, et en même temps quelle place il occupe dan la Sainte Écriture. Comme l'indique en effet Mgr Lebon au passage, le charm de la théologie d'Athanase est qu'elle est un perpétuel florilège scripturaire où les textes s'enfilent non pas au hasard, mais selon une logique qui es celle même de la révélation ramenée à quelques thèmes centraux. Ce n'es pas à dire qu'Athanase, dans son exégèse, présente toutes les garanties critique exigées aujourd'hui; mais un sens profond de l'essentiel du mystère chrétie garde à sa pensée une ligne générale étonnamment sûre, même à cet égard De tels textes sont les bienvenus dans cette collection, car ils y représenten ce que la patristique a de plus sain et de plus viril à nous offrir.

Après cela, détailler les mérites de la traduction et de l'introduction four nies par un maître tel que Mgr Lebon confinerait à l'impertinence. On n peut espérer qu'une collection de vulgarisation réunisse jamais beaucoup d collaborateurs de cette qualité. Il faut lui souhaiter seulement que les voisin ne jurent point trop avec celui-ci.

L. B.

J.-P. BRISSON : *Hilaire de Poitiers. Traité des Mystères.* Texte établi et traduit avec introduction et notes (tome XIX).

Autant par le texte de saint Hilaire que par la pénétrante monographie qui le précède, cet ouvrage apporte de précieuses lumières sur la méthode « figuratiste » d'Hilaire, qui fut, on l'oublie trop, un des premiers exégètes de l'Occident, avant saint Ambroise et saint Augustin. Comme les précédentes livraisons de la collection, il sera un utile instrument à ceux qui, l'approuvant ou non, s'intéressent au renouveau des méthodes typologiques chères aux anciens.

P. C.

JEAN IMBERT : *Les Hôpitaux en Droit canonique.* Vrin, 1947.

Le récent livre de M. J. Imbert, professeur à la Faculté de Droit de Nancy, intéressera un plus vaste public que son titre ne le laisserait attendre. Il s'agit presque d'une histoire générale des hôpitaux français, ce premier tome concernant la période du Moyen-Age. Des questions fort intéressantes sont soulevées : de quand date l'apparition des premiers hôpitaux ? (M. Imbert indique leur absence avant le Bas-Empire chrétien.) Avec quelle fréquence, à quelles occasions, dans quel esprit l'assistance aux malades s'est-elle manifestée au Moyen-Age ? Quels sont surtout les caractères distinctifs des hôpitaux du Moyen-Age, leur nature juridique, leur organisation interne ?

La clef de tels problèmes tient peut-être dans cette remarque, à condition d'y apporter comme M. Imbert, toutes les nuances et mesures nécessaires, que l'hôpital du Moyen-Age est une institution de caractère religieux. L'assistance aux malades, souvent mêlée au soin des pauvres et des pèlerins (le mot *hospitale*, qui se répand au IXe siècle, a d'abord désigné une maison d'accueil pour voyageurs), est conçue comme une œuvre de charité chrétienne individuelle, non comme un service d'État. Les très nombreux actes de fondation que l'on rencontre tout au cours du Moyen-Age, surtout aux siècles de pros-

érité, émanent le plus souvent d'individus ou de groupes d'individus qui éclarent agir par piété ou pour le salut de leurs âmes. M. J. Imbert nous écrit les procédés juridiques divers auxquels avaient recours les fondateurs, e droit ayant ici reçu quelque changement depuis le Bas-Empire.

On comprend donc les solutions de la doctrine, lorsqu'elle s'attache à défi- ir la nature juridique de l'hôpital. L'hôpital est généralement, disent les anonistes, un *locus religiosus*. Il constitue, au sens large, un bien de l'Église. l y a eu longtemps une tendance (à laquelle mit fin une importante décrétale le Clément V) à le traiter comme un ordinaire bénéfice. Ainsi s'expliquent les rivilèges très nombreux qui lui sont attachés et la manière dont est prévue on administration.

L'évêque jouit d'un droit de haute surveillance, que les juristes ont sou- ent comparé à la tutelle, et qui peut être plus ou moins étendu. Son inter- ention apparaît normalement nécessaire dès la fondation. Elle s'exercera lus ou moins, selon les prescriptions du fondateur et le type d'hôpital con- idéré, sur la nomination du *recteur* ou administrateur de l'hôpital. Le per- onnel sera composé de Frères ou Sœurs, qui suivent une règle religieuse. Le fonctionnement de l'hôpital sera réglé par les statuts conformément à son ut charitable; on y recommandera de soigner l'âme avec le corps, de respecter 'éminente dignité du pauvre. (Les tomes suivants nous montreront ce qu'il dviendra de ce point quand l'hôpital sera devenu institution d'État.) M. Im- ert nous fournit même quelques curieux renseignements (qu'on eût souhaités lus nombreux, si cela avait été plus compatible avec le titre de l'ouvrage) ur le genre d'accueil réservé aux malades, les remèdes employés, le nombre le malades que l'on couche dans le même lit (trois ou quatre par lit, mprime le typographe)... Les léproseries ont une physionomie particulière, ur laquelle M. Imbert s'étend assez longuement.

Mais c'est très vite le trahir que de résumer ce livre plein, riche de docu- nentation, et peut-être un peu trop prudent dans ses conclusions; nous regret- ons, pour notre part, que l'auteur se soit tant défié de la synthèse. De toute manière, il est sûr que non seulement les historiens du Moyen-Age, mais ous ceux qu'intéressent la vie hospitalière et l'histoire de la médecine, rouveront grand profit à le lire.

MICHEL VILLEY.

Ajoutons à cette analyse des récents volumes de « Sources chrétiennes » qui viennent de paraître, les deux premiers fascicules de la Bible, dont l'édition annoncée depuis longtemps vient compléter celle des textes patristiques : *L'Évangile selon saint Marc*, *Agée*, *Zacharie*, *Malachie*. Nous publierons une étude à leur sujet lorsque auront paru les deux autres volumes annoncés : *Évangile selon saint Luc* et *Les Livres des Machabées*.

Signalons également que le *Plaidoyer pour saint Thomas*, panégyrique prononcé le 7 mars dernier à Toulouse par le R. P. Nicolas, l'un des participants de la dispute théologique qui opposa Fourvières à Saint-Maximin, est en vente au couvent des Dominicains, 3, rue Espinasse, Toulouse. Prix : 20 francs, port en plus.

AZIMUTHS

Liturgie et liturgistes.

Depuis quelques années surtout, depuis en particulier l'expérienc nazie, la liturgie, qui veut assurer et approfondir autour de l'aute la fraternité des catholiques, les oppose assez violemment de l'autr côté du porche. Les mainteneurs du passé défendent divers siècle d'or contre les promoteurs de l'avenir qui ne sont guère d'accord non plus sur l'idéal à poursuivre. Nous n'en sommes plus aux violence que suscitait aux belles époques de la chrétienté la violation d'un rubrique, et dont *Le Lutrin* nous donne des exemples frappants. Mais la ténacité, égale de part et d'autre, si différentes que soient le tactiques, guerre de forteresse ou guerre de mouvement, témoigne de l'importance de l'enjeu. S'affrontent ici des vocations, des expériences des conceptions divergentes sur les devoirs actuels de l'Église, selon qu'on la voudrait plus intravertie ou plus extravertie, plus diverse ou plus uniforme, plus cléricale ou plus populaire, plus apostolique ou plus hiératique. D'où la grande variété des politiques et des équipes liturgiques, depuis les mouvements pastoraux jusqu'à ces conservatoires ou laboratoires sacrés dont certaines abbayes offrent une réalisation étonnamment ferme, et fermée.

■ Pour prendre un exemple, on sait qu'on n'est pas entièrement d'accord, entre autres choses, sur la place à donner, dans le culte divin, à la langue vulgaire, que je préférerais pour ma part appeler populaire. Son emploi dans certaines cérémonies sacramentaires vient d'être autorisé par un récent rescrit au cardinal Suhard. Belle et féconde matière à exégèses contradictoires et à triomphes antithétiques du genre. « Enfin, on est allé jusque-là », et : « Enfin, on n'est allé que jusque-là. » Autour de ce dernier schème, la *Revue grégorienne* joue d'un sens très souple de l'élargissement et de la restriction. On souffle d'abord tant qu'on peut les espoirs des partisans d'un certain usage de la langue populaire : leur dégonflement n'en paraîtra que plus visible et piteux. On commente le rescrit et on ajoute :

> Il n'a ainsi, du point de vue pratique, qu'une importance secondaire. Par contre, du point de vue de la controverse actuelle sur la langue liturgique, il présente un intérêt capital, car il fait connaître très clairement la position de Rome, en face des discussions suscitées par les méthodes de l'apostolat moderne... Rome voit de réels inconvénients à l'emploi de la langue vulgaire. Et c'est ce qu'une fois de plus met admirablement en lumière un passage de l'encyclique *Mediator Dei*, antérieure seulement de huit jours au *Rescrit*... Le rapprochement des deux textes est singulièrement éloquent.

Et on cite le texte que voici, où, je l'avoue, j'avais cru lire au con-

traire que Rome voyait de réels avantages à l'usage de la langue populaire, tout en se réservant, naturellement, de le régler.

L'emploi de la langue latine, en usage dans une grande partie de l'Église..., est un signe d'unité manifeste et éclatant, et une protection efficace contre toute corruption de la doctrine originale. Dans bien des rites, cependant, se servir du langage vulgaire peut être très profitable au peuple : mais c'est au seul siège apostolique qu'il appartient de le concéder...

La *Revue grégorienne* conclut :

Manifestement, [Rome] reste en principe indéfectiblement attachée au texte latin, et pour les motifs graves qu'elle tient à préciser elle-même.
On nous reproche parfois, quand nous parlons de ces questions, de ne pas être équitables, de ne faire valoir que l'un des deux aspects de la question, à savoir les avantages de la langue latine; on voudrait que nous montrions également la contre-partie pour que chacun puisse juger. C'est se méprendre étrangement. Il ne s'agit pas d'un choix à faire entre deux thèses plus ou moins équivalentes. Seul le Saint-Siège a qualité pour juger et décider; nous n'avons, nous, qu'à obéir... (*Revue grégorienne*, mars-avril 1948, pp. 48-55).

Pour ma part, je ne reprocherais guère à la *Revue grégorienne* d'avoir choisi. Je n'ai pour cela aucune autorité. Et c'est son droit. Je penserais même son attitude bienfaisante à ses adversaires. Peut-être pourrait-on lui demander, lorsqu'elle utilise par exemple des documents allemands, de ne pas les choisir sans en faciliter l'intelligence à ses lecteurs en les remettant quelque peu dans le contexte général de la discussion liturgique en Allemagne. D'autre part, montrer l'autre aspect de la question, à savoir les inconvénients de la langue latine, n'est pas nécessairement empiéter sur l'autorité du Saint-Siège, ni vouloir lui désobéir. Des pasteurs respectables le font avec une entière soumission aux décisions pontificales, au nom de leur responsabilité du bon peuple catholique. Peut-être pensent-ils qu'il serait d'un aristocratisme peu chrétien que de ne pas faciliter aux plus simples au moins l'intelligence immédiate des conseils et des consignes que leur adresse la voix solennelle et familière de la Bible liturgique.

Il faut toutefois ajouter, pour être juste, que la *Revue grégorienne* ne tient pas à n'importe quel latin. Car le latin liturgique n'est pas une langue aussi morte qu'on le croit communément. Il connaît des mutations imprévues. Et lors de la parution du nouveau psautier, la *Revue grégorienne* (janvier 1946), a fortement motivé sa répugnance au latin virgilien ou cicéronien, humaniste, en un mot, réservant ses faveurs au latin plus chantant de la Vulgate.

■ Du document important auquel il vient d'être fait allusion, l'encyclique *Mediator Dei*, les revues spécialisées ont abondamment parlé. Ainsi, en mars-avril, la *Revue grégorienne*. Dans son résumé, prélude à une étude plus poussée, la liturgie apparaît d'abord comme « l'étiquette sacrée à la cour du Roi des rois », comme l'expression du « respect filial et aimant de sa Majesté transcendante », comme « l'affirmation solennelle des grandeurs de Dieu et de ses droits sur toute la création », sans une allusion au Christ, sauf dans le titre latin de l'encyclique, ni au Saint-Esprit. Ce qui pose dans toute son ampleur un problème intéressant pour la définition de la liturgie chrétienne.
Mais plutôt que dans les revues françaises, c'est dans une revue autrichienne que j'irai chercher quelque écho de l'encyclique. Dans

Lebe mit der kirche (mars et avril), Pius Parsch, l'initiateur du mouvement populaire liturgique de Vienne, commente, paragraphe par paragraphe, le document pontifical. Je devrai me borner à deux extraits seulement. Lorsqu'il en vient à la soif de nouveautés, et à la modification arbitraire des usages liturgiques, que l'encyclique reproche à certains, Pius Parsch fait tout haut son examen de conscience.

Ici encore, nous voulons nous expliquer loyalement. Je me figure que, lorsqu'un père fait des remontrances à ses grands fils, il est préférable qu'ils expriment en face de lui leurs pensées, et qu'ils y trouvent l'occasion d'exposer leur point de vue, plutôt que d'opposer le silence au précepte du père, et de laisser leur cœur s'empoisonner de sentiments de défense. Nous, du Mouvement liturgique, voulons être les fils loyaux et obéissants de la Sainte Église et de notre Chef. Pouvons-nous comme tels parler au Père ? Je vois une tension entre deux points de vue, qu'on pourrait d'ailleurs retrouver d'une façon ou l'autre dans l'ensemble de la chrétienté. Le premier est solide, et au-dessus de tout doute : le pape seul possède le droit liturgique; les évêques ont le devoir de veiller à protéger ce droit... Qu'arriverait-il de notre liturgie si chacun à son gré pouvait y faire ses expériences ?...

Cependant, l'autre point de vue ne doit pas être mis de côté. Sans doute, la liturgie a évolué dans l'Église sous l'assistance du Saint-Esprit; néanmoins elle est aussi une œuvre humaine toujours susceptible d'être perfectionnée. Elle ressemble à un édifice, qui peut vieillir, qui, de temps en temps, doit, s'il veut garder son ancien éclat, être réparé. Peut-on dire réellement que toutes les évolutions et réformes de la liturgie se sont réalisées sous l'assistance positive du Saint-Esprit ? Je pense à la communion devenue rare au Moyen-Age, au durcissement du service des lectures à l'avant-messe, au transfert, au matin du samedi saint, de la fête de la nuit de Pâques, etc.. où l'on voit intervenir pas mal d'incompréhension humaine. Ajoutons-le, des siècles durant, la liturgie fut conservée dans l'Église comme une relique, sans être profondément comprise ni célébrée de *façon vivante* par les prêtres et le peuple. Et c'est précisément à cette époque de liturgie momifiée que furent codifiées les lois de sa célébration. Les rubriques, qui obligent actuellement tout le monde, proviennent d'un temps où la participation active était une notion inconnue. Or, actuellement, s'est levé un Mouvement qui veut réveiller la liturgie de son sommeil..., qui veut ramener la liturgie à son ancien éclat, qui veut redonner à la liturgie sa spiritualité et une vivante célébration, et pas seulement observer les rubriques.

Nous reconnaissons bien la tension entre les deux points de vue. Mais comment éviter... une tension excessive ? Nous devons trouver une manière légale et chrétienne de satisfaire les deux points de vue, d'apaiser en chacun des désirs voulus de Dieu. La tactique du « fait accompli », c'est-à-dire le changement arbitraire de la liturgie pour des initiatives privées, nous la refusons; elle conduirait au chaos, et elle ne plaît pas à Dieu, car Dieu est un Dieu d'ordre. Que ferons-nous donc ?

Je voudrais ici, respectueusement, soumettre une proposition au Père de la chrétienté. Les évêques d'Allemagne ont, de leur côté, établi une commission chargée d'élaborer pour la Conférence de Fulda les choses liturgiques. Pareillement, le Saint-Père pourrait appeler en une commission les liturgistes les plus marquants de tous les pays et les représentants des centres liturgiques, qui lui soumettraient les bases et projets des réformes liturgiques. Déjà de grands problèmes sont posés : réforme du Bréviaire, des fêtes, du Missel; toutes ces réformes devraient s'inspirer de l'esprit du Mouvement liturgique et non seulement des rubriques.

Qu'on ne néglige pas le fait que bien des nouveautés ont dû leur introduction dans la liturgie à des initiatives privées longtemps contrecarrées par les autorités supérieures (Fête-Dieu, fête de la Trinité, fête du Sacré-Cœur); qu'on ne néglige pas le fait que les attaques arbitraires contre la liturgie de la part de personnes sans mandat sont sans doute regrettables, mais sont aussi un signe qu'un Mouvement cherche une soupape...

Vers la fin de son commentaire, Pius Parsch en vient au chant sacré.

D'abord, le chant grégorien est recommandé. On rappelle la parole de Pie XI, que les fidèles ne doivent pas être des spectateurs muets, mais doivent, selon les instructions de l'Église, chanter alternativement avec le clergé et la schola. La polyphonie moderne peut être aussi employée pour autant qu'elle se conforme à la dignité du service divin. Le pape a aussi un mot très senti en faveur du chant sacré populaire. Nous croyons ne pas nous tromper en pensant que le pape se souvient de la puissance de ce chant populaire, qu'il a entendu lorsqu'il était nonce en Allemagne, chant qui de milliers de gorges monte au ciel, et résonne comme une « mer mugissante ». Oui, ce chant populaire d'Église, que nous, Allemands, sommes presque les seuls à posséder, nous voulons y tenir, nous le voulons toujours plus assimiler à la liturgie, et en faire l'expression d'une participation active. Le chant populaire, répandu et usité dans tout le domaine de la langue allemande, est une compensation... à une langue ecclésiastique incompréhensible au peuple.

Et Pius Parsch conclut :

Voilà la Lettre pastorale sur la sainte liturgie. Nous nous sommes permis d'exprimer notre propre position sur ses point les plus importants. Le Saint-Père ne veut pas être obéi au doigt et à l'œil par des serviteurs qui disent à tout « oui » et « amen », il désire être obéi par des fils capables d'un hommage raisonné...

Monachisme et romantisme.

Une revue récente, *Esprit et Vie*, publiée à Maredsous, et dont il faut espérer que les autres numéros justifieront le titre aussi bien que le premier, nous montre la variété des publications périodiques, des conceptions liturgiques et des préoccupations monastiques heureusement permises à l'Ordre bénédictin. Dans un article intitulé : « Monachisme et romantisme », Dom de Grunne fait d'abord une courte histoire, à grands traits d'esprit, de la restauration bénédictine.

Bref, on se fit gothique dans un cadre gothique. C'était romantique à ravir. C'était surtout très romantique économiquement parlant, du fait qu'on s'établissait d'emblée sur un plan néo-terrien, sans avoir de terres... Cependant, la société était stable à cette époque, ainsi que les revenus. Les abbayes bénéficiaient de la même sécurité que le milieu qui les patronnait, ce milieu de châtelains qui s'étaient construit des châteaux néo-quelque-chose, et qui pratiquaient sur leurs terres un néo-féodalisme très bienveillant, très honnête, et extrêmement agréable à vivre...

Dans cette ambiance, les abbayes... eurent un puissant rayonnement spirituel. Elles contribuèrent à décanter la religion des parasites qui l'encombraient, à dégager ses principes essentiels des broussailles sentimentales ou scolastiques. Elles centrèrent à nouveau la dévotion sur Dieu, remirent en honneur les formes les plus belles de la liturgie, réussirent à recréer des paradis de silence, de bonheur, de paix. Et, surtout, elles formèrent des centres de prière intense, où les hommes pouvaient... spiritualiser le monde en ne pensant qu'à Dieu.

Mais leur point de départ romantique, leur obstination d'archéologues à se pencher sur le passé, leur association avec les milieux les plus conservateurs, les maintirent absolument en dehors des grands courants sociaux et économiques contemporains...

1914 vint rompre cette stabilité. Il fallut trouver de nouveaux revenus. Dom de Grunne nous expose pourquoi et comment,

coïncées entre des revenus qui fondent et des charges qui étouffent, certaines

abbayes se voient amenées à chercher de nouvelles bases économiques. En même temps, elles doivent reviser leur point de vue social, intellectuel, culturel. Elles doivent s'intégrer au monde nouveau et se dépouiller de leur appareil romantique. Faut-il condamner celui-ci ? Entendons-nous : pour ce qui est du présent, il est condamné par la marche inexorable de la vie. Pour ce qui est du passé, il faut lui rendre cette justice qu'il a été le cocon dans lequel s'est reconstituée cette forme monastique de la vie religieuse, qui fut et reste encore une des belles plantes du christianisme...

Après cette étude du passé, Dom de Grunne se tourne vers l'avenir.

Les conditions économiques nous éclaireront sur le chemin à suivre. Car, sans équilibre économique, il n'y a pas de vie monastique possible.

Il voit trois solutions réalisables, dont deux réalisées : celle des Trappistes, celle des monastères anglo-saxons avec de grands collèges plus rentables que les petits collèges des abbayes belges. Puis, il en propose une troisième, assez originale, que certains de ses frères trouveront à leur tour néo-romantique, mais qui mérite d'être rêvée :

Imaginons un monastère-usine, situé s'il le faut en plein district industriel; les moines, en dehors de leurs offices réguliers, travaillent six ou huit heures par jour. L'usine est une annexe du monastère proprement dit... Les moines sont recrutés dans toutes les classes de la société, mais surtout dans le milieu des ouvriers et des techniciens... tous bénéficient du même statut monastique : on en choisit quelques-uns (dix pour cent environ) qui sont ordonnés prêtres et assurent les fonctions liturgiques du monastère. Ce sera le seul moyen de pouvoir recruter des moines dans la classe ouvrière : tant qu'il faudra deux années d'études de philosophie et quatre de théologie, il faudra y renoncer. L'office monastique se fait en français, ainsi que la partie chantée de la Messe, pour autant que Rome le permette. L'Église est ouverte aux populations du district qui peuvent venir chanter avec les moines si cela leur plaît. Les règles de la clôture sont d'autant plus strictes que le monastère se trouve plus engagé dans une agglomération... Les ouvriers se sentiraient chez eux du fait que la majorité des moines seraient sortis de leur milieu et que presque tous seraient des travailleurs... Si la liturgie est simple et spectaculaire si les chants sont inspirants et si l'on parvient à y faire participer l'assistance, l'église se remplira. Le chant devrait jouer un rôle de premier plan, qu'il s'agisse de polyphonie ou de plain-chant : il n'y a rien qui fascine les hommes comme le chant, sinon le théâtre (dont la liturgie devrait être une forme idéale).

... Nous sommes persuadés que ces monastères-usines se recruteraient si puissamment qu'ils déclencheraient fondation sur fondation... Nous sommes convaincus en outre, que, des milieux ouvriers, sortirait un type de moine particulièrement dynamique et apte à une intensité spirituelle supérieure à celle que les monastères peuvent produire actuellement. Ces monastères se refuseront à être des officines de propagande politique ou de polémique idéologique. Ils seront dans la mesure du possible des milieux spirituels purs, n'ayant pour but que de prier Dieu et de tendre vers l'amour idéal.

Puis Dom de Grunne ajoute, après une analyse concrète des dangers possibles :

Nous ne nous faisons aucune illusion sur les difficultés pratiques et les résistances que rencontrera cet effort d'adaptation que nous croyons urgent.

Calendrier

ROME. — Dans sa réunion du 21 juin, le consistoire décide de décharger six cardinaux italiens des tâches administratives qu'ils exerçaient à titre d'évêques des vieux diocèses entourant Rome. — S'adressant aux employés d'une grande banque italienne, le Pape engage les banquiers à se donner pour but la pratique de la bienfaisance et insiste sur la responsabilité de ceux qui manient l'argent dans la société moderne (*22 juin*). — Pie XII reçoit en audience cinq cents ouvriers du centre industriel de Sesto San Giovanno près de Milan (*27 juin*). — En présence de trente mille membres des Associations chrétiennes des travailleurs italiens, le Pape prononce une allocution dans laquelle il déclare notamment que les travailleurs doivent s'efforcer de faire connaître les principes chrétiens pour assurer la défense de leurs droits, mais souligne aussi la nécessité actuelle d'un retour à des habitudes de « parcimonie chrétienne » (*29 juin*). — Le Pape nomme le cardinal Tisserant protecteur de l'Œuvre des Écoles d'Orient (*2 juillet*). — Le cardinal Sapieha, archevêque de Cracovie, arrive à Rome (*18 juillet*).

FRANCE ET UNION FRANÇAISE. — *Paris :* Les étudiants catholiques chinois organisent une journée de prières pour le rétablissement de la paix en Chine (*24 juin*). — Le cardinal Suhard préside les fêtes du cinquantenaire de l'Union catholique du personnel des chemins de fer (*27 juin*). — Ouverture du congrès de la Fédération nationale d'Action catholique sous la présidence de M. Le Cour de Grandmaison (*1er juillet*). —Pèlerinage à Lourdes du diocèse de Paris sous la présidence du cardinal Suhard. — Clôture du congrès des Madones angevines à Béhuard près d'Angers (*4 juillet*). — *Rodez :* Ouverture d'une session sacerdotale consacrée à « l'enseignement religieux et les vocations ». — *Saint-Claude :* Mort de Mgr Morel, des Missions étrangères de Paris, ancien archevêque de Pondichéry (*5 juillet*). — *La Croix* publie une déclaration commune de prêtres missionnaires et d'aumôniers nationaux d'Action catholique relative aux objectifs respectifs de l'action des laïcs et des missions ouvrières. — *Lourdes :* Mgr Théas bénit les coureurs du Tour de France (*8 juillet*).

Paris : Journées nationales des Religieuses enseignantes (*11-13 juillet*). — *Joinville :* Des fêtes commémorent le septième centenaire du départ en croisade de Jean de Joinville, compagnon de saint Louis (*12 juillet*). — Deux cents prêtres assistent à l'Assemblée des aumôniers d'Action catholique rurale (*15 juillet*). — Pèlerinage des Compagnons de Saint-François à Amettes. — A Saint-Rome de Tarn, célébration du centenaire de la mort de Mgr Affre (*18 juillet*). — *Lourdes :* Mgr Théas inaugure une exposition consacrée aux activités des catholiques en France. — *Madagascar :* Mgr Sartre, vicaire apostolique de Tananarive, est sacré évêque par S. Exc. Mgr Ramanosandratana, premier évêque malgache.

PAYS ÉTRANGERS. — *Allemagne :* Mgr Schulien, nommé récemment visiteur du Saint-Siège en Sarre, arrive à Sarrebruck (*2 juillet*).

— *Autriche* : Le congrès annuel de l'Union des femmes catholi d'Autriche s'est tenu près de Vienne *25 juin*. — Les Petits Chant de Vienne ont fêté le quatre cent cinquantième anniversaire de fondation. *3 juillet*. — *Chine* : Avec la désignation de Mgr W comme évêque de Shanhwai, le nombre des évêques chinois est p à vingt-deux. — *Hongrie* : Le cardinal Mindszenty excommuni gouvernement hongrois *24 juin*. — *Inde* : S. Exc. Mgr Kierkels nommé nonce apostolique à Delhi *1er juillet*. — Dans l'État Travancore, où une Assemblée élabore actuellement une nouv constitution, un parlementaire catholique propose d'inscrire dans texte la garantie d'un traitement égal pour tous les citoyens, qu quoi soit leur religion ou leur caste. — *Pologne* : Le Conseil pou reconstruction de Varsovie remet cinq millions de zlotys au con épiscopal pour la reconstruction de la cathédrale Saint-Jean *25 ju* — De nombreux ouvriers ne pouvant assister aux messes ordinai le Saint-Siège vient d'autoriser la célébration de messes le soir *3 j* — *Tchécoslovaquie* : Dans une lettre pastorale fixant l'attitude la hiérarchie catholique à l'égard du nouveau gouvernement, Mgr an archevêque de Prague, déclare notamment : « L'Église n'est une institution qui doit organiser le consentement ou la résista politiques... il est impossible de donner tous les jours et pour to situation des directives exactes et concrètes. Il faut que la foi et conscience chrétiennes soient vivantes dans le cœur des chrétiens eux-mêmes » *20 juin*. — Un décret du ministre de l'intérieur deman aux comités d'action de ne s'immiscer d'aucune manière dans l'ac vité de l'organisation catholique de bienfaisance « Caritas ». — *U.R.S.S.* : dans un éditorial, *La Pravda*, en reconnaissant pour citoyens le droit d'exercer le culte de leur choix, insiste sur la néce sité qui s'impose à tout militant communiste de lutter contre préjugés de la foi et de la religion *20 juin*. — *U.S.A.* : Parmi « vétérans » anciens combattants dont le gouvernement a facilité l'e trée à l'Université après la guerre, 12.965 se consacrent à des étud de théologie.

NOS FRÈRES SÉPARÉS. — *Angleterre* : Trois cent trente évêqu anglicans venus de toutes les parties du monde se réunissent en co férence à Lambeth, près de Londres *1er juillet*. — *Roumanie* : Da un discours d'allure politique, le patriarche orthodoxe Justinien att que la hiérarchie romaine et accuse le Vatican de déployer une activi contraire aux intérêts nationaux du peuple roumain *5 juillet*). — *Suisse, Genève* : M. Myron Taylor, envoyé du président Truma auprès du Saint-Siège, rend visite à plusieurs personnalités du Co seil œcuménique au sujet du prochain « Conseil mondial des Églises » — Ouverture de l'Assemblée européenne du réarmement mora *17 juillet*. — *Yougoslavie* : Une loi sanctionne la provocation et l'in citation à la haine entre religions *28 juin*).

Mort du P. Sertillanges. — Le P. Sertillanges est mort subitemen le lundi 26 juillet. Pour nous, le P. Sertillanges était encore plus qu le penseur auquel notre époque fut si redevable : un admirabl religieux, qui savait accepter toute décision de ses supérieurs, et con tinuait le travail dans la mesure de ses possibilités. Il resta, jusqu' la fin, un aîné à la disposition de ses plus jeunes. Ce que la revu reçût de lui, surtout en ses premières années, est difficile à dire en quelques lignes. Nos lecteurs s'associeront à notre peine, comme à notre bonheur de l'espérer « dans la joie de son Maître ».

PEUPLES ET CIVILISATIONS

HENRI BARTOLI. *Marx et la tactique révolutionnaire.*

Cette étude, sérieusement documentée, reçoit un relief puissant des événements de Yougoslavie. On aurait tort, cependant, de ne pas être attentif d'abord à la pénétration de la pensée marxiste.

BERNARD FÉRON. *Tito, ou l'échec du Communisme national?*

Regarder en arrière pour comprendre l'opposition Tito-Kominform, sur laquelle les revues recensées plus loin apportent des renseignements complémentaires.

JEAN DE LONPREZ. *Quatre semaines de trêve en Palestine.*

Les souvenirs d'un témoin oculaire.

JACQUES DUMONTIER. *L'Économie française pendant le deuxième trimestre.*

Les éléments principaux du bilan trimestriel.

Livres *A travers les revues* *Calendrier*

MARX ET LA TACTIQUE REVOLUTIONNAIRE

Marx a accordé une attention constante aux problème la tactique que doit emprunter le prolétariat pour bien duire sa lutte de classe. Toutes ses œuvres, mais surtou *Correspondance* et les écrits politiques qu'il consacre à nalyse des révolutions françaises, fournissent, à cet ég une abondante documentation, dont il n'est pas interdi prendre connaissance. Le prolétariat doit être, et est, l coucheur de la société socialiste, encore faut-il, pour qu'il soit ainsi, qu'il adopte une tactique adaptée aux circons ces et propre, par là même, à hâter la venue de l'apoca tique émancipation des travailleurs et, par voie de con quence, du genre humain.

Dans sa jeunesse, Marx n'envisage qu'un moyen d tion : la violence. Le Marx de la fin est, en quelque so moins farouche et admet le recours aux méthodes pa ques, sans pour cela renoncer à l'accomplissement révo tionnaire[1]. On néglige peut-être trop cet aspect de la pen marxiste, influencé qu'on est par les écrits du bolchevisme On risque alors, selon le mot de Rappoport, si souvent c de faire du « marxisme à la sauce tartare ». On risque au d'étaler complaisamment les thèses des saint-simoniens, Blanqui, de Boukharine, de Lénine[2], non celles de Marx

Dépouillée de ces apports parasitaires, la tactiq marxiste nous apparaît sans dogmes, mais non sans pr

1. On se reportera principalement au célèbre discours d'Amst (juin de 1872).

2. Cf., pour une connaissance rapide : Lénine, *La Maladie infan du Communisme*, Paris, Editions du Parti communiste franç 1935; Staline, *Des Principes du Léninisme*, Paris, Editions socia 1935, pp. 6-26.

cipes, mûrie par l'examen de chaque situation particulière et essentiellement complexe. Elle n'est pas la même selon qu'il s'agit de temps paisibles ou de temps insurrectionnels. Elle est tout entière dominée par l'idée que les dirigeants du prolétariat doivent se garder de toute erreur qui retarderait immanquablement l'échéance de la révolution[3] et donnerait à la bourgeoisie de nouveaux sursis.

I. — La tactique des temps paisibles

A chaque degré du développement du capitalisme, à chaque moment, la tactique du prolétariat doit tenir compte de la dialectique objectivement inévitable de l'histoire de l'humanité. Marx l'a fort bien compris qui observe que si, dès maintenant, les éléments nouveaux constitués par la classe montante ont à réagir violemment contre l'état de choses qui les a élaborés et que, pour pouvoir continuer leur évolution, ils doivent briser[4], il faut encore que les circonstances générales soient favorables pour que succès s'ensuive.

Lorsque la société capitaliste évolue « à pas de tortue[5] », il faut avant tout développer la conscience de classe, affer-

3. La vision marxiste s'achève sur une prévision : la révolution vient, elle est déjà là. « Il est trop tard, écrit Engels (*La Situation des Classes laborieuses en Angleterre*, trad. fr., Paris, Costes, 1933, t. II, p. 280; *L'Origine de la Famille, de la Propriété privée et de l'État*, Paris, Costes, 1931, p. 92), pour une solution pacifique. Les classes se séparent de plus en plus nettement, l'esprit de résistance pénètre de plus en plus les ouvriers; l'irritation croît, les escarmouches, isolées en gérillas, se concentrent en combats et en démonstrations de plus d'importance; et un petit choc suffira bientôt à mettre en mouvement l'avalanche. » Plus tard, plus modestement, Engels parlera de « l'imminence du prochain ébranlement » (préface des révélations au procès des communistes de Cologne, cité par Kautsky, *Le Marxisme et son critique Bernstein*, trad. Leroy, Paris Stock, 1900, p. 59). Plus tard aussi, Engels ironisera sur ces prophéties qu'il attribuera à « l'ardeur de la jeunesse », et l'on sait qu'une polémique fameuse opposera Rosa Luxembourg et Lénine, la première prétendant que le capitalisme a une chance de se maintenir par le colonialisme, le second répondant qu'une telle solution ne saurait être qu'illusoire parce que provisoire.

4. « De même que le poussin doit briser la coquille dans l'intérieur de laquelle il vient de se former. » (Deville, *Principes socialistes*, 1898).

5. Lénine, *Karl Marx et sa Doctrine*, Paris, Éditions sociales, 1946, p. 32.

mir les forces et asseoir la capacité de la classe avancée c'est-à-dire du prolétariat. Il faut aussi utiliser toutes le ressources de l'action syndicale et de l'action législative.

A. *La prise de conscience.*

« Il ne peut y avoir révolution que là où il y a cons cience », a écrit Jaurès[6]. Le rôle de la prise de conscienc est fondamental chez Marx[7] qui, maintes fois, insiste su la nécessité de « montrer au monde pourquoi il lutte », tou en ajoutant, fidèle en cela au matérialisme dialectique, « l conscience de cette lutte, il sera contraint de l'acquéri même s'il ne le veut pas[8] ».

Marx multiplie dans ses écrits, et spécialement dans *L Capital*, les citations de rapports officiels attestant la résignation des ouvriers. Ils ne sont pas des stoïciens, mais simplement de pauvres gens sans culture qui se laissent « tondre comme des moutons[9] ». Les défendre, ce sera avant tou propager chez eux un sentiment d'oppression ou, plus exactement, « rendre l'oppression de fait encore plus oppressive en y joignant la conscience de l'oppression », rendre « la honte encore plus honteuse, en lui faisant de la publicité[10] ». Ainsi, on parviendra à la prise de conscience par le prolétariat de sa condition, on avivera son ressentiment, on hâtera l'insurrection, qui demeure, bien entendu, le but final[11].

Karl Marx croit à l'inexorable révolution finale[12], à l'a-

6. Jaurès, *Etudes socialistes*, Paris, Prides, 1933, p. 335.

7. Cf. Hyppolite, *La Conception hégélienne de l'Etat et la Critique par Karl Marx*, Cahiers internationaux de sociologie, 1947, vol. II.

8. Karl Marx, *Lettre à Ruge*, septembre 1843, trad. Molitor, Paris, Costes, *Œuvres philosophiques*, t. V.

9. K. Marx, *Le Capital*, trad. Molitor, Paris, Costes, 1926-1930, t. IX, p. 233.

10. K. Marx, *Critique de la « Philosophie du Droit » de Hegel*, trad. Molitor, Paris, Costes, *Œuvres philosophiques*, t. I, p. 89.

11. Les ouvriers ne doivent pas s'exagérer le résultat final de cette lutte quotidienne. Ils ne doivent pas oublier... qu'ils n'appliquent que des palliatifs, mais sans guérir le mal. (K. Marx, *Salaires, Prix et Profits*, Paris, Éditions sociales, 1945, p. 26.)

12. Cf. K. Marx, *Misère de la Philosophie*, Paris, Giard, 1935, pp. 219 s.; K. Marx, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Éditions sociales, 1945, p. 36.

vènement du socialisme[13], mais il sait bien aussi que le mouvement spontané de révolte des masses prolétariennes n'aboutit pas de lui-même à leur délivrance. Il faut que ce mouvement soit connu par ceux qui le vivent pour qu'une action se marque et que des résultats s'obtiennent.

Marx ne se contente pas d'appeler à une prise de conscience ceux qui subissent la condition prolétarienne, il veut qu'une formation théorique leur soit donnée[14]. Il aime à répéter que « jamais encore l'ignorance n'a servi personne[15] », que les ouvriers ont quinze, vingt, cinquante ans de luttes sociales à soutenir, non seulement pour « changer les conditions sociales, mais pour se transformer eux-mêmes et se rendre dignes du pouvoir[16] », et l'on sait quels efforts Engels et lui consacrèrent à l'enseignement des ouvriers allemands qu'ils rencontrèrent tant à Paris qu'à Bruxelles[17]. La rage avec laquelle Marx combat les ouvriéristes sans base doctrinale sûre, les « straubinger[18] », n'a pas d'autre explication.

Marx est intimement persuadé qu'on ne peut rien faire sans une doctrine concrète et solide, si ce n'est provoquer une agitation nuisible et ruiner la cause même que l'on prétend servir.

A Bruxelles, en mars 1846, Weitling vient prendre part à une explication publique devant décider de la manière dont doit se faire la propagande en général et, plus spécialement, en Allemagne. Engels insiste sur la nécessité pour ceux qui se consacrent à la réforme du travail de mettre sur pied un programme général. Marx prend alors très

13. K. Marx, *Le Capital*, trad. Roy, Paris, Lachâtre, 1875, l. I, p. 211; K. Marx, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Éditions sociales, 1945, p. 20; K. Marx, *Préface de la Critique de l'Économie politique*. Annexe à *Contribution à la Critique de l'Économie politique*, Paris, Giard, 1928, p. 7.

14. Même point de vue chez Lénine : « Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire » (Lénine, *Que faire ? Œuvres complètes*, Paris, Éditions sociales, 1929, t. IV, p. 432).

15. K. Marx, *Le Matérialisme historique*, Leipzig, Korner, 1932, t. II, p. 535.

16. K. Marx et Engels, *Procès-verbal de la Commission centrale londonienne de l'Union communiste*, 15 septembre 1850, cité par Kautsky, *op. cit.*, p. 54.

17. Somerhausen, *L'Humanisme agissant de Karl Marx*, Paris, Richard Masse, 1946, pp. 137 s.

18. Somerhausen, *op. cit.*, p. 143.

vivement à partie Weitling : « Dites-nous, Weitling, vous qui avez fait tant de bruit en Allemagne avec votre propagande communiste et qui avez attiré tant d'ouvriers à qui vous avez fait perdre leur situation et leur morceau de pain, par quels arguments défendez-vous votre agitation sociale révolutionnaire et sur quoi comptez-vous baser l'avenir ? » Weitling répond en affirmant qu'il n'est pas besoin de créer de nouvelles théories économiques, qu'il suffit d'adapter celles qui en France ont ouvert les yeux des ouvriers et finit par déclarer que « son modeste travail préparatoire » a fait plus que les critiques savantes de théoriciens en chambre. Marx à ces mots se met en colère et, avec violence, apostrophe ceux qui dupent le peuple en le soulevant sans rime ni raison [19]. Suit une longue période de lutte pendant laquelle Marx et Engels combattent les partisans de Weitling de Londres et des États-Unis en montrant que les écrits de leur chef ne sont que balivernes et palinodies [20].

Avec la même ardeur Marx s'acharnera contre les feuerbachiens, les proudhoniens, les fidèles de Louis Blanc, tous suspects d'opposer leurs phrases humanitaires en barrage aux idées communistes [21]. Marx sera toujours intimement persuadé que la philosophie et la doctrine de ses adversaires passeront, un charme les tuant : l'idéologie. Toujours, il saura utiliser la théorie pour confondre ses ennemis, sûr de sa force en ce domaine. A leur verbiage stérile il se fera fort de substituer des définitions claires, des analyses savantes, un programme efficace et révolutionnaire [22].

B. *L'action syndicale et législative.*

Plus l'industrie moderne et la concurrence se développent, plus il y a d'éléments qui provoquent et secondent les

19. K. Marx, *Le Matérialisme historique*, Leipzig, Korner, 1932, t. II, pp. 532 s.

20. K. Marx, *Correspondance avec Engels*, trad. Molitor, Paris, Costes, 1931-1934, t. I, p. 70.

21. On se reportera notamment aux études récentes consacrées par Somerhausen (*op. cit.*, p. 130 s.) et Haubtmann (*Marx et Proudhon*, Paris, Économie et Humanisme, 1947) à la controverse qui opposa le maître du socialisme scientifique et le maître du socialisme français.

22. K. Marx, *Correspondance avec Engels*, t. I, pp. 49, 50, 66, 69-70, 144, etc.

coalitions, lesquelles, prenant chaque jour davantage de consistance, ne tardent pas à devenir un fait légal. « C'est à un tel point maintenant, que le degré où est arrivée la coalition dans un pays marque nettement le degré qu'il occupe dans la hiérarchie du marché de l'univers[23]. »

La grande industrie agglomère en un endroit des gens inconnus les uns des autres, des gens dont les intérêts sont divisés par la concurrence. Pourtant, la lutte commune pour le maintien des salaires réunit ces gens dans des coalitions dont le but est de faire cesser cette concurrence qui sépare et de l'organiser face aux forces capitalistes[24].

Les capitalistes s'unissent à leur tour dans une pensée de répression. S'établit ainsi une « véritable guerre civile[25] ». La masse des travailleurs était déjà une classe pour le capital, elle ne l'était pas encore pour elle-même. Dans la lutte pour les salaires elle se rassemble, se constitue en classe pour elle-même. C'est cela le sens profond du syndicalisme. Marx développe alors une conception bien déterminée du rôle et des tâches des syndicats dans la lutte de classe générale du prolétariat[26].

Le rôle immédiat des syndicats est d'obtenir des avantages matériels pour les travailleurs. Une telle activité « n'est pas seulement légitime, elle est nécessaire[27] ». Mais ce ne sont là qu'escarmouches et il convient d'éveiller les dirigeants des syndicats « à la conscience de leur grande tâche historique[28] ». Il convient, surtout, que le prolétariat ne se borne pas à une action purement professionnelle et sache bien que sa constitution en parti politique « est indispensable pour assurer le triomphe de la révolution sociale et de son but suprême : l'abolition des classes[29] ».

23. K. Marx, *Misère de la Philosophie*, p. 215.
24. M. Sauvaire-Jourdan (« K. Marx et le syndicalisme », *Revue politique et parlementaire*, mai 1938) croit pouvoir conclure à une contradiction entre cet aspect de la pensée marxiste et la théorie de la prolétarisation croissante. Nous ne le pensons pas et nous proposons de le montrer ailleurs.
25. K. Marx, *op. cit.*, p. 217.
26. Cf. Losovsky, *Marx et les Syndicats*, Paris, Bureau d'éditions, 1933.
27. K. Marx, *Travail salarié et Capital*, Paris, Éditions sociales, 1931, p. 158.
28. K. Marx, *op. cit.*, p. 159.
29. Cité par A. Vène, *Vie et Doctrine de Karl Marx*, Paris, Nouvelle France, 1946, p. 320.

Marx se trouve ici aux prises avec les proudhoniens qu dans leur haine de l'État, voient dans l'action des syndica le seul vrai moyen de réaliser l'émancipation du prolétari et rejoignent le courant de pensée anarchiste. Pour Marx, c n'est pas le rôle professionnel, c'est le rôle politique d syndicats qui est l'essentiel. On ne peut pas séparer l'éc nomique du politique[30]. Le faire, c'est être réactionnair Marx affirme la primauté du politique sur l'économiqu entendons par là, s'agissant des syndicats, qu'il place l objectifs généraux de classe au-dessus des objectifs corp ratifs particuliers et qu'il affirme que le parti politique d prolétariat doit définir les tâches économiques et assumer direction des syndicats[31]. Tout syndicalisme qui se vet apolitique faillit à sa mission. Ainsi en est-il du syndic lisme britannique, ainsi en est-il également du syndicalism des possibilistes français et des proudhoniens plus ou moir bakouninisants[32].

Alors qu'Engels ne se montre pas enthousiasmé par l grèves, Marx voit en elles « des révoltes périodiques du tr vail contre l'autocratie du capital[33] » qui enrôlent les ou vriers dans l'armée révolutionnaire du travail [34].

La conquête du suffrage universel doit compléter l'actio syndicale. Elle est « une des premières et des plus impor tantes tâches du prolétariat militant[35] ». Il s'agit de trans former le droit de vote « de moyen de duperie qu'il a ét jusqu'ici en instrument d'émancipation[36] ».

Le suffrage universel permet au prolétariat de se compte

30. Cf. à ce sujet J. Dumazedier, « Libération par le Marxisme *Jeunesse de l'Église*, 1947, n° 7, pp. 42 s.

31. « Considérant... que la coalition des forces ouvrières déjà obtenu par les luttes économiques doit aussi servir de levier aux masses d cette classe dans sa lutte contre le pouvoir politique des exploiteurs la Conférence rappelle aux membres de l'Internationale que, dan l'état militant de la classe ouvrière, son mouvement économiqu et son action politique sont indissolublement unis » (Conférence d l'Internationale de Londres. Adresse, 17-23 septembre 1871, *Salair Prix et Profits*, Paris, Bureau d'éditions, sans date, p. 49).

32. Cf. les nombreuses lettres échangées par Marx et Engels c cités par Losovski, *op. cit.*

33. K. Marx, *Le Capital*, trad. Roy, Paris, Lachâtre, 1875, l. p. 188.

34. Losovski, *op. cit.*, p. 121.

35. Engels, *Introduction aux luttes de classes en France*, Paris Éditions sociales, 1946, p. 16.

36. *Ibid.*

à ses chefs d'entrer en contact avec les masses populaires dans l'agitation électorale[37] et de s'adresser à tous de la tribune du Parlement. Il permet aussi, et ce n'est pas son moindre mérite, de saper les bases du système capitaliste.

Aux élus des partis ouvriers la tâche de réclamer la généralisation de la réglementation du travail, elle hâte la concentration des capitaux et nous approche du point critique où une minorité d'exploiteurs se trouvera aux prises avec une immense majorité d'esclaves déjà conscients de leur condition et de leur vraie grandeur. Les petites entreprises ne peuvent pas supporter le poids du Droit du travail, lutter en faveur du développement de celui-ci sera les éliminer, aider à la disparition des classes moyennes. « L'énorme impulsion que la limitation et la régularisation de la journée de travail donnent au développement technique, l'anarchie et les crises de la production sociale » exaspèrent la concurrence entre les ouvriers et la machine, développent les antagonismes capitalistes[38].

De même, Marx se prononce pour le libre-échange et recommande aux militants communistes d'adopter une position semblable parce qu'en général « le système de libre-échange est destructeur. Il dissout les anciennes nationalités et pousse à l'extrême l'antagonisme entre la bourgeoisie et le prolétariat. En un mot, le système de la liberté commerciale hâte la révolution sociale[39] ».

Ajoutons que par l'action législative les ouvriers peuvent aussi multiplier les attaques contre la propriété privée, notamment en préconisant la mainmise de l'État, sans indemnité, sur les forces productives et l'établissement d'impôts d'une telle altitude que faillite s'ensuive pour les entrepreneurs.

De même que la classe bourgeoise sut contracter des alliances fécondes avec le prolétariat pour parvenir au pou-

37. Marx insiste souvent sur la nécessité de ne pas se couper des masses. En 1848, par exemple, il intervient contre le projet de Bornstedt d'aller délivrer le Reich et proclamer la République outre-Rhin, parce que tout mouvement insurrectionnel qui ne s'appuie pas sur le consentement actif ou tacite des masses est voué à l'échec (cf. *L'Allemagne en 1848*, Paris, Schleicher, 1901).

38. K. Marx, *op. cit.*, I. I, pp. 216 s.

39. K. Marx, *La Question du libre-échange*, appendice à *La misère de la Philosophie*, p. 267.

voir, la classe ouvrière doit se préoccuper de ne pas êtr seule en face de la bourgeoisie qu'elle désire abattre. Mar insiste sur la nécessité pour les ouvriers de prendre appu sur les paysans. « Tout dépendra en Allemagne, écrit-il, d la possibilité de soutenir la révolution prolétarienne pa quelque seconde répétition de la guerre des paysans[40]. » I faut, dans ce pays, développer l'énergie démocratique de l paysannerie. L'attitude de Lassalle, trop complaisant pou les agrariens et le nationalisme prussien, est, à cet égard « une trahison du mouvement ouvrier au profit de l Prusse[41] ». « Dans un pays essentiellement agraire, c'est un bassesse de n'attaquer, au nom du prolétariat industriel que la bourgeoisie, sans faire la moindre mention de l'ex ploitation patriarcale du prolétariat agricole courbé sous l bâton de la noblesse féodale[42]. »

Notre tour d'horizon de la tactique marxiste des temp paisibles paraît incomplet s'il ne s'achevait par la recon naissance de la maestria avec laquelle Marx et Engels usen du camouflage politique et de la diplomatie secrète.

Jusqu'à leur arrivée à Bruxelles, Marx et Engels se son toujours refusés à adhérer aux sociétés secrètes, leur repro chant de justifier les sévères répressions policières et de s'op poser à l'action de masses[43]. Le séjour dans la capital d'Outre-Quiévrain les amène à modifier leur politique. En public, Marx est, durant toute cette période, le représen tant de l'Association des travailleurs allemands de Bruxel les, cercle fraternel et démocratique. Si les circonstance l'exigent, il se présente en qualité de vice-président d l'Association démocratique de Bruxelles. Les dirigeants de associations non communistes dont Marx fait partie igno rent, d'ailleurs, tout de lui-même[44]. A Cologne, c'est u autre groupement modéré, sympathique lui aussi au progrès social, qui sert d'amortisseur entre le pouvoir et les com

40. Cité par Lénine, *Karl Marx et sa doctrine*, p. 34.
41. *Ibid.*
42. *Ibid.*, p. 35.
43. Cf. l'article d'Engels publié dans *The New Moral World* e cité par A. Cornu, *La Jeunesse de Karl Marx*, Paris, Alcan, 1934 p. 311.
44. Somerhausen, *op. cit.*, pp. 167 s. Lors de la naissance de l'As sociation démocratique de Bruxelles, il est caractéristique que Marx ait fait entrer dans son comité des hommes sûrs (K. Wallon W. Wolff).

unistes, la Société démocratique, puis l'Union des ou-iers et l'Association des entrepreneurs et ouvriers.

Lorsque, en 1845, le Comité de Bruxelles se préoccupe de constitution d'une société d'éditions pour publier les uvrages communistes, Engels insiste sur le fait qu'il fau-ra camoufler cette maison en maison commerciale grâce à introduction d'éléments bourgeois qui ne seront pas sus-ects. Il ajoute que le comité de direction ne doit pas être ombreux afin d'éviter que des « ânes » ou des « intri-ants » s'y introduisent et manifeste quelques craintes evant la nécessité d'avoir un conseil d'administration d'au oins sept membres : les bourgeois n'en profiteront-ils pas our introduire des socialistes qui passeront outre aux avis es communistes ?

Camouflage politique, mais aussi diplomatie secrète. Dès vrier 1846, Marx et Engels cherchent le moyen d'orga-iser une propagande internationale en vue de la création 'une Union internationale des communistes ralliés à leurs ées. Ils prennent contact avec Harvey[45], puis créent un ureau de correspondance communiste, dont la direction echnique est confiée à Gigot[46] et Engels, ce dernier étant pécialement chargé des relations avec la France et l'Angle-rre. A partir de ce moment, Marx a dans chaque capitale es représentants chargés de le tenir au courant de la situa-on politique. A partir de ce moment aussi est établi le sys-me de la correspondance révolutionnaire et de la diplo-atie socialiste, d'invention purement marxienne, et se sumant en un doublage des lettres officielles par des mes-ges privés dont il convient de « ne pas parler en pu-lic[47] ».

Il est intéressant, croyons-nous, d'observer combien arx, Engels et leurs amis entourent de mystère leurs acti-és communistes[48]. Jamais dans leurs comptes rendus de ournaux ou dans leurs écrits destinés à la publicité ils ne ont la moindre allusion à l'existence d'une section bruxel-ise ou d'une section parisienne.

45. Rédacteur en chef de la *Northern Star*, de tendance chartiste.
46. Dont la lettre du 5 mai 1846 amènera, on le sait, la rupture es relations amicales entre Marx et Proudhon.
47. Engels, lettre citée par Somerhausen, *op. cit.*, p. 175.
48. Somerhausen, *op. cit.*, p. 186.

Il est facile d'expliquer ce halo couleur de muraille s'entourent les activités communistes au milieu du XIX cle par la persécution dont sont victimes ceux qui les cent. Marx eût été un enfant s'il s'était adonné au g jour aux actes que l'on sait. Combien de déportations n il pas déjà à subir! On peut aussi invoquer la pruc chère à Marx, prudence qui l'amenait parfois à faire f de timoré au regard d'Engels[49]. Quoi qu'il en soit, cette tude allait influencer durablement le mouvement ouvri plus particulièrement le mouvement bolcheviste. La d matie secrète du Komintern et du Kominform, le ca flage du Parti communiste en Fronts divers, n'ont pas tre origine que l'exemple donné par le fondateur de la trine qui les anime.

II. — La tactique des temps insurrectionnels

Marx ne se livre pas à une analyse détaillée de la tac des temps insurrectionnels, comme le fera plus tard Lé Pour lui, l'essentiel est de rendre la classe ouvrière ca d'assumer les grandes tâches alors nécessaires, et cela s tant que s'écoulent les temps paisibles. Pourtant, on une fois encore dégager des écrits et de l'attitude de auteur des règles qui doivent être respectées pour q révolution ait des chances d'aboutir.

Marx ne conçoit pas une révolution « populaire » sans études préalables très poussées. Pour que la tactique révolutionnaire préconisée soit juste, il faut, nous dit-il, que s connus : l'ensemble des rapports de toutes les classes exception d'une société donnée, et, également, que sache quels rapports unissent cette société aux autres s tés.

A cette première condition Marx en ajoute tout de une autre : il faut que toutes les classes et tous les pays sidérés soient saisis sous leur aspect dynamique, le mo

49. Quand, en 1848, Engels veut revenir à Cologne à la sui l'acquittement de Gotlschalk, Marx l'en dissuade et lui recomm de ne jamais se fier à la police prussienne. Puis, Engels parti venu sans encombre, Marx l'accable de questions afin de prépare propre voyage avec de solides garanties de retour.

ment étant considéré du point de vue du passé et du point de vue de l'avenir, et cela à la manière dialectique et non pas révolutionniste[50].

Autant dire que les révolutions ne doivent jamais être improvisées, mais toujours être soigneusement mûries avant d'être lancées. Elles doivent être déclenchées au bon moment et sans hâte.

A. *Bien choisir le moment.*

« Une nouvelle révolution n'est possible que comme la conséquence d'une nouvelle crise[51] », écrit Marx après l'échec des révolutions de 1848, et l'on sait avec quel enthousiasme il apprendra la survenue de la crise de 1857[52] et aussi avec quelle déception il enregistrera le retour à la prospérité qui suivit[53]. Changeant alors de point de vue, Marx en vient à considérer que c'est de la guerre étrangère que surgira la révolution. Son analyse de la guerre franco-allemande de 1870 et de la Commune en est la preuve manifeste.

A peine la guerre franco-allemande est-elle déclenchée, en juillet 1869, que Marx rédige un Manifeste contre la guerre au nom du Conseil général de la Ire Internationale. Il y dénonce la politique dynastique de Bonaparte, auquel il reproche encore d'avoir constamment joué la Pologne « par de bruyantes manifestations de sympathie, tandis qu'en réalité il la livrait à la Russie, dont il faisait le sale ouvrage[54] ».

Marx s'en prend aussi à la politique annexionniste de Bismarck, dont il observe qu'il a déjà provoqué la guerre de 1866 dans le but d'écarter un concurrent dans l'œuvre

50. « Les communistes combattent pour les intérêts et les buts immédiats de la classe ouvrière, mais dans le développement présent, ils défendent et représentent en même temps l'avenir du mouvement » (Marx, *Manifeste du Parti communiste*, p. 35).

51. Cité par Maenchen-Helfen et Nicolaïevski, *Karl Marx*, Londres, 1937, p. 213.

52. K. Marx, *Correspondance avec Engels*, t. IV, p. 202; t. V, pp. 62, 111, 117, 121.

53. *Ibid.*, pp. 142-166.

54. K. Marx, *La Guerre civile en France*, Paris, Éditions sociales, 1946, p. 59.

d'unification de l'Allemagne et promis à Napoléon
en échange de sa neutralité, des territoires allem
dont il ne fut plus question une fois la victoire assu
« Du côté allemand, la guerre est une guerre de défe
mais qui a mis l'Allemagne dans la nécessité de se
fendre ? Qui a permis à Louis Bonaparte de lui fair
guerre ? La Prusse! C'est Bismarck qui a conspiré ave
même Louis Bonaparte dans le but d'écraser l'opposi
populaire chez soi et d'annexer l'Allemagne à la dyn
des Hohenzollern. Si la bataille de Sadowa avait été pe
au lieu d'être gagnée, les bataillons français auraient
versé l'Allemgne comme les alliés de la Prusse[55]. »

La guerre est une guerre défensive du côté alleman
ne faut pas qu'elle se transforme en guerre impérial
« Les Français ont besoin d'être rossés. Si les Puss
sont victorieux, la centralisation du pouvoir de l'État
utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande
prépondérance allemande, en outre, transportera le ce
de gravité du mouvement ouvrier européen de France
Allemagne; et il suffit de comparer le mouvement dan
deux pays, depuis 1806 jusqu'à présent, pour voir qu
classe ouvrière allemande est supérieure à la française
au point de vue de la théorie qu'au point de vue de l'o
nisation[56]. La prépondérance sur le théâtre du mond
prolétariat allemand sur le prolétariat français serai
même temps la prépondérance de notre théorie sur cell
Proudhon[57]. » Pour qu'il en soit ainsi, il faut que la c
ouvrière allemande ne permette pas que la guerre étran
dégénère en guerre contre le peuple français[58], sans q
« victoire ou défaite, ce serait toujours un désastre[59] ».

Le marxisme vainqueur en même temps que les ar
allemandes, le rêve est grand et l'on comprend la colère
s'empare de Marx lorsqu'il constate la volonté de puiss
de la Prusse. Dans une lettre du 16 janvier 1871, pu

55. K. Marx, *op. cit.*, p. 23.
56. Marx ne rend pas compte que cette supériorité est, en ré
signe de faiblesse. La merveilleuse « organisation » des syn
allemands facilitera leur vassalisation de 1934.
57. Marx-Engels, *Briefswechsel*, Moscou, 1939, t. IV, p. 407; J.
laume, *Marx pangermaniste*, p. 85.
58. K. Marx, *La Guerre civile en France*, p. 24.
59. *Ibid.*

dans le *Daily News* sous le titre : « La liberté de la presse et de la parole en Allemagne », Marx prend parti violemment contre les pratiques bismarckiennes, dénonce en termes cinglants les violations de la neutralité luxembourgeoise, les pressions exercées sur la Belgique et la Suède parce qu'elles ont donné libre cours à leur sympathie envers la France. Sa lettre se termine ainsi : « En fait, le Code pénal prussien contient une disposition particulière en vertu de laquelle tout étranger peut être poursuivi, dans son propre pays ou dans un autre, pour ses actes ou ses écrits, « pour insulte au roi de Prusse » et « haute trahison envers la Prusse ». « La France, et sa cause est heureusement loin d'être désespérée, combat en ce moment non seulement pour sa propre indépendance nationale, mais pour la liberté de l'Allemagne et de l'Europe[60]. »

L'annexion de l'Alsace-Lorraine apparaît à Marx comme une monstruosité. Ironique, il observe à l'endroit de ceux qui invoquent (déjà!) les droits historiques de l'Allemagne sur cette portion de notre territoire, que « si la carte d'Europe doit être faite au goût de l'antiquaire », il ne faut pas oublier que « l'électeur de Brandebourg, pour ses possessions prussiennes, était le vassal de la République polonaise[61] ». A l'argument stratégique de la menace qu'exercent sur l'Allemagne Metz et Strasbourg, villes françaises, il répond que la campagne de 1870 a suffisamment prouvé combien il est facile d'envahir la France de l'Allemagne, et qu'il est parfaitement absurde et anachronique de faire des considérations militaires le principe suivant lequel les frontières des nations doivent être fixées. Si l'Allemagne a droit aux Vosges, la France n'a-t-elle pas, elle, droit au Rhin ?[62] « Si les limites doivent être fixées suivant les intérêts militaires, il n'y aura pas de fin aux contestations, parce que toute ligne militaire est nécessairement défectueuse, et peut être affermie en annexant un peu plus loin de territoire, et, de plus, ces limites ne peuvent jamais être fixées finalement et loyalement, parce qu'elles doivent toujours être imposées par le vainqueur au vaincu, et, en conséquence, portent en elles le germe de guerres nouvelles[63]. »

60. K. Marx, *op. cit.*, p. 79.
61. K. Marx, *op. cit.*, p. 28.
62. K. Marx, *op. cit.*, p. 29.
63. *Ibid.*

Surtout, l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagn précipitera la France, assoiffée de vengeance et cherchar des alliés, dans les bras de la Russie tsariste. « La guerr actuelle conduit, ce que les ânes prussiens ne voient pas, — écrit Marx à Sorge le 1er septembre 1870, — ne peuvent pa concevoir, aussi nécessairement à la guerre entre l'Allema gne et la Russie que la guerre de 1866 à la guerre entre l Prusse et la France. » « Est-ce que les patriotes teuton croient réellement que la paix et la liberté seront garantie à l'Allemagne en jetant la France dans les bras de la Rus sie? Si la fortune de ses armes, l'arrogance du succès d l'intrigue dynastique conduisent l'Allemagne à une spolia tion du territoire français, il ne lui restera alors d'ouver que deux partis. Elle doit, à tout risque, se faire l'instru ment avancé de l'expansion russe, ou, après un court répit s'apprêter à nouveau pour une guerre défensive, non pa une de ces guerres localisées d'invention nouvelle, mai une guerre de races, une guerre avec les races latines e slaves coalisées[64]. » Il est vrai que Marx se dépêche d'ajou ter que ce serait là le meilleur résultat que l'on puisse atten dre de la guerre franco-allemande, puisqu'une « guerr numéro deux de cette sorte agira comme la sage-femme d la révolution sociale inévitable en Russie[65] ».

Déjà dans la *Nouvelle Gazette rhénane*, en 1845, Mar avait écrit : « Si l'Allemagne pouvait être amenée à un guerre contre la Russie, ce serait la fin des Habsbourg et de Hohenzollern, et la Révolution sociale serait victorieuse su toute la ligne[66]. »

Après avoir lu de tels textes, il est impossible de fair

64. K. Marx, *op. cit.*, p. 31.

65. K. Marx, Correspondance publiée par l'*International Publishers* New-York, p. 301. Ajoutons que Marx signale que, en réclamant la France Pondichéry et ses meilleurs vaisseaux de guerre, Bismarc s'est fait un « allié » de plus en la personne de John Bull (cf. lettr à Kugelmann du 14 février 1871, in *La Guerre civile en France* p. 77).

Marx semble avoir cru un instant que la révolution se produirait d'abord, en Angleterre. « De tous les pays du monde, déclarait-il au Congrès de Londres de 1847, l'Angleterre est celui où l'antagonism entre le prolétariat et la bourgeoisie est le plus développé. La vic toire du prolétariat anglais sur la bourgeoisie anglaise est, par con séquent, décisive pour la victoire de tous les opprimés contre le oppresseurs » (cité par Somerhausen, *op. cit.*, p. 188).

66. Cité par Maenchen-Helfen et Nicolaïevski, *op. cit.*, p. 169.

gloire à Lénine d'avoir proclamé que de la guerre impérialiste sortirait la révolution prolétarienne. L'idée se trouve magnifiquement exposée chez Marx et les prophéties qui l'entourent ne peuvent manquer de troubler profondément qui en prend connaissance, même si l'on constate que les deux premières guerres mondiales n'ont pas été suivies de l'explosion révolutionnaire généralisée qu'il semble qu'elles eussent dû impliquer selon la doctrine marxienne. Il est vrai que, par ailleurs, Marx a soigneusement précisé que la révolution ne serait pas mondiale simultanément : « Il va sans dire que le prolétariat de chaque pays doit en finir, avant tout, avec sa propre bourgeoisie », écrit-il[67]. Ce n'est pas Trotsky, apôtre de la révolution mondiale, mais Staline, défenseur de la révolution dans le cadre de la nation, qui est le vrai disciple de Marx.

Une telle prise de position n'exclut pas, bien au contraire, tout mouvement international de solidarité. Non seulement Marx est un des plus chauds partisans de la Ire Internationale, mais il se montre fort soucieux d'inciter le prolétariat à prêter un soutien « résolu et actif » aux mouvements de libération des peuples « opprimés et dépendants[68] », tout en sachant distinguer ceux de ces mouvements qui servent le développement de la révolution prolétarienne de ceux qui s'y opposent.

Dans les années 1840-1850, Marx est pour le mouvement national des Polonais et des Hongrois, contre le mouvement national des Tchèques et des Slaves du Sud, parce que les premiers sont des peuples révolutionnaires en lutte contre l'absolutisme alors que les seconds sont des peuples réactionnaires, avant-postes tsaristes en Europe[69]. Marx sait bien que, l'indépendance polonaise acquise, le paysan polonais aura encore au-dessus de lui un seigneur, mais ce sera un seigneur libre et non plus un seigneur esclave, et on se sera rapproché du dénouement[70]. Lénine dira plus tard que le mouvement national des pays opprimés et l'aide que le prolétariat de toutes les nations doit lui apporter doivent

67. K. Marx, *Manifeste du Parti communiste*, p. 19.
68. Staline, *op. cit.*, p. 56.
69. Cf. Somerhausen, *op. cit.*, chap. XIX : « La révolution de Cracovie », pp. 223-228.
70. Somerhausen, *op. cit.*, p. 227.

être appréciés, non du point de vue de la démocratie fo melle, mais du point de vue de leurs résultats effectifs dan la balance générale de la lutte contre le capitalisme et l'im périalisme[71].

Loin d'admettre que les révolutions prolétariennes do vent être purement nationales, Marx croit voir l'auro d'une nouvelle société dans le fait que, tandis que l'All magne et la France officielles se battent, des ouvriers de deux nations échangent des messages de paix et de bon vou loir[72].

La vérité, c'est que les nations sont le produit et la form inévitable de l'époque bourgeoise dans le développemen social. La classe ouvrière elle-même n'a pu se fortifier qu'e se constituant en « nation », sans être pourtant « natio nale »!

Le prolétariat est « national » en ce sens qu'il doit d'a bord conquérir le pouvoir politique dans chaque pays « s'ériger en classe nationale dirigeante[73] », mais, une foi au pouvoir, il fera disparaître les démarcations nationales les antagonismes entre les peuples. « Abolissez l'exploita tion de l'homme par l'homme, et vous abolirez l'exploita tion d'une nation par une autre nation[74]. » Que l'on n'ac cuse pas les communistes de vouloir abolir la patrie, « le ouvriers n'ont pas de patrie. On ne peut leur ravir ce qu'il n'ont pas[75] ». L'attitude de Bismarck à l'égard de la Com mune prouve bien, d'ailleurs, à qui en douterait encore que les guerres nationales sont de pures mystifications con çues pour retarder la lutte des classes et qu'elles sont aussi tôt jetées de côté lorsque la lutte des classes dégénère en guerre civile. « La domination de classe ne peut plus s

71. « Les différentes revendications de la démocratie, y compris l droit des nations à disposer d'elles-mêmes, ne sont pas un absolu mais une parcelle de l'ensemble du mouvement démocratique (au jourd'hui : socialiste) mondial. Il est possible que dans certains ca concrets la parcelle contredise le tout, alors il faut la rejeter » (Lénine *Contre le Courant*, Paris, Bureau d'éditions, 1927, t. II, p. 138).

72. K. Marx, *La Guerre civile en France*, p. 25.

73. K. Marx, *Manifeste du Parti communiste*, p. 25.

74. *Ibid.* Cf. dans le même sens : « La victoire du prolétariat contr la bourgeoisie représentera en même temps la fin des conflits na tionaux et économiques qui dressent actuellement les différent peuples les uns contre les autres » (Marx, Congrès de Londres d 1874, cité par Somerhausen, *op. cit.*, p. 188).

75. K. Marx, *Manifeste du Parti communiste*, p. 25.

déguiser avec un uniforme national, 'les gouvernements nationaux ne font qu'un contre le prolétariat[76] ».

Seule la révolution sociale dans les divers pays pourra assurer la paix, et Marx de s'inscrire en faux contre les libéraux qui, sophistiquement, affirment que la division internationale du travail suffit à assurer la paix. « Désigner par le nom de fraternité universelle l'exploitation à son état cosmopolite, c'est une idée qui ne pouvait prendre origine que dans le sein de la bourgeoisie[77]. » D'une part, toute division internationale du travail qui s'instaure ne dure que fort peu d'années parce que la concurrence joue[78]. D'autre part, il y a de nos jours « quelques branches industrielles qui dominent toutes les autres et qui assurent aux peuples qui les exploitent le plus l'empire sur le marché de l'univers[79] ». Les libéraux affirment qu'ils ne peuvent pas comprendre comment un pays peut s'enrichir aux dépens d'un autre, laissons-les à leur ignorance, eux qui ne peuvent pas non plus comprendre comment dans l'intérieur d'un pays une classe peut s'enrichir aux dépens d'une autre ![80]

Cet effort de Marx pour construire un au-delà du nationalisme, tout en travaillant dans le réel, nous le retrouverons chez Jaurès et chez Lénine qui, tous deux, essayeront de concilier le patriotisme et l'internationalisme. Engels, lui, n'oubliait pas de préciser que ne saurait être considéré comme véritable internationalisme toute forme d'action qui se trouverait au service des seuls intérêts d'une nation qui aurait accompli sa révolution et il ajoutait, par avance, cette condition de l'unité ouvrière internationale, que Marx n'avait peut-être pas assez suffisamment sentie; pas d'influence des gouvernements étrangers, quelle que soit leur forme, dans les délibérations d'un parti ouvrier déterminé.

Une fois les révolutions nationales faites, s'ouvrira dans le monde une ère de paix. Déjà, dans l'adresse inaugurale de l'Association internationale des travailleurs de novembre 1864, Marx et Engels avaient pris ensemble véhémentement parti contre « une politique étrangère qui poursuit des des-

76. K. Marx, *La Guerre civile en France*, p. 71.
77. K. Marx, *La Question du libre-échange*, p. 265.
78. K. Marx, *op. cit.*, p. 266.
79. *Ibid.*
80. *Ibid.*

scins criminels, qui joue des préjugés nationaux, et q prodigue dans les guerres de pirates le sang et le trésor d Peuple[81] ». Ils avaient aussi défini dans une phrase fort ment frappée la politique étrangère à laquelle se rallia l'Internationale : « Revendiquer les simples lois de la m rale et de la justice qui devraient gouverner les rappor des individus privés comme les lois dominant le commer des nations[82]. »

B. *Ne pas se hâter.*

Engels, dans un raccourci historique, constate que ch que fois qu'éclate un grand mouvement bourgeois se décle che un mouvement de classe annonciateur des mouvemen du prolétariat moderne : Thomas Munzer devant la Réform allemande, les niveleurs devant la grande révolution a glaise, Babœuf devant la révolution bourgeoise de 1789. sont alors les peintures de sociétés idéales et franchemen communistes, toujours utopiques, par les meneurs[83].

Tant que le prolétariat n'est pas encore suffisamme développé pour se constituer en classe, tant que la lutte d prolétariat avec la bourgeoisie n'a pas encore un caractè politique, que les forces productives ne sont pas encore ass épanouies pour laisser entrevoir les conditions matériell nécessaires à l'affranchissement du prolétariat et à la fo mation d'une société nouvelle, les théoriciens socialistes communistes ne sont que des utopistes qui, pour obvier au besoins des classes opprimées, improvisent des systèmes courent après une regénération[84]. Lorsque l'histoire a ma ché, la science cesse d'être doctrinaire, devient révolutio naire[85], encore faut-il que ses enseignements soient respect et que la révolution n'éclate pas trop tôt.

Fréquemment, Marx insiste sur cette idée. Dans *Le 18 Bru maire de Louis Bonaparte*[86] comme dans la *Préface du Cap*

81. Paris, Bureau d'éditions.
82. *Ibid.*
83. Engels, *Socialisme utopique et Socialisme scientifique*, Pari Éditions sociales, 1945, p. 4.
84. K. Marx, *La Misère de la Philosophie*, p. 148.
85. *Ibid.*
86. « Tant que la domination de la classe bourgeoise ne s'était p

tal[87], il met l'accent sur la nécessité de ne pas vouloir aller trop vite. « Lors même qu'une société est arrivée à découvrir la piste de la loi naturelle qui préside à son mouvement... elle ne peut ni dépasser d'un saut, ni abolir par des décrets les phases de son développement naturel; mais elle peut abréger la période de gestation et adoucir les maux de leur enfantement[88]. » « Tenter de dépasser, dès aujourd'hui, ce qui doit être le terme du développement communiste, sa simplification absolue, le parfait épanouissement de sa maturité, équivaut à vouloir rendre mère une fillette de quatre ans. Dans le meilleur des cas, c'est une plaisanterie imbécile ou une gaminerie stupide; dans le pire, une malpropreté ou un crime[89] », s'écriera Lénine.

Marx n'est pas partisan de l'insurrection au moment où la Commune se déclenche[90], pourtant il salue avec admiration l'élan révolutionnaire des masses qui « montent à l'assaut du ciel[91] » et n'hésite pas à déclarer dans une lettre à Kugelmann que « l'histoire ne connaît pas encore d'exemple d'une pareille grandeur[92] ».

Il multiplie les efforts en vue de provoquer un mouvement de solidarité internationale en faveur de la Commune, essaie d'organiser un deuxième soulèvement dans le Sud-Ouest de la France. Plus tard, il écrira à Frankel et Varlin :

complètement organisée, n'avait pas trouvé son expression politique pure, l'antagonisme des autres classes ne pouvait pas, non plus, se manifester nettement, et là où il se manifestait, prendre cette tournure dangereuse qui transforme toute lutte contre le pouvoir d'État en une lutte contre le capital » (Paris, Éditions sociales, 1945, p. 45).

87. K. Marx, *Le Capital*, trad. Roy, Paris, Lachâtre, 1875, l. I, p. 11.

88. *Ibid.*

89. Lénine, *La Maladie infantile du Communisme*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1924, p. 49. On rapprochera encore ces textes de celui-ci, d'Engels : « L'histoire nous a donné tort à nous et à tous ceux qui pensaient de façon analogue. Elle a montré clairement que l'état du développement économique sur le continent était encore alors bien loin d'être mûr pour la suppression de la production capitaliste. » (*Introduction à la lutte des classes en France*, Paris, Éditions sociales, 1946, pp. 12-13.) L. Blanc, de son côté, croyait que les ouvriers avaient appris à « attendre leur moment » et « à ne faire que de grands coups avec la certitude du succès » (cf. Somerhausen, *op. cit.*, p. 171). Marx et Engels ne partageaient pas son optimisme.

90. Marx et Engels, *Briefwechsel*, Moscou, 1939, t. IV, pp. 453-456.

91. K. Marx, Lettre à Kugelmann du 12 avril 1871, in *La Guerre civile en France*, p. 80.

92. *Ibid.*

« J'ai écrit plusieurs centaines de lettres pour votre cau à tous les coins du monde où nous avons des branches[93]. » Une fois l'échec venu, il se préoccupe d'en tirer la leçon

La Commune a été une bonne chose. Les Parisiens se so trouvés placés dans l'alternative suivante : relever le défi o succomber sans combat. « Dans le dernier cas, la démora sation de la classe ouvrière serait un malheur bien pl grand que la perte d'un nombre quelconque de chefs. Grâ au combat livré par Paris, la lutte de la classe ouvriè contre la classe capitaliste et son État capitaliste est entr dans une nouvelle phase[95]. »

Surtout, la Commune a montré que le prolétariat ne pe pas simplement mettre la main sur une machine d'Et toute faite, mais doit briser la machine militaire et burea cratique de l'État bourgeois, instaurer la dictature du pr létariat[96]. A cet égard, la Commune a commis des faut énormes. Elle s'est, par exemple, arrêtée aux portes de Banque de France, alors que « la Banque aux mains de Commune, cela valait mieux que dix mille otages. Ce signifiait la pression de toute la bourgeoisie française sur gouvernement de Versailles dans l'intérêt de la paix av la Commune[97] ». Les proudhoniens sont, d'ailleurs, respo

93. K. Marx, *op. cit.*, p. 87.

94. Lénine s'est préoccupé d'expliquer cette attitude de Marx qu par certains côtés, semble laisser place à la critique. « Marx, écri en septembre 1870, six mois avant la Commune, avait expressément averti les ouvriers français : l'insurrection sera une folie, déclara il... Mais quand les masses se soulèvent, Marx veut marcher av elles, s'instruire en même temps qu'elles au cours de la lutte, non pas donner des leçons bureaucratiques. Il comprend que tou tentative d'escompter d'avance, avec une précision parfaite, les cha ces de la lutte serait du charlatanisme ou du pédantisme incurable Marx savait aussi voir qu'il y a des moments de l'histoire où u lutte désespérée des masses, même pour une cause perdue d'avanc est indispensable pour l'éducation ultérieure de ces masses elle mêmes et leur préparation à une lutte suivante » (*Œuvres complètes*, t. X, p. 488).

95. K. Marx, *op. cit.*, p. 81.

96. K. Marx insiste sur cette idée tant dans *L'Idéologie allemande* (trad. Molitor, Paris, Costes, *Œuvres philosophiques*, t. VI, pp. 1 et 183) que dans la *Critique des programmes de Gotha et d'Erfu* (Paris, Bureau d'éditions, 1933). *La Guerre civile en France* et *L 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte*. On retrouve encore l'idé dans une lettre à Weidemeyer du 5 mars 1852.

97. Engels, *Introduction à la Guerre civile en France*, p. 16.

sables de l'insuffisance des décrets et les blanquistes de la passivité politique.

L'idée marxienne de la destruction nécessaire de l'appareil bureaucratique et militaire de l'État sera déformée par les chefs officiels de la IIe Internationale, reprise et développée par Lénine, qui fera des Soviets la forme internationale de la dictature du prolétariat [98]. Les opportunistes croiront pouvoir tirer de la doctrine de Marx des arguments en faveur de la politique des lentes transformations, mais Lénine montrera qu'en réalité Marx a fort bien vu qu'il ne faut pas vouloir anéantir tout d'un coup le fonctionnarisme, mais « briser tout de suite la vieille machine administrative et commencer immédiatement à en construire une nouvelle facilitant la suppression graduelle de tout fonctionnarisme. Ce n'est pas une utopie, c'est l'expérience de la Commune, c'est la tâche primordiale et immédiate du prolétariat révolutionnaire [99] ».

Il y a une nation pour laquelle la révolution est possible sans destruction préalable de la machine toute faite de l'État, c'est l'Angleterre, parce qu'elle est un pays qui, bien que modèle du pays purement capitaliste, ne connaît pas le militarisme et ne possède pas ou peu de bureaucratie [100]. Lénine reviendra sur cette opinion, qui observera, en 1917, que l'Angleterre et les États-Unis se sont à leur tour enlisés « à fond dans le marais infect et sanglant des installations bureaucratiques et militaires à l'européenne, où tout est opprimé, tout est asservi [101] ».

Le marxisme n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action, s'en vont répétant les fidèles. Notre trop brève analyse de la tactique révolutionnaire chez Marx nous a permis, chemin faisant, de découvrir bien des principes qui font figure de règles; c'est que la pensée de notre auteur est indissolublement liée à l'action.

98. « Briser la machine bureaucratique et militaire, ces mots condensent la grande leçon du marxisme en ce qui concerne le rôle du prolétariat révolutionnaire par rapport à l'État. Et c'est précisément cette leçon qu'on oublie complètement et que dénature l'interprétation kautskiste, dominante du marxisme » (*L'État et la Révolution. Œuvres complètes*, t. XXI, pp. 473-474).

99. Lénine, *op. cit.*, p. 482.

100. K. Marx, *La Guerre civile en France*, p. 80.

101. Lénine, *op. cit.*, p. 473.

Certains auront en nous lisant multiplié les transpos
tions, peut-être hasardeuses. Nous n'avons pas voulu no
livrer à de telles tentatives, mais seulement contribuer à u
connaissance. Il reste que leur possibilité est une preuve
la jeunesse de la pensée d'un auteur politique à tort négli
par ceux-là mêmes qu'effraient les bouleversements do
il est la clé.

HENRI BARTOLI.

TITO, OU L'ECHEC DU COMMUNISME NATIONAL?

La disgrâce soudaine du maréchal Tito et du parti communiste yougoslave a frappé le monde de stupeur. Les meilleurs informateurs de la politique étrangère n'ont eu vent de la crise que trois jours avant le communiqué, et beaucoup de dirigeants communistes n'avaient point flairé l'hérésie La pauvreté de leurs commentaires indique suffisamment leur désarroi. Pourtant, quand on connaît les remous qui ont agité le mouvement communiste au cours de son histoire, on ne saurait s'étonner. La « bombe Jdanov » éclata le 28 juin, mais, depuis longtemps déjà, entre partis communistes, on discutait de déviations idéologiques du parti frère de Yougoslavie. On en trouve la preuve dans un article officieux, sinon officiel, paru dans *Borba* le 5 juillet dernier (*Borba* est l'organe central du Parti à Belgrade).

Il avait été prévu que, en avril, à l'occasion du passage de la délégation bulgare se rendant à Prague, il serait procédé à un échange de vues sur le développement amical des relations entre les deux pays. A cette rencontre à Belgrade, un des membres du Comité central de Yougoslavie a demandé à un des dirigeants bulgares quelle était leur opinion sur les accusations formulées par le Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S. (bolchevik) contre le Comité central de Yougoslavie. Celui-ci a répondu, entre autres, qu'il en était surpris, qu'il y avait certainement des choses exactes dans ces affirmations, puisque le Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S. le disait et qu'ils avaient demandé (les Bulgares) des explications plus détaillées.

Cette citation, dont on excusera la longueur, montre clairement l'incertitude des dirigeants communistes en ce qui concerne les reproches « idéologiques », puisque, dès que la question est débattue, ils s'abritent prudemment derrière l'autorité du parti bolchevik. La déclaration du Kominform s'appuie presque exclusivement sur des motifs idéologiques. Elle reproche à Tito son

trotskysme, ses erreurs bakouninistes, « la koulakisation [1] » de sc
régime et la mise en sommeil de son propre parti, son ignom
nie à l'égard de l'U.R.S.S. et sa collaboration avec l'impéri
lisme. Reproches apparemment contradictoires, qui cependan
au regard de la ligne marxiste stalinienne, contiennent, chacu
une part de vérité.

Qui est Tito?

Une question préliminaire se pose, question à laquelle n
d'ailleurs ne pourra apporter une réponse définitive, faute d
posséder des informations contrôlées : Qui est Tito?

En principe, Tito est le pseudonyme guerrier d'un certai
Joseph Brosz, militant révolutionnaire qui vécut longtemps e
Russie, et rejoignit les brigades internationales d'Espagne où
dirigeait les volontaires yougoslaves. Il revint dans son pays pe
dant la guerre, leva une troupe clandestine qui fit la synthèse d
groupes de partisans et de l'armée nationale. Grâce à cette arm
et à l'appui qu'il reçut de l'U.R.S.S., Tito libéra une partie d
la Yougoslavie et brisa la résistance de son rival Mikhaïlovitch
Ce Joseph Brosz a acquis, à la faveur des événements, un prestig
considérable, d'autant plus que le nouveau régime a su cristall
ser autour de sa personne un véritable culte. On connaît l
ferveur quasi liturgique qui règne en certaines manifestation
publiques. La petite ville de Bosanski-Petrovac, où Tito s'illustr
pendant la guerre, s'appelle maintenant Titograd. Les casque
tes militaires sont dites « titovka ». Enfin, le portrait géant d
Tito éclipse ceux de Staline et de Lénine. Il s'agit donc d'un ré
gime qui, à l'instar de la République soviétique, se fonde su
le prestige d'un héros. Or, un bruit court avec persistance e
Yougoslavie. On assure que Tito, actuellement régnant, n'est pa
le véritable Tito. Joseph Brosz, héros national et révolutionnaire
serait mort au cours des opérations de guerre, on aurait cach
la substitution pour éviter que, avec le personnage, ne dispa
raisse le régime. Ceux qui soutiennent cette thèse avancent
l'appui de leurs informations plusieurs arguments :

Au cours de l'année 1945, on a retiré tous les manuels sco
laires qui contenaient un portrait de Tito. En examinant les di
verses photographies en circulation, les experts ont pu distin
guer quatre hommes différents. Dans le village de Joseph Brosz
les habitants hésitent à reconnaître l'effigie du maréchal Tito
La sœur de Brosz a manifesté son étonnement. Tito possède tou
ses doigts, alors que Joseph Brosz avait un doigt sectionné. D

1. De *koulaks* : propriétaires ruraux enrichis.

plus, il ne montrait aucune disposition pour la musique, tandis que Tito joue volontiers du piano. A son procès, Mikhaïlovitch a pareillement mis en doute la personnalité de Tito et son témoignage a été confirmé par le fils de Winston Churchill et par des officiers de l'armée, qui auraient vu le maréchal tué lors d'un bombardement. Ajoutons que les nazis avaient exposé à Berlin et à Vienne l'uniforme du maréchal Tito. Enfin, lors de sa première déclaration à la radio, Tito parlait avec un fort accent russe, ce qui confirmait l'affirmation selon laquelle le Tito actuel serait un colonel soviétique, Ivan Çumariev.

Aux historiens nous laissons le soin d'apprécier ces arguments : nous les avons cités uniquement dans un souci d'objectivité. Mais certains nous paraissent trop fragiles, d'autres malaisément contrôlables pour qu'on puisse étayer sur eux une certitude. Au reste, malgré le doute, peu importe la personnalité de l'actuel Tito. Il est plus intéressant de rechercher les raisons essentielles de la lutte qui oppose le Kominform et les dirigeants du parti communiste yougoslave.

La faiblesse de la situation de Tito.

Aux motifs idéologiques se mêlent des considérations de politique étrangère. Il a semblé à l'U.R.S.S. que la Yougoslavie de Tito constituait une menace pour la sécurité et la solidité du bloc oriental. Malgré son prestige incontesté, Tito n'a pas réussi à grouper derrière lui l'unanimité yougoslave. Croate, il est suspect aux yeux de la population serbe et, d'autre part, il s'est attiré l'hostilité des Croates en procédant à des massacres. Qui le soutient ? Essentiellement la jeunesse yougoslave (S.K.O.J.) et l'appareil bureaucratique du Parti, en particulier la police politique. Dans chaque immeuble, un locataire, ou plus généralement le concierge, appartient à cette police.

En cas de troubles graves, un régime solide, grâce uniquement à sa police, se maintiendrait difficilement, d'autant plus que les indicateurs, mécontents de leur sort, déçus dans leurs ambitions, attendent pour la plupart l'occasion de se libérer.

Tito était accusé par le Kominform de pratiquer une politique tiède : la Yougoslavie est en effet un pays de petites propriétés paysannes (77 %). Le Front National veillait à ne pas mécontenter la partie rurale de la population. Agacé par trop de « critiques fraternelles », Tito réagit de façon inconsidérée et procéda à des nationalisations hâtives dans les secteurs du petit commerce et de l'agriculture. La mesure provoqua une agitation latente qui risquait de se propager dans les autres démocraties populaires.

Il y a plus grave encore : pour faire pièce au plan Marshall, la Russie a défini un plan Molotov. Il était prévu que, en échange de son bois, la Yougoslavie bénéficierait d'un équipement industriel qui l'aiderait à réaliser son propre plan. Or, la Yougoslavie n'a put exporter la totalité de ses produits vers les autres pays du Bloc oriental et elle ne reçut de l'U.R.S.S. que du matériel mili faire. D'où sa tentation de chercher à nouer un accord avec les gouvernements occidentaux. A Washington, on négocia la libération des quarante-deux millions de dollars détenus par le gouvernement des États-Unis. A Londres, en secret, on discutait un accord commercial qui, en échange de bois, assurait à la Yougoslavie des produits manufacturés. Il est apparu à l'U.R.S.S. que Tito avait caché la situation dans son propre pays, mais que en cas de conflit, il suffirait d'une intervention de l'adversaire pour déclencher la résistance et saboter les arrières de l'armée Rouge. On essaya alors de miner par l'intérieur le régime de Tito. Les étudiants yougoslaves résidant en Russie furent soumis à une propagande intense. Des techniciens soviétiques, circulant en Yougoslavie, en profitèrent pour agir à l'intérieur du Parti contre Tito. Le maréchal s'en aperçut et les fit surveiller par la police. Des ministres eux-mêmes gagnés à la cause « orthodoxe » furent emprisonnés. Mais le Kremlin constata bientôt l'échec de sa tactique qui consistait à agir sourdement et à décon sidérer Tito. Il modifia brusquement son attitude. Le but premier de la déclaration solennelle fut donc d'agir sur les communistes yougoslaves qui se préparaient à tenir congrès. D'évidence le militant moyen se préoccupe peu des thèses marxistes. Noyé dans le Front National, décimé par la guerre, le parti communiste yougoslave comprend seulement 18.000 militants ayant reçu une formation doctrinale très incomplète. Mais, par ce biais, l'U.R.S.S. a voulu sans doute frapper un grand coup dans l'esprit de ce militant moyen. Certes, le parti communiste yougoslave est resté fidèle à Tito, mais l'article de *Borba* que nous citions traduit bien son inquiétude. Ce journal déclare, par exemple, avec une sorte d'angoisse : « L'Union soviétique ne peut nous abandonner, ce serait contraire à son essence même. » En dépit de ces vœux, il semble bien que l'U.R.S.S. ait décidé, au moins provisoirement, d'abandonner la Yougoslavie. Dans l'hypothèse d'une guerre, elle constituerait plutôt un piège pour les armées rouges, et, en cas d'offensive de paix, on espère obtenir des avantages au détriment de cette même Yougoslavie, en sacrifiant Trieste et la Carinthie. De plus, le maréchal Tito — seul vainqueur de la guerre parmi les chefs des gouvernements satellites — nourrissait des projets ambitieux : la formation d'une fédération balkanique (Roumanie, Bulgarie, Grèce, Albanie, Yougosla

vie, etc.) : il suffisait au maréchal d'étendre aux pays voisins le bénéfice de sa propre constitution fédérale. La menace a paru sérieuse à l'U.R.S.S. qui redoute une coalition de ses propres satellites, coalition capable de résister à sa politique. Et, ici, il nous faut apporter quelques précisions : après la libération, l'U.R.S.S. a laissé les différents partis communistes se faire les champions des revendications nationalistes. Qui, plus que le parti communiste français, réclamait pour notre pays des avantages dans la Ruhr ? A la Pologne, on a donné le bassin de Silésie; à la Yougoslavie revenait la charge d'étendre le socialisme à Trieste et en Carinthie. Ce fut la tactique du « communisme national ». Or cette tactique échoua. La Russie est évincée du règlement des problèmes de la Ruhr, le chemin de Trieste est barré à Tito. Privé de techniciens allemands, le bassin de Silésie subit une baisse de rendement. Nous croyons volontiers que l'U.R.S.S. inaugure une nouvelle tactique. Enregistrant l'échec de ses satellites, elle tente de regagner le terrain perdu, même en sacrifiant les intérêts de ses propres partenaires. Il est significatif que la Pologne et la Tchécoslovaquie aient hésité à contresigner la « bulle rouge », tandis que la Bulgarie, plus intéressée par l'aventure, prenait une position en flèche. Les rivalités personnelles et doctrinales expliquent l'attitude des partis communistes. Il est vrai que Thorez, plus modéré, fut heureux de prendre quelque revanche sur Tito, que Togliatti se vengeait de l'échec des élections italiennes et que Dimitrov a trouvé belle l'occasion ainsi offerte d'humilier son concurrent. Mais ces explications ne nous paraissent pas satisfaisantes. Nous croyons surtout voir dans l'événement une nouvelle méthode de la diplomatie du Kremlin. Qui fut chargé d'étudier sur le vif les réactions de Tito ? Ce fut la modeste Albanie, forte de son million d'habitants, qui (remarquons-le) dut son redressement à la collaboration économique avec la Yougoslavie. Dans ces querelles nationales, l'Albanie n'a rien à perdre. Elle peut, il est vrai, sacrifier dans l'aventure toute son économie, mais elle a probablement reçu des assurances de l'U.R.S.S. Gageons plutôt que la Russie soviétique a conçu une offensive de grand style contre le champion de l'ancienne politique nationale communiste. S'il se soumet, vaincu par l'hostilité de ses proches, il rentrera peut-être au bercail, l'orgueil ravalé. S'il refuse de se soumettre ? On espère que sa situation deviendra intenable; au pire, il ne pourrait se maintenir qu'en collaborant avec les impérialistes, c'est-à-dire en se reniant lui-même.

BERNARD FÉRON.

QUATRE SEMAINES DE TREVE EN PALESTINE

(11 juin-9 juillet 1948)

Ayant eu la bonne fortune de nous trouver dans le Proche Orient pendant la première trêve en Palestine, il nous a paru intéressant de présenter aux lecteurs de *La Vie Intellectuelle* les observations et notations que nous avons rapportées de ce voyage.

On ne trouvera pas dans les quelques pages qui suivent un exposé de la question palestinienne qui exigerait un tout autre développement, mais des observations, des impressions, des jugements qui ne doivent leur intérêt qu'à la présence de l'auteur sur place et à son effort d'objectivité. Notre but est donc simplement de raconter ce que nous avons vu et de présenter nos conclusions partielles sur quelques aspects du problème palestinien.

Situation générale à l'entrée en vigueur de la trêve.

Un rapide retour en arrière est cependant nécessaire pour situer la question. Conformément aux recommandations de l'U.N.S.C.O.P. (*United Nations special commission on Palestine*, janvier-juillet 1947), l'Assemblée générale des Nations Unies avait *décidé, le 29 novembre 1947, le partage de la Palestine* en six morceaux, dont trois formeraient un État juif (Galilée Orientale, plaine côtière Haïffa, Tel-Aviv, désert du Heguev) et trois autres un État arabe. Le territoire de Jérusalem Bethléem devait être soumis à un trusteeship international. L'ensemble de la Palestine devait constituer une unité économique. La majorité des deux tiers avait été acquise de justesse grâce à la volonté concordante par exception des États-Unis et de l'U.R.S.S. L'Agence juive avait accepté cette solution comme limite extrême de ses concessions possibles; de fait, elle avait dû vaincre la répu-

gnance de l'importante fraction extrémiste de l'Irgoun et du Stern. Les États arabes de la Ligue du Caire avaient nié la légalité de cette décision et avaient annoncé qu'ils enverraient au besoin leurs armées régulières « rétablir l'ordre en Palestine » quand l'autorité mandataire de l'Angleterre aurait cessé de s'exercer. L'Angleterre, en effet, s'était abstenue dans le vote du 29 novembre et refusait absolument de s'associer à une décision qu'elle désapprouvait comme ne satisfaisant pas à la fois les Arabes et les Juifs. En conséquence, elle maintenait sa décision d'abandonner les charges du mandat en Palestine le 15 mai 1948 et de terminer l'évacuation de ses troupes le plus tôt possible après cette date et au plus tard le 31 août 1948.

Entre le 29 novembre 1947 et le 15 mai 1948, une guérilla s'organisa en Palestine sous les yeux et presque sous le contrôle de la Grande-Bretagne. Une « armée » de volontaires entraînée en Syrie (camp de Qatama, près de Damas) et commandée par Fawzi Kaoudj pénétra par petits paquets en Palestine et occupa en particulier le « triangle arabe » Maplouse-Genin-Tulkarm. La population locale n'accueillait pas sans réticences ces quelques dix mille « libérateurs » qui furent partout tenus en échec par la résistance des colonies juives menacées. A cette époque, il fut évident qu'une guerre aurait lieu et que les Arabes auraient besoin d'une aide extérieure très puissante pour emporter la décision.

Cette aide leur vint de la Grande-Bretagne qui soutint de son mieux certaines armées arabes, l'égyptienne par exemple, mais surtout porta au maximum l'assistance qu'elle s'était engagée, par traité, à fournir à l'arabe-légion (Glubb pacha) de son client Abdallah, roi de Transjordanie (600.000 habitants). Peu avant le 15 mai, les armées arabes entrèrent en Palestine pour « lutter contre le terrorisme juif », et, *au bout d'un mois de campagne, firent jeu égal* avec les combattants juifs dépourvus d'artillerie, de chars lourds et d'aviation, mais mieux instruits, mieux encadrés et d'un moral supérieur. Il parut vite que la question vitale était la lutte pour Jérusalem et du côté juif la liberté de la route Tel-Aviv-Jérusalem. L'arabe-légion et l'armée irakienne portèrent là tout leur effort, mais n'obtinrent pas le succès décisif espéré. Au sud, l'armée égyptienne, longeant la côte, arriva sans rencontrer de résistance jusqu'à Gaza, dans une situation stratégique fort aventurée; une seule colonie juive du Héguet fut conquise par elle au prix de très lourdes pertes. Dans le nord, les Juifs occupèrent Saint-Jean-d'Acre et toute la Galilée Occidentale jusqu'au Liban. Partout ailleurs, le futur territoire juif fut maintenu intact. Telle était la situation militaire au 11 juin à 4 heures du matin quand débuta la trêve de quatre semaines acceptée par

les deux partis, à la demande du comte Bernadotte, médiateu de l'O.N.U.

Erreur fondamentale de la Commission de la trêve.

Il semble qu'une erreur fondamentale du médiateur et de Commission ait été *d'assimiler les opérations militaires en Pale tine à une guerre européenne du style 1914-1918.* Dans les déc sions de la Commission, il est souvent question de « lignes t nues » et de *no man's land.* Or, pas plus chez les Arabes qu chez les Juifs, il n'existait en général de lignes au sens militai du mot. Par place des actions locales avaient eu lieu pour la po session de tel ou tel point, tandis que des zones frontières co naissaient une vie presque normale n'excluant pas une sorte d bon voisinage entre cultivateurs juifs et arabes. Aussi lorsque l Commission, en particulier pour la moisson du blé, voulut trac sur le terrain les lignes tenues par les deux adversaires, elle d recourir à l'arbitraire. Autant que nous pûmes en juger, cett détermination constitua pour les Juifs un avantage et pour le Arabes, surtout pour les paysans arabes, un délit de justice grave A ceci, les Américains, qui tenaient les leviers de command dans la Commission, répondaient sans sourire que, dans l'impos sibilité où ils étaient de connaître exactement la situation, il donnaient gain de cause à celui des deux adversaires qui présen tait sa thèse de la façon la plus plaisante à leur esprit. Si l'on s souvient que les paysans arabes dans le Proche-Orient connais sent un régime social assez proche de celui des paysans d'Europ au Moyen-Age, on imagine sans peine leur réaction quand, su des prétextes militaires fort contestables, on leur interdisait d récolter leur blé, c'est-à-dire lorsqu'on les condamnait à la fa mine pour un an. Pendant les vingt-cinq ans du mandat britan nique, malgré lui ou grâce à lui, une symbiose s'était instaurée entre kiboutsin juifs et paysans arabes. *En quatre semaines d trêve de l'O.N.U.*, on a pu voir naître et s'enflammer dans l population rurale arabe palestinienne une *haine profonde contr le Juif spoliateur*, d'autant que ce sentiment était alimenté pa ce qui se lisait au sujet des Arabes des villes de Haïffa et de Saint Jean-d'Acre. Par contre, les mêmes ruraux qui jusqu'à la trêve supputaient malaisément « leur libérateur » arabe et traitaient de « collaborateurs » ceux qui administraient le pays pendant « l'oc cupation » ont pris conscience, pendant la trêve, d'une certaine communauté d'intérêts entre eux et « l'armée de la libération » de Favutzi Kaoudj. Pendant des semaines, les observateurs mili taires de l'O.N.U. eurent la tâche ingrate de faire appliquer sur le terrain des décisions de Cabinet absolument inadéquates et

tentèrent d'atténuer les frictions que faisait naître inévitablement cette application. Aussi, la nervosité allait-elle croissante dans les deux camps, ainsi que l'animosité des uns et des autres contre les représentants de l'O.N.U.

Les réfugiés juifs de Chypre.

Un autre rôle intéressant de la Commission de la trêve fut le contrôle de l'immigration juive, le principe étant qu'aucun des deux adversaires ne devait pendant ces quatre semaines augmenter son potentiel militaire. Il ne semble pas que les pays arabes entourant la Palestine aient été l'objet d'un contrôle quelconque; par contre, les Arabes avaient exigé que les côtes et ports de Palestine soient soumis à une surveillance stricte pour éviter l'entrée en Palestine juive de combattants entraînés et d'un matériel lourd qui eût assuré la victoire d'Israël à la reprise des hostilités. Ce contrôle eut lieu assez efficacement, mais certains prétendent que la bagarre meurtrière entre Irgoun et Haggana, lors de l'arrivée à Tel-Aviv d'un bateau, l'*Altalena*, chargé de matériel de guerre, fut un bluff. Ce bateau a bien été incendié et coulé par l'artillerie de l'Haggana, mais la presque totalité de sa cargaison aurait été préalablement débarquée sur les plages de la région de Nathania, ce qui expliquerait en partie le succès remporté par les Juifs à Lydda, Ramleh et Nazareth, pendant l'entre-deux trêves. A cette question de l'immigration était liée celle, délicate et douloureuse, du « rapatriement » des réfugiés juifs enfermés à Chypre par les autorités britanniques. Celles-ci avaient décidé tardivement d'autoriser l'embarquement de ces réfugiés à destination de Haïffa; *à l'exception des hommes aptes à porter les armes* et d'âge militaire, c'est-à-dire entre dix-huit et quarante-cinq ans. Les transports devaient se faire par deux bateaux juifs, le *Pamyork* et le *Pancrecent*, soit mille huit cents réfugiés par bateau et par voyage. La Commission de la trêve avait accepté de contrôler l'exécution de cet embarquement; elle eut ainsi l'occasion de connaître ces camps de Chypre où les Britanniques enfermaient jusqu'au 15 mai 1948 les Juifs qui tentaient d'entrer clandestinement en Palestine par voie maritime et que, en vertu du Livre Blanc, illégalement en vigueur depuis 1939, la *Royal Navy* cueillait au large des côtes de Palestine.

Il est impossible de ne pas éprouver une *profonde commisération* pour ces malheureux de tous âges, hommes et femmes, enfermés derrière des barbelés sous un climat pénible, vivant dans un camp sous tentes au milieu de sables désertiques depuis des mois et des années, alors qu'ils ont déjà subi antérieurement de multiples vicissitudes et qu'ils ont pu croire un instant toucher

à la Terre Promise. Beaucoup d'entre eux portent sur leurs corp les traces des camps du nazisme. A voir leur état physique actue il paraît évident que les Britanniques les ont parfaitement al mentés; quant à leur confort spirituel et moral, il ne semble pa que les autorités de ces camps en aient seulement eu l'idée. L réfugiés mènent là une vie intermédiaire entre la vie bourgeoi traditionnelle et le collectivisme intégral; il est difficile de déte miner auquel de ces deux modes de vie est imputable le nombr élevé de naissances et de femmes enceintes, surtout les plus je nes. Pendant leur séjour dans ces camps, situés les uns à Fam gouste (ex-capitale de Lusignan), les autres à quelques milles d là, tous sont tenus d'apprendre l'hébreu.

Sous la haute direction d'un représentant de l'État d'Israël, l autorités locales de l'agence juive avaient accepté la charge d dresser la liste des partants, de les rassembler, de les présente devant la Commission de contrôle (officiers et médecins britan niques, représentants de l'O.N.U.) et de faire assurer la polic intérieure des camps pendant cette opération délicate. Cette mis sion n'a pas été remplie : sur les listes de partants figuraient d nombreux hommes d'âge militaire et aptes à porter les armes on laissa le désordre se développer dangereusement autour de l Commission, bref on ne sut ou ne voulut ni prévoir, ni veiller à l'exécution des ordres. Il semble que l'agence juive ait cherch à faire arriver à Haïffa le plus grand nombre possible de combat tants des deux sexes et que le désordre signalé plus haut ait été sinon voulu, du moins consenti pour réaliser ce but en lassan la Commission.

Les candidats à l'embarquement, porteurs d'une fiche d'identi fication sans valeur réelle, étaient présentés par groupes de dix à vingt à la Commission. Tandis que, à quelques mètres de là, des centaines de réfugiés soit attendaient leur tour, soit regardaient partir leurs congénères. Les hommes âgés de moins de trente ans étaient généralement inscrits comme nés en 1931 et se présentaient rajeunis au maximum (rasés à la pierre ponce, y compris les poils du sternum, culottes courtes, etc.). Au contraire, la date de naissance de ceux de plus de trente-cinq ans était le plus souvent 1902; ils se présentaient avec des barbes de huit jours, des lunettes fumées, le chef couvert d'un chapeau mou crasseux ou d'une casquette, un pantalon en accordéon, l'aspect aussi usé que possible. Il était vraiment délicat de se prononcer sur l'âge réel de ces hommes, et les autorités juives firent constamment appel aux sentiments d'humanité, mais ne demandèrent jamais qu'on se référât aux fiches d'identification qu'elles avaient établies. Autre difficulté : il n'avait pas été précisé qui avait pouvoir de décision en la matière, des militaires britanniques ou des

observateurs de la mission Bernadotte. Pratiquement, avec beaucoup de correction, les Britanniques, à notre connaissance, n'allèrent jamais contre un avis nettement exprimé d'un représentant de l'O.N.U. L'élimination de certains hommes, trop nettement d'âge militaire, provoqua parfois des scènes de famille déchirantes ou des cris, des larmes plus ou moins spontanées, des crises d'hystérie même, bref des incidents qui faisaient facilement monter la température parmi les réfugiés qui assistaient à ce tri de bétail humain. A un moment, il y eut même un début de sédition dans l'un des camps et la Commission fut prise sous une véritable grêle de pierres, plus spécialement destinées aux officiers britanniques, qui se retirèrent avec beaucoup de dignité. Le travail dut être interrompu.

Haïffa.

Faute d'avoir pu bénéficier d'une observation directe sur le reste du territoire d'Israël, à Tel-Aviv notamment, et sur Jérusalem, nous nous abstiendrons de toute vue d'ensemble et nous nous bornerons à noter objectivement ce qui nous a été donné de voir et de sentir personnellement à Haïffa et dans la région et à émettre certains jugements qui, eux, ne sauraient avoir qu'une valeur subjective.

Dès l'arrivée sur l'aérodrome où se juxtaposaient encore sans se mêler civils juifs et militaires britanniques; on éprouvait l'impression saisissante, et médiocrement plaisante, de toucher une *terre exclusivement israélite* où rien n'existe qu'en fonction d'Israël. A peine au sol, on peut être l'objet d'un couplet de propagande assez maladroitement servi : « Vous arrivez ici dans un pays civilisé au milieu d'une population intelligente et honnête, avec laquelle vous pourrez causer... » Par contre, on est étonné favorablement de voir fonctionner cet aéroport, dans un *ordre remarquable* pour un pays d'Orient, et cela *sans aucune hiérarchie apparente*. La même observation a pu être faite au port de Haïffa dans des unités au contact, dans un kiboutz (colonie collectiviste) et sur l'un des bateaux de commerce israélien, en somme le contraire de ce qui a été noté à Chypre.

Quand on pénètre dans la ville, on éprouve un curieux sentiment de malaise qui n'est pas dû seulement à l'état de guerre, aux démolitions sévères des quartiers arabes, aux sentinelles, hommes ou femmes en uniformes assis en de multiples endroits, leur mitraillette sur les genoux. Ce *malaise est dû au fait qu'on se sent étranger* avec le sens fort que les Grecs de l'Antiquité donnaient à ce mot, étranger non pas tant parce qu'on appartient à telle nationalité, mais parce qu'on n'est pas Juif et qu'à ce

titre, le voulût-on, on ne pourrait jamais s'intégrer à cette com munauté. C'est en tout cas le sentiment non seulement des Arab de Haïffa, mais aussi des caïfiotes de longue date, Grecs p exemple.

Dans les trois premiers jours de juillet, aussitôt après le dépa des derniers Britanniques, les autorités locales, c'est-à-dire ju ves, prescrivirent que tous les Arabes restant encore à Haïf seraient groupés en un seul quartier (ex-quartier arabe très d moli) en n'emportant avec eux qu'une cinquantaine de kilos bagages. L'exécution effective de cette mesure rappelait fâcheu sement les méthodes nazies et la *mise en ghetto*. Mais les Arabe réduits à l'état de minorité opprimée, ne sont pas seuls en caus Pendant notre séjour à Haïffa, nous avons vu la municipali prendre possession non seulement de l'hôpital gouvernement (donc arabo-juif par statut), mais aussi de l'hôpital italien et d bâtiment occupé par la Croix-Rouge internationale. Sans dout tout ceci peut-il s'expliquer officiellement par les nécessités d temps de guerre, mais le fait lui-même peut être interpré comme l'indice d'une dangereuse *crise de racisme et de nation lisme* du jeune État enfanté dans la douleur.

A titre documentaire, il nous semble intéressant de noter *l dernier stade de l'évacuation britannique*, qui eut lieu les 23 30 juin 1948. Lorsque, en fin mars, les Juifs s'emparèrent d Haïffa avec la complicité tacite des Britanniques et y écrasèren d'un seul coup la population arabe, l'autorité mandataire s'étai réservée la cinquième partie du port et des bâtiments d'intér stratégique dans la ville. Les Britanniques gardèrent jusqu'a bout une dignité parfaite et eurent constamment la situatio bien en mains. Leur port était sévèrement gardé, entouré de bar belés, interdit aux non-Britanniques, leurs bâtiments, transfor més en blockhaus, étaient tenus par des unités d'élite (comman dos de la marine) qui conservèrent jusqu'à la fin une puissanc offensive et défensive intacte. Dans la soirée du 29 juin, ces uni tés, dans un ordre parfait, sans nulle précipitation, sans aucu cri, furent emmenées toutes armées sur leurs bateaux et embar quèrent. Le 30, tandis que les bateaux de guerre tenaient la vill sous leurs canons, le quartier du port et le port lui-même furen évacués et passés régulièrement aux autorités civiles. Au fur et mesure de cette évacuation, la partie se trouvait ceinturée de bar belés et gardée de près. L'incident des trois chars lourds volé par leurs conducteurs britanniques au profit des Juifs fut consi déré comme plus amusant que sérieux, malgré l'importance rela tive d'une telle prise dans cette guerre particulière. Cependant le général Mac Millan lui accorda suffisamment d'importance pour refuser de se rendre, comme il avait promis antérieurement de

le faire, à un cocktail d'adieu offert par les autorités juives. Contrairement à ce qu'on pouvait attendre, ce dernier acte de l'évacuation des ex-mandataires ne fut pas salué par des manifestations populaires ou par une joie évidente de l'homme de la rue. On pourrait trouver là l'indice d'une inquiétude de se trouver désormais seul à seul avec le monde arabe, ou, mieux, croire à la sagesse politique consistant à voir dans l'ami de 1917, à travers l'ennemi de 1939-1948, l'allié possible de demain. Peut-être, en définitive, est-il plus simple d'accepter l'explication qu'on nous donna d'une population trop cruellement endeuillée pour se livrer à des démonstrations exubérantes.

On aurait une vue très incomplète, et même fausse, de la vie et de l'opinion d'Israël si on bornait son observation à la ville. *La population rurale, industrielle et artisanale de la campagne* mérite, par son importance numérique et par ses qualités morales et intellectuelles, qu'on s'y intéresse de près. C'est là qu'on nous fit une critique fort intéressante du livre de Koestler, *La Tour d'Ezraa* (*Thieves in the night*), à qui on reproche d'avoir mis au centre de son roman et comme avec généralité ce qui n'existe qu'à l'état d'exception, le sentiment de la « chose à oublier », alors que la foi qui les anime est non pas négative, mais constructive; on rejette également la conclusion suggérée par Koestler que l'aboutissement logique et louable du vrai sioniste est l'affiliation au terrorisme. Là aussi, nous avons constaté la coexistence de ces deux sentiments dont la contradiction n'est qu'apparente : le désir de ne pas reprendre la guerre en raison de son prix élevé, surtout en pertes humaines irréparables, et la volonté de combattre jusqu'à la victoire, sachant bien que la défaite serait la destruction de leur vie et de leur œuvre.

Fin de la trêve.

Ce souhait de la prolongation de la trêve était général chez les Juifs, non seulement en raison de ce qui vient d'être dit, mais aussi, il faut le reconnaître, parce que la trêve jouait en leur faveur sur tous les terrains : local, militaire et diplomatique. Par contre, le combattant arabe, comme le paysan palestinien, avait l'impression d'être « roulé » dans un jeu dont il connaissait mal les règles et rêvait de remettre la question au sort des armes dont il croyait pouvoir espérer un jugement favorable. Pourtant, au *Caire*, la population ne semblait encline ni à l'enthousiasme, ni à l'optimisme, et à *Beyrouth* personne ne semblait prendre au sérieux cette guerre palestinienne, qui, pour certains, est une folie criminelle. Dans la capitale libanaise, on estimait d'ailleurs généralement, dès ce moment, que les Arabes accepteraient nécessai-

rement la prolongation de la trêve au bout de quelques jours. On doit se rappeler que, au Liban, beaucoup de chrétiens souhaitaient secrètement un succès juif suivi d'une entente judéo-libanaise qui mettrait en échec l'islamisme menaçant de la grande sœur syrienne.

Conclusion.

Donc, par la seule volonté arabe, les hostilités ont repris au dernier jour des quatre semaines de trêve, le 9 juillet au matin, pour être *à nouveau stoppées* le 17 juillet. Ces huit jours ont suffi pour montrer aux *Arabes* qu'ils ne pouvaient plus compter sur une décision favorable par les armes et qu'ils risquaient même de subir des échecs graves, sinon des désastres, sur le champ de bataille. D'autre part, les *États-Unis*, éclairés par l'expérience sur le bluff arabe, semblent avoir renoncé définitivement à l'idée qu'ils avaient lancée en mars d'un trusteeship sur la Palestine. La *Grande-Bretagne*, de son côté, semble vouloir changer radicalement sa position à l'égard des Arabes, puisque la Chambre des Communes a refusé de voter les cinq cent mille livres sterling qui donnent sa figure au roi Abdallah de Transjordanie. Celui-ci a d'ailleurs immédiatement tiré la conclusion de ce vote et a exigé de la ligue arabe l'acceptation de la trêve afin de pouvoir encore tirer un suffisant bénéfice dynastique de sa position actuelle.

Dès maintenant, on peut affirmer que l'*État d'Israël est entré dans le domaine des réalités politiques* et que la ligue arabe a gravement compromis son prestige jusqu'alors croissant dans une épreuve de force dont il était peu raisonnable d'escompter un franc succès. Dans ces conditions, il conviendrait peut-être de reviser au plus tôt notre position à l'égard de la reconnaissance du jeune État d'Israël. Il serait possible, avec un peu de savoir-faire, d'expliquer à notre Moghreb que ce n'est pas l'Islam, mais un pouvoir politique arabe usurpé qui serait mis en échec par cette mesure. Toutefois, le rôle traditionnel de la France chrétienne en Orient, comme son rôle de puissance protectrice de vingt millions de Musulmans, devrait nous pousser à exiger, sous une forme qu'il ne nous appartient pas de définir ici, une *protection efficace de tous les lieux saints* en Palestine. On peut espérer que, première puissance occidentale à reconnaître le nouvel État, la France serait mieux placée que quiconque pour obtenir d'Israël des garanties solides sur ce point essentiel.

Jean de Lonprez.

L'ECONOMIE FRANÇAISE PENDANT LE DEUXIEME TRIMESTRE

I

PRODUCTION ET CONSOMMATION

1. — L'énergie

Les disponibilités ont été les suivantes, pendant le trimestre :

a) *Le charbon.*

En milliers de tonnes

	avril	*mai*	*juin*
	—	—	—
Production	4.360	3.934	4.090
Importations	1.426	1.266	1.771
Arrivages de Sarre	171	130	206
	5.957	5.330	6.067

Feu le goulot d'étranglement charbon se porte mieux que ne l'auraient fait croire les propos optimistes de M. Lacoste.

L'objectif de la production nationale est certes atteint puisqu'il y a environ 26,2 millions de tonnes de charbon disponibles au premier semestre, alors que les évaluations minimum du plan Monnet sont de 51 pour l'année entière.

Toutefois, c'est l'insuffisance des importations qui ne permet pas de sortir définitivement de la pénurie de charbon. Le plan prévoyait 21 millions de tonnes d'importations pour l'année, c'est-à-dire 1.750.000 tonnes par mois. Or les arrivages mensuels ne dépassent que rarement 1.400 à 1.500.000 tonnes. Les contingents de la Ruhr et de la Sarre se sont bien accrus comme prévus, mais les envois des États-Unis ont été retardés.

b) *L'électricité.*

La production d'énergie hydro-électrique a été remarquable ce trimestre : l'augmentation de la capacité des usines et d'excellentes situations climatériques ont entraîné en mai et juin des productions quotidiennes dépassant 50 millions de kilowatts-heure, soit presque

l'équivalent d'un million de tonnes de charbon par mois, ce qui a d minué la production thermique et soulagé les autres utilisations charbon.

c) *Les carburants.*

Plus contradictoire en apparence est la pénurie de carburants. se trouve que l'on a pu importer au premier semestre de grand quantités de pétrole brut, ainsi que des quantités non négligeabl de gas-oil et de fuel-oil. Mais la distribution a été beaucoup pl faible. En particulier, en juin, les sociétés pétrolières ont dû fai des restitutions pour avances antérieures.

Cependant la marche du raffinage a-t-elle été en mai de 10 millio de tonnes brutes par an, alors que la capacité des raffineries n'éta avant guerre que de 8 millions de tonnes. Mais, et c'est là la pr mière raison de la pénurie d'essence, une grande partie de ce ca burant est destinée à être transformée en fuel lourd, dont le pr gramme de cette année est de 3,5 millions de tonnes (non compr 1 million de tonnes de fuel-oil plus léger et que l'on ne pourra peu être pas obtenir).

Les perspectives d'avenir sont beaucoup moins brillantes. Les ra ports des États-Unis sur les projets des « Seize »[1] signalaient q la France devait admettre un retard de deux ans dans l'importatio pétrolière, dont elle fixait le chiffre à 7.620 millions de tonnes (do 5.000 des États-Unis) pour l'année fiscale 1948-1949, contre les 8.5 demandés. Aussi l'industrie du raffinage, qui a tourné à plein trimestre, va-t-elle connaître une diminution sensible d'activité. Cet perspective a commandé une économie et un stockage que ne com prennent pas ceux qui n'observent pas la production courante.

Une telle restriction est une des plus sévères que nous connaission d'autant que bien des espoirs avaient été mis dans l'augmentatio des importations de produits pétroliers, impératif majeur de not équilibre en 1950.

2. — La production industrielle

Les statistiques du nombre de wagons chargés montraient un pointe de l'activité fin février, puis un long palier très légèrem au-dessous, jusque vers le milieu de juin, et une légère diminutio fin juin. C'est une évolution semblable qu'indique l'indice génér de la production industrielle (Bâtiment non compris), stabilisé au environs de 112.

L'indice des Bâtiments est passée de 118 en janvier à 107 en févri à 122 en mars et 126 en avril, mais ses variations sont saisonnière Il est donc incontestable que, depuis février, la production se situ à un niveau nettement supérieur à celui de 1947, et ceci d'une m nière à peu près constante.

Les chiffres des faillites corroborent cette évolution. Malgré c

1. « Commodity Report » sur l'essence.

qu'en pense l'opinion, ils sont restés faibles en avril et mai, et ne se sont que très légèrement relevés en juin (195 au total en comprenant le commerce). On sait d'ailleurs qu'ils ne représentent qu'avec retard les difficultés dans les affaires. Mais nous sommes très loin du niveau de 1938.

Ce nouveau niveau entraîne une amélioration notable de la productivité du travail, qui, dans les industries de transformation, a, d'après les calculs de M. Magron, atteint les indices suivants dont la base est 1938 :

Janvier 1946	61
Janvier 1947	78
Octobre 1947	84
Février 1948	91

Ces chiffres sont fort importants, même si l'on ne doit pas les considérer comme absolument précis. Que l'industrie française soit depuis quatre mois stabilisée à un palier représentant 112 % de la production de 1938, obtenu avec une productivité des 9/10, explique en un raccourci suffisant l'état de cette industrie.

Quant à l'évolution de cette production, il ne me semble pas, pour différents motifs, qu'elle doive sensiblement s'écarter de ce palier avant le printemps 1949 [2].

Les restrictions des importations à elles seules ne permettraient pas un bond considérable en avant; mais la situation des trésoreries, la légère agitation sociale larvée sont également des facteurs importants pour stabiliser la production à ce palier, où un regroupement et un classement doivent se faire.

Parmi ce total constant de la production, la part des biens d'investissement a-t-elle augmenté ? La sidérurgie donne des renseignements contradictoires. En effet, d'une part la production d'acier a atteint en avril un chiffre record avec 641.000 tonnes (alors que la moyenne mensuelle de 1948 était 518.000 tonnes), mais redescendait en mai à 583.000 tonnes. Par ailleurs, les tonnages de fonte croissent constamment pour atteindre 562.000 tonnes en juin (501 en 1938).

Ces chiffres sont intéressants à considérer parce que la production française d'acier est le pivot de sa politique économique, et même de sa politique extérieure. Les « Seize » avaient prévu qu'elle serait de 10,4 millions de tonnes pour l'année 1948, mais les Américains firent remarquer à juste titre que ce chiffre était incompatible avec ceux de 1947, et ont estimé à 8 millions de tonnes notre production d'acier pour l'année fiscale 1948-1949. Les auteurs du Bilan national ne s'étaient pas fait illusion : au contraire, les résultats obtenus au premier semestre sont d'environ 10 % supérieurs aux prévisions effectuées lors de la préparation du Bilan.

La même contradiction se retrouve en matière de matériaux de construction, où les chiffres relatifs à la production de ciment culminent en mai (460.000 tonnes contre 296.000 en 1938), alors que la progression des briques et tuiles est continue.

Dans l'ensemble, donc, la production de biens d'équipement a con-

2. Certains considèrent cette hypothèse comme trop optimiste.

tinué à augmenter au cours du trimestre : la production de camio et de camionnettes a dépassé mensuellement 8.000 unités, cependa que celle des voitures de tourisme fléchissait au-dessous de ce mên nombre.

Par ailleurs le machinisme agricole a été très vivement encoura ainsi que les constructions navales. Dans ces deux secteurs; les pr visions de l'hiver dernier ont été dans ce domaine très légèrem dépassées.

3. — Production agricole

On sait que l'hiver avait bénéficié d'une température clémen présageant de belles récoltes. Malgré les pluies de juin, ces espéran n'ont pas, dans l'ensemble, été déçues.

La récolte de céréales sera bonne. Les prévisions des « Seize » éta de 73.000.000 de quintaux de blé et de seigle et 63.600.000 de quintau de céréales secondaires. Les Américains avaient largement estimé l prévisions de blé et de seigle, et diminué celle des céréales seconda res.

Il semble bien qu'on doive effectivement atteindre 80.000.000 de qui taux de blé et 54.000.000 de céréales secondaires. Mais la récolte se moins bonne en Afrique du Nord, ce qui renverse la situation d l'année dernière, et nous devrons rendre à ce territoire des quantit empruntées pour la campagne actuelle, ce qui doit atténuer l'opt misme en la matière.

Par contre, la vigne, dont la sortie des grappes s'annonçait abo dante, a été attaquée sérieusement par le mildiou, et il est à crain que la quantité de vin obtenue n'en soit affectée.

4. — Le commerce et les services

Ce secteur encombré où la productivité est certainement très fa ble n'a pas encore été dégagé au cours du trimestre. Il semble mêm qu'il se soit montré plus à l'abri des effets déflationnistes que l'in dustrie, ce qui aurait des répercussions fort graves.

On rappellera à ce sujet la composition de la population activ au 1er janvier 1947 ;

	En millions de travailleurs
Activités primaires	7
Activités secondaires	6,2
Activités tertiaires	7,1
Total	20,3

L'économie française n'aura retrouvé un équilibre provisoire mais admissible, que lorsque le secteur tertiaire n'occupera pas plu de personnes que le secondaire [3].

3. L'évolution de longue durée conduira le secteur tertiaire reprendre de l'importance, d'ailleurs au dépens du primaire. Il n'em pêche que dans l'immédiat ce secteur est trop gonflé par rapport au secondaire.

5. — Les ressources extérieures

On a beaucoup discuté en France, ces temps-ci, au sujet du mouvement du commerce extérieur. Cependant, il est difficile d'attacher de l'importance aux statistiques douanières. En premier lieu, le changement de nomenclature interdit toute comparaison avec l'année précédente. Ensuite, l'inclusion des chiffres relatifs à la Sarre dans la statistique douanière s'est faite par étapes en mars et avril. Troisièmement, il faut noter que, en diverses occasions, les chiffres figurant sur les rubriques des quatre premiers mois correspondent à des périodes variables, différentes du mois légal, celles relatives aux exportations ne correspondant pas aux importations. Quatrièmement, les matières premières continuent, comme par le passé, à être évaluées forfaitairement d'après un critère fiscal et non d'après leur valeur réelle. Enfin et surtout, les importations sont comptabilisées à des taux de change différant du simple au double, le tout étant cependant purement et simplement additionné.

Il n'en reste pas moins que la structure du commerce extérieur français est tragique. Le plan Marshall seul est fort insuffisant pour assurer l'équilibre de notre balance des comptes qui, jusqu'à présent, avait bénéficié de prêts, de l'aide intérimaire et de différents fonds de tiroirs. L'échec de M. Mayer, qui n'a pu faire rentrer les devises et l'or, risque de compenser plus que largement ses demi-succès internes.

Aussi, le commerce extérieur *devient maintenant le problème crucial de l'économie française*. Les difficultés sont de deux sortes. Il est d'abord difficile de trouver des spécialistes en France pour assurer la direction du commerce extérieur. Il faudra alors procéder à des réformes complètes de la structure de l'économie.

On croyait généralement qu'il était suffisant d'augmenter la production pour obtenir un équilibre de la balance des comptes. En fait, on commence à s'apercevoir qu'il n'en est rien : au contraire, une production accrue nécessite des importations accrues, alors que les exportations ne s'exportent plus automatiquement.

Mais ce changement de structure, dans l'état de notre pauvreté, réclame des options : si l'on importe du blé, on ne pourra pas alimenter les fabriques de textiles, par exemple.

C'est pourquoi le centre de la politique économique se trouve dans le commerce extérieur : dans une politique des importations et dans une politique des exportations. Mais ce n'est guère possible sans une intervention énergique du gouvernement. Par ce biais, toute la politique libérale de M. Mayer est remise en jeu.

II

LE CIRCUIT DE L'ARGENT

Le train des mesures Mayer a connu les sorts les plus divers. En matière de finances extérieures, l'échec a été complet. A l'intérieur,

il a occasionné un effet certain de déflation, dans l'ensemble heure
mais assez mal réparti dans le détail, et qui n'a satisfait person

1. — Les finances publiques

Les compressions de dépenses se sont révélées particulièrem
difficiles. En particulier, la liquidation d'un certain nombre de fo
tionnaires n'est pas encore passée dans les faits.

Au mois de juin, le gouvernement s'est trouvé devant la fau
question de la subvention du charbon. On sait, en effet, que la
valuation a eu pour effet de faire bénéficier le gouvernement de p
ments plus importants en francs correspondant aux marchandi
expédiées par les Américains. Mais si les paiements sont plus fo
c'est que les marchandises se sont vendues au public plus cher,
cela risque de faire monter l'indice des prix. Si l'on veut éviter
écueil, il suffit de ne pas majorer le prix des marchandises et
vendre le charbon à l'ancien prix.

Il s'agit là, on le voit, d'une opération qui n'a rien à voir avec
décaissement pur et simple du Trésor pour combler une différen
entre un prix de vente et un prix de revient. Au contraire, l'Ét
possesseur à titre gratuit de certaines marchandises, ne veut pas
augmenter le prix à l'occasion d'une dévaluation. Mais la questi
se complique par l'exigence comptable des Américains. La non-au
mentation du prix du charbon doit se traduire par l'ensemble d'u
inscription comptable majorée au titre de l'aide et d'une subv
tion égale à cette majoration.

Cependant, cette opération apparaît comme un manque à gagn
réel à qui avait par avance escompté pour le Trésor la recette supp
mentaire due à l'augmentation interne du prix du charbon.

C'est là que se trouve l'erreur : on n'avait pas le droit de se réjou
d'une telle aubaine sans penser que cela ferait monter les prix.
s'agissait, en fait, de quelque chose de très voisin d'un impôt in
rect. On peut en profiter, mais il faut en mesurer les conséquenc

Cette question se complique depuis que le Fonds d'équipem
est en principe destinataire des sommes provenant de la vente
France de l'aide Marshall. Qu'on ne voie d'ailleurs aucune aggra
tion ou amélioration de la situation financière dans de telles mes
res qui ne peuvent être que comptables. Leur seul effet est de forc
le gouvernement à dépenser pour l'équipement — s'il veut sau
la face. Mais le total des ressources et des dépenses, en ce qu'il a
sur la circulation monétaire, n'en est pas affectée pour autant.

A cet égard, le deuxième trimestre a connu une situation de T
sorerie remarquable : cela n'a rien d'étonnant en raison de l'éno
gique politique fiscale adoptée.

Les avances de la Banque à l'État, qui étaient de 154 milliards
francs le 1er avril, n'étaient plus que de 126 milliards le 1er juill
Devant une telle aisance, il est peu probable que le Trésor ait u
de procédés latéraux d'émission de Bons du Trésor pour les ba
ques : l'État a donc purement et simplement remboursé 28 milliar
à la Banque de France.

Mais, au deuxième semestre, les choses se présentent beaucoup moins bien. Le budget a par lui-même un déficit d'environ 75 milliards de francs, auquel il faut ajouter 25 milliards pour le déficit propre des P.T.T., le gouvernement n'osant pas relever les tarifs postaux et téléphoniques, par peur de l'effet psychologique de hausse.

Au total, l'équilibre probable de la Trésorerie au deuxième semestre peut se résumer comme suit :

	En milliards de francs	
Dépenses :		
Déficit budgétaire	100	
Reconstruction	110	
Équipement	110	
Divers	80	
Ensemble		400
Ressources :		
Report de Trésorerie du premier semestre	50	
Contre-partie aide Marshall	135	
Emprunts de sinistrés	15	
	200	
Ensemble		200
Déficit du Trésor		200

Ces 200 milliards de déficit moyen posent un grave problème au gouvernement. En admettant qu'il puisse éviter l'écueil des augmentations de salaires, il se trouve devant la situation contradictoire suivante : les mesures monétaires ont ramené la confiance qui permettrait à l'épargne de s'investir; mais elles ont supprimé cette épargne.

2. — Les mouvements de crédit

En effet, la circulation des billets était au 1er juillet de 825 milliards alors qu'elle était le 22 janvier de 892 milliards. Et, au 1er juillet, il n'y avait plus que 30 milliards en billets de 5.000 francs bloqués.

Quant à la circulation fiduciaire, elle était déterminée par les éléments suivants. Les dépôts dans les banques qui s'étaient sensiblement augmentés au cours des quatre premiers mois de l'année n'ont pas varié au mois de mai. Par contre, la Banque a fait appel au réescompte de la Banque de France pendant tout le trimestre, de telle sorte que cette banque centrale, sans augmenter la circulation monétaire, a pour ainsi dire viré du secteur public au secteur privé de 30 à 40 milliards de francs de crédits.

Peut-on dire, dans ce cas, qu'il y ait eu une politique de rétention de crédit? Il ne le semble pas. Les instructions énergiques du gouvernement perdent beaucoup de leur force quand elles traversent les organismes de direction et d'exécution du crédit, tels que la Banque de France et les autres banques.

Pourtant, c'est par cette direction du crédit que l'on pourrait, da la période difficile que nous allons traverser, faire un dernier eff pour essayer de résoudre le problème de commerce extérieur. Seu les industries exportatrices devraient maintenant recevoir ce crédi ainsi nous pourrions peut-être sortir de l'impasse.

On dira : il est vrai, que c'est préparer la crise à l'intérieur.

3. — Les prix et les salaires

Il y a, effectivement, un air de crise dans l'économie française. de nombreuses bonnes volontés attirent à cet endroit l'attention gouvernement. Mais la crise, c'est précisément ce que ce dernier recherche : baisse des prix et crise sont les deux faces d'une mê pièce. Il n'y a donc pas à rechigner : il nous faut une crise. M il ne faut pas n'importe quelle crise : il faut une crise commerci et non industrielle. C'est évidemment plus difficile à dire qu'à fai

Cependant, bien des symptômes ne sont pas ceux d'une pério d'abondance. En premier lieu, les prix, s'ils se sont stabilisés, baissent pas.

Les prix de gros ont accusé une augmentation légère, mais c tinue, incompatible avec toute crise véritable. Passe encore pour l' dice des prix des produits industriels monté de 1.518 en mars et av à 1.562 en mai et 1.572 en juin ! C'est là la séquelle de l'alignem des prix de certaines marchandises importées. Mais l'indice des p de gros des denrées alimentaires, qui était de 1.554 en mars, a crû avril et mai où il était à 1.562. Cependant, en juin, une baisse s sonnière l'a ramené à 1.661. Les prix de détail ont été plus stable de 1.499 en mars et avril, ils ont coté 1.511 en mai et 1.529 en juin il est vrai que c'est au prix de nombreux efforts.

Les salaires n'ont augmenté que légèrement : en fait, de nombre avantages locaux ont été accordés à la fin du semestre.

Pourquoi, s'il y a mévente, les prix ne baissent-ils pas ?

C'est que la mévente n'amène pas forcément une baisse des pr comme M. Mayer l'espérait. En effet, c'est seulement dans le cas où y a concurrence parfaite entre les vendeurs et les acheteurs, et, outre, quand la mentalité des uns et des autres est celle d'un *hom economicus*[1] que la théorie et l'expérience ont montré que la restr tion du crédit et la mévente impliqueraient une baisse des prix.

L'association des patrons, comme celle des ouvriers ou des conso mateurs d'ailleurs, a faussé ces mécanismes. En juin 1948, nous ass tons au développement d'une nouvelle mentalité de ces agents é nomiques : ils voient bien que leur intérêt est de baisser les pr mais ils n'osent le faire, car ils sont syndiqués. La baisse, profitab pour l'ensemble de la profession, mettrait en faillite les entreprises

1. L'*homo economicus* schématise l'individu qui analyse parfai ment la situation dans laquelle il se trouve et recherche, sans laisser influencer par des considérations sentimentales, le maximu de son intérêt.

mauvais rendement, ce qui serait d'ailleurs la réalisation de la condition favorable du relèvement de l'économie française. Mais les responsables des syndicats patronaux n'osent pas prendre de telles décisions, et ils vont jusqu'à demander à l'État d'imposer la baisse [5].

C'est là en partie l'origine du frein donné à la baisse de prix et au mouvement des faillites qui empêche à l'atmosphère de crise de se transformer en crise effective, au bon sens du terme.

Mais il ne faut pas oublier que les difficultés financières que l'on prête au gouvernement au deuxième semestre, l'insuffisance des techniques bancaires pour répartir le crédit, l'existence des marges bénéficiaires proportionnelles au prix dont bénéficie le commerce tendent à maintenir des prix élevés.

*
* *

Cependant, nous l'avons vu, le problème numéro un de l'économie française s'est déplacé tout récemment : c'est la réalisation des importations et des exportations nécessaires qui va devenir l'objectif en fonction duquel l'équilibre d'ensemble de l'économie doit être pensé et réalisé.

9 juillet 1948.

JACQUES DUMONTIER.

5. C'est pourquoi nous avons appelé cette mentalité *mulier oeconomica*. Recherchant une tutelle pour lui imposer ce qu'il désire pourtant lui-même, cet agent économique nous a paru empreint d'une psychologie féminine, au rebours de l'*homo oeconomicus*, qui symbolisait l'esprit d'entreprise.

LIVRES

Paul Reynaud : *La France a sauvé l'Europe*. Paris, Flammarion, 1947. 2 vol., 626 et 622 pp.

Il y a dans l'ouvrage de M. Paul Reynaud des longueurs qui peuvent tenir aux circonstances dans lesquelles il a rédigé ses souvenirs. Il y a aussi, par moments, une certaine manière tranchante d'avoir raison que nous connaissons bien et qui a parfois fait cabrer les auditeurs de M. Reynaud, plus encore que ses lecteurs. Mais, cela dit, les deux volumes sont riches de renseignements et offrent matière à ample réflexion.

Dans les temps actuels, il nous semble que le premier volume porte plus loin et soulève des problèmes plus fondamentaux que le second. Le tome I concerne plus spécialement la période de guerre et le drame de mai-juin 1940, non sans quelques retours en arrière (par exemple pp. 132-135, à propos de l'absurde ignorance où resta le Quai d'Orsay des conversations germano-russes en 1939). Précieux pour ceux qui s'intéressent aux détails de l'histoire tragique du printemps 1940, les souvenirs de M. Paul Reynaud ne modifient pas les éléments essentiels de cette histoire.

Le tome I est consacré à la période qui précéda la guerre. Deux thèmes essentiels se retrouvent à travers de nombreux développements : politique financière et politique militaire. L'auteur avait, sur ces deux points, des idées précises et en tout cas savait poser clairement les problèmes. Il cite beaucoup ses propres interventions et, un peu artificiellement, développe quelquefois ce que l'on aurait pu dire et faire en tel moment décisif. Ce sont là en tout cas des questions fondamentales où, si l'on veut travailler de manière durable, il faut voir la portée du choix que l'on fait. M. P. Reynaud critique âprement les demi-politiques qui furent adoptées, par exemple en matière militaire, sans que l'on sût choisir (t. I, pp. 223-224). Les débats qu'il rappelle sont encore pleinement instructifs.

Un détail (t. I, p. 282) : les funérailles auxquelles Pétain a rencontré Goering en 1934 ne sont pas celles de Pilsudski (mort seulement en mai 1935), mais celles du roi Alexandre de Yougoslavie.

Au début de l'ouvrage, une table détaillée rend sensiblement plus maniables des volumes dont le lecteur aurait tort de redouter la massivité apparente.

F. H.

Robert Minder : *Allemagnes et Allemands*, tome I. Éditions du Seuil, 1948, 480 pp.

Un des grands livres de l'année. Les lecteurs même les plus familiers avec les questions allemandes apprendront beaucoup en explorant les richesses de cet ouvrage. Littérature et art, histoire politique et paysages régionaux, donnent lieu à d'innombrables aperçus toujours suggestifs et parfois tout à fait neufs. Et tous ceux d'entre nous qui ont fait lentement leur apprentissage de l'histoire et de la civilisation allemandes envieront les lecteurs plus jeunes qui auront dès leurs débuts l'appui d'un guide aussi averti.

Ce premier volume comprend deux parties assez différentes : d'abord une vue d'ensemble des « bases géographiques et ethniques » et de l' « histoire culturelle »; ensuite une étude plus particulière de l'Allemagne de l'Ouest (la Rhénanie). D'autres volumes suivront, qui évoqueront d'autres régions allemandes. A la fin du livre, une abondante bibliographie critique donne une orientation précise au lecteur désireux d'étendre ou de préciser ses recherches.

La richesse même des meilleurs livres a pour résultat, non pas de provoquer de vaines critiques, mais de soulever des problèmes complémentaires. L'auteur souligne avec raison (pp. 134-135) l'oubli où fut injustement laissée l'impératrice Marie-Thérèse dans une historiographie qui dominait l'influence prussienne. Il est curieux d'observer que les nationaux-socialistes, dans l'ivresse de leurs succès à partir de 1938, prétendirent dépasser le point de vue prussien et réconcilier dans la grande Allemagne les antagonistes des XVIII[e]

et XIX^e siècles : le second centenaire de l'avènement (1740) de Frédéric II en Prusse et de Marie-Thérèse en Autriche fut, en 1940, l'occasion pour les historiens officiels de célébrer les deux grands souverains « allemands » réconciliés à titre posthume.

Nous souhaitons beaucoup de lecteurs à un ouvrage qui enrichit considérablement notre information sur l'Allemagne, et qui permet au public français de s'initier aux problèmes allemands d'une manière aussi précise que profonde.

F. H.

A TRAVERS LES REVUES

La crise russo-yougoslave.

Sur le plan international, les événements se précipitent et s'accumulent : la guerre de Palestine, la tension de Berlin, l'excommunication du parti communiste yougoslave par le Kominform. De tous ces événements, la rupture entre Moscou et Belgrade apparaît, à longue échéance, comme le plus important. Charles Ronsac n'hésite pas à écrire dans *La Gauche* (juillet, n° 4) :

Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Staline. Non seulement au sens où nous l'avons, ici, toujours compris. Au sens où un ver commence dans un fruit mûr sa lente œuvre de décomposition... Quand on lit attentivement cette étrange liturgie traduite du russe, qui est entrée dans l'histoire sous le nom prosaïque de « Résolution du Bureau d'Information sur la situation dans le parti communiste yougoslave », on est tout de suite frappé par tout ce qu'il contient d'irréel. La plupart des chefs d'accusation sont des prétextes mineurs pour justifier une excommunication majeure dont les vraies raisons sont passées sous silence.

Givko Topalovich porte un jugement semblable dans *Une Semaine dans le Monde* (17 juillet 1948). Sa qualité de président du parti socialiste yougoslave et de l'Internationale socialiste des pays de l'Est européen donne une autorité spéciale à son opinion. Si le machiavélisme soviétique autorise en général à toutes les hypothèses,

il n'en reste pas moins vrai que la Yougoslavie glisse entre les mains du dictateur soviétique, et l'offensive de grand style qu'il vient de déclencher contre Tito n'est qu'une tentative désespérée pour la retenir. Il y a peu de chances pour que la manœuvre réussisse et pour que se déroule à Belgrade un scénario identique à celui de Prague...

Du point de vue international, il s'agit d'un des événements plus lourds de conséquences qui se soient produits depuis la capitulation allemande. Il annonce le déclin de l'influence soviétique en Europe.

Les dessous de la querelle.

Le litige qui oppose Moscou et Belgrade, subitement déclaré au grand jour, continue cependant de s'envelopper des ombres du mystère. Car personne ne prend à la lettre les anathèmes proférés par le

Kominform contre le parti communiste yougoslave. Le documen exige et permet bien des interprétations. Le service d'*Information de documentation* de l'Agence France-Presse (le 17 juillet 1948) s'en ploie à découvrir les dessous du conflit. Il s'agirait moins d'une affai de doctrine que de dissentiments entre gouvernements.

Il semble certain que le Kremlin a cherché à Tito une querelle d'All mand sur le terrain doctrinaire. Staline lui-même est pragmatiste, et ne pe reprocher à Tito d'avoir appliqué des méthodes qu'il a jugées conformes au conditions du pays. Les révolutionnaires yougoslaves n'ont pas flatté la bou geoisie, mais l'ont extirpée de toutes ses positions économiques, l'ont rédui à néant; toute l'industrie, tout le commerce, les transports, etc., sont nati nalisés; la collectivisation des terres est amorcée par un vaste réseau de fe mes collectives appelées « coopératives de travail »; les Occidentaux connai sent à Belgrade d'infinies difficultés à se déplacer, à s'informer, et aucu d'eux n'est ici « comme chez soi », selon l'accusation russe; enfin, l'Unio soviétique est citée dans toute incantation politique et Staline est déifi peut-être cependant un peu moins que Tito, mais enfin c'est lui « le maître

Les causes réelles pourraient être multiples. Certains observateur les cherchent dans l'insoumission de Tito aux exigences militaire des Russes.

Le réseau très serré de traités et d'accords de tous genres entre pays d « camp démocratique » comprend également des accords d'assistance mu tuelle, et, entre la Russie et certains d'entre eux, des protocoles militaire Les ex-satellistes, occupés par l'Armée Rouge, ont dû accepter des condition extrêmement sévères (on cite le cas de la Roumanie), mais Tito, maréch victorieux, chef de la doctrine nouvelle de guerre des partisans dans les mo tagnes du sud-est européen, a peut-être refusé de souscrire à de telles ex gences, soit qu'elles fussent humiliantes pour lui et son armée, soit qu'i jugeât qu'elles ne pourraient renforcer la défense de son pays. Staline trouvé devant lui, non plus un leader de petit parti comme en 1937, mai un homme d'État, une force en soi, réunissant l'autorité personnelle à l force d'une armée et d'un appareil gouvernemental en place.

D'autres sont plus sensibles aux divergences économiques, et cer tains vont jusqu'à penser que la Russie a pu abandonner la Yougosla vie à l'Amérique pour une tranche du plan Marshall. L'hypothèse es quelque peu hasardée, mais elle semble retrouver un semblant d bien-fondé avec le dégel des avoirs yougoslaves à Washington ces der niers jours. L'Agence France-Presse présente encore à ce sujet deu observations.

1° Après la publicité donnée par les Russes aux tentatives Bedell-Smith, i est certain que les Américains n'ont pas posé de conditions expresses au Russes, notamment au sujet de la Yougoslavie, même s'il est exact que de négociations économiques sont engagées depuis deux mois entre Moscou e Washington comme le disent certains;

2° Mais, voyant Tito rester au pouvoir, hostile aux concessions militaires il est possible que Staline ait choisi de rétrécir le glacis en avant des frontiè res soviétiques du côté yougoslave, qu'il ait accepté de faire de la Yougo slavie une espèce de *no man's land* en devenir pour appâter les Américains. De cette façon, la Yougoslavie, laissée à l'influence économique occidentale, est condamnée par avance en doctrine, mais l'intransigeance de Tito et de son noyau de communistes est un gage de retour à la Russie aussitôt que celle-ci le jugera bon.

Dans cette dernière hypothèse, les Russes pourraient ressaisir la situation au cours des mois à venir. Mais telle n'est pas l'opinion de Charles Ronsac dans *La Gauche*. Sans recourir d'emblée à des explica-

ions d'ordre militaire et économique de portée internationale, la upture entre l'U.R.S.S. et le gouvernement Yougoslave s'explique uffisamment par la situation intérieure de la Yougoslavie. Tout l'abord, il y a la question de l'organisation du parti communiste ougoslave lui-même.

Le dernier congrès du P.C. yougoslave a eu lieu en 1928, sa dernière conférence en 1940. Hors la loi dès 1920, clandestin jusqu'à la guerre des partisans, le parti n'est toujours pas « légal » au sens où le sont les quelques autres partis fantômes, membres du Front national : le ministre communiste de l'Intérieur n'a encore reçu ni statuts ni demande d'autorisation!

Le Parti n'a pas même de groupe au Parlement où n'existe, comme aux dernières élections, que le seul Front national. Quant à la composition du bureau politique et du comité central, personne ne la connaît. Mais cette situation n'a pas empêché Tito et son appareil communiste de dominer la vie politique du pays. Elle existait d'ailleurs l'an dernier au moment où la cote d'amour du parti yougoslave était telle que Jdanov n'hésitait pas à choisir Belgrade pour abriter le Q.G. du Kominform. Elle a, cependant, suffisamment pesé sur les rapports entre Moscou et Belgrade pour que Tito ait brusquement décidé, le 20 mai, de convoquer un congrès du P.C. pour le 21 juillet.

Cette inorganisation du parti communiste ne facilitait pas les menées de Moscou. Inorganisation apparente d'ailleurs et d'autant plus grave qu'elle s'appuie sur un régime policier fortement organisé et entièrement à la discrétion de Tito.

Par derrière toute cette affaire se profile le véritable conflit marqué par la lutte entre deux appareils staliniens : l'un voulant imposer sa volonté, l'autre refusant de s'aligner purement et simplement à l'instar des autres satellites. « L'évocation de la bataille entre agents soviétiques et agents de la « secrète » yougoslave (O.Z.N.A.) dans les notes échangées entre le Kominform et Belgrade est, à ce sujet, décisive. L'O.Z.N.A. surveillait les agissements d'agents russes qui se livraient à un « racolage sans scrupules ». En d'autres pays de l'Europe orientale, les « conseils » des envoyés spéciaux de Moscou ont presque toujours été suivis.

L'occasion du différend semble devoir être recherché dans l'évolution sociale et économique de la Yougoslavie depuis la fin de la guerre. Tito est chef d'un État paysan. Il a conçu en 1946-1947 un plan quinquennal grandiose, le plus audacieux de tous les plans du bloc oriental.

En 1951, la production industrielle devait représenter 65 % du revenu national, avec un accroissement considérable de l'industrie lourde, de l'énergie hydro-électrique, des industries minières. A la suite du plan Marshall, le Kremlin, obligé de prendre la direction de toute l'économie de la sphère soviétique en tenant compte des besoins de l'U.R.S.S., ne pouvait satisfaire tout le monde. Il fallait parer au plus pressé. Dans le « plan Molotov », qui s'est traduit par une série de pactes bilatéraux, la Yougoslavie a été sacrifiée aux pays déjà industrialisés et notamment au « complexe » industriel constitué par les houillères de Silésie (Pologne), la sidérurgie de Bohême-Moravie (Tchécoslovaquie) et l'industrie de transformation saxonne (zone soviétique allemande). Tito, qui rêvait d'édifier un puissant potentiel industriel et stratégique, a dû regimber. D'autant plus que l'U.R.S.S. entendait se servir des surplus exportables du « bloc » pour obtenir de l'Ouest des équipements industriels qu'elle aurait elle-même répartis...

Dans son interview accordée à *Une Semaine dans le Monde*, Givko Topalovich, que nous citions plus haut, insiste sur le caractère foncièrement agricole des revenus économiques yougoslaves. La Yougoslavie

est un pays essentiellement rural qui ne pouvait supporter une ap
cation brutale et immédiate des théories stalino-marxistes en mati
de réforme agraire. En tenant compte de cet aspect de la questi
Tito a fait preuve d'un sain réalisme. Or c'est là précisément l'u
des accusations portées contre lui par le Kominform.

La répartition des terres s'est opérée chez nous il y a environ c
cinquante ans, lorsque les gros propriétaires ont été chassés du pa
Actuellement, les rares exploitations de quelque étendue n'y dépassent
vingt-cinq hectares, tandis que plus de quatre-vingt-dix pour cent des cu
vateurs ne disposent que de cinq hectares. Ces artisans du sol et leurs fam
les représentent quatre-vingts pour cent de la population globale; ils jouiss
d'une certaine aisance et sont très attachés à leur condition. En multipli
les coopératives et les mutuelles, on leur aurait permis d'utiliser des procé
de culture plus modernes, d'améliorer leur rendement et d'écouler mie
leurs produits. C'est dans ce sens que l'intervention de l'État eût pu être ut
à ces prétendus « koulaks », et non en les casernant dans des kolkhozes s
la férule de fonctionnaires communistes. Tito s'est rendu compte que ce
monstreuse opération était impraticable en Yougaslavie, et il y a opportu
ment renoncé, mais le seul fait qu'elle ait été envisagée a discrédité définiti
ment le régime soviétique aux yeux des Yougoslaves. Ils ont entrevu le ge
d'asservissement que leur réservait un capitalisme d'État à la russe.

L'*Economist* du 10 juillet confirme ces données et montre comme
la réalisation du plan industriel quinquennal est lié à la prospér
et à la stabilisation du marché agricole en Yougoslavie :

En Yougoslavie, une chose est claire aujourd'hui : la majorité des pays
se trouve bien du présent régime... Dans la plus grande partie du pays,
spécialement dans les riches régions agricoles du nord et du sud de Belgra
les paysans semblent prospères, ils ont des habits neufs, des équipeme
neufs, des liasses de billets de banque. Ils fixent leurs prix sur le marché
refusent de vendre... Ils représentent encore environ soixante-dix pour ce
de la population totale; les denrées alimentaires qu'ils produisent sont néc
saires non seulement pour nourrir les quinze millions de Yougoslaves, m
aussi pour assurer une part importante des exportations du pays. Ces ex
dents représentent la base sur laquelle l'économie industrielle doit être dé
loppée au cours des cinq prochaines années.

La personnalité de Ti

Enfin, à l'arrière-plan de la scène, mais dominant le débat, se sit
la personnalité mystérieuse de Tito, galvanisant le nationalisme yo
goslave. On sait qu'on a pu mettre en doute la véritable identité d
présent Tito. Certaines rumeurs et certaines interprétations rapid
ont permis de se demander si le Tito de la résistance n'avait pas é
remplacé par un sosie russe, à l'entière discrétion de Moscou, à
moment de la libération. Tito a été formé à la meilleure école révol
tionnaire. Dès les premiers mois de la révolution russe, il a combat
aux côtés de Staline, il a éprouvé les méthodes de son maître. Aujou
d'hui, il sait en tirer parti. De plus, la résistance a fait de lui
symbole vivant de l'indépendance yougoslave. Beaucoup de comp
triotes sont ainsi sentimentalement attachés à lui. Ces observatio
permettent à Gustave Aucouturier de conclure, dans *Information
Documentation* (10 juillet 1948) :

En somme, Tito a été un communiste orthodoxe dans l'action et dans l'o
ganisation de la lutte. Mais les conditions mêmes de cette lutte, les expérie
ces qu'elle lui a donné de vivre dans un contact direct avec la réalité youg
slave — à lui qui est, par formation, par tempérament et par ses qualit

ersonnelles, bien plus un meneur qu'un doctrinaire, et qui comprend et anie plus aisément les hommes que les idées — ont fait de lui le chef d'une ation, et d'une nation de paysans. C'est peut-être là l'essentiel des déviaions de doctrine que lui impute dialectiquement le Kominform : avide de onner aux cinq ou six nationalités qui composent la Yougoslavie un sentiment commun de la patrie yougoslave seul capable de mettre fin aux longues uttes d'extermination où elles s'épuisent, avide aussi d'assurer au petit euple dont il a vu de ses yeux la misère une vie décente, il a peut-être un eu forcé pour se justifier l'orthodoxie marxiste-léniniste.

Évolution et répercussions de la crise.

Si, sur le fond de la crise, on est réduit à s'en remettre à des probabilités, sur l'évolution de la situation et sur les répercussions de la scission ainsi opérée au sein du bloc oriental, on s'en tient encore à les conjectures. A l'intérieur de la Yougoslavie, on s'attend à un regroupement autour de Tito. C'est l'avis de Givko Topalovich dans *Une Semaine dans le Monde* :

Elle va se circonscrire autour du congrès du parti communiste yougoslave, prévu pour le 21 juillet, qui doit donner à ce parti son organisation définitive. La tenue de ce congrès, le premier qui ait été convoqué depuis quatre ns, constitue une concession de Tito à Staline. Ce dernier va tenter de tirer ous les avantages possibles de ce maigre atout. Mais Tito, en bon disciple de l'homme du Kremlin, a pris toutes les précautions voulues pour museler es délégués. Il a déjà décapité l'opposition stalinienne au sein du parti en faisant arrêter les ministres d'obédience soviétique Zuyovich et Hebrang, qu'il s'apprêtait à traduire devant un tribunal et à faire exécuter lorsque Moscou a déclenché les foudres du Kominform. Enfin, dernière précaution, les délégués au futur congrès, dont la désignation se poursuit à l'heure actuelle, ne semblent pas, jusqu'à plus ample informé, être l'émanation des sections locales du parti, mais plutôt des diverses formations de l'armée. Ils se proclament tous fidèles à Tito. Il y a donc de fortes chances pour que le parti communiste yougoslave, déjà préventivement exclu du Kominform, entre définitivement dans la dissidence. C'est alors que les choses menaceront de se gâter, car, étant donné l'enjeu de la partie, il n'est pas exclu de penser que Staline sera tenté de faire intervenir l'armée Rouge.

Toutefois, un arrangement direct entre Tito et Staline n'est pas exclu. Tito, comme on le sait, en a appelé au maréchal Staline par-delà le Kominform. Cette tentative de distinguer entre le gouvernement soviétique et le Kominform peut ménager une heureuse porte de sortie. L'évolution de la situation, ces derniers jours, ne permet pas de prévoir toutefois que cette occasion sera saisie.

En attendant, un boycottage systématique semble se dessiner dans les pays satellites du bloc oriental contre la Yougoslavie. Chaque parti entreprend son auto-critique après avoir tenté celle du voisin. Il n'y va pas seulement de fidélité idéologique. Des traités commerciaux ont été conclus entre Belgrade et les autres capitales. De la suspension de ces traités ne peut ressortir à la longue, de part et d'autre, que du mécontentement. Le résultat de cet arrêt sera-t-il de rejeter la Yougoslavie vers l'Amérique ? On doit s'en tenir à la plus grande circonspection sur ce point. C'est le sentiment du service d'*Information et de Documentation* de *France-Presse* du 10 juillet.

Du côté yougoslave, les commentaires officiels continuent à insister sur l'attachement de la Yougoslavie à la cause de l'Union soviétique. Du côté

américain, des démentis et des commentaires négatifs sont venus mod l'impression produite par l'annonce du déblocage prochain de l'or yo slave aux États-Unis. Des porte-parole du Département d'État ont catégoric ment démenti les bruits selon lesquels le maréchal Tito aurait accédé proposition américaine concernant le retour éventuel du territoire libre Trieste à l'Italie en échange de l'aide américaine dans le cadre du plan M shall et ont rappelé que, selon la thèse américaine, ce sont les pays de l'E rope occidentale qui doivent décider de l'admission d'un nouveau pays bénéfice de l'U.R.P. D'autres commentaires très réservés indiquent qu gouvernement américain n'a pas beaucoup d'espoir de voir Tito dévier d ligne qu'il a suivie jusqu'ici.

Mais la crise russo-yougoslave n'a pas de conséquences dans le d oriental seulement. Une note parue dans la même revue du 1er juill et qu'il faut sans doute accueillir avec réserve, montre qu'elle p jusque dans le camp franquiste d'extrême droite, car

la thèse de la propagande officielle espagnole, telle qu'elle est reflétée d la presse et dans la radio, a toujours eu pour but de démontrer la soli du bloc soviétique et d'insister sur « l'incapacité des démocraties » à s'op ser, par des mesures de pure politique, à l'avance soviétique en Europe.

Aussi l'affaire Tito, qui semble indiquer un affaissement ou une désa gation du bloc soviétique, va-t-elle à l'encontre de la propagande offici espagnole, qui n'a trouvé une position de repli qu'en accordant une la diffusion à certaines assertions américaines qualifiant l'affaire Tito de « pièc russe ».

Il n'en faut pas davantage à certains pour prédire — avec quelq témérité sans doute — un rassemblement de toutes les forces révo tionnaires de gauche, en dehors de l'hégémonie de Moscou. La co clusion de *La Gauche*, organe du R.D.R., rejoint à ce point celle Givko Topalovich dans *Une Semaine dans le Monde*.

Le signal d'un certain départ a été donné. Le coup portera. Déjà de n breux militants communistes sont secoués par l'ampleur d'une crise qu ne soupçonnaient pas. Leurs chefs ne pourront plus, si cette crise s'appro dit, se contenter de « répondre » par des versets de catéchisme et des adres au « génial camarade Staline ». A l'Est comme à l'Ouest de l'Europe, malgré les pressions adverses des deux géants, les masses laborieuses n'ent dent renoncer ni à leurs libertés ni à la justice sociale. L'affaiblissement bloc oriental ne signifierait donc pas nécessairement un recul au profit seul capitalisme américain, mais au contraire un pas en avant vers un des autonome. Dans la perspective ouverte par le coup de boutoir yougosla la démocratie révolutionnaire a son rôle tout tracé : faire la preuve en p sant, en parlant et en marchant, que le socialisme n'existe pas là où règn la police secrète, la parodie de justice, le dogme, l'idolâtrie, le rite, la m au pas.

Calendrier

21 juin. — *Nouvelle-Delhi :* Lord Mountbatten quitte l'Inde.

22 juin. — *Londres :* Le roi renonce officiellement à son titre d'empereur des Indes. Extension de la grève des dockers. — *Prague :* N. SS. Shramek et Hala sont remis en liberté. — *Berlin :* Réforme monétaire en zone russe. — *Tel Aviv :* Graves incidents entre la Haganah et l'Irgoun.

23 juin. — *Berlin :* Les autorités soviétiques suspendent le trafic ferroviaire et postal entre les zones et coupent l'électricité aux secteurs occidentaux. — *Varsovie :* Ouverture d'une conférence sur l'Allemagne entre les ministres des Affaires étrangères de l'U.R.S.S. et des États sous contrôle soviétique.

24 juin. — *Budapest :* Le cardinal Mindszenty excommunie le gouvernement hongrois. — *Varsovie :* Les ministres en conférence critiquent les décisions de Londres et demandent la conclusion d'un traité de paix avec l'Allemagne. — *Jérusalem :* L'armée d'Israël entreprend la liquidation de l'Irgoun dont la dissolution est prononcée. — *Washington :* M. Thomas Dewey est désigné à l'unanimité candidat républicain à la présidence.

25 juin — *Berlin :* Nouvelles mesures soviétiques compromettant le ravitaillement de la population. Le général Clay propose l'organisation d'un gouvernement militaire triparti de l'Allemagne occidentale. — *Washington :* M. Earl Warren est désigné comme candidat républicain à la vice-présidence.

26 juin. — *Berlin :* Les autorités soviétiques décident que le mark oriental aura seul cours dans leur zone.

27 juin. — *Prague :* La fusion des partis socialiste et communiste est proclamée.

28 juin. — *Paris :* L'accord bilatéral franco-américain est signé par MM. Bidault et Caffery. — *Prague :* Un long communiqué du Kominform condamne Tito et les communistes yougoslaves pour leur attitude hostile envers Moscou. — *Washington :* M. Truman signe la loi sur l'aide à l'étranger.

29 juin. — *Belgrade :* Les dirigeants yougoslaves rejettent catégoriquement les accusations soviétiques.

30 juin. — *Pondichéry :* Le parti communiste de l'Inde française se rallie à l'Union française. — *Jérusalem :* Les derniers soldats anglais quittent la Palestine.

1er juillet. — *Paris :* Ouverture du quarantième congrès national de la S.F.I.O. — *Belgrade :* Les communistes yougoslaves en appellent à Staline. — *Helsinki :* Les communistes perdent des sièges aux élections. — *Washington :* Les États-Unis donnent leur accord de principe au déblocage de cinquante-sept millions de dollars yougoslaves.

2 juillet. — *Rome :* Le cabinet de Gasperi obtient la confiance des deux chambres.

3 juillet. — *Rome :* Sur l'ordre de la C.G.T., un mouvement de grèves est déclenché en Italie.

4 juillet. — *Paris :* Fin du quarantième congrès socialiste marquant le succès des éléments modérés. — *Belgrade :* La Yougoslavie est

expulsée du Kominform. L'Albanie rompt les relations avec l grade.

6 juillet. — *Paris :* Remise à l'ambassadeur de l'U.R.S.S. d'une n sur la situation à Berlin. Démarches similaires à Londres et à W hington. — *Londres :* Les Communes approuvent l'accord bilat anglo-américain. — *Berlin :* Les Russes renforcent le blocus. — *H gue :* Manifestations antigouvernementales à l'occasion d'un dé de Sokols. — *Washington :* Ouverture de la conférence de l'Atl tique.

7 juillet. — *Paris :* L'Assemblée nationale approuve le traité b téral franco-américain. — *La Haye :* Léger recul des travaillistes et communistes aux élections générales.

8 juillet. — *Paris :* Grève des fonctionnaires des finances. Ouvert du comité central du parti communiste. — *Francfort :* Les minist présidents rejettent le principe d'une assemblée constituante. *Bucarest :* Suspension des livraisons de pétrole à la Yougoslavie. *Moscou :* Signature d'un traité polono-soviétique. — *Jérusalem* Juifs et Arabes rejettent les propositions de paix.

9 juillet. — *Paris :* Grève des services actifs des douanes du personnel de l'Économie nationale. — *Jérusalem :* Reprise des h tilités. — *Washington :* La « petite assemblée » se prononce po la révision du droit de veto.

11 juillet. — *Paris :* Publication de la nouvelle hiérarchie des fo tionnaires. — *Prague :* Le parti communiste décide une rigoureuse é ration de ses membres.

12 juillet. — *Marseille :* Fin de la grève des marins. — *Washi ton :* Le comité militaire de l'O.N.U. reconnaît son impuissance à m tre sur pied une force internationale.

13 juillet. — *Paris :* Grèves partielles parmi les personnels des p fectures, des travaux publics et de la sécurité aérienne. Mort a dentelle de M. Pierre Bourdan. — *La Haye :* Le Dr Beel, du parti cat lique, constitue le nouveau gouvernement.

14 juillet. — *Paris :* Publication de décrets au sujet des traiteme des fonctionnaires. — *Rome :* Attentat contre M. Togliatti. Gr générale déclenchée par la C.G.T.; sanglantes bagarres. Signature l'accord sur la remise des navires italiens à la France. — *Mosco* Réponse russe à la note de protestation contre le blocus de Berlin. *Philadelphie :* M. Truman est élu candidat démocrate.

15 juillet. — *Paris :* Les ordres de grève ne sont que partiellem suivis chez les fonctionnaires. — *Washington :* Mort du général P shing.

16 juillet. — *Paris :* Des travailleurs musulmans nord-africains adh rent à la C.F.T.C.

17 juillet. — *Londres :* Soixante superforteresses américaines att rissent en Grande-Bretagne. — *Jérusalem :* Arabes et Juifs accept de cesser les hostilités sur l'ordre de l'O.N.U.

19 juillet. — *Paris :* Réunion du conseil national du R.P.F. *Sainte-Odile :* Célébration du tricentenaire du rattachement de l' sace à la France. — *La Haye :* Ouverture de la Conférence des Ci

20 juillet. — *Paris :* Démission du gouvernement Schuman.

CULTURE

Jacques Madaule. *Georges Bernanos.*

Maurice Crubellier. *Plaidoyer pour des humanités modernes.*

Pierre Denoyer. *Un journal pour une élite cultivée est-il viable?*

C'est un des problèmes urgents que notre génération aura à résoudre que de dégager les axes des humanités modernes.

A une préoccupation semblable se rattache la possibilité d'un journal pour une élite cultivée. Car il ne servirait de rien d'avoir formé de jeunes cerveaux s'ils ne trouvaient plus, à l'âge adulte, d'aliments pour s'entretenir et même croître. Or la presse devrait être un de ces aliments.

Théâtre, par H. Gouhier.

Musique, par E. Damais.

Le Mouvement littéraire, par M. Carrouges.

Livres.

Calendrier, par G. Borgeaud.

GEORGES BERNANOS

Il nous a quittés presque aussi brusquement qu'il nous était apparu un jour, en 1927, débutant de trente-huit ans. Son œuvre est là, devant moi, qui ne fait pas un bien gros volume, tandis que je viens de lire le texte de Sartre « Écrire pour son époque. » Nul ne le fit, en vérité, davantage que Georges Bernanos, et il est même allé jusqu'à sacrifier sa création romanesque à ces devoirs d'actualité, dont Le Chemin de la Croix-des-Ames *vient encore de nous apporter un nouveau témoignage.*

Sur la tombe d'un grand écrivain, la première question et même la seule qu'on se pose, est de chercher quelle était la chose unique qu'il avait à dire; cette chose que nous avions déjà pressentie dans Sous le soleil de Satan, *parce qu'elle y était, et que les autres livres, qu'ils fussent de romans ou des pamphlets, n'ont fait ensuite que reprendre et approfondir.*

Bernanos était quelqu'un pour qui la réalité surnaturelle n'était pas moins aveuglante que celle que nos yeux voient, que nos oreilles entendent, que nos mains touchent. Pas moins éclatante, mais beaucoup plus essentielle. Il ne s'est jamais embarrassé là-dessus d'aucune démonstration. Il n'aimait pas les démonstrations et, surtout, il les jugeait parfaitement inutiles, car, si vous avez besoin que l'on vous démontre l'évidence, il est clair que vous ne serez jamais convaincu, et ce n'est pas la peine.

Seulement, il y a des gens qui font profession de croire au surnaturel; ils l'enseignent, ils en vivent. Mais eux-mêmes n'ont pas l'air de beaucoup y croire. Ils se disent volontiers « réalistes », c'est-à-dire que, dans l'ordinaire de la vie, ils estiment plus expédient de se conduire comme si Dieu n'existait pas. Ce pharisaïsme alluma la colère de Bernanos

Pour les « bien-pensants », la foi est une assurance comme une autre. On ne saurait prendre trop de précautions, même si certaines sont, peut-être, superflues. Du reste, la religion présente, dès ici-bas, de multiples avantages, pourvu que l'on sache s'en servir. Elle est bonne pour le peuple, tant qu'il est docile et, lorsqu'il devient indocile, elle est bonne encore pour assurer une bonne conscience aux gens de bien, obligés parfois de recourir à des opérations de police un peu rudes.

C'est contre tout cela que Bernanos s'est dressé, seul. Je ne dis pas que d'autres ne partageaient pas sa foi et ses indignations. Mais il était seul à les exprimer dans cette langue magnifique et savoureuse; seul à se battre contre tout, à pointer à droite aussi bien qu'à gauche. Il me fait penser à ce Gaucher de Châtillon dont parle ainsi Joinville : « Jean de Monson me conta qu'il vit Mgr de Châtillon dans une rue qui était au village là où le roi fut pris; et cette rue passait toute droite parmi le village, si bien qu'on voyait les champs d'un côté et de l'autre. En cette rue était Mgr Gaucher de Châtillon, l'épée au poing, toute nue. Quand il voyait que les Turcs se mettaient dans cette rue, il leur courait sus, l'épée au poing, et les jetait hors du village; et les Turcs, en fuyant devant lui (eux qui tiraient aussi bien derrière que devant), le couvraient tous de traits. Quand il les avait chassés hors du village, il se débarrassait de ces traits qu'il avait sur lui, et remettait sa cotte d'armes sur lui, et se dressait sur ses étriers, et étendait les bras avec l'épée, et criait : « Châtillon, chevalier! où sont mes prudhommes? » Quand il se retournait et qu'il voyait que les Turcs étaient entrés par l'autre bout, il recommençait à leur courir sus l'épée au poing, et les poursuivait; et ainsi fit-il par trois fois de la manière dessus dite. »

Ce n'est pas trois fois seulement que le chevalier dont nous pleurons aujourd'hui la mort s'est porté d'un bout à l'autre du village. On l'admirait, mais on ne le comprenait pas toujours, car il en avait à tout le monde, et il n'était pas un parti qui le pût dire sien. Il représentait parmi nous un certain esprit de la vieille France et, par là, il rappelait singulièrement Péguy qui avait vu disparaître cette ancienne France environ les années 80. Mais que l'ancienne France fût toujours vivante, lui, Bernanos, n'en doutait pas, et ce

serait bien mal le connaître que de n'avoir pas senti, au cœur de ses plus violentes indignations, ce grand rire irrépressible qui était le sien. Il était tellement sûr d'avoir raison contre tout le monde, parce qu'il ne parlait pas en son propre nom, mais qu'il sentait en lui une vérité plus ancienne, inébranlable.

On dit qu'il fut injuste. C'est possible, et même certain. Mais Bernanos savait mieux que personne que l'homme n'est pas le juge de l'homme. Dieu revisera tous nos jugements. Il était aussi contradictoire, du moins en apparence, se plaignant que l'on voulût bannir la pauvreté de la terre et protestant contre les injustices sociales. Mais c'est que, quand on manque à la vérité, on y manque toujours de deux façons contradictoires. La contradiction, ici, n'était pas dans Bernanos, mais dans le monde moderne.

Cette espèce de croisade contre le monde moderne n'était, d'ailleurs, pas plus inactuelle que contradictoire. C'est toujours contre le monde moderne, à quelque époque qu'il nous soit donné de vivre, que nous avons à lutter, parce que c'est ce monde, qui est le nôtre, qui a perdu la vertu d'enfance. Voilà peut-être le maître mot de Bernanos, celui qui demeurera quand le feu de ses polémiques depuis longtemps aura passé. C'est de l'esprit d'enfance que sont sortis non seulement les pamphlets, mais aussi les romans, dont la trame apparaît si sombre aux lecteurs candides.

Car Bernanos fut, avant tout, un romancier, c'est-à-dire un homme capable d'animer et de faire vivre les idées. Romancier, il l'est même encore quand il polémique. Mais, de Sous le Soleil de Satan *à* Monsieur Ouine, *il nous a introduits dans un univers que, jusqu'à lui, les romanciers français avaient peu fréquenté. Je ne sais pas s'il fut ou non un grand lecteur de Dostoïevski. Peu importe, du reste, mais l'univers de Bernanos est bien le même que celui du grand visionnaire russe. Les conflits que nous rencontrons ici ne sont pas, comme il est ordinaire, des conflits psychologiques, mais des conflits pneumatologiques, des conflits d'esprits. Ce sont les « puissances » dont parle saint Paul qui sont directement aux prises à travers les personnages qui leur servent d'instruments ou de supports.*

Non que ces personnages ne vivent par eux-mêmes d'une vie intense; non que leur liberté soit le moins du monde

aliénée, mais ils sont un champ de bataille où le bien et le mal se livrent d'atroces combats. Le mal s'attaque aux plus purs, et je ne sais rien de plus grand, par exemple, que la figure de Chantal de Clergerie dans L'Imposture *et* La Joie, *romans dont il est sûr que la postérité les mettra à leur vraie place, qui est la plus haute. Ceci m'amènerait à dire un mot des relations de Bernanos avec la gloire temporelle. Si son premier roman fut un succès inespéré, en revanche ceux dont je viens de parler tombèrent d'abord dans une sorte d'indifférence. La critique même parut s'aviser tout à coup de certains défauts qui étaient déjà très visibles dans* Sous le Soleil de Satan, *à savoir l'impossibilité où était Bernanos de composer quoi que ce fût.*

On ne peut pas dire qu'aucun de ses livres soit bien fait, ni même qu'il soit fait du tout. La forme du Journal, adoptée dans Le Journal d'un Curé de Campagne, *masque un peu cette impuissance, qui éclate partout ailleurs, et surtout dans cet extraordinaire* Monsieur Ouine, *par quoi s'est terminée la carrière du romancier. Dirai-je que cela ne me gêne pas outre mesure? Je serais même tenté d'y voir le revers d'une puissance intérieure qui ne laissait pas à l'écrivain la pleine possession de lui-même. On a fait, du reste, le même reproche à Dostoïevski, et il semblait qu'ici l'on pût expliquer la chose par les conditions dans lesquelles le romancier russe a dû écrire quelques-unes de ses plus grandes œuvres. Mais ce n'est pas le cas pour Bernanos.*

Les lois de l'univers dans lequel ces écrivains nous introduisent ne sont pas les lois du nôtre. Lisez attentivement, par exemple, et relisez Monsieur Ouine, *et vous verrez que ce livre est une vision. Les destins qui un instant nous apparaissent, et puis s'éloignent sans que nous connaissions leur aboutissement, ce sont des apparitions. Tout est vrai, en même temps, et tout est symbole dans le tableau de ce village sans âme, dont le satanique M. Ouine est à la fois le corrupteur et le modèle. Les rapports de notre logique naturelle ne jouent pas dans ce monde. Par comparaison avec la logique et la psychologie ordinaires, c'est comme une géométrie à* n *dimensions par comparaison avec la géométrie euclidienne.*

De là aussi, je crois, la place exceptionnelle qui est faite aux prêtres dans les romans de Bernanos, car le prêtre est

par excellence l'homme qui, vivant en apparence une vie à peu près semblable à la nôtre, soumis à nos nécessités et à nos faiblesses, appartient cependant, par sa fonction même et par les pouvoirs dont il est revêtu, à cet autre univers où les lois de celui-ci n'ont plus cours. D'où cet écartèlement qui est le sien; d'où les attaques singulières dont les âmes sacerdotales sont l'objet. C'est contre elles que s'acharne l'Ennemi, parce qu'elles entraîneraient dans leur défaite celle des multitudes qui leur sont confiées.

On peut toujours ramener le prêtre aux lois de la psychologie ordinaire en le montrant en butte à des tentations charnelles. Les romanciers en général ne s'en sont pas fait faute. Telle ne fut pas la manière de Bernanos. Certes, la chair n'est point absente de ses livres, et il n'ignore aucune de ses faiblesses. Mais, plutôt que comme une occasion de chute, elle apparaît ici comme un instrument imparfait et qui défaille sous le poids de l'esprit. C'est une chair misérable, malade et blessée, beaucoup plus qu'une chair pécheresse et tentatrice. Ici encore, la ressemblance avec Dostoïevski s'accuse, chez qui la sensualité même est spirituelle.

Comme je le rapprochais tout à l'heure de Péguy, on peut, parlant de Bernanos, évoquer Bloy, à propos de qui une partie des remarques que je viens de faire serait également vraie. Mais il vaut mieux convenir qu'il fut seul et que, si l'on peut lui découvrir une famille, à coup sûr, il n'a pas de tradition. Il a été le témoin particulièrement lucide et charitable — oui, je dis bien, charitable — de certains désordres qui sont proprement ceux de notre époque. Désordres qui ne sont pas surtout de nature matérielle, mais de nature spirituelle. Beaucoup de gens aujourd'hui se disent spiritualistes; mais ils ne le diraient pas tellement si un certain sens du spirituel n'était dévié en eux. Le grand témoin du spirituel de notre temps aura été Georges Bernanos.

Non pas le seul, assurément, mais celui dont le témoignage risque d'avoir le plus de valeur probante. Car il ne témoigne jamais dans l'abstrait, mais ses affirmations reposent toujours sur une expérience éprouvée, sans quoi ses romans, qui sont le contraire de romans à thèse, ne vaudraient rien. L'abbé Donissan, l'abbé Chevance, l'abbé Cénabre, Chantal de Clergerie, Mouchette sont des person-

ages qui n'ont pas fini de nous hanter parce qu'ils sont rais. Nous les avons rencontrés ou entrevus; nous sommes urtout capables, après avoir lu Bernanos, de les reconaître. Le grand écrivain est celui qui a le don de transformer notre propre vision de l'univers. Bernanos ajoute quelque chose d'irremplaçable à notre regard, et c'est en quoi il ne mourra point.

Telle fut sa grandeur littéraire. Mais, devant une tombe qui vient de se fermer, c'est, malgré soi, à une autre grandeur que l'on pense, plus essentielle. Après tout, si Bernanos a écrit, un peu par accident, en apparence, c'est parce qu'il avait quelque chose à dire, un certain message à délivrer. Rien de moins gratuit qu'aucun de ses livres. Ce qu'il avait à dire, c'était lui-même, cela précisément qui vient de nous être ravi. Il reste ses livres. Mais lui, qui était-il? Je n'ai eu l'occasion de le rencontrer qu'une fois, mais je garde de cette fois unique un souvenir impérissable. Il était un paladin, le dernier sans doute de ces paladins dont rêvait Don Quichotte, et que la terre, selon Victor Hugo, avait autrefois vus errer. Lui aussi erra, sans domicile fixe, incapable de s'arrêter nulle part, chassé de sa patrie par une force mystérieuse au moment de sa grande épreuve, colonisant le Nouveau Monde sur la trace des conquérants espagnols.

Il n'a pas rendu justice à Claudel, et pourtant c'est un vers de Claudel qui me vient en mémoire au moment où je cherche sur quoi je pourrais conclure : « L'exil seul lui enseigne la patrie. » Un vers qui peut se prendre dans plusieurs sens, car la patrie dont il s'agit n'est pas seulement la patrie terrestre, la France, mais aussi la patrie céleste, dont nous sommes tous exilés. L'œuvre entier de Bernanos, si l'on sait écouter, ses pamphlets aussi bien que ses romans, est traversé d'un bout à l'autre par un chant nostalgique. Il avait parfois l'air de se tourner vers le passé; mais il savait bien que ce passé n'existait pas ailleurs que dans son imagination, tout comme les paysages d'enfance sont à jamais abolis. La France fut-elle un jour ce noble pays chrétien de droiture et d'honneur, auquel Bernanos, contre les réalistes de tout poil, en a tellement appelé? En vérité, je n'en sais rien, et personne n'en saura jamais rien. Mais ce qui est sûr, c'est que Georges Bernanos était de ce pays-là.

Quoi qu'il dît, nous en respirions aussitôt le parfum. On n'a jamais que la patrie que l'on se choisit. Né chrétien et Français, Bernanos avait choisi d'être chrétien et Français ainsi. C'est la sainteté de l'Église et l'honneur de la France d'avoir été l'objet d'un choix pareil. Puissent les chrétiens et les Français qui survivent à Georges Bernanos ne pas se montrer indignes d'avoir été par lui élus pour compagnons de route.

JACQUES MADAULE.

PLAIDOYER
POUR DES HUMANITES MODERNES

Tout d'abord, je tiens à protester de mon respect pour les humanités classiques. Parce que j'estime juste, nécessaire, de plaider la cause de possibles et souhaitables humanités modernes, cela ne signifie nullement que je veuille instruire le procès des humanités classiques. S'il m'arrive d'en médire, qu'on veuille bien croire que ce sera sans malice. Mais trop réel est l'intérêt qu'il y a à mettre enfin sur pied, depuis si longtemps qu'on en parle, une formule neuve de culture, vraiment valable et viable, pour qu'on hésite à le tenter.

Une formule de culture *désintéressée* s'entend. Certes, je ne suis pas naïf au point de croire que ce soit là chose commune de nos jours, Rare, rarissime au contraire. Mais d'autant plus précieuse, bien entendu. Encore ne faut-il rien exagérer. Si la vie est devenue trop sérieuse, voire dramatique, pour qu'on puisse se livrer à quelque activité totalement désintéressée, même en son jeune âge, il ne convient sans doute pas de le déplorer tout uniment. En d'autres termes, si j'insiste sur l'épithète « désintéressée », c'est pour répudier la confusion qui tend à devenir, hélas! banale, entre culture et technicité — non pour prôner une forme de culture aristocratique, désincarnée, sans racine dans l'humain véritable. Ce serait aller au rebours de mon intention même.

Culture désintéressée, donc. Culture qui ne prépare à aucun métier précis, parce qu'elle *devrait* habiliter à n'importe lequel. Comme on nous a toujours assuré que la culture classique, et la culture classique seule, le savait faire. Jamais, assurément, je ne souhaiterai qu'on précipite trop hâtivement la jeunesse dans l'enfer de notre civilisation moderne. Pour quelques-uns qui réussissent — à

quel prix ? — à la surmonter et à la vaincre, je veux dire à la penser et à la vouloir, combien sont irrémédiablemen broyés par elle, mécanisés dans leur travail, dans leurs loi sirs, dans leurs corps et dans leurs cœurs, mécanisés pa la machine ? Il me paraît, au contraire, que c'est l'hon neur d'une société que d'ajourner le plus qu'elle peut l'in tégration des adolescents à son redoutable mouvement Cette pause au terme de l'enfance, au seuil de l'âge adulte de l'âge des longues initiatives et des responsabilités : rie de moins qu'un luxe, mais l'attitude la plus humaine parc que la plus volontairement consciente.

C'est pourquoi il serait coupable de gaspiller le temp de cette pause. Or, de cet épisode capital de toute vie hu maine, ce sont les adultes, nous-mêmes, qui avons reçu l charge. Législateurs, éducateurs, oui, d'abord ; parents aussi ; et tous les citoyens de bonne volonté qui se flatten de constituer l'opinion publique Si nous n'offrons pas au jeunes d'aujourd'hui et de demain une culture qui répond à leurs aspirations et à leurs besoins, nous sommes san excuse ; nous aurons compromis par légèreté leur avenir e celui de notre société.

Les esprits traditionalistes — et ils sont nombreux dans l'Université — me répondront que ma crainte est vaine e que nous détenons la formule parfaite, idéale, que nous la détenons même depuis un nombre respectable de siècles... qu'il n'est que de l'accommoder au goût du jour : quel ques aménagements y suffiront — quelques aménagements et, puisqu'on en a déjà apporté pas mal, le moins d'amé nagements possible. Peut-être. Mais je ne me sens pas con vaincu.

Classes de grammmaire, puis de rhétorique, puis de phi losophie : le noble édifice trilogique nous vient de loin puisqu'il a abrité jadis les générations studieuses du Moyen-Age après celles de l'Empire romain finissant. Et sans doute n'a-t-on jamais été avare de replâtrages : en sorte qu'il fait encore assez majestueuse figure. A y regarder de plus près, il révèle cependant d'inquiétantes lézardes. Et il en est, parmi nos contemporains, qui, pris d'une impitoyable fureur iconoclaste, brûlent de le jeter à bas pour faire en fin du neuf, du vrai neuf. Ce n'est peut-être pas calomnier nos communistes, si justement soucieux de bâtir solide la

cité nouvelle, que de leur attribuer semblable intention. Et, oserai-je vous l'avouer, je ne me sens pas tellement scandalisé lorsqu'ils laissent percer leur intention. Sans aller jusqu'à affirmer sans nuances, comme le faisait récemment un des leurs, que *les idées ont pour fondement la réalité objective* (entendez par là l'histoire) et que *lorsque les masses sont en mouvement, les valeurs culturelles essentielles ont leur source dans la lutte des masses*[1], je ne puis m'empêcher de flairer quelque vérité là dedans. L'homme est en perpétuel devenir et, si même il ne se confond pas, comme on voudrait nous le faire croire, avec son devenir, il se pourrait qu'une formule d'éducation, si prestigieuse et longuement élaborée fût-elle, ne s'avérât pas également féconde en tout temps et en tout lieu.

On m'objectera que ce qu'il importe avant tout de cultiver dans chaque enfant, c'est la part universelle, l' « humanité », toujours la même sous des apparences changeantes, et que le reste est affaire d'adaptation. Il y a beaucoup à dire sur ce point et j'y reviendrai bientôt. Mais je veux liquider d'abord une autre objection, de moindre poids, certes, mais d'autant plus irritante. N'a-t-on pas, — me dira-t-on d'autre part — suffisamment modernisé déjà l'enseignement secondaire? A quoi je réponds carrément : *non*. On a mis sur pied naguère un enseignement réputé moderne, un enseignement qui se donne (principalement) dans des collèges eux aussi réputés modernes, à qui même le législateur, dans sa sollicitude, a concédé une place modeste dans les lycées. Soyons franc : il ne s'agit là que d'un enseignement *au rabais*, un enseignement *sans latin*, mais où le latin n'a été remplacé par rien d'équivalent; et d'ailleurs n'y avait-il rien d'autre à faire qu'une substitution?

Il sied sans doute à l'administration d'examiner tout projet de réforme scolaire du point de vue des programmes et des horaires, c'est-à-dire d'un point de vue institutionnel; on aurait mauvaise grâce à la blâmer lorsqu'elle adopte le point de vue qui lui est propre. Mais ce point de vue ne

1. Rapport de Laurent Casanova sur « Les Problèmes culturels et la lutte idéologique » au Congrès de Strasbourg, dans *L'Humanité* du 28 juin 1947.

peut être que second. Un enseignement n'est point la somme variable et plus ou moins heureusement composée de disciplines diverses : *c'est une âme.* Voilà le grief fondamental que je nourris à l'égard de la Commission Langevin, ou, plus exactement, à l'égard des projets qu'elle a déjà portés à la connaissance du public[2]. On pourra invoquer la pluralité intellectuelle et spirituelle de la France d'aujourd'hui, qui entraîne la nécessité des compromis et des marchandages — faire valoir la très grande liberté de choix qu'on se propose de laisser à la future clientèle scolaire : en fait, on veut substituer à une rigidité paralysante une anarchie dont je voudrais être aussi sûr que ses promoteurs qu'elle sera féconde.

Est-il d'ailleurs vraiment impossible de s'entendre sur autre chose qu'un compromis? Ne peut-on concevoir une formule culturelle assez haute et compréhensive qui réconcilierait la majorité des Français? — Mais nous retrouvons ici la difficulté que nous écartions provisoirement tout à l'heure. La culture est-elle un absolu? ou bien est-elle relative à une civilisation donnée, hier la cité chrétienne, demain la ruche marxiste? Toute réforme pédagogique est liée à la réponse qu'on donnera à cette question. Essayons donc, en toute loyauté, d'y voir un peu plus clair.

*
* *

Il y a quelques mois un homme que je vénère particulièrement, un chrétien de très vaste culture et d'une intelligence haute, originale, M. Étienne Gilson publiait dans *Le Monde* un bref article intitulé « La Maison à l'envers ». Sans doute s'agissait-il surtout de la crise de l'enseignement supérieur. Mais on y trouvait exprimée, à propos du second degré, une thèse, assez banale sans doute, typique à mon sens, et grave. C'est cette thèse que je me permettrai de critiquer ici. Et la critique ne sera pas vaine si elle nous aide à circonscrire notre problème. M. Gilson — qui n'est pas professeur de lycée; d'autres n'ont pas cette excuse —

2. Et ce n'est pas le dernier-né, celui que la dite commission vient de proposer au ministre, qui me fera changer d'avis.

semble réduire la culture secondaire à une besogne purement formelle, une gymnastique de l'esprit qui prélude à des activités plus sérieuses, une fonction gratuite qui ne préjuge volontairement pas des engagements futurs. En somme, la conception traditionnelle d'une culture préparatoire (grammaire et rhétorique) qui précède de toute nécessité la seule culture vraiment substantielle (philosophie et théologie). Et M. Gilson d'écrire : « Ces études secondaires qui, tandis que l'on n'a encore rien à dire, enseignent fort bien à s'exprimer... » On ne peut souhaiter formule plus nette. Nous la retiendrons, même si elle force quelque peu, comme je le crois, la pensée de son auteur : elle traduit en tout cas une conception fort répandue. Ainsi justifie-t-on d'ordinaire l'étude du latin, étude si tristement anachronique aux yeux de tant de pauvres élèves (je ne dis pas de tous les élèves) qui soupirent sans comprendre le sens du supplice qu'on leur inflige : le latin gymnastique suédoise de l'esprit...

La mieux adaptée de toutes les gymnastiques, ajoute-t-on. Je me rappelle, à ce sujet, le magnifique rapport présenté aux Journées universitaires de Grenoble par notre collègue R. Pons — magnifique, et vraiment supérieur à tant de pseudo-justifications, qui ne sont que des exercices de rhétorique d'un brillant facile. J'en fus presque ébranlé. Mais les années ont passé — et quelles années! Les paroles du rapporteur ont perdu de leur prestige. Non, je ne crois plus que les exemples des pieux Romains tels que nous les rapporte Cornelius Nepos aient une vertu privilégiée pour des gamins de onze ou douze ans, ni les récits de Tite-Live, ni les leçons de Cicéron. Et pourquoi ne pas confronter plutôt leurs jeunes intelligences avides avec un paysage de banlieue noire, les gratte-ciel de Chicago ou le barrage du Dnieprostroi? Pourquoi pas même tel film de résistance plutôt — je risque le sacrilège — plutôt que *Bérénice*?

Je demande : à l'authentique soif de catholicité qui possède notre monde, qu'est-ce que les lettres romaines, qu'est-ce que nos classiques ont à offrir? Alors que tant de longues méditations possibles sont encloses dans ce modeste manuel de géographie que j'ouvrirai tout à l'heure avec mes élèves. Des méditations pour toute la longueur d'une vie d'homme, pour tout l'épanouissement d'une volonté

d'homme. Cette confrontation brutale de l'enfant avec l'œkoumène vous effaie? Je n'entends l'imposer à personne. Je la souhaite pour beaucoup. L'homme moderne a conquis une emprise formidable sur sa Terre, une emprise inconcevable avant la floraison des inventions scientifiques du XIX[e] et du XX[e] siècle. Ses sens se sont en quelque sorte irradiés à toute la planète; celle-ci, dans son intégralité, est devenue comme le complément de son corps. Il ne se pouvait pas que de cette métamorphose son esprit ne porte la marque[3]. Son intelligence n'est plus tout à fait la même. Je respecte la prudence dont fait preuve votre pédagogie classique. Mais n'est-il pas temps de risquer autre chose?

Cette catholicité de l'homme moderne m'apparaît comme le type des acquisitions récentes qui se sont si bien incorporées à notre nature que nous ne saurions plus nous concevoir sans elles. Je l'ai retenue à ce titre. Que nous le voulions ou non, nous pensons et agissons à la mesure de la terre. Ce changement n'est mince ni en soi ni en ses conséquences. Il ne doit pas non plus être unique.

M. Gilson, toujours dans l'article cité, admet qu'on « fasse l'expérience d'humanités modernes », qu'on remplace « dans certains cycles, le grec et le latin par l'anglais, l'allemand ou le russe ». Prenons acte de cette tolérance. Malheureusement gâtée par le commentaire qui suit : « Nous ne pourrions demander (à ces disciplines) qu'une première formation de l'esprit, une connaissance générale de l'homme et, en attendant que l'adulte ait quelque chose à dire, l'apprentissage de l'art de parler. » Infiniment plus riche me paraît pouvoir et devoir être l'étude des langues vivantes, justement parce qu'elles sont *vivantes* : de l'humain vivant, c'est-à-dire rétif à nos normes trop exclusive-

3. Il n'est que juste de noter que cette conception de la culture n'a pas été étrangère à la Commission Langevin. J'extrais d'un rapport publié au *Bulletin Officiel* du 15 mars 1945 les lignes qui suivent, que j'estime très satisfaisantes :

« La culture doit se proposer de faire participer le plus largement possible, dans l'espace et dans le temps, chaque individu à la vie de l'espèce, de développer en lui à la fois la personnalité et le sens d'une étroite solidarité avec les autres êtres humains dans le passé, le présent et l'avenir... » (p. 1462).

Il est seulement dommage qu'on n'ait pas donné à une vue aussi ample tous les développements souhaitables.

ment nationales, et qui se moque de nos catégories et de nos préjugés. C'est de ce point de vue qu'on devait applaudir hier à la réforme qui a mis l'étude du russe sur un pied d'égalité avec celles de l'anglais et de l'allemand, non parce qu'un parti politique pensait ainsi marquer un avantage. Une mentalité nouvelle, beaucoup moins familière que l'anglaise ou l'allemande, lourde de mystère et de vérité, était offerte à la curiosité de nos enfants. Qui plus est, une mentalité en plein devenir. Et, sans doute, l'homme russe et le français, dans toute saine perspective chrétienne, doivent-ils nous apparaître essentiellement fraternels. Quels abîmes pourtant les séparent et les opposent encore!

On s'effraiera peut être de cette leçon de relativité. Notez que je n'entends pas la pousser comme le font certains, jusqu'à ses ultimes conséquences. Mais, de grâce, qu'on ne ferme plus les yeux à certaines évidences, qu'on ne prétende pas les fermer aux jeunes gens et aux jeunes filles de nos écoles. Peut-on soutenir honnêtement que l'homme de Cicéron ou l'homme de Racine (et ce n'était déjà pas le même) soit de tout point assimilable à l'homme, ne disons pas de J.-P. Sartre, mais tout simplement à l'homme que nous connaissons et que nous sommes. Non, nous n'avons plus la même manière de regarder ou d'expliquer le monde que les hommes du siècle d'Auguste ou du siècle de Louis XIV, d'exercer notre citoyenneté ou de faire l'amour.

Votre culture classique est devenue une culture historique, voire archéologique. Si l'on s'en accommode encore, c'est probablement parce qu'elle n'est point si imperméable que le présent ne la pénètre de toutes parts; la voilà, sous nos yeux, reprise dans un contexte nouveau, bousculée, déconcertée, renouvelée. Une fois de plus se produit ce miracle à répétition qui lui a permis de subsister tant bien que mal et jusqu'à nous. Les agrégés de lettres s'inscrivent au parti communiste. Et tout rentre dans l'ordre — ou, pour mieux dire, le désordre se dissimule pour se perpétuer. Vous proposez aux enfants un modèle d'homme antique, revu d'ailleurs et amélioré (lisez : converti au christianisme) au temps de Louis XIV; cela n'a pas d'importance : les affaires (y compris les plus « noires »), le cinéma, le « parti » sont là pour en imposer de plus efficaces. Il y a l'histoire qu'on apprend et il y a celle qui se fait...

Certes, je crois qu'un certain sens du passé, dont la croyance au progrès indéfini constitue la forme banale, est aussi une acquisition de notre humanité moderne; et je ne voudrais pas que l'histoire fût bannie des humanités modernes. Mais c'est d'une culture si je puis dire *géographique* au premier chef, vaste et variée comme cette terre que nous avons reçu vocation d'humaniser, qu'il me semble que nous avons surtout besoin. A une image de l'homme abstraite et valable tout au plus dans un milieu, notre Occident, sinon dans une classe, la bourgeoisie moderne, essayons — quand ce ne serait que pour voir — de substituer l'image plus concrète de l'humanité totale : deux milliards d'âmes, cloisonnées encore en groupes hétérogènes ou ennemis, en travail de quelque chose de grand — la Cité future, pensent les socialistes, mais nous savons, nous, chrétiens, que ce n'est rien moins que la Cité de Dieu.

*
* *

Pouvons-nous mettre les choses au point? Nous l'essaierons, même si nous devons pour cela revenir sur des propos quelquefois aventurés.

Toute culture, et, en particulier, toute culture secondaire (je précise : destinée à des esprits de douze à dix huit ans), présente nécessairement deux aspects : *un aspect formel*, cette gymnastique dont je me suis permis plusieurs fois de sourire parce qu'on ne voulait voir qu'elle, et *un aspect notionnel* — on pourrait dire aussi : le contenant et le contenu[4].

Une première erreur consiste à croire ces deux aspects indépendants l'un de l'autre. Sans doute l'accent peut-il

4. La distinction n'est pas neuve. La Commission pour la réforme de l'Enseignement l'a rencontrée dès le début de ses travaux. Mais elle s'est abstenue de choisir et a préféré adopter un compromis prudent, mais peu sûr, comme le reconnaissait loyalement M. Durry dans un rapport d'août 1944 : « Les uns considèrent le *contenu* de l'enseignement, ce qu'il faut que sache un élève moyen, le minimum indispensable... Les autres considèrent la *valeur* éducative et formatrice d'une discipline et sont tentés de lui accorder le premier rang si elle développe les qualités humaines qui leur paraissent le plus estimables... *Cette fois comme dans le passé, le flux et le reflux de ces deux tendances se sont achevés par un compromis...* » (*Bulletin officiel de l'Éducation Nationale*, 16 novembre 1944, pp. 21-22.)

être mis, selon l'âge, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Il n'en reste pas moins que la faculté de penser ne s'exerce jamais à vide. Et les pensées maniées dans le jeune âge, pour simples, pour schématiques qu'elles soient, ne sont pas dépouvues d'une fécondité durable — bien au contraire. C'est dans ce sens que j'ai parlé plus haut d'un gaspillage possible. Une culture qui se veut absolument désintéressée (et l'anachronisme peut très bien produire l'illusion du désintéressement) risque toujours de tourner au gaspillage.

En second lieu, toute culture suppose une idée de l'homme, héritée de l'expérience des siècles passés ou née de la méditation du présent, il n'importe. Encore faut-il avoir l'honnêteté élémentaire de bien vouloir en prendre conscience. Si l'on ne doit pas être d'accord, qu'on sache du moins pourquoi et sur quoi l'on n'est pas d'accord. Et il m'a semblé que c'était ici le nœud du débat. — Ce débat est-il sans issue? Je risque la solution ou l'esquisse de solution suivante (d'aucuns diront l'échappatoire).

La *culture* (et le singulier m'apparaît en fin de compte légitime), qui *devient*, comme l'homme et avec lui, se composerait, pour emprunter aux mathématiques leur langage, de quelques *constantes* fondamentales et d'un bien plus grand nombre de *variables*. Certes, nous sommes les frères des hommes d'hier et d'avant-hier, mais des frères si dissemblables... Aussi différents d'eux, nous le sommes probablement que des Chinois ou des Noirs africains. Des milieux tellement étrangers nous ont façonnés! Mais il nous faut pourtant maintenir la conviction et, mieux, le sens de notre fraternité profonde, en même temps que nous découvrons nos dissemblances et que nous en prenons intelligemment notre parti. Telle me paraît-être l'antinomie que recèle tout effort culturel authentique — une antinomie dont-il faut non seulement nous accommoder mais aussi nous nourrir, nous enrichir.

On saisit peut-être maintenant pourquoi, en dépit de mes critiques (que je persiste à croire justifiées), je ne puis me résigner à faire litière des humanités classiques. Elle sont pétries d'une idée très haute et très belle de l'homme, la plus haute et la plus belle que la sagesse antique, puis la piété chrétienne aient été capables de concevoir. Aussi peuvent-elles encore fournir à toute culture digne de ce nom

un point de départ convenable, dès l'instant où les maîtres qui les enseignent savent répudier toute étroitesse, tout exclusivisme funestes.

Mais je me refuse à mettre au-dessous une autre culture, non encore codifiée celle là, qui, par tous les moyens, — français, langues vivantes, géographie humaine, histoire aussi, et, bien sûr, sciences de la nature, — s'efforcerait de dégager et d'inculquer l'idée nouvelle que l'homme moderne, en marge de l'héritage classique, s'est formée de lui-même. Cet homme, maître des machines et des distances, découvreur de lois scientifiques et créateur de techniques, cet homme qui, avec une émotion inconnue jusqu'à lui, se retrouve au cœur de tant de frères lointains et trop longtemps ignorés, ah! plus que tout autre n'est-il pas digne de notre piété? Et d'ailleurs toute culture peut-elle mener aujourd'hui vers un autre que lui? Seuls les approches et les cheminements diffèrent. Prenons en notre parti. Mais cette belle impatience pleine d'amour, qui nous pousse vers lui, le cœur battant et le visage découvert, je réclame qu'on la satisfasse enfin — en particulier pour le grand nombre des enfants d'aujourd'hui et de demain qui ne sauraient supporter ni comprendre des lenteurs et des détours qui peuvent être fructueux seulement pour une élite. Ainsi pourront naître des humanités modernes.

MAURICE CRUBELLIER.

UN JOURNAL POUR UNE ELITE CULTIVEE EST-IL VIABLE?

La disparition en deux ans de quelque vingt-cinq journaux quotidiens nés après la libération souligne la crise grave dont souffre la presse française.

Les victimes, qui avaient des affiliations politiques diverses, groupaient des lecteurs peu nombreux, mais convaincus et fervents.

Les survivants, jalousés lorsqu'ils ne sont pas eux-mêmes trop près du précipice, passent pour des marchands de soupe. Ils comptent parmi eux des organes animés par un bas commercialisme.

Aussi le sentiment est-il répandu que la presse française est en pleine décadence. Les espoirs fondés après l'occupation sur une presse nouvelle, libérée de ses attaches avec les puissances d'argent, ont été déçus. Certains milieux ont un tel mépris pour les journaux actuels qu'ils en viennent à n'y voir qu'une pâture pour le vulgaire et prétendent qu'il y a incompatibilité entre ces deux termes : élite et journal.

Contre une telle notion il est urgent de réagir avec vigueur.

*
* *

Il y a plus d'un siècle que les bons esprits dénoncent la décadence de la presse française.

Qu'on se reporte à 1836, au temps où Émile de Girardin lançait *La Presse* avec un abonnement inférieur de moitié à celui des autres journaux, ce qui lui valait un tirage énorme pour l'époque; il compensait l'insuffisance des recettes de la vente par celles de la publicité dont il était le précurseur dans la presse française. Son duel avec Armand Carrel apparut aux contemporains comme un duel à mort entre la presse traditionnelle et la presse moderne, vile, sans scrupules, qui tuait l'autre !

Quand Polydore Millaud fondait *Le Petit Journal* à un sou en

1863, lançait la formule du sang à la « une », étalait pendant des semaines en première page les cadavres de l'affaire Tropmann, introduisait sa feuille sensationnelle au son des trompettes dans les bourgs et les villages de France, les contemporains aussi criaient à l'écœurement.

Entre les deux guerres, l'exploitation du crime et des affaires de mœurs par les journaux populaires était aussi dénoncée comme une décadence de la presse. Se rappelle-t-on l'ascension de *Paris-Soir* coupable d'abêtir le public ?

Les contemporains scandalisés avaient raison sans doute de crier au scandale. Ce rappel historique n'est pas destiné à blanchir des directeurs de journaux oublieux des responsabilités de leur haute mission, mais à nous pénétrer de cette vue que depuis plus d'un siècle la presse est en évolution constante, que le cercle de ses clients ayant appris à lire grâce aux lois sur l'instruction publique obligatoire du XIX^e^ siècle s'élargit sans cesse, que la concurrence amène les journaux rivaux à attirer ou à retenir la clientèle du plus grand nombre en l'alléchant par des moyens que le bon goût et la morale réprouvent.

La presse d'aujourd'hui, dans son ensemble, n'est ni plus honorable ni plus décadente que celle du siècle dernier. De nombreux organes parisiens ou provinciaux sont parfaitement respectables. Les directeurs des autres, aiguillonnés par la concurrence, se servent d'appâts vulgaires, font appel aux instincts morbides ou sexuels pour séduire le gros public. Il n'y a rien là de nouveau.

Une intéressante discussion pourrait s'instituer sur l'immoralité de la presse, du cinéma, de la radio, et sur les moyens de la combattre. Mais notre objet d'aujourd'hui n'est pas de débattre cet important sujet. Il est limité au problème suivant : dans les conditions faites actuellement à la presse et qui semblent favoriser des organes avilissants, un journal conçu pour une élite cultivée est-il viable ?

*
* *

Pour répondre utilement à cette question, il importe de préciser quelques données.

Un journal est une entreprise commerciale. On trouve de moins en moins de mécènes capables de faire vivre un organe dont les échéances sont régulièrement déficitaires.

Certes, une publication n'est pas en tous points une entreprise commerciale ordinaire. Elle est véhicule d'opinion et, de ce fait, ses dirigeants ont des obligations particulières, contre-partie des privilèges dont ils jouissent.

Mais, dans toute la mesure où elle est une entreprise matérielle,

Une publication, pour avoir des chances de durée, doit être dirigée comme une entreprise commerciale : ses recettes doivent équilibrer ses dépenses.

A la différence de beaucoup d'autres entreprises commerciales, une publication ne vit pas seulement de ses ventes, ou, plus exactement, elle a d'autres ressources que ce que lui paient ses lecteurs pour la lire; elle leur vend du papier noirci, mais elle vend aussi à d'autres leur attention. Un placard publicitaire dans ses colonnes vaut plus ou moins cher selon son emplacement, selon qu'il a plus ou moins de chance de capter l'attention des lecteurs.

Il est devenu normal depuis un siècle que les recettes de la vente — abonnements et vente au numéro — ne suffisent plus à couvrir les dépenses d'une publication. La différence est comblée par les recettes publicitaires. Dans certains cas, notamment aux États-Unis, les recettes publicitaires dépassent les recettes de la vente. Le sous-produit est alors plus important que le produit principal. On cite le cas exceptionnel d'une publication (le *Reader's Digest* aux États-Unis) qui prospère sans ouvrir ses colonnes à la publicité. Mais à notre époque, en règle constante, la publicité est indispensable non seulement pour produire des bénéfices, mais pour combler le déficit d'exploitation d'un journal.

Un journal n'est plus viable sans publicité. Or un commerçant fait de la publicité pour stimuler ses ventes. Une campagne publicitaire ne vaut que si elle est suivie de ventes. Il existe des moyens de calculer le rendement d'une annonce, de déterminer la valeur, sous l'angle de la publicité, qu'on peut attribuer à la clientèle d'un journal.

Dans tous les pays, la publicité va à deux sortes de journaux :

1° à ceux dont la clientèle a un grand pouvoir d'achat;

2° à ceux qui ont un gros tirage.

Dans ce dernier cas, chaque lecteur peut n'avoir qu'un pouvoir d'achat réduit, tous les lecteurs pris ensemble offrent à l'annonceur des chances de vente si nombreuses que l'annonce est profitable.

Dans une agglomération donnée et à égalité de niveau social, un annonceur aimera mieux insérer sa publicité dans un seul journal tirant à un million d'exemplaires que dans cinq journaux tirant à 200.000. Les tarifs seront proportionnellement moins onéreux, les frais de clichés et autres pour une insertion moins élevés que pour cinq, etc.

La première question de notre problème sera donc : l'élite intellectuelle en France est-elle assez nombreuse, a-t-elle un pouvoir d'achat assez grand pour faire vivre un quotidien qui lui serait destiné?

*
* *

Sans recourir à des études statistiques, tout le monde admettra sans peine que les élites intellectuelles françaises ont actuellement, par rapport à l'ensemble de la population, un pouvoir d'achat faible, plus faible relativement qu'avant la guerre de 1939, encore plus faible qu'avant la guerre de 1914. La bourgeoisie, où elles se recrutaient généralement, s'est prolétarisée. Un journal d'intellectuels n'aurait probablement pas plus d'attrait pour les annonceurs aujourd'hui que le plus ordinaire des journaux populaires, mais il n'en aurait pas moins.

Nous ne chercherons pas davantage à définir ici quel genre d'individus il convient de faire figurer dans les élites intellectuelles, ni combien de chaque espèce on pourrait y dénombrer. En gros, nous savons qu'elles sont relativement nombreuses en France. Si l'on considère seulement le nombre des candidats au baccalauréat, ou des étudiants inscrits dans les universités, on peut même supposer qu'elles sont de plus en plus nombreuses. (La culture gagne sans doute en étendue ce qu'elle perd en profondeur.)

Puisque c'est sous l'angle technique seulement que nous abordons la question, nous poserons comme acquis qu'il existe en France une élite dépassant beaucoup les quelque 250.000 lecteurs qu'on reconnaît nécessaires pour faire vivre un journal actuellement. On ne nous chicanera pas si nous admettons dans l'élite un Français sur cent.

En théorie, il est indéniable qu'on peut faire un journal viable pour une élite. Et même, en fait, il en existe au moins un avec une vente légèrement inférieure à 200.000 exemplaires. *Le Monde*, qui est actuellement le journal de France le plus complet, vit sans luxe, mais complètement indépendant. Il peut ne pas être le journal idéal de toutes les élites. Il est un journal conçu pour une élite.

Mais, objectera-t-on, *Le Monde*, journal du soir, successeur du *Temps*, est dans une situation particulière. N'a-t-on pas vainement essayé de faire un journal du matin pour l'élite ? L'équipe qui a fondé *Combat*, le plus intellectuel des journaux parus après la guerre, n'a-t-elle pas dû céder la main ?

La première équipe de *Combat* comprenait plus d'universitaires que de coutume, sous une direction plus intellectuelle que professionnellement compétente. Ses difficultés démontrent non qu'un journal pour l'élite n'est pas viable, mais qu'elle n'a pas su s'adresser qu'à une petite fraction de l'élite. Des universitaires ne sont pas qualifiés pour diriger et rédiger un journal du seul fait

de leurs diplômes. Ceux-ci ne sont pas incompatibles avec les connaissances et les talents du journaliste professionnel, mais ne les remplacent pas.

*
**

Grouper autour d'un journal quotidien plus de 200.000 lecteurs appartenant à l'élite n'est pas facile pour deux raisons au moins. D'abord l'élite française n'est pas homogène; elle est divisée dans ses croyances religieuses, dans ses convictions politiques, dans ses origines sociales. Ensuite, elle est disséminée à travers la France. Seul un journal de Paris peut prétendre à un prestige suffisant pour se faire accepter d'élites parisiennes et provinciales. Or, il devient justement plus difficile à la presse parisienne de rayonner aux quatre coins de la France comme avant guerre. Les grands journaux de province sont mieux faits. L'insuffisance du papier, les mauvais trains, les mauvaises messageries défavorisent les journaux de Paris. Pour réussir, un journal voulant grouper une élite cultivée doit offrir à sa clientèle parisienne tout ce que lui apporte une autre journal et à sa clientèle provinciale ce que ne lui apporte pas son journal régional. Journal général pour les uns, il doit être un journal spécialisé pour les autres.

Quelles que soient les difficultés à surmonter, il ne semble pas impossible, même dans les circonstances actuelles, de faire un journal pour l'élite.

Il faut pourtant réunir trois conditions :

1° Ne pas faire de politique active.

2° Faire une large place à l'information, surtout dans les domaines spécialement intéressants pour les élites.

3° Grouper une équipe rédactionnelle et administrative de professionnels du journalisme.

Sur le premier point, il convient de préciser le degré de neutralité exigible. Il n'est pas mal que les membres de l'équipe rédactionnelle aient en commun une philosophie, des croyances, des tendances. Mais ils doivent aussi avoir de la réserve et de la tolérance. Il faut que les lecteurs ne partageant pas leurs convictions puissent lire leur journal avec plaisir. L'expérience a été faite maintes fois, à l'étranger comme en France : l'esprit prosélyte éloigne les lecteurs indifférents ou de tendance opposée. Il est parfaitement admissible que des hommes convaincus cherchent à faire un journal de propagande politique ou religieuse. Mais si l'on veut faire un journal viable pour l'élite en France, il faut renoncer à vouloir faire prévaloir un système idéologique sur les autres; on doit limiter son ambition à rendre service à des hommes d'élite, même d'opinions opposées.

Cette notion de service est essentielle au succès de toute publication. Dans la presse comme dans le commerce, on ne réussit que si l'on met en vente des articles répondant à un besoin. On a en France le goût des idées et du beau style. Un public français cultivé acceptera plus d'articles, de commentaires, de « littérature » que ne le ferait par exemple un public anglo-saxon. Mais, en France comme ailleurs, on achète un journal pour savoir ce qui se passe dans le monde, pour connaître « ce qu'il y a de neuf ». Il faut asseoir un journal pour l'élite sur l'information plus que sur les collaborations brillantes. Quelle information ? D'abord, les nouvelles générales susceptibles d'intéresser le grand public, mais présentées d'une manière plus intelligente. Ensuite et surtout, les nouvelles affectant un public restreint de gens cultivés et qui ne figurent presque jamais dans un journal populaire.

Un des plus grands reproches que l'on peut adresser au journalisme français contemporain est de se moquer de la vérité. Une grande proportion de nos journaux sont partisans. Tous ne déforment peut-être pas les faits systématiquement, mais la plupart ne publient que les nouvelles cadrant avec leurs théories, leurs amitiés, leurs partis pris. Il en résulte une image du monde, ou des événements, incomplète ou fausse. La vérité doit être la passion première du journaliste, qui ne doit épargner aucun effort pour la dégager. C'est au contraire, semble-t-il, le cadet de ses soucis. Nos journaux fourmillent de nouvelles fausses, de renseignements manifestement inexacts, qu'une vérification sommaire aurait permis de corriger, qu'une honnêteté élémentaire ferait rectifier.

Par là, surtout, s'explique la méfiance et souvent le mépris de l'homme cultivé pour la plupart de nos journaux. L'homme qui pense par lui-même a besoin de faits contrôlés, de renseignements sûrs pour constituer son bagage d'informations grâce auxquelles il formera son opinion. Le journal qui les lui donnera, qui lui inspirera confiance par l'honnêteté de ses méthodes, par sa volonté évidente de poursuivre la vérité, recueillera certainement ses faveurs. Il y en a si peu qui font profession d'attacher du prix à la vérité.

Il est inévitable, avec les procédés rapides d'information que l'homme moderne impose à ses journaux, que des erreurs se glissent. Mais honnêtement admises, expliquées, rectifiées, ces erreurs n'entachent pas un journal sérieux.

Ce qui importe à l'homme cultivé est de pouvoir suivre dans un journal méritant sa confiance l'éclosion et le développement des grands événements de notre temps.

Les informations générales touchant la politique intérieure ou

extérieure, la vie économique, sociale et financière n'appellent pas de commentaires particuliers. Pour les autres, une précision s'impose. Il n'est pas question de donner des nouvelles techniques professionnelles qui sont du ressort de la revue spécialisée. Un journal pour l'élite ne doit pas être conçu comme l'assemblage d'une série de bulletins de sociétés savantes.

Ces nouvelles triées du monde des lettres, des sciences, des arts, il appartient à l'équipe journalistique de les découvrir, de les choisir, de les rechercher. Elle les trouvera parfois dans les agences de presse. Le plus souvent, elle devra faire un effort méthodique d'organisation pour se les procurer. Des journalistes réussiront là où des universitaires ignorant les rouages du métier échoueraient. Mais, à l'inverse, il importe que les rédacteurs de notre journal et plus encore les secrétaires de rédaction aient une bonne culture.

Il est relativement aisé de trouver des rédacteurs cultivés. Mais le métier de secrétaire de rédaction est dur; il exige des connaissances techniques et un apprentissage prolongé. Les journalistes bardés de diplômes le dédaignent souvent, car il suppose de longues stations debout, les manches retroussées, devant le marbre, dans l'atmosphère surchauffée des machines, au contact des simples ouvriers linotypistes. Le secrétaire de rédaction qui, pour une grande part, décide de ce qui passe ou ne passe pas dans les formes, qui reflète sa personnalité dans la mise en page, contribue beaucoup à donner le ton d'un journal quotidien. Un soin tout particulier devrait être apporté au choix difficile des secrétaires de rédaction.

Sans doute, toute l'équipe, les services de vente et ceux de la rédaction, devra s'attacher à déterminer ce que demande l'élite qu'il s'agit d'atteindre et de conserver. Une analyse méthodique des goûts et des besoins de la clientèle devrait être faite constamment par toute publication. A plus forte raison est-ce une nécessité pour une publication du genre de celle qui nous préoccupe.

***

Qu'il s'agisse de films, de livres ou de journaux, il n'est pas vrai qu'il suffise de présenter au public des turpitudes et des malpropretés pour rencontrer le succès. On cite des cas de réussite par ces moyens; n'en pourrait-on citer d'échecs? Pensons aussi aux succès obtenus sans y recourir. Est-on justifié à généraliser sur le cas du *Diable au Corps* plutôt que sur celui de *Monsieur Vincent*? Il n'y a pas antinomie entre qualité et élévation morale d'une part, et nombre d'autre part.

Il ne faut pas pécher par orgueil, croire que la culture est

l'apanage d'un petit cénacle et, en visant l'élite, ne voir qu'une chapelle.

L'échec de nombreuses tentatives pour faire des journaux d'élite provient d'une erreur fréquemment répétée. Les esprits distingués qui les dirigeaient ou les rédigeaient ne se souciaient pas suffisamment de mettre leur message à la portée des esprits qu'ils voulaient toucher.

Style, langue, présentation ont une importance capitale. Le mathématicien distingué, le grand sculpteur, le savant historien, le chirurgien en vogue n'ont pas la même forme d'esprit. Ce sont des êtres humains; ils ont une femme, des enfants, qui ne manient pas l'abstraction avec la même aisance qu'eux, qui s'intéressent aux mêmes sujets, mais sous un angle différent. Notre journal, dans sa conception, dans ses sujets, dans sa présentation, doit être humain.

*
* *

Une dernière remarque : il sera extrêmement difficile de faire un journal satisfaisant pour une clientèle aussi exigeante et peu homogène que celle de notre choix tant que les quotidiens ne disposeront que de quatre pages. Déjà avec six pages, deux ou trois fois par semaine, un rédacteur en chef aura plus de chances. Il est vrai que ce lourd handicap du manque de place affecte tous les journaux français. La situation est au demeurant susceptible de s'améliorer prochainement.

*
* *

En bref, il nous paraît possible de grouper autour d'un journal parisien deux ou trois cent mille familles françaises appartenant à des élites cultivées.. Si réduit que soit leur pouvoir d'achat dans les circonstances présentes, ce journal peut constituer un véhicule publicitaire suffisant pour permettre une exploitation commerciale bénéficiaire. L'existence indépendante du *Monde* suffit à prouver qu'un journal s'adressant à une élite cultivée est viable. On peut concevoir une formule journalistique différente et à peine concurrente dans le champ des journaux du matin. Les difficultés à vaincre ne sont pas d'ordre économique ni moral, mais essentiellement d'ordre technique (choix des hommes et des méthodes). Elles pourraient donc être surmontées sans délai par qui le voudrait vraiment.

Pierre Denoyer.

LIVRES SCIENTIFIQUES

I. — Initiation et vulgarisation

Grâce aux Éditions de Flore, nous avons maintenant un *Almanach des Sciences* [1]. Très bonne réalisation : exposé succinct de l'état des principales questions dans chaque branche de la recherche, renseignements sur les principaux organismes scientifiques du pays, notices sur les récents Prix Nobel, etc. Tout cela présenté de façon attirante.

Chacun peut lire sans difficulté le livre d'A. Labarthe, *La Vie commence demain* [2], qui brosse avec beaucoup de verve le tableau du proche avenir tel que le laisse entrevoir le développement technique des États-Unis. On en retire le sentiment plus vif que jamais de la nécessité « d'établir désormais comme une loi que la chimère n'existe pas ».

L'Humanité devant la Navigation interplanétaire, d'A. Ducrocq [3], développe quelques idées intéressantes. Mais, à partir d'un certain point, l'auteur ne sait plus faire le départ entre le techniquement acquis, le « feasible » comme disent les Américains, et la rêverie anticipatrice. D'où l'impression de manque de sérieux.

Les Secrets de la Science américaine, de J. Phinney Baxter [4], nous mettent au courant d'un certain arrière-plan scientifique et technologique de la conduite de la dernière guerre par les U.S.A. Beaucoup de détails savoureux dans un livre plutôt touffu que n'illuminent guère les idées générales.

Les petites brochures de la collection « Problèmes », publiées aux Éditions Elzévir, sont un modèle du genre. 64 pages et quelques illustrations photographiques mettent à chaque fois le lecteur au courant d'une question actuelle de la science. Nous avons sous les yeux les numéros 12-15 de cette série : G. de Vaucouleurs, *La Science de la Photographie*; V. Romanowsky, *Arctique et Antarctique;* A. Ananoff, *Des Premières Fusées aux V 2*; R. de Joly, *La Spéléologie*. L'étude que G. de Vaucouleurs consacre à la plaque photographique et aux lois chimiques de formation de l'image est un vrai petit chef-d'œuvre de clarté et d'intérêt.

Parmi les livres donnant une initiation plus poussée aux fondements scientifiques des grandes conquêtes actuelles, il faut signaler : A. Boutaric, *Au Seuil de l'énergie atomique* [5], qui répond au besoin ressenti par beaucoup d'une information sérieuse donnée cependant sans présupposer une trop grande préparation technique. Il faut également signaler les deux traductions de rapports américains sur *Le Radar*, publiées par les Éditions de la Revue d'optique théorique et instrumentale [6]. Le premier de ces rapports, traduit par H. Pujade, a trait à l'utilisation militaire du Radar. Le second, dont l'auteur est E. G. Schneider, traduit également par H. Pujade, est une excellente vue d'ensemble, de lecture relativement aisée, sans rien qui puisse rebuter le non-spécialiste.

1. 1948, 256 pp.
2. Éditions Sequana, 1948, 247 pp.
3. Calmann-Lévy, coll. « Science et Humanité », 1947, 217 pp.
4. Corrêa, coll. « Les grandes Découvertes scientifiques », 1947, 261 pp.
5. Éd. Flammarion, « Bibl. de Philos. scientifique », 1947, 210 pp., 200 fr.
6. *Le Radar. La Science en guerre*, 1947, 156 pp. *Le Radar. Théorie et Réalisation*, préface d'Y. Rocard, 1947, 159 pp.

II. — Livres de mathématiques

Ceux qui désirent réfléchir aux questions générales soulevées par les développements modernes de la science mathématique ont largement de quoi s'occuper avec les ouvrages de G. Bouligand. Ceux-ci apportent à la fois l'initiation aux faits et les leçons d'une réflexion curieuse de mille questions, parfois singulièrement pénétrante. *L'Initiation à l'Analyse mathématique*, parue en 1945 chez Vuibert, que nous rappelons ici, est pleine de suggestions pour le mathématicien débutant. *Les Aspects intuitifs de la Mathématique*, publiés à la même époque dans la collection « L'Avenir de la Science », chez Gallimard, sont consacrés à l'un des plus essentiels problèmes de la science mathématique, celui de ses attaches avec le sensible, problème évoqué d'ailleurs par le moyen d'une sorte de technique impressionniste, accumulation de notations particulières qui cernent petit à petit la question, ne cessant de nourrir l'esprit et de l'intriguer tout à la fois. Enfin *La Mathématique et son Unité*, parue chez Payot l'an dernier et rédigée en collaboration avec J. Desbats, commence à tracer quelques linéaments d'une philosophie mathématique enrichie de toutes les leçons qu'on peut retirer de cinquante années de discussions sur les fondements de cette science. L'échec, à la tentative des axiomatiques formalistes faites en vue de donner un cadre définitif à la spéculation mathématique, est clairement enregistré. En ce qui concerne les raisons de cet échec, la pensée de G. Bouligand semble indiquer deux raisons possibles entre lesquelles le choix ni la synthèse ne sont clairement faits. Première raison : les mathématiques ont une attache empirique dont on ne peut effectivement les couper. Deuxième raison : les mathématiques font intervenir un pouvoir de l'esprit irréductible à ce qui peut s'en actualiser dans un formalisme. C'est de la clarification et, si possible, de l'*exploitation technique* de ces raisons qu'on attend le futur progrès des mathématiques.

Le livre d'E. Borel, *Les Paradoxes de l'Infini*, paru en 1946 chez Gallimard [7], porte à la fois la marque de la claire intelligence de l'illustre mathématicien et de sa volonté de refuser tout dépassement philosophique de la pensée *finie*. Il n'y a derrière l'idée d'infini, estime Borel, que notre peu de familiarité empirique avec les grandeurs très grandes. Les nombres de l'ordre de 10^{1000} sont déjà d'assez bons modèles de l'infini pour l'homme. L'infini ne signifie jamais rien de plus que le prolongement *possible* d'une expérience actualisée. A s'en tenir à ces vues, on élimine tous les paradoxes de l'infini. Soit, mais reste-t-il encore la possibilité de rendre compte de ce prolongement du nécessaire à travers tout le possible que fait n'importe quelle vérité générale de mathématique ! Il reste néanmoins de ce livre une pénétrante critique de certaines précipitations de l'imagination mathématique en matière de problèmes d'infinité.

Deux nouveaux fascicules des *Éléments de Mathématique*, de N. Bourbaki, viennent de paraître chez Hermann [8], précisant la physionomie de cette œuvre fondamentale. *La Vie Intellectuelle* a déjà entretenu ses lecteurs de la personnalité composite de l'auteur (cf. numéro de février 1948). On ne saurait trop recommander à quiconque veut approfondir les mathématiques modernes une pratique assidue de ce traité. Il y a là, *pour les esprits capables d'abstraction*, une mise en ordre jusque-là jamais faite des mathématiques modernes, qui peut les éclairer singulièrement et leur économiser beaucoup de perte de temps. Il n'est pas sûr par contre que Bourbaki soit aussi pédagogique qu'il le voudrait : il fait bien voir les relations, très mal les choses. L'on regrette à certains égards l'empirisme lucide et chargé d'humour des mathématiciens anglo-saxons, ne permettant jamais d'oublier que les mathématiques, si elles sont, sont aussi nées de quelque chose dont tout progrès vient en fin de compte. Ceci dit, la publication d'un tel traité suffirait à l'honneur d'un éditeur et contribue plus qu'on ne pense à celui de notre pays.

D. D.

7. Coll. « Avenir de la Science », nº 25, 234 pp.

8. *Topologie générale*, chap. v-viii (*Actualités scientifiques et Industrielles*, nº 1029), 1947, 131 pp. *Algèbre*, chap. ii (*ibid.*, nº 1032), 1947, 132 pp. et un dépliant.

THEATRE

Le seul moyen d'aider les jeunes auteurs est de jouer leurs pièces : tel est le but de « l'aide à la première pièce » accordée par la Direction générale des Lettres et des Arts. Un comité de dix membres a examiné, cette année, cent quatre-vingt-dix-huit manuscrits : il en a retenu deux qui doivent être représentés sur la scène du Théâtre Montparnasse : après avoir vu *Montserrat*, de M. Emmanuel Robles, il faut dire que cette intervention de l'État a été heureuse dans son principe comme dans ses moyens d'exécution.

L'action se passe au Venezuela en 1812, au temps de la résistance à l'oppression espagnole. Révolté par la cruauté de ses compatriotes, l'officier espagnol Montserrat prend le parti des opprimés que l'Église elle-même ou plutôt le clergé semble abandonner. Il sait où se cache Bolivar, unique espoir des patriotes : il ne le dira pas. Pour venir à bout de ce militaire trop humain, le général Moralès fait arrêter dans la rue six passants : il y a là une jeune veuve qui allait chercher du lait pour ses enfants, un paisible commerçant fort peu résistant; il y a même un célèbre acteur espagnol. Si Montserrat ne parle pas, ces six innocents seront fusillés.

Montserrat ne parle pas : les six innocents sont fusillés. Les diverses réactions de ces malheureux devant la mort, une mort qui ne signifie rien pour eux, sauf pour un jeune garçon et une jeune fille qui se dresse dans le groupe tragique comme une statue vivante de la liberté, voilà le drame, mis en scène par M. Vandéric avec cette précision sans fougue romantique qui caractérise les toiles espagnoles de Manet. Pour sauver un espoir peut-être vain, faut-il sacrifier six créatures bien vivantes, sans parler des misères et des douleurs qui suivront leur mort, voilà le problème qui soutient le drame.

Une telle œuvre mériterait une longue étude. Quelques remarques seulement.

Montserrat illustre la tragédie d'un monde sans charité. M. Emmanuel Robles a pris la précaution de nous faire sentir cette absence à travers la présence du P. Cornil, moine de la famille de Torquemada. Quand la charité disparaît, que reste-t-il ? Moralès et Montserrat, l'aventurier jouisseur, pilleur, en qui ne subsiste qu'un sombre honneur professionnel, et l'héroïsme inhumain qui sacrifie l'existence au possible, le présent concret à l'avenir abstrait. L'âme chemine entre deux horreurs.

Par là, *Montserrat* est bien le type de l'œuvre qui exprime la sensibilité des dernières années, profondément guerrière en ce sens que les valeurs guerrières se hissent au sommet de la fameuse « échelle des valeurs ». L'inhumain et le surhumain se rejoignent pour constituer une espèce de noblesse héroïque qui prend la place de la sainteté : l'auréole est aux « durs ».

Comme *Le Matériel humain* de M. Paul Raynal, comme *Les Mains sales* de M. Jean-Paul Sartre, *Montserrat* représente un théâtre qui entend répondre aux questions et aux angoisses du temps présent. Or M. Gaston Baty installe ses marionnettes, 6, rue Vital, précisément pour « créer un théâtre aussi détaché que possible de la vie quotidienne », un théâtre qui serait « un tremplin à rêves ». Il n's'agit plus seulement de fuir le réalisme, mais le réel : c'est pourquoi on supprimera le corps trop réel de l'acteur qui s'interpose entre le personnage et nous. Bien entendu, M. Gaston Baty ne prétend nullement que ses poupés à main soient la seule expression dramatique; il ne renie point ce qu'il faisait dans sa baraque de la Chimère mais les marionnettes lui paraissent convenir aux formes extrêmes d'un théâtre qui vise l'irréel : la farce, la féerie et une certaine tragédie.

Il semble que M. Gaston Baty travaille dans trois directions.

1° « Je voudrais, a-t-il dit aux journalistes, faire un répertoire dont chaque pièce évoque une province... Le thème serait une légende locale à laquelle s'incorporeraient des chansons, des danses, des traits historiques au besoin. Chaque spectacle traduirait dans son ensemble la façon de sentir d'un pays. Mon répertoire doit arriver à reconstruire une grande image poétique de la France. » Telle est *La Marjolaine*, légende de l'Ile-de-France et véritable revue des contes de fées, que M. Gaston Baty lui-même a composée pour son premier spectacle.

2° M. Baty n'a pas seulement fait sculpter d'admirables poupées par Collamarini : il entend créer des types tels que Guignol et Gnafron. Tels sont Jean-François Billembois, compagnon menuisier, et son ami Pancrace, le Parisien et l'Auvergnat d'une France louis-philipparde, celle de Daumier et de Gavarni, du mélodrame où Margot pleure et des Funambules, une France qui n'a sans doute jamais existé telle que nous l'imaginons, mais qui, justement pour cette raison, sera le pays de nos dépaysements. M. Gaston Baty, nouveau démiurge, entend créer un monde et dans ce monde il y aura des personnages qui, comme Polichinelle et Pierrot, jouiront de cette existence sans histoire qui leur permet d'entrer dans de multiples histoires. Ceci est important.

3° Il semble que, dans l'avenir, M. Baty confiera à ses poupées des œuvres plus classiques : la légende de Faust, naturellement, que promenèrent les marionnettes allemandes au XVIII[e] siècle, des farces de Molière, des tragédies d'Eschyle.

Ces spectacles d'une qualité poétique si sûre constituent une expérience qui pourrait agir par contre-coup sur le théâtre lui-même : quand le théâtre d'actualité ne sera plus soutenu par des œuvres capables d'agir fortement sur les esprits, comme les dernières pièces de MM. Paul Raynal et Sartre ou comme la première de M. Emmanuel Robles, dans quelle mesure un retour aux marionnettes — n'annonce-t-on pas des marionnettes à fils animées par M. Julien Doat et la création d'un musée des marionnettes à Lyon? — et, en particulier, les soirées de la rue Vital n'exerceront-ils pas sur le théâtre de demain une influence comparable à celle des Ballets russes avant la guerre de 1914?

HENRI GOUHIER.

CHRONIQUE MUSICALE

Ainsi que je le faisais remarquer dans une précédente chronique, un des faits les plus notables de cette saison aura été l'abondance de publication sur l'art musical. Alors que les éditeurs de musique ne publient que fort peu d'œuvres nouvelles, les éditeurs-libraires consacrent une importante partie de leur activité à des ouvrages traitant de compositeurs ou de questions relevant de l'histoire ou de l'esthétique musicales.

C'est pourquoi les lignes qui vont suivre, délaissant l'activité musicale proprement dite, vont s'occuper de quelques-uns parmi les derniers volumes parus. Aussi bien, c'est là une des faces de l'actualité musicale non négligeable, puisque ces ouvrages s'adressent non seulement aux musiciens-praticiens, mais à tout esprit cultivé.

La collection « Jeunesse de la Musique » dirigée par Charles Oulmont, chez Amiot-Dumont, inaugure son activité par un gros volume de Alex Tansman sur *Igor Stravinsky*. Tansman, qui tient dans le monde musical une place importance comme compositeur, et, de plus, a vécu pendant la guerre plusieurs années dans l'intimité de Stravinsky (à Hollywood, résidence actuelle de ce dernier), était évidemment le mieux placé pour parler de l'homme, pour disserter de l'œuvre. La personnalité de Stravinsky est bien celle qui, à première vue, paraît la plus contradictoire, et tout l'effort de Tansman dans ce livre est surtout de faire ressortir l'unité de pensée, l'unité de but, l'unité de réalisation malgré l'apparence opposée. Et c'est avec beaucoup d'éloquence qu'il plaide sa thèse, au cours de chapitres qui d'abord traitent de problèmes généraux d'esthétique, puis ensuite de Stravinsky lui-même, vie et œuvres. Il nous permet ainsi d'être plus familiarisés avec ses dernières productions, d'en établir la chronologie et le sens. Il précise une nouvelle fois — ce que les *Chroniques de ma Vie* et *Poétique musicale* avaient déjà fait — le caractère apollinien de cette œuvre, la manière dont le compositeur entrevoit la fonction de créateur, et la façon dont il réalise concrètement sa pensée. Il nous éclaire sur la diversité voulue, et nécessaire, de chacune des pages qui ont jalonné cette carrière, sur l'individualité de chacune depuis *L'Oiseau de feu* ou *Le Sacre* jusqu'à l'*Orphée* dont la radio donnait il y a peu de temps la première audition en France. Le climat Stravinsky est — et, de cela, l'auteur peut être fier de sa réussite — assuré sans défaillance.

Tout de même, on peut penser que cette intelligence si lucide, que cette volonté froide et résolue négligent quelque peu l'effusion sensible (pour ces deux mots, Stravinsky semble éprouver une aversion irréductible) au profit d'une sorte d' « angélisme » qui fait plus de place à l'esprit combinateur qu'à l'expression. Mais je sais bien que de ces choses il faudrait beaucoup de temps, beaucoup de place, pour disputer utilement, d'autant plus que l'éloquente assurance de

ce livre impose les idées développées avec une grande fermeté de pensée. Tout ce qui y est annoncé est vrai en soi, mais pourtant on ne peut souscrire à l'universalité que l'auteur entend. Il est difficile, aussi, d'admettre totalement que *Petrouchka* est de la musique pure, ou que Stravinsky a parfaitement raison de prendre à son compte telle phrase de Pergolèse ou de Rossini et de la traiter comme son bien propre. Mais, tel qu'il est, même écrit « sous le signe de l'éloge » exclusif, ce livre est à lire attentivement et à mettre en bonne place dans la bibliothèque de tout mélomane voulant être au courant des tendances contemporaines.

De taille plus modeste (120 pages) est le *Paul Dukas* de Georges Favre, paru dans la collection « Euterpe » (N. Dufourcq) aux éditions de La Colombe, mais combien précieux à plus d'un titre. Car, tout d'abord, ce volume comble un vide dans les monographies consacrées aux maîtres de la génération qui a assuré la renaissance de l'art français à l'aube de ce XX^e^ siècle. C'est, en effet, le premier ouvrage d'ensemble sur le musicien de l'*Apprenti sorcier*, de la *Péri*, d'*Ariane et Barbe-Bleue*.

Hommage ému qui fait bien ressortir toute la qualité, toute la profondeur, toute la noblesse du message de celui qui fut en même temps constructeur puissant, et véritable créateur inspiré. Créateur inspiré, qui, malheureusement pour nous, n'aura voulu, — par une autocritique de plus en plus exigeante pour lui-même — livrer à la postérité qu'une partie de son œuvre, le reste ayant été détruit par lui irrémédiablement. Pourtant, le musicien du poème symphonique somptueux la *Péri* ne pouvait certainement pas concevoir des pages indifférentes. (D'ailleurs, la *Péri* elle-même, « ne fut sauvée de l'anéantissement des flammes que grâce à l'insistance de Vincent d'Indy et de Pierre Lalo ».) Somptuosité, c'est le mot qui revient constamment aux lèvres chaque fois qu'on entend une œuvre de Dukas, exaltation grandiose d'une richesse insoupçonnée du langage musical manié avec une maîtrise prodigieuse.

Je le disais plus haut, volume précieux, que cette étude de l'érudit Georges Favre sur l'œuvre de ce compositeur, qui de plus était un esprit d'une haute culture, et qui reste une des plus belles illustrations du génie français.

On lira avec fruit un intéressant volume de Maurice Le Roux, publié aux Éditions du « Grenier à Sel », intitulé : *Introduction à la Musique contemporaine*, où sont développées certaines idées et considérations sur le refus et l'incompréhension, attitudes habituelles des auditeurs de concerts vis-à-vis des œuvres nouvelles.

Études sur « techniques et sincérité », sur les différents snobismes, aussi bien de la part des auditeurs que de la part des créateurs, « où est la musique » (« il y a déséquilibre certain entre la création et les moyens de création »).

Analyses des trois domaines de la musique : la mélodie, le rythme, l'harmonie, et, pour terminer, synthèse des différentes tendances de la musique d'aujourd'hui, tel est le plan général du volume.

Même si on n'est pas toujours entièrement d'accord avec les affirmations ou les sympathies de l'auteur, on ne peut que rendre hommage à la parfaite sincérité qui l'anime, et applaudir à son aversion pour le faux, le falsifié, en art.

Émile Damais.

PERSPECTIVES SUR LE MOUVEMENT LITTERAIRE

L'intérêt majeur du livre que Jacques-Henry Lévesque vient de consacrer à *Blaise Cendrars* (N.R.C.) est de dépasser le cadre de la biographie et de l'étude du seul auteur de *Moravagine*, pour attirer l'attention sur cette période de l'autre avant-guerre qui trouva son point culminant dans les années 1913-1914.

L'âge d'or a une histoire.

Certes, on connaît en gros ce que fut l'évolution de la poésie moderne depuis les derniers symbolistes jusqu'au surréalisme et à ses épigones. Il suffirait d'ailleurs, pour en mieux prendre conscience, de se reporter au livre de Marcel Raymond, *De Baudelaire au surréalisme* (Corti), qui est probablement la meilleure des initiations pour le lecteur cultivé désireux de comprendre ce que fut cette merveilleuse odyssée de l'esprit poétique.

Mais c'est un fait que, malgré de tels efforts, il y a une sorte de fossé vaste, tantôt semblable à un désert, tantôt touffu d'une forêt de noms multiples, qui sépare pour la plupart d'entre nous la fin du symbolisme, la période 1900, dé la période Dada et du surréalisme qui commencent en 1917-1918. Par un étrange oubli, beaucoup sont tentés de croire que cette période est d'une nouveauté absolue et s'imaginent que l'autre avant-guerre était le temps des seuls Barrès, Gide, Claudel, voire Bourget. S'ils ont le souvenir d'Apollinaire et de Jarry, des unanimistes et des futuristes, ils sont portés à les prendre pour des astres erratiques.

Au contraire, J.-H. Lévesque nourrit une particulière et juste ferveur pour cette époque. Par de nombreuses citations de textes trop oubliés et d'intéressants commentaires, il montre comment un certain nombre d'écrivains et de poètes éprouvèrent peu à peu le besoin de s'arracher au subjectivisme et aux préciosités du symbolisme décadent et en même temps aux étroites limites du naturalisme finissant pour construire une littérature intensément vivante, cosmique et moderne, pour faire apparaître le conquérant de la planète dans ses villes et ses paquebots.

Il semble que, dans ce domaine, Cendrars ait joué un grand rôle. En cela, il reprend d'ailleurs la suite du poète américain, Walt Whitman et il annonce, en des directions différentes Paul Morand Dos Passos et Miller Il se peut aussi qu'il ait influencé Apollinaire, il faudrait cependant un dossier beaucoup plus complet pour l'historien qui voudrait décider, en toute connaissance, du problème toujours complexe et ardu des influences.

On aperçoit aussi, dans cette étude, comment les grands exemples de liberté absolue dans le langage poétique donnés par Rimbaud et

Lautréamont ont dès cette première avant-guerre produit des fruits extraordinaires en littérature, en peinture et en musique. Les années 1911, 1912, 1913, 1914 furent de prodigieuses années de création par le génie de quelques-uns : « Picasso, Braque, Léger, Delaunay, Chagall, Chirico, Duchamp, Picabia, Cravan, Apollinaire, Stravinsky, Cendrars. »

Il faudrait, pour le moins, y ajouter, malgré leur isolement ou leur éloignement, Kafka et Raymond Roussel, qui produisirent à la même époque quelques-unes de leurs plus grandes œuvres.

Cendrars définit fort bien lui-même, avec une exagération caractéristique de l'enthousiasme de ces prométhéens modernes, le sens de ces nouvelles explorations du monde humain par la voie des arts :

C'est le grand honneur des poètes et de la poésie modernes d'être descendus à une telle profondeur dans le conscient et l'inconscient et de vouloir annexer cette région encore vierge de l'être humain où les formes les plus aiguës de la civilisation et les terreurs les plus anciennes de la vie retentissent comme la voix de Dieu dans le désert (*Cendrars*, p. 81).

On trouvera d'ailleurs, dans la petite anthologie que J.-H. Lévesque a ajoutée à son étude, certaines pages de Cendrars qui ne manquent pas, parfois, de verdeur et de puissance.

Il est cependant assez frappant de remarquer que, malgré cela, de temps à autre, Cendrars cède au verbalisme et que ces exubérances assez creuses, qui ont eu autrefois l'attrait inévitable de la nouveauté, commencent terriblement à dater.

Cendrars et son commentateur ne s'embarrasseraient peut-être pas de chercher des justifications du contraire, ils auraient plus vite fait, sans doute, de nous opposer cette autre déclaration de Cendrars : « Nous ne faisons plus de la littérature » (*ibid.*, p. 80).

Les littérateurs contre la littérature.

Sur ce point, particulièrement, je ne saurais trop recommander le nouvel ouvrage de Roger Caillois, *Babel*, qui porte en sous-titre : « Orgueil, confusion et ruine de la littérature » (Gallimard). Il impose un fructueux examen de conscience.

Reprenant pour les besoins de son exposé l'image biblique de Babel, il nous donne une cruelle peinture de la confusion immanente qui ruine assez profondément beaucoup des plus beaux efforts des écrivains modernes. Ses réflexions sont trop nombreuses et trop riches pour qu'il soit possible de les analyser en quelques lignes. Il montre surtout comment la littérature moderne se sape souvent elle-même par son attitude de révolte aveugle contre les lois de la morale, de la société et de la raison, sous le prétexte de servir (?) exclusivement l'instinct, la nature, la sincérité et finalement l'esprit de révolte et l'appétit d'une vie sans cesse paroxystique.

Puisque nous avons eu l'occasion de noter la petite phrase de Cendrars : « Nous ne faisons plus de la littérature », nous soulignerons d'abord que beaucoup d'écrivains contemporains ont repris cette formule en chœur et que Roger Caillois lui a consacré quelques pages cruellement lucides :

Et ce sont les écrivains qui rougissent de leur métier. Certains se défendent même âprement d'être littérateurs : on jurerait qu'ils considèrent le

mot comme une sorte d'affront... Veulent-ils montrer le peu d'estime où ils tiennent un ouvrage : « C'est de la littérature », affirment-ils, et il semble que cela dise tout. A l'inverse, quand ils approuvent une œuvre et qu'ils entendent la tirer hors de la médiocrité commune, ils sont persuadés qu'ils lui rendent un suprême hommage, presque inouï, en niant qu'elle appartienne à la littérature (p. 21).

De fait, il y a dans cette attitude de beaucoup d'écrivains un mélange curieux de naïveté et de supercherie. Comme le dirait l'illustre Lapalisse, dès lors qu'on écrit un livre, on fait de la littérature. Et bien que J.-H. Lévesque admire sans réserve Cendrars, il n'a pas vu d'inconvénient à donner à la fin de son livre une très classique bibliographie, y compris toutes les indications désirables pour bibliophiles sur les tirages de luxe. Bien plus, d'un mouvement très naturel, il a donné pour sous-titre à son propre livre : « Document pour l'histoire de la littérature française. »

Il est par contre regrettable que Caillois n'ait pas davantage poussé son analyse sur la question pour reconnaître que ce qui inspire à certains écrivains modernes le dédain de la « littérature » n'est quand même pas dépourvu de toute justification. Car si tout homme qui « condescend » à écrire et surtout à publier fait de la littérature (ce qu'il ne faut jamais oublier), il y a cependant deux espèces d'écrivains fort distinctes : les uns n'ont pour but que de fabriquer un ouvrage plaisant, rose ou amer, à l'écart de la vie intérieure profonde et sans se préoccuper non plus de la signification sociale de son œuvre. Ceux-là sont des joueurs de quilles. Mais les autres s'efforcent, à travers leurs écrits, de dévoiler avec force les mystères de la vie intime ou de l'existence sociale. Qui pourrait accuser par exemple Pascal et Marx, pour prendre deux cas opposés, mais ici analogues, de n'avoir fait que de la littérature ? Plus près de nous, dans le cercle des œuvres proprement littéraires, qui pourrait prétendre que deux autres extrêmes, Proust et Claudel, n'ont fait que de la littérature ? « Il n'est qu'une question, dit Caillois; savoir ce qui sert la cause de l'homme. »

On n'échappe donc pas à la littérature tout court puisqu'elle est le moyen d'expression propre à l'écrivain, il n'est aucune définition *a priori*, ni aucun enthousiasme qui puisse le nier. Quant à dépasser le cadre de la littérature d'érudition ou d'amusement pour servir la cause de l'homme, cela ne dépend en rien des intentions de l'auteur, mais de son génie. L'on ne peut en décider à la légère.

Sur cette question de la littérature, on se reportera avec fruit à la grande étude de Sartre, *Qu'est-ce que la Littérature ?* que nous avons longuement analysée dans le numéro d'août-septembre 1947, à la suite de sa parution en feuilleton dans *Les Temps modernes*, et qui vient d'être éditée en volume sous le titre *Situations II* (Gallimard).

Pour en revenir à l'étude de Caillois, je signalerai encore les pages vengeresses qu'il consacre à certaines vaines exégèses matérialistes, raciales ou psychanalytiques de la littérature et encore à la désarticulation du langage dans la littérature moderne. Il est cependant difficile de ne pas être gêné par le fait qu'il recourt presque constamment à l'allusion, sans nommer les auteurs, ni donner des exemples, en sorte que ses coups peuvent paraître porter dans le vide dès lors que le lecteur n'a pas dans ses souvenirs provision suffisante pour le comprendre. D'autre part, cette méthode ne permet pas de distinguer quels sont les cas, et il y en a, qui échappent à ces critiques, ni comment ils y échappent.

Surhommes à bon marché.

Il importe, par ailleurs, de remarquer que la différence entre la littérature insignifiante et la littérature « signifiante » ne concorde pas nécessairement avec la distinction du bon et du mauvais goût. On peut s'en apercevoir notamment en lisant les quatre pages, brèves mais denses, qu'Armand Hoog consacre, dans le numéro 44 de *La Nef*, à Arsène Lupin. On m'excusera d'en faire cette mention alors qu'on y trouvera une incidente me concernant, mais l'esquisse de Hoog est trop intéressante pour que j'omette de la signaler. Il montre en effet que, au fond, l'ensorcellement étrange du roman policier et très particulièrement du personnage d'Arsène Lupin ne vient pas seulement du plaisir de la distraction et de l'énigme. Lupin est surtout un surhomme à bon marché. Cette famille des surhommes ne comprend pas seulement Zarathoustra et Maldoror ou encore certains héros de Jules Verne, mais aussi

> cet Arsène Lupin étincelant, à monocle et chapeau de soie, à qui rien ne résiste, ni les serrures chiffrées ni les énigmes ni les femmes, ce Lupin invisible, invulnérable, imbattable, possesseur de tous les pouvoirs.
>
> Arsène Lupin, et après lui tous les héros du roman policier français, jusqu'aux plus récents, seront *des êtres qui n'échouent pas*. Une surprenante prédestination les enveloppe : dès les premières pages, je sais que leur défaite est exclue... Ainsi, le roman policier est devenu, dans les sociétés occidentales privées de magie, une technique d'exaltation et une liturgie de volonté de puissance dont je ne puis méconnaître la nature.

Ce n'est donc pas malgré ce qu'il a d'extravagant, mais à cause de lui, que le roman policier séduit tant de lecteurs.

Les Temps modernes annoncent pour bientôt une étude sur le crime comme comportement imaginaire, il ne serait pas inutile de l'éclairer au moins partiellement par ce complexe de Lupin, transposition pathologique particulièrement morbide du complexe de Prométhée.

Cette question de la signification réelle de l'imaginaire, au moins pour la compréhension de la subjectivité humaine, est une des plus importantes de notre époque. Le défaut de l'étude de Caillois, malgré l'abondance de ses justes critiques, c'est sans doute, précisément, de trop bien démontrer l'inanité de la littérature moderne. Au moment même où sa démonstration s'achève, l'on peut être convaincu que, en effet, sur le plan religieux, moral, social, rationnel, elle n'a pas du tout la valeur destructrice qu'elle prétend avoir, mais alors on se demande avec étonnement : tant d'écrivains, doués si magnifiquement, se seraient-ils complètement trompés, la littérature moderne serait-elle tout entière comme la lanterne magique de La Fontaine ? A une pareille échelle, cela paraît vraiment difficile. De fait, dès lors qu'on tient cette littérature pour un vaste rêve, il faut quand même admettre que, en tant que telle, elle reprend un sens nouveau. Dans ces nouvelles limites (dont elle répugne à prendre conscience), elle n'en a pas moins une signification humaine.

MICHEL CARROUGES.

Calendrier

Anniversaires. — L'anniversaire du centenaire de la mort de Chateaubriand est célébré avec éclat à Combourg, lieu de naissance de l'écrivain. A Saint-Malo, le cardinal Rocques célèbre une messe pontificale à la mémoire de l'auteur du *Génie du Christianisme*, et Édouard Herriot prononce un discours à la Vallée-aux-Loups, où M. Depreux représente le gouvernement. La librairie Flammarion publie, pour la première fois, le texte complet des *Mémoires d'Outre-Tombe.* — Édouard Herriot, encore, prononce un discours devant la maison qu'habita Anna de Noailles, à Paris, à l'occasion de la pose d'une plaque commémorative. Il y a quinze ans que mourait la poétesse. — Il a cent ans mourait, au château de Cayla, Eugénie de Guérin, sœur du poète Maurice de Guérin. François Mauriac, Mgr Mousseron et d'autres personnalités ont fait un pèlerinage au Cayla et évoqué le souvenir de ces deux douces figures de la littérature française, unies dans une merveilleuse amitié.

Deuils. — Le grand romancier catholique Georges Bernanos meurt à l'hôpital américain de Neuilly. — Marguerite Moreno, la grande comédienne qui créa le rôle de *La Folle de Chaillot* de Giraudoux, est morte subitement, dans sa propriété, près de Cahors. — Pierre Bourdan, speaker, pendant l'occupation, de l'émission de Londres « Les Français parlent aux Français », ancien ministre des Arts et des Lettres, meurt accidentellement au Lavandou.

Nouvelles littéraires. — Charles Morgan, grand romancier anglais et grand ami de la France, a passé à Paris et séjournera en Charente. — Aldous Huxley, autre romancier anglais, a été aussi de passage à Paris. — André Gide publie, dans *Le Figaro littéraire*, une série de réflexions fort pertinentes sur la poésie française. — Jean Cocteau et Jean-Paul Sartre adressent une lettre au président de la République pour demander une mesure d'exception pour le poète Jean Genêt, condamné, nouveau Villon des lettres. — Le Prix Courteline a été décerné à Maurice Taesca pour *Le Singe bleu.* — L'éditeur Bernard Grasset s'est vu condamner pour collaboration et sa maison dissoute. Que deviendront les grands auteurs de la maison, Mauriac, Giraudoux, C.-F. Ramuz, etc. ?

Théâtre. — A Prague s'est tenu le premier congrès de l'Institut international du Théâtre, sous les auspices de l'Unesco. Armand Salacrou fut à la tête de la délégation française et, au cours du congrès, a été nommé président de l'Institut du Théâtre. — On a donné le prix d'excellence à la Compagnie du « Tableau noir » aux concours nationaux du théâtre d'amateurs, organisés à Troyes. — A Moscou, on célébrera officiellement le dixième anniversaire de la mort du célèbre metteur en scène russe : Constantin Stanislawski. — Les prix au « Concours des jeunes Compagnies théâtrales », à Paris, ont été donnés à Sylvain Dhomme pour la création de la pièce *Le Dernier métro pour Cythère*, et un prix spécial a été décerné aux deux Compagnies de théâtre de marionnettes, celles de Gignoux et Joly. — Un autre prix, réservé aux amateurs, a été décerné, à l'occasion du même concours, aux jeunes comédiens de Rennes. — A Paris, création, par les jeunes comédiens du Centre d'apprentissage dramatique, de la pièce du douanier Rousseau, *La Vengeance d'une Orpheline russe.* —

Reprise, à Paris, de la pièce d'Henri Pichette, *Les Épiphanïes*, avec le acteurs Gérard Philipe et Maria Casarès.

Cinéma. — A Locarno (Suisse) s'est tenu un festival internationa du cinéma. Il semble que l'Américain John Ford et l'Italien Rossellin soient les grands triomphateurs de ce festival. — Presque en même temps s'est ouvert, en Tchécoslovaquie (Marianske-Lazné), un autr festival international du film. — Les Espagnols et les Américains du Sud ont ouvert, à Madrid, un congrès pour célébrer leur propr cinéma. — Une assemblée générale annuelle de la Fédération fran çaise des Ciné-Clubs a tenu ses assises à Paris. — Abel Gance a l'in tention de tourner, en Égypte, une vie du Christ. — Les étoiles du cinéma américain et français fêtent en public, le soir du 14 juillet, la Concorde, la prise de la Bastille. Clark Gable visite la France pour l première fois et admire les modèles nouveaux des voitures françaises

Beaux-Arts. — Le prix de la critique d'art a été décerné aux pein tres Lorjan et Buffet. — On vient d'ouvrir, au Petit-Palais, les salle consacrées au legs Dutuit : sculptures égyptiennes, céramiques grec ques et étrusques, terres cuites de Tanagra, émaux du Moyen-Age peintures flamandes et italiennes, etc. — Les plus grands peintre français ont donné, pour l'Unac, des œuvres qui ont rapporté plus de six millions de francs. — Expositions au Louvre de la céramiqu grecque et, au musée Cernuschi, de l'art iranien. — Salvador Dali, qui était parti en Amérique, vient de rentrer en France, ainsi que l'Espagnol Juan Miro.

Musique. — A Aix-en-Provence aura lieu, à la fin juillet, un festi val international de musique, placé sous le signe de Mozart. — Le Grand Prix de Rome de musique a été décerné à Odette Garty, Janine Rueff et Georges Deleruc. — La Radio a honoré le compositeur Stra winsky en donnant à ses auditeurs un festival des œuvres du maître russe. — Duke Ellington, le roi du jazz, est à Paris et y donne deux concerts.

Nouvelles scientifiques. — Le 10 juillet, à New-York, s'est ouvert le premier congrès de la poliomyélite, qui a étudié le problème de la transmission et du traitement de la paralysie infantile. — Plus de cent savants spécialisés ont, en Amérique, décidé de constituer un foyer pour lutter contre le cancer. — Les savants américains affectés à la recherche atomique ont signé un manifeste contre l'emploi de l'énergie atomique dans la guerre.

Divers. — La grande Nuit de Paris, en l'honneur de l'Unac, a réuni un nombre intimidant de vedettes du monde de la politique, des arts, du cinéma et de la grande culture, sur une piste du cirque Bouglione. Fusées et feux d'artifices éclatèrent sous la pluie, mais elle rapporta, à l'œuvre de l'Unac, une somme impressionnante.

Querelles et mises au point. — Il semble que le jury du Prix de la Pléiade soit trop disparate et que des luttes inévitables l'animent. Pour simplifier, il a été décidé de supprimer ce prix cette année.

GEORGES BORGEAUD.

Imprimerie AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).
D. L., 3e trimestre 1948. — Imprimeur, n° 276.
N.M.P.P.

Dans un récent numéro de La Table Ronde, *François Mauriac prend à parti* La Vie Intellectuelle *de juin dernier : « Il m'est, écrit-il, totalement indifférent de savoir ce que mes amis religieux pensent du plan Marshall, de la révolution par la technique, de la crise du cinéma français. Ils sont les derniers dont l'avis m'importe sur ces problèmes. »*

Pourtant, dans le numéro incriminé (et dont le titre « Situations et positions » n'est point emprunté à Sartre, comme le redoute Mauriac, mais plutôt à Péguy et à Claudel, s'il l'est à quelqu'un), nous pensions avoir également dénoncé la vanité des jugements chrétiens portés sur les événements. De vieux amis, même, en furent choqués. Telle est néanmoins l'attitude que nous ne cesserons de promouvoir : ce n'est pas la marche du monde, c'est soi-même, que le chrétien doit avoir souci de juger. Mais — et voici ce qui sans doute déroute Mauriac — ce jugement doit être porté à la lumière des événements, « ces maîtres que Dieu nous a donnés de sa main », de tous les événements, fût-ce le plan Marshall, fût-ce la crise du cinéma français.

Et la première lumière que nous apportent, pris dans leur ampleur, ces événements et nos réactions à leur égard, c'est de souligner le manque de foi des chrétiens, ou plus exactement une terrible sorte d'ignorance. Un incroyant peut nous en convaincre aisément. Qu'il interroge de bons chrétiens sur la révélation primordiale qu'ils ont à lui transmettre, il recevra plus d'un renseignement précis sur l'Église, les sept sacrements, les trois mystères, toutes précisions utiles et qu'il lui faudra plus tard apprendre. Mais la vérité essentielle qui résume toutes les autres, qui doit, s'il l'accueille, bouleverser sa vie, et par sa vie bouleverser le monde : celle qu'un homme, il y aura deux mille ans bientôt, crucifié, ressuscité, est devenu maître de l'humanité, parce que Fils de Dieu, cette bonne nouvelle que Paul et

tant de martyrs ont exprimée en une phrase : « Le Chris est Seigneur », de qui l'incroyant l'entendra-t-il?

*
* *

Encore faut-il la bien entendre. Et, pour en retrouver l'in telligence, peut-être faudra-t-il à nouveau nous retourne vers les événements du monde. Lorsque Mauriac s'inquiè de savoir si nous avons trouvé la Paix, nous pourrions nou rassurer par le texte où le Christ promet à ses fidèles la guerre et l'inquiétude. La guerre est en nous aussi. Pacifi ques néanmoins, nous pensons ne pouvoir apporter la pai à notre temps qu'en cherchant à donner à ses inquiétude comme à ses espoirs, dans un langage qui leur soit clair l'intelligence de l'affirmation de Paul : « Le Christ est Sei gneur. »

Il y a longtemps déjà, Mauriac critiquait l'image que l'on proposait du Christ, au commencement de ce siècle, en son collège bordelais. La critique serait à reprendre et même à étendre, car, si le Christ doit rester toujours la seule Per sonne qui puisse nous rencontrer en notre intimité solitaire nous ne pouvons plus continuer à croire que ce dialogue n'ait pour but que d'intéresser le Fils de l'Homme à nos seuls drames personnels. C'est à son drame au contraire que le Christ entend nous intéresser, drame qui est aussi celui de l'humanité en sa complète histoire. L'histoire du monde et l'histoire de l'Église, c'est-à-dire l'histoire du Christ sont étroitement enlacées. Péguy le chantait au début de ce siècle. Récemment, le cardinal de Paris nous le rappelait avec autorité.

Les rôles se renversent alors : si nous avons pu croire au début de la rencontre avec le Crucifié qu'il ne s'agissait que de notre aventure personnelle, notre salut individuel, nous nous trouvons rapidement engagés dans une tout autre aventure, cette immense aventure : le salut du monde. Mauriac le sait bien, si souvent jeté par sa foi dans des combats suscités par les événements de ce monde, et que ne lui faisait pas prévoir le « commencement d'une vie ».

Ainsi, quelle que soit notre fonction, écrivains, ouvriers, ingénieurs, religieux, trente ans nous sont donnés pour entrer dans l'unique histoire de l'humanité et chercher en-

semble l'intelligence de ce que signifie pour notre génération la seigneurie du Christ. En ce milieu du siècle La Vie Intellectuelle *ne se voit pas d'autre tâche.*

*
* *

« Grandeur et misère de l'homme », le schéma pascalien soulignait déjà la même croyance : parce qu'il nous donne de triompher de notre misère, en réalisant notre grandeur, le Christ est le Seigneur. Mais ce schéma s'éclaire d'une nouvelle lumière. Notre grandeur et notre misère ont pris de nouvelles apparences. La misère c'était, hier (hier seulement ?), les camps de concentration. Demain, ce sera peut-être une guerre en comparaison de quoi la précédente paraîtra, à nouveau, jeu d'enfants. Aujourd'hui, c'est toujours l'existence de parias qui en tous pays se voient refuser leur part et de l'œuvre à laquelle ils ont eux aussi travaillé. et du soleil que Dieu a fait pour eux aussi. Et, dans cette misère des corps, quelle misère des âmes !

Mais quelle grandeur aussi, plus que jamais nouvelle, d'un homme qui peut-être a raison de ne pas renoncer à être Prométhée, qui acquiert chaque jour de plus puissants moyens, et à qui un livre remarquable de Michel Carrouges rappelle avec vérité que, loin de s'opposer à son rêve, le Christ est le seul à lui donner de le réaliser.

La Vie Intellectuelle, *donc, précisément parce que des religieux également y travaillent, continuera à parler des techniques nouvelles et de toutes ces choses sur lesquelles Mauriac ne reste pas désireux de connaître son avis. Non point pour les juger, il est vrai, mais pour découvrir l'intelligence sans cesse nouvelle de l'affirmation, d'abord cri d'espérance, ensuite peut-être cri de triomphe : Le Christ est Seigneur.*

*
* *

Ainsi découvre-t-on que les chrétiens de France ont à réagir contre tant de siècles où la « piété » l'avait emporté sur la foi. Longtemps le Christ fut seulement celui près de qui l'on vient chercher des consolations aux inévitables déceptions du monde. Certes, il l'est : vers quel autre nous pourrions-nous tourner aux jours de notre mort ?

Mais il n'est pas seulement, ni même d'abord, le Consolateur. Il est d'abord celui qui a vaincu le monde *en le sauvant et en lui donnant l'épanouissement si attendu. Notre mort elle-même apparaîtra comme une consommation, si elle vient au terme d'une vie menée en union avec tous nos frères les hommes, d'une vie uniquement consacrée à retrouver la souveraineté du Christ.*

Il est bon qu'une revue dirigée par des religieux encourage, dans la faible mesure possible de nos jours à un imprimé, encourage et soutienne une recherche si essentielle. Et, ses démarches étant d'abord très humbles, le travail est mené ici par ceux dont les questions naissent des durs efforts quotidiens. Faut-il évoquer l'abbé Godin, pour ne citer que les morts?

Dès lors, si La Vie Intellectuelle *avait un reproche à s'adresser, ce serait plutôt de n'avoir pas assez, depuis quatre ans, projeté la vie quotidienne sur la Foi éternelle. Est-ce là le grief que de vive voix lui fit un jour Albert Camus?*

Il y eut sans doute insuffisance de notre part (mais qui ne sait combien fut difficile la reprise du travail, et singulièrement du travail intellectuel, en cette France où les dégâts matériels ne furent pas les pires). Surtout il nous semblait que les chrétiens de France — spécialement ceux qui écrivent — se croyaient trop vite renseignés sur ce qu'ils avaient à dire au nom du Christ. Ils oubliaient parfois que l'intelligence en est lente à acquérir, et ce qu'elle peut devoir à la connaissance exacte de ce monde dont le Christ est Seigneur, et auquel il faut sans cesse affirmer cette seigneurie. Le numéro de juin n'était qu'un rappel de cette intelligence à prendre, une première esquisse de la tâche à tenter. Celle-ci maintenant orientée, nous sommes quelques-uns groupés et décidés à nous y donner. La joie sera plus grande si notre nombre vient à grandir, si d'autres, amis anciens, amis nouveaux, viennent nous aider à rappeler dans un monde en désarroi la foi dans le Christ Seigneur.

CHRISTIANUS.

ÉGLISE ET CHRÉTIENTÉ

Louis Bouyer. *Christianisme et Eschatologie.*

Thomas-G. Chifflot. *De l'Eschatologie considérée comme un des Beaux-Arts.*

Nos temps inquiets ont remis en valeur le sens eschatologique du Nouveau Testament. Dans cette perspective biblique, une large fresque du P. Bouyer met en question non pas la nécessité ni la générosité de nos entreprises et mouvements, mais leur affabulation et leurs « mythes ». Une longue familiarité avec l'Écriture commande le rythme et le ton prophétique de ces pages.

Une telle revendication n'interdit pas toutefois de faire œuvre de discrimination théologique. Elle la requiert même. Et le P. Chifflot s'y emploie. Son effort de réflexion prend place à l'intérieur des perspectives dégagées par le P. Bouyer, pour en émousser certaines pointes et en discuter certaines conclusions. Un tel débat ne peut s'arrêter à ce premier dialogue.

CHRISTIANISME ET ESCHATOLOGIE

Un livre de Nietzsche a été traduit en français sous le titre de *Considérations inactuelles*. Il s'agit là, d'ailleurs, d'un de ces contresens auxquels les traducteurs somnolents s'exposent. La vraie signification de l'expression choisie par Nietzsche serait *Considérations intempestives*. Eh bien! j'ai dans l'idée que mes lecteurs, au premier contact, rangeront le présent article sous la rubrique toute fournie par le titre à contresens. Mon vœu serait que ceux qui persisteront malgré tout dans la lecture l'achèvent en se ralliant à l'autre. Car tout l'intérêt des considérations qui suivent, et, dirai-je, toute leur « actualité », peut être de gêner et de troubler de trop confortables installations dans des habitudes de pensée qui sont les nôtres.

Quoi de plus « inactuel » en apparence, en effet, que cette persuasion où paraissent avoir été les premiers chrétiens que le monde allait finir d'un moment à l'autre? Introduisant récemment la traduction d'un écrit apocalyptique des premiers siècles, le *Commentaire sur Daniel* de saint Hippolyte, M. Bardy pouvait écrire comme une vérité indiscutable, et de fait absolument indiscutée : « ... les circonstances ont changé et les chrétiens du XX^e^ siècle sont bien éloignés d'attendre la fin du monde[1]. » C'est si vrai que peu de choses, de nos jours, semblent tellement horripiler les chrétiens que de voir des critiques peu soucieux de leur complaire souligner à plaisir la place occupée, chez ceux que nous réclamons pour nos pères en la foi, par une idée devenue si insolite. L'impression est analogue à celle que produirait

1. Page 18 du volume XIV de la collection « Sources chrétiennes » (Paris, Éditions du Cerf, 1947).

dans un salon l'invité assez goujat pour faire observer tout haut que le vénérable aïeul dont le portrait domine le cercle de famille avait le cerveau fêlé. Une rumeur de protestation s'élève aussitôt pour couvrir ces paroles impies. Mais est-ce notre faute si sa véhémence nous semble être elle-même le signe d'une ardeur plus prompte à étouffer la remarque incongrue qu'elle ne se sent habile à la réfuter? Il est des manières d'affirmer solennellement qu'on n'acceptera jamais de prendre au sérieux une affirmation téméraire qui donnent beaucoup de malaise quand on souhaite simplement d'être honnête. Se voilerait-on la face avec tellement de hâte si l'on était si sûr qu'il n'y a rien à voir, ou qu'il n'y a qu'une illusion, aussi dénuée de consistance qu'elle l'est de piété?

C'est bien le cas de dire que qui veut trop prouver ne prouve rien. Les nombreuses dissertations produites par de bons auteurs catholiques ou protestants, pour démontrer que la fidélité à l'Évangile ne saurait aucunement les engager à croire à l'incongruité que nous avons dite, ne dissipent pas la gêne qu'elles proclament trop haut et trop vite inexistante. Elles l'accroîtraient même, car on a l'impression de sentir où le bât (qu'on m'en excuse) blesse les respectables auteurs.

Il y a déjà tant de sujets où la politique du silence s'est révélée une fausse prudence de la part des chrétiens! Celui-ci ne serait-il pas du nombre? Et aussi bien un silence qu'on est obligé de réclamer ou qu'on prétend rétablir à cor et à cri ne vaut peut-être plus la peine qu'on se donne tant de mal pour en maintenir ce qui n'est plus qu'une chimère. Examinons donc plutôt hardiment la question de l'eschatologie dans le christianisme antique, telle que la critique moderne nous oblige à la poser. Peut-être bien, regardée en face, nous révélera-t-elle des aspects plus enrichissants que nous ne pouvions le supposer? Peut-être même les renoncements à de chères et douces habitudes d'esprit que nous sentons confusément qu'elle pourrait exiger de nous ne seront-ils pas un prix trop élevé pour ces acquisitions, ou ces redécouvertes.

I

Dans tout ce qui suit, nous ne prétendons pas faire œuvre originale. Nous chercherons seulement à confronter, d'une part, ce que l'on peut considérer comme acquis par les travaux convergents des exégètes contemporains sur le point qui nous occupe, et, d'autre part, les formes aujourd'hui habituelles et banales qu'emprunte notre vision chrétienne de l'histoire.

Aussi bien ne pourrons-nous aborder avec fruit la vision de l'antiquité sans avoir pris d'abord une conscience nette de la nôtre. Sinon, transportant avec nous des œillères dont nous ne nous rendrions même pas compte, ou bien nous ne verrions rien du tout, ou bien nous ne comprendrions rien à ce que nous verrions.

Si donc nous commençons par examiner l'ensemble de la littérature religieuse, soit catholique, soit protestante, de la fin du siècle dernier, nous sommes frappés par certains présupposés communs dans la représentation que tous les chrétiens de cette époque se faisaient du Christ. Qu'ils crussent ou non qu'il était le Fils de Dieu et le Sauveur du monde, au sens strict de ces expressions, ils étaient d'accord pour voir en lui le grand révélateur de la religion du Père. Celle-ci, tous également y trouvaient à la fois une mystique d'union à Dieu progressivement réalisée dans la vie d'ici-bas pour s'épanouir dans la vie éternelle, une morale de fraternité humaine destinée à surélever les rapports terrestres par la logique de cette paternité céleste, et finalement un idéal de réforme sociale visant à vivifier les institutions de ce monde par l'Esprit divin.

On comprend bien qu'il ne s'agit pas de minimiser, ni encore moins de nier la valeur de ces affirmations où tous les chrétiens d'une époque ont pu communier, en dépit de leurs divergences. Mais on peut se demander dans quelle mesure ce qui les unissait dans ce bel idéal était l'Esprit du Christ, et dans quelle mesure ce n'était pas simplement l'esprit de leur temps. Ce qui frappe, en effet, des gens vivants comme nous dans une époque bien plus dure et bien plus troublée, c'est l'optimisme serein de cette vue des choses. Et nous ne pouvons échapper à l'impression

que cet optimisme ne devait peut-être guère moins à l'ambiance du XIX^e siècle finissant qu'à aucune considération surnaturelle. Le XIX^e siècle n'avait-il pas été le siècle du progrès, comme le XVIII^e avait été celui des lumières? Ne s'était-il pas soulevé dans l'immense espérance d'une humanité parvenue à l'âge mûr et réalisant progressivement et désormais infailliblement sa perfection intellectuelle, morale et sociale grâce au plein jeu des grandes vérités rationnelles et positives, enfin dégagées par son effort millénaire? Les chrétiens de cette époque ne pouvaient-ils pas être frappés à bon droit de ce que ces vérités dont l'homme moderne était si fier se trouvaient être des vérités chrétiennes en leur fond, simplement laïcisées?[2] Pouvoir organisateur et dominateur de l'esprit libre sur la matière, morale fraternelle fondée sur l'éminente dignité de la personne humaine, aspiration après une cité nouvelle « où la justice habitera », qu'étaient-ce là, sinon des vérités chrétiennes oublieuses de leur origine? Quel sentiment réconfortant pour le chrétien tenté de chanceler dans son espérance devant la grande vague d'incrédulité débordant de toute part! Il n'y avait, à tout prendre, dans ces menaces, rien de plus qu'un malentendu. Le chrétien pouvait sans scrupule communier de tout son cœur avec l'aspiration qui entraînait l'humanité de son temps, cette aspiration en apparence ruineuse pour sa foi, mais en apparence seulement. Et du même coup il trouvait à sa portée le plus magnifique, le plus irrésistible des arguments apologétiques. Pour convertir cette marée d'athéisme en un reflux de foi juvénile, il n'y avait qu'à lui crier : « Ce que vous cherchez, c'est précisément ce que nous vous offrons. Sans doute, vous ne vous en doutez nullement; mais c'est seulement parce que l'infidélité des chrétiens vous cache la vraie nature du christianisme. Mais regardez-y seulement de plus près, et vous verrez que c'est et que ce n'est qu'une réalisation inespérée de vos plus ardents désirs... » Pour bâtir la cité fraternelle, pour établir le triomphe définitif de la personne, pour amener l'homme à son âge adulte dans la Vérité (avec un grand V) enfin découverte, dans la Liberté (même chose)

2. Il fut un temps où l'on ne pouvait ouvrir une publication catholique sans y trouver une ou plusieurs dissertations sur le thème des « vérités devenues folles » (cf. Chesterton).

enfin conquise, les chrétiens se sentaient le cœur joyeux de détenir le secret infaillible. Sans doute, encore une fois, il n'y avait pas grand monde pour s'en aviser. Mais ils n'avaient qu'à tenir haut et ferme leur drapeau et on pouvait être sûr, c'était l'évidence même, que cette brave humanité, si bien lancée sur la bonne route, reconnaîtrait tôt ou tard que c'était là le poteau indicateur que précisément elle cherchait, que déjà elle pressentait...

Quand on relit maintenant les textes qu'on imprimait sur ce thème, dans les milieux les plus jeunes et les plus sympathiques, soit du protestantisme, soit du catholicisme, à l'orée de ce siècle, on se sent touché par tant de foi généreuse...

Nous parlons du XIX^e^ siècle... Mais n'y a-t-il pas encore beaucoup de ces motifs dans les considérations dont se nourrissent les chrétiens d'aujourd'hui? Il est vrai, et c'est à bien des égards une curieuse constatation que celle de la permanence des thèmes ressassés par des chrétiens soucieux avant tout d'être de leur temps, bien que le temps ait marché, au cours du demi-siècle écoulé, avec une vélocité particulièrement remarquable. Les thèmes sont toujours les mêmes. Mais la tonalité, elle, a bien changé. Car le fait est là : en dépit de l'espoir dont on se flattait, le monde n'a nullement paru empressé de reconnaître dans les idées chrétiennes la parfaite expression de ses désirs confus. Et cela, sans doute, a purifié quelque peu l'assurance trop naïve de nos chrétiens modernes. Devant l'échec persistant de leur tentative pour convaincre le monde qu'eux seuls lui apportaient l'objet de son attente, il ne leur est plus possible de se persuader que *leurs pères* avaient péché en voilant à ceux du dehors la vérité qu'eux-mêmes se flattaient de faire resplendir. S'ils battent encore leur coulpe, plus moyen de la battre sur la poitrine de ceux qui les avaient précédés; c'est sur la leur qu'il leur faut la battre. Si c'est en effet l'indignité des chrétiens qui voile seule la dignité du christianisme à un monde qui ne demande qu'à être éclairé, les chrétiens d'aujourd'hui ont perdu l'espoir qu'ils feraient la contre-épreuve de leur fidélité où d'autres s'étaient montrés infidèles. Le pharisaïsme rétrospectif qui mettait tant de sérénité dans les visions d'avenir de leurs prédécesseurs immédiats ne leur est plus permis.

Alors un curieux changement de mode s'introduit dans ces variations dont le prétexte varie si peu. On n'a plus, ou guère, la superbe assurance de jadis. Tout au contraire, il s'est introduit et diffusé dans le camp chrétien, depuis ces dernières années, une note toute nouvelle, et elle semble en passe de devenir la dominante. Comment la caractériser ? Osons l'avouer, elle nous rappelle encore, étrangement, des voix qui n'ont rien de spécifiquement chrétien. Nous pensons, quand nous lisons nos revues catholiques ou nos journaux catholiques de l'après-guerre, à ce vaste chœur gémissant et contrit qui résonna tout d'un coup à travers la France vichyssoise. Soudain, ce peuple si fier et si facilement cocardier, le français, ne semblait plus connaître d'autre antienne qu'une humble confession de sa faute, de sa seule faute. Il se sentait d'irrésistibles élans de tendresse pour la brute qui l'avait foulé aux pieds et, en le maintenant sous sa botte ferrée, lui faisait fondre le cœur en une trouble et délicieuse contrition... Ou bien nous évoquons les procès de Moscou : nous pensons à tous ces ingénieurs du plan quinquennal, ces maréchaux de l'Armée rouge, ces commissaires du peuple composant à qui mieux mieux je ne sais quel immense pastiche de Dostoïewsky. Tous, oui tous, nous avons trahi : le nom de chrétien est justement méprisé à cause de nous! L'Église, à beaucoup d'entre nous, paraît vraiment n'être plus que péché. Hors d'elle, nos Roubachoff pensent que tout le monde bientôt sera sauvé; mais ils semblent se demander avec angoisse si quelqu'un saurait l'être en y demeurant.

Étrange retournement de ces chrétiens qui, naguère si sûrs de convertir le monde, semblent maintenant en passe de se convertir à lui! D'autant plus étrange, à la vérité, que ce sont les mêmes principes qui crevaient hier en tartarinades spirituelles et qui dégagent aujourd'hui ce que Bernanos n'a pas craint d'appeler un relent d'apostasie.

Espoirs chimériques, désespoirs outranciers, cette ambivalence n'est pas bon signe pour les convictions du chrétien moderne. L'admirable coadaptation dont il se flattait entre l'idéal chrétien et l'idéal du monde ne semble en fait pas plus capable de se satisfaire avec l'Église qu'elle n'a pu satisfaire le monde. Au lieu de tenter tour à tour et sans plus de succès de persuader le monde qu'il se trompe sur

le christianisme et le christianisme qu'il se trompe sur le monde, ne serait-il pas temps de nous demander si nous ne nous serions pas trompés nous-mêmes sur l'un et sur l'autre ? Ne vaut-il pas la peine d'écouter un instant ce que les exégètes nous disent depuis un demi-siècle et que nos lubies successives et contradictoires nous ont fait repousser obstinément ? Même si l'examen doit nous convaincre que leurs dires sont inacceptables, nous ne sommes pas, au bout du compte, tellement récompensés par notre fidélité à notre propre sens. Nous pourrions peut-être, ne serait-ce que pour une heure, mettre nos idées de modernes en parenthèse et écouter ce qu'on nous dit être la leçon des ancêtres de la tribu ? Après quoi, si le contrepoint quelque peu discordant dont le thème inversé aboutit à nous brouiller l'esprit nous paraît malgré tout préférable à cette trop primitive mélodie, qu'est-ce donc qui nous empêchera de reprendre notre concert et l'espoir, jusqu'ici mal satisfait, de résoudre une dissonance fâcheusement obstinée ?

***

« La conversion du monde », voilà ce qu'espère l'apôtre de la fin du XIX^e^ siècle, ce dont désespère l'apôtre du début du XX^e^. Mais les apôtres tout court paraissent avoir été également indemnes à l'égard de l'un comme à l'égard de l'autre. Saint Paul brûlait du désir d'implanter l'Évangile dans tout le monde connu et il était d'autant plus impatient de le faire qu'il croyait vraisemblablement que le Règne de Dieu surviendrait aussitôt cette tâche achevée. Mais s'il vise l'évangélisation du monde, au sens le plus « catholique », il ne paraît même pas touché par l'idée que le monde dans son ensemble pourrait adhérer à l'Évangile. Preuve en est que cette évangélisation est pour lui chose pratiquement faite, dans une ville ou dans une contrée, lorsque l'Évangile y a été proclamé publiquement et que quelques fidèles l'ont reçu. L'apôtre alors n'a plus là rien à faire et il va plus loin, pour y procéder exactement de même. Sans doute, les chrétiens qu'il laisse sur place y poursuivront-ils le témoignage qu'il y a inauguré. Il se réjouira que leur foi, selon son expression, « se multiplie ». Mais nulle part il ne paraît touché par l'espérance ou le rêve de massives adhésions. Ce

qu'il n'attend certainement pas pour l'heure, il l'attend moins encore pour un avenir médiat, pour autant qu'il l'envisage. Il est loin de croire que l'actuelle hostilité du monde à l'Évangile pourrait aller en fondant, comme glace au soleil, sous sa proclamation. Au contraire : cette hostilité lui semble pour l'heure être « contenue » par une barrière qui bientôt sautera. C'est le fameux κατέχων, ou κατέχον, tantôt masculin, tantôt neutre qui, dans la seconde Épître aux Thessaloniciens, endigue pour le moment « le mystère d'iniquité ». Il est bien probable qu'il s'agit là du prédicateur de l'Évangile, Apôtre ou Église, ou bien de l'Évangile lui-même, en tant qu'annoncé, comme par le héraut de Dieu (c'est le sens exact du mot κήρυγμα qui désigne la prédication apostolique). Mais une fois que la proclamation aura retenti aux oreilles de toute la terre, la suspense dans laquelle on est entré, le temps qu'elle se fasse, cessera. Alors, comme une mer en furie sur laquelle on a jeté de l'huile, le monde, loin d'être charmé par la voix du Christ comme par celle de quelque Orphée divin, déchaînera de plus belle son tumulte révolté.

Même chose dans les écrits johanniques. Le vieux Jean dira jusqu'à son dernier souffle : « Petits enfants, c'est l'heure suprême, et comme vous avez entendu que l'Antéchrist vient, voici bien des antéchrists déjà là : d'où nous reconnaissons bien que c'est l'heure suprême[3]. » Le jeune visionnaire de Patmos en disait autant. Au fur et à mesure que l'Agneau brisait les sceaux du livre, il ne voyait point du tout les multitudes païennes tomber en extase devant la parole évangélique, les mœurs progressivement s'adoucir, les lois humaniser leur étreinte, la jeunesse fleurir intacte et la vieillesse mourir comblée. Mais, cependant que le nombre des élus un par un se complétait dans l'ignorance du monde, il voyait se déchaîner sur celui-ci tour à tour les cinq cavaliers de l'Apocalypse et les cinq coupes de la colère divine se déverser sur la terre[4].

Entre les deux, son Évangile ne dit pas autre chose. « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui.

3. I Jean, II, 18.
4. Apoc., XVI.

Mais parce que vous n'êtes pas du monde, cependant que je vous ai élus et tirés du monde (ἐξελεξάμην), à cause de cela le monde vous hait[5]... Vous aurez de la tribulation dans le monde. Mais prenez courage, car j'ai vaincu le monde[6]. »

Sans doute, c'est saint Jean aussi qui nous a gardé la merveilleuse parole : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais qu'il ait la vie éternelle[7]. » C'est lui encore qui met dans la bouche du Christ ces mots décisifs : « Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour sauver le monde...[8] » Seulement, dans ces derniers textes, le monde n'est pas apprécié pour lui-même mais pour les prédestinés qu'il enferme et que le Fils vient y chercher. Aussi, sans nulle contradiction, quelques lignes plus loin, on nous dira : « Celui qui croit en lui n'est pas jugé; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Et voici de quel jugement il s'agit : c'est que la lumière est venue dans le monde et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière...[9] » Si bien que lorsqu'il s'agit du monde en tant que tel, mis à part les « élus » qui en auront été tirés, Jésus dira cette parole inexorable dans sa simplicité : « Je ne prie pas pour le monde[10]... », et saint Jean se chargera du commentaire : « N'aimez pas le monde ni ce qui s'y trouve... Le monde tout entier est au pouvoir du Malin[11]. »

Les Évangiles synoptiques au moins, pour autant qu'ils nous apportent la parole même du Christ dans sa pure et primitive simplicité, nous feront-ils entendre un son différent? Jésus au contraire y dit : « Ne pensez pas que je sois venu jeter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu pour y jeter la paix, mais l'épée. Je suis venu pour diviser un homme et son père, la fille et sa mère, la bru et sa belle-mère et pour faire les ennemis d'un homme des gens de sa maison[12]. » Mais, va-t-on nous opposer aussitôt, les synop-

5. Jean, xv, 18-19.
6. *Ibid.*, xvi, 28.
7. *Ibid.*, iii, 16.
8. *Ibid.*, iii, 17.
9. *Ibid.*, iii, 18-19.
10. *Ibid.*, xvii, 9.
11. I Jean, ii, 15, et v, 19.
12. Matth., x, 34-36.

tiques ne nous donnent-ils pas la parabole de la semence, qui croît et devient un grand arbre où les oiseaux du ciel viennent nicher, celle du levain, qui, mis dans trois mesures de farine, fait lever toute la pâte ? Ne sont-ce pas là des promesses expresses du développement victorieux du christianisme dans le monde, de son insertion dans le progrès du monde lui-même — pour le rectifier si besoin est, mais surtout pour le pénétrer de sa vertu ? Peut-être. Encore n'est-il pas si sûr que toutes ces belles choses soient dans les textes que l'on invoque. Nous y regarderons de plus près tout à l'heure. Pour l'intant, contentons-nous d'observer que les synoptiques également nous donnent la parabole de l'ivraie : de l'ivraie semée avec le blé, et dont le développement est inextricablement lié avec celui du blé, jusqu'à la moisson finale qui assurera enfin la séparation, ... et non pas la conversion *in extremis* de l'ivraie en blé mais sa destruction par le feu.

Cette dernière parabole nous semble particulièrement intéressante pour résumer et préciser l'enseignement où les textes que nous avons cités font concourir tout le Nouveau Testament. Elle nous montre, en effet, un développement de l'Évangile dans le monde, mieux encore, un développement de l'Évangile inséré dans le développement du monde. Mais elle ne nous montre pas du tout une fusion progressive de l'Évangile et du monde. Loin que les deux tendent à s'embrasser, nous voyons l'un ne croître que pour étouffer l'autre, et celui-ci croître de son côté pour subsister victorieusement jusqu'à la moisson, mais sans nul espoir de l'emporter auparavant.

Pour tout dire en un mot, à nos esprits modernes fascinés par le monisme, le Nouveau Testament oppose, dans ses vues sur l'histoire à venir, une insurmontable dualité. Nous semblons aujourd'hui prisonniers d'une théologie dite de l'incarnation, d'après laquelle la divinité entrerait dans le monde comme le fer chaud dans du beurre. Le Nouveau Testament ne connaît rien de cette incarnation-là. Sans doute, il oblige les chrétiens à « glorifier Dieu dans leurs corps[13] ». Mais il ne paraît pas supposer qu'ici-bas ils puissent le faire autrement qu'en « transportant en tout temps

13. I Cor., VI, 20.

la mort de Jésus dans leur corps[14] ». L'incarnation, telle que la conçoit l'Évangile, ce n'est pas l'apothéose du monde. C'est au contraire le principe de son irrémédiable rupture. Le Fils de Dieu ne plonge point dans notre chair comme à plaisir. Il y descend comme à la mort. Qu'il se soit fait homme et qu'il se soit fait obéissant jusqu'à la mort de la Croix pour saint Paul, c'est tout un.

Certes, l'incarnation n'en est pas moins le salut du monde. Mais ce n'est point un cordial qui doive le réchauffer par une ivresse douce et joyeuse. C'est un remède terrible. Quand le monde y a goûté, on comprend qu'il dise comme les fils de prophètes à Élie : « Homme de Dieu! la mort est dans le pot! » Pour le monde, comme pour Dieu, l'incarnation c'est la croix[15].

Le progrès de l'Évangile dans le monde, tel que le Nouveau Testament paraît le comprendre, n'est donc nullement une séduction, une assomption progressive, et conjointement une pacification de toute la réalité humaine. Tout comme une épidémie démoniaque semble attachée aux pas du Sauveur, on dirait au contraire que l'Évangile doive réveiller dans le monde une hostilité jusque-là restée latente et la porter peu à peu à son paroxysme. Il n'est pas question de nier que l'Évangile doive fructifier dans les âmes, ni que leur fruit ne doive paraître au dehors, par toute sorte d'œuvres au moyen desquelles les hommes glorifieront le Père céleste. Mais ce fruit, c'est dans une obéissance nécessairement douloureuse qu'on le mettra au jour, et, finalement, lui-même devra subir l'épreuve du feu. Pas d'espoir pour les élus d'accueillir la parole sans devenir aussitôt en butte à l'inimitié du monde. En premier lieu, ils sont « le petit troupeau », le petit troupeau qui doit prendre courage, car

14. II Cor., IV, 10.

15. Et c'est bien pourquoi nos modernes, qui lisent dans les Pères que le monde est sauvé par l'Incarnation et se réjouissent d'avoir enfin trouvé une rédemption sans larmes, se leurrent tout à fait. Quand Athanase nous dit, par exemple, que Dieu divinise l'homme en assumant l'humanité, il n'entend nullement écarter ou estomper la croix. Il veut dire par là exactement que, le Dieu de vie ayant pris notre mortalité, la mort ne peut plus nous inspirer de crainte, puisqu'elle nous promet la joie de la résurrection. Mais pas de résurrection qui ne suppose la mort préalable. Et dans toute la mesure où l'incarnation sème la vie dans le monde, elle le presse vers la mort, car la vie qu'elle lui apporte, c'est la vie au-delà de la mort.

il a plu au Père de leur donner le royaume. Mais quel royaume? Le royaume des cieux, évidemment, pas le royaume du monde. Celui-ci, c'est le diable qui le promet... « Étroite est la porte, raboteux le chemin qui mènent à la vie, et peu nombreux ceux qui y passent. Large est la porte, aisé le chemin qui mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui s'y engagent[16]... » Quel espoir que ces deux processions, si différentes, arrivent jamais à confondre leurs rangs? Certes, on peut passer de l'une à l'autre (et le passage, hélas! n'est pas possible qu'en un seul sens). Mais les deux théories demeurent à part, et jamais n'intervient la supposition, à plus forte raison la promesse, que le rapport entre leurs effectifs pourrait aller vers un renversement.

Ce n'est pas assez dire que parler de deux cortèges suivant chacun sa voie. Ce sont deux armées en bataille, deux armées entre lesquelles il n'y a pas moyen de rester neutre. D'un côté, « celui qui n'est pas contre nous est avec nous[17] », car toute bonne volonté pressentie par la grâce de Dieu n'attend que l'Évangile proclamé pour l'accueillir. Mais de l'autre, « celui qui n'est pas avec moi est contre moi[18] », car quiconque résiste à la grâce révélée, quels que soient ses dons par ailleurs, n'est plus qu'un rameau détaché du tronc et voué à la sécheresse et au feu. C'est juste ici que gît tout le progrès dont il est indéniablement question dans l'Évangile : c'est le progrès dans la clarté d'une option qui s'impose avec une urgence grandissante. Les élus sont cachés dans le monde. Le Père seul les connaît. Ils ne se connaissent pas eux-mêmes. C'est pourquoi il faut que l'Évangile soit annoncé, et qu'il le soit à toute créature. Alors la parole du Christ produit d'elle-même le jugement, le tri. La Sagesse est justifiée par ses enfants[19]. Inversement, sa présence force les fils de perdition à se manifester. D'une part, toutes les oppositions superficielles sont renversées, comme celle qui dressait les Juifs contre les Gentils : dans le Christ, tous deviennent un par la foi et l'*agapè*. Mais ce rassemblement des enfants de Dieu dispersés en un seul corps fait ressortir d'autant plus l'opposition fondamentale.

16. Matth., VII, 13-14.
17. Marc, IX, 40.
18. Matth., XII, 30.
19. *Ibid.*, XI, 19 (cf. Luc, VII, 35).

Jusque-là dissimulée sous les divergences erronées aussi bien que sous les compromis, elle apparaît maintenant dans sa nudité tragique.

On comprend donc que l'Apocalypse johannique nous offre une vision de l'histoire où le conflit, loin de s'apaiser, monte peu à peu vers un sommet. « Malheur à ceux qui habitent la terre et la mer, car le diable est descendu vers vous, plein d'une grande fureur, sachant qu'il n'en a plus que pour peu de temps[20]. » Avant le cataclysme ultime, cependant, les anges exterminateurs sont retenus, tant que les serviteurs de Dieu n'ont pas tous reçu le sceau divin sur leur front[21]. Ainsi des intermèdes consolateurs peuvent-ils s'offrir, pour permettre aux « saints » de respirer dans leur tribulation. Mais le plus radieux lui-même, le mystérieux *millenium* dont nous aurons à reparler, ne sera que le prélude au déchaînement suprême de Gog et de Magog[22].

L'Apocalypse synoptique ne donne pas une vue des choses différentes. La propagation de l'Évangile en Judée ira de pair avec la naissance des persécutions. Les charismes de l'Esprit, autrement dit l'inauguration anticipée du Royaume de Dieu ici-bas, loin de fleurir en un humanisme serein, ne seront donnés que pour affronter cette conjoncture. Loin que l'Évangile, finalement, surmonte ces oppositions et assume enfin les structures humaines préexistantes, la catastrophe de 70, où la nation juive s'anéantira, couronnera cette première phase de l'apostolat. Alors la même histoire se reproduira, mais cette fois à l'échelle du monde entier. L'Évangile répandu comme une traînée de poudre dressera les hommes les uns contre les autres, les impies contre les fidèles. Mais ici encore une mystérieuse « sympathie » suscitera, dans le monde où l'Église sera en gestation, des conflits plus vastes, au moins en apparence, que la seule opposition de persécuteurs à persécutés. Loin d'être apaisé par l'annonce de la réconciliation, le monde se tordra dans des convulsions sans précédent. Ses institutions crouleront les unes sur les autres. Puis la carcasse même du monde où l'incarnation s'est produite sera touchée et comme corrodée par cette goutte de feu. Les cadres jugés immuables du

20. Apoc., XII, 12.
21. *Ibid.*, VII, 3.
22. Cf. tout le début du chapitre XX.

cosmos fondront à leur tour comme une charpente de fer dans l'incendie. Alors viendra la fin[23].

II

Non pas « la conversion du monde », mais « la haine du monde », voici ce qu'attendaient donc les apôtres en allant prêcher l'Évangile. Inimitié du monde, de mieux en mieux manifestée, et s'avouant de plus en plus pour radicale et définitive ; mais aussi, en même temps, « victoire sur le monde ».

Les deux sont inséparables. Quiconque se penche sur la littérature religieuse de l'antiquité chrétienne et la compare à celle d'aujourd'hui ne peut pas ne pas remarquer que l'une est aussi naturellement triomphale que l'autre est dolente et plaintive. C'est qu'il ne saurait être question de remporter la victoire quand on refuse perpétuellement le combat. Or, c'est un fait que les chrétiens d'aujourd'hui ne peuvent supporter l'idée d'avoir des ennemis. Ils voudraient être contre tout ce qui est contre et pour tout ce qui est pour. Il n'y a plus moyen, aujourd'hui, d'être incroyant. Vous pouvez vous ingénier à entasser les blasphèmes. Peine perdue. Seriez-vous Nietzsche, Proudhon ou même le marquis de Sade, ou tout bonnement Jean-Paul Sartre, il se trouvera certainement un ecclésiastique éclairé pour écrire un livre où vous serez doucement sollicité, généreusement interprété, dextrement accaparé. Comme le prophète Ézéchiel attelait les keroubim babyloniens au char de la Schekinah, vous vous trouverez sans savoir comment en train de piétiner dans la noria pour faire monter l'eau d'un moulin jésuite ou dominicain. Personne n'est encore parvenu à y échapper !...

Le malheur est que ces conquêtes sur le papier ne payent pas. Annexés par nos artifices dialectiques, nos chers ennemis échappent à nos embrassements en les ignorant sans plus. Mais à les poursuivre tour à tour en n'étreignant jamais que le vent, nous nous échappons à nous-mêmes. A lire les productions des catholiques qui se veulent conqué-

23. Matth., XXIV.

rants, on cède à l'impression que le christianisme a perdu pour eux presque tout contenu propre. Ils sont « catholiques » en ce sens qu'ils sont d'inlassables Protées. On dirait que leur foi, inquiète seulement de tout comprendre et de tout accueillir, n'est plus qu'une matière ductile et transparente, en perpétuelle coquetterie avec des formes étrangères qui, hélas ! deviennent désuètes au fur et à mesure qu'elle les adopte.

Quels que soient les « ismes » dont se passionnent ou s'amusent nos contemporains, on peut être sûr d'en voir paraître au bout de quelque temps un modèle réduit, soigneusement stérilisé à l'usage des chrétiens, et muni d'une étiquette certifiant son baptême en bonne et due forme. Mais il en résulte que lorsque les incroyants nous écoutent un instant, ils ne trouvent dans nos paroles qu'un ersatz *ad usum delphini* de leurs propres créations et s'en détournent, inintéressés, sans même observer le discret arôme d'eau bénite que notre espoir déçu se bornait à leur faire admettre. Nous avons presque perdu le sens de l'affirmation. On ne peut rien affirmer sans nier son contraire, et notre crainte maladive de heurter et de déplaire nous retient de jamais dire un non catégorique. Nos ancêtres prêchaient l'Évangile pour sauver les âmes de leurs frères. Mais le sauver par l'Évangile n'inclurait-il pas l'idée qu'ils se perdraient sans lui ? Aussitôt le chrétien moderne se sent prêt à tout pour se laver d'une telle imputation. Non seulement ce n'est pas pour sauver les hommes qu'il ira leur parler, mais il est persuadé que dans leur invincible ignorance ils sont bien plus sûrs du salut que lui : son triste privilège n'est-il pas d'être éclairé sur des obligations onéreuses qui ne sauraient les atteindre ? Mais alors quel intérêt veut-il que son Évangile présente encore pour ceux auxquels il l'offrira malgré tout ? D'une part, il n'ose guère plus rien y mettre que ce à quoi ils croient déjà, simplement enjolivé par une phraséologie ecclésiastique dont personne d'autre que lui ne perçoit l'intérêt. D'autre part, son scrupule obsédant lui fait protester sans arrêt qu'il n'en attend point du tout le salut de ses frères. Celui-ci est acquis en tout état de cause et il ne se flatte pas, par son témoignage, d'y rien ajouter. S'il en est ainsi, est-ce si étonnant que ses timides avances rencontrent si peu de succès ? Qui donc se préoccu

pera d'entrer dans une auberge où l'on commence par lui dire qu'il n'y sera pas plus à couvert que s'il restait dehors, tandis qu'il n'y trouvera rien d'autre à manger que ce qu'il apporte avec lui ?

Faut-il l'ajouter ? On respecte l'adversaire qui tient sa garde et ne rompt pas à la première feinte. Mais on méprise celui qui cède perpétuellement le terrain. Notre chrétien « ami de tout le monde », toujours chapeau bas et qui voudrait pouvoir saluer de tous les côtés à la fois, se sent environné, sans bien comprendre pourquoi, d'une indifférence glaciale. Tout ce que ses protestations d'humble dévouement et de respectueuse admiration peuvent obtenir du monde, c'est une condescendance dédaigneuse. Qu'il le comprenne ou non, il ne peut pas ne pas le sentir. D'où son perpétuel complexe d'infériorité et cette rage de masochisme moral où son actuelle dépression l'entraîne.

Les chrétiens apostoliques, au contraire, se sentaient invincibles, parce qu'ils étaient sûrs d'avoir découvert le salut du monde, ou plus exactement d'avoir été eux-mêmes trouvés par le Sauveur du monde. Ce salut auquel ils travaillaient, quant à eux, avec crainte et tremblement, et qu'ils ne croyaient pas pouvoir s'assurer autrement qu'en le communiquant, ils ne le regardaient pas, en effet, comme un avoir qu'ils pussent détenir à la façon des « valeurs » de civilisation dont d'autres se targuaient. Mais c'est aussi ce qui les prémunissait contre toute crainte obscure de le perdre, si le consensus de leurs semblables faisait défaut à leurs titres de possession. Car ces titres, ils en étaient bien persuadés, n'apparaissaient qu'à la foi. Et leur foi, elle, n'éprouvait nul besoin d'un *approbatur* du monde : elle était précisément leur victoire sur le monde. Elle l'était, parce qu'elle leur affirmait qu'il y avait avec eux, en eux Quelqu'un de plus grand que le monde. Et c'est également ce qui les rendait indemnes de toute fausse modestie et de tout respect humain dans leur témoignage. Comme tous les vrais humbles, ils n'avaient pas tant d'agaçants scrupules qu'on les crût orgueilleux. Ils se savaient trop bien eux-mêmes arrachés à la puissance des ténèbres et transportés au royaume de la lumière par une force qui n'était pas la leur pour avoir aucune fausse honte à la glorifier hardiment devant leurs frères. Comment donc eussent-ils craint

après cela de leur dire qu'ils ne savaient pas, en la refusant, ce qu'ils perdaient, et qu'ils se perdaient eux-mêmes ? Cette assurance, ce franc-parler, à la fois si conquérant et si dénué de forfanterie, cette παρρησία des apôtres, on le voit donc, était étroitement liée à leur conviction d'une intervention divine, dans leur propre histoire en même temps que dans l'histoire du monde.

Ils n'ignoraient nullement, notons-le, que rien ne pouvait davantage faire sortir de leurs gonds les Grecs auxquels ils allaient porter cet Évangile. « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois », disaient à Paul les Athéniens avec la politesse sarcastique de gens bien élevés dont on heurte de front tous les principes, dès lors qu'il leur parlait de Jésus ressuscité. Mais ils ne biaisaient pas pour autant avec leur foi. Ils ne doutaient pas que cela même était l'Évangile : cela ou rien. Tant pis si cela heurtait, tant pis si cela révoltait. Tous les premiers, ils en avaient assez fait l'expérience, d'ailleurs. Saint Paul n'avait-il pas entendu la voix céleste lui dire : « Saul, il te serait dur de regimber contre l'aiguillon. » Mais qu'y pouvaient-ils ? Ils étaient trop sûrs aussi que la déroute de leurs idées toutes faites avait été la condition *sine qua non* de leur propre salut pour être tentés, par une fausse charité, de l'épargner à leurs frères.

Qu'est-ce donc, en définitive, qui avait été substitué à ces idées ? Ceci : *le Fils de Dieu était venu au monde pour sauver le monde, et le monde l'avait crucifié; mais Dieu l'avait ressuscité*. Quant à eux, baptisés dans le Christ, ils avaient revêtu le Christ. Ce qui s'était produit en lui allait se reproduire en eux. Comme lui, parce qu'ils l'avaient avec eux, en eux, ils allaient au-devant du monde pour apporter aux hommes la parole du Salut, de la réconciliation, l'Évangile de l'*agapè*. Comme lui aussi, ils le savaient, ils n'avaient rien d'autre à attendre du monde que la Croix. Mais comme la Croix du Christ les avait arrachés du monde, ils espéraient en arracher le plus grand nombre possible de leurs frères, en achevant dans leur chair ce qui reste à souffrir des souffrances du Christ pour son corps, l'Église... Et comme Dieu était intervenu pour transformer, *après sa mort*, l'apparente défaite du Christ en triomphe à la Résurrection, ils attendaient pour la fin des temps la même intervention. Ayant en eux le Ressuscité, ils triomphaient dans

la Croix parce qu'ils savaient que c'était là qu'il avait triomphé. Mais c'est la même victoire qu'ils attendaient. Non pas une victoire qui supprimât la Croix, mais une victoire acquise par la Croix. Non pas une victoire atteinte directement par l'effort humain, fût-ce celui du Fils de Dieu fait homme; mais la victoire donnée par l'intervention du Père, ressuscitant son Fils seulement après l'avoir laissé souffrir et mourir.

En un mot, ils attendaient la victoire de la parousie, et ils la discernaient, *par la foi seule*, déjà présente dans l'inimitié du monde, parce qu'ils avaient avec eux le Crucifié ressuscité.

*
* *

Voici donc une seconde différence entre notre christianisme pratique (quoi qu'il en soit d'articles du Credo auxquels nous savons trop bien éviter de penser, ou que nous savons trop bien nous gloser à nous-mêmes) et le christianisme primitif. Après la dualité irréductible du devenir entrevu pour le monde où retentit l'Évangile, la transcendance absolue de la seule intervention capable de la surmonter.

Les plus perspicaces des chrétiens modernes sont bien obligés de reconnaître, à la fois dans les faits et dans l'Écriture, la réalité du conflit. Ici et là, il est trop évident. Mais ils voudraient se rassurer par l'idée que c'est seulement une phase qui doit être dépassée. L'idée du malentendu passager entre le monde et l'Évangile leur est devenue si précieuse qu'ils s'affolent à la pensée de la perdre. Soit, le malentendu est plus grave qu'il ne semblait, diront-ils. Mais si nous peinons assez, si nous patientons encore un peu dans notre effort, nous arriverons bien à sortir du tunnel.

Soulignons-le, c'est assurément une conviction fondamentale du Nouveau Testament que la lutte et le conflit ne dureront pas toujours, voire qu'ils nous apparaîtront après coup n'avoir duré que le temps d'un éclair. Mais c'est une conviction non moins fondamentale que la solution ne nous appartient absolument pas, quel que soit notre bon vouloir, que la paix du Christ n'est pas, ne sera jamais de ce monde.

A ceci, on répondra sans doute : nous admettons bien que

le monde ne peut trouver la solution au conflit qui le déchire si Dieu n'intervient pas. Mais, précisément, Dieu est intervenu. Nous n'avons plus à attendre le Sauveur. Il est venu. Ce qui nous reste à faire, ce qui est la tâche qu'il nous a confiée, c'est de tirer toutes les virtualités du trésor inépuisable qu'il nous a ouvert; c'est là le talent qu'il nous a laissé à faire valoir. En Jésus-Christ, nous avons tout ce qui nous manquait. « Servons-nous de Jésus-Christ », pour reprendre le titre d'un livre qui eut naguère quelque succès, et nous viendrons à bout de l'opposition du monde. Nous voici ramenés aux paraboles de la semence et du levain. N'impliquent-elles pas que le Sauveur a remis à l'Église toute son œuvre? A elle maintenant, c'est-à-dire à nous, d'en faire fructifier tous les germes. Nous avons à peine commencé de le faire. Qu'est-ce que deux mille ans auprès des périodes géologiques? à plus forte raison auprès de l'éternité où nous allons! Qui peut seulement imaginer de quelles virtualités inouïes la semence évangélique, le ferment chrétien ne se révéleront pas capables! Avec la civilisation sacrale du moyen âge, nous avions cru trop vite qu'ils avaient tout donné de leur secrète richesse. Mais l'humanité où ils avaient été enfouis, comme dans la pâte ou dans la terre, n'était pas encore prête à les recevoir. Ce n'était, cette première floraison de civilisation chrétienne, que la graine jetée sur le bord du chemin, qui pousse tout de suite et toute seule, mais qui n'a pas de racines.

L'humanité médiévale restait dans l'enfance. Notre humanité moderne semble approcher enfin de l'âge adulte. Quand, dépassant la crise de croissance et de puberté où nous la voyons engagée, elle l'aura atteint, alors, si nous avons été fidèles de notre côté, nous verrons le grain évangélique rapporter cent pour un. Une chrétienté nouvelle paraîtra, laïque, autonome, pleinement consciente de soi dans la plénitude de sa liberté, dont les fruits passeront la promesse des fleurs médiévales. Le « millenium » promis par l'Apocalypse, qu'est-ce donc, sinon cela? Travaillons donc, confiants dans le Christ, mais aussi dans le monde; la tâche est à peine commencée. Ne nous décourageons pas aux premières difficultés, et nous ferons régner le Christ sur le monde.

Encore une fois, tout ceci est bel et bon. Il est seulement

à craindre que ce sursaut d'espérance reculant simplement d'un cran celle qu'hier entretenait et qu'aujourd'hui a démenti, ne prépare une rechute dans le désespoir, qui pourrait bien, cette fois, être définitive. Car le temps, ici, ne fait rien à l'affaire. Ce que le Christ, ce que les apôtres nous ont décrit comme l'avenir du christianisme et dont nous n'avons pas à reprendre le détail, ce n'en est pas une phase, c'est le tout. Encore une fois, l'ensemble des textes évangéliques et néo-testamentaires ne connaissent rien d'un dénouement bienheureux de l'histoire, pas plus après qu'avant la première venue du Sauveur, qui pourrait s'accomplir dans l'histoire elle-même. Cette première venue ne fait que déclencher un conflit latent et le pousser à bout. Mais nulle part ne surgit l'idée qu'elle suffirait à le résoudre, pourvu qu'on tirât d'elle tout le parti possible. Le prétendre revient toujours à vouloir concilier ce que le Nouveau Testament unanime s'accorde à déclarer inconciliable.

Cependant, les paraboles de la semence et du levain ? Ces paraboles, malheureusement, ne nous livrent les conclusions auxquelles nous tenons tant que parce que nous les arrachons à leur contexte pour les lire dans le nôtre. Elles ne sauraient signifier le contraire de ce que la parabole de l'ivraie affirme de façon si explicite. Elles promettent la diffusion générale de l'Évangile. Elles assurent que l'humanité entière doit en être finalement affectée. Mais elles ne promettent aucunement son universelle conversion, son intégrale christianisation. Que ce soit pour changer en bien ou en mal, rien n'y restera peut-être tel qu'il était. Mais ces paraboles ne renferment rien qui nous permette de penser que l'humanité devrait toute, à la longue, accepter le bienfait de l'Évangile. Et leurs voisines, encore une fois, nous affirment catégoriquement le contraire.

*
* *

En face de tout ceci, que les chrétiens de l'âge apostolique aient attendu le retour du Christ, et qu'ils l'aient attendu dans un sens aussi réel, aussi peu métaphorique que sa première venue, c'est une vérité incontestable. « Hommes galiléens, disent les Anges aux apôtres dans le Livre des Actes, ce Jésus que vous avez vu monter au ciel en redes-

cendra de la même manière que vous l'avez vu monter[24]. » Et que ce soit de ce retour, et de ce retour seul qu'ils aient attendu la solution, le triomphe, et pour tout dire en un mot le jugement, c'est une seconde vérité non moins éclatante et à dire vrai inséparable de la première : « Notre citoyenneté, en effet, dit saint Paul aux Philippiens[25], est dans les cieux, d'où nous attendons comme sauveur notre Seigneur Jésus-Christ, lequel transformera le corps de notre humilité pour le rendre conforme au corps de sa gloire, selon la puissance qu'il a de dominer et de s'assujettir toute chose. »

L'idée que Dieu n'interviendrait que par des chiquenaudes initiales dont il nous appartiendrait, à nous et au monde, de tirer les conséquences, cette idée bâtarde n'est qu'un compromis clochant des deux pieds entre le monisme moderne et le théisme chrétien. Non pas que nous n'ayons en effet à tirer les conséquences de ce que Dieu a fait pour nous. Mais nous restons ses serviteurs et lui reste le Maître. L'histoire demeure dans les mains du Christ et ne passe pas dans les nôtres. L'Église le représente et ne le remplace pas. A plus forte raison ne saurait-elle le dépasser. Toute son œuvre est d'apporter le salut à tous les hommes, par la Parole et les Sacrements. Toute la promesse qu'elle a reçue, c'est son indéfectibilité dans cette tâche. Elle ne saurait faire autre chose que ce que le Christ a fait à sa première venue dont elle dépend tout entière. Comme lui, elle doit faire luire la lumière, *Sa* lumière, dans les ténèbres. Mais si les ténèbres ne l'ont pas reçue du Christ lui-même, il n'y a pas à espérer que l'Église obtienne davantage. Certes, il a été promis aux disciples qu'ils feraient de plus grandes œuvres que leur Maître n'en avait fait. Mais il n'y a pas lieu de l'entendre autrement que d'une mission étendant à tout l'univers ce qu'il n'avait dit et fait qu'en Galilée. Le salut du monde est confié à l'Église en ce sens. Mais le jugement du monde reste aux mains du seul Seigneur. Il faut qu'il règne. Mais ce n'est pas nous qui le ferons régner! Le κήρυγμα évangélique est toute la tâche de l'Église. Son effet définitif reste le secret du Père, jusqu'au

24. Actes des Apôtres, I, 11.
25. Phil., III, 20-21.

jour qu'il a fixé et que lui seul connaît. Ce jour-là, le seul Fils de l'Homme saura en tirer les conséquences. Alors il viendra dans son Règne. Alors il moissonnera le champ où l'Église ne pouvait que jeter la semence. Alors, il est vrai, il associera « les saints » au jugement qu'il fera entre les élus et les réprouvés, et, comme ils auront souffert avec lui, ils régneront avec lui. Mais il ne saurait être question pour eux d'anticiper sur le jour de sa venue. Ils ne sauraient, sans démence, s'attribuer le pouvoir de le faire régner. Le jour de son Règne, c'est le jour de Yahweh : le jour que le Père seul connaît. Qui serait assez fou pour prétendre obtenir ce que le Fils lui-même nous a dit hors de sa portée ? Jusque-là, les hommes, les chrétiens ne peuvent que travailler à jeter la semence et crier de toute leur voix : « Jusques à quand, ô toi le Maître, le saint et le juste, ne jugeras-tu pas et ne tireras-tu pas vengeance pour nous des habitants de la terre ?[26] »

*
* *

Pourquoi donc avons-nous tant de peine à accepter ces conceptions traditionnelles ? D'où part cette pente incorrigible qui nous ramène toujours à penser que nous arriverons, en prolongeant suffisamment notre histoire, à ce que Dieu lui-même ne peut faire qu'en y mettant fin et en nous en arrachant par son acte souverain ? De ce que nous ne prenons pas au sérieux la liberté donnée par le Créateur à la créature. Les deux sont en effet étroitement liés : la persuasion entêtée où nous sommes de venir à bout d'une tâche toute divine, — le refus obstiné de croire que l'homme puisse définitivement refuser le salut. C'est parce que nous ne croyons pas à l'immensité du don fait par Dieu à l'homme que nous nous flattons en vain d'obtenir de lui ce que Dieu est seul à pouvoir, et même bien davantage. Je dis davantage, car Dieu ne nous a jamais promis que lui-même obtiendrait une conversion totale de l'univers. Il nous a promis seulement que dans l'inextricable enchevêtrement des volontés soumises et rebelles où l'Évangile aura pour effet de durcir un monde jusque-là flottant entre le

26. Apoc., VI, 10.

bien et le mal, il interviendrait à son heure pour opérer le tri impossible à tout autre.

Il nous semble à première vue que les chrétiens de l'antiquité, comparés avec nous, étaient des esprits étroits et bornés. Ils croyaient au petit nombre des élus. Nous, nous conservons un enfer pour nous mettre en règle avec des textes trop clairs; mais nous assurons les gens privément que personne ne risque d'y aller. Pour tout dire, nos ancêtres ne croyaient qu'en un Dieu Père, dont l'amour enveloppait encore des exigences. Nous, nous croyons en un Dieu Grand-Père dont l'amour ne sait rien refuser, car il ne sait rien exiger.

Mais cette comparaison, que nous jugeons flatteuse pour nous, ne l'est qu'en trompe-l'œil. Notre optimisme est tout de surface. La vérité, c'est que nous croyons si peu sérieusement au Créateur que nous n'arrivons même plus à croire à la créature autant que nos adversaires. S'il est un point où nous pourrions, sans céder à nul vertige de fausse humilité, reconnaître qu'ils ont raison dans leurs mépris, c'est celui-ci. Le malheur est que ce soit le seul dont nous ne nous avisions pas! C'est parce que nous ne croyons pas à la grandeur terrible de la création que nous n'arrivons plus à croire à la grandeur de la chute. Ce n'est pas par véritable optimisme que nous nous refusons à voir dans le Mal plus qu'un « bobo » épidermique sur le visage du monde. C'est par pure mesquinerie. Les hommes ont beau nous crier aux oreilles leur haine de Dieu. Nous leur opposons un sourire de sourds et nous persévérons à leur répéter, en dépit d'une expérience qui devrait enfin commencer de nous instruire : « Mais non ! voyons, vous êtes de bons petits ! Je suis sûr que vous ne pensez pas ce que vous dites! » Un tel réflexe ne trahit qu'une peur de vieillards cramponnés à leurs illusions. C'est la réaction typique de l'impuissant qui rêve obstinément le réel conforme à ses goûts, faute de sentir en lui-même de quoi l'emporter dans la lutte.

Aussi l'indécourageable confiance que nous paraissons mettre dans l'histoire humaine n'est qu'un leurre. A dire vrai, l'histoire, telle que nous la concevons (les marxistes ne nous l'envoient pas dire, et ils ont pleinement raison), n'a pas de contenu réel. Elle ne détermine rien. Les jeux sont faits dès le début et il n'y a plus qu'à les tirer. Les

hommes peuvent faire ce qu'ils voudront; tout le monde se retrouvera en paradis, les mauvaises têtes comme les autres! On y mettra le temps peut-être, mais tout le monde, tôt ou tard, tombera d'accord avec nous. Puisqu'on vous dit qu'il n'y a que des malentendus!... Une telle vue des choses fait aussi peu honneur au Créateur qu'à la créature. Ne réduit-elle pas les libertés créées à de simples faux semblants?

Le Nouveau Testament, au contraire, confère une grandeur proprement sacrée au temps et à l'existence. Car, dans le temps limité qui lui est alloué, chaque homme à son tour et l'humanité tout entière font leur éternité. Ils la font pour le bon. Il n'y a pas de place pour aucun coup de pouce divin. Dieu n'a pas machiné les choses de manière qu'en semblant être libres nous soyons amenés un jour ou l'autre, par une douce fatalité, à en passer par son idée de derrière la tête. Il ne nous impose que le fait de la décision. Mais son contenu reste à nous seul. Il se borne à en prendre acte.

Et c'est si vrai qu'il n'y a pas moyen, même après l'incarnation, d'obtenir une décision globale, dans un sens ou dans l'autre, de cet écheveau de volontés créées qui constitue le monde. Tout ce que l'incarnation peut obtenir, — tout ce qui est le salut du monde, — c'est une possibilité pour les volontés mal orientées de se dégager et de repartir à neuf. Mais cette possibilité offerte à tous ne s'impose à personne. Aussi longtemps qu'on s'enferme dans l'histoire, aucun moyen ne se présente, *pas même à Dieu*, de construire la cité céleste qu'il promet aux siens, d'élever le temple de pierres vives où il lui plaît d'habiter. Ni l'un ni l'autre ne pourront se dégager de l'histoire qu'en échappant à l'histoire. Car l'histoire n'est faite que de nos décisions à la fois libres et inextricablement entremêlées. Et si la volonté créatrice se refuse à elle-même de rien leur imposer, au nom de quel droit régalien aucune volonté créée, individuelle ou collective, s'imaginerait-elle pouvoir fusionner les autres?

L'histoire est donc une progressive et très réelle, très autonome maturation. Mais cette maturation tend vers la dualité; non pas vers l'unité. L'incarnation n'a pas eu pour but impossible de la polariser toute sur le Bien, mais de rendre possible qu'elle ne se polarisât pas toute sur le Mal. Elle n'a nullement supprimé mais restauré la liberté de la créature.

L'incarnation, nous l'oublions trop, dans les synoptiques chez saint Paul comme chez saint Jean, suppose toujours la même donnée préalable : le monde a perdu sa liberté, il s'agit de la lui rendre. Le monde créé libre par Dieu est tombé dans l'esclavage (peu nous importe ici comment, le fait seul nous intéresse). Le mal, ou plus exactement le Malin, est le Prince de ce monde, c'est-à-dire un tyran qui le voue en bloc au péché et à la mort. C'est pour rompre cette fatalité que le Verbe se fait chair, que le Fils prend la condition d'esclave. Ce n'est pas pour substituer une « bonne » tyrannie à une mauvaise. C'est pour supprimer la tyrannie.

Quand on a compris cela, on ne s'étonne plus, on ne s'attriste plus que l'effet de l'incarnation soit de créer une dualité de plus en plus marquée dans le déroulement de l'histoire, puisque c'en était le but. L'intervention divine qui s'est opérée en Galilée il y a deux mille ans et qui, depuis lors, dans l'Église, ne fait qu'étendre au monde entier ses effets, n'a jamais voulu forcer ce monde à l'unité. Elle a voulu exactement le contraire : rendre le monde capable d'échapper au carcan démoniaque qui la menaçait d'une coalescence contrainte et mortelle.

Bien entendu, cette œuvre de division que le Verbe, tel une épée à deux tranchants, a commencé par accomplir n'est que préparatoire. Tout comme la mort sur la croix est le prélude nécessaire à la résurrection, elle est le prélude d'une réunion et d'une réconciliation inespérables. Mais cette réunion est essentiellement œuvre de liberté, car cette réconciliation est œuvre d'amour, et l'amour esclave est un non-sens.

Il en résulte que l'histoire humaine, après l'incarnation, devient sous un aspect l'histoire du libre rassemblement de ceux qui s'ouvrent à la possibilité recréatrice de l'amour, et sous un autre l'histoire du rassemblement non moins libre (fût-ce d'une liberté maudite) de ceux qui s'y refusent. La foi seule, d'ailleurs, parvient à saisir la réalité invisible du premier rassemblement sous la réalité trop visible du second. L'intervention divine, en effet, fut si loin de faire aucune violence au monde qu'elle s'est laissée délibérément violenter par lui. L'incarnation, encore une fois, et la croix, c'est la même chose. S'il n'en avait pas été ainsi, comment

l'incarnation aurait-elle été salutaire? Comment Dieu aurait-il sauvé notre liberté s'il l'avait heurtée en Maître au lieu d'y céder en victime?

Mais alors, on le voit, la plus grande erreur que l'on puisse commettre désormais, c'est de confondre le plan de la foi et celui de la vue. Quel danger plus mortel pour le christianisme, par suite, que de négliger ou de minimiser le fossé qui se creuse de jour en jour davantage, du fait des libertés rendues à elles-mêmes! Le terme de la confusion, ce serait de brouiller « l'Église des premiers-nés dont les noms sont inscrits dans le ciel » avec « l'univers concentrationnaire ». C'est exactement à quoi tendent inconsciemment les apôtres qui s'hypnotisent sur la réconciliation du Christ et du monde...

Cependant, allons-nous en rester là? C'est impossible. Pas plus qu'il ne peut violenter et détruire les libertés qu'il a voulues, Dieu ne peut abandonner indéfiniment à l'inimitié du monde celles qui sont revenues à son propre amour. Il ne prolonge leur mélange, il ne laisse la Cité de Dieu immergée dans la Cité du monde que pour permettre au plus grand nombre possible de volontés captives de s'affranchir de l'une et de retourner à l'autre. Après l'incarnation, la durée du monde n'a plus de sens qu'aussi longtemps qu'il faut pour placer chacun par l'Évangile devant la possibilité d'une décision renouvelée. Quand nous en serons là, tout sera prêt pour une seconde intervention divine.

Entendons-nous bien. Nous ne voulons pas dire que Dieu n'aura qu'à cueillir, comme un fruit mûr qui vous tombe tout seul dans la main, ce que nous aurons tout préparé. L'éternité n'est point du tout un fruit dont le temps présent serait la fleur. Le croire, ce serait méconnaître encore et toujours la dualité de la maturation bien particulière qui s'opère aujourd'hui. L'image dont se sert l'Écriture, c'est au contraire celle d'un enfantement, d'un enfantement douloureux, qui nécessite précisément à cause de cela l'intervention divine. Et comme le Christ n'a enfanté le peuple racheté par la vertu divine de sa résurrection qu'en mourant sur la croix, « l'éon » présent n'enfantera pas « l'éon » qui vient sans mourir lui aussi. Que l'on ne puisse passer sans une catastrophe mortelle pour ce monde et tout ce qui s'y trouve du temps à l'éternité, c'est un enseignement telle-

ment fondamental du Nouveau Testament qu'on s'étonne qu'il soit possible de le méconnaître. Tant il est vrai que l'esprit humain a une faculté merveilleuse de ne pas voir ce qui lui déplaît, quand bien même cela lui crève les yeux! Mais là-dessus, une fois de plus, l'accord est absolu entre l'Apocalypse johannique, l'Apocalypse synoptique, saint Paul et tous les autres auteurs du Nouveau Testament. Ce n'est pas dans l'histoire, c'est au-delà de l'histoire, c'est par un *saltus* mortel et vivifiant que l'on passera de notre monde irrémédiablement divisé au monde où Dieu sera tout en tous.

Comment en serait-il autrement, en effet, si les choses sont telles que nous l'avons dit? Si rien ne peut faire que la tension n'aille vers un paroxysme entre les libertés rebelles du monde et les libertés reconquises par l'ἀγάπη divine et crucifiée, quelle autre solution que leur séparation? Si Dieu ne veut ni détruire ou forcer les premières (ce qui reviendrait exactement au même) ni abandonner les secondes à une cohabitation contre nature, on ne voit pas d'autre issue.

Encore faut-il accepter tout ce que cela implique. Dieu ne forcera personne, même alors; il soustraira simplement les fils de son amour à l'inimitié des fils de perdition. Les uns comme les autres n'auront que l'objet de leur libre choix : la lumière, ceux qui veulent la lumière, les ténèbres, ceux qui veulent les ténèbres. Mais, la séparation consommée, ce sera la rupture de l'univers, le déchirement du corps ancien de l'humanité, ce corps que nous avons tous hérité ensemble de nos premiers parents et dont nous ne savons pas nous-mêmes à quel point il nous unit, cette union fût-elle devenue tout extérieure. Ce que Dieu seul avait pu créer dans une telle unité, lui seul peut le délier sans le détruire à jamais. Le Verbe créateur, et lui seul, comme seul il avait pu se faire rédempteur, sera donc seul à effectuer le Jugement. Et si ce Jugement doit aboutir à une nouvelle création, ce ne sera pas sans replonger l'ancienne au chaos : c'est dans le feu que le monde sera jugé.

Le comment, est-il besoin de le dire, nous ne pouvons nullement nous le représenter. Les images que nous venons de rappeler sont trop évidemment inadéquates. Il est sûr que l'Événement attendu par tout le Nouveau Testament sera

d'une si radicale nouveauté que les prophéties elles-mêmes ne peuvent l'esquisser qu'en balbutiant, comme il en avait été déjà lors de la première venue. Mais cela ne nous donne aucun droit de méconnaître ou d'éviter la grandiose vérité de foi qu'elles enveloppent. Le fait, quelque environné d'ombre qu'il demeure, est certain pour la foi apostolique : ce n'est pas nous, par nos efforts même soutenus par la grâce, qui changerons le monde du dedans pour en faire le royaume. C'est Dieu seul qui le fera, par le Christ ressuscité, monté au ciel et prêt à revenir sur les nuées du ciel pour occuper le trône du Jugement. Et, si métaphoriques que soient toutes ces images, nous n'avons pas à en tirer la conclusion rassurante qu'il le fera tranquillement et comme insensiblement. Le Jour de Yahweh sera, pour les élus eux-mêmes, une épreuve terrible. Mais sans cette épreuve, pas de triomphe du Bien sur le Mal, pas moyen de séparer l'ivraie du bon grain, d'introduire les fils de lumière dans la patrie ni de rejeter Satan, ses anges et ses fidèles dans les ténèbres du dehors.

C'est bien pourquoi là est toute l'Espérance chrétienne, et là seulement. Qui la veut mettre ailleurs n'a point à s'étonner de l'y perdre.

III

Si salubre que soit l'atmosphère de ces vérités, trop oubliées des chrétiens modernes, ils en ont si bien perdu l'habitude qu'ils suffoquent quelque peu en respirant un tel oxygène. Il faut donc leur pardonner s'ils y perdent pied tout d'abord. Ils n'y retrouvent plus grand'chose de ce à quoi ils s'étaient habitués.

Il est bien évident que cela les oblige à déraciner tous leurs espoirs et tous leurs amours. En vingt siècles, pensez donc, on n'est pas sans prendre ses habitudes; ce qui signifie du même coup prendre ses aises. Si nous avons tant de peine à accepter l'idée que nos ennemis pourraient l'être pour de bon, n'est-ce pas tout juste parce que cela gêne une installation qui était bien commode? Nous commencions cette étude en critiquant les chrétiens modernes qui battent leur coulpe sur la poitrine de leurs pères. Il ne faut pas

remplacer une exagération par l'inverse. Il est trop certa qu'un bon nombre des réflexes aberrants du chrétien d XX[e] siècle tiennent à la fâcheuse éducation qu'il a reçue d chrétien constantinien ou médiéval, lequel, quoi qu'il s semble, n'est pas encore tout à fait mort. On ne tiendra pas tant à « convertir le monde » si, malgré l'apôtre, n'avait pas commencé par « aimer le monde et ce qui s trouve ».

Mais c'est bien là justement que les affirmations du No veau Testament sont les plus lumineuses et les plus catégoriques. « Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente. Celle que nous attendons, c'est « celle qui est à venir « celle dont les fondements sont éternels », c'est-à-di « celle qui descend des cieux[27] ». La Jérusalem qui est notr mère, en effet, c'est « la Jérusalem céleste ». Tout espo nous est fermé, soit de la trouver, soit de la bâtir ici-bas. C cela ne veut rien dire, ou cela revient à dire qu'ici-bas, nou serons toujours « étrangers et voyageurs[28] ».

Il faut donc tout quitter ? Détacher notre cœur de tout c qui nous est le plus naturellement cher ? On ne peut nie qu'il le faille. La foi, c'est tout juste cela, ou ce n'est rie du tout. Abraham entend une voix lui dire : « Va-t'en quitte ton pays, ta famille, la maison de ton père, et va a pays que je te montrerai[29]... » Et il part sans discuter. C'es *en cela* qu'il est le Père des croyants. C'est bien ennuyeux Mais c'est on ne peut plus clair.

Nous, au contraire, nous étions arrivés à nous persuade que la grâce ne nous avait été donnée que pour parfaire l nature. L'Évangile ? un bon conseil de Dieu pour construir la cité terrestre. Le Christ ? la pierre angulaire... mais d cette même cité ! Si tout cela est promis au feu du jugement n'y a-t-il pas de quoi tout planter là ? Mais, justement : est-i possible que notre travail soit vain, que rien n'en doive sub sister dans la vie éternelle ? Est-il possible que les marxistes aient raison quand ils nous reprochent de nous désintéresser de l'œuvre humaine, de jeter sur elle le discrédit pour camoufler notre oisiveté en espérance ?

A ces questions qui se pressent, il faut voir avant tout

27. Hébr., XI, 10; XIII, 14; Apoc., XXI, 2.
28. Gal., IV, 26; Hébr., XI, 13.
29. Genèse, XII, 1.

l'on ne peut répondre ni par oui ni par non. En un sens ès profond et très réel, notre travail ici-bas n'est pas vain. ensons à ce que nous avons dit de la tragique grandeur de istoire. Tout ce que nous faisons dans la grâce du Christ ntribue à l'édification du corps du Christ. L'apôtre qui uffre et qui peine, à travers ses efforts et ses échecs, bâtit ès réellement le Temple de Dieu. Mais cela, c'est ce que on croit. Ce n'est pas ce que l'on voit.

C'est aussi pourquoi, en un sens plus profond encore, l'É- ouse de l'Agneau paraîtra, *descendant du ciel*, à la fin des mps. Ce n'est pas nous qui présenterons à Dieu « la cité à la justice habitera ». C'est d'auprès de lui qu'elle viendra ers nous, toute bâtie.

« Car ce que tu sèmes, ce n'est pas vivifié sans mourir au réalable. Et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui sur- ira, mais une graine nue, que ce soit de blé ou de quelque utre semence. Et c'est Dieu qui donne un corps, selon u'il le veut, et à chaque semence son propre corps[30]. »

Voilà, en définitive, ce qu'il nous faut rapprendre. Nous vons trop goûté les mystiques sans ascèse. Nous avons op- osé dans nos cœurs l'incarnation à la croix. Mais l'incar- ation n'a pas de sens sans la croix. L'incarnation ne con- acre-t-elle donc pas la chair ? Si fait; mais c'est par le sacri- ce qu'elle la consacre. Rien non plus de ce que fit le Christ ci-bas n'était vain. Mais tout n'y valait que par la Croix à aquelle tout acheminait. Car sans la croix, pas de Résur- ection. C'est parce que nous croyons à la Vie, à la Vie véri- able, que nous devons placer notre espoir au-delà de la ort. « Car, désormais, vous êtes morts, et votre vie est achée avec le Christ en Dieu. Lorsque le Christ, votre Vie, araîtra, alors vous paraîtrez avec lui![31] »

Notre œuvre, notre œuvre terrestre elle-même, est donc ien susceptible d'une valeur éternelle. Mais cette valeur, ce 'est pas à sa matière charnelle qu'elle peut être attachée. La chair ne sert de rien. C'est l'Esprit qui vivifie... » 'Esprit seul en effet, l'Esprit du Christ, l'Esprit de Dieu, raversera inchangé le feu du jugement. La chair, sans oute, ressuscitera; mais on ne ressuscite pas sans subir une

30. I Cor., xv. 36-38.
31. Col., III, 3.

totale refonte. « Ce que je dis, frères, c'est que la chair le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, ni la corruption l'incorruptibilité...[32] » Du « monde qui vient comme il l'était de « ce monde », Dieu reste en définitive seul créateur. Et la nouvelle création, c'est la mort de l'ancienne. « ... Celui qui était assis sur le trône dit : Voici je fais toute chose nouvelle![33] »

*
* *

Si nos réflexions renferment quelque vérité, l'accommodation au monde, l'installation dans le monde ne sont rien plus ni moins qu'un reniement pratique de la foi chrétienne. Comme la vertu surnaturelle d'espérance, au contraire, reprend sa valeur! Cette pauvre petite espérance! Il y avait si longtemps qu'on l'oubliait. Entre les deux autres vertus théologales, on l'avait presque toute perdue de vue. Mais on ne la perd pas sans les perdre avec elles. Ce n'est pas que les deux autres disparaissent aussi. C'est bien pire : elles pourrissent sur place. La foi en l'homme prend le vêtement de la foi en Dieu; l'amour du monde pastiche l'amour des biens invisibles. Et comme les bonnes âmes pourraient s'inquiéter si on leur ôtait le Christ et sa croix on leur met à la place Prométhée et son vautour.

Ce n'est pas que le chrétien constantinien ou son digne héritier du XX[e] siècle n'aient aussi leur espérance. Mais elle est exactement l'inverse de celle du chrétien tout court. Comme le Docteur Faust, ils supputent tout le temps qui leur reste en ce monde. Le chrétien apostolique, cet enfant, croyait que le Christ allait revenir d'un instant à l'autre! Le chrétien qui a fait sa paix avec le monde est bien tranquillisé. Déjà saint Hippolyte, que nous évoquions en commençant, tenait à la disposition de ses ouailles des renseignements sûrs. Le monde, affirme-t-il, en vertu de calculs personnels, finira en l'an 500 au plus tôt, pas avant. Les frères « peuvent donc être en paix et vaquer sans trouble à toutes les occupations de leur vie quotidienne : ils ne cou-

32. I Cor., xv, 50.
33. Apoc., xxi, 5.

rent aucun risque d'être les témoins de la parousie[34] ». Nous sommes devenus plus gourmands et il nous faut une marge de sécurité plus confortable. Nos modernes théologiens y ont pourvu. Le Fils de l'Homme déclarait ne pas savoir l'heure ni le jour. Eux nous certifient que le monde a devant lui un nombre tout à fait satisfaisant d'années-lumière. Au surplus, toute soudaineté gênante dans l'arrivée au point d'impact étant soigneusement écartée par leurs exégèses, le choc sera réduit au minimum. Le monde fleurira un beau soir, au printemps éternel, préparé de longue main par l'évolution de la noosphère. Nous passerons à Dieu sans presque nous en apercevoir. Tous nos chers trésors auprès de nous, caressant de nos yeux des richesses seulement trop profuses pour que nous puissions toutes les embrasser sur notre cœur, nous nous endormirons sous le chloroforme inodore versé par l'Esprit de la terre. Et nous nous réveillerons au matin, intégralement planétisés...

Mais qui donc disait que la venue du Fils de l'Homme serait comme l'éclair qui luit tout d'un coup, d'un horizon à l'autre ? On nous explique les signes dans le ciel et sur la terre qui procurent tout apaisement à cet égard.

Son jour ne viendra donc pas comme un voleur ? Ne sera-ce pas tout juste quand les serviteurs reprendront leur place à table en se disant « Notre maître n'est pas pressé de venir » ? N'ayons pas peur : non seulement il trouvera de la foi sur la terre, en dépit de ses craintes chimériques, mais il ne reviendra pas avant qu'une foi universelle ne rende sa venue irrésistible. Ce qui n'est évidemment pas pour demain...

Oui, mais il faut choisir. C'est par là qu'il faut bien finir : ou Dieu, ou Mammon. Pas les deux. Ou bien une religion capitalisatrice, qui ne veut rien abandonner, rien laisser perdre de notre bonne mère la glaise natale, pour aller au Père des cieux. Ou bien l'Esprit qui souffle où il veut, dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va.

Ou bien le fils de la terre, tellement épris de son progrès qu'il ne peut consentir à d'autre extase que celle de Faust : « Arrête-toi ! tu es si beau !... » Ou bien le fils du Royaume qui s'est tellement dépouillé de tout qu'il se tient déjà à

34. *Sic* M. Bardy, p. 17 de l'*op. cit.*

l'extrême pointe du temps, comme si demain n'existait plus, et qui s'écrie : « Viens, Seigneur Jésus, viens bientôt... Que ce monde passe et que j'aille vers le Père! » Lui croit encore que le Jour de Yahweh, que le Jour du Fils de l'Homme est toujours imminent. Même s'il tarde aux yeux du monde, il nous déconcertera tous par sa soudaineté. Non, pas tous : le « petit troupeau » maltraité, méprisé, oublié par le monde sera prêt. Déjà, il vit ce jour-là. Il ne vit que lui. Déjà, à ses yeux comme aux yeux de Dieu, mille ans ne sont pas plus qu'un jour. Il a tout quitté à l'avance de ce que le *Brave new world* n'osera jamais lâcher, quitte à périr avec. Et dans sa pauvreté, dans sa nudité dont ricane « l'univers concentrationnaire », le croiriez-vous? le voici qui chante! Un chant étrange et doux, un chant qui parle de mort, mais non point de faiblesse... car ce chant, cet *Alleluia* de l'Église pérégrine qui devance la mort pour rencontrer au plus tôt l'Ancien des jours, je vous assure qu'il n'a rien à envier, en fait de joie virile et de foi triomphale, à l' « Orginet-Porginet! » d'une planète crevant d'euphorie pour s'extasier vers le point Oméga!

Louis Bouyer.

DE L'ESCHATOLOGIE

CONSIDÉRÉE COMME UN DES BEAUX-ARTS

Si je me permets (et si la Rédaction de cette revue et le P. Bouyer lui-même m'ont permis) de prendre ici sur quelques points importants le contrepied de l'article qui précède, c'est d'abord que sur ces points les conclusions de l'auteur me paraissent discutables. Mais c'est aussi que, à mon avis, la discussion sérieuse de ces points de désaccord peut mettre en garde contre un danger : celui d'accorder au P. Bouyer, sur les points mêmes qu'il ne convient pas de lui contester, une adhésion fondée moins sur la vérité de ses dires que sur l'attrait, en somme assez commun, des attitudes extrêmes. Je me refuse, pour ma part, à confondre cet attrait avec le goût de l'absolu, davantage encore avec l'intransigeance de la foi. Il peut en être l'expression, il peut aussi représenter une sorte de compensation esthétique à beaucoup de médiocrités consenties dans la pensée et dans l'action. Je crois répondre à l'intention de l'auteur que je critique en demandant que, si on lui donne raison contre moi, on ne le fasse pas pour se donner ce genre de satisfaction.

Veut-on un exemple de ces assentiments trop faciles ? Je signalerai le danger que présentent en ce débat la catégorie du « confort » et la catégorie de l' « intempestif ». Existe-t-il, entre le christianisme et le monde, une synthèse possible ou une antinomie irréductible ? Vous êtes pour l'antinomie, et vous avez peut-être raison. Mais, avant même d'entrer dans un difficile débat, remarquez simplement que la synthèse offre à l'esprit qui s'y rallie une solution « confortable » de ses doutes, opposez-lui vos raisons comme autant de « considérations intempestives » et vous avez des chances, avant tout examen, d'attirer à vous bien des esprits. Car le public est ainsi fait que les *considérations intempes-*

tives deviennent des succès de librairie, et que les prédicateurs les plus violents ne sont pas les moins courus des auditoires les plus mondains.

En réalité, le « confort » et l' « intempestif » me semblent, sinon également répartis entre les deux camps, du moins recherchés par l'un et l'autre selon une mesure qui n'a rien à voir avec la modération ou l'extrémisme de leurs positions théoriques. L'intégrité de la foi, le zèle de la charité jettent à l'occasion les partisans du compromis dans les situations les plus inconfortables, fort loin des cercles choisis où l'on aiguisera à loisir des paradoxes incisifs. Un Hippolyte de Rome, calculateur saugrenu de la marge de sécurité qui abritait ses ouailles de la fin du monde, interrompait pourtant ses calculs par une prière pour le martyre[1], prière qui fut, semble-t-il, exaucée[2]. Un vicaire de banlieue, tout plein de l'espoir « chimérique » de réconcilier l'Église et le monde moderne et jeté, pour le réaliser, dans une vie dévorante de fatigues et d'angoisses, dirons-nous qu'il a cherché à fuir les difficultés ? L'effort de tant de chrétiens de notre génération ou de celle qui nous a précédés peut comporter beaucoup d'illusion et appeler maint redressement; il ne me paraît pas pour autant pouvoir être mis sans plus au compte d'un christianisme au rabais ni d'un amour de la terre oublieux de l'unique nécessaire.

On pourrait ici, facilement, retourner certaines ironies. Disons simplement qu'il n'est pas plus pertinent d'approuver une attitude théologique ou apostolique parce qu'elle va dans le courant du monde, que de la blâmer parce qu'elle ne va pas à contre-courant. Saint Paul demande à Timothée de prêcher « à temps et à contretemps[3] ». Il semble que beaucoup de ses modernes exégètes ne peuvent se défendre de choisir, — les uns les vérités opportunes, d'autres les vérités intempestives. Mais à un « dispensateur des mystères de Dieu » il n'est pas demandé s'il aura cherché à séduire ou à brusquer ses contemporains; ce qui lui est demandé, c'est « d'être trouvé fidèle[4] ».

1. *Commentaire sur Daniel*, II, XXX. Éd. Bardy, pp. 176-177.
2. Si, contrairement à la thèse récente de l'abbé Nautin, l'Hippolyte auteur du *Commentaire sur Daniel* était bien Hippolyte, martyr romain.
3. II Tim., IV, 2.
4. I Cor., IV, 2.

Venons-en donc au fond du débat. Je voudrais dire ici clairement où je suis et où je ne peux suivre le P. Bouyer. (Qu'on excuse ce haïssable « je ». Il ne veut pas être celui d'un juge, mais plutôt celui d'un modeste glossateur, en marge de l'article que l'on a lu, glossateur dont l'avis personnel ne voudrait pas par l'usage du « nous » entraîner subrepticement celui du lecteur, à qui je laisse au contraire le soin de marquer impartialement les points.)

Je suis très largement d'accord avec le P. Bouyer. Disant cela, je ne cherche aucunement à l'atteler, comme un vulgaire Jean-Paul Sartre, à la noria de mon moulin thomiste. Mais à toute bataille il faut un champ de bataille, un terrain commun et solide sur lequel chacun des combattants puisse prendre appui et qui ne se divise pas sous leurs pieds comme un iceberg en débâcle pour les entraîner en deux dérives contraires. Ce terrain solide c'est notre foi commune qui le fournit, et le P. Bouyer a très opportunément rappelé les quelques affirmations essentielles, trop souvent oubliées, qui doivent ici nous servir de base. Je n'ai pas besoin de m'y étendre après lui, et je peux me contenter d'une rapide énumération :

1. Le Royaume de Dieu est *transcendant* au monde. Cela signifie : que le « Royaume de Dieu », c'est-à-dire la communication aux hommes d'un « salut » qui est participation à la vie même de Dieu, par la connaissance et par l'amour, dépasse les possibilités « ontologiques » de ce monde créé; qu'il ne nous est connu que par la « Bonne nouvelle » de la Révélation; qu'il n'est réalisé que par la grâce de Dieu.

2. Le Royaume de Dieu rencontre, dans le monde, la réalité du *péché*. S'il apporte le salut, c'est bien le salut de « ce qui était perdu », non seulement créature, mais créature pécheresse; et l'homme n'y entre que par une *conversion*. Quant au monde pécheur, comme tel, non seulement il n'est pas de lui-même en tendance vers le Royaume de Dieu, mais il est hostile au Royaume et le combat.

3. La préparation, la fondation, l'instauration définitive du Royaume de Dieu ont leur histoire, laquelle se déve-

loppe selon son rythme propre, et non selon les rythmes du monde et de l' « histoire mondiale ». L'agent du Royaume de Dieu n'est autre, en effet, que Dieu lui-même. L'Incarnation rédemptrice assigne au temps une division nouvelle et marque librement dans le monde créé, contre le monde pécheur, les moments de l'intervention divine : l'élection d'Israël, Pâques, la Parousie[5].

4. La tâche de l'Église et du chrétien est de témoigner, dans le monde, du Royaume qui par eux se prépare et s'inaugure. « Dans le monde et non de ce monde », l'Église et le chrétien ont d'abord à annoncer la vérité évangélique, pour le salut du monde et non pour sa réussite temporelle.

Ces quatre points que je viens d'énoncer froidement, le lecteur les a déjà trouvés, brûlants de hardiesse évangélique et d'ironie polémique, dans les pages ardentes du P. Bouyer. Pourquoi les en détacher, les retirer de cette perspective où tout concourt à les rendre non seulement convaincants, mais actifs, générateurs de décisions vitales ? C'est que la perspective me semble ici assez unilatérale, et que les décisions auxquelles elle conduit risquent à mon avis d'entraîner avec elles quelques choix malavisés.

La perspective, ce me semble, aboutit à reconnaître entre le monde et le Royaume de Dieu, ou entre le monde et l'Église, « une insurmontable dualité ». Formule qui me paraît simplifier à l'excès ce que j'appellerai le mystère du monde, et qui, semblant prendre tout à fait au sérieux — un sérieux tragique — le redoutable pouvoir pour le mal de la liberté créée, le supprime en réalité, en méconnaissant ses enracinements dans l'être. Contrairement au vœu de l'auteur, il me semble que, pour lui aussi, « les jeux sont faits » : ils sont autrement faits, voilà tout.

Quant à la décision, elle revient à assigner à l'Église et au chrétien un rôle qui me semble être davantage celui d'un huissier que celui de l'annonciateur d'une bonne nouvelle. Après avoir présenté au monde, avec les sommations réglementaires, un solennel « à prendre ou à laisser », le chrétien, l'apôtre, n'a plus rien à faire avec le monde. Il

5. Ce point est admirablement développé dans O. Cullmann, *Christus und die Zeit* (Zürich, 1946) (Éd. française : *Christ et le Temps*, Delachaux, 1947). Je me permets de renvoyer au compte rendu que j'en ai donné dans *La Maison-Dieu*, n° 13 (1948).

n'a plus qu'à le traverser, chantiers ou champs de bataille, la palme du martyre à la main.

Ai-je mal lu ? Celui qui nous lira tous deux en jugera. Si j'ai quelque peu durci les positions de l'auteur, je ne l'ai fait que pour mieux me formuler à moi-même, tels que je les ai compris, les points où je résiste à son entraînement. Il me reste à m'expliquer sur les raisons de mon opposition ; et je pense que nous retrouverons, chemin faisant, maintes convictions communes.

Qu'est-ce que le monde ? « Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour sauver le monde[6] » ; et pourtant : « Je ne prie pas pour le monde[7] », a dit Jésus. Ces paroles, l'une et l'autre si claires et apparemment si opposées, nous obligent, si nous ne voulons pas les solliciter jusqu'à les confondre, à reconnaître sous le mot de « monde » tel que l'emploie la Révélation chrétienne, une réalité elle-même ambiguë.

Essayons de préciser cette ambiguïté, en restant dans la perspective de notre problème, celui des rapports du monde et du Royaume de Dieu. Il faut ici, me semble-t-il, distinguer dans l'être même du monde comme une série de réponses diverses à nos questions.

1. La Bible s'ouvre par le récit de la création. *Le monde est créé par Dieu*, et Dieu qui l'a créé l'a trouvé fort bon[8]. Cette vérité de la Genèse n'est oubliée ni de saint Jean : « Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui[9] », ni de saint Paul : « Il est avant toutes choses, et toutes choses ont en lui consistance[10]. » Quelque « insurmontable dualité » qui nous paraisse résulter de l'histoire ultérieure du monde et du Royaume de Dieu, elle ne peut nous faire oublier leur commune origine. Et si nous ne voulons pas réduire l'action créatrice à quelque « chiquenaude initiale », il nous faut reconnaître que l'être même des choses et des hommes, leur devenir et jusqu'à l'exercice de leur liberté sont soutenus et traversés de part en part par le Don de Dieu. *In ipso*

6. Jean, III, 17.
7. *Ibid.*, XVII, 9.
8. Gen., I, 31.
9. Jean, I, 9.
10. Col., I, 17.

vivimus, movemur et sumus[11]. Prenons donc garde, dans la suite de nos analyses, d'en venir à ce moment où, comme dit saint Thomas d'Aquin, « s'en prendre à la perfection des créatures, c'est s'en prendre au Créateur[12] », et d'oublier qu'il existe en toute créature, selon le mot de Claudel, si pécheresse et perdue qu'elle soit, « ce point sacré en elle qui dit *Pater noster*[13] ». (Je ne cite pas sans appréhension ces derniers auteurs, si manifestement « installés » dans le monde, puisque le premier, ce « chrétien médiéval », aimait les harengs frais, les bons manuscrits et la cosmologie d'Aristote, et que le second a fini par entrer à l'Académie française.)

2. Le monde n'est pas un ensemble disparate de créatures inertes et comme figées chacune en leur nature. Dieu a à la fois couronné et coordonné sa création par la création d'êtres spirituels et, d'autre part, pour les hommes que nous sommes, le monde est *le monde de l'homme*, ce que l'homme en voit et ce que l'homme en fait[14]. Cette intervention de la liberté humaine pour qualifier le monde deviendra manifeste au croyant à qui l'Écriture révèle un monde pécheur et un monde racheté : elle trouve sa possibilité radicale dans le monde créé tel qu'il est sorti avec l'homme des mains de Dieu. Le premier récit de la Genèse charge l'homme de « dominer la terre et de l'assujettir[15] », et le second lui fait donner aux animaux leurs noms[16]. Les choses ne sont donc pas neutres à côté de l'homme. La connaissance que l'homme en prend, l'usage que l'homme en fait, leur confèrent une valeur pratique ou spéculative, esthétique ou éthique, composent d'elles un monde, des mondes nouveaux. Non point étrangers certes à la création de Dieu, car rien de ce qui existe ou devient n'y échappe, mais doués entre les mains de l'homme de cette vie et de cette liberté qui seules répondent pleinement à l'intention

11. Act., XVII, 28.
12. « Detrahere ergo perfectioni creaturarum est detrahere perfectioni divinae virtutis » (*Contra Gentiles*, III, 69).
13. Je cite de mémoire.
14. Cf. sur ce point quelques pages du P. L.-B. Geiger, dans *Jeunesse de l'Église*, 7, sur « L'existentialisme de Sartre et le salut chrétien », spécialement pp. 80-82.
15. Gen., I, 28.
16. *Ibid.*, II, 19-20.

éatrice[17]. C'est cette réalité totale du monde modelé par la berté de la créature spirituelle que sous le nom de monde » nous devons maintenant considérer.

3. Or, la liberté s'est exercée, de fait, dans le sens du éché, et ce monde est un *monde pécheur*. La révélation e la chute suit de près, dans la Genèse, celle de la création. aint Paul y fait écho : « Par un seul homme le péché est ntré dans le monde, et par le péché la mort...[18] », aventure on seulement collective, mais cosmique : c'est la création ntière qui s'est trouvée « assujettie à la vanité[19] ». Par le u de cette dépendance que nous avons dite entre le monde l'homme, « le monde », c'est désormais, au sens de saint ean, ce nœud de libertés rebelles entraînant avec elles dans ur propre captivité tout ce qui devait trouver en elles on achèvement : « N'aimez pas le monde ni ce qui est dans monde... car tout y est concupiscence de la chair, et oncupiscence des yeux et orgueil de la vie[20]. »

L' « insurmontable dualité » que nous refusions tout à heure n'est-elle pas maintenant accomplie entre un tel monde » et le Royaume de Dieu? La nier, n'est-ce pas néconnaître la profondeur du « mystère d'iniquité » et roire « peu sérieusement », comme on nous le reproche, u Créateur lui-même en refusant de prendre au sérieux le edoutable pouvoir qu'il a donné à la liberté de ses créa- ures?

Je crois le contraire, et il faut ici déjouer le principal naalentendu. Car l' « insurmontable dualité » n'est pas entre e pécheur et Dieu ni entre le monde pécheur et le Royaume e Dieu. La liberté de l'homme n'a pas ce pouvoir de rom- re avec le Créateur par une décision dont Dieu n'aurait u'à « prendre acte » et de poser en face de lui le mal omme une quantité désormais indépendante. Le dire, ce erait retirer toute réalité au mal et au péché, et cette oppo- ition du monde que vous nous rappelez en termes véhé- nents ne serait plus alors que l'opposition d'un fantôme. Le

17. Cf. saint Thomas d'Aquin, *De Veritate*, q. 11, a. 1 : Dieu « ex minentia voluntatis suae rebus aliis confert, non solum quod sint, ed etiam quod causae sint ».
18. Rom., v, 12.
19. *Ibid.*, VIII, 20.
20. I Jean, II, 15-16.

mal est une réalité; et rien n'existe que ce qui sort d
mains de Dieu : entre ces affirmations redoutables tient
mystère de la liberté mauvaise — et pourtant créée. Non,
n'est donc pas entre le monde, œuvre de cette liberté,
le Royaume de Dieu que se creuse l'abîme. C'est au cœu
même de la liberté déchue — et à l'intérieur même
l'ordre de la création — que s'inscrit une dualité, « insu
montable » en effet par l'homme qui l'a fait surgir, voi
insondable à vues humaines. *Magna hominis miseria cu
illo non esse, sine quo non potest esse*[21] : c'est en ce ra
courci intraduisible que saint Augustin décrit l'état
l'homme pécheur. Le mal, cette réalité irréfutable, n'*exi*
pas. Il ne peut qu'inscrire sa déficience monstrueuse, so
néant de finalité à l'intérieur de ce qui existe et qui, exi
tant, est de Dieu : le monde, l'homme, la liberté, le deven
de ce monde et les vouloirs de cette liberté. Simple « bob
épidermique », comme vous dites, — et moins encore
Mais je voudrais savoir d'où vous feriez surgir un mal q
ne serait pas « épidermique », qui ne s'attacherait pas, pa
tout ce qu'il a de réalité, à l'être — au monde œuvre d
Dieu.

Malum in bono. Il faut bien revenir, si l'on prend a
sérieux et le mal et le bien et leur irréductible opposition
si l'on ne veut abandonner *aucun* des textes scripturaires
à cette vieille thèse augustinienne et thomiste. Et l'on e
aperçoit déjà les conséquences en notre débat. Le mond
du péché est un monde ennemi, ce n'est pas, quoi qu'i
fasse, un monde étranger. Au vrai, le pécheur entre et fai
entrer le monde avec lui, selon l'admirable expression d
saint Augustin, dans « la région de la dissimilitude ». E
c'est là que le salut vient le chercher, pour lui rendre l'u
nité perdue — que Dieu seul peut restaurer. Mais c'est l
aussi, à chaque point de son être divisé, à chaque carrefou
de ce monde qui l'égare, que la prédication évangélique
mission de lui annoncer le salut.

4. Car le monde est aussi un *monde racheté*. Et la Ré
demption, qui est le mystère central de notre foi, doit s'en

21. « Magna hominis miseria est cum illo non esse, sine quo non potest esse. In quo enim est proculdubio sine illo non est; et tamen si ejus non meminit, eumque non intelligit nec diligit, cum illo non est » (*De Trinitate*, XIV, XII, 16).

ndre non d'un salut qui tirerait du monde les élus pour s faire entrer dans le mystère de Dieu, mais, en vérité, du salut du monde ».

Du Christ notre Sauveur, nous savons qu'il a « vaincu monde[22] ». Nous savons aussi qu'il a remporté cette victoire *dans le monde même* : à Jérusalem, sous Ponce Pilate, ans notre chair. « Le Verbe s'est fait chair et il a habité armi nous[23]. » C'est en mourant qu'il a vaincu la mort, 'est en souffrant l'abandon du Père qu'il a réconcilié les ommes avec Dieu. Entrant au cœur même du monde pécheur, il en a rompu l'atroce cohésion dans le mal. Devenu un de nous, il a dénoué par l'irruption de l'amour miséricordieux le nœud des libertés mauvaises.

C'est pourquoi, nouvel Adam[24], il est au principe d'un monde nouveau. A ce monde, le monde de l'homme devenu e monde pécheur, il offre la possibilité d'une cohésion nouvelle selon laquelle la liberté des fils de l'homme redevenus fils de Dieu accomplirait jusque dans la matière cette attente de la créature » jusque-là « assujettie à la vanité[25] ». Tel est le « Royaume de Dieu », dernière réponse que le monde — mais transfiguré — doit donner à la question : Qu'est-ce que le monde ?

> La terre est ressuscitée.
> C'est la même.
> Après l'abîme du baptême...
> La même et cependant nouvelle.
> La même et cependant éternelle[26].

Pourtant, de ce monde nouveau ne nous sont encore données que les prémices : le Christ ressuscité. Par sa victoire, e Christ a établi dans le monde les droits de son royaume, l ne l'a pas encore instauré. Pour reprendre l'image l'O. Cullmann, la bataille décisive a été livrée et gagnée, mais le « jour V » n'a pas encore paru, où « tout sera assujetti sous ses pieds[27] » et où « le dernier ennemi, la

22. Jean, XVI, 33.
23. *Ibid.*, I, 14.
24. Rom., V, 12 ss.; I Cor., XV, 22, 45.
25. Rom., VIII, 19-20.
26. Paul Claudel, *La Cantate à trois voix, in fine.*
27. I Cor., XV, 25; Hébr., X, 13; Act., II, 34-35; Matth., XXII, 44; Marc, XII, 36; Luc, XX, 42.

mort[28] » sera vaincu. Nous restons dans le monde pécheur mais c'est désormais un monde disjoint où son contraire — le monde racheté — est désormais inscrit par l'événement de Pâques comme la possibilité offerte à notre liberté.

Il est essentiel d'ajouter que l'accès à ce Royaume n'est pas ouvert à l'homme et au monde par une autre voie que celle que le Christ a frayée, à savoir la croix. Cela vaut pour chaque chrétien et cela vaut pour le monde. Il reste à chaque chrétien d' « accomplir ce qui manque à la Passion du Christ[29] », de continuer dans sa propre chair ce que le Christ a commencé de façon décisive en la sienne, à savoir de transformer « le monde » qu'il porte en lui et pour autant qu'il le porte en lui d'un monde de péché en un Royaume de Dieu. De cette croix, « le monde », celui dans lequel il vit, ne manque jamais de lui poser le bois sur les épaules. Chaque chrétien, disons-nous : dans cet éparpillement d' « actions de détail », de piétinements et d'obscures patiences, l'avènement du Royaume de Dieu se perd aux regards, disparaît de la scène mondiale. Mais chaque combat se livre « pour son corps qui est l'Église[30] », lequel doit croître « jusqu'aux extrémités de la terre[31] ». Le choix d'un monde ou de l'autre s'accomplit tout au long de l'histoire jusqu'au Jour choisi par Dieu où le Retour du Seigneur « révélant les intentions » de tous fera surgir du sein du monde pécheur le monde racheté.

Ainsi « le monde », — et il faudrait en dire autant de « l'homme », — aux yeux du chrétien, apparaît dans son unique réalité doué de ce que j'appellerai trois (ou quatre) niveaux d'existence : il est le monde créé constitué dans sa nature multiple, faite de déterminismes et de libertés, par la sagesse créatrice de Dieu; il est le monde pécheur tel que le fait la liberté coupable de l'homme; il est le monde racheté tel que le renouvelle l'initiative rédemptrice (et celui-ci soit dans la promesse de Pâques présente actuelle-

28. I Cor., xv, 26.
29. Col., i, 24.
30. *Ibid.*, i, 24.
31. Act., i, 8; Rom., x, 18.

ment par l'Église, soit dans l'accomplissement dernier de la Parousie). Entre ces trois niveaux jouent deux libertés : la liberté incréée de Dieu, créatrice et rédemptrice; la liberté créée de l'homme, pécheur par sa propre défection et converti sous la motion de la grâce.

Il me fallait rappeler ces points de théologie et ainsi recouper sur bon nombre d'entre eux l'étude du P. Bouyer pour justifier la position que j'oppose à la sienne sur le problème des rapports entre le chrétien et le monde.

La tâche de l'Église, et la tâche du chrétien comme tel, c'est d'annoncer au monde le salut par la croix du Christ. Mais la complexité que je viens de demander que l'on reconnaisse à la notion chrétienne du « monde » me semble interdire que l'on simplifie à l'excès le devoir de l'annonce évangélique.

L'homme qui entend la bonne nouvelle, comment l'entendrait-il si le monde auquel il appartient n'était *que* le monde pécheur ? C'est parce que, sous le péché, la création subsiste que la communication reste possible et que les mots de la tribu, ceux de son orgueil et de ses convoitises, peuvent recevoir et porter à ses oreilles un sens nouveau. L'homme qui se convertit, comment le ferait-il si la liberté en lui n'était *que* cette « liberté » qu'il exerce pour le mal ou que le monde en lui exerce à sa place pour le mal, si, au-dessous de la liberté pécheresse, en deçà de ces eaux empoisonnées que la grâce seule pourra purifier, ne subsistait inviolée la source de nature où naît cette liberté, intacte en son surgissement premier comme la création de Dieu, et dont le péché lui-même atteste la puissance ? Mais, s'il en est ainsi, porter l'Évangile au monde c'est atteindre en lui, par la parole, pour son libre choix, sous la grâce de Dieu, cette frontière où le monde pécheur confine au monde créé. S'il s'agit de sauver et non de condamner, c'est en ce point où ils peuvent être entendus qu'il faut porter l'appel et aussi, j'y consens, la mise en demeure.

La tâche de la prédication apparaît alors si « simple » qu'on n'en a jamais fini avec elle. Simple : nous n'avons pas autre chose à annoncer que ce que nous avons reçu, dans sa simplicité brutale, et les apôtres n'y allaient pas par quatre chemins. Il n'est pas promis ni réclamé que tout le monde acquiescera d'enthousiasme. Mais il faut que tout

le monde *entende* et, pour porter la parole à ce point où elle est entendue, on n'en a jamais fini.

Pour que tout le monde entende, il faut donc traduire; et, après tout, la prédication chrétienne commence par le miracle des langues. Mais, après ce miracle d'encouragement, le Saint-Esprit nous a laissés aux prises avec ces ennuyeuses, ces épineuses questions de traduction. Car avec les mots voici les pensées, les « mentalités », les cultures, « le monde » et son train — qui est aussi celui du diable. Comment rejoindre ce point où se nouent et dénouent les choix décisifs, sinon par ces acheminements, tantôt abrupts, tantôt sinueux, qui franchissent les continents comme les « consciences de classe », les isthmes géographiques comme les « ismes » idéologiques? Et puis — car ventre affamé n'a pas d'oreilles — il faudra parfois donner à manger à ceux qui vous écoutent...

Et c'est pourquoi je voudrais ici venger tous ces efforts, fussent-ils maladroits, fussent-ils malchanceux, que le P. Bouyer accable de son ironie et par lesquels tant de chrétiens « constantiniens », « médiévaux », « chrétiens sociaux » ou affublés d'autres épithètes malsonnantes, ont essayé de faire entendre l'Évangile aux hommes de leur temps, voire de bâtir un monde où on puisse l'entendre. Qu'ils aient nourri de vains espoirs de conversion massive ou des illusions de « chrétienté », ces erreurs ne nous autorisent pas à dire qu'ils ont préféré le monde au Christ; et s'ils ont laissé s'émousser en eux quelque peu le désir de la fin imminente, du moins le Maître, en venant les prendre eux-mêmes, les aura trouvés debout comme « l'intendant fidèle, distribuant (de leur mieux) à chacun sa ration[32] », alors qu'ils auraient pu l'attendre, les pieds dans leurs pantoufles, en lisant Léon Bloy. Non, ce n'est pas non plus sur leur poitrine que je battrai notre coulpe. Sans adhérer pour autant à leur « mystique de l'incarnation », nous pouvons recevoir d'eux le souci concret de ce monde que notre témoignage ne doit pas déserter. Vous leur opposez la parabole de l'ivraie. Et sans doute elle réduit à néant quelques-unes de leurs illusions. Mais n'ont-ils pas suivi, après tout, son conseil de « ne pas arracher l'ivraie avant

32. Luc, XII, 42 ss.

le temps, de peur d'arracher aussi le bon grain » ? Faute d'arracher l'ivraie, vous semblez bien (pardonnez-moi!) prendre quelque plaisir furtif à compter de l'œil les beaux fagots qu'elle fera dans le brasier final. Mais le grain qui peut, ici ou là, croître perdu dans les coins de terrain les plus abandonnés à la folle luxuriance de la mauvaise herbe, ne vaut-il pas aussi quelque souci ?

Faut-il dire davantage, et, après avoir recherché partout dans le monde les hommes que l'Évangile doit atteindre, reconnaître au monde lui-même, aux processus collectifs, s'ils existent et s'ils ont un sens, de son devenir historique, une valeur pour le Royaume de Dieu ?

Cette question nouvelle n'intéresse plus directement la prédication chrétienne que le Nouveau Testament demande clairement aux apôtres de porter *aux hommes*. Mais elle concerne le chrétien et le rôle qu'il doit accepter ou refuser de jouer dans le monde. Sans prétendre ici la résoudre, je voudrais essayer de l'éclairer d'après ce qui a été dit plus haut.

Un point est certain : c'est que l'avènement du Royaume de Dieu, œuvre de l'initiative divine, ne peut être conditionné par un quelconque développement du monde. Un autre ne l'est pas moins : c'est que si un tel développement est en fait donné et discernable, nous y retrouverons, si la liberté y tient quelque place, les caractères qui commandent une vue chrétienne du « monde ». Monde créé, son devenir procède de virtualités de nature, déterminées ou libres, dont les déviations éventuelles ne peuvent empêcher d'entendre, comme de tout ce qui est, le chant de louange : *All realities will sing; nothing else will.* Monde de l'homme, son devenir total comme son état présent témoignera de l'ambiguïté fondamentale des œuvres de sa liberté. Dans un monde défiguré par la liberté pécheresse mais qui a perdu depuis Pâques sa cohésion dans le péché, les réussites d'un véritable progrès humain — que rendront toujours précaire les vieilles blessures de la liberté et relatif la domination de la mort — peuvent alterner avec la croissance monstrueuse d'un univers fermé sur lui-même, — par les fissures

duquel passeront pourtant toujours les martyrs. De lointaines préfigurations du Royaume peuvent alterner avec le rappel brutal de sa transcendance. Le monde peut mûrir comme un fruit et il peut mûrir comme un abcès. Les jeux ne sont pas faits. Je laisse à de plus savants le soin de résoudre l'énigme du « millenium » de l'Apocalypse, et à la question : comment finira le monde ? je répondrais volontiers avec le P. Gratry : « Le monde finira comme il voudra », si je ne devais ajouter aussitôt : « Le monde finira comme Dieu voudra. »

Car l'un et l'autre sont vrais : tel est le mystère d'une liberté qui est une liberté créée. Et c'est pourquoi, sachant pourtant que la fin viendra, il n'est pas indifférent au chrétien que le monde se développe dans un sens ou dans l'autre, pas plus qu'il ne lui est indifférent, sachant sa misère, d'être pleinement un homme. Loin de se détourner, en spectateur indifférent ou dégoûté, des humbles ou magnanimes efforts des hommes, il trouve dans sa foi aussi bien que dans le commandement de la charité les raisons d'en prendre sa part dans les bons comme dans les mauvais jours, et d'aider ses frères les hommes à chanter le cantique des créatures. Et si un jour, comme il est probable, le monde se retourne contre lui, il jugera avec une « indécourageable confiance » que ce cantique est encore de saison. Puisqu'on nous parle du chant des martyrs, je rappellerai seulement que les trois enfants dans la fournaise[33] n'en ont pas trouvé de meilleur : *Benedicite omnia opera Domini Domino.*

Th.-G. Chifflot, O. P.

33. Dan., III, 51-90.

AZIMUTHS

Langue d'Église et dialectes de clercs.

En 1945, Pie XII offrit au clergé une nouvelle traduction latine des psaumes, réalisée sur le texte original par quelques Pères jésuites, professeurs à l'Institut Biblique de Rome. Il y eut d'abord une réaction de surprise : l'opinion n'avait point été préparée; on n'avait point, cette fois, évoqué les désirs spontanés des futurs usagers. Puis, après les premières manifestations de reconnaissance que devait obligatoirement susciter pareille initiative de si hautes autorités, on entendit s'élever, timidement d'abord, puis de moins en moins clairsemées et de plus en plus fortes, les critiques, suivies de répliques, elles-mêmes suivies de réactions. Avec la récente brochure française que consacre à la défense du nouveau Psautier le P. Bea, S. J., recteur de l'Institut Biblique et président de la commission des traducteurs, avec les comptes rendus de cette brochure par le P. Bouyer, dans *La Maison-Dieu*, n° 14, par le P. Renckens, dans *Bijdragen*, la savante revue des Jésuites hollandais, avec enfin la série d'articles de Christine Mohrmann, la grande spécialiste hollandaise du latin chrétien (*Vigiliae Christianae*, 1947 et 1948), on peut penser que la nouvelle traduction en est au point mort.

La discussion porte sur un point très précis. On loue unanimement, bien sûr, l'initiative pontificale. On reconnaît la valeur critique du texte original établi par la commission. Les critiques ne visent de cette traduction que la qualité du latin. *Bijdragen* étant moins accessible que *La Maison-Dieu* ou *Vigiliae Christianae* au public français, c'est à la revue hollandaise que j'emprunterai quelques paragraphes.

Nous trouvons... que, par un manque de logique, le P. Bea prend parfois un ton parénétique qui n'a rien à voir avec l'objet : les professeurs-traducteurs quittent tout à coup leur attitude de savants qui avaient leurs raisons de traduire comme ils l'ont fait, pour prendre celle d'enfants soumis du Saint-Siège... Il semble que, pour fortifier sa position sur le terrain disputé, le P. Bea porte soudain la dispute sur un tout autre terrain. Plus d'une fois, au plein milieu du pugilat mené sur le terrain propre du P. Bea et de ses critiques, soudain on hisse le drapeau pontifical. Nous ne pouvons croire que le P. Bea veuille par là continuer une certaine tradition rien moins qu'honorable. La préface ne dit-elle pas expressément qu'elle veut convaincre les critiques ?

Quelles sont donc les principales critiques exprimées ? La nouvelle traduction

laisse perdre, sans aucune nécessité, beaucoup de termes traditionnels et chargés de richesse... elle méconnaît le caractère propre et le droit à l'existence du latin vieux-chrétien. Pous les braves gens, le latin d'Église est une

valeur très concrète, même s'il est difficile d'en déterminer scientifiquement les détails. Nul mortel n'appellera latin d'Église, avec le P. Bea, le latin des manuels de théologie ou des encycliques papales. En ce qui concerne ces dernières, « généralement écrites en un latin cicéronien » (dit le P. Bea), on serait tenté de rappeler gentiment au P. Bea ce qu'il enseigne depuis longtemps, touchant les genres littéraires. Le costume de parade cicéronien s'accorde sans doute au lustre que le respect des fidèles voit volontiers entourer le Vicaire sur terre du Christ; mais il jurerait avec la prière spontanée du psalmiste qui lutte avec son Dieu.

Pour quelles raisons a-t-on choisi ce latin ? Au chapitre que leur consacre le P. Bea, on apprend d'abord

que le problème est délicat; que, à notre seule époque, il y a plusieurs latins en vogue,... que la traduction de Jérôme marquait aussi un tournant dans la direction du latin classique, et que, s'il l'avait pu, il aurait donné aux psaumes aussi une forme plus classique. Mais il ne le fit pas parce que les psaumes, sous leur ancienne forme, avaient imprégné la dévotion du peuple, et s'en étaient imprégnés. Actuellement, Jérôme l'aurait certainement fait, car la difficulté n'existe plus, le peuple étant devenu, hélas ! tout à fait étranger aux psaumes.

Il fallait donc un nouveau latin; il le fallait surtout clair et accessible. La commission a donc cru pouvoir se décider pour le latin des « humanités ». Ici, le P. Renckens cite du P. Bea un passage souligné par son auteur.

« Les futurs prêtres, au cours des années d'études, apprennent le latin des auteurs du premier siècle avant Jésus-Christ, et des deux premiers siècles de notre ère. Par conséquent, une traduction latine des psaumes qui, à part les expressions proprement chrétiennes, s'en tienne plutôt au vocabulaire, à la grammaire et au style de cette période de la latinité, donne sans aucun doute plus de garantie d'être comprise et dûment appréciée qu'une version contenant beaucoup d'éléments empruntés au latin vulgaire et postérieur. »

Le P. Renckens a beau jeu, devant pareil argument.

C'est joliment dit. Mais est-ce entièrement vrai ? Le P. Bea dit : « Sans aucun doute. » Notre doute est grand cependant. Une donnée de fait manque ici. Bien sûr, le futur prêtre reçoit une formation classique, hélas ! trop souvent d'un classique trop unilatéral, mais il y a encore un long espace de temps, — aussi long, sinon davantage, que la durée de cette formation classique, — entre le moment où il ferme pour de bon son Cicéron et le moment où il ouvre pour de bon son Bréviaire. Alors, le latin qu'il fréquente continuellement et intensément est tout autre que le latin classique. Inutile de le démontrer. Pensons seulement aux Pères, à la *Somme*, au Nouveau Testament, à l'*Imitation*, et surtout au Missel, et en général à tout ce qu'apporte avec soi la vie liturgique dans les grands séminaires...

Puis, un peu plus loin, le P. Renckens démolit, à travers le cardinal Bembo, l' « idéal classique » des traducteurs. Bembo, le cardinal de la Renaissance qui parlait non de « Dieu », mais des « dieux immortels », qui, pour ne pas gâter son latin cicéronien, disait en grec ou en hébreu les psaumes de son Bréviaire, Bembo donc symbolisa, aux yeux de certains critiques, l'idéal de nos traducteurs. Premier acte. Ce que le P. Bea rejette avec indignation, dans sa brochure, page 132. Deuxième acte.

Cependant, nous n'aurions jamais pu supposer que la commission fût si hostile au latin de Bembo. Pour cela, nous pouvons remonter aux premiers

ours ensoleillés du Psautier tout neuf. Le P. Vaccari, au numéro d'avril 1945 le la *Civilta Cattolica* (pp. 84-94), souhaite chaudement la bienvenue à son nfant spirituel (le P. Vaccari était l'un des six traducteurs). Nous compre- ions bien. Nous connaissons le P. Vaccari comme la simplicité même : il est clair qu'il ne veut donner que des louanges à l'enfant que le Saint-Père a adopté.

Suit un résumé de l'article.

Après quelques exemples, le P. Vaccari conclut : « La nouvelle traduction se présente ainsi en un vêtement propre et digne pour lequel, je pense, même un humaniste délicat comme le cardinal Bembo n'aurait senti aucun dégoût. » Et voilà le troisième acte...

ajoute le P. Renckens, qui conclut :

En attendant, nous restons reconnaissants au Saint-Père de pourvoir aux besoins du prêtre récitant le Bréviaire. Cette difficulté devenant de plus en plus pressante, il fallait agir rapidement. Maintenant, il n'y a plus à se presser. Le temps montrera si un Psautier définitif doit venir, et comment il devra se présenter. Rome ne se presse jamais. Nous pouvons être tranquilles qu'elle sera moins pressée que la réunion des professeurs italiens d'Écriture Sainte, qui ont eu l'idée catastrophique (expression, dit en note le P. Renckens, d'une excroissance spirituelle malsaine) d'inviter solennellement le Saint-Père à remplacer toute la Vulgate par une nouvelle traduction. Ce qui ferait presque regretter le bon vieux temps où les exégètes avaient sans doute trop peu à dire dans l'Église de Dieu.

Je regrette de nuire à la force de l'article du P. Renckens, pour en supprimer les exemples et explications trop techniques. Je regrette aussi de ne pouvoir faire qu'allusion à son post-scriptum (même revue, pp. 199-207), qu'il intitule : « Aspect théologique d'une traduction des psaumes », et qu'il divise ainsi : 1° le rapport de la Révélation nouvelle à la lettre de la Révélation ancienne; 2° quelques hébraïsmes du Psautier, à la lumière du paragraphe précédent; 3° le nouveau Psautier comme expression d'une certaine mentalité exégétique. Une revue spécialisée se devrait de présenter aux exégètes et théologiens français ces réflexions substantielles et de grosse conséquence. Je les épargne à mon lecteur laïc.

Mais peut-être ce lecteur laïc trouve-t-il déjà trop spéciale cette discussion de clercs dont je viens de lui offrir le spectacle. Si j'avais la fantaisie de parler de traductions, j'aurais pu faire quelque réclame à celle que viennent si brillamment d'inaugurer les Éditions du Cerf. J'aurais encore pu citer quelques-unes des lignes que le P. Cras consacre à ce problème dans l'intéressante introduction qu'il donne, dans *Rythmes du Monde*, à des pages de Confucius heureusement traduites et commentées par ses soins.

Pour ma défense, j'aimerais remarquer qu'on peut voir ainsi que toute liberté de discussion n'est pas interdite dans l'Église, quoi qu'on die, même sur de hautes initiatives. D'une part, ce principe de faciliter l'accès de la Bible à la prière du clergé est un premier pas sur une route difficile; on porte un coup à cette habitude de confondre le sacré chrétien avec l'obscur numineux. D'autre part, on réagit contre les renaissances à la Bembo et à la Viollet-le-Duc, contre les élégances artificielles de la Rome païenne, pour donner la préférence aux réalités même vulgaires de la Rome chrétienne, à la langue vulgaire des vieux traducteurs inconnus, à l'intelligence chrétienne d'un Jérôme et même d'un Érasme. Il est en outre intéressant

de voir un Jésuite souligner l'unilatéralisme de la formation « classique ». Certains verront en tout cela autant de signes de santé chrétienne.

J'accorde néanmoins le reproche que pourront me faire certains lecteurs laïcs. Il me donne une nouvelle occasion de regretter le temps où des auditoires laïcs, en des Églises lointaines, se soulevaient sur d'infimes détails de traduction biblique, (cf. la lettre 104 d'Augustin). Alors un évêque, c'était le même Augustin, jugeait ces détails dignes de ses réflexions pastorales. En cet heureux temps, le latin n'était qu'une langue « vulgaire ». Alors la Bible était, comme le veut son nom, le Livre. De la Bible à la liturgie, de la liturgie à la vie courante, le moindre baptisé passait de plain-pied, familièrement. Maintenant, hélas ! la liturgie n'offre guère aux laïcs que de brefs documentaires de la Bible, films doublés, aux séquences parfois mal coupées. Maintenant, pour intéresser les fidèles au salut du monde, ils ont des dévotions à secrets. Ce n'est pas là un reproche, ni, bien au contraire, méconnaître le courant profondément chrétien qui y ressourt à sa manière.

Fatima.

Sans aller jusqu'à dire, avec un prédicateur new-yorkais, que les apparitions de Fatima sont le plus grand événement depuis la Passion du Christ, on ne peut nier que, servies par la conjoncture politique et ecclésiastique, elles n'aient puissamment impressionné la sensibilité catholique, en subordonnant la conversion de la Russie et la paix du monde à la consécration du genre humain au Cœur Immaculé de Marie. Cette consécration a été demandée et faite par le Saint-Père. On a évidemment fait un seul bloc de toutes ces coïncidences, de sorte que, comme le dit Karl Schaezler dans une récente chronique de *Hochland*, sous le titre : « Fatima traité sérieusement » :

> De larges cercles ecclésiastiques et laïcs se sont tellement enthousiasmés pour tout ce qui concerne Fatima... qu'un doute méthodique à son endroit paraît n'être rien de moins qu'un authentique doute contre la foi.
> Mais l'Église n'oblige jamais à croire aux révélations privées. Aussi l'historien Ed. Dhanis, jésuite belge, par une enquête de critique historique (parue à Bruges en 1945, en néerlandais)... a-t-il pu soulever de sérieux arguments contre la surestimation, si répandue, de Fatima.

Suit un récit rapide des six apparitions de la Vierge, en 1917, à trois petits bergers, dont deux sont morts très jeunes. La survivante, Lucia, est actuellement religieuse, et reçut, vers ses vingtième et trentième années, des révélations supplémentaires sur le secret de Fatima, concernant la consécration au Cœur de Marie et ses conséquences. Les correspondances entre ces révélations et celles de Paray et de La Salette méritent une observation;

> pour autant que, toute petite, Lucia connut par sa mère les particularités de La Salette, et que, jeune religieuse, elle put naturellement connaître les promesses faites à Marguerite Alacoque... Révélation avec lesquelles celles qui furent faites à Lucia manifestent une ressemblance surprenante... On pourra également souligner que Lucia prophétisa la fin de la première guerre mondiale pour le 13 octobre 1917, prophétie qui ne fut point réalisée...

Mais, selon le savant Père jésuite Poulain, pareille déconvenue est arrivée à trente-deux saints et bienheureux.

Des prophéties de Lucia sur de grands événements, quelques-unes seulement se sont vérifiées, et d'ailleurs d'une façon essentiellement différente; ... on ne peut qu'observer avec embarras que les annonces les plus précises n'ont été faites que concurremment ou postérieurement aux événements, et n'ont ainsi aucune valeur de preuve. (Les prédictions d'une seconde guerre mondiale plus terrible que la première ne semblent remonter qu'au début de 1938.)

On signale également une inexactitude théologique, dans une révélation sur les rapports de la divinité du Christ à la Sainte Trinité.

Enfin, les motifs donnés par Lucia de son silence, si longtemps gardé et enfin abandonné, sur le « secret », paraissent curieux et contenir une contradiction.

Malgré tout cela, le P. Dhanis s'interdit de mettre en doute la crédibilité de Lucia et l'authenticité des apparitions.

Il veut au contraire les protéger contre toute « poétisation ». Peut-être aussi les faudra-t-il libérer de toute « politisation ». Car, si j'en crois l'abbé Journet, dans un numéro récent de *Nova et Vetera* que je n'ai plus sous la main, on a tiré des apparitions une propagande en faveur du régime de Salazar. Si les syllogismes sont conséquents, s'il n'y a point détournement de mineures, les adversaires du dit régime n'ont plus qu'à obtenir de la Vierge qu'elle apparaisse en pays démocratique.

Il faut, d'autre part, noter que déjà le congrès eucharistique de Lourdes en 1914, et plusieurs congrès mariaux, ont appelé de leurs vœux la consécration au Cœur de Marie. Noter enfin que l'approbation d'une dévotion ne décide rien sur l'authenticité des visions auxquelles elle peut devoir son origine. Le reviewer allemand renvoie ici à une étude très érudite du théologien suisse bien connu, Otto Karrer (dans *Schweizer Rundschau*, octobre 1947). Déjà, le savant Benoît XIV, le droit canon fait pape, avait dit que l'approbation de révélations privées n'est pas autre chose que la permission de les éditer pour l'édification et l'utilité des fidèles. Karrer fait en outre allusion aux lumières que peut apporter en ce domaine l'évolution des sciences psychologiques. Ce n'est pas pour refuser la possibilité des révélations privées ou la crédibilité de ceux à qui elles sont faites. Elles peuvent d'ailleurs avoir une influence heureuse, en des temps et des lieux donnés, sur l'évolution de la spiritualité et de la liturgie. Puis Karl Schaezler conclut :

L'Église possède et distribue une certitude autre et plus haute, la certitude absolue du trésor de la foi, que lui a transmis la Révélation totale du Christ et des apôtres. Sans doute, cette Révélation est susceptible d'une explication par la doctrine, mais elle n'a nullement besoin d'un achèvement spécial par des révélations différentes et particulières.

Il appelle d'ailleurs à la rescousse saint Jean de la Croix, dans *La Montée du Carmel*. N'ayant point repéré la référence exacte, je vous cite la citation. Les visions

ne sont pas nécessaires au salut des âmes. Nous avons la raison naturelle, la foi et la doctrine de l'Évangile. Il n'y a aucune difficulté qui ne puisse être résolue, aucune nécessité des âmes qui ne puisse être satisfaite par les

ressources déjà connues, et d'une façon bien plus agréable à Dieu et plus salutaire aux âmes.

S'il m'était encore permis de parler après un si grand Docteur, je souhaiterais que, parfois, pour l'édification des croyants et des incroyants, des voix puissantes et intelligibles rappellent avec netteté que ces dévotions si sensibles au cœur risquent de l'attarder à des réalités bien limitées de la vie chrétienne. Ces pistes secondaires, trop propices à la rêverie, n'ont d'utilité et d'intérêt que de mener finalement aux grandes avenues traditionnelles de la Bible et de la liturgie, lesquelles, à leur tour, convergent, pour la foi, sur la voie douloureuse, nue, étroite, qui introduit l'unique Médiateur dans la gloire du Père.

AUXILIA

« Ne nous lassons pas de faire le bien », et surtout à ceux qui souffrent. A plusieurs reprises déjà, *Auxilia* s'est fait connaître des lecteurs de *La Vie Intellectuelle*. C'est une œuvre sociale d'inspiration catholique qui procure aux malades de longue durée, particulièrement aux tuberculeux osseux ou pulmonaires soignés dans les sanas pendant des mois ou des années, le bienfait de *Cours par correspondance* gratuits qui sont pour eux une diversion, une occupation saine et souvent une amorce de rééducation professionnelle en vue de la guérison. Quatre mille malades environ suivent ces cours, mais ce n'est pas assez en regard de nos quelque cinquante mille tuberculeux; chaque année nous refusons des élèves, faute de professeurs.

A cette époque de l'année, les demandes affluent de partout. Pour que nous puissions les satisfaire, il nous faut de nombreux professeurs de français, de mathématiques, de langues, de sténo, comptabilité, hygiène, dessin, cours techniques, etc. Cet appel s'adresse à tous ceux qui, ayant les compétences nécessaires et deux à trois heures de loisirs par quinzaine, gardent au cœur le souci des malades et le désir de les aider.

Pour tous renseignements et inscriptions, écrire à *Auxilia*, 28, rue de l'Université, Paris-7e. Permanence le samedi de 17 à 19 heures, 17, rue du Cherche-Midi, 6e.

LIVRES

Maurice Chaume : *Histoire Sainte.* Éditions de l'Arc, 312 pp., 1947.

Présentation intelligente de l'Ancien et du Nouveau Testament s'adressant particulièrement aux jeunes.

L'auteur a cependant trop négligé les problèmes critiques et le contexte historique, et les débutants qui désirent légitimement une information plus précise devront s'adresser à d'autres ouvrages.

P. C.

P.-H. Menoud : *L'Évangile de Jean d'après les recherches récentes* (Cahiers théologiques de l'actualité protestante, n° 3), 2e édition. Delachaux et Niestlé, 1947.

Une excellente mise au point, au cours de laquelle l'auteur expose avec clarté et prudence les problèmes posés par le quatrième Évangile et les solutions avancées par l'exégèse moderne.

Ce « cahier » nous fait attendre avec confiance et impatience les volumes suivants que P.-H. Menoud consacrera aux Évangiles synoptiques.

P. C.

Jean-Julien Weber : *Le Livre de Job; l'Ecclésiaste.* Texte et commentaire. Desclée et Cie, 1947.

Le présent travail est une œuvre de vulgarisation; néanmoins, son auteur, ancien professeur d'Écriture Sainte, est parfaitement au courant des derniers livres français et étrangers sur la question. De brèves introductions donnent une idée suffisante des principaux problèmes posés par ces deux textes bibliques. L'auteur ne se contente pas d'énumérer les opinions des critiques et, à l'occasion, prend personnellement position. C'est ainsi que, avec Dhorme, il conclut à l'inauthenticité des discours d'Elihou dans le Livre de Job; par contre, il n'hésite pas, après étude personnelle de la question, à s'opposer à des autorités aussi éminentes que Podechard, Tobac et Lagrange, pour affirmer sa conviction de l'unité d'auteur de l'Ecclésiaste. Le commentaire est alerte, clair, parfois érudit, mais toujours accessible au vaste public chrétien que Mgr Weber veut initier aux richesses de l'Ancien Testament.

P. C.

Philippe de Felice : *Foules en délire, extases collectives.* Essai sur quelques formes inférieures de la mystique. Albin Michel, 401 pp.; 1948.

M. de Felice rapproche les mœurs politiques de notre temps des formes inférieures de la mystique. Les procédés mis en œuvre ont toujours existé et on les retrouve aussi bien dans les pratiques religieuses des primitifs que dans

celles des peuples anciens du Proche-Orient méditerranéen, voire dans les mouvements grégaires qui entraînent périodiquement la chrétienté.

L'auteur a soin de distinguer les procédés des mystiques grégaires des méthodes et de l'enseignement de Jésus; seul un recours à l'esprit chrétien (notamment tel que le conçoit la Réforme) peut sauver l'homme moderne de l'emprise des mythes, des propagandes et des hypnoses collectives qui concourent à la dissolution de la personne.

Livre documenté, attachant, toujours suggestif, mais parfois quelque peu systématique dans sa critique impitoyable de toute manifestation collective.

P. C.

FRANZ J. LEENHARDT : *Le Sacrement de la Sainte Cène*. Série théologique de l'actualité protestante. Delachaux et Niestlé, 123 pp., 1948.

Le point de vue d'un exégète protestant sur l'institution et la signification de l'Eucharistie. Les principaux travaux catholiques sont utilisés et cités avec loyauté et la controverse est très heureusement réduite au strict minimum. Dans certaines de ses parties, l'enquête historique, visant avant tout à préciser l'intention de Jésus, est fort éclairante et se lit avec grand profit. Les conclusions proprement théologiques ne coïncident pas avec le sens dogmatique promulgué par l'Église romaine, mais, sans vouloir minimiser à tout prix les divergences, il nous semble que maintes d'entre elles pourraient être atténuées si les théologiens protestants et catholiques étaient en possession d'un vocabulaire commun.

P. C.

GANDHI : *Lettres à l'Ashram*. Traduction et préface de Jean Herbert. Albin Michel, 1948.

Quinze lettres que Gandhi incarcéré écrivit à ses disciples restés à l'Ashram (groupe de disciples, lieu où ils vivent en communauté).

A ces lettres, qui présentent une vue d'ensemble des idées morales de Gandhi, le traducteur a joint quelques extraits d'articles et d'ouvrages du sage.

Outre leur intérêt documentaire, il faut souligner l'émouvante beauté de ces textes. Gandhi nous ramène souvent à l'Évangile, dont il n'a pas fait sa foi, mais qu'il a peut-être vécu mieux que plusieurs d'entre nous.

P. C.

J. LECLERCQ : *Le Mariage chrétien* (Cahiers de la Revue nouvelle). Paris, Casterman, 1947; 212 pp.

S. DE LESTAPIS : *Amour et Institution familiale. Les Options fondamentales de l'Amour*. Paris, Spes, 1948; 297 pp.

Ces deux ouvrages sont moins opposés par leur contenu que par la méthode mise en œuvre. Le premier fait réfléchir à l'idéal du mariage chrétien, en exposant, à partir de la révélation chrétienne, les aspects fondamentaux de l'institution conjugale; il vaut par un fréquent appel à l'expérience, par son tour direct et concret, par un langage sans apprêt, facilement compris de tous. Le second ouvrage, plus original, écarte l'emploi d'une méthode qui se voudrait purement objective et expérimentale (historique ou sociologique); il est en quête d'une morale humaine, accessible à tout homme de bonne volonté, dans la ligne des exigences progressives de l'amour. C'est l'amour qu'on voit, chapitre après chapitre, engagé en des options cruciales (sexualité ou amour, amour libre ou amour institué, amour complaisant ou amour exigeant, etc.) et révélant peu à peu le nom de l'institution qu'il requiert pour être pleinement lui-même : la famille.

J.-A. R.

Calendrier

ROME. — Le Saint-Père quitte Rome pour sa résidence d'été, Castel-Gandolfo (*29 juillet*). — M. Robert Bichet, président des *Nouvelles Équipes Internationales*, est reçu en audience spéciale par le Pape (*2 août*). — Mort de S. Ém. le cardinal Sibilia (*4 août*). — Le Pape reçoit Bartali ainsi que plusieurs autres coureurs du Tour de France et s'entretient avec M. James Grever Mc Donald, représentant spécial des États-Unis auprès du gouvernement d'Israël (*10 août*). — On dément au Vatican les bruits dont plusieurs journaux se sont faits l'écho et suivant lesquels le Pape préparerait des documents sur d'importantes questions politiques et sociales (*19 août*). — Réception de l'Empereur d'Iran, de Mgr Paro, auditeur de la nonciature apostolique en Irlande, et d'un groupe de professeurs et séminaristes de Toulouse (*20 août*). — Le Pape reçoit l'acteur de cinéma et de théâtre anglais, Laurence Olivier (*23 août*). — Message radiodiffusé du Saint-Père aux pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle (*28 août*). — Mgr Valerio-Valeri est nommé assesseur à la Congrégation pour l'Église orientale (*3 septembre*). — Le Pape reçoit les membres de l'Union interparlementaire (*9 septembre*). — Réception du premier grand pèlerinage américain d'après-guerre; le Pape s'adresse aux participants du Congrès de la Jeunesse catholique italienne (*12 septembre*). — A la suite du congrès international des mouvements de jeunesse catholique, un bureau international est constitué à Rome. — M. Gaston Tessier, président de la C.F.T.C., est reçu par le Saint-Père (*16 septembre*). — Mort du cardinal Rossi, secrétaire de la Congrégation consistoriale (*17 septembre*).

LES PAYS ÉTRANGERS. — *Allemagne :* Célébration solennelle du septième centenaire de la cathédrale de Cologne (*15 août*). — Congrès des catholiques allemands à Mayence (*2-5 septembre*). — *Angleterre. Londres :* Assemblée plénière du mouvement international des Intellectuels catholiques. Assemblée générale de « Pax Romana » (*13 août*). — *Australie :* L'évêque de Queensland condamne l'attitude raciste de ses compatriotes à l'égard des Jaunes. — *Autriche :* Deux cents séminaristes venant de divers pays assistent dans le Tyrol à une semaine d'études sur « Le Prêtre et l'Ouvrier ». — *Belgique :* Décès de Mgr Carton de Wiart, évêque de Tournai (*30 juillet*). — *Louvain :* Ouverture de la semaine de Missiologie (*17 août*). — Consécration solennelle de la basilique de Notre-Dame d'Orval (*8 septembre*). — *Brésil. Rio de Janeiro :* Ouverture du premier congrès de l'Action sociale catholique, auquel assistent les délégués de treize pays d'Amérique (*22 août*). — *Espagne :* Dans l'allocution qu'il a prononcée en présence du général Franco, lors des fêtes de Saint-Jacques de Compostelle, l'archevêque de Tolède a fait allusion au danger de stagna-

tion et a réclamé l'instauration d'un « État progressiste » (*29 août*). — Mort du cardinal Arce y Ochotorena, archevêque de Tarragone (*16 septembre*). — *Pologne :* Mgr Karzynski, directeur d'un journal catholique, est arrêté et remis en liberté quatre jours plus tard (*6 septembre*). — *Tchécoslovaquie. Prague :* Les évêques réunis en conférence adressent au gouvernement un mémorandum dont le texte a été lu dans toutes les églises du pays. — *U.S.A. Chicago :* Session internationale de J.E.C. (*12 août*).

FRANCE. — *Lourdes :* Pèlerinage de « Pax Christi » (*28 juillet*). — Pèlerinage de l'aviation (*30 juillet*). — *Paris :* Mort du R. P. Huby (*10 août*). — *Lourdes :* Soixante-quinzième pèlerinage national (*19 août*). — *Paris :* Après avoir été reçu à Notre-Dame, Mgr Cushing, archevêque de Boston, déclare, au cours d'une visite au Secours Catholique, que la Nouvelle Angleterre a reçu jadis de la France « un plan Marshall de l'esprit et de la religion » (*24 août*). — *Soissons :* Pèlerinage de prisonniers et déportés à Cerfroid (*8 septembre*). — *Lourdes :* Sept mille soldats assistent au pèlerinage de l'armée française (*18-19 septembre*). — *Versailles :* Ouverture du congrès des aumôniers d'Action catholique ouvrière (*20 septembre*). — *Union Française. Bangui :* Sacre de Mgr Cucherousset (*25 juillet*).

NOS FRÈRES SÉPARÉS. — *Moscou :* Les représentants des Églises orthodoxes se sont prononcés contre la participation au « mouvement œcuménique » et au Congrès d'Amsterdam et ont attaqué violemment le Vatican. — *Amsterdam :* Congrès mondial des Églises protestantes (*22 août-4 septembre*). — *Paris :* Célébration d'une messe pour l'unité des chrétiens à l'occasion du congrès d'Amsterdam (*29 août*).

PEUPLES ET CIVILISATIONS

René Rémond. *Bonne volonté et réalités politiques.*

Le rapport du Conseil fédéral de l'A.C.J.F. sur l'évolution des structures sociales, publié en février, appelait un approfondissement. A partir d'une analyse réaliste des expériences menées par les chrétiens ces dernières années, René Rémond, après Joseph Hours, recherche les conditions d'une action politique et sociale efficace. Ces réflexions expriment une prise de conscience plutôt qu'une prise de position en un débat où bien des questions restent à poser et à résoudre.

Dr Aujoulat et Pierre-Albin Martel. *La Semaine Sociale de Lyon 1948.*

Jean Falga. *Industrialisation et Technocratie.* (Semaine Sociologique.)

La Semaine Sociale consacrée aux « Peuples d'outre-mer » a-t-elle répondu aux exigences de réalisme qui se font jour dans le catholicisme social ? En partie, mais, en partie seulement, semble-t-il.

A Paris, la première Semaine Sociologique réunissait autour de M. Gurvitch des chercheurs français et étrangers sur le thème de la technocratie remis à la mode par le livre de Burnham.

PRISONS ET PRISONNIERS

Henri Joubrel. *La Réforme des maisons de correction. Aspects de la vie des prisonniers.*

Quelques notations sur l'angoissante situation des détenus — politiques et de droit commun —, sur celle de leur famille et sur le régime de nos prisons.

A travers les revues *Livres* *Calendrier*

BONNE VOLONTE ET REALITES POLITIQUES

Unanimité sur les principes, divergences dans l'application.

Les catholiques ne sont pas d'accord entre eux. C'est un fait. Politiquement, socialement, leurs divergences sont souvent assez accusées pour qu'on puisse, sans soupçon d'exagération, prononcer le mot de division. Certes, si profonds qu'ils soient, ces dissentiments ne touchent jamais à l'essentiel : droits de la personne humaine, valeur de l'institution familiale, définition d'un ordre juste, notion du bien commun, autant de principes dont l'affirmation ne connaît ni dissidents ni réfractaires. Il en est ainsi tant qu'on se tient sur le plan des définitions théoriques et des exigences morales. Mais vienne le moment d'en tirer des conséquences pratiques, à l'instant cette belle unanimité se disloque et l'accord fait place aux controverses et aux polémiques.

Ainsi il n'est personne qui ne fasse sienne la condamnation par les encycliques pontificales d'un régime économique et social fondé sur la seule loi de l'intérêt individuel identifié pour les besoins de la cause à l'intérêt général; c'est à qui stigmatisera le plus vigoureusement les méfaits du règne de l'argent. Mais s'agit-il de préciser le système qu'on entend lui substituer, l'on compterait presque alors plus d'opinions que d'opinants.

De cette rupture de l'unité catholique dès qu'elle entre en contact avec la réalité sociale, l'actualité nous offre plus d'un exemple. Particulièrement significatif nous paraît celui des nationalisations : recensons sommairement les positions les plus caractéristiques. Les uns approuvent le principe au nom du droit de légitime défense dont dispose l'État quand la puissance de certains groupes d'intérêts atteint des

proportions telles qu'elle met en danger son indépendance. Principe contesté précisément par certains adversaires de la nationalisation : la mainmise de l'État sur l'économie ferait courir à la liberté individuelle des risques autrement plus redoutables que les périls imaginaires de la mythique féodalité des trusts. Délaissant les détails de principe, tout un groupe ne considère que les réalisations : les uns pour les approuver, les autres pour en dénoncer les méfaits. Les premiers invoquent la possibilité pour l'État de mener une politique d'équipement à longue échéance inspirée désormais du seul souci de l'intérêt général et feront valoir les chiffres de production; les autres trouveront dans une gestion plus onéreuse, une bureaucratie sans doute accrue, un prix de revient jugé trop élevé, les attendus d'une condamnation sans appel. C'est là se placer à un point de vue principalement économique. Une dernière catégorie, assez disposée peut-être à approuver le principe et à justifier les conséquences économiques, mais plus soucieuse que les précédentes des effets sociaux, reproche aux nationalisations de se donner pour des réformes de structure, alors qu'elles ne sont que des demi-mesures : par le transfert de la propriété privée et capitaliste à la gestion collective, elles ont bien donné une solution au problème juridique, mais celui de la réforme de l'entreprise demeure entier : en quoi la condition des travailleurs s'en trouve-t-elle améliorée ? Leur participation à la gestion n'en a reçu aucun progrès. Principe, effets économiques, conséquences sociales, voilà trois points de vue distincts; ce rapide inventaire n'a rien d'imaginaire : chacun a entendu énoncer tel ou tel de ces jugements formulés par des catholiques qui se réclament cependant tous au même titre d'une doctrine sociale commune.

On pourrait répéter la même démonstration pour chacun des problèmes du moment : réglementation du droit de grève, unité syndicale, attributions des comités d'entreprise ou légitimité du prélèvement exceptionnel. Quels que soient le point de départ et la référence, nous aboutirions à une conclusion identique : unanimes au niveau des principes sur une conception de l'homme et du monde, les catholiques s'avèrent incapables de prolonger leur accord dans l'application : les questions que leur pose, à chaque instant, l'actualité économique et sociale les divisent irrémédiable-

ment. Tout se passe comme si principes et expérience constituaient deux mondes radicalement différents : l'unité de vues que les catholiques manifestent dans le premier ne leur est d'aucun secours quand ils abordent le second; une fois sortis de l'univers des définitions et des concepts, il semble qu'en oubliant tout, ils cessent de parler le même langage ou de voir du même œil les réalités du monde de l'expérience, comme si des indices de réfraction inégale en modifiaient diversement pour eux le spectacle.

Mauvaise conscience et complexe d'infériorité.

On conçoit qu'une telle situation retienne l'attention de ceux qui se soucient de la responsabilité des chrétiens dans le monde où Dieu les fait vivre : de fait, plus d'un s'en préoccupe. Ils en ont même mauvaise conscience; le sentiment de leur impuissance à prolonger dans l'action leur accord de principe fait naître chez beaucoup un véritable malaise : n'est-ce pas un scandale que de propositions communes ils ne puissent tirer des conclusions également communes, et que peuvent bien penser les non-chrétiens d'une communauté qui se disloque aux premières difficultés? Qu'ils se l'avouent ou non, étalée au grand jour ou dissimulée comme un secret honteux, cette division est éprouvée par eux comme une humiliation.

A cet état de fait d'aucuns se résignent, comme ils prennent leur parti de toutes les conséquences du péché : les catholiques sont divisés? Cela prouve simplement que les intérêts individuels, les préjugés, les égoïsmes ont vite fait de prendre le pas sur la vérité. — D'autres, moins enclins à s'accommoder ainsi des échecs, ou souffrant plus vivement de la désunion des catholiques, croient devoir insister à tout propos sur la cohésion des baptisés et multiplient les adjurations à l'union : peut-être s'imaginent-ils ainsi faire naître cette unité à force de l'affirmer, comme d'autres croient supprimer les choses en les niant; on les voit proclamer à tous les échos que les catholiques ont leur plan pour aménager le monde; hélas! leur zèle n'aboutit le plus souvent qu'à mêler dans la plus détestable confusion les problèmes de la politique et les mystères de la religion.

Insensibles à ces fanfaronnades, gagnés par le découra-

gement, certains songent à s'adresser ailleurs, et sont tentés de demander à d'autres systèmes les réponses qu'ils accusent les catholiques de ne pas leur proposer ou qu'ils ne réussissent pas à faire prévaloir. Ils inclinent en général à d'autant plus de sévérité et accueillent plus complaisamment le vieux rêve d'un front uni des catholiques dans l'action temporelle.

Désillusion, scepticisme, complexe d'infériorité, tels nous paraissent être quelques-uns des sentiments dominants qui définissent la conscience catholique au spectacle de ses divergences. Le tableau est-il poussé au noir? Nous ne le pensons pas. Cet état d'esprit demande à être examiné de près : quand bien même on tiendrait les divergences pour négligeables, le malaise latent qui en procède n'est pas de ceux que l'on a intérêt à traiter par le silence; nous croyons préférable d'amener ces sentiments confus à la conscience claire.

Conséquences du péché ou signe de notre liberté?

Le problème considéré en lui-même, détaché de son contexte psychologique, est loin d'être un problème mineur : par le biais de la division des catholiques, ce n'est rien moins que leur efficacité sociale qui se trouve en question; la portée du catholicisme social, sa raison d'être et son avenir même s'y trouvent intéressés (il ne suffit pas de dire que si tous les catholiques faisaient leur son programme, il n'y aurait plus de divergences).

Les catholiques ne se sentent en effet mauvaise conscience au spectacle de leurs divergences que parce qu'ils considèrent que doit naturellement correspondre à l'unité dogmatique une rigoureuse identité de vues en matière de doctrine sociale : en aucune occasion ils ne devraient s'écarter de la ligne proposée par l'Église. Mais imaginons qu'ils soient dupes d'une illusion et que l'assimilation entre unité dogmatique et identité de pensée dans les autres domaines ne repose sur aucun fondement véritable : du coup rien n'autoriserait plus à conclure de leurs divergences à la fragilité de leur foi, et tout leur complexe se dissiperait instantanément. Ils se trouveraient justifiés de penser différemment sur des problèmes aussi contingents que les nationa-

lisations ou la sécurité sociale, et chacun serait libre d'avoir son opinion personnelle en cette matière tout comme il est libre de ses goûts artistiques.

Telle est la thèse que nous nous proposons de développer. Prenant le contre-pied du postulat communément admis, nous croyons que les divergences entre catholiques nous paraissent non seulement naturelles, la condition humaine étant ce qu'elle est, mais légitimes. Effets de notre nature pécheresse et conséquences de nos fautes? Elles sont tout autant le signe de notre liberté. Leur légitimité correspond à une distinction de nature entre vérités de foi et problèmes d'organisation temporelle.

Pour prévenir les interprétations inexactes, qu'il soit bien établi que nous n'avons aucunement l'intention de proposer une solution absolue et prétendument valable en tout temps et pour n'importe quelle société; ce serait aller à l'encontre du point de vue dont nous nous inspirons. Une certaine façon de concevoir l'action sociale des catholiques nous paraît ne plus correspondre à la nouvelle étape que nous croyons discerner dans l'évolution des réalités sociales : elle appelle une revision. Le complexe d'infériorité et de défiance des catholiques procède d'une notion *aujourd'hui* inexacte de la situation du chrétien dans le monde et d'une vue *désormais* inactuelle de la structure du social. Dire de ces conceptions qu'elles sont maintenant périmées ne signifie pas que nous ayons la présomption de juger le passé; le condamner encore moins. Le passé est ce qu'il est : les générations précédentes ont donné aux problèmes de leur temps les réponses que leur permettaient les réalités contemporaines et leur structure mentale; les réalités s'étant transformées, y a-t-il lieu de s'étonner que nous devions aussi modifier notre vision des choses? Peut-être est-ce dans la mesure même où les expériences et les formules de nos prédécesseurs ont donné tout ce qu'on pouvait en attendre qu'aujourd'hui nous n'avons plus rien à en attendre. Loin de nous montrer sévères pour le passé, nous devrions y trouver des raisons de l'être pour nous : la déception que le présent suscite parfois n'est si vive que par comparaison avec les espoirs que le passé autorisait.

Nous ne croyons pas nécessaire de rappeler les vérités générales concernant l'autonomie de l'ordre temporel et la

transcendance de l'Église. Après Jacques Maritain, le P. de Montcheuil et le cardinal Suhard (lettre de Carême 1947), nous aurions mauvaise grâce à reprendre ici des principes que de multiples expériences viennent illustrer chaque jour.

Des principes immuables à la transformation du social.

Parallèlement au mouvement qui réaffirmait à partir d'une réflexion sur la nature de l'Église la distinction entre elle et les autres réalités sociologiques, l'évolution de ces réalités conduisait à retrouver la notion de leur autonomie. On voit que les deux mouvements sont complémentaires : à mettre en valeur la transcendance du fait chrétien, on restitue au temporel sa spécificité et on rend au chrétien sa liberté de choix et d'appréciation sur le plan des options sociales; réciproquement la transcendance se dégage d'autant mieux que l'autonomie du temporel est plus scrupuleusement respectée.

Les réalités sociales se sont-elles effectivement modifiées, la connaissance que nous en avons est-elle devenue plus aiguë? Le social en tous cas ne nous apparaît plus aujourd'hui identique à ce qu'il était aux débuts du catholicisme social. Schématiquement deux traits caractérisent cette transformation : d'une part, il s'est plus nettement dégagé du moral; en ce sens il s'est donc individualisé; mais simultanément il s'est comme rapproché de l'économique et du politique si bien qu'il arrive parfois à se confondre avec eux.

Dégagé du moral? Aux origines de la pensée sociale des catholiques — on découvrait alors à peine l'existence du social — il apparaissait dans le prolongement immédiat du moral. Moraux étaient les motifs de leur nouvelle orientation : sentiment de leur responsabilité, inquiétude à la pensée des conséquences morales des injustices sociales. Morale également l'explication que beaucoup donnent alors aux maux qui désolent la société, aux luttes qui la déchirent : sans aller jusqu'à croire que toutes les victimes de l'ordre social avaient mérité leur sort par leurs fautes, ils attribuent l'origine de la question sociale à l'égoïsme individuel, à la cupidité d'employeurs avides de profits sans cesse accrus, à l'imprévoyance des travailleurs. A causes morales, enfin,

remèdes du même ordre : l'action sociale se présentait comme un effort éducatif doublé d'une œuvre de charité.

Bien loin de les opposer les uns aux autres, le social offrait ainsi aux catholiques, souvent divisés par ailleurs, un idéal terrain de rencontres où ils se retrouvaient, sans arrière-pensées ni réticences, unis pour une tâche commune.

Que l'état d'esprit se soit depuis passablement modifié, est-il besoin de le souligner? Certes un lien subsiste entre social et moral, mais plus lâche.

Un des changements les plus visibles est sans doute la réduction de la responsabilité individuelle dans l'évolution sociale ou du moins dans la conception que nous nous en faisons. Ainsi on ne croit plus guère que la responsabilité effective de l'antagonisme qui oppose dans le cadre d'une entreprise donnée patron et ouvriers incombe directement et en totalité aux personnes physiques qui représentent les deux classes : les uns et les autres recueillent un héritage séculaire de méfiance, de griefs accumulés et de préjugés qu'ils tiennent de leurs ancêtres; à travers eux des forces collectives, des groupes d'intérêts, des classes se cherchent et se heurtent, plus puissants que leur éventuelle bonne volonté individuelle. A mesure que le social s'identifie davantage à ces poussées collectives, la responsabilité de l'individu se dilue; c'est autant qui échappe à l'appréciation du moral.

Complexité des techniques et résistance des choses.

En relation étroite avec ce recul de la responsabilité, la part de l'action humaine, individuelle ou collective, perd également de son importance relative, au bénéfice de facteurs indépendants de l'homme. Plus la société se développe et se différencie, plus les problèmes et les êtres sociaux gagnent en *complexité* : dans le cadre de l'économie domestique, le patron d'un petit atelier gardait encore le contrôle de son entreprise; comment en serait-il de même pour le patron d'une entreprise moderne, tributaire du monde entier pour son approvisionnement et ses débouchés, assujettie à d'innombrables règlements, dépendante du crédit, utilisant une main d'œuvre considérable? C'est à peine s'il

sait où passent les limites de son affaire. Technique, institutions, structures, autant de réalités anonymes et sans visage qui investissent l'homme de toute part : étrangères à son intelligence, rebelles à sa volonté, elles disposent d'une force propre, exercent une pression dont la direction lui échappe et opposent à qui se mesure avec elles une *résistance* dont nous ne faisons que découvrir l'ampleur. Trop de mécanismes, dont nous ne savons prévoir le comportement, combinent leurs effets.

Que savons-nous, par exemple, des crises économiques, de leurs causes ? Que pouvons-nous prévoir de leur déroulement ; à plus forte raison, qui peut se vanter d'en connaître le terme ? Spectacle encore plus déconcertant, nos actes mêmes paraissent nous échapper : toute politique, même décorée du nom pompeux de Plan, a aujourd'hui le caractère et les inconvénients d'une expérience et l'économiste le plus qualifié ne se vante pas d'agir à son gré sur une réalité à ce point mouvante. Songeons à toutes les tentatives pour modifier ou maintenir le rapport entre les salaires et les prix, aux mesures prises pour enrayer une inflation qui a déjoué tous les calculs.

La découverte de cette résistance des choses, en nous contraignant à reconnaître que la volonté de l'homme n'est pas au principe de toutes les transformations, n'a pas peu contribué à ruiner les prétentions du moral sur l'ensemble du social. En réalité, cette *autonomie* de la technique et les limitations qu'elle impose à une action inspirée de considérations éthiques ne peuvent surprendre ou choquer : il en va ainsi en d'autres domaines. Notre esprit ferait-il quelques difficultés pour l'admettre ? Recourons à une comparaison sans prétention : dans une course cycliste, la crevaison d'un pneu ruine soudainement les chances d'un coureur ; personne ne pensera à incriminer la négligence de l'accidenté ou à supposer la malveillance, on parlera d'un accident « mécanique ». Pourquoi ne se produirait-il pas dans le fonctionnement des organismes sociaux des incidents également indépendants de la volonté humaine ? Ainsi le phénomène social du marché noir prouve par sa persistance l'insuffisance des seuls remèdes moraux : ce n'est cependant pas faute d'avoir fait appel à la générosité des uns, au sens civique des autres, à la conscience de tous ;

en avons-nous entendu, d'éloquentes adjurations! Faut-il donc conclure à la démoralisation radicale de nos compatriotes? Ce serait aller trop vite. L'apparition du marché parallèle a son origine dans la conjonction d'un certain nombre de causes bien connues : insuffisante production, réduction des importations, inflations continues, fuite devant la monnaie; le marché noir disparaîtra le jour où auront eux-mêmes disparu les facteurs qui lui ont donné naissance. Aussi les coups les plus rudes sont ceux qu'on lui porte en augmentant la production, en ajustant les disponibilités monétaires aux biens disponibles, en répartissant équitablement entre les consommateurs le revenu national. S'il en va ainsi pour le marché noir, phénomène social où le caractère moral est plus marqué (les mobiles psychologiques sont déterminants à son origine), qu'en est-il des autres problèmes sociaux?

Insuffisance du moral seul et coexistence de deux jugements.

L'action morale est impuissante à elle seule à transformer les réalités sociales, elle ne peut tenir lieu de tout. Des phénomènes complexes, comme le sont désormais tous les phénomènes sociaux, appellent une action qui s'exerce sur la totalité de leurs éléments. L'attitude morale apprécie la légitimité des faits, propose des fins, mais ce n'est pas à elle de préciser les moyens. Elle trace un cadre qu'il s'agit de remplir. S'en tenir à ses jugements, c'est comme choisir à un carrefour la bonne direction sans s'y engager. Loin de nous dispenser de tout autre choix, le jugement moral nous invite à en faire une réalité : commence alors une seconde phase où une connaissance technique doit être acquise, des décisions à prendre inspirées par elle.

Ainsi une action sociale efficace fait intervenir deux opérations distinctes. A côté du *jugement moral* formulé en fonction des principes généraux, il y a place pour une appréciation d'un autre ordre qui obéit à des considérations d'opportunité, d'efficacité, d'adaptation des moyens au résultat cherché. Une mesure est-elle jugée parfaitement légitime? Son opportunité n'en découle pas automatiquement : il faut s'assurer de ses possibilités de réalisation, de sa convenance dans la situation du moment. C'est le concours de

ces éléments d'appréciation qui constitue le *jugement historique*. Le jugement moral est par principe absolu et invariable : quelle raison aurait-il de changer avec les années ? Dans dix ans comme dans un siècle il sera également répréhensible de porter atteinte à la liberté de la personne. Le jugement historique est par nature changeant; il introduit la relativité dans le cadre intangible tracé par le jugement moral. Il est par conséquent susceptible d'appréciations diverses et c'est au secteur qui relève de lui que correspondent les divergences de vues entre catholiques. Nous retrouvons sur le plan des réalités la distinction à laquelle nous avait conduit le spectacle des catholiques : unanimité sur les principes, divergences dans l'application. C'est par la conjonction des deux jugements, moral et chronologique, que se définit l'action temporelle du chrétien.

« *Technique d'abord* » et « *panmoralisme* ».

Notre insistance à marquer le point où s'arrête la juridiction du moral nous ferait-elle passer pour un tenant de ce qu'il est convenu d'appeler le « réalisme » ? Rassurons les esprits prêts à s'émouvoir : ils ne sont pas en présence d'une tentative déguisée de ressusciter l'exclusive prononcée contre la morale par le libéralisme économique, et l'invitation à faire au technique sa place ne représente pas une version remaniée et transposée du « politique d'abord ». Nous avons plaidé pour l'autonomie du social et non pas revendiqué son indépendance. Loin de viser à saper le prestige des principes doctrinaux et l'autorité du moral, nous avons le sentiment de les mieux servir ainsi : n'ont-ils pas tout à gagner d'une délimitation plus nette de leur sphère d'influence ? Il ne nous semble pas que la doctrine sociale de l'Église ait jamais eu beaucoup à se louer d'être trop étroitement associée, trop vite identifiée, et par suite bientôt compromise avec telle ou telle position de circonstance.

Certes, il a fallu, face aux enseignements du libéralisme qui informait la pensée du plus grand nombre, affirmer que notre responsabilité était engagée dans l'évolution sociale. Nous ne pouvions demeurer simples spectateurs du jeu souvent inhumain des lois économiques et nous désintéresser de leurs conséquences. Il fallut ensuite pour toute une géné-

ration qui a grandi dans la lutte contre les principes du réalisme politique érigés en règle de vie, préciser que le politique aussi relevait de la juridiction du moral et maintenir sa primauté. Mais aujourd'hui le moyen le plus sûr de priver les affirmations du réalisme politique de leur virulence consiste certainement à le battre sur son propre terrain. Sans rien renier des débats de principes soutenus par nos aînés, le moment nous paraît venu de nous souvenir que le respect porté aux principes et le désir de subordonner au moral le social exigent précisément qu'on ne s'en tienne pas à l'énoncé de la doctrine, mais qu'on essaie de se rendre maître des mécanismes dont la complexité oppose trop souvent encore un défi moqueur à nos aspirations. Procéder autrement, s'en tenir à une attitude exclusivement morale, c'est à coup sûr se vouer à l'inefficacité, passer pour velléitaire et discréditer l'autorité des jugements moraux.

Il est du reste aisé d'imaginer les inconvénients d'une action qui ferait du moral une panacée. Cette sorte de *panmoralisme* aboutit à des confusions dont les effets, pour être moins redoutables que ceux de l'exclusion du moral, lui ressemblent étrangement : opportunisme et incertitude de pensée. La confusion commence quand on prend ces principes pour un programme d'action. C'est alors que, se tenant prudemment à égale distance des extrêmes, on s'avance dans une *via media* que des observateurs moins bien informés auront du mal à distinguer d'un *opportunisme* à courtes vues; on échafaude un programme surtout constitué d'emprunts, dont les condamnations portées contre d'autres systèmes font souvent l'essentiel, un ensemble de propositions rebelles à toute application et dont la générosité d'inspiration ne masque pas toujours la décevante abstraction. Comptant sur les moyens moraux, on néglige l'étude des facteurs sociologiques; contournant les structures on adopte sans le savoir une position strictement *réformiste* et on se trouve à son insu faire en certains cas le jeu des intérêts acquis. Ainsi, aboutissement paradoxal, en maintenant la doctrine au-dessus du politique, afin de ne pas ternir la pureté des principes, on se trouve enrôlé dans un camp et l'on sert malgré soi une politique déterminée à laquelle il ne manque qu'une étiquette pour se reconnaître telle.

A la réflexion, le paradoxe n'est qu'apparent : toute école,

qui prétend représenter le catholicisme et vise à rassembler l'unanimité des catholiques au-delà des principes communs, est vouée aux mêmes mécomptes que les partis politiques qui se disent catholiques (leur destin n'est pas sans analogie avec des formules dites d'union nationale constituées dans le respect de l'ordre établi et le silence sur les réformes indispensables). La cohésion ne se maintient qu'au prix d'équivoques : le vague des solutions, l'imprécision du programme sont la conséquence et la condition de l'unité. Il n'est, pour s'en convaincre, que de relire l'histoire du Centre. (N'est-il pas significatif que les partis confessionnels se situent au centre?) On laisse à penser, quand elle se produit, ce que peut donner, en fait d'imprécision doctrinale et de timidité dans l'action, la conjonction d'un parti qui se dit catholique et d'une école sociale préoccupée de définir un programme d'action acceptable par tous : il y a tout lieu de craindre que, obligé de mettre l'accent sur le dénominateur commun des exigences morales et faute de pouvoir aborder de front les structures, on ne cède à la tentation de faire de l'*ordre moral*. Comment du reste s'expliquer autrement qu'en d'autres pays la sympathie de catholiques d'inspiration sociale ait pu se laisser surprendre par des régimes d'ordre moral et considérer comme les représentants autorisés du catholicisme social le Portugal de Salazar ou l'Espagne de Franco?

Le « social » existe-t-il?

Peut-être trouvera-t-on que nous mêlons sans retenue les préoccupations politiques aux considérations inspirées du social et nous fera-t-on grief de ne pas respecter la délimitation qui borne leurs domaines. Mais l'on peut se demander si cette délimitation repose aujourd'hui sur quelque fondement. On fait de nos jours un emploi immodéré du mot et de la notion « social » : chacun « fait du social », il n'est bruit que d'« activités sociales » et l'on s'imagine ainsi tourner le dos au politique et à ses pompes. Mais le social existe-t-il comme réalité spécifique? Ne forge-t-on pas un *être de raison*?

Assurément, la notion de « social » avait signification et raison d'être au temps où l'on parlait de la « question so-

[illegible] on savait ce qu'on entendait par là : les conséquences pour l'homme du progrès économique, particulièrement de l'industrialisation. La formation d'un prolétariat et la lutte de classes entre un mouvement ouvrier naissant et une bourgeoisie puissante. Mais aujourd'hui il semble qu'on parle moins de la question sociale. Certes elle n'a point cessé de se poser, et le prolétariat n'a point disparu, ce sont les dimensions mêmes du problème qui ont changé. La « question sociale » s'est à la fois subdivisée et démesurément agrandie : la prolétarisation rurale, la réforme de l'enseignement, le problème du logement sont autant de questions sociales. Il ne s'agit plus tant de rétablir de bonnes relations entre patrons et ouvriers, ni même de reconstituer le prolétariat dans la communauté nationale ou humaine, que d'une refonte de la société et d'un nouvel ordre social à instaurer. La succession des thèmes des Semaines sociales manifeste bien d'ailleurs cet élargissement : la question sociale, c'est actuellement celle de la société tout entière.

Ainsi donc peut-on la mesurer encore à l'écart de la pensée et de l'action politique ? De fait, les opinions que nous exprimons sur les nationalisations se réfèrent autant à des conceptions politiques qu'à des doctrines sociales : il n'y a rien là d'infamant. Aucun des problèmes dits « sociaux » ne peut raisonnablement être considéré encore moins résolu indépendamment de son contexte économique : la clé du social réside souvent dans l'économique. Mais comment un politique lié à l'économique, le social, sans perdre l'existence, est dépouillé de son immunité. La notion de social ne se suffit plus désormais.

En tout cas, l'interpénétration du politique et de l'économique rend compte des divergences entre catholiques soucieux notamment à tout prix dans l'action sociale au-delà du minimum commun, une cohésion à laquelle on a depuis longtemps renoncé sur le plan de l'action politique ? Le temps est loin où l'on rêvait de constituer un grand parti dont le programme serait la traduction politique de la doctrine chrétienne et qui réunirait tous les catholiques. Pourquoi n'en serait-il pas de même sur le plan social ? Toutes les tendances de l'évolution contemporaine, complexité croissante, résistance des choses, autonomie des

techniques, interdépendance du social et du politique, s'accordent avec la transcendance de l'Église pour fonder la liberté des catholiques de se partager entre plusieurs options sur le terrain de l'expérience sociale.

Le catholicisme social garde-t-il une raison d'être?

Alors surgit une question aussi difficile à éluder que délicate à traiter. Du moment qu'on reconnaît la légitimité d'un pluralisme sur le plan de l'action sociale, on est conduit à admettre la coexistence de plusieurs écoles s'inspirant également des principes communs et de la conception chrétienne, mais en tirant des conclusions pratiques différentes : dès lors, que devient celle qui représente depuis plus d'un demi-siècle la pensée sociale chrétienne et de qui nous tenons le meilleur de notre inspiration? En un mot quel avenir attend le catholicisme social?

L'expression même prenait tout son sens quand se dire catholique social c'était s'individualiser parmi d'autres catholiques qui n'étaient pas sociaux. Mais sont-ils si nombreux aujourd'hui, ceux qui contestent les principes de la doctrine sociale de l'Église? De jour en jour, grâce précisément à l'action et à l'enseignement du catholicisme social, les catholiques sont plus unanimement sociaux. La dénomination cesse donc pratiquement de spécifier un groupe à l'intérieur du catholicisme français. Parallèlement nous avons constaté que l'identité de principes n'excluait pas des divergences dans l'application : à ce niveau le catholicisme social « éclate » en différentes directions. Son originalité particulière et son unité cohérente ainsi menacées, attaqué aux deux bouts, garde-t-il un avenir et une raison d'être?

Ne le croient pas ceux pour qui son déclin devrait aller de pair avec celui d'une forme de vie politique. Ils veulent bien concéder qu'il représentait une formule adaptée à l'époque où les problèmes donnaient lieu à des débats de principes et trouvaient leur solution dans le cadre d'assemblées parlementaires. Aujourd'hui, où une technicité croissante rend les principes toujours plus inadéquats, l'évolution qui dessaisit les assemblées jadis souveraines au profit d'organismes techniques (bureaucratie ou classe de directeurs) dépossède également le catholicisme social : il connaîtrait

en somme le même déclin et le même discrédit que la démocratie parlementaire, après avoir partagé sa fortune.

Pour nous, disons tout net que nous ne croyons pas que le catholicisme social ait terminé sa carrière. L'affirmer ce serait méconnaître la nécessité de plusieurs périodes dans l'action temporelle. Une première phase inclut une prise de conscience, un point de vue sur la société. Pour cette tâche d'éducation, le catholicisme social serait-il moins qualifié aujourd'hui qu'hier? Il continuera à remplir le rôle qu'il a déjà tenu avec tant de profit pour les générations précédentes : éveil de la responsabilité et du sens social, définition et diffusion de la doctrine sociale. Sociaux parce que catholiques.

L'erreur serait de croire que, cela fait, tout l'est : du point de vue de l'action, au niveau des réalisations, rien ne l'est, si tout est en germe. Cependant la tâche du catholicisme social en tant que tel se termine là : il ne peut guère s'engager plus avant, ou alors comment échapper au dilemme? Le donner tel qu'il est pour un programme d'action, c'est faire naître la confusion en donnant l'illusion de résoudre les questions concrètes par des énoncés de principes. Ou bien juxtaposer aux principes qui requièrent l'unité des catholiques des options précises, c'est perdre le droit de se donner pour « le catholicisme social » : sociaux et catholiques alors. Mais pour chacun de nous, à titre individuel, le dilemme s'évanouit : aux catholiques, au prix de divergences, de faire que les principes deviennent réalité.

René Rémond.

LA SEMAINE SOCIALE DE LYON 1948

C'est à un autre grand courant du monde contemporain que la Semaine Sociale de 1948 se donnait de faire face. La rencontre — ou, si l'on veut, le contact, le heurt — des *peuples d'outre-mer* et de la *civilisation occidentale*, avec les problèmes que soulève cette rencontre, est un de ces *faits* qui se posent et qui s'imposent à la conscience de l'homme catholique. La Semaine Sociale de Lyon se réservait ainsi l'étude d'une confrontation débordant le cadre ordinaire des préoccupations des « Occidentaux ». Et si, par l'urgence du problème posé, elle se rattachait à la dernière Session de Paris, elle rejoignait d'autres sessions plus anciennes où la question déjà avait été posée : Marseille en 1930, Versailles en 1936. Ainsi se dégage la remarquable continuité de l'enseignement des Semaines Sociales, au travers d'une tradition de quelque quarante années.

Une organisation jeune dont le patrimoine comporte une telle tradition se trouve naturellement devant une double exigence : rendre à la tradition tout ce qu'on lui doit et, en particulier, offrir à ceux qui en ont été les artisans, des garanties de sérieux et de prudence. Mais il s'agit aussi de suivre, sans rien y sacrifier, une évolution qui tend à distancer et même à essouffler ceux qui se sont donné de l'étudier. Deux courants qui ont leurs partisans. Sachons reconnaître que l'organisation des Semaines Sociales sait fort bien tenir la balance entre les deux. Les nouveaux auditeurs seraient peut-être enclins à lui reprocher un certain académisme. Ils doivent aussi constater l'ouverture de la chaire à de jeunes talents. Cette année, notamment, à défaut de prise de positions énergiques, la participation d'hommes de couleur est venue marquer l'orientation des recherches dans le sens d'une association fraternelle. Et qui nierait que sans les témoignages de MM. Alioune Diop, Achille et Vo-Than-Loc, la Semaine Sociale de Lyon aurait bien pu passer à côté du problème ? Bien entendu, nous avons pu constater la surprise d'un certain nombre de semainiers, — surprise mêlée d'irritation, — de voir et entendre un professeur de la Semaine se doubler d'un interprète de negro-spirituals et livrer au public, pour illustration, des disques allant du tam-tam soudanais au jazz. Mais la surprise, avec la vertu d'étonnement qu'elle renferme, laisse la porte ouverte à la connaissance et la compréhension.

La Semaine Sociale restait fidèle cette année au rassemblement d'une foule nombreuse. Sans doute n'était-ce pas la foule de Paris s'écrasant dans les jardins de l'Institut catholique. Le Palais de la Foire de Lyon offrait un espace couvert plus grand, des salles nom-

breuses pour les carrefours, un hall interminable pour les stands. L'éparpillement que l'on croyait remarquer au premier abord n'était qu'une apparence; il suffisait pour s'en assurer de jeter un coup d'œil sur le public des leçons ou de se précipiter aux heures de sortie vers le restaurant ou le tramway. Faut-il dire, en demandant au lecteur de ne pas le répéter, que le parc de la Tête-d'Or, de l'autre côté de l'avenue, offrait un cadre ombragé dont surent profiter aux heures chaudes nombre de jeunes fatigués d'entendre de longs discours ou des prêtres en retard dans la lecture du Bréviaire.

La Semaine Sociale renouait cette année avec une tradition abandonnée depuis la guerre et qui consiste à doubler l'enseignement *ex cathedra* des maîtres de réunions d'information sur des sujets concrets et pratiques. On y parla tour à tour du problème des étudiants d'outre-mer en France, de l'enseignement et de l'Action sociale outre-mer, du syndicalisme; réunions extrêmement intéressantes dont nous regrettons de ne pouvoir faire un long compte rendu. Il est à souhaiter que la place impartie à ces réunions se développe dans les sessions prochaines, et surtout — oh ! surtout, pour éviter aux semainiers le drame de conscience des embarras du choix — qu'elles ne chevauchent pas avec les carrefours privés entre lesquels il y avait une concurrence déjà bien suffisante. Des conclusions pourront ainsi être tirées plus nettement de ces réunions pour venir mieux contribuer aux conclusions générales.

⁂

A considérer le titre de la Semaine : *Peuples d'outre-mer et Civilisation occidentale*, on y relève deux termes reliés par une conjonction. Tout le problème était dans la conjonction. Non pas dans la nature de la conjonction, le fondement de la colonisation : tout le monde s'accorde à considérer la colonisation comme un *fait*. Un fait est quelque chose qui évolue, qui se transforme et qui, s'il vient à disparaître, est remplacé par autre chose. Ainsi, actuellement, les peuples d'outre-mer sont-ils en pleine transformation; ils le sont par rapport à eux-mêmes, mais aussi en regard de la civilisation occidentale, ferment de leur propre transformation. Et la conjonction que nous analysons peut aller jusqu'à devenir une véritable disjonction.

Si l'on adopte ce point de vue, ce point de départ, n'est-il pas surprenant de voir les trois premières leçons se placer résolument du côté du deuxième terme : civilisation occidentale. M. Charles Flory déclare que l'affaiblissement de l'Europe, consécutif à la guerre, lui laisse une « maîtrise incomparable ». Le bilan de l'œuvre européenne au-delà des mers que s'efforce de dresser M. Robert Montagne apparaît « à tout prendre largement positif ». Et M. Jean Guitton n'a plus qu'à définir l'apport permanent de la civilisation occidentale, avec son triple héritage d'Athènes, de Rome et d'Israël.

Pourquoi ce point de vue anthropocentrique ? Il est vrai que l'Occident en est venu à douter de sa propre mission. Et la Semaine Sociale apparaît alors avec la préoccupation de redonner confiance en elle-même à l'Europe. Point de vue dangereux, pourtant ! Dès le point

e départ se manifeste une prise de position qui n'est pas seulement ciologique mais politique. Et le pas est vite franchi qui conclut à nécessité du maintien de la souveraineté des pays occidentaux sur s pays d'outre-mer.

Les semainiers devaient encore ressentir l'impression que plusieurs nférenciers étaient fascinés par le problème de l'Union Française. 'est d'ailleurs ainsi que quelques journaux avaient annoncé la ssion. Or, l'Union Française est une construction politique, et il vait été bien entendu que la Semaine Sociale se placerait au-dessus e telle ou telle construction imaginée par une puissance pour régler s rapports avec des pays subordonnés. A aucun moment, cette emaine Sociale n'aurait dû donner l'impression de constituer la éfense par la sociologie chrétienne d'édifices qui demeurent, jusqu'à ouvel ordre, fragiles et discutés.

Enfin lorsque l'on veut dégager l'apport permanent de la civilisation occidentale, préalablement à tout autre inventaire, a-t-on le roit, chrétiennement parlant, de l'affecter d'une valeur presque absolue ? Ne faudrait-il pas tout d'abord en avoir distingué et même dissocié le ferment chrétien ?

***

Avec MM. Olivier-Lacombe et Le Tourneau, nous en venons à un spect plus actuel du problème et l'on se tourne vers le premier erme : peuples d'outre-mer; il faudrait presque dire : *civilisations rientales*, puisqu'il s'agit des civilisations asiastiques et de l'Islam. 'est là que l'on est vraiment appelé à parler de disjonction, si tant st que la dépendance de ces deux mondes colossaux n'apparaîtra as, dans l'histoire de l'humanité, comme un simple épisode plus ou noins accidentel. L'avenir de ces mondes pose évidemment un grave roblème. S'ils reprennent aujourd'hui conscience de leur héritage raditionnel, ils ont reçu l'empreinte de l'Occident; ils ne pourront lus vivre sans relations avec l'Europe. Deviendront-ils, comme le raint M. Le Tourneau, la *proie des circonstances* ? Sur quelle base nvisager une harmonisation de leur civilisation et de la nôtre ?

Problème bien différent pour le monde noir. L'on a l'avantage l'entendre parler de l'Afrique par un Africain : M. Alioune Diop, onseiller de la République du Sénégal. Avec beaucoup de sincérité, l dégage les caractéristiques de l'âme noire : lenteur des réflexes noraux et sociaux, ignorance des abstractions. Au point de vue métahysique, il suit et adopte les grandes lignes de l'analyse du P. Temples dans sa *Philosophie des Bantous*. C'est cependant pour arriver à des conclusions différentes. Le P. Temples, s'étant placé à un point le vue missionnaire, concluait à la nécessité pour l'Européen de désoccidentaliser sa pensée pour tenter de pénétrer les catégories bantoues qu'il estime très capables de recevoir les valeurs spirituelles du christianisme. M. Alioune Diop proclame au contraire la nécessité humaine et historique pour le Noir de s'élever à l'Occidental. « *C'est nous*, dit-il, *qui devons vous rejoindre, et c'est vous qui devez nous en fournir les moyens.* »

Le Noir doit devenir un homme moderne. M. Alioune Diop prévoit l'objection : dans cet effort, et presque dans cette tension pour vous élever à l'homme moderne, ne risquez-vous pas de perdre le sens des valeurs que vous déteniez ? Le directeur de la belle revue *Présence Africaine* répond par un acte de confiance : « Notre négritude, dit-il, est en nous, marque durable de notre génie. Nos œuvres révéleront notre originalité, mais votre salut sera le nôtre. » Quelle plus belle formule pourrait-on trouver de la *conjonction* de l'âme noire et du monde occidental ?

*
**

M. le gouverneur général Ryckmans nous amène sur le terrain brûlant de l'actualité. La transformation des empires coloniaux n'aboutit pas seulement à l'établissement d'un contrôle international qui reçoit de l'ancien gouverneur du Congo une critique tendant à le restreindre plus qu'à l'élargir, mais ouvre aussi la porte aux protectorats économiques et à la pénétration communiste. M. Reuter, qui les analyse en juriste avec beaucoup de clarté, aboutit pourtant à une conclusion optimiste assez surprenante et inattendue. Etant donné le développement de l'organisation internationale, il estime minces les chances d'avenir de ces transformations actuelles et surtout des tentatives de pénétration communiste. Nous ne voyons pas pour notre part comment l'organisation internationale telle qu'elle est constituée, dans le sens où elle évolue, pourrait contrecarrer une évolution qui se fait tout à fait en dehors d'elle comme en dehors de toute formule politique. La pénétration communiste, pour ne parler que de l'Afrique noire, s'insinue dans les syndicats, les sectes religieuses, dans l'organisation des chefferies. Il faudrait parler du zèle de ses prosélytes, de leurs méthodes qui ne sont pas tellement éloignées des méthodes missionnaires : nul mieux qu'un communiste sait se faire Noir avec les Noirs, Jaune avec les Jaunes... S'ils doivent rencontrer un échec ce ne pourra être que le fruit d'une incompatibilité de pensée avec le matérialisme communiste et la pensée autochtone, non pas d'une quelconque élaboration juridique.

Ces transformations de forme ne doivent d'ailleurs pas voiler les mouvements profonds que connaissent dans leurs structures sociales les peuples d'outre-mer. Eclatement des cellules familiales, prolétarisation de peuples traditionnellement paysans, montée d'une élite alors que se fait sentir le poids des masses, porte ouverte à une mise en valeur qui ne peut se faire que grâce à des structures économiques adaptées, et voilà le schéma qui ressort des conférences de la deuxième partie de la Semaine, traitées par Sœur Marie-André du S.-C., M. le gouverneur général Delavignette, Dr Aujoulat, M. Than Van Loc. Que l'on nous permette de signaler tout particulièrement la leçon de M. Delavignette qui a admirablement condensé un sujet qui aurait facilement pu être dédoublé. Le phénomène de prolétarisation qu'il étudie dans le cadre de l'Afrique noire est général. Me Buttin le dessinait aussi pour le Maroc à la réunion d'information sur l'Action Sociale. Cette prolétarisation se fait à partir des masses pay-

nnes et l'Africain sort ainsi d'une situation misérable, où il est pendant d'un sol épuisé, pour entrer dans une autre situation isérable, où il devient dépendant d'une évolution économique qui lui apporte aucun mieux-être. Mais M. Delavignette n'aboutit-il s à un pessimisme excessif ? Pessimisme devant les faits ? Incontablement; mais non quant à l'avenir. Si la prolétarisation est urde de menaces, notamment en s'opposant au christianisme nais-nt, elle ne doit pas inciter le colonisateur à une attitude stati-ue, hostile à l'industrialisation. La modernisation de l'Afrique est ne nécessité, elle s'impose pour apporter à l'économie autochtone s structures appropriées, — et la société traditionnelle offre un amp naturel aux expériences coopératives; elle s'impose aussi sur plan scientifique pour redonner aux terres stériles une fertilité uvelle. D'où l'importance d'apporter à ces masses devenues flot-ntes une éducation complète sans laquelle elles se trouveraient ngtemps coupées de l'élite. D'où la nécessité d'un effort allant de nstruction primaire à l'Action Sociale, et la nécessité, parce que le voir est de faire des hommes qui ne soient pas quelconques mais rétiens, de promouvoir une Action catholique grâce à laquelle les ilieux autochtones pourront se former, par eux-mêmes, grâce aux eilleurs et aux plus sains de chez eux.

L'évolution actuelle des peuples d'outre-mer est encore le fruit de conscience que se sont découverte les autochtones. Conscience d'hom-es, mais aussi conscience d'hommes de couleur. Telle est la cons-tation qui est à la base de la leçon de M. Louis Achille. Il l'a-lyse avec une délicatesse qui n'est pas sans bouleverser l'audi-ur. Signalons pour les retenir les conclusions de sa leçon. Il faut pas attendre dans les pays réputés « calmes » que se po-nt des problèmes pour entamer un franc dialogue. Que l'Européen pays d'outre-mer sache pratiquer avec tact une politique de « bon isinage » ou « d'invité ».

***

C'est à Joseph Folliet que revenait, presque de droit, de sonner le as de l'ère coloniale. Il le fit en historien et en sociologue très vivant. u terme de l'évolution historique de la colonisation, il se demande nous assistons vraiment à la fin de la colonisation ou si les trans-rmations auxquelles nous assistons n'ouvrent pas le début d'une co-nisation d'un genre nouveau.

Il est si commode d'invoquer le jeu des déterminismes économiques autres pour justifier les formes modernes de colonisation ou pour nter de revenir en arrière. Chaque fois que la souveraineté d'une uissance européenne sur un peuple dépendant est mise en cause, on n appelle à la « mission civilisatrice de l'Occident », inachevée, omme Folliet a raison de dire qu'il n'y a pas de « mission civilisa-rice » de certains peuples, mais simplement « d'inévitables rapports istoriques de civilisation qui obligent les peuples momentanément lus avancés à faire part aux autres de leur surcroît culturel, et ceux qui sont momentanément moins avancés à ne point se fermer

en marge de l'histoire ». C'est donc de ces liens économiques, culturels ou sociaux, existant en fait, qu'il faudrait partir pour orienter l'évolution coloniale, en prenant soin d'éviter les formules, parfois très séduisantes, de néocolonialisme que l'on nous propose. Une ère coloniale est révolue : il convient de s'orienter vers l'édification d'une communauté humaine. Les fédérations et unions qui sont en train de se substituer aux empires doivent demeurer ouvertes et être considérées comme des pierres d'attente pour l'édification de la grande communauté internationale.

Tandis que l'action coloniale s'achemine péniblement vers l'émancipation des peuples d'outre-mer, l'action missionnaire, elle, s'est donné comme objectif unique : l'avènement d'Eglises autochtones. En mettant les pieds sur une terre païenne, les missionnaires savent qu'ils doivent travailler à se rendre inutiles, en se préparant au plus tôt des remplaçants par la création d'un clergé autochtone.

Si une distinction s'impose entre l'action coloniale et l'action missionnaire, des comparaisons sont à faire, et l'on pouvait s'étonner qu'une place plus importante n'ait pas été laissée à cette dernière au cours de la Semaine. Les confrontations entre laïcs et missionnaires auraient pu être plus nombreuses aussi dans les réunions d'information. Peut-être faut-il attribuer au caractère « colonial.» de la Semaine d'avoir éloigné les états-majors des grandes congrégations. Aussi fut-ce une surprise pour la majorité des auditeurs qu'une conférence sur l'action missionnaire vînt, en dernière heure, comme l'aboutissement naturel, sinon logique, de tout ce qui avait été dit. Ce fut néanmoins un régal. Et il faut savoir gré à Mgr Chappoulie d'avoir abordé la délicate question des rapports entre l'Église missionnaire et les jeunes Églises autochtones avec une maîtrise incomparable, qui lui a permis de traiter avec franchise et sérénité des problèmes les plus épineux.

Mgr Chappoulie n'a pas hésité à présenter la complexité de l'œuvre missionnaire devant la poussée des nationalismes indigènes et à évoquer les drames de conscience de ces prêtres vietnamiens pris entre leur attachement aux missionnaires qui les ont formés et les exigences du sentiment national. Les missionnaires qui, de leur côté, ne sauraient oublier leur propre patrie se doivent tout entier à leur chrétienté. Dans le fond de leur cœur, ils ne peuvent qu'admirer le patriotisme de leurs ouailles.

L'Église indigène doit aboutir à ne plus être étrangère à la vie personnelle et profonde d'une nation. Si elle *naît* avec l'institution d'un clergé et surtout d'un épiscopat autochtone, il lui reste ensuite à poursuivre son élaboration totale. D'elle aussi on peut dire qu'elle est une *création continue* qui suppose l'assimilation par le christianisme des valeurs originales dont s'enorgueillissent les peuples d'outre-mer. Mais elle est aussi une *création commune* dans laquelle prêtres et chrétiens venus de l'Occident joignent leurs efforts à celui du clergé et de l'élite autochtone en vue de réaliser une *communauté chrétienne* dans laquelle les indigènes puissent se sentir pleinement à l'aise.

L'un des obstacles à l'expansion du christianisme avait été précisément son allure de religion « étrangère » ayant partie liée avec l'Oc-

lent. Pie XI et Pie XII ont levé cette hypothèque, et la *supra*-natio-lité de l'Église est manifestement établie.

***

Que l'on nous excuse d'avoir, dans ce compte rendu, un peu bous-lé le schéma original de la Session. L'on remarquera que, dans otre souci de serrer le fond du sujet, nous n'avons rien dit des con-rences des RR. PP. Charles et Delos. Elles étaient remarquables, ais étaient-elles utiles ? La tâche du P. Delos a été de ramasser la bstance de la Semaine de Versailles. D'autre part, dans une troi-ème Semaine Sociale consacrée aux peuples d'outre-mer, était-il soin de développer tout au long le thème de l'égalité des races ? ous sommes d'accord, bien sûr. Il y a là une sorte de théorème de se, mais y revenir ne pouvait paraître que rétrograde.

Le sujet de la Session avait été salué avec le plus grand intérêt et n rendait hommage à l'audace des organisateurs. Les semainiers nt paru beaucoup moins laudatifs. Pourquoi ? Il ne nous semble pas ue l'on se soit arrêté à la bonne *méthode*.

Un effort louable avait été entrepris l'année dernière pour partir s faits. A cette place, le P. Maydieu souhaitait que cet effort fût pris et poussé plus avant. Il ne semble pas que ce vœu ait été ntendu; au contraire. L'un des membres de la commission générale, qui nous exprimions notre déception dans la soirée du jeudi (qua-ième jour), nous répondait : « Attendez demain, votre esprit prati-ue de colonial sera satisfait. Jusqu'ici nous étions sur le terrain des rincipes; demain nous arriverons au fait. » Mais pourquoi cette dis-roportion entre les principes et les faits ? Cette dissociation opérée ous semble bien renfermer un germe de stérilité.

Et ces principes, où sont-ils ? A considérer les premières leçons, ous l'avons vu, il ne s'en dégageait clairement qu'un : le primat éfinitif de l'Occident. C'est un principe qui nous prendra bien vite e court.

Mais sont-ce bien des principes ? Catholiques, n'avons-nous pas seu-ment des vérités, avec lesquelles il nous faut faire face aux réalités es faits, de la vie ? Dès lors, pour éviter le hiatus qui existe entre os vérités et les faits, pour arriver à faire que nos vérités pénètrent ans les faits, pour informer le concret que vivent les hommes et les euples, ne faut-il pas d'emblée et résolument se placer sur le terrain es faits ? Ce n'est qu'à ces conditions que nous risquons, ensuite as avant), de tirer des principes qui deviendraient facilement des rincipes d'action. C'est la seule chance que nous ayons d'échapper u dilemme raison métaphysique-raison dialectique, dans lequel les ociologues modernes prétendent nous enfermer.

Dr Louis Aujoulat
et Pierre-Albin Martel.

INDUSTRIALISATION ET TECHNOCRATIE

(Semaine Sociologique de Paris : 3-5 juin)

Il faut savoir gré à M. Gurvitch, animateur du Centre d'études sociologiques, d'avoir choisi pour cette première réunion de professeurs et de chercheurs de la sociologie française ou étrangère un sujet d'actualité. Le livre de James Burnham, *The Managerial Revolution*, que l'on a traduit en français sous le titre *L'Ère des Organisateurs*, et dont Henri Muller a rendu compte ici même (*La Vie Intellectuelle*, juillet 1947), n'a pas fini de faire parler de lui. On connaît la thèse de Burnham :

L'organisation capitaliste de la société est condamnée. Or, depuis un siècle, les marxistes vous ont dit : le socialisme remplacera demain le capitalisme. Moi, Burnham, je vous dis : ce n'est pas le socialisme, mais la société directoriale qui prend d'ores et déjà la place du capitalisme.

Et telle est la force d'une idée simple émise avec clarté : la « théorie directoriale » tend de plus en plus à devenir une « tarte à la crème » et s'impose déjà à de nombreux esprits avec la vigueur d'une quasi-évidence. Contre ce gouvernement des techniciens dont Burnham analysait les symptômes dans l'Allemagne nationale-socialiste, la Russie soviétique et les États-Unis du New Deal, les objections, certes, ne manquent pas : les techniciens ne forment pas une classe sociale; ils ont des intérêts divergents; ils appartiennent idéologiquement à la classe bourgeoise, etc. Ces objections et beaucoup d'autres encore furent adressées à la « Révolution directoriale » par les différents conférenciers durant ces trois jours. Peut-être les arguments furent-ils trop abondants ou trop mollement présentés. En tous cas, les douze orateurs et de nombreuses interventions n'ont pas entamé sérieusement les positions de Burnham. Cette impression tient aussi, sans doute, à certain ton de suffisance désagréable dont des professeurs (même lorsqu'ils sont sociologues) n'arrivent pas à se débarrasser complètement et qui nuit à leur argumentation plus qu'il ne la sert. Car on ne démontre rien en affirmant avec dédain que le livre de M. Burnham n'est qu'un *best-seller* de journaliste, comme il en apparaît de temps en temps au ciel de la pseudo-science (pensons aux livres du Dr Le Bon sur la *Psychologie des Foules*) et qui est condamné à tomber d'ici un ou deux ans dans un oubli mérité. Même si la facilité est le démon de M. Burnham (son dernier livre sur *La Domination mondiale* tendrait à le prouver), il n'y a là aucune raison valable qui justifie qu'on discute de son livre sans une analyse très minutieuse de ses thèses essentielles.

Aussi serions-nous tentés de donner raison à M. Gurvitch qui, à plusieurs reprises, se montra sévère à l'égard de l'optimisme un peu

t dont firent preuve la plupart des conférenciers. Qu'il s'agisse ceux qui poussent l'orthodoxie marxiste jusqu'à devenir aveugles ant les réalités du XX^e siècle (parce que la menace technocratique, sursaut des classes moyennes et le fascisme n'existaient pas au ps du « Manifeste communiste », peut-on pousser la candeur jus- à nier l'existence actuelle de ces phénomènes ?); qu'il s'agisse me de M. Harold Laski affirmant qu'il ne saurait être question n gouvernement de techniciens : les techniciens, dit-il, sont des rits bornés et serviles qui furent et seront toujours les instruments iles du pouvoir politique. On reconnaît là des thèses chères à une tion où « l'ordre juridique » domine toute autre réalité sociale. is — et M. Gurvitch le fit respectueusement remarquer à M. Laski le mépris ne résout rien dans cette affaire.

La remarquable analyse historique de la technocratie donnée par Friedmann contribua à éclairer les débats. M. Friedmann situa technocratie dans la ligne même du saint-simonisme, et la célèbre mule : « Du gouvernement des hommes à l'administration des ses », indique l'objectif et la voie de ce régime technocratique. is l'arrière-fond d'idéalisme qui subsistait chez Saint-Simon devait ntôt disparaître, et divers courants drainés par le taylorisme, le disme, le mouvement des technocrates (1932), devaient prendre mme but essentiel l'introduction des méthodes des sciences physi- es dans les secteurs humains. Taylor, ingénieur intéressé seulement r les machines et les facteurs économiques, s'efforçait de plier les vriers aux nécessités d'un rendement toujours accru. Burnham, jourd'hui, nous présente comme type d'homme idéal le « techno- reaucrate ». Une même erreur fondamentale marque tout ce mou- ment : les technocrates isolent les problèmes techniques de tout ce ui est humain; c'est dans cet appauvrissement que M. Friedmann it le signe même de l'erreur de Burnham. Celui-ci ignore ou mé- nnaît complètement l'effort considérable entrepris par la psycho- chnique moderne. Aujourd'hui, aussi bien aux États-Unis qu'en rope, le taylorisme est banni des usines. Les techniciens font un fort très réel pour se mettre à l'école des sciences de l'homme.

Mais les problèmes philosophiques essentiels devaient être abordés front par M. Gurvitch, qui situa la discussion dans le contexte milier depuis Bergson du décalage entre une technique qui tendrait rs le XXI^e siècle et des institutions politiques et juridiques à peine rties de la fin du XVIII^e. M. Gurvitch n'est pas optimiste. Les vues Saint-Simon, dit-il, loin de se réaliser, semblent plutôt donner issance à un gouvernement des hommes plus tyrannique parce u'il est devenu comme un « succédané des moyens de production ». En 1948, les ingénieurs, les directeurs de services publics ou de osses sociétés, les généraux des états-majors, les chefs de polices, s savants qui détiennent les secrets des armes atomiques, possèdent réalité une position sociale qui leur permet d'exercer une véritable mination sur leurs contemporains et ils font preuve dès mainte- ant d'un inquiétant appétit de pouvoir politique et économique. Que on n'objecte pas que les techniciens n'ont pas d'idéologie : leur idéo- gie commune, même inexprimée, repose sur le mythe efficace du

« surhomme » et sur l'idolâtrie de la « compétence ». Que l'on ne dise pas non plus qu'ils ne peuvent pas avoir une conscience de classe. M. Gurvitch répondrait avec Burnham que, « sauf dans quelques petites villes telles que Florence, Gênes, Venise, Bruges, Augsbourg, c'est dans des termes analogues que, au XV^e siècle, on aurait répliqué au rêveur qui aurait osé dire que le contrôle était en voie de passer des seigneurs féodaux au petit groupe vulgaire des marchands et des prêteurs » (*Ère des Organisateurs*, p. 102).

Ainsi, pour M. Gurvitch, le problème se pose-t-il dans les termes suivants : le capitalisme étant condamné, plusieurs organisations de la société sont possibles. De même que, à la fin du Moyen-Age, l'Europe pouvait aussi bien s'orienter vers un gouvernement théocratique ou une poussière anarchique de républiques communales, rien ne permettant de prévoir d'une façon certaine que la monarchie absolue l'emporterait, de même actuellement plusieurs sociétés peuvent s'instaurer : régime directorial, pluralisme démocratique, pouvoir politique suffisamment fort pour tenir en tutelle un « quatrième pouvoir économique » (expression de M. Byé), dans lequel des organismes semi-autonomes se verraient attribuer des moyens très larges pour accomplir une mission déterminée, etc. M. Gurvitch, tout en examinant très sérieusement l'hypothèse de Burnham, refuse de considérer celui-ci comme un prophète. Rien n'est plus dangereux qu'un certain fatalisme, en sociologie plus qu'ailleurs, car la société en ce XX^e siècle est trop fluide pour que nous puissions affirmer catégoriquement que « les jeux sont faits ».

Comment ne pas être frappé d'ailleurs par le style même de Burnham, par un parti pris dogmatique qui trahit mal une certaine rancœur ? On peut dire sans paradoxe que Burnham est infiniment plus matérialiste que Marx. Utilisant sans aucun scrupule les méthodes d'analyse de l'auteur du *Capital*, il laisse tomber cyniquement toute la philosophie et surtout le prophétisme du disciple de Hegel. Pour Marx, le prolétariat est l'instrument du salut de l'humanité. Burnham accable de ses sarcasmes cette utopie du socialisme : « La société sans classes. » Il ne croit plus à cette idylle. Aussi bien ce pessimiste forcené a des accents d'amoureux déçu. Mais l'amour déçu peut parfois rendre lucide; plus souvent il rend injuste et impropre à l'action constructive.

La société directoriale est une hypothèse fondée sur un certain nombre de faits. Il ne serait pas impossible d'émettre une autre hypothèse tout aussi valable qui tiendrait compte de la naissance et du développement depuis plus de cinquante ans des mouvements de « revendication » les plus divers qui, à l'image du syndicalisme et parfois avec plus de prise que lui sur les problèmes réels constituent ou pourraient constituer l'esquisse d'un nouveau régime de « démocratie organique et directe ». C'est dire que les sociologues et les hommes d'action n'ont pas à perdre courage après la « bombe » burnhamienne. Suivant l'audacieuse et réconfortante expression de M. Gurvitch, « les Montesquieu et les Rousseau du siècle sont encore à naître ».

JEAN FALGA.

PRISONS ET PRISONNIERS

La réforme des « maisons de correction »

Personne, parmi ceux qui connaissent bien l'état actuel du régime pénitentiaire en France, ne songe à essayer d'en prendre la défense. Ses insuffisances, dues surtout au surpeuplement des prisons et au manque de formation du personnel de surveillance, sont tellement criantes qu'elles ne font plus guère l'objet que de propos attristés et désabusés.

Ce n'est pas faute, pourtant, de savoir ce qu'il faudrait faire. Depuis plusieurs années, des idées aussi justes que généreuses ont été mises au point par les spécialistes. Un arrêté du 3 décembre 1944 a institué, au ministère de la Justice, une commission chargée d'étudier, d'élaborer et de soumettre au garde des Sceaux tout un ensemble de réformes. Celles-ci ont été exposées, en 1947, avec brio et conviction, par M. Amor, alors directeur général de l'Administration pénitentiaire[1]. Les principes en seront intégrés dans le Code d'instruction criminelle dont la réforme est en cours. On admet désormais, notamment, que la peine doit avoir pour principal objet la *réadaptation sociale* des condamnés.

Mais tant d'obstacles, humains et surtout financiers, se dressent devant les rénovateurs qu'ils ont quelque peu abandonné des ambitions qui ne paraissaient pas déraisonnables en 1947.

Il paraît intéressant, dans ces conditions, de rappeler qu'il est une autre réforme, maintes fois avortée et remise en question, qui se heurtait à des difficultés du même ordre que la réforme pénitentiaire et qui a tout de même réussi à aboutir : celle des « maisons de correction ».

Sans remonter très loin dans l'histoire, sans même rappeler qu'au lendemain du Code pénal de 1810 les mineurs délinquants furent jetés parmi la population correctionnelle ou criminelle

1. Que les « incidents » du camp de Noë firent malheureusement démissionner à un autre poste.

des maisons d'arrêt ou des maisons centrales, — abus qui provo quèrent la création d'établissements *privés* de rééducation, — il suffit, pour montrer les progrès qui devaient être effectués, d'ex poser brièvement la condition des jeunes détenus dans les « colo nies correctionnelles », puis les « maisons d'éducation surveil lée » de l'État.

Les mineurs, on le sait, n'étaient placés dans ces maisons qu lorsqu'ils étaient considérés comme ayant agi « sans discerne ment ». Ceux que les juges estimaient avoir eu, lors de l'infrac tion, la pleine conscience du caractère anti-social de leur acte selon la vieille idée de la « malice suppléant l'âge », étaient con damnés à des peines de même nature que celles infligées aux adultes, seulement moins longues s'ils avaient moins de seize ans, en raison de l' « excuse légale de minorité ».

C'étaient donc des jeunes reconnus *irresponsables* que la soll licitude de l'Administration confiait à des établissements particu liers, ou des quartiers spéciaux de maisons de détention.

Tous les observateurs nous apprennent, malheureusement, que ces jeunes y vivaient comme des réclusionnaires.

Soumis à une discipline militaire, confinés dans des travaux rentables ne donnant pas un apprentissage digne de ce nom, ils ne bénéficiaient que de rares loisirs. Le crâne rasé, toujours sous la menace du cachot, ils étaient encadrés par un personnel de surveillants, le même que celui des prisons d'adultes. Très sou vent même, les agents pénitentiaires jugés inaptes dans les mai sons d'arrêt ou les maisons centrales étaient envoyés, par sanc tion, « compter les bons points avec les gosses ».

Il ne faut donc pas s'étonner si des mœurs de prisonniers se perpétuaient dans ces établissements de mineurs. Les plus forts, les caïds, imposaient leurs exigences aux autres. Des inscriptions sur les murs ou des tatouages sur les corps témoignaient de la haine profonde des jeunes envers la société. Les pratiques de pédérastie étaient générales. Des évasions se produisaient fré quemment, et on connaît le poème de Jacques Prévert, *La Chasse à l'Enfant*, inspiré par la prime offerte aux paysans ramenant au directeur les pupilles évadés. Des surveillants étaient attaqués, parfois de véritables révoltes collectives éclataient. Aniane, Eysses, Belle-Ile-en-Mer, Saint-Hilaire, Doullens pouvaient vraiment être qualifiés de « bagnes d'enfants ».

Il a fallu, semble-t-il, l'exploitation commerciale de ces événe ments par la presse pour provoquer la réforme si nécessaire des « maisons de correction ». En 1936, à l'occasion de la mort sus pecte du pupille Roger Abel, le journaliste Alexis Danan en flamma les colonnes de *Paris-Soir* en dénonçant le scandale de ces maisons. Ses confrères l'imitèrent bientôt, rivalisant de titres

sensation. Devant la violence de ces attaques, le ministre de la stice visita les divers établissements, allant jusqu'à se faire ettre les fers aux pieds « pour éprouver l'impression ressentie ». n successeur devait même, sous l'objectif des photographes, brasser un peu théâtralement un jeune détenu. Les journaux ultèrent.

On a beaucoup accusé les rédacteurs de ces articles d'avoir agéré les faits. Le caractère souvent déformant de leurs critiues ne fait pas de doute. On ne peut cependant pas imaginer ue celles-ci étaient sans fondement lorsqu'on lit, dans une forme uancée mais non équivoque, sous la plume de fonctionnaires partiaux comme M. Jean Bancal, inspecteur général des Servis administratifs[2], des appréciations de ce genre :

Il faut avoir le courage de reconnaître que ceux qui prétendaient ue les colonies pénitentiaires étaient des écoles de contamination orale et un bouillon de culture où se développaient les plus mauis instincts n'avaient pas toujours tort.

... Aucun esprit averti de la question ne peut contester, à l'heure ctuelle, la nécessité d'une opération chirurgicale. Depuis la loi de 50, l'Administration pénitentiaire a eu en tutelle l'Éducation surillée; elle l'a imprégnée de ses méthodes, de son esprit. Il faut proncer à son égard une sorte de déchéance de la puissance paternelle[3].

L'Administration pénitentiaire, sans tenter de se défendre, ne rda pas à entreprendre les premières réformes. Le scoutisme ançais commençant à jouir d'un certain prestige (Baden-Powell nait d'être reçu en Sorbonne, et l'éloge de ses méthodes avait é, à cette occasion, prononcé par Jean Zay, ministre de l'Édution nationale, et Marc Rucart, garde des Sceaux), elle eut dée de proposer la transformation d'une de ses maisons, celle Saint-Maurice à La Motte-Beuvron, à un commissaire des claireurs Unionistes, M. Guérin-Desjardins. Celui-ci obtint de Éducation nationale le concours d'une dizaine d'instituteurs. leur fit effectuer un stage à la prison de Fresnes et il les mmena en Belgique faire un voyage d'études.

Au bout de quelques semaines, la nouvelle équipe se rendit à int-Maurice, sans d'ailleurs que M. Guérin-Desjardins eût été torisé à l'accompagner. Des barreaux de cellules furent arrahés, des matraques de gardiens furent brûlées. Les pupilles rent répartis par petits groupes. Bref, une véritable révolution dagogique.

Qu'en advint-il? Les résultats de ces méthodes ne furent pas

2. *Essai sur le redressement de l'Enfance coupable* (Sirey, 1941), 49.
3. *Ibid.*, p. 64.

très probants. D'une part, en effet, les nouveaux maîtres n'étaient pas tous très qualifiés pour leur tâche difficile... D'autre part, une lutte sourde était menée contre eux par certains fonctionnaires pénitentiaires.

En réalité, la modification des maisons d'éducation surveillée, qui devait être tentée à Saint-Hilaire (Maine-et-Loire) peu après Saint-Maurice, n'a commencé à porter ses fruits les plus visibles que pendant l'occupation. A cette époque, en effet, beaucoup de jeunes gens de valeur, cherchant à échapper au Service du travail obligatoire en Allemagne, eurent la possibilité de s'engager comme éducateurs dans des internats spécialisés. Leur intelligence, leur culture et leur dévouement firent la preuve de ce que pouvait obtenir un personnel d'élite.

La plupart d'entre eux, à la Libération, retournèrent à leurs études ou leurs occupations, mais la voie était ouverte. En 1945, lorsque la « déchéance de la puissance paternelle » de l'Administration pénitentiaire fut prononcée (après une campagne menée par plusieurs parlementaires et l'avènement de l'ordonnance du 2 février 1945, abrogeant les lois de 1912 et de 1942), lorsque les Services de l'Éducation surveillée furent enfin rendus autonomes par la création d'une nouvelle direction au ministère de la Justice (direction confiée à M. Costa, jeune préfet issu de la Cour des Comptes, qui put s'appuyer aussitôt sur des fonctionnaires œuvrant depuis plusieurs années dans un esprit de compréhension des problèmes pédagogiques), on put décider de séparer complètement le personnel pénitentiaire et le personnel de l'Éducation surveillée. Désormais, les « surveillants » ne purent plus devenir éducateurs, sauf ceux qui furent exceptionnellement maintenus dans le nouveau cadre. Désormais, le baccalauréat ou le brevet supérieur, après une période transitoire de recrutement sur références, devenait nécessaire pour les candidats à la profession d'éducateur[4]. Cette innovation ne fut possible, évidemment, qu'en élevant les salaires de ceux qui, après avoir été successivement des « surveillants », des « maîtres », des « moniteurs », étaient officiellement devenus des « éducateurs ». On aligna leurs traitements sur ceux des instituteurs de l'Éducation nationale.

Une formation technique leur étant au surplus indispensable, l'Administration soumit les candidats à des stages d'essai. Certains directeurs d'établissements organisent des cours théoriques. Enfin une école spécialisée sera sans doute bientôt créée.

Parallèlement à cet effort visant le personnel, il fallait transformer les maisons et les méthodes qui y étaient employées.

4. Un concours d'entrée sera, d'autre part, selon toutes probabilités, institué prochainement.

Des bâtiments vétustes furent réparés à Saint-Hilaire, Belle-Ile-Mer, Aniane, de nouveaux établissements furent ouverts à Saint-Hard (Loire) et Neufchâteau (Vosges) pour les garçons, à Bré-urt (Seine-et-Oise) pour les filles[5].

Car les locaux conditionnent les méthodes. Le principe admis ant celui du groupe de vingt-quatre pupilles, dirigé par trois ucateurs, il a fallu construire des pavillons, aménager des umbres, des foyers de détente.

D'autre part, l'apprentissage d'un métier paraissant une des illeures chances de relèvement pour les adolescents pervertis, nécessité s'imposait d'installer des ateliers pourvus de l'outil-e le plus moderne.

Aujourd'hui, les institutions publiques d'éducation surveillée nt devenues des *écoles professionnelles*, où le C.A.P. (à Saint-aurice et à Saint-Jodard par exemple) est obtenu par les élèves ns plus de dix spécialités différentes.

Pour rendre plus judicieuse la répartition des adolescents dans divers établissements, et d'abord pour connaître, avant leur ement, ceux de ces jeunes le plus susceptibles de profiter d'un our — de trois ans en moyenne — dans les I.P.E.S., des cen-s d'accueil ont été établis dans un grand nombre de départe-nts français. Les régions de grande criminalité juvénile ont me bénéficié de la création de véritables « centres d'observa-n », publics ou privés, scientifiquement outillés, tenant compte progrès remarquables de la psychologie, de la psychiatrie et la psychanalyse des jeunes.

Si on excepte l'établissement d'Aniane (Hérault), réservé aux neurs les plus difficiles, toutes les institutions publiques d'é-ation surveillée sont maintenant des établissements ouverts, yant que le minimum de traits communs avec une prison.

Les idées de la pédagogie nouvelle y ont pénétré. La seule mai-de l'État qui reçoive des enfants de moins de quatorze ans, née à Chanteloup (Maine-et-Loire), est une des meilleures écoles ctives » de France. Les internats pour leurs camarades plus s (internats auxquels s'annexent maintenant des « foyers de mi-liberté », ménageant la transition nécessaire entre l'internat la vie libre) organisent, à côté d'une formation professionnelle nt nous avons mentionné l'excellence, des « activités dirigées » la plus authentique qualité : sports, art dramatique, chant, vaux manuels, modélisme, scoutisme, etc... Les pupilles vont permission dans leur famille, si elle est jugée digne de les

5. Deux nouvelles institutions publiques d'éducation surveillée doi-t ouvrir en 1948 : l'une à Rouffach (Haut-Rhin), l'autre à Ville-gne (Gard).

recevoir. Ils partent l'été en excursion, en colonies de vacances en camps de montagne.

Quand des spécialistes étrangers visitent Saint-Maurice ou Saint-Jodard, Chanteloup ou Brécourt, ils s'extasient devant ces établissements [6] et assurent que dans leur pays rien de supérieur ou même de semblable n'a pu être réalisé.

Mais que diraient les anciens « surveillants » à la vue des actuels pupilles de l'Éducation surveillée ?

Toute cette action salutaire n'a pu être menée que grâce à une tendance irrésistible de l'opinion, à la poussée des données modernes de la médecine et de la psychologie, au travail d'une équipe d'animateurs qualifiés, au recrutement d'un personnel de valeur, à l'obtention des crédits publics indispensables.

Certes, beaucoup de progrès demeurent à faire. Il existe encore quelques séquelles pénitentiaires à extirper. Certains surveillants de jadis, reclassés comme éducateurs, ne sont pas à la hauteur de leur tâche. Dans les départements non pourvus de centres d'accueil, on continue à interner en prison, et parfois pendant près d'un an, des mineurs non dangereux pour la société, pour leur faire attendre leur comparution devant le tribunal. A Paris même, le « dépôt » souterrain du palais de justice (où les jeunes restent enfermés plusieurs jours), le fort de Charenton, la prison de Fresnes constituent des solutions carcérales moyenâgeuses, ne tenant aucun compte des véritables besoins des mineurs. Il manque encore beaucoup de consultations d'hygiène mentale, beaucoup d'établissements propres à recevoir tous les jeunes qui pourraient en tirer profit et qu'on doit actuellement restituer à des parents incapables ou indignes, sous un régime de « liberté surveillée » trop souvent dérisoire.

Mais le magnifique ensemble de résultats déjà obtenus permet de penser qu'un jour on pourra faire pour les adultes (à l'avantage de la société tout autant que des individus) le grand effort technique et humain dont bénéficient aujourd'hui les enfants et les adolescents traduits en justice.

HENRI JOUBREL.

6. Nous n'avons pas abordé, dans cet article, le problème des établissements *privés* recevant les mineurs délinquants. Ils sont les plus nombreux et beaucoup sont remarquables. Mais pour respecter le parallélisme avec une réforme pénitentiaire en France — où nous ne connaissons qu'un établissement privé recevant des détenus adultes — nous avons voulu montrer ce qu'il était possible de réaliser dans le cadre des établissements de l'État.

ASPECTS
DE LA VIE DES PRISONNIERS

I

Le drame des familles de détenus

Quand normalement la vie et le bien-être de la famille sont
surés par le travail de son chef : le père, nous assistons, du fait
l'arrestation de celui-ci, à un des drames les plus angoissants
douloureux de notre époque. Dans 80 % des cas, avec le man-
t d'arrêt pénètre dans le foyer la misère, la faim, la honte,
elquefois la révolte.

Du jour au lendemain, la famille va se trouver sans ressources,
disparition du père entraînant celle du salaire et des alloca-
ns familiales si la femme ne travaille pas, et comment le pour-
it-elle avec quatre ou cinq enfants? Jusqu'à ces derniers temps,
seule aide prévue pour les familles était la prise en charge
tale des enfants par l'Assistance publique. Peu de femmes
ceptent cette solution. Dans ce cas, une somme dérisoire leur
t allouée. Récemment, une nouvelle disposition prévoit des
ocations familiales perçues au titre de la population non active.
is ceci, étant récent, est souvent ignoré de la mère, qui, faute
informations, ne fera pas tout de suite les démarches néces-
ires. Et si elle ne travaille pas, elle perdra les allocations de
laire unique, n'ayant pour vivre qu'une somme variant, suivant
nombre des enfants, de 1.000 à 2.000 francs par personne et
r mois. Et pour cela il faudra entreprendre de nombreuses
marches et attendre les enquêtes interminables qui durent par-
is plusieurs mois. D'autres fois, la prime versée à date fixe
ra retardée de quelques jours pour une raison ou pour une
tre, c'est alors le drame d'enfants criant famine, ne compre-
nt pas qu'il faut modérer sa faim sur les bons vouloirs de
Administration.

Si elles travaillent, pour se faire inscrire comme chef de famille
n de bénéficier des allocations familiales, certaines femmes,

ayant remis à leur patron un certificat de présence de leur mari à la prison, se sont vu obligées de quitter leur emploi.

Que dire des femmes enceintes, incapables de se faire embaucher en raison de leur situation, n'osant pas entrer dans une maison maternelle pour ne pas perdre l'appartement, ou le plus souvent la chambre ? L'une d'elle passa ainsi toute sa grossesse avec quatre enfants sans avoir un lit où se coucher, mangeant juste de quoi ne pas mourir de faim, n'ayant pas la plus petite pièce de layette pour vêtir son bébé.

Parfois c'est une libération médicale qui intervient, et c'est le drame du tuberculeux qu'il faut soigner des mois, se faisant tour à tour garde-malade, employée de bureau ou d'usine, mère de famille et ménagère sans espoir de sauver l'être cher.

Enfin la libération définitive tant attendue arrive. Après avoir compté les jours, les heures qui séparent du retour, c'est alors un autre calvaire : la recherche du travail sans délai.

Durant cette détention plus ou moins longue, cette misère physique s'accompagne de toute une gamme de souffrances morales.

Plusieurs cas se présentent :

1° La famille est profondément unie. La femme cherchera alors à cacher à tous les raisons de l'absence de son mari. Elle refusera, pour être aidée, de s'adresser à des services officiels où il faudrait faire connaître cette arrestation, préférant vendre meuble après meuble et souvenirs chèrement acquis. Elle se privera de tout, même du strict nécessaire, prélevant encore sur ce nécessaire pour confectionner le colis qui apportera un peu de douceur à l'absent, colis, hélas! presque indispensable pour remédier à la sous-alimentation qui sévit durant la détention.

Elle cherchera ensuite un avocat qu'il faudra payer très cher pour défendre au maximum l'accusé. Et il arrive que parfois, après de longs mois, souvent des années de prévention, l'innocence est reconnue et le détenu libéré le soir du jugement, ayant perdu situation, fortune et même la santé.

2° D'autres fois, la famille étant peu unie, l'arrestation du chef de famille sera pour la femme l'occasion toute trouvée de rompre les liens du mariage. La honte d'être unie à un condamné, la misère et l'abandon faisant accepter, après quelquefois des mois ou des années de lutte désespérée pour vivre et faire vivre ceux qui l'entourent, une aide, qui, hélas ! ne sera pas désintéressée. La longueur des condamnations faisant souvent perdre tout espoir de connaître de nouveau un jour les joies d'un foyer au complet. Nous avons connu le désespoir de cette toute jeune femme de vingt ans, mariée depuis trois mois, dont le mari, condamné politique à vingt ans de travaux forcés, n'aura jamais connu sa fille. Toute la famille, les amies lui conseillent le di-

force. Va-t-elle, pour trois mois de ménage, sacrifier toute sa jeunesse ? La longueur du temps apporte lentement l'oubli, comment maintenir vivace le souvenir de l'absent dans les familles, alors que des lois inhumaines font transférer dans des camps lointains celui qui pourrait encore être le conseiller, l'appui de la femme qui restera seule à lutter, et qui n'aura même pas la consolation d'un rapide parloir.

Il est dur pour une femme d'être seule devant le berceau d'un enfant malade, seule pour décider s'il faut transporter l'être cher à l'hôpital ou essayer de le soigner chez soi, seule pour décider s'il faut accepter telle intervention chirurgicale.... Que de cas multiples et variés se présentent ainsi chaque jour.

La question logement est une des plus critiques. La misère empêchant souvent le règlement d'un loyer, on profite alors de ce qu'une femme est sans défense pour lancer un arrêté d'expulsion.

Tout cela peut paraître exagéré. Cependant il n'en est rien, et, si la discrétion ne nous en empêchait, il serait facile de mettre un nom sur chaque cas, que ces familles soient des familles de condamnés de droit commun ou de condamnés politiques. Il y a partout la même misère, et, impuissants devant cette immense marée de malheurs, nous assistons, effarés, à un nombre chaque jour grandissant de divorces. Et si sur cent enfants délinquants, 80 % se rencontrent dans des foyers de parents séparés, divorcés ou veufs, que seront demain les enfants de ceux que nous essayons, presque sans moyens, d'aider et de secourir aujourd'hui ?

II

Reclassement des libérés a leur sortie de prison

Quelle va être la situation du libéré, qui à sa sortie de prison se trouve sans ressources, sans logement, sans famille, sans travail ? Quelles possibilités lui sont offertes ? Quels moyens de relèvement lui propose la société ?

Après un séjour en détention plus ou moins prolongé, le détenu prend peu à peu l'habitude d'une vie animale centrée sur son besoin de se nourrir, de dormir, de satisfaire ses mauvais instincts et ses sens. La vie commune avec les pires promiscuités

l'y aidera d'ailleurs. Il perdra petit à petit l'habitude de faire des actes d'homme libre pour observer une obéissance passive qui lui évitera tout ennui ou punition avec ses gardiens. Le travail qui, s'il existait toujours, pourrait être un facteur d'enrichissement, lui est, hélas ! souvent refusé. Il passera alors de longs mois dans l'oisiveté la plus complète, et s'habituera à la mollesse et à la paresse.

Beaucoup, peu à peu, deviennent des malades. La nature humaine, en effet, si elle est capable d'un très grand pouvoir d'adaptation, ne peut cependant subir des mois, des années de privations alimentaires et d'hygiène de vie sans en être profondément altérée.

La levée d'écrou arrive. Connaissant la date de sa libération, le détenu a pu prévoir à l'avance où il couchera, ou tout au moins l'adresse d'une œuvre qui pourra l'orienter. Mais souvent il sera libéré le soir même de son jugement, et brusquement, à une heure parfois très tardive, le malheureux, encore tout étourdi par le bruit et le mouvement du palais de justice contrastant étrangement avec le silence de sa cellule, sera mis sur le trottoir.

Vêtements fripés, déchirés, souliers éculés, le porte-monnaie vide, sans aucune pièce d'identité, aucune référence que sa levée d'écrou, il sera, par le fait de son désarroi, la proie facile des premières tentations de la rue. Privé d'affection et d'appui, prêt à croire tous ceux qui semblent lui porter quelque intérêt, ne sachant pas découvrir dans cet intérêt la malice et le vice, comment résistera-t-il aux sollicitations plus ou moins honnêtes qui lui sont faites ?

S'il arrive à surmonter ces premiers obstacles, c'est à pied qu'il devra se rendre dans un asile catholique ou protestant, qui peut-être d'ailleurs ne pourra pas le recevoir faute de place. Et c'est dans un poste de police que le plus souvent il passera cette première nuit de liberté.

S'il a réussi à trouver une place dans un asile de nuit, il va y retrouver une promiscuité pire encore qu'à la prison. Jeunes et vieux, en effet, s'y côtoient, et le chef de bande en quête d'un nouveau coup n'aura aucune peine à y recruter ses complices. Sans même aller jusque-là, il assistera à tous les trafics possibles et imaginables de vêtements et de denrées alimentaires qui chaque soir se pratiquent avec tout ce qu'on a pu « récolter » dans les différents services sociaux de la ville.

Pour le vestiaire, le trafic honteux de certains d'entre eux fait payer cher à ceux qui mériteraient une aide plus immédiate : la remise de vêtements. Afin d'éviter le plus possible d'être roulé, on exigera, avant de remettre un vêtement, la certitude d'une embauche par un certificat de travail, seule et maigre assurance

d'un désir de changer de vie, mais c'est alors le cercle vicieux, car, pour avoir du travail, il faut pouvoir se présenter correctement.

Vient alors la recherche de travail. Que d'obstacles à franchir, obstacle personnel créant un complexe d'infériorité, impression d'être diminué vis-à-vis de la société. Souvent honte d'être descendu aussi bas, impression qu'il ne sera jamais possible de remonter la pente, honte de se présenter chez un patron et ne pas savoir comment expliquer la longue période où il est impossible de présenter un certificat de travail. Honte d'avouer son extrême misère, être obligé de demander dès le jour de l'embauche un acompte sur la paye.

A tout cela vient s'ajouter l'éloignement de l'usine nécessitant des frais de transports très élevés. Que de tentations viennent alors les solliciter pour avoir un peu d'argent par n'importe quel moyen, pour manger d'abord, pour se rendre au travail ensuite. Quoi d'étonnant qu'on vende carte d'alimentation ou vêtements pour vivre? Un jeune avouait ainsi : « Vous savez, je ne vole plus depuis que je travaille régulièrement, je vous assure que je n'ai jamais volé que parce que j'avais faim. »

Il faut aussi découvrir le patron compréhensif à qui il sera possible de confier sa misère. Quels sont les patrons qui n'hésitent pas à prendre un ancien détenu? Le droit commun ne lui inspire aucune confiance, le politique sera-t-il accepté dans l'usine, ne découvrira-t-on pas un jour d'où il vient, quelles seront les réactions des autres ouvriers? Alors, pour ne pas avoir d'histoire, on refuse la place convoitée qui peut-être aurait été la planche de salut.

Pour partir à la campagne, il faut au moins huit jours d'attente pour avoir la certitude d'une embauche dans une ferme qui paiera alors le voyage. A la Reconstruction, autre problème, il faut la carte d'alimentation! Ils n'en ont jamais, et pour avoir un duplicata les démarches demandent quinze jours. C'est ainsi que jour après jour il faut attendre... L'organisme, déjà fatigué par les longues privations de la détention, supportera mal les marches forcées, le manque total de nourriture.

Que de cas lamentables :

X., vingt-trois ans. Sort de la Santé le 8 janvier, toutes les démarches sont faites; plus qu'un jour à attendre, il partira dans un centre de la Reconstruction, mais le 15 il s'effondre dans la rue. Transporté à l'hôpital, il meurt le 16, épuisé.

Y., vingt et un ans. Travaille comme tourneur un mois. Trop heureux d'avoir une place, il refuse désespérément d'aller à l'hôpital, malgré un épuisement certain. C'est une hémoptysie mas-

sive qui l'y oblige. Trois semaines après, on l'enterrait également. Et combien de cas semblables.

Pour les hospitalisations, autres problèmes. A moins d'une urgence vraiment évidente, impossibilité de faire hospitaliser un garçon parce qu'il n'a pas de domicile de secours, pas d'assurances sociales, qu'il ne peut payer, et ceci malgré des démarches multiples de l'assistante sociale de l'hôpital. Les hôpitaux ne sont plus pour les malheureux! Tout se paye à notre époque.

Autre problème : celui des jeunes de vingt ans qui devraient faire leur service militaire. Un grand nombre d'entre eux, sans famille par suite des circonstances de la guerre, se sont trouvés, à l'âge de quinze à dix-sept ans, sans aucun appui, aucun guide d'aucune sorte. N'ayant jamais eu de domicile légal, un jour dans un hôtel, un jour dans un asile selon les ressources du moment, par négligence, et le plus souvent par ignorance, ils ne se sont jamais fait recenser, et sans le vouloir se trouvent en état d'insoumission. Or toutes les démarches faites pour régulariser une telle situation n'ont donné jusqu'à présent aucun résultat. Des bureaux de recrutement aux gendarmeries, le garçon est renvoyé d'un service à un autre, sans que jamais une solution soit trouvée à son cas qui pourtant n'est pas unique. Comment alors faire embaucher un garçon de vingt ans qui n'a pas accompli son service militaire, et qui de ce fait peut d'un jour à l'autre être arrêté comme déserteur ou vagabond?

Si, malgré toutes ces difficultés, un certain nombre de ces garçons arrivent à retrouver dans la société une vie normale et honnête, il semble qu'on pourrait arriver à des résultats plus satisfaisants si les trop rares services qui les aident étaient davantage soutenus et pouvaient offrir à toutes ces misères un appui vraiment efficace.

D'abord un centre d'accueil offrant aux jeunes un asile indépendant, assurant la gratuité du gîte et de la nourriture à celui qui cherche du travail, et permettant à celui qui vient d'en trouver d'attendre la première paye. Centre d'accueil qui aurait à cœur d'entreprendre une véritable rééducation pour redonner à chacun le sens de sa dignité, le goût de l'effort, en exigeant un minimum d'hygiène, en fournissant un vestiaire convenable, grâce auquel le libéré n'aura plus l'impression d'être un clochard, mais un homme semblable aux autres.

Après avoir atteint cette première étape, c'est par le travail que se réalisera le reclassement total de l'ancien détenu. Mais où trouver les patrons compréhensifs qui sauront oublier ce passé et n'en profiteront pas pour se procurer une main-d'œuvre à bon marché? Car trouver du travail n'est pas tout, il faut que par son travail l'individu puisse vivre et faire vivre sa famille. Lui

donner un salaire par trop bas ramènera forcément une rechute : l'ancienne prostituée complétera son salaire après ses heures de travail, le trafiquant du marché noir continuera, le politique apprendra aussi les petites combines et deviendra un droit commun...

Il y aura des échecs, bien sûr, mais peut-être seront-ils d'autant moins nombreux qu'on aura su faire confiance à celui qu'on embauche et qu'on lui aura confié une responsabilité.

Comment ne pas citer en terminant la réflexion d'un garçon pour qui un cambriolage était si peu de chose et qui, chargé un jour, dans la place où il était depuis cinq mois, de remplacer le veilleur de nuit, nous confiait : « Toute la nuit, en gardant le coffre-fort, je pensais qu'une serrure est bien peu de chose, mais quand on vous a confié une responsabilité il y a des choses qu'on ne peut plus faire. »

X. X.

A TRAVERS LES REVUES

Berlin dans l'Allemagne morcelée.

Les Assassins sont parmi nous, premier film allemand tourné depuis la fin de la guerre, est actuellement projeté sur les écrans parisiens. Les journaux et les revues, après un premier temps de surprise — on ne sait jamais si l'art ne cache pas la pire propagande — firent bon accueil à ce film qui restitue dans le style de l'école expressionniste d'avant guerre la vie émouvante et terrible du Berlin d'aujourd'hui. Ruines, logements où des familles vivent entassées, marché noir, cabarets du genre « french cancan » : Berlin qui, malgré ses plaies, veut vivre et travailler. Ce film complète et illustre la longue série des témoignages et des livres parus en France depuis plus de deux ans. Il nous « donne à voir » ce qu'une revue comme *Documents*, qui continue son travail d'information entre la France et l'Allemagne, nous donne à lire dans son numéro 4, dont une partie est consacrée à Berlin en 1948. Un article liminaire de Wiss-Verdier donne en forme de reportage la situation dans la capitale :

Trois millions deux cent mille habitants vivent parmi soixante-dix millions de mètres cubes de ruines, dans une oasis — au sens géographique du mot — au milieu de la zone soviétique. Avant la guerre, la ville comptait quatre millions trois cent mille habitants. Cette ville à la Kafka n'appartient déjà plus à l'Occident. Nivelée par la guerre et la misère qui suivit, elle est une ville de l'Est. D'autres villes, en Allemagne occidentale, Cologne, Francfort, Hambourg, pour ne citer qu'elles, ne furent pas moins épargnées par les bombardements. Elles ne sont pas cependant marquées de ce trait : une prolétarisation générale comme celle qu'on voit à Berlin. Coupée de son Hinterland agricole par la zone russe, la ville est réduite à une misère indescriptible qui s'étale à côté du marché noir le plus éhonté. Les destructions ont une ampleur que les chiffres permettent de mesurer. En 1939, Berlin comptait 445.000 immeubles et maisons avec un million et demi de logements. Les bombes et les obus détruisirent 774.000 appartements, donc plus de 62.000 immeubles, qui représentent la valeur de cinq milliards soixante-treize millions de marks. On peut alors deviner, sans peine, les conditions de vie des Berlinois, comprendre leur lassitude. Ils n'en demeurent pas moins une population active, acharnée au travail, acharnée au déblaiement, à la reconstruction, braquée tout entière vers ce but : sortir des ruines pour vivre. L'endurance de la femme berlinoise est en passe de devenir proverbiale : elle est aussi dure à la peine que l'homme, en dépit de rations insuffisantes pour vivre.

Serge Karsky, lui, est récemment revenu d'un voyage dans les quatre zones. Il a rapporté de son séjour un *Journal d'Allemagne* publié dans les *Cahiers du Monde Nouveau*, numéro 7, et dans lequel les notes pittoresques côtoient les réflexions sur la situation économique ou les répercussions internationales des problèmes entrevus :

Les dimanches ne ressemblent pas aux autres jours, à Berlin. Les trains de

anlieue sont bondés. Le soir, ils sont pleins de gens affairés et heureux qui raînent soit un sac de pommes de terre, soit une valise bourrée de provi- ons. Il y aura de quoi remplir les assiettes : le reste ira au marché noir.

A de nombreux carrefours, et surtout à la sortie des gares principales, on perçoit des gens qui font les cent pas sur le trottoir. De petits groupes se orment de temps à autre. On entend : Zigaretten, Dollar, Butter, Brot... Et ar le Kurfürstendam (les Champs-Élysées de Berlin) on rencontre des prome- euses habillées à la mode nouvelle — le new-look, comme disent les Anglais. 'est un new-look très allemand : on le dirait taillé dans du bois ou découpé ans du fer-blanc.

Dans le métro — les parcours sont très longs —, on voit relativement peu le gens lire un journal (sauf les jours d'événements sensationnels, tels que es déclarations sur l'échange des marks). Par contre, on voit souvent des oyageurs lire un livre, généralement un gros livre, le plus souvent un oman. Je crois que les gens se réfugient dans la fiction, ou dans l'histoire, u dans la science, par dégoût de la vie réelle en général et de la politique n particulier.

L'inlassable propagande soviétique répète sans écho possible son logan : « Berlin, capitale de l'Allemagne »; les Berlinois ne prêtent qu'une attention agacée à ce remue-ménage politique : les partis con- inuent à tourner complètement à vide. Comment les Allemands — t surtout les habitants de Berlin — pourraient-ils faire confiance à les formations dont les programmes s'alignent avec souplesse sur les conceptions des diverses puissances occupantes ? Ainsi que le souligne Wiss-Verdier dans *Documents* :

Les leaders sont obligés à une véritable gymnastique mentale pour persuader leurs troupes de leur raison d'être et de leur efficacité. Témoin Otto Nuschke, placé par les Russes comme membre dans le Comité de Coordination chrétienne démocrate, qui tente de définir sa position par une formule originale : « Le président d'un parti de zone étant en quelque sorte assimilable à un diplomate accrédité auprès d'un pays étranger, et ayant, à ce titre, besoin de l'agrément du gouvernement de ce pays. »

Dans cette dépendance étroite et obligatoire apparaît l'enjeu considérable que Berlin représente actuellement. Depuis des mois, une guerre des nerfs impitoyable se poursuit entre des Russes, qui organisent systématiquement la conquête de la ville — des transports à la police en passant par le mark —, et des Américains, qui ne sauraient accepter, suivant l'expression de Walter Lippmann, de faire de Berlin la « capitale soviétique d'une Allemagne morcelée ». Les multiples incidents dont certains — en particulier la manifestation du 9 septembre — furent dramatiques, justifient la conclusion de l'article d'André Boucher, analysant les aspects politiques du problème de Berlin :

Pour le moment, il semble que les alliés occidentaux ne quitteront pas Berlin, d'une part parce que les États-Unis ne le veulent pas, et, d'autre part, parce que l'U.R.S.S. ne le désire pas. Les premiers considèrent que leur départ signifierait un recul devant la puissance russe, tandis que cette dernière espère encore faire de Berlin la capitale de l'Allemagne future. En chassant les alliés occidentaux de Berlin, les Russes hâteraient la constitution d'une Europe occidentale et les forceraient à choisir, pour poursuivre leurs conversations, une ville dont l'importance pourrait bien faire pâlir l'ancienne capitale du Reich.

Mais quand l'U.R.S.S. estimera que tout espoir d'entente doit être abandonné et que les Occidentaux sont décidés à faire l'Europe sans elle — et ce jour est sans nul doute assez proche —, il est probable que les autorités soviétiques chercheront à rendre dans Berlin la vie des Américains, des Anglais

et des Français de plus en plus difficile avant de les en chasser. Le rôle international de Berlin sera à ce moment terminé.

Cette lutte ouverte qui se poursuit entre grandes puissances sur le sol allemand laisse le peuple plus désemparé encore, plus conscient de la misère dans laquelle l'aventure hitlérienne l'a précipité : quelles résonances doit provoquer chez tant d'hommes cette phrase écrite par Jaspers dans son livre sur *La culpabilité allemande* : « Nous n'avons en commun, nous autres Allemands, que des éléments négatifs. » On peut se demander légitimement, devant une telle « vacuité » morale et spirituelle, comment l'Allemagne n'a pas adopté, après la défaite, la mystique et les intérêts du communisme. Serge Karsky attribue l'anticommunisme de la grande majorité des Allemands aux ressentiments très vifs que la conduite des soldats russes et, plus encore peut-être, le rattachement des territoires de l'Est à la Pologne, ont suscités. Les indéniables conséquences de l'impérialisme russe paraissent une faute à Karsky, qui écrit :

Si le Kremlin avait continué à s'inspirer des dogmes du marxisme, il n'aurait pas hésité à renoncer à un agrandissement territorial, aussi justifié qu'il pût être par des considérations ethniques, afin de gagner enfin l'Allemagne au communisme. Lénine ne disait-il pas autrefois qu'il abandonnerait volontiers la révolution russe pour une révolution allemande ? Car il savait fort bien que, tant que le prolétariat n'aurait pas instauré sa dictature dans un pays aussi fortement industrialisé, la Révolution demeurerait en perpétuel danger.

Chevaliers et écuries.

C'est aussi de Révolution que l'on est tourmenté à la jeune revue qui porte l'enseigne du *Cheval Blanc*. D'une autre Révolution. En fait, nous ne voyons pas toujours très bien de quelle révolution il peut s'agir. Du moins retrouvons-nous de la foi des chrétiens les mystères insondables. Si les conclusions ne se dégagent pas nettement ni surtout de façon très cohérente, il faut noter pourtant un effort sérieux pour poser convenablement quelques problèmes actuels. En particulier — celui-ci n'est pas nouveau — les relations entre politique et spirituel. Maurice Clément et Pierre Blanchet, au cours d'une brève enquête, ont posé quelques questions à des hommes aussi différents que Bernard Voyenne, Pierre Courtade, Jacques Fauvet et Albert Gortais. A propos du M.R.P. et plus généralement des partis d'inspiration chrétienne, Maurice Clément écrit :

Gortais m'a parlé d' « une conception chrétienne de l'homme » qui s'impose de plus en plus en Occident, « sans soulever ni poser le problème religieux ». N'est-ce point là un des leurres les plus dangereux de notre époque ? Ce moralisme vague, cette sentimentalité bien intentionnée ne sont pas le sacré. « Liberté », « morale », « esprit civique », — ce pieux verbalisme évoque irrésistiblement les États-Unis, « nation chrétienne », et leur commerce épistolaire avec le Vatican pour la pseudo-croisade qu'on devine. Jusqu'à présent, dans le duel Russie-Amérique, la première était puissante d'un messianisme élémentaire, alors que la seconde n'apportait que des vues mercantiles. Allons-nous voir naître, face à la conception du monde soviétique une conception américaine, non moins complète, s'appuyant sur un christianisme abâtardi, dont l'affectivité facile remuera à son tour les foules ?

Jean-Marie Domenach, dans le numéro d'*Esprit* de septembre, se

ontre plus sévère encore. L'amertume aidant, il ouvre le *Journal à usieurs voix* en condamnant en bloc toute l'action du M.R.P. et vite les éléments « non réactionnaires » de ce parti à se joindre aux mmunistes et aux socialistes — de la C.G.T. au cardinal Suhard — our constituer un nouveau Front Populaire qui pourrait enfin gou- rner ce pays :

La chute du cabinet Schuman est historique en ce sens qu'elle met le point nal à l'incapacité politique du M.R.P.; et c'est à ce radical-socialisme si éprisé des jeunes équipes démo-chrétiennes que nous accule cette incapacité, est chez lui qu'on veut trouver le dernier refuge d'un régime qui s'était stallé pourtant sur les ruines pourries de sa toute-puissance de l'entre-deux- ierres. Qu'en pensent les fondateurs du M.R.P., les Francisque Gay, les ortais, les Colin ? Qu'en penserait Gilbert Dru ? Rendre politiquement effi- ce ce terrible sacrifice humain, telle était notre pensée commune et cons- nte dans la Résistance. André Marie, Queuille, Delbos, Paul Reynaud, avec, ux pas en arrière, Teitgen et Schuman, voilà le résultat de trois ans de mpromissions mêlées à la plus vague sentimentalité politique, la fin d'un gne où l'on voit mal comment sera sauvé l'honneur. Jacques Fauvet peut ujourd'hui proposer froidement au M.R.P. de redevenir un « esprit », l'es- it du *Sillon*, des démocrates-chrétiens, pour laisser au parti radical-socia- ste une place qu'il n'a politiquement plus aucune raison de lui disputer.

Beaucoup sans doute actuellement, à la manière de Domenach, ont nvie de répéter avec une émouvante nostalgie les démonstrations de éguy sur les dégradations inévitables de la « mystique en politi- ue ». Et, certes, l'affaire est suffisamment sérieuse pour mériter un inutieux examen. On a déjà dit beaucoup de choses, il y aura ncore beaucoup à dire sur cette histoire bien courte qui nous mena es magnifiques espoirs de la « République pure et dure » à ces mentables intrigues dignes de la IIIe, parmi lesquelles les éléments s plus conscients du M.R.P. ne doivent plus sans doute reconnaître race de cette démocratie qu'ils voulaient « bâtir avec le peuple ». Et ourtant rien n'est plus décevant à la fin que ces monologues « per- onnels » ou ces dialogues « communautaires » sur les faiblesses et s erreurs des autres, s'ils ne sont point accompagnés d'une certaine quité : on peut regretter des fautes, on ne peut que se louer de l'en- agement. Et, pour allier Sartre à Péguy, disons que maintenant nous vons peut-être les mains sales : mais enfin, nous avons des mains ! omment, en définitive, ne pas préférer, à tous les regrets et soupirs ers l'impossible pureté, cette phrase courageuse d'Albert Gortais :

En réalité, la vie est toujours à reprendre. L'homme ne peut espérer éta- lir un système parfait : il a toujours une tâche de construction à entrepren- re, et c'est dans cette création jamais achevée, au service de tous, qu'il s'ac- omplit.

LIVRE

H.-I. Marrou : *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité.* Aux Éditions du Seuil.

C'est un beau et grand livre d'histoire que vient de nous donner M. Henri Marrou, et je souhaite de tout cœur qu'il trouve de nombreux lecteurs : parmi les historiens — cela va de soi; mais, plus encore peut-être, parmi les enseignants et tous ceux qui s'intéressent à la culture — car il est peu de livres qui puissent, autant que celui-là, les amener à approfondir les problèmes culturels que le présent nous pose avec une insistance et une acuité nouvelles.

Je ne songe certes pas à minimiser la valeur scientifique (comme il est convenu de dire) du livre en question. Il constitue la mise au point dun vieux sujet, mise au point que de nombreuses études de détail avaient fini par rendre nécessaire. Plus nécessaire que facile, d'ailleurs : on sait de quelle manière anarchique la recherche historique est ordinairement conduite; le résultat inévitable, c'est que, tandis que les notes, les mémoires, voire les gros livres, foisonnent sur quelques points privilégiés, d'autres points sont laissés dans une obscurité totale. Dans ces conditions, qui se risque à tenter une synthèse éprouve bientôt l'obligation de combler de nombreuses lacunes. Nous ne devons donc pas nous étonner si Marrou a dû plus d'une fois, comme il nous le dit, « improviser tout un pan de muraille pour lequel [il] ne trouvait pas de matériaux suffisamment élaborés par [ses] prédécesseurs ». Au reste, nous ne nous en plaindrons pas : car ses improvisations me paraissent aussi solides que tout le reste de l'ouvrage et s'y intègrent parfaitement.

La courbe de l'évolution que retrace Marrou est tout à la fois simple et d'une magnifique ampleur. L'histoire qu'il raconte et qui ne couvre pas moins de quinze siècles (en gros, du X^e^ siècle avant Jésus-Christ au V^e^ après) nous montre le passage progressif d'*une culture de nobles guerriers* (c'est l'éducation homérique, chevaleresque dans son éthique comme dans ses techniques, à laquelle Sparte resta toujours attachée avec une obstination anachronique) à *une culture de scribes*, de type oriental. Mais, pour être simple, cette courbe n'en est pas moins originale. Et ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur que d'avoir su nettement dégager cette originalité. Après une montée assez rapide (du moins, la pauvreté de nos documents nous donne l'illusion de la rapidité — en fait, il s'agit d'une demi-douzaine de siècles, du X^e^ au IV^e^), la courbe se maintient longtemps, presque indéfiniment, au même niveau stable : c'est à peine si l'on peut dire qu'elle a fléchi (en Orient, du moins), lorsque la culture chrétienne, médiévale, née dans les monastères, vient relayer la culture antique.

On s'imagine trop souvent que la Grèce classique, et entre toutes les cités grecques l'Athènes de Périclès, surent créer un type de culture parfait, inimitable — et éphémère justement parce qu'inimita-

le —, qui ne pouvait qu'être défiguré dans les prolongements qu'on enterait de lui donner. Rien de moins exact. Et Marrou dénonce forement ce qu'il appelle un « mythe moderne ». C'est du fameux καλὸς ἀγαθὸς qu'il s'agit. Or, il ne saurait y avoir d'équivoque; jusqu'à la n du Ve siècle, celui-ci fut avant tout un sportif. Les choses chanent avec les sophistes : mais alors l'équilibre se renverse — et pour ongtemps l'éducation antique sera à dominante intellectuelle. La ynthèse parfaitement harmonieuse entre la beauté corporelle et la ensée spéculative, si chère à Nietzsche et aux néo-païens modernes, 'a guère existé que dans la pensée de Platon. Cela était assez normal u fond. N'ayons pas la naïveté de nous en étonner. Il n'est pas si isé de concilier le culte dévorant de la jeunesse et de la beauté phyiques et la rude ascèse des mathématiques ou de la dialectique. léfions-nous de certaines formules, séduisantes en apparence et qui nt pu avoir longtemps cours, mais qui méconnaissent la plus élénentaire réalité. Et remercions Marrou qui s'attache, au mépris d'un étichisme qui n'en est pas plus respectable pour être traditionnel, à e mythe — et aussi à plusieurs autres de moindre envergure.

Dans cette perspective, c'est à l'âge hellénistique qu'il nous faut echercher la forme classique de l'éducation antique. D'où le plan, u premier abord surprenant, que suit l'auteur : la deuxième partie, ui est aussi la plus importante de l'ouvrage (174 pages sur un total le 461) et la plus fouillée, est consacrée à l'éducation hellénistique. Rome devait se contenter d'adopter à peu près telle quelle cette forme l'éducation; et l'Église chrétienne elle-même s'en accommoda très ongtemps, du moins pour ce qui était du degré secondaire.

Pareille culture ne saurait donc être assimilée à une quelconque nstitution humaine, arbitraire et passagère, comme la société qu'elle était destinée à épauler. Comment ne pas être frappé, au contraire, par sa stabilité ? Qu'elle ait pu traverser dix siècles — et quels siècles de genèses et de maturations ! —, qu'elle ait pu servir en quelque sorte de commun dénominateur à des régimes aussi divers que ceux de la cité démocratique qui l'avait fait naître, puis des monarchies hellénistiques, du Haut et du Bas-Empire romain, et même, par-delà les invasions barbares, de Byzance, tel est proprement le miracle — auquel il faut bien tout de même que nous essayions de fournir une explication.

L'explication : c'est que cette culture reposait sur une idée exceptionnellement haute de l'homme, sur un idéal humain dont la fécondité paraît presque infinie. Il n'est pas sûr que nous en jugions toujours sainement aujourd'hui, nous que la technique est en train de grangrener jusqu'aux moelles. Aussi Marrou a-t-il raison de se faire, contre nous, lecteurs sceptiques du XXe siècle, l'avocat du système antique. Non qu'il le considère comme le seul possible. Comment n'apparaîtrait-il pas, ce système, qui marqua, en son temps, le triomphe du « littéraire » Isocrate sur le « scientifique » Platon, justement *trop exclusivement littéraire* ? Mais si nous devons le répudier, que ce ne soit pas du moins sans en avoir éprouvé la valeur en toute honnêteté (cette honnêteté qui est l'âme même de la spéculation historique). Car il est trop facile de dénoncer les excès des rhéteurs; aussi bien, les anciens eux-mêmes l'avaient-ils fait avant nous. Mieux vaut voir ce que le bien-dire représentait pour eux : or, ce n'était rien moins que le *bien-penser*, et, en fin de compte, le *bien-vivre*. « La parole convenable est le signe le plus sûr de la pensée juste », déclarait, non sans raison, Isocrate; elle est aussi le plus sûr stimulant de

l'action juste. Et un rhéteur d'Autun, au temps de Dioclétien, pouvait encore déclarer, sans craindre d'être démenti, que « les lettres sont le fondement de toutes les vertus » : toute l'antiquité a pensé de même.

Mieux encore : l'antiquité n'a pas ignoré *une religion de la culture*. Et c'est bien ce qui est le plus fait pour dérouter les techniciens barbarisants que nous sommes. A l'historien qui nous le réclame, ne refusons pas un peu d'humilité : cela peut nous être salutaire. Les Grecs en vinrent assez naturellement à concevoir la vie du lettré ou de l'artiste comme le bonheur suprême. Bonheur d'ici-bas qui était aussi une promesse de bonheur outre-tombe. A qui l'accès aux sphères astrales, au monde souverain des Idées aurait-il été ouvert sinon à ceux qui avaient sanctifié leur âme au service des Muses — qui non seulement l'avait sanctifiée, mais l'avait purgée de toute sa pesanteur matérielle, l'avait préparée à jouir de la béatitude.

L'Antiquité a à peu près ignoré, et volontairement ignoré, l'enseignement technique. Je ne nie pas que ce n'ait été une faiblesse. Avouons pourtant que ce fut aussi une force. Elle a pensé qu'il suffisait à l'école de former des hommes, des hommes « à l'esprit droit et délié », des hommes pleinement humains; cela fait, le reste ne devait plus être qu'affaire de pratique. Nous avons choisi une autre voie, à peu près opposée; nous avons promu, ou nous sommes en train de promouvoir, la technicité au rôle de fin, nous lui sacrifions un peu plus chaque jour les « humanités », qui sait même si le législateur ne va pas les étrangler demain comme on l'y invite. Pour sûrs que nous soyons de notre voie, de l'idée que nous nous faisons de l'homme, nous n'avons assurément rien à perdre et nous avons peut-être quelque chose à gagner à la confrontation à laquelle Marrou nous convie.

Cette façon d'écrire l'histoire ne sera sans doute pas du goût de tout le monde. On s'est accoutumé dans beaucoup de milieux à une histoire plus sereine, résolument coupée du présent, sinon de l'humain. A mon avis c'est celle de Marrou qui est la bonne ou, pour mieux dire, qui est la seule digne du nom.

MAURICE CRUBELLIER.

Calendrier

21 juillet. — *Belgrade :* Important discours de Tito au Congrès du parti communiste yougoslave.

23 juillet. — *Berlin :* Réforme monétaire en zone orientale et à Berlin. — *Sofia :* L'U.R.S.S. réduit de moitié le montant réclamé à la Bulgarie au titre des anciens avoirs allemands.

24 juillet. — *Paris :* L'Assemblée nationale vote l'investiture de M. André Marie.

26 juillet. — *Washington :* Par décret, le président Truman abolit les discriminations raciales dans l'administration fédérale et dans l'armée.

29 juillet. — *Belgrade :* Tito est réélu secrétaire général du parti communiste yougoslave. — *Londres :* Ouverture des XIVe Jeux olympiques. — *Tananarive :* Reprise du procès des cinq parlementaires malgaches.

30 juillet. — *Belgrade :* Ouverture de la conférence du Danube.

2 août. — *New-York :* Ouverture de la première convention du parti communiste américain depuis 1945. — *Sofia :* La Bulgarie dénonce l'accord franco-bulgare de 1936 concernant le statut des écoles françaises et décide la fermeture de toutes les écoles étrangères. — *Bucarest :* Fermeture des écoles étrangères en Roumanie.

4 août. — *Paris :* L'Assemblée nationale décide d'étendre aux étudiants le bénéfice de la Sécurité Sociale. — *Bucarest :* Entrée en vigueur d'une loi sur les cultes prohibant « toute intervention étrangère sur le territoire roumain » dans ce domaine.

6 août. — *Moscou :* M. Molotov s'entretient avec les représentants des puissances occidentales. — *Tel Aviv :* Israël propose l'ouverture de négociations directes avec les États arabes.

9 août. — *Lille :* Grève dans les houillères du Nord pour protester contre les projets Reynaud.

11 août. — *Paris :* L'Assemblée nationale vote les projets Reynaud.

13 août. — *Nankin :* La Chine et les États-Unis reconnaissent le gouvernement provisoire de la Corée du Sud.

17 août. — *Chambéry :* Le Conseil général de la Savoie proteste contre la rétrocession à l'Italie d'une partie du plateau du Mont-Cenis. — *Stockholm :* Ouverture du Congrès de la Croix-Rouge internationale.

18 août. — *Belgrade :* Clôture de la conférence danubienne. L'U.R.S.S. et les pays riverains signent la nouvelle convention; la France, les États-Unis et la Grande-Bretagne s'y refusent.

20 août. — *Paris :* Le Cartel de baisse rompt les négociations avec le gouvernement.

23 août. — *Moscou :* Entrevue des représentants des puissances occidentales avec le maréchal Staline.

25 août. — *Saint-Sébastien :* Entrevue Don Juan-Franco.

26 août. — *Berlin :* Manifestations communistes contre le Conseil municipal de la capitale.

28 août. — *Paris :* Démission du gouvernement Marie. — *Wroclaw* (Pologne) : Clôture du Congrès des intellectuels pour la paix. — *New-York :* Le Conseil général de Russie quitte les États-Unis.

31 août. — *Paris :* M. R. Schuman reçoit l'investiture de l'Assemblée.

1er septembre. — *Interlaken :* Ouverture du deuxième congrès de l'Union parlementaire européenne.

2 septembre. — *Paris :* M. R. Schuman renonce à former le gouvernement. — *Tananarive :* Au procès des chefs de la rébellion malgache, les avocats de la défense se retirent définitivement.

3 septembre. — *Prague :* Mort du président Édouard Bénès.

4 septembre. — *Moscou :* L'U.R.S.S. propose la réunion d'une conférence des quatre ministres des Affaires étrangères pour régler le sort des colonies italiennes. — *Amsterdam :* Abdication de la reine Wilhelmine.

5 septembre. — *Paris :* Formation du deuxième cabinet R. Schuman.

6 septembre. — *Luxembourg :* Ouverture du congrès du fédéralisme mondial. — *Varsovie :* Le président Bierut remplace M. Gomulka, secrétaire général du parti ouvrier polonais, accusé de « déviation ».

7 septembre. — *Paris :* Mis en minorité devant l'Assemblée nationale, le gouvernement R. Schuman démissionne.

8 septembre. — *Stockholm :* Conférence des ministres des Affaires étrangères des pays scandinaves.

10 septembre. — *Paris :* M. Queuille est investi par l'Assemblée nationale.

11 septembre. — *Karachi :* Mort de Djinnah, fondateur et gouverneur général du Pakistan.

13 septembre. — *Paris :* Ouverture, au Quai d'Orsay, de la conférence des Quatre sur les colonies italiennes. — *Nouvelle-Delhi :* Les troupes indiennes pénètrent dans l'État d'Hyderabad.

14 septembre. — *Paris :* Le cabinet Queuille se présente devant l'Assemblée nationale. Le R.P.F. lance une vaste campagne « pour le salut public ».

15 septembre. — *Londres :* L'Angleterre ralentit sa démobilisation.

16 septembre. — *Paris :* Les grèves s'étendent sur tout le territoire.

18 septembre. — *Grenoble :* Bagarres sanglantes lors du passage du général de Gaulle. — *Jérusalem :* Le comte Bernadotte, médiateur de l'O.N.U., est assassiné.

CULTURE

HENRI BARS. *Charles Du Bos Européen.*

JACQUES LONCHAMPT. *Le « Journal » de Charles Du Bos.*

Les échanges de plus en plus nombreux entre les nations nous conduisent-ils vers une rencontre et une fusion des cultures ? La vie et l'œuvre de Charles Du Bos seraient alors d'un précurseur. Qualités et faiblesses gardent pour nous valeur d'avertissement.

Le Mouvement littéraire, par M. CARROUGES.

Musique, par E. DAMAIS.

Théâtre, par H. GOUHIER.

Cinéma, par A. BAZIN.

Livre

Calendrier, par G. BORGEAUD.

CHARLES DU BOS EUROPEEN

Dans son *Histoire de la Littérature française*, Thibaudet « met à part le curieux homme qu'est Charles Du Bos » : la formule rend à merveille le mélange d'estime et de surprise un peu narquoise qu'il doit provoquer chez un Français d'atavisme paysan et de culture classique, même si, comme c'est le cas, ce Français est philosophe, vénère Platon et reconnaît Bergson pour son maître. Il était réservé à l'homme qui ne connaissait pas le sens du mot étranger et voyait en tout écrivain un prochain au sens évangélique du terme d'être considéré dans son propre pays comme une curiosité.

Vue à vol d'oiseau, son œuvre ne fait à notre littérature qu'une place médiocre, et dans l'éveil de son esprit l'étranger tient le premier rôle. Sur une vingtaine de noms d'écrivains, de penseurs ou d'artistes qui formèrent pour lui la constellation souveraine, c'est tout au plus si quatre ou cinq sont de chez nous. Encore s'agit-il d'écrivains confidentiels : Joubert, Constant, Guérin. Dans l'âge classique, je ne vois guère que nos écrivains religieux qui lui aient été très familiers : Pascal surtout, puis Bossuet. Les autres, il ne les lisait guère que par devoir — sauf, d'une manière assez inattendue, La Bruyère. Le XVIII[e] siècle est à peu près tout entier hors de son univers; il faudrait en dire presque autant du romantisme français. Dans le XIX[e] siècle se détachent pour lui, outre ceux que j'ai nommés plus haut, ces gloires à retardement : Stendhal et Baudelaire. Il témoigne quelque part le regret de n'avoir pas connu les symbolistes, sait presque bondir. Et si nous réfléchissons à ce que fut mais on ne voit pas que cela lui ait vraiment manqué. Un mot de Claudel sur Rimbaud, « génie à l'état pur », le faipour ses contemporains, Rivière par exemple, le Paris d'a-

t 1914, c'est outre-Manche, c'est outre-Rhin qu'il faudra ur lui en chercher l'équivalent : c'est Oxford où s'ouvrit ur lui le paradis des lyriques anglais, c'est le Berlin de 5, avec Simmel, Stefan George et Hofmannsthal. Et ses is maîtres, après Bergson, ce furent Keats, Walter Pater Henry James.

après cela, on n'est pas beaucoup plus avancé lorsqu'on appelé que sa mère était Anglaise. Il était normal, sans te, qu'il se sentît de plain-pied avec les écrivains bri- niques. Mais, en Sainte-Beuve, autre exemple du même , la chose n'a pas été de très grande conséquence. Il avait lquefois le sentiment d'être chez lui en Angleterre plus partout ailleurs, non seulement parmi les êtres, mais mi les choses. Mais on peut se demander s'il n'entrait quelque illusion dans ce sentiment. Lorsque, après une gue interruption, il recommença à écrire en anglais, sque, avec ravissement, il s'aperçut qu'il le pouvait, sage de cette langue lui fut quelque temps plus facile et nme plus naturel que celui de sa langue maternelle. is, avec l'accoutumance, il lui devint également pénible crire dans l'une et dans l'autre. S'il avait habituellement u en Angleterre, ses réactions eussent été différentes, et taines petitesses du caractère anglais, qui ne lui échap- ent nullement, l'auraient trouvé aussi sévère que nos auts nationaux.

Insoucieux de fournir des armes à ceux qui voudraient refuser la qualité de Français et d'Anglais, à ceux qui udraient faire de lui un être dénationalisé, il s'est qualifié -même de « bilingue dans le moins bon sens du terme ». lui arrivait aussi de dire que, par telle profonde tendance sa nature, il ne se sentait chez lui qu'en Allemagne. Tout a ne simplifie pas le problème.

Il rangeait probablement le patriotisme dans la catégorie ces sentiments naturels qu'il est entendu que tout le nde éprouve, mais qu'il avouait, lui, ne point éprouver. is nous avons la preuve que ce sentiment existait en lui, 'il était seulement endormi. Il s'est réveillé deux fois ns son existence, c'est-à-dire aussi souvent qu'il était cessaire pour éclairer ce point : Charles Du Bos avait-il core des racines ou en était-il assez dépourvu pour se oire le droit de rester au-dessus des mêlées ? Il est signi-

ficatif que cet homme qui aimait l'Allemagne, qui nourrissait même pour le génie allemand, pour les plus caractéristiques de ses représentants et pour la manière de sentir allemande une dilection singulière, ait réagi lorsque l'Allemagne intervenait dans les affaires de l'Europe, d'une manière aussi nettement opposée à celle d'un Romain Rolland ou d'un Fabre-Luce : il professait à l'égard du premier la plus solide antipathie, mais il avait subi l'influence du second. En 1938 comme en 1914, il éprouva ce sentiment « peut-être de la nature d'une douleur » dont a parlé Valéry. Il était en Amérique lorsque les événements qui précédèrent Munich mirent l'Europe au bord de la guerre, et sa réaction immédiate fut d'abandonner sa chaire — avec elle ses moyens d'existence — « pour pouvoir aussitôt regagner la France avec les [siens] et partager le sort de tous ». Libre à d'autres d'interpréter cette attitude comme un illogisme et comme un obscur retour aux tendances du groupe. Mais le livret de *Commentaires*, qui naquit de cet épisode et sur lequel nous reviendrons, rend le son d'une authentique et bouleversante expérience spirituelle.

Qu'il aimât la France d'ailleurs, même en dehors des heures où elle était menacée, nous en avons la preuve en maint passage de son journal. A défaut de cet Éloge de la France qu'il voulait écrire, — il semble bien que chez lui l'impossibilité de composer fut en raison directe de la profondeur de la source, — on lira les admirables pages où il en a évoqué le « visage monumental », la stature, le silence, ou celles que lui inspirent nos campagnes et nos primitifs. Chose bien remarquable : l'admiration de cet homme ultra-civilisé, nourri de ce qu'ont produit de plus raffiné les cultures modernes, cette admiration allait directement aux couches primitives, aux assises profondes de la France. Si peu populaire qu'il fût, c'est l'âme populaire qui le touchait, non point, comme il arrive, — snobisme ou poncif, — le fruste, le grossier, le gaulois; mais, au contraire, une politesse plus exquise parce que muette, une noblesse qui n'est jamais mieux perceptible que lorsqu'elle s'ignore.

Mais c'est exceptionnellement qu'il parle ainsi, et toujours avec le soulagement d'un homme qui, sévère par devoir, éprouve enfin le plaisir de louer. « Dans mon pays, reconnaît-il, mon rôle et ma tâche d'écrivain m'obligent

s cesse à mettre... — et plus que je ne souhaiterais —
cent sur les limites de l'esprit français. » Formé par des
tures très diverses, il était au point juste pour apprécier
ctement certains caractères singuliers de cet esprit, que
is sommes habitués à considérer comme des privilèges
où il voyait autant de lacunes. J'avoue qu'il a, passagè-
ent, pu se montrer injuste : il en aurait convenu lui-
me. On discerne parfois chez lui, à notre égard, une
patience qu'il déguise mal, ou plutôt qu'il ne cherche
me pas à déguiser. Certain milieu qu'il fréquentait ne
tifie d'ailleurs que trop de tels mouvements d'humeur.
'ensemble des résistances qu'il opposait à une certaine
nce ont pour commune origine l'alliance séculaire entre
sprit français et l'esprit classique, alliance à peine moins
lissoluble et de même espèce que celle qui rend l'esprit
ssique solidaire du jansénisme. En Du Bos, tout proteste
tre les postulats fondamentaux du classicisme : souci de
nposition, art de ne pas tout dire. Encore moins pouvait
agréer cet impérialisme de la raison qui domine le
II[e] siècle et pousse jusqu'en notre temps de si forts ra-
aux. A partir de Descartes, toute la spiritualité naturelle
trouve mobilisée, absorbée par le discours. Et, pour Char-
Du Bos, la spiritualité authentique se définit par sa
nscendance à l'égard de tout l'ordre spéculatif. Il n'a
ns doute pas tort si l'on constate la tendance invincible
i, chez nous, transforme en abstractions les réalités spi-
uelles et jusqu'à Dieu même... Mais, enfin et surtout, ce
'on appelle classicisme, c'est peut-être aussi un complexe,
ficile à débrouiller, d'humilité et d'orgueil.

Chose singulière : qu'il s'agisse du plan éthique avec
ntaigne, du plan philosophique avec Descartes, du plan
hétique avec Boileau, le Français classique part d'un acte
humilité : il se défie de sa raison, de sa volonté, de son
ût individuel et spontané. Mais il ne peut s'empêcher de
ir dans l'hybris. Il transpose dans l'absolu la déficience
e son expérience personnelle lui a fait découvrir et il
ifie la parcelle de vérité qui, subrepticement, lui a permis
tout sauver. Bornons-nous au domaine des lettres et de
civilisation générale. Cet assujettissement à l'impératif
cial en matière de goût et d'usage, dont quelques résultats
ns doute ont été beaux, il a pour rançon une série de

refus et de petitesses. C'est « l'horreur de la grande originalité » : qu'on se rappelle Malherbe biffant Ronsard, Voltaire traitant Shakespeare de sauvage, Lemaître ridiculisant Mallarmé. C'est encore la peur du pathétique spirituel, commune aux anti-Pascal de tous les siècles. C'est l'introduction des catégories sociales dans les affaires de la vie intérieure. Et c'est enfin, plus que tout, la peur d'être dupe.

D'où un certain manque d'hospitalité chez ce peuple le plus capable de sympathie. Il se défend contre ce qu'il a de meilleur : l'émotion et l'accueil. Il se forclôt dans sa généralité, paradoxalement il la cultive comme une différence. Il se raille de ce qu'il appelle son snobisme et il fait de la xénophobie par crainte d'avoir mauvais goût, comme d'autres de la neurasthénie par crainte d'être trop gais. Ce qu'il ne comprend pas aussitôt, ce qu'il sent étrange, il le déclare étranger et le rejette avec mépris. Et il s'estime de son incompréhension. Dans la vaste rencontre des cultures qui caractérise le monde moderne, il s'est ainsi montré, en certains de ses représentants, infidèle à sa mission séculaire de fédérateur. Cela se complique des interférences du nationalisme : c'est un fait que le Français, surtout cultivé, répugne à toute forme d'européanisme qui ne soit pas à dominante française. Et celui qui ne se tient pas à cette attitude hautaine, un peu sectaire, mais qui s'*intéresse* aux littératures étrangères, trop souvent leur apporte, avec une demi-mauvaise conscience, un goût du pittoresque pour lui-même qui les lui fait considérer comme des bibelots.

Aussi opposé à l'exotisme du XIX[e] siècle qu'au nationalisme, Charles Du Bos a été un grand Européen dans la mesure où revivait en lui une tradition française beaucoup plus ancienne que le romantisme et le classicisme. C'est aux beaux temps de l'Université de Paris, lorsque l'Allemand Albert et l'Italien Thomas enseignaient sur la montagne Sainte-Geneviève, que nous reporte sa conception d'une Europe spirituelle. Il a déclaré un jour que, en littérature, le mot « étranger » n'avait pour lui aucun sens, ce qui, pour les savants du XIII[e] siècle, n'avait pas même besoin d'être dit. Espérons qu'il fera un jour, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, figure de précurseur. Quarante ans

Intimité avec les plus hauts génies de l'Europe, qu'il avait chacun dans leur langue, lui permettaient — à lui, omme lent et précautionneux — de ces raccourcis éblouis-nts où Shakespeare, Keats, Dante et Gœthe sont caractéri-de la manière la plus juste et la plus profonde. En lui ssi, pour reprendre les propres paroles qui lui servaient à er Hofmannsthal, Nietzsche et Shakespeare « vivaient ne vie aussi profonde et du même mode de vie » que scal.

Il ne se contentait pas de cette communion avec les grands orts dont les œuvres, suivant la formule de son homonyme XVIII[e] siècle, l'abbé Du Bos, forment la « bibliothèque mmune des nations ». Il donnait aux civilisations en mar-e une attention qui se traduisait par de nombreuses ami-s. Il avait avec John Middleton Murry et Ernst-Robert rtius des relations très étroites. Beaucoup mieux connu et précié ailleurs que dans son propre pays, il recevait la site de pèlerins de Paris. Un an avant de mourir, Rilke vnait à lui, envoyé par Gide. Lorsque Peter Wust fit son lerinage de converti au pilier de Notre-Dame auprès du-uel Claudel avait reçu la visitation de Dieu, Charles Du os est un des deux hommes en qui il alla saluer l'intelli-nce catholique française. On pourrait donner beaucoup autres noms, mais il faut écarter ici une confusion pos-ble.

Il existe des écrivains qui jouent le rôle de truchements tre les littératures; ils savent plusieurs langues et sont les rtisseurs qui préparent et encouragent les rapports par-uliers, les traductions par exemple. Edmond Jaloux et léry Larbaud ont rempli de manière différente, mais avec nneur, ce rôle utile. Du Bos, pendant les premières nées de sa production, avait exercé une activité de ce nre et se concevait comme un trait d'union entre la rance et l'Angleterre. Il dirigea même, chez Plon, une llection d'auteurs étrangers, qui n'a malheureusement s été poursuivie, et fut quelque temps le secrétaire de la ciété Shakespeare. Mais toutes ces besognes, par lesquelles essayait de résoudre l'antinomie tragique entre sa voca-on et la nécessité de gagner sa vie, ne résolvaient nulle-ent cette antinomie et le laissaient aux deux points de vue galement insatisfait. Comme il en convenait avec humour,

les seuls lecteurs de ses chroniques du *Gaulois* étaient les auteurs dont il parlait et auxquels il adressait ses articles. Un tel échec est aussi bien dû à des qualités positives qu'à des lacunes. Pour être un bon agent de relations entre les cultures, peut-être faut-il manquer de certains dons qui lui étaient magnifiquement départis. Mais il faut aussi le goût de l'actualité et le sens aigu des courants littéraires qui sont une forme du sens social. Il n'y a pas plus de sens à blâmer Charles Du Bos de n'avoir pas été un tel agent qu'à blâmer un oranger du Canada de ne pas porter des pommes reinettes. Mais comme nous revenons ici à l'une de ses impossibilités fondamentales, il ne peut être infécond de nous y arrêter.

On dirait que tout élargissement de la critique doit se compenser par un appauvrissement. En reniant la notion d'étranger, Charles Du Bos faisait tomber bien des barrières, mais tout se passe comme si la nouvelle dimension-espace venait se substituer à une dimension-temps traditionnelle jusqu'alors. Je ne parle même pas du fait que son regard remonte rarement au-delà du XIX[e] siècle, à peu près jamais au-delà du XVI[e] siècle — de toute l'antiquité, seuls lui étaient familiers quelques philosophes : Platon, Plotin et Marc-Aurèle; car on peut avoir le sens de l'histoire sans s'occuper du passé lointain. C'est l'histoire même, comme histoire, me semble-t-il, qui n'existe pas pour lui. Je ne suis pas sûr qu'il ait eu lui-même nettement conscience de cela. Il a dit quelque mal de l'histoire littéraire, « un des genres qui au mieux favorise la paresse de l'esprit »; mais, à l'occasion, il ne recule pas devant quelques vues historiques. Seulement elles ne sont jamais originales, ce qui est rare chez lui, et semblent inconsciemment accordées au goût du jour. Ses intuitions authentiques atteignent toutes des êtres détemporalisés, munis du minimum de références à un climat historique. On peut aller plus loin : l'aspect de sédimentation, inséparable pour la plupart d'entre nous de l'idée de culture, cette conscience que, à l'origine de notre vie spirituelle, il y a des assises anonymes déposées par le courant des siècles, il me semble que cela lui était inconnu.

La constatation est curieuse à faire à propos d'un homme que l'on est obligé par ailleurs de caractériser par la durée,

la mémoire. Mais durée intérieure, mémoire personnelle, et qui ne se découvre aucun rapport essentiel avec la durée sociale. Charles Du Bos devait l'éveil de son esprit à l'*Essai sur les Données immédiates*, mais, parmi les diverses zones où se meut l'intuition bergsonienne, il en est une qui lui demeura toujours close, celle de *L'Évolution créatrice* : ouvrage que nomme au contraire spontanément Thibaudet quand il veut référer sa propre critique à une philosophie.

Quand vous quittez les riches cultures de Thibaudet, avec leurs floraisons, caduques sans doute mais nourrissantes, renouvelées suivant le rythme des saisons, et que vous montez par les sentiers abrupts d'*Approximations* vers des sommets où ne règne plus que le temps imperturbable des astres, vous éprouvez que l'air se fait rare en même temps qu'il se purifie. Ici tout est comme au début du monde; la vie n'est pas absente, mais on ne l'y rencontre que sous ses formes les plus hautes ; passée la zone où frémissent les mélèzes toujours verts, la terre végétale elle-même disparaît, et sur le resplendissement des neiges ne s'avance plus que l'homme dans sa volonté d'indépendance. Tout l'ordinaire, tout le saisonnier et le quotidien a disparu; il ne reste plus que ce qu'on a toujours vu et ce que jamais on ne verra deux fois : l'éternel et l'unique. C'est un climat où tous ne peuvent pas respirer et où presque personne ne peut vivre continûment.

Aussi ne trouvera-t-on chez lui ni philosophie sociale ni philosophie de l'histoire, ces deux assises indispensables d'une pensée politique profonde. Avec moins de générosité, moins d'attention scrupuleuse à la vérité de la vie, il aurait peut-être versé dans une sorte d'intemporalisme qui était bien une pente de son esprit. Mais, en fait, il n'a pas été ce personnage anachronique dont on pût concevoir l'existence en n'importe quel point de l'histoire. Il s'est senti dans les profondeurs un moderne, et plus il reculera dans le passé, plus apparaîtra l'appel qui le voulait à ce moment de la durée. Nous savons aujourd'hui qu'il n'a pas ignoré les problèmes de l'ordre politique et social; il a connu toutes les angoisses d'une Europe finissante. Seulement les réponses qu'il pouvait fournir à cette angoisse, à ces problèmes, n'ap-

partenaient pas à l'ordre politique, et s'il peut aider une Europe nouvelle à naître, c'est par d'autres voies.

J'ai déjà fait allusion à ces pages dans son journal qu'on a publiées à part sous le titre de *Commentaires*. Jusqu'à plus ample informé, je les tiens pour son testament : à l'exception d'un journal de février 1939, elles sont, en effet, parmi les écrits publiés, le dernier en date. Et le titre est ici d'une justesse éclatante. Si Charles Du Bos n'a jamais rien fait d'autre que de commenter, s'il a été, beaucoup plus qu'un critique au sens ordinaire de ce mot, un grand commentateur, nulle part ne s'est mieux manifesté l'effort pour serrer avec son esprit, pour étreindre de toute son âme une vérité qu'il n'estimait pas lui appartenir. Au lieu qu'il commente généralement des textes, il commente ici des événements. Mais toutes ces pages, à leur tour, peuvent apparaître comme le commentaire de l'une d'entre elles, comme la lecture intensément approfondie d'une phrase qui était montée, tout inspirée, de son cœur à sa plume : « En deçà de cette communauté sans analogue qu'est la Communion des Saints, tout *collectif* est un *mythe*, et si la Communion des Saints est tout le contraire, c'est qu'elle est la communauté d'âmes non interchangeables, dont chacune est unique, dont toutes sont créées par Dieu, et n'ont au-dessus d'elles que Dieu. »

Tout concourt à revêtir de majesté ces paroles de Charles Du Bos : le lieu où elles furent écrites, ce pont de bateau entre Europe et Amérique; le moment, une heure particulièrement tragique du destin du monde et l'heure avant-dernière de sa vie; mais plus que tout le thème, qui est en un sens l'unique thème de son œuvre et le leitmotiv de sa vie. Dès sa jeunesse, il avait reçu de Nietzsche ce message : « Il n'y a pas d'autres vérités que les vérités individuelles. » Et ç'avait été longtemps son seul *credo*. En 1932, il disait aux auditeurs de son cours : « Aux manifestations de ce que les Allemands appellent le *Zeitgeist*, l'esprit d'un temps, je porte une indifférence qui n'a d'égale que mon amour pour les individus. » Onze mois, jour pour jour, avant sa mort, en mer, dans la pleine paix de l'âme, mais en communion avec l'angoisse du monde, il écrit pour lui-même : « Tout *collectif* est un *mythe*. » Et la Communion des Saints

fait pas même exception, car elle n'est pas un collectif, e, elle est une communauté.

Il est vrai que, deux semaines plus tard, il se reprend, il grette, il s'accuse, avec cette excessive conscience qui ne raîtra ridicule qu'aux sots. C'est le moment où les nations Europe sont en train d'abandonner l'une d'elles et la tra- die tchèque lui rend tout à coup évident le droit des tions à l'existence. Mais prenons ici sa défense contre -même. Si, dans la vie quotidienne des nations, c'est le llectif qui règne, tyrannique et anonyme, il est des heu- où une nation se retrouve communauté, société de per- nes non interchangeables, toutes uniques, si chacune est pelée à donner son sang pour les autres. Elle se retrouve le pour elle-même et elle apparaît telle à toute personne ne autre nationalité dont l'esprit n'est pas obscurci par propres mythes. Charles Du Bos venait de l'éprouver ur la Tchécoslovaquie; quelques jours plus tard, il allait prouver pour la France.

Il écrivait en 1934 : « Il n'y a plus d'Europe. » L'un des emiers, il avait deviné que l'apparition de l'hitlérisme uit la mort de cette communauté spirituelle dont il était ne des plus grandes figures. Quatre semaines avant que tte mort ne fût pour tous une évidence, il mourait lui- même, et plusieurs ont pensé que sa disparition avait une leur de signe. Voilà huit ans qu'il est mort, c'est-à-dire 'il vit d'une autre vie, et l'Europe paraît plus loin que nais de ressusciter. Si un jour elle doit renaître, c'est 'il y aura eu pour la penser et la vouloir des politiques, s historiens, des économistes, des philosophes, mais elle aura pas eu moins besoin pour l'accoucher de ces esprits i ne sont ni historiens, ni politiques ni même philoso- hes, des esprits qui soient des esprits, des hommes qui ient des spirituels, c'est-à-dire des êtres « ouverts de utes parts » : car l'Europe n'est, en son essence, ni une dération, ni une race, ni un continent, ni une petite pres- 'île asiatique, mais une communauté spirituelle, un lieu échange et de dialogue entre les civilisations, ouverte sur us les horizons du monde et ouverte même, par quelques- ns de ses représentants, sur des horizons qui ne sont pas ce monde.

A défaut de tels hommes, et en attendant qu'ils naissent, nous avons ce grand mort, ce grand vivant. Parlant de l'attitude qu'aurait adoptée Charles Du Bos s'il avait eu la douleur de vivre les événements de 1940, Gabriel Marcel conclut splendidement : « Il y a pour moi comme un sacrilège à parler ici au conditionnel. En présence d'un être qui a aussi radicalement triomphé de la chair et du temps, le conditionnel est dérisoire, le conditionnel est impie. Il n'aurait pas été avec nous, il est avec nous, il vit, et non pas *dans* notre pensée, car cette pensée il est de ceux qui la nourrissent et l'entretiennent. » Si de telles paroles ont un sens, l'œuvre de Charles Du Bos, fait de morceaux inclassables, a désormais atteint cet intemporel, ce ciel des fixes, cet empyrée, où il voyait monter l'œuvre des hommes de génie. Elle le doit, parmi bien d'autres raisons, à son inachèvement même.

Dans son cabinet de travail de l'île Saint-Louis, où lui parvenaient les appels des sirènes de bateaux, il a perçu, plus exaltants encore, ceux que lancent à travers les espaces et les âges des êtres qui ont reçu le don d'exprimer ce que les autres sentent. Il a passé sa vie à les écouter, à les *approcher* avec un respect *infini* : l'adjectif n'est pas ici une hyperbole. On a beaucoup épilogué sur le titre d'*Approximations*, pour en louer la modestie ou pour en tirer parti contre l'auteur. Au fond, détracteurs et admirateurs s'accordaient à y voir un synonyme d'*à peu près*. En fait, toutes les démarches de Du Bos visaient au centre, mais le beau titre d'*Approximations* n'implique pas seulement l'idée de direction vers, il implique aussi l'idée que, quelle que soit la justesse de la direction, il reste toujours une distance, et même une distance incommensurable qui ne trouve guère d'analogue que dans celle qui nous sépare des astres, la route qu'on ne finira jamais de parcourir d'un absolu à un autre absolu.

« Chaque grand artiste est créé comme un monde » : ce mot de Poussin, qu'il cite dans son journal à propos du *Quintette* de Franck, Charles Du Bos aurait mérité de l'inventer et il lui convient doublement. D'abord chacun de ceux vers lesquels il levait son regard, chaque grand poète lui est apparu avec ce caractère de totalité et d'unité solitaire à quoi nous pensons lorsque nous prononçons le mot

monde. Et puis son œuvre à lui est aussi un monde, solument à part dans tout l'ordre littéraire, un monde e l'on ne finira jamais d'explorer, total et pourtant vert, qui en fait pressentir d'autres. Albert Béguin marque, dans un très bel essai, que Charles Du Bos nous fait cadeau, après leurs auteurs, d'un certain nombre de rases qu'il citait sans cesse et dont il a renouvelé le sens squ'à le rendre inépuisable. Le mot de Poussin, pour moi, justement de ceux-là. Mais il faut dire plus : il ne nous pas seulement donné ces phrases, il nous a donné après eu ceux qui les avaient prononcées; il nous a donné Jourt, il nous a donné Constant, il nous a donné Baudelaire, nous a donné Gœthe. Et il nous a fait un cadeau plus yal encore en nous donnant l'univers qu'ils composent, dehors de toutes classifications d'écoles, d'époques, de tionalités, comme des astres qui dans la solitude nocrne « accomplissent avec majesté leur propre révolution ».

HENRY BARS.

LE *JOURNAL* DE CHARLES DU BOS
(tome II)

Les *Extraits d'un Journal* de Charles Du Bos, malgré leurs trésors de pénétration psychologique et les problèmes où ils introduisaient, laissaient cependant le lecteur insatisfait devant des portraits inachevés, encore à demi confondus avec le marbre, devant cette vie de conscience fixée et solidifiée dans sa transformation incessante. Ces feuilles détachées d'une œuvre de tous les jours avaient pour résultat de présenter des jugements définitifs et objectivés là où il n'y avait mention que d'un certain rapport du sujet envisagé à Du Bos. Le *Journal*, dans son ensemble, vient effacer cette impression, en plaçant l'œuvre de Du Bos sur le plan réel où elle se déroule : la pensée continue d'un être en dialogue avec le génie. Plus que de la critique, le *Journal* de Du Bos est la vie des auteurs dans la tête de l'écrivain, ou, si l'on veut, c'est la critique à travers la vie d'une âme.

De même en ce qui concerne la vie intérieure de Du Bos. Les *Extraits d'un Journal* juxtaposaient des écrits de dates parfois lointaines et ces textes paraissaient froids, d'une méditation purement intellectuelle, parce qu'on ignorait les liens qu'ils tissaient avec la réalité de tous les jours et que le *Journal* complet nous révèle maintenant. Charles Du Bos était l'esprit le moins tranchant et le moins tranché qui soit, et l'on ne peut suivre son développement que tout au long des pages où chaque jour il faisait le bilan de son être, examinait où il en était vis-à-vis de lui-même et de ceux qu'il aimait : ses amis écrivains, peintres ou musiciens de tous les pays et de tous les temps. Jamais famille spirituelle ne fut plus étendue que la sienne, tant il vivait familièrement dans le climat des grands esprits, et c'est cette ouverture, cette acceptation totale qui rendait son esprit à la fois si riche et si nuancé, si sensible et merveilleusement ductile.

Inutile d'essayer de le connaître de loin; il renferme ses secrets sous un langage qui rebute ceux qui ne savent pas s'approcher de lui avec la même ouverture et la même familiarité que lui vis-à-vis des maîtres. Mais pour les autres, toutes ses contrées inti-

es sont ouvertes et cette langue qui paraissait, de loin, uniformément grise et analytique, s'ouvre, s'éclaire, s'avère merveilleusement poétique, forte et profonde.

*
* *

Le deuxième tome du *Journal* (1924-1925)[1] nous fait pénétrer cœur de la vie spirituelle de Du Bos. Jusqu'ici (le *Journal* blié ne commençant qu'en 1921), son être même n'était apparu 'en *filigrane* à travers toutes les manifestations de sa pen- réfléchissant sur les écrivains ou ses propres expressions. ais on n'avait pas atteint le fond de son âme, ce lieu central qui it la pluralité des « moi » objectivés tour à tour. Il semble bien contraire que ce tome du *Journal* marque une époque capitale ns sa vie intérieure. Depuis qu'il a abandonné le catholicisme, ns rupture brusque d'ailleurs et seulement par une absence nécessité intérieure, il n'a pas osé se poser la question essen- lle ou du moins il ne l'a pas jugé bon.

Dans mon cours, écrit-il le 25 juillet 1924, j'éprouve que certains s moments les plus émouvants sont dus au refus de me prononcer, la scrupuleuse sauvegarde de quelque autel central inoccupé maintenant.

Or il va sortir de cet état par une crise intime qui le force à n examen d'âme, à un approfondissement de son éthique, objet nique de ses méditations de l'été 1924. Et cette crise retentira travers toutes les années suivantes jusqu'à son retour à Dieu en 927.

Au fait, de quoi s'agit-il ? Essentiellement de la vie de Dieu lui. Du Bos est le contraire d'un athée. Il se définit « une thédrale désaffectée ».

Tout en moi, dit-il, est religion transposée, non point tant survince religieuse (j'étais tellement moins authentiquement religieux rsque je croyais), mais religion émue, en tous cas fortifiée infiniment de l'impossibilité de croire... La religion est en moi comme ce ein de sérieux qu'il me faut pour compenser le vide de la foi 2 juillet 1924).

Ainsi Du Bos apparaît bien comme une *anima naturaliter christana*, mais qui n'a pas reçu la touche directe, qui n'a pas reonnu le visage personnel de Dieu. Du Bos, si attaché à la peronne, à l'âme de ses semblables, avec leurs traits propres et leur

1. Éditions Corrêa.

originalité, — et pour cette raison incapable d'imaginer Di sous les traits abstraits du créateur cartésien, — se contenta sa doute, au courant de la vie, de laisser « désaffecter la cathédrale de son âme, tout en en réservant jalousement le tabernacle. R ligion sans Dieu, religiosité naturelle, il écrit plus tard (13 n vembre 1925) que

c'est à travers les grands hommes, à la faveur du climat dans lequ ils nous font vivre, à la faveur aussi du fait qui demeure toujou pour moi irréductible et indécomposable de leur génie, que toujou il me fut le moins impossible de remonter jusqu'à Dieu.

C'est autour de cela que tournent toutes les méditations d années 1924-1925 et notamment ce *Journal* capital du 2 juin 19 sur le mot *Est Deus in nobis*, qui vise, non tant à la définition d *deus* qu'à la description de son existence et de son rôle et surto à la responsabilité de Du Bos envers lui. Du Bos se dérobe enco devant la nécessité de se prononcer définitivement sur la natu du *deus*, Dieu ou l'âme divinisée, mais il sent déjà la nécessi de se régler sur cette réalité interne, d'observer une éthique to en fonction du vers de Claudel, encore voilé de mystère (utilisé par lui) :

Quelqu'un qui soit en moi plus que moi-même.

Sans vouloir pousser plus avant, il pense qu'il lui faut dès présent

se considérer comme ayant la charge de quelque chose, il serait plu exact de dire : de quelqu'un de plus précieux que soi-même.

De ce cheminement intérieur, nous ne trouvons pas l'aboutis sement dans ce tome du *Journal*, mais ces réflexions suffisent faire comprendre l'importance de cette période qui a ramen Du Bos au problème central que dorénavant il ne lâchera plu Le cheminement intérieur pourtant sera lent, pour l'épreuv de sa nouvelle vocation chrétienne. Ceci, non pour des raison d'éthique pratique, on le pense bien, mais en raison de nombr de scrupules spirituels[2] et aussi d'une certaine disposition d'es prit propre à Du Bos. Il serait trop long d'expliquer ici combie Du Bos en se donnant aux autres, en diluant son être à leu recherche, avait réellement éparpillé son moi jusqu'à ne plu

2. V. H. Debidour écrit excellemment, dans un article par ailleur très contestable du *Bulletin des Lettres* : « Le mot de *conscience*, au différents sens qu'il revêt, est celui qui résume peut-être le mieux s personnalité. »

oir, comme il l'écrit le 10 mai 1924, « s'il resterait quelque ose de lui quand toutes les dettes seraient payées à leurs créan-rs », les hommes de génie. Il lui fallait donc opérer un véri-le redressement intérieur, auquel cette crise contribue puis-nment.

Cette lenteur du retour vers Dieu, il faudrait encore l'attribuer a crainte de son esprit de reconnaître en Dieu « ce qui est argé par nous de couvrir nos manques, d'apporter l'explica-n là où elle nous fait défaut », ce qui, pense-t-il, serait une faite de l'esprit et une méconnaissance de la réalité de l'of-nde que l'âme doit faire à Dieu. La conversion de Du Bos a un mouvement insensible, mais ininterrompu, une « ap-oximation » toujours plus pressante, jusqu'au moment où il ostera doucement, où une légère secousse lui apprendra qu'il arrivé. Le fruit mûr alors se détachera de lui-même, le visage Christ se dévoilera et toute la fin de la vie de Du Bos ne sera un approfondissement sans cesse renouvelé de cette joie et de te lumière, jusqu'à l'entrée dans le royaume de Dieu. Déjà, le septembre 1924, Du Bos pouvait écrire :

Depuis hier, je sens que j'entre au port, que j'y entre avec toute a cargaison sans prix, que j'ai sauvé ma vie à l'instant même où tais au bord de la perdre.

JACQUES LONCHAMPT.

MUSIQUE

Disques.

Le Napolitain Domenico Cimarosa, qui, au cours d'une carrière musicale bien remplie, tint pendant quelques années le rôle de directeur de l'Opéra de Saint-Pétersbourg, sous le règne de l'impératrice Catherine II, fut peut-être un des compositeurs les plus heureux, le plus fêtés de son temps. Peut-être trop fêté, car, par un destin contraire, peu de gens aujourd'hui peuvent se vanter de bien connaître son œuvre. Si un de ses opéras bouffe, *Il matrimonio segreto*, est resté dans les mémoires, surtout d'ailleurs comme le titre cité inévitablement après son nom dans les manuels d'histoire de la musique, tout le reste de sa production : soixante-quinze opéras, cantates, sonates, etc., est oublié. Lacune que comble en partie les disques nouveaux parus à l' « Anthologie sonore » sous le numéro 138, qui nous présente quatre sonates en un seul mouvement excellemment jouées au clavecin par Ruggero Gerlin. On prendra grand plaisir à cette musique parée des grâces aimables et fleuries du style italien de ce XVIII[e] siècle finissant. Pages alertes, animées en lesquelles on aperçoit clairement le bien qui unit la vivacité scarlattienne au sens orchestral des symphonistes viennois (Haydn, par exemple). On s'attardera peut-être, ainsi que je l'ai fait moi-même, à l'audition de ce disque sur la sonate en sol mineur qui déroule un long récit mélodique orné de caractère sobrement mais gravement expressif.

Ceux qui aiment aller toujours plus avant dans la découverte du passé goûteront, j'en suis sûr, les deux disques AS. 139 et AS. 140 publiés par l' « Anthologie sonore », consacrés à quelques chants liturgiques de l'église russe d'avant Pierre le Grand, domaine encore inexploré. La reconstitution de ces documents vénérables, due à l'érudition de M. Ossorguine, directeur du chœur de l'Institut de Théologie orthodoxe à Paris, nous permet de connaître de la façon la plus authentique ces anciens monuments musicaux, où, sur la source antique byzantine, le génie et la piété russes ont ajouté leur sens inné de la pratique chorale.

Tour à tour, tropes, litanies, hymnes font alterner, selon la plus instinctive pratique liturgique, récits du soliste (*recto tono* ou orné de vocalises à l'orientale) et chœurs d'hommes à plusieurs voix saisissants de gravité intérieure. De plus, point n'est besoin d'insister sur la profondeur de sonorité extrêmement prenante de ces voix russes si caractéristiques. Publication qui prouve, une fois de plus, que l'intérêt historique ne va pas forcément à l'encontre du plaisir musical proprement dit.

⁂

Le disque est un moyen extrêmement précieux de documentation. Et l'auditeur, commodément assis dans son fauteuil, peut, en écoutant certains enregistrements, faire selon son gré des voyages dans le

emps ou en d'autres continents que le nôtre. Et aussi celui qui est ésireux d'étendre ses connaissances du monde y trouve le témoinage vrai de peuples lointains.

Mais, pour cela, il a fallu que d'autres, plus aventureux, se rendent ur place pour amasser cette documentation.

Ainsi la mission Ogooué-Congo, en 1946, parcourut le Centre de 'Afrique et rapporta plus de cinq cents enregistrements de musique ndigène, enregistrements réalisés par André Didier, Dominique Gaisseau et Gilbert Rouget, l'érudit musicographe attaché au Musée de 'Homme, un des spécialistes les plus éminents de la musique noire.

De cette vaste collection, trois disques (les premiers de ce genre dans le commerce courant) ont été publiés par les *Éditions de la Boîte à Musique*, témoins prodigieusement vivants de musique nègre et pygmée.

Tout ce monde africain, véritablement impossible à connaître dans sa vérité autrement que par ce moyen, est là présent, en ces danses, chants de bateliers, musique instrumentale, chants magiques, etc.

Ces incantations, pour s'attirer l'amitié des caïmans ou pour obtenir le succès à la chasse, nous reportent aux pratiques les plus antiques, les plus primitives de l'humanité, et ont leurs racines dans les premières et les plus spontanées manifestations de la musique.

Courtes formules répétées litaniquement en solo et chœur (répons) ou en deux chœurs alternés (forme antiphonique). Les deux chœurs se rejoignent aussi et produisent alors une surprenante polyphonie. Remarquer particulièrement *La Fête après la Chasse.* (disque 110, 2e face), où la formule mélodique : *la, si, la, fa* dièse, se superpose à cette autre courte phrase : *mi, ré, si, ré, mi*, effet saisissant. Je n'insisterai pas non plus sur la véhémence et la subtilité rythmiques de cette musique (voir premier disque, ensemble de xylophones).

Tous ceux qui sont curieux d'un art autre que notre musique occidentale doivent posséder ces trois magnifiques disques : B.A.M. 108, 109 et 110. Disques en lesquels on découvre un univers sonore qui, pour n'être pas familier, n'en est pas moins d'une éloquence troublante.

*
* *

Livre.

Beaucoup d'animateurs de spectacles dramatiques s'intéressent aux « chœurs parlés »; on a même tenté des offices populaires en se servant de ce moyen d'expression collective. Le livre de Jean Doat sur *La récitation chorale* (éd. Billaudot) est riche d'enseignements et constitue un guide sûr pour ceux qui pratiquent ou voudraient pratiquer la déclamation collective. Jean Doat, qui avait obtenu des résultats saisissants dans le *Meurtre dans la Cathédrale*, est un homme de théâtre qui aime et connaît son art, et ce manuel est un guide sûr qui englobe un panorama des différentes façons de parler un chœur, des réalisations déjà existantes, un classement des textes propres à la récitation chorale, une étude très fouillée sur la prosodie, sur le langage des règles, sur l' « orchestration », l'entraînement du chœur, etc.

Je partagerai aussi sa conclusion, à savoir que le chœur parlé ne prend sa pleine signification que comme élément dramatique collectif, c'est un moyen puissant à condition qu'il ne soit pas laissé au hasard, qu'il soit réglé dans ses moindres détails : choix de la corde

récitative, accord des voix, soin des nuances d'intensité, etc., et qu'il soit employé avec sobriété.

Remarquons en passant que toutes ces considérations sont d'ordre musical et analogues aux disciplines d'un chœur chanté.

Son emploi comme moyen de propagande est une déviation et n'aboutit à rien d'ordonné, de grand.

Émile Damais.

THEATRE

Au début d'une année dont les promesses variées encouragent peu l'optimisme, M. Jules Supervielle affirme que le théâtre est divertissement et que le divertissement le plus divertissant est poétique. Il suffit d'être engagé toute la journée : pour l'évasion du soir, un cheval volant nous attend.

Shéhérazade fut jouée d'abord au Palais des papes en Avignon. Au Théâtre Édouard-VII, il est beaucoup moins facile de nous montrer un cheval qui bat des ailes et surtout un palais qui le suit dans les airs. Pourtant, un intelligent jeu de lumières aide l'illusion. On a parfois un peu trop critiqué les décors et les costumes du peintre Pignon, qui fait ses débuts au théâtre, pas assez remarqué le dispositif scénique de M. Sonrel, qui tire parti d'un étroit espace. La musique de M. Darius Milhaud ajoute, de la façon la plus spirituelle, ces légères impressions sans lesquelles nous n'aurions pas tout à fait le sentiment de l'irréel. Car le merveilleux se heurte au corps de l'acteur, serait-ce Mme Silvia Monfort qui laisse au texte sa transparence ou M. Michel Vitold, si remarquable dans le rôle du sultan Shazénian qui « oscille entre la stupéfaction et l'abrutissement », comme lui dit si bien son frère Shariar. Cette *Shéhérazade*, mise en scène par M. Jean Vilar, illustre parfaitement la définition du théâtre comme une symphonie d'arts, et on admirera la justesse de leur accord, la précision et l'équilibre de leur composition.

La réussite même de l'expérience montre assez que la féerie a son lieu propre . le castelet des marionnettes. « L'appel de Shéhérazade au monde visible et invisible » est lancé aux poupées qui opposent, si l'on peut dire, la moindre résistance avec la moindre réalité aux songes du poète. Avec elles, le troisième acte qui se joue entre ciel et terre réveillerait plus facilement l'enfant que nous voudrions redevenir pour prendre à ces contes un plaisir extrême.

Cette suite aux *Mille et une Nuits* n'a point d'autre prétention que de broder de jolies scènes. On remarquera pourtant une discrète critique de la psychanalyse, qui prétend « regarder dans les âmes par le trou de la serrure ». Enfin, M. Jules Supervielle, à travers ses personnages de féerie, a une certaine manière de regarder les hommes à laquelle il faut bien donner son nom : la tendresse. Ce n'est pas ce qui s'appelle aujourd'hui « un dur ». Merci.

Henri Gouhier.

CINEMA

Coup d'œil sur les festivals de 1948

Les festivals vont-ils disparaître ? Après les cinq festivals de l'an dernier, nous n'en eûmes que trois cette année, dont ceux, mineurs, de Locarno et de Marienske-Lasné. Ceux-ci ont tiré, il faut bien dire, un lustre nouveau de l'absence de concurrence à Bruxelles et à Cannes. On ne saurait l'augurer à coup sûr, mais je crois que le succès des festivals de l'an prochain et particulièrement de celui de Cannes sera décisif. La multiplication des festivals et l'espèce de concurrence internationale qui s'en est suivi étaient ridicules. Si Venise, Cannes et Bruxelles ont été supportables l'an dernier, c'est que 1947 a été une année partiellement faste dans la production internationale, surtout pour la France et l'Angleterre. On se demande par contre avec terreur quel aurait été notre sort si nous avions dû en passer cette fois-ci par trois festivals importants. En particulier, on se demande ce qu'aurait envoyé la France.

Car ce qui ressort incontestablement du festival de Venise 1948, c'est la mortelle médiocrité de l'ensemble de la production mondiale depuis l'an dernier. Sur une cinquantaine de films présentés, une dizaine au maximum méritaient de figurer dans une compétition internationale et quatre ou cinq seulement d'être retenus par la mémoire d'un critique un peu sévère. Il est vrai que ces quatre ou cinq justes valent largement, comme nous le verrons, d'épargner au festival de Venise les feux du ciel.

L'année 1948 présentait pourtant une originalité qui pouvait changer profondément la physionomie de la production mondiale : l'apparition massive de la nouvelle production austro-allemande. Si l'on songe à ce que le cinéma doit à l'Allemagne et à l'Autriche, on pouvait espérer beaucoup de cette rentrée du cinéma germanique dans le jeu. Il y a peut-être à notre relative déception de bonnes et prévisibles raisons historiques. D'abord le cinéma allemand lui aussi est revenu à l'année zéro. Il n'a pas été épargné par la catastrophe générale. Les studios commencent seulement à se relever. Beaucoup de techniciens des années 1930-1945 doivent être éliminés de la production pour des raisons évidentes (particulièrement dans le domaine des acteurs). Or, comme l'arrivée du nazisme avait déjà fait fuir à Hollywood les meilleurs des metteurs en scène allemands, on peut penser que le cinéma germanique a tout à reconstruire dans le domaine technique aussi bien qu'humain. Un seul film se dégageait, dû précisément à un artiste chevronné qui a fait depuis longtemps ses preuves : G. W. Pabst. C'est *Le Procès* qui a été réalisé en Autriche. Mais il semble aussi que les contingences techniques ne soient pas les seules à freiner le développement du cinéma allemand. La crise des sujets est évidente et elle correspond à la crise même et à la situation morale et historique de l'Allemagne actuelle.

Bien que je parle principalement ici de Venise, il serait dommage

de ne pas mentionner les films qui ont été présentés officiellement à Marienske-Lazné. Le cinéma polonais s'était déjà fait remarquer par d'excellents documentaires. Il vient de remporter cette année un grand prix international avec *La Dernière Étape*. Enfin la Hongrie, qui n'avait encore, à notre connaissance, rien donné qui méritât de retenir l'attention, a produit cette année un film intéressant : *Quelque part en Europe*.

Voici donc une première conclusion possible. Le festival de Cannes 1946 avait été marqué par la révélation de productions nationales considérées dans les dix années précédentes comme mineures ou inexistantes : suédoises, danoises, mexicaines, on pourrait même dire dans une certaine mesure anglaises et italiennes. Hollywood cessait d'être le nombril de la production cinématographique. 1947 n'a pas confirmé pleinement cette nouveauté (sauf pour l'Angleterre). L'effet de surprise passé, nous avons dû revenir un peu de notre enthousiasme, particulièrement pour le cinéma mexicain. Nous verrons plus loin que le cinéma italien a partiellement reconquis cette année son retard de l'an dernier; mais dans l'ensemble le front non hollywoodien semblait devoir se stabiliser et même battre un peu en retraite sur certains points qui se révélaient moins solides qu'on ne l'aurait cru. Il faut donc noter avec attention, pour 1948, sans en exagérer d'ailleurs l'importance, l'entrée sérieuse dans le jeu des cinémas polonais et hongrois.

Je viens de faire allusion à l'Italie. Je suis de ceux qui ont professé la plus grande admiration pour ce qu'on a appelé l'école néo-réaliste italienne. Mon admiration rétrospective était demeurée, mais ma confiance avait été sérieusement ébranlée par la production 1947. A une contre-offensive sérieuse de la tendance emphatique et puérilement romantique traditionnelle dans le cinéma transalpin ne répondait pas du tout l'enrichissement que l'on souhaitait des jeunes metteurs en scène en qui nous placions nos espoirs. Le point de 1948 est très sensiblement différent. D'abord, *Paisa*, *Sciuscia* et *Rome, ville ouverte*, ont fait beaucoup de petits. Nous ne nous en plaindrons pas, surtout quand cela nous vaut la révélation d'un metteur en scène comme Castellini à qui l'on ne devait jusqu'alors que des films froids historiques et plus ou moins musicaux. *Sous le Soleil de Rome* est un excellent film sur l'adolescence dans la grande ville. Quant à Rossellini, l'admiration que je lui portais depuis *Paisa* est quelque peu déçue. Non pas que *Amore* ne soit un film étonnant, mais on y décèle à mon sens une fâcheuse tendance à la facilité. On oserait presque dire qu'il était aisé de le réussir avec une interprète comme la Magnani et les procédés de mise en scène employés. L'histoire de cette pauvresse un peu folle, gardeuse de chèvres dans un petit village de la montagne, et qui croit avoir engendré comme la Vierge par l'opération du Saint-Esprit, permettait l'exploitation idéale de quelques-unes des caractéristiques essentielles du néo-réalisme italien. C'est précisément ce qu'on peut craindre d'après les meilleurs films italiens de cette année : que les cinéastes italiens ne continuent à l'exploiter comme un truc, que nous n'allions vers une sorte de maniérisme, de poncif de la réalité rendant bientôt vaine la leçon du cinéma de la libération. Que Rossellini, en particulier, se garde de la paresse; d'autant plus que son intelligence et son talent sont capables de donner le change pendant un certain temps. C'est pourquoi, sans être d'accord avec beaucoup de mes confrères, j'attache tant de prix au film de Luchino Visconti, *La Terre tremblera*. C'est à mon

ens le *Paisa* de 1948, précisément parce qu'il va au-delà de *Paisa*. La raie leçon de *Paisa* n'était pas en effet moins dans la forme que dans e fond. Je dirai même que le vrai génie de Rossellini était d'avoir in- enté un mode de récit cinématographique susceptible de rester fidèle, la réalité brute dont nous avions besoin et cependant de la trans- ender dans la manière même de lui rester fidèle. Mais nous nous endons bien compte aujourd'hui que cette mise en scène, merveilleu- sement adaptée au sujet traité, avait ses limites. Trop proche d'une sthétique du reportage, supérieure certes, il lui fallait encore se épasser pour dominer valablement d'autres réalités. Il lui fallait, si l'on veut et pour prendre une comparaison, nous en convenons, très pproximative, savoir passer d'Hemingway à Malraux. C'était le ontraire que d'exploiter une recette. Un seul film nous a donné le entiment d'avoir trouvé l'un des dépassements possibles du néo- réalisme à la Rossellini, c'est *La Terre tremblera*. Imaginez quelque hose comme un *Farrebique* à la troisième puissance. Mais tout à la fois plus réaliste et plus esthétique que le film de Rouquier. C'est l'histoire d'une tentative de révolte d'une famille de pêcheurs sici- liens contre la dictature locale d'un armateur. La révolte échouera et le village retombera sous la coupe du capitaliste. Cela dure trois heures et c'est parlé sicilien sans sous-titres, c'est-à-dire que les Ita- liens eux-mêmes n'y comprennent rien. Tout est joué par les habi- tants du lieu, rien n'est fait en studio, même les intérieurs. Mais à cela se limite la comparaison avec *Farrebique*, car la mise en scène de Visconti est radicalement différente. Rien de commun avec les plans courts et les effets de montages de Rouquier, mais, au contraire, des plans incroyablement longs, fixes ou lentement animés par d'im- menses panoramiques qui ne nous épargnent rien des détails de la scène. Mais le plus étonnant me paraît résider dans le style de la photographie. Les prises de vues en décor naturel contraignent d'or- dinaire l'opérateur de ces films à pratiquer une photographie grise, sans nuances et surtout sans profondeur de champ. La photographie de *La Terre tremblera* est au contraire l'une des photos les plus soi- gnées de l'histoire du cinéma. Elle laisse très loin derrière elle celle des films mexicains qui ont valu à Figuerroa de remporter tous les prix internationaux depuis deux ans. Il est vrai qu'il ne fallait rien comprendre au cinéma pour les lui accorder, mais si celle du photo graphe Aldo ont toutes les qualités plastiques de la photo mexi- caine, elles n'en ont pas les défauts. La place me manque pour m'en justifier et surtout la possibilité de placer des exemples sous les yeux du lecteur, mais je résumerai mes raisons en disant que la photo de *La Terre tremblera* ne sacrifie pas les structures dramatiques exigées de l'image par la mise en scène à une beauté formelle inutilisable par le récit. Elle reste toujours du cinéma. Assurément, Visconti n'est pas sans nous inspirer quelques craintes. Il a vraiment fait trop peu de cas des exigences dramatiques du cinéma. Son film est dédai- gneusement et superbement ennuyeux. Il le fallait peut-être pour pousser l'expérience esthétique à ses dernières conséquences. Il au- rait grand tort de s'en faire une règle. D'autre part, on sent un peu, chez cet aristocrate, l'intelligence plus que la sensibilité directe de la situation; d'où un penchant à l'esthétisme vers quoi nous crai- gnons qu'il ne tombe un peu trop un jour. Mais tel quel, avec ces défauts et ces réserves, *La Terre tremblera* a su tout à la fois conti- nuer le réalisme italien et en renouveler complètement le style. Avec Visconti, le cinéma italien repart, sans peu de mots, du pied gauche.

L'autre événement esthétique du festival de Venise aura été l'affirmation décisive de la légitimité du théâtre filmé. Trois films qui feront date dans l'histoire du cinéma ont démontré que tout ce qui se passe sur une scène peut désormais être porté sur l'écran. Ce sont *Hamlet* par Laurence Olivier, *Macbeth* par Orson Welles et *Les Parents terribles* de Jean Cocteau, présenté hors festival. Pendant trente ans, le théâtre filmé aura été la malédiction du cinéma (pas autant qu'on le dit du reste, il faudrait s'expliquer là-dessus). A quelques exceptions près (certains fragments de Pagnol, les films de Whyler), on peut dire que le théâtre a été la grande tentation du cinéma parlant. Nous savons maintenant que c'était seulement faute d'avoir su inventer le langage cinématographique nécessaire. Paradoxalement, les trois films que nous venons de citer démontreraient sans doute à l'analyse que le premier souci du metteur en scène doit être de respecter l'essence du fait théâtral. Je reprocherais volontiers à Laurence Olivier au bénéfice d'Orson Welles d'avoir fait quelquefois du « cinéma », alors qu'il s'agissait au fond de déterminer le procédé d'expression qui rendrait, mieux encore qu'au théâtre, le fait dramatique original. Par exemple, Laurence Olivier nous montre le spectre, tandis que Welles ne montre pas les sorcières. C'est que, comme Welles nous l'a lui-même expliqué, au théâtre il *faut* bien voir le spectre et les sorcières, sans quoi le spectacle serait inintelligible au spectateur. Tandis qu'au cinéma il peut suffire à l'acteur de regarder la salle pour donner l'illusion de voir les sorcières dans la tête même de chaque spectateur en particulier. Il n'est pas douteux que c'est une supériorité de l'écran sur la scène et qu'elle sert l'esprit de la pièce. Ce n'est donc pas toujours en développant cinématographiquement l'action théâtrale, mais souvent au contraire en creusant plus profondément les conventions théâtrales elles-mêmes que le théâtre filmé peut trouver sa justification esthétique.

On voit que si le festival de Venise 1948 nous a généreusement distribué des dizaines de films médiocres, dont je n'excepterai pas, hélas! les films français et américains, son intérêt qualitatif n'a pas été négligeable. On peut imaginer je ne sais quel procédé idéal de sélection préalable qui nous eût dispensé de chercher notre pâture parmi tant de films inutiles. Cette vue rapide est assurément injuste pour une dizaine d'œuvres dont certaines, comme le *Oliver Twist* de David Lean, d'après Dickens, approchent l'intérêt de *Hamlet*. Mais nous n'avons pas voulu être exhaustif, plutôt dessiner les lignes de crête esthétiques de la production mondiale 1947-1948. Le festival de Cannes 1949 nous dira-t-il si nous nous sommes trompé ?

André Bazin.

P.-S. Je voudrais dire un mot du Prix catholique qui est allé au *Fugitif* de John Ford, d'après le roman de Graham Greene : *La Puissance et la gloire*. Ce jugement n'est même pas scandaleux : il sombre dans le ridicule. Passons sur l'aspect proprement cinématographique (*Le Fugitif* est sans doute le plus mauvais John Ford). Mais on est arrivé à édulcorer à un point inimaginable l'admirable roman de Greene, à transformer cette tragédie du sacrement en on ne sait quel saint-sulpicianisme de luxe où rien ne subsiste du vrai message de l'œuvre. Du strict point de vue catholique il eût certainement mieux valu donner le prix à *La Terre tremblera*.

PERSPECTIVES
SUR LE MOUVEMENT LITTERAIRE

Mallarmé, fondateur de religion.

J'emprunte ce titre à Albert-Marie Schmidt (dont on connaît les beaux travaux sur l'hermétisme de Ronsard, Remi Belleau, Maurice Scève et les poètes de la Renaissance en général) qui l'emploie lui-même en tête du remarquable article qu'il vient de consacrer à l'auteur d'*Igitur*, dans le numéro spécial de la revue *Les Lettres* : *Stéphane Mallarmé*.

Précise et subtile, mais claire, son analyse, qui repose sur quelques études capitales, en prose, de Mallarmé, nous montre comment celui-ci, du haut de sa tour d'ivoire, ne perdait pas de vue ce qui fait l'essence de la vie des foules : la célébration de rites. Certes, Mallarmé était en quelque façon un mystique du néant, mais il n'en avait pas perdu pour autant un certain sens du sacré. Un certain sens seulement, puisqu'il le vidait de l'essentiel qui repose sur une double réalité historique et éternelle. Mais il avait conservé sur le plan humain le sens des fêtes liturgiques, des cérémonies du culte et il rêvait que le poète en reprît à son compte la direction.

Mallarmé, comme Hugo et bien d'autres poètes modernes, considérait le poète comme une nouvelle sorte de mage et l'on sait quel espoir chimérique il nourrissait d'écrire le livre qui fût la révélation essentielle et définitive du destin de l'homme, « l'explication orphique de la terre », mais ce qui est beaucoup plus original chez lui est ce souci de communication quasi liturgique avec la foule.

Assurément, ce n'était qu'un rêve de sa part. D'autres l'ont repris très bassement, comme le rappelle A.-M. Schmidt, faisant allusion aux exaltations collectives des États totalitaires. Mais, dans le cas le plus haut comme dans les plus grosseirs, ce sont des symptomatiques tentatives de retrouver par des chemins de désespoir et d'impossibilité le secret perdu (et qu'il suffirait pourtant d'ouvrir les yeux pour retrouver).

On lira, au surplus, dans ce numéro de la revue *Les Lettres*, un bel ensemble d'études sur l'admirable poète que fut Mallarmé. Jean Starobinski montre comment l'auteur du *Coup de Dés* sort victorieusement de la vaine préciosité pour créer une nouvelle poésie qui apparaît précieuse, mais qui, par ses formes propres et irremplaçables, exprime une nouvelle vision poétique et métaphysique de l'univers.

Que le lecteur réaliste et positif ne s'étonne donc pas s'il n'y trouve rien de reconnaissable et d'identifiable à sa propre vision du monde, puisque l'art de Mallarmé fut précisément d'avoir su évoquer avec une force inouïe une vision tout à fait différente. Non par un jeu littéraire, pour écrire des rébus, mais parce qu'il ne pouvait pas ne pas témoigner de son étrange expérience.

Qu'on retienne en effet comme typique le passage d'une lettre que cite C.-E. Magny :

> Maintenant arrivé à la vision horrible d'une œuvre pure, j'ai presque perdu la raison et le sens des paroles les plus familières.

C.-E. Magny rapproche d'un peu trop près la pensée mallarméenne de celle subséquente de Sartre, et il n'est pas possible d'être d'accord avec toutes ses interprétations. Elle n'en marque pas moins avec justesse qu'on trouve au cœur de ces deux visions du monde un sentiment analogue du néant, de la disjonction intime de l'être, entre la dure matière et le « vide » de l'esprit.

Elle-même, puis d'autres, D. H. Kahnweiler, E. Noulet, René Nelli..., analysent avec beaucoup de finesse les procédés de l'art mallarméen et montrent comment il consistait avant tout à ne peindre le monde que sous l'aspect d'une présence extraordinairement raréfiée. Les romantiques se plaisaient à chanter le caractère éphémère de toutes choses, mais ils les présentaient comme fortement réelles durant le temps de leur apparition. Mallarmé radicalise cette tendance à l'extrême en peignant immédiatement les choses dans leur évanescence. Ses roses à lui ne durent même pas ce que durent les roses, comme le disait Ronsard. Il ne serait même pas tenté de dire : O temps suspend ton vol..., car l'instant présent de la terre n'est déjà rien lui-même. Il peint les choses comme à la fois présentes et absentes, visibles et fantomatiques. De là tous ces correctifs contradictoires : aboli bibelot d'inanité sonore, musicienne du silence, un roc faux manoir tout de suite évaporé en brume, l'honneur du paysage faux...

Tout le mystère est là, écrit Mallarmé sur le tard à Vielé-Griffin : établir les identités secrètes par un deux-à-deux qui les ronge et use les objets, au nom d'une centrale pureté.

Sur le drame intime de Mallarmé, on lira une remarquable étude de Charles Mauron, fragment d'une *Psychanalyse de Mallarmé*, qui doit paraître ultérieurement. Elle n'a pas du tout le simplisme qui affecte trop souvent ce genre de recherches et s'appuie sur une connaissance très précise de l'œuvre et de la vie en même temps que sur un vrai sens des valeurs poétiques.

Laissant cependant les épisodes même majeurs de ce drame et ses formes d'art magnifiques, on voit surtout qu'il y a une contradiction capitale chez Mallarmé entre le sentiment du néant de toutes choses et le sentiment profond qu'il a d'un « langage suprême » identique au « langage ancien ». Aussi pensons-nous fort juste d'insister comme l'a fait Joë Bousquet sur l'idée de fiction chez Mallarmé. Nous reprendrons même l'expression de Bousquet parlant de « sa faute originelle d'avoir à se tromper pour se trouver », mais pour lui donner une signification très différente. Mallarmé a trouvé le « langage suprême » de la poésie, mais non pas le « langage ancien », celui de la Révélation qui est, absolument parlant, le seul langage suprême. Il n'a pas vu cette vérité qu'exprime excellemment Jean-Paul Rousset :

Si le langage du poème est le royaume de l'analogie, n'est-ce pas en tant que reflet de correspondances existant réellement au sein des choses ?

C'est ce pas que Claudel a franchi victorieusement. Un lumineux dialogue institué par Albert Béguin entre Mallarmé et Claudel le souligne de façon excellente.

Il n'en demeure pas moins étrange de faire, comme certains, de Mallarmé un apôtre du matérialisme ou du plus total nihilisme. La réalité de la vie intérieure est toujours plus complexe que les défini-

ns philosophiques, surtout quand il s'agit d'un esprit comme allarmé.

songe comme fiction directrice.

On sait tout ce que la psychanalyse a fait pour découvrir le sens ché des songes. On est porté souvent à souligner ses manies, ses gérations, mais tout n'y est pas illusion, tant s'en faut. Elle a soin, il est vrai, de sérieux correctifs.

Sur ce point, on trouvera de précieuses lumières dans l'étude de an Cazeneuve, *Psychologie et Oniromancie* (*Arts et Lettres*, n° 11)

Selon Freud, dit-il, il n'y aurait dans le processus d'élaboration (des symboles oniriques) qu'une déformation et même un appauvrissement du psychisme profond : le rêve serait inférieur à ce qu'il exprime; en tout cas, il y ajouterait rien. De la même façon, la mythologie et la religion ne seient que de mauvais déguisements de nos instincts. Le freudisme tend touurs à réduire le plus au moins.

Soit dit en passant, il serait fort utile que quelqu'un se décide à ire un jour la psychanalyse de la psychanalyse, voire celle de Freud, 'après les méthodes que lui-même appliqua à des contemporains vants ou même à des artistes défunts. On y découvrirait peut-être origine de cet étrange complexe de réductibilité du plus au moins, e tout « mythe » à des névroses sexuelles. Sa profession n'y fut ertainement pas étrangère, ni la classe sociale de ses malades.

Quoi qu'il en soit, Jean Cazeneuve objecte aussitôt :

Or on peut concevoir le symbole comme un enrichissement, on peut voir ans l'image onirique non pas le symbole de l'impulsion qui la détermine, ais celui du concept qu'elle prépare, ainsi que l'a soutenu Silberer. Dans e dernier cas, le rêve ne serait pas contenu dans sa cause; il serait créateur t pourrait avoir en lui-même une utilité, une fécondité. D'ailleurs, avec la héorie freudienne, comment expliquer que le désir, gêné par la censure, se ermine par tel symbole plutôt que par tel autre, s'il est vrai que l'image 'a rien de nouveau à produire.

Les deux interprétations ne sont d'ailleurs pas exclusives l'une de 'autre, elles sont plutôt complémentaires. L'erreur habituelle en os pays est de croire le rêve dépourvu de toute signification, celle le Freud est de trop systématiser ses interprétations et surtout, eut-être, de faire du songe un simple sous-produit de l'inconscient, lors qu'il a certainement sa fonction propre.

Pour découvrir cette fonction, Cazeneuve fait appel aux principes de 'oniromancie, vieille doctrine divinatoire selon laquelle les rêves uraient valeur prémonitoire. Elle a inspiré beaucoup de *Clefs des Songes*, auxquels s'adressent les gens superstitieux.

Ce patronage est évidemment suspect des pires naïvetés, mais la transformation que l'auteur de l'article lui fait subir en change de fond en comble la nature et la portée. Pour lui, il n'est plus question de s'imaginer gratuitement que le rêve peut annoncer des faits futurs et objectifs, dans le monde extérieur.

De la thèse de Bjerre, dit-il, on pourrait déduire que le rêve prépare la personnalité de demain, qu'il est une réaction du Moi le plus profond devant le monde extérieur, qu'il constitue une interprétation symbolique et purement subjective, mais salutaire des événements du jour, et peut ainsi fournir des

renseignements sur ce qu'il convient à notre nature propre d'entreprendre à la suite de ces événements.

De même, dit-il, Adler se propose de substituer au point de vue de Freud, trop exclusivement porté à démêler les causes du rêve, un point de vue finaliste :

Le rêve serait un moyen pour l'être pensant de trouver sa « fiction directrice »; il serait plutôt une recherche qu'un résulat. Ses incohérences s'expliqueraient par les tâtonnements de l'individu pour atteindre un but ou résoudre un problème.

L'oniromancie avait donc un fondement psychologique valable, mais elle l'interprétait mal, elle se croyait autorisée à prédire des événements extérieurs, alors qu'il s'agirait, et c'est tout autre chose, de découvrir dans les songes, et plus largement dans tout l'imaginaire, une phénoménologie de l'homme subjectif, une élaboration du futur personnel, d'ailleurs difficilement interprétable.

Dans le même numéro, avec quelques autres articles du Dr Lhermitte, de Laure Garcin, de Paul Arnold sur le rêve, on remarquera celui de Robert Dessoille, l'inventeur d'une technique de thérapeutique mentale d'un grand intérêt. L'on ne croit pas si bien dire quand on déclare d'un névrosé qu'il a des idées noires, qu'il broie du noir, ou d'un malade qu'il est au plus bas, de même lorsqu'on dit : ces jeunes époux sont radieux, ils rayonnent de bonheur, les voilà au septième ciel. Ces poncifs populaires dans leur naïveté ont une vérité profonde, ils expriment l'interdépendance étroite qui existe entre certains états d'âme et le symbolisme des couleurs. L'hypothèse de travail de R. Dessoille fut de conduire méthodiquement des névrosés vers la reconquête de leur santé mentale en les réapprivoisant progressivement avec les images d'ascension et de lumière qui évoquent la joie et la force de vivre. (Sa thèse sur *Le Rêve éveillé en Psychothérapie* a paru aux Presses Universitaires de France.) Il y a là une voie fort intéressante pour les chercheurs. Elle éclaire d'ailleurs beaucoup le rôle de ces symbolismes dans la littérature, notamment les images que l'imagination tente de se faire au sujet du ciel et de l'enfer.

La littérature, technique d'envoûtement.

C'est d'un tel point de vue qu'on peut encore prendre le plus vif intérêt à l'*Essai sur moi-même* de Jouhandeau (Gallimard).

Les écrits de Jouhandeau, à mi-chemin entre fiction et autobiographie, sont déjà nombreux. Ils attirent par une rare qualité de style et, plus profondément, par une extraordinaire pénétration psychologique. La galerie de portraits en est riche, qui va depuis la peinture de la petite ville déjà légendaire, travestie sous le nom de Chaminadour, jusqu'au portrait de M. Godeau.

Un Pascal n'eût certes pas manqué d'y dénoncer un système raffiné de divertissement. Disons, en effet, puisque c'est au moins le nom du principal héros, que M. Godeau joue avec la foi. Il représente une perversion spirituelle auprès de laquelle les péripéties du drame spirituel chez Gide semblent presque anodines.

Posant sans hésitation la vérité de la foi, M. Godeau joue à se préférer lui-même à Dieu, il se plaît à se figurer seul, dans son

propre enfer, à l'écart du bonheur céleste. De ce songe de damnation laboré à la couleur de son propre esprit, il tire une sorte de jouissance de l'amertume. Loin de rejeter les fastes de la religion, il emprunte sans cesse la pourpre et l'or des symboles liturgiques pour donner la peinture du mal. A tel point que je ne serais pas éloigné d'y voir une sorte de Claudel noir.

Il ne suffirait pas de se détourner avec horreur d'un tel abus de pouvoir. Certes, le cas est singulier et non dépourvu d'un sens théâtral, mais il éclaire d'une façon centrale le comportement au moins pisodique de quelques autres. Il y a là un involontaire signal d'alarme qui exige attention.

D'un point de vue purement littéraire, l'*Essai sur moi-même* fourmille de notations remarquables sur l'œuvre jouhandélienne, sur le rapport entre l'écrivain et ses personnages :

C'est mon industrie personnelle d'amener nuit et jour à vivre, à force de moins, un être d'apparence imaginaire qui peu à peu me délivre de moi... (p. 72).

Sous cet angle, il y aurait toute une étude à faire sur la littérature considérée comme un travesti et en même temps comme un fallacieux alibi. La lecture excessive des romans ne détraque pas que les jeunes personnes émotives et rêveuses, le romancier, le penseur, se prennent eux-mêmes à leurs propres pièges.

Mais c'est surtout à cet égard que cet essai est révélateur. Jouhandeau y consacre de longues pages à ses rêves de sommeil. On ne sera peut-être pas étonné d'y voir abonder des anecdotes et un climat qui représentent de très près ses récits. On pourrait supposer que, à force d'écrire, il a fini par rêver aussi des mêmes sujets, dans le même climat, mais c'est davantage l'inverse qui est vrai et qui importe.

Chez le créateur, le rêve prend une signification, une valeur nouvelles; effet de « l'objet » poursuivi, il devient comme un supplément d'adhésion des profondeurs nocturnes au travail de la journée, comme une confirmation de l'effort, comme une réponse aux interrogations de l'être les plus instantes, les plus poignantes (p. 179).

Le romancier et son héros raisonnent, argumentent, racontent, mais ce n'est pas là que se place le vrai débat; le réduit où ils vont sans cesse se réfugier pour ne point se laisser débusquer, c'est la scène du rêve, là où ils sont soustraits aux exigences de la vérité, et de la réalité. C'est de là que montent les impulsions qui les gouvernent et ne les lâchent point, c'est là que se fabriquent les travestis qui les ornent mais les brûlent comme la tunique de Nessus. La psychanalyse, même réformée et perfectionnée, ne suffirait point à les dissoudre. Le drame n'est pas seulement psychique, il est surnaturel.

Sur ces périls du rêve, on ne saurait trop méditer les avertissements que prodigua Pierre Reverdy dans *Le Gant de Crin*. Le romancier nous en présente parfois un énorme grossissement, mais quel homme en s'examinant ne peut dépister qu'il est souvent, sans y prendre clairement garde, la dupe d'un comportement imaginaire?

Michel Carrouges.

LIVRE

Paul-André Lesort : *Les Portes de la Mort*. Plon, 1948, in-12, 244 pp.

Une somme de nouvelles ? Un roman en sept tableaux. Mais un roman ne ressemble-t-il pas à un œuf fabriqué comme une composition française, avec introduction, développement-renflement et conclusion, autour de l'unité d'action ? Un roman ressemble à une file d'oignons (Galsworthy) : il enfile des événements, il les enfile dans les heures, les jours et les années, il n'a d'autre fil que le temps. C'est le temps que Lesort met en scène par simple succession de scènes : mobilisation de 1938, patrouille durant la « drôle de guerre » (*Un Coup de Main*), fuite des civils en juin 1940 (*Les Dernières Volontés*), rapatriement d'un prisonnier (*Le Gâteau*), mission d'un résistant (*Père et Fille*), retour d'un militaire appartenant à la première armée française (*De passage*), libération de trois prisonniers de guerre par les Russes (*La Cigarette*). Et, à l'intérieur de chaque scène, il représente ce temps qui paraît relier extérieurement ses diverses scènes puisque le temps est l'espace de la mort, les acteurs joueront aux *Portes de la Mort*. Dans l'imminence d'une fin. Conséquences ? Quant à la forme : des récits qui ne découpent pas arbitrairement la durée, comme quelques nouvelles de Lawrence, qui pourraient être indifféremment plus ou moins longues et qui paraissent ainsi des nouvelles sans fin (quoique avec bout), mais des récits qui finissent (bien ou mal, dit la sagesse des nations), et dont la fin qui arrête le lecteur mime la fin où se heurtent les personnages. Quant au fond : puisque, commandé par le temps, tout roman est roman d'aventures et tout roman de la mort roman d'un événement pur, le romancier révèle cet événement en montrant comment il finit les histoires sans fin que se proposaient quelques personnages ou met fin, en ne les finissant pas, aux histoires définies que se proposaient les autres : la femme qui envoie un gâteau empoisonné à son mari assassine l'ami de celui-ci, l'adolescent rempli de ses victoires militaires est vaincu par sa motocyclette qui le tue, l'accord de Munich surprend le mobilisé prévoyant qui agit comme un futur-soldat-tombé-devant-l'ennemi... D'où des pièces tragiques : non parce qu'y résonne une danse macabre, non parce qu'une fatalité de souche grecque ferait vivre les hommes qui projettent de ne plus vivre ou interromprait la vie de ceux qui se contentent de vivre, mais parce que, comme dit Virginia Woolf, « l'instant ne prépare pas à l'instant qui suit ». Le tragique, c'est l'impasse imprévue (où seule la confiance des oiseaux et des lis des champs trouverait issue). Le fortuit (sans appel, parce que fortuit, si ce n'est pour celui qui croit à la réponse de Dieu). Dramatique aussi : inopiné, conflit entre « l'imprévu » (mot classique des feuilletons) et nos prévisions, entre l'expérience et la nécessité posée

des créatures qui usurpent la providence du Créateur. Le livre de ort reflète ainsi la double image de la vanité humaine : projet ueilleux de se remplir de connaissance, vacuité réelle qui mani- te l'absurdité du projet; en bref, promesse démoniaque trahie. Le ologien relit, sur ces plans de vie détruits et ces préparations à la ort inefficaces, la parole : « Mon Père, non pas comme je veux, mais mme vous voulez. » Et le philosophe : ce que Gabriel Marcel nomme « devoir de non-anticipation ».

Si sa « manière » d'écrire conduit le romancier jusqu'à sa « ma- re », la « matière » à son tour justifie la « manière » : le « devoir non-anticipation » vaut pour le littérateur comme pour les autres mmes. Obéissant, Lesort refuse d'apparaître dans son livre comme providence de ses personnages; il n'y juge point de leur vie et de ur mort; il n'y définit pas les hommes. Il ne démontre rien; les énements se montrent eux-mêmes. L'auteur a fui son œuvre où il mpait jadis, voire naguère, et où il imposait, comme la vérité même, de Richardson à Tolstoï et de Giono à Sartre, des doctrines anifestes ou camouflées : comme objets de foi ses opinions. D'où tilisation de la technique de la nouvelle : celle-ci, par sa brièveté, plige en effet (théorie et pratique de Storm) le romancier à se pur- r d'une science indigeste et à évacuer du roman l'essai ou le traité hilosophique. Après épuration, le rapport du lieur aux personnages livre est analogue à celui d'un homme à ses semblables. Ce rap- ort, Lesort l'exprime de sept façons différentes. Deux sont tradition- elles : « mémoire » et « journal » : nous écoutons une petite fille ui raconte l'exode passé de sa famille (*Les Dernières Volontés*), ous lisons les réflexions quotidiennes d'un mobilisé (*Les Portes de Mort*). Quatre autres dont on ne peut analyser ici les différences, crites au présent, seraient appelés par les critiques qui mêlent les yles de Dos Passos, Faulkner, Green, Bromfield, Valéry-Larbaud, oyce et Virginia Woolf : « monologues intérieurs ». La dernière (*La igarette*) pourrait être étiquetée : description objective. Exercice de irtuosité ? Déjà Lesort nous a prouvé, dans *Les Reins et les Cœurs*, ue la « forme » n'est ni un ornement divertissant, ni un luxe mé- risable, mais un « moyen de vérité » (Tourgueniev) [1] : un roman de séparation des âmes mentirait s'il n'était pas fait de chants hu- mains séparés. De même, il ne nous dit pas aujourd'hui, par exem- le, qu'une jeune « résistante » (*Père et Fille*) doit dissimuler ses ensées (sinon elles ne paraîtraient pas dissimulées puisqu'un autre individu nous dirait ce qu'elle pense), il nous fait participer à son ecret : nous « sommes » successivement cette jeune fille et son père, ous vérifions ainsi que sa mission est cachée à son père comme aux utres. Lors donc que des scribouillards hypermétropes, au service de a paresse, l'accusent d'imiter la littérature américaine à la mode, il aut leur prêter des lunettes et les renvoyer à l'école où ils étudieront es multiples perspectives de *Madame Bovary* et apprendront que,

1. Que la littérature ne soit pas un jeu pour Lesort, celui-ci l'atteste ussi par la collection qu'il dirige fermement chez « Temps Présent », algré les tempêtes de l'édition, et qui annonce des livres sur Ber- anos, Du Bos, Virginia Woolf, Chesterton, après avoir publié des ouvrages sur Anouilh, Salacrou, Duhamel, et récemment les impor- tants *Huxley* de Jouguelet et *Gabriel Marcel et Jaspers* de Ricœur. dans le verbe, s'unissent conscience et parole. S'il y a un procès à faire, il n'est pas d'intention, mais d'exécution. Lesort réussit admi-

rablement, dans *Les Dernières Volontés*, à confondre « forme » et « fond ». Mais toutes ses scènes sont-elles réussies ? Un avocat pointilleux qui voudrait assister le romancier notera ceci. Premièrement, danger du « journal » : celui-ci ressemble tellement à une méditation du philosophe qu'il doit ou accepter cette ressemblance et valoir par sa richesse de pensée, ou la refuser et valoir par la sorcellerie de son style (comparer avec les lettres de Mme de Sévigné et de Virginia Woolf); Lesort, fidèle à son personnage, qui n'est ni grand poète ni grand métaphysicien, nous propose un document humainement si exact qu'il risque d'intéresser plus un historien qu'un amateur de romans. Deuxièmement, difficulté de la cohérence perspective : *Un Coup de main* nous introduit dans la conscience d'un caporal, puis d'un lieutenant, ensuite d'un soldat, enfin d'un sergent; mais nous en sortons lorsque le romancier rapporte objectivement tous les ordres du lieutenant, du capitaine, ou décrit l'attitude de brancardiers moroses et le simple geste d'ouvrir une porte, car, dans les esprits où le romancier veut nous faire vivre, où nous vivons, nous n'entendrions pas exactement les paroles des officiers, nous les entendrions partialement, partiellement, nous ne ferions pas attention aux infirmiers, nous ne noterions pas que nous ouvrons la porte; nous ne sommes plus possédés par les personnages : l'écrivain a rompu lui-même le charme (*De passage* suggère semblables remarques). Troisièmement, ambiguïté de la prétendue objectivité : *La Cigarette* mêle les points de vue qui suivent : *a*) d'un appareil cinématographique (panoramique : « la neige file horizontalement... »; gros plan : elle « accroche aux cils un brouillard irisé... »); *b*) d'une conscience humaine anonyme (« on entendait », « on pouvait se dire »...); *c*) d'une conscience particulière qui reconnaît quelques personnages (« à gauche, Daniel... à droite, Maurice... »); *d*) d'un interprète qui traduit le sens des actions qu'il peut voir (« ce n'est pas commode »... Le Fritz « n'est pas bien dangereux ») et qui ne participe pas à l'action; *e*) d'un des acteurs qui pense comme il parle (« quel râleur ! »); *f*) d'un des acteurs qui pense comme parle un biographe (« il ne ressemble plus guère au Daniel toujours correct et même élégant qu'il a réussi à être pendant cinq ans »); *g*) d'un des acteurs qui pense comme il perçoit (« les arbres sont terriblement clairsemés... le fossé plein de neige... »); *h*) d'un commentateur (« ce sont les premiers mots qu'il prononce... »)... Ce mélange, assez semblable aux cocktails de Dos Passos — quoi qu'en disent les admirateurs de *The Big Money* — paraît peu favorable à l'effort pour « lier la conscience du lecteur à celle du personnage » où Lesort incarne la vocation du romancier.

MAXIME CHASTAING.

Calendrier

Deuils. — André Suarès, essayiste, poète, s'est éteint à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Théâtre. — Au Palais des Papes d'Avignon, création, par la troupe Jean Vilar, de *La Mort de Danton*, de Georg Büchner, et de *Shehérazade*, de Jules Supervielle. — On annonce que la troupe de J.-L. Barrault créera, au Théâtre Marigny, la nouvelle pièce de Camus : *Le Malentendu de Cadix*. — A Londres, au Théâtre Garrick, on joue la pièce de Sartre, *Les Mains sales*, sous le titre : *Un Crime passionnel*. — Françoise Rosay jouera, en anglais, à New-York, le rôle, tenu en français par M. Moreno, de *La Folle de Chaillot*, de Giraudoux.

Cinéma. — Ouverture, à Venise, d'un Festival international du Cinéma, dans le cadre de la Biennale. — *Hamlet*, de Laurence Olivier, a obtenu les plus grands suffrages. — L'Amérique interdit la projection du film de Laurence Olivier, *Hamlet*. — Le canton de Vaud (Suisse) interdit le dernier film d'Yves Allégret, *Dédée d'Anvers*. — Greta Garbo viendra tourner en France un film, après plus de dix ans d'interruption. — Les accords Blum-Byrnes sur le cinéma seront modifiés favorablement à l'industrie française du cinéma.

Nouvelles littéraires. — Réunion du 4 au 8 octobre, à Royaumont, d'écrivains pour un dialogue franco-allemand. — L'Association Guillaume-Budé a tenu à Grenoble, du 21 au 25 septembre, un congrès de l'humanisme. Le corps du poète irlandais W. B. Yeats, mort en 1939 à Roquebrune-Cap-Martin, a été ramené à Dublin. — Quelques députés de Seine-et-Oise ont déposé, à l'Assemblée nationale, une proposition de résolution invitant le gouvernement à prendre des dispositions nécessaires pour assurer la conservation du domaine de Port-Royal-des-Champs. — On vient d'interdire à Buenos-Aires la *Physiologie du Mariage*, de Balzac, jugée immorale. — Un congrès de philosophie a eu lieu, du 1er au 8 août, à l'Université de Mayence. — Au château de Nohant, commémoration du centenaire de la parution de *La Petite Fadette*, de George Sand.

Culture. — Le 25 août, à Wroclaw (Pologne), s'est réuni le Congrès mondial des intellectuels pour la paix. La France y était représentée par Paul Eluard, Picasso, Maurice Bedel, Vercors, Julien Benda, André David, etc.

Anniversaires. — Paul Claudel a fêté, le 6 août, ses quatre-vingts ans, dans son château de Brangues (Isère). — George Bernard Shaw a fêté ses quatre-vingt-douze ans. — Pèlerinage à Valvins, près de Fontainebleau, pour commémorer le cinquantenaire de la mort de Mallarmé à Niort, le 9 septembre 1898. On commémore le cinquantenaire de la mort de Georges Rodenbach, auteur de *Bruges la Morte*.

Nouvelles scientifiques. — A Paris s'ouvre un Congrès international de zoologie à l'occasion d'une semaine d'histoire naturelle. — Paul-Émile Victor et ses deux compagnons ont accompli la première phase de l'exploration arctique. Son intention est d'installer au cœur du Groenland une station permanente de recherches scientifiques.

Disputes et querelles. — Les héritiers de Massenet prient le metteur en scène H.-G. Clouzot de changer le titre du film *Manon*, qu'il réalise d'après le livre de l'abbé Prévost.

Musique-Ballets. — On annonce de Vienne que l'on a retrouvé le secret de fabrication du Stradivarius. — Salzbourg a retrouvé la splendeur des festivals musicaux d'avant guerre. — Festivals de musique à Lucerne (Suisse), Édimbourg et Besançon. — Oscar Strauss, le compositeur viennois, a passé quelques jours à Paris.

Beaux-Arts. — Marc Chagall, réfugié aux États-Unis, est définitivement de retour à Paris. — Le voleur de *La Joconde* est mort dans un petit village savoyard. Il s'appelait Ferrugia et était de nationalité italienne. — A quelques kilomètres de Marseille, Le Corbusier bâtira une église souterraine qui sera dédiée à sainte Marie-Madeleine. Décorée par les plus grands artistes de l'époque, sous la direction de Fernand Léger, cette basilique sera une des plus hardies réalisations de l'architecture moderne. — Au musée des Beaux-Arts de la ville de Reims, une exposition commémore le septième centenaire de la septième Croisade. Exposition de tableaux, documents, tapisseries, miniatures, etc. — Exposition à Vallauris, pendant l'été, des céramiques de Picasso. — La N.R.F. abritera l'exposition permanente de l'art brut, manifestations d'un art spontané, naïf, involontaire. — Picasso et Eluard ont reçu de la main du président de la République polonaise la croix de Commandeur de l'ordre *Polonia Restituta*.

Imprimerie Aubin. — Ligugé (Vienne).
D. L., 4e trimestre 1948. — Imprimeur, n° 276.

N.M.P.P.

Cet *après-midi, parmi les vieux arbres que le vent mélancolique d'octobre n'a pas encore émondés, et sous lesquels, camouflées contre on ne sait quel bombardement, sommeillaient les vaniteuses voitures des diplomates, le Palais de Chaillot, siège des Nations Unies, s'offrait à la curiosité lointaine de quelques touristes de hauts lieux. Ce soir, ses masses et ses colonnades s'affirment, figées et comme utopiques, sous les soleils artificiels.*

« Ami, n'entre pas ici sans désir », disait, sur un des frontons, une de ces sentences à la solennité primaire où Valéry semble se parodier soi-même. Et il me semble entendre battre contre cette muraille une marée de désirs. Chacun de ces hommes que j'ai vu circuler tout à l'heure avec une importance qui se voulait démocratique sait-il ce qu'il représente de nous? Tortures, famines, typhus, tuberculoses, mutilations, exils, folies, exodes, villes ruinées ou atomisées, gibets, fours crématoires, nécropoles, voilà nos statistiques à nous. Angoisses des vivants, angoisses des morts, espoirs des vivants, espoirs des morts, volontés des vivants, volontés des morts, voilà ce que nous, les sans-grades, jetons de notre vie dans un trop lourd plateau.

Et ces chefs de peuples, que mettent-ils dans la balance? Les grandes vedettes mondiales jettent des mots magnifiques et charmeurs. Mais à certains des satellites la faiblesse permet la sincérité. Et puisque désormais, grâce à la presse, au cinéma, à la radio, rien d'humain ne peut plus nous être étranger, nous savons comment les experts silencieux évaluent ces grands mots, en quelles réalités pesantes de canons, d'avions, de tanks, de fusées, de bombes. Nous devinons vaguement, à partir d'une expérience dépassée, ce que cela signifie pour nous. Belle méditation pour ce novembre

que l'image dérisoire de notre futur tombeau! Le peu de temps qu'ils survivent encore, fleurissons nos cimetières, dont l'urbanisme ne posera bientôt plus de questions : notre énergie bientôt ne laissera plus aux morts le loisir de noires songeries.

Et cette Babel en large, — réduction, à l'usage international, d'un monde où sous les masques de centaines de dialectes ne s'affrontent plus guère que deux langues, mais celles-là irréductibles, — nous la retrouvons à plus petite et plus proche échelle en chacun de nos pays. Car les frontières géographiques sont devenues très perméables. Pour nous Français, en particulier, il n'est que de passer de Chaillot à Paris pour entendre, immédiatement significatif et lourd de menaces, le presque ultime langage des justices antagonistes.

*
* *

Un jeune diplomate s'est approché brusquement de la barrière où j'étais accoudé. Sentencieusement, il m'a invité à prier pour la belle œuvre qui s'accomplissait là. Prier, n'est-ce pas la seule chose, pensait-il peut-être, que puissent se permettre des théologiens chrétiens? Que peuvent-ils loyalement faire de plus? Le diplomate aurait pu évoquer Amsterdam et sa conférence œcuménique. Comme on le verra, toute tentative pour construire une Église réformée provoque, parmi les protestants même, une contre-réaction. Et parmi les Églises Orthodoxes, que se partagent plusieurs obédiences rivales, certaines, et non des moindres, ont condamné cet effort. Médecin, pourrait dire aux Églises chrétiennes le monde malade de ses divisions, médecin, guéris-toi toi-même.

L'Église Catholique, enfin, dont l'unité est la plus spectaculaire, se voit refuser par le monde toute autre médiation que celle de sa prière. Comme la Femme de l'Apocalypse, il semble que le Dragon l'oblige à se réfugier au désert et à confier à Dieu son enfant, si l'on accepte d'y voir la paix du monde pour laquelle elle a tant travaillé. Aussi bien, sommes-nous sûrs de ne point donner le spectacle de divergences internes? Il y en eut dans l'Église primitive, toute

neuve encore de la Pentecôte. Des regards avisés ou intéressés ne discerneraient-ils pas chez nous, aujourd'hui comme alors, des forts et des faibles, des judaïsants et des hellénistes, des pétriniens et des pauliniens, chacun rendant grâces, peut-être, de n'être point comme l'autre?

*
* *

La paix mondiale, humaine ou chrétienne, n'est-elle donc qu'un rêve? Faut-il, comme le Candide de Voltaire, cultiver son jardin? Ah! le bon temps! Quand ce serait légitime, serait-ce encore possible aujourd'hui? Moins loin de nous, levant enfin son front lourd de réflexions expérimentales, le Salomon de l'Ecclésiaste recommande de « se souvenir du Créateur avant que viennent les mauvais jours, où tremblent les gardiens de la maison, où les femmes cessent de moudre parce que le jour baisse aux fenêtres, ... avant que le fil d'argent se détache, que la lampe d'or se brise, que la jarre se casse au ruisseau, que la poulie se rompe au puits, et que la poussière retourne à la terre d'où elle vient, et la vie à Dieu qui l'a donnée ».

*Mais le Christ est venu, plus fort que les murs de séparation, plus fort que les scepticismes et les désespoirs. La lumière de Pâques illumine nos automnes aussi bien que nos printemps. Selon Paul, toutes les souffrances du monde ont pour le monde, qu'il le veuille ou non, un sens. Enfantement douloureux et plein de cris, ce travail soupire mystérieusement après la solennelle Révélation des Fils de Dieu. Chaque année, à la Toussaint, la magnificence de l'Église force les chrétiens à contempler cette Révélation, à répéter en quelque sorte le défilé des Fils de Dieu, vêtus de blanc, traversant les places sans tumulte de la Jérusalem céleste aux murs d'or, chantant l'*Alleluia, *ouvrant sur les profondeurs éblouissantes de Dieu des yeux tranquilles dont la main divine a essuyé toutes les larmes. La révélation du Nouveau Testament se clôt sur cette immense perspective, dans l'Apocalypse, c'est-à-dire la Révélation par excellence.*

Mais ce triomphe n'est-il qu'un mirage, une hallucination, une de ces extases comme en provoquent, dit-on, la soif et la faim chez ceux qu'elles font périr? Ou bien le

monde devra-t-il attendre en tout cas jusqu'à la fin des temps la Révélation des Fils de Dieu? Non, cette Toussaint grandiose suppose déjà une Toussaint obscure et grise comme l'envers d'une éclatante tapisserie. Il y a sur terre, actuellement, des Fils de Dieu, artisans dès ici-bas de la vivante paix après quoi le monde soupire. L'Évangile les décrit et les forme aux premières pages du Nouveau Testament, que l'Église nous fait méditer en ces jours. Bienheureux les pauvres selon Jésus-Christ, bienheureux les doux comme Jésus-Christ, ceux qui souffrent avec Jésus-Christ. Qu'ils soient, selon leurs vocations, ingénieurs, contremaîtres ou manœuvres des grandes machines de paix, de justice et de liberté, fabriquées par le monde, que leur travail à ce plan soit optimiste, résigné ou forcé, que leurs efforts politiques s'accordent ou se contrarient, qu'ils réussissent ou qu'ils échouent, peu leur importe. Un domaine plus solide leur reste, dont les limites se meuvent au gré d'une charité inventive et dont les coordonnées sont celles de leur contemplation. Ils ne s'évadent pas dans l'historico-mondial qui ne demande qu'à les absorber; ils l'acceptent, en le jugeant, sans le mépriser. Ni leur parti, ni leur classe, ni leur nation ne les dissout. Ils ne sont pas pacifiques par procuration. Ils font, ils sont, invisiblement, cette Toussaint qui protège malgré tout Sodome de la colère de Dieu. Ils proposent, sans l'imposer, au vrai monde, au monde évangélique, c'est-à-dire à leurs proches, à leurs voisins, ils lui révèlent ce qu'est un Fils de Dieu, ce qu'est le Fils de Dieu, ce qu'est la Paix de Dieu. Humbles efforts, mais réalistes et contagieux. Dès ici-bas, possédant la réalité dont ils recevront un jour le nom, bienheureux les pacifiques car ils seront appelés Fils de Dieu.

CHRISTIANUS.

ÉGLISE ET CHRÉTIENTÉ

L. K. *L'Assemblée d'Amsterdam et l'unité de l'Église.*

Documents : *Texte de la décision du Concile des Églises orthodoxes, tenu à Moscou du 8 au 22 juillet 1948, concernant la question de l'œcuménisme.*

Lettre pastorale des Évêques de Hollande sur l'unité de l'Église et la réunion des chrétiens, publiée à l'occasion de la Conférence d'Amsterdam.

Un public de plus en plus large s'intéresse à la question de l'unité chrétienne, qui est peut-être *la* question la plus décisive de notre siècle. A travers d'assez chétives informations de presse, beaucoup ont suivi les travaux de la Conférence d'Amsterdam (22 août-5 septembre 1948). Celle-ci, on le sait, réunissait des représentants de toutes les grandes communions chrétiennes (148 y ont participé), à l'exception de l'Église catholique. On trouvera ici un exposé documentaire de première main sur cette conférence, ses problèmes, ses tendances, ses activités, ses résultats.

La position de l'Église catholique dans la question de l'unité et de la réunion est assez connue. Il était utile néanmoins de la rappeler et de dire pour quels motifs, d'ordre strictement spirituel, elle a refusé jusqu'ici de participer aux grandes conférences œcuméniques. Nous ne pouvions mieux faire, à cet égard, que de donner une traduction française de la belle lettre pastorale que les évêques de Hollande ont publiée à la veille de la conférence. Cette déclaration, qui était aussi un acte, fera pressentir au moins que si l'Église catholique a dit *non* à toute proposition de prendre part à de telles conférences, ce *non* n'est pas la seule parole qu'elle ait pour le Mouvement œcuménique et surtout pour la cause sacrée de l'unité des chrétiens.

J. Leclercq. *Conversations catholiques internationales de Saint-Sébastien (9-15 septembre 1948).*

H. Cazelles. *Congrès des universitaires catholiques allemands (Bonn, 7-13 août 1948).*

L'ASSEMBLEE D'AMSTERDAM ET L'UNITE DE L'EGLISE

Il n'est pas encore possible de faire une étude absolument complète sur les travaux de la première Assemblée du Conseil œcuménique des Églises, qui s'est tenue à Amsterdam du 22 août au 4 septembre. Il faudra pour cela attendre la publication des textes définitifs des rapports et des discussions. Toutefois, les textes des conférences et comptes rendus des discussions des séances plénières remis à la presse permettent déjà de dégager les grandes lignes du travail accompli.

I. — Les travaux de l'Assemblée

La première impression est celle d'un travail considérable et sérieux. Depuis le projet de constitution du Conseil œcuménique des Églises en 1938, les états-majors provisoires ont poursuivi parallèlement un travail d'études de grande envergure et de multiples activités. Pendant que de nombreux rapports intéressant le thème central de l'Assemblée circulaient parmi les théologiens, dans les paroisses et les mouvements de jeunes, le Conseil « en formation » s'occupait intensément du problème des réfugiés et de la reconstruction et rendait d'inestimables services aux églises des pays éprouvés par la guerre. Pour donner une idée de l'importance de ces travaux, il suffit de mentionner deux exemples : le comité qui a étudié le rôle de la femme dans l'Église a recueilli près de deux mille réponses à une enquête faite dans quarante-deux pays ; le Département de la reconstruction et d'entr'aide des églises a réparti cent quarante églises de bois, créé des bourses d'études, consacré

d'importantes sommes au traitement des pasteurs, distribué de la littérature religieuse, consenti des prêts aux églises nécessiteuses : ainsi, sans compter les dons en nature, vingt-cinq millions de francs suisses ont été distribués de 1945 à 1948, provenant de la contribution de nombreuses Églises de divers pays[1].

L'Assemblée elle-même a fourni un travail important, sans doute plus complexe que celui des conférences œcuméniques précédentes. Elle avait, en effet, sur la base des travaux préparatoires, à voter la constitution définitive du Conseil œcuménique des Églises, à nommer les comités et le personnel des organes essentiels, à adopter un budget, à approuver les activités proposées par le Comité provisoire, tout ceci en plus des thèmes d'études qui devaient occuper les réunions des sections.

L'Assemblée se composait de sept catégories de personnes :

— les *membres* ou *délégués*, représentants officiels nommés par les Églises adhérentes au Conseil œcuménique. Eux seuls avaient voix délibérative;

— les *suppléants*, représentants officiels des Églises appelés à remplacer les délégués en cas de défaillance. En réalité, ils faisaient le même travail que les délégués en des séances parallèles. Ceci permettait à des théologiens ou à des hommes d'Église qui ne pouvaient être délégués de faire entendre également leur point de vue, car le résultat des discussions était transmis aux délégués;

— les *consultants*, invités en raison de leur compétence théologique ou technique, mais sans délégation officielle de leur Église et sans droit de vote. Ainsi Karl Barth, le pasteur Hébert Roux, Denis de Rougemont étaient consultants;

— les *délégués fraternels d'organisations* amies ou à caractère œcuménique, tel le Conseil international des missions;

— les *délégués de la jeunesse*;

1. Dans cet article, le mot « Église » est employé dans le sens descriptif, pour désigner les différentes communions ou communautés chrétiennes, non dans le sens théologique strict. En ce sens, en effet, il n'y a qu'une Église, et on ne peut parler d' « Églises » que pour désigner les Églises locales existant dans l'unité de l'Église : par exemple, Église de Paris, Église de Malines, etc.

— les *observateurs* envoyés par des Églises ne faisant pas partie du Conseil œcuménique;

— enfin les *invités*, personnalités invitées à cause de l'intérêt qu'elles portaient à la cause œcuménique.

A ces participants proprement dits, il faut ajouter tout le personnel d'organisation, de secrétariat, les interprètes et la presse qui comprenait deux cent quarante-deux journalistes, en grande majorité anglo-saxons.

A cet ensemble de plus de quinze cents personnes furent distribués les documents préparatoires, les textes de conférences et les rapports dans l'une des trois langues officielles de l'Assemblée, soit quatre volumes de rapports élaborés avant l'Assemblée[2], une brochure contenant les documents officiels : lettre d'invitation, projet de constitution, etc.[3], une brochure concernant l'activité du conseil en formation depuis 1938[4], le livret-guide de l'Assemblée[5], le *Who's Who*, donnant la liste des Églises membres avec leurs délégués et suppléants et une liste alphabétique des participants[6]. Avant chaque séance plénière, les textes des conférences et rapports ronéotypés étaient distribués, ce qui représente quelque trente à quarante textes. En outre, les interprètes traduisaient instantanément les exposés et les interventions et chaque auditeur pouvait les écouter dans la langue de son choix au moyen d'un petit appareil à ondes courtes muni d'écouteurs qui était remis à l'entrée des séances. La presse a été copieusement servie de comptes rendus en langue anglaise, le service de presse français s'est montré plus modeste et il a eu raison. Un journal imprimé et illustré de petit format et destiné à la vulgarisation est paru six fois au cours de l'Assemblée, un journal français ronéotypé lui faisait pendant.

Après un culte d'ouverture à la Nieuwe Kerk, principale

2. I. L'Église universelle et le dessein de Dieu.
II. Le dessein de Dieu et le témoignage de l'Église.
III. L'Église et le désordre de la société.
IV. L'Église et le désordre international.

3. *Documents concernant le Conseil œcuménique des Églises*, Amsterdam, 1948, 102 pp.

4. *Dix Ans de Formation, 1938-1948*, 84 pp., Genève, 1948.

5. *Official Handbook*, Amsterdam, 1948, 113 pp.

6. *Who's Who, together with list of Delegates and Alternates*, 122 pp. (Une édition corrigée et mise à jour doit être publiée incessamment.)

Église réformée d'Amsterdam, une première séance, le 22 août au soir, devait établir le lien historique avec les précédentes conférences œcuméniques. Chacun des trois mouvements qui ont préparé la constitution du Conseil œcuménique fut brièvement retracé par un conférencier : le mouvement « Life and Work » (Vie et Action, Stockholm et Oxford), par l'évêque anglican Bell de Chichester; le mouvement « Faith and Order » (Foi et Constitution, Lausanne et Édimbourg), par l'évêque luthérien Brillioth de Vaxjö en Suède; le mouvement missionnaire, par le Dr John Mackay, président du Séminaire de Théologie de Princeton, U.S.A. Le pasteur Marc Boegner retraça l'activité du Conseil œcuménique « en formation » de 1938 à 1948.

Le lundi matin fut consacré à l'exposé du programme de travail de l'Assemblée par M. McCrea Cavert. Après quoi la constitution définitive du Conseil œcuménique des Églises fut adoptée à mains levées. L'archevêque de Cantorbéry, qui présidait la séance, fit une prière d'action de grâces pour cet événement de l'histoire des Églises. Dans la même matinée, M. Visser't Hooft, secrétaire général, fit un exposé magistral sur la structure et les fonctions du Conseil œcuménique des Églises. Nous y reviendrons plus loin.

L'après-midi du même jour, deux rapports devaient donner en quelque sorte l'inspiration générale des travaux de l'Assemblée. Celui de Karl Barth devait avoir un succès considérable tant par la personnalité de son auteur que par le mordant des idées exprimées. Le second rapport était consacré au fondement biblique des travaux et présenté par M. Dodd, de l'Union congrégationaliste d'Angleterre.

Enfin les conférences du mardi devaient introduire les thèmes d'études des quatre sections de l'Assemblée :

Section I. L'Église universelle dans le dessein de Dieu.
Section II. Le dessein de Dieu et le témoignage de l'Église.
Section III. L'Église et le désordre de la société.
Section IV. L'Église et le désordre international.

Les conférences d'introduction de cette quatrième section furent faites l'une par M. John Forster Dulles, homme politique américain bien connu, l'autre par le professeur Joseph Hromadka, de l'Université Jean-Huss de Prague. Évi-

demment, la première donnait une note anti-soviétique assez accusée et il faut regretter que la presse anglo-saxonne et même la presse française n'aient retenu que cet aspect politique. La conférence de M. Hromadka, qui donnait la position difficile, mais d'une profonde sincérité, d'un chrétien engagé dans le régime tchécoslovaque actuel, condamnait avec vigueur les faiblesses de l'Occident. Il est remarquable qu'elle n'ait à peu près pas été mentionnée par la presse qui avait eu l'occasion d'interviewer longuement le conférencier. Il faut souligner que l'une et l'autre conférence n'avaient pas un but politique, mais présentaient les problèmes tels que des chrétiens d'horizons très différents et engagés dans l'action pouvaient les saisir.

Ces trois premiers jours constituaient la première étape des travaux de l'Assemblée. Dans une seconde étape, l'Assemblée allait se répartir en quatre sections d'environ cent membres chacune, délégués d'une part, suppléants d'autre part, pour discuter les quatre thèmes d'études. L'après-midi, les mêmes participants se constituaient en comités pour étudier les questions d'organisation de Conseil œcuménique et en comités d'études pour quatre questions particulières proposées par les Églises : la vie et l'activité des femmes dans l'Église, l'attitude chrétienne en face des juifs, la formation des laïcs dans l'Église, reconstruction chrétienne et entr'aide des Églises. Une commission particulière était chargée de la rédaction du message de l'Assemblée. Certaine après-midi siégèrent jusqu'à seize comités simultanés au grand désespoir des interprètes qui ne pouvaient suffire à la tâche.

Les premiers jours de la seconde semaine devaient être consacrés à la rédaction des rapports des sections et des comités. Il ne fut pas rare de voir les textes modifiés et remaniés deux ou trois fois.

Enfin la quatrième et dernière étape du travail devait être l'adoption des rapports par l'Assemblée réunie en séance plénière. C'est ce qui occupa les trois derniers jours.

La prière évidemment devait tenir une place importante dans l'Assemblée. Les cultes d'ouverture et de clôture furent conduits par des ministres de toutes les principales confessions. Au commencement et à la fin des séances plénières, on chantait un cantique emprunté au *Cantate Domino*,

recueil de la Fédération mondiale des étudiants chrétiens. Le fait que souvent chacun chantait dans sa propre langue n'enlevait absolument rien à l'unanimité du chant, mais soulignait au contraire l'unité dans la diversité. Chaque matin, un culte réunissait les participants à la Koepelkerk pour une prière conduite chaque jour selon la tradition d'une autre confession. Cinq cultes de communion eurent lieu selon les rites vieux-catholique, réformé, anglican, orthodoxe et luthérien. On trouvera plus loin les réflexions qui s'imposent à ce sujet.

Pour être complet, il faut dire que cent délégués de jeunesse de tous les pays tenaient des réunions parallèles à celles de l'Assemblée. Pendant les réunions de sections et de comités, les invités et les femmes des délégués pouvaient entendre des conférences sur la situation de l'Église dans les différents continents. Les réceptions par le gouvernement néerlandais au Rijksmuseum et par la municipalité d'Amsterdam au Palais Royal, ainsi que la promenade en bateau sur les canaux illuminés et l'oratorio : *Le Chant de l'Unité* donnèrent à l'Assemblée un caractère plus officiel et plus mondain; mais, pour échapper à l'atmosphère de fête de la capitale hollandaise qui célébrait ses deux reines, il eût fallu se retirer dans une lointaine thébaïde...

II. — Fonctions et structure du Conseil œcuménique des Églises

Il était utile de donner cet aperçu de la vie de l'Assemblée avant de préciser en quoi consiste le Conseil œcuménique des Églises. Une des tâches essentielles de l'Assemblée était précisément de faire passer le Conseil œcuménique du stade de formation au stade d'une existence définitive approuvée par les Églises. C'est ce qui fut acquis par le vote du matin du 23 août, date qui restera mémorable dans les annales de l'œcuménisme.

M. McCrea Cavert soulignait l'importance de cet événement dans son rapport sur le programme de l'Assemblée :

> Nous entrons dans une nouvelle étape du mouvement œcuménique. Nous inaugurons une association permanente des Églises, dans des formes constitutionnelles définies, en vue de tout travail qu'elles déci-

deront d'entreprendre en commun. Pour la première fois, les représentants officiels de cent quarante-cinq Églises créent un instrument de fraternité et de coopération à l'échelle mondiale. C'est là un fait sans précédent. Le chemin qui s'ouvre devant nous n'a pas été exploré et la crainte pourrait bien nous en détourner si le Chef de l'Église ne nous avait promis la présence de son Saint-Esprit.

Il revenait à M. W. Visser't Hooft, secrétaire général, de préciser la *signification* du Conseil œcuménique des Églises. Les passages essentiels de son rapport constituent un document de première importance :

Maintenant que le Conseil reçoit une existence officielle, il importe que nous soyons au clair et que nous fassions connaître au monde ce qu'est notre rencontre et ce qu'elle n'est pas. D'où la nécessité de définir aussi clairement que possible les fonctions du Conseil. Des malentendus peuvent naître du fait que nous établissons une communauté interecclésiastique nouvelle, sans précédent dans l'histoire de l'Église. Selon un malentendu tenace, le Conseil viserait à devenir une « super-Église », un centre d'autorité ecclésiastique qui prétendra contrôler les Églises membres. Notre Constitution spécifie clairement que le Conseil n'a aucune intention, ni ne réclame aucune autorité de ce genre. D'ailleurs, quiconque a travaillé dans le domaine œcuménique sait que la plus légère tentative d'exercer un contrôle se heurte à une vigoureuse résistance des Églises, qui ont toutes un sens aigu de leur indépendance. Il sera utile néanmoins de confirmer en termes non équivoques la déclaration faite par le Comité provisoire en 1947, à savoir de répudier la notion d'un Conseil qui serait muni d'une autorité administrative centralisée.

Un second malentendu qui a pris naissance dans certains milieux est que le Conseil poursuit des fins politiques. Nous vivons dans un monde obsédé par la politique et l'opinion publique dans des milieux étendus ne peut pas admettre qu'une vaste entreprise de caractère international puisse ne pas avoir de couleur politique. Notre devoir est de prouver par la parole et par les faits que nous sommes les serviteurs d'un Seigneur dont la royauté comprend le monde de la politique, mais dont le plan, un plan de salut, ignore les politiques partisanes et comprend les hommes de tous les partis et de tous les pays.

Quelle est alors la vraie fonction de notre Conseil ? Son nom l'indique. Nous sommes un Conseil des Églises et non le Conseil de l'Église indivise. Notre nom même accuse notre faiblesse et notre humiliation devant Dieu, car il ne doit y avoir et il n'est en réalité qu'une seule Église du Christ sur la terre. Notre pluralité est une grave anomalie. Mais notre nom montre aussi que nous sommes conscients de cette situation et que nous ne l'acceptons pas avec passivité, que nous allons de l'avant vers la manifestation de la Sainte Église universelle. Notre conseil représente par conséquent une solution temporaire, une étape; il se situe entre une époque où les Églises vivaient

isolées les unes des autres, et le moment où — sur la terre ou dans les cieux — il se révélera vrai qu'il y a un seul Berger et un seul troupeau.

Les fonctions du Conseil découlent de cette situation de fait. Nous sommes une communauté au sein de laquelle les Églises, après s'être longtemps ignorées les unes des autres, apprennent à se connaître.

Nous sommes une communauté dans laquelle les Églises engagent ensemble une conversation sérieuse et féconde sur toutes leurs convictions et toutes leurs différences de doctrines, de message et de constitution.

Nous sommes une communauté où la solidarité chrétienne est mise en pratique en ce que les Églises aident leurs Églises sœurs, faibles ou dans le besoin.

Nous sommes une communauté dans laquelle un témoignage commun est rendu à la Seigneurie du Christ chaque fois qu'une parole commune nous est donnée pour que nous l'adressions aux Églises et au monde.

Nous sommes surtout une communauté qui s'efforce d'exprimer l'unité qu'elle a déjà reçue en Christ et de frayer la voie à l'expression plus complète et plus profonde de cette unité.

Nous ne devons pas exagérer ce que nous sommes; les divergences réelles et marquées qui nous séparent, divergences qui apparaîtront au cours de cette Assemblée, l'absence de représentants d'une grande partie de la chrétienté, autant de raisons pour nous rendre humbles. Mais nous ne devons pas non plus sous-estimer le don que Dieu nous a fait. Si nous recevons ce que nous espérons recevoir — à savoir cette *Koinonia* de contacts personnels, d'entretien, d'entr'aide, de témoignage et de recherche d'unité profonde — nous aurons alors toute raison d'être surpris par la bonté de Dieu qui nous accorde ce départ nouveau dans nos rapports réciproques, après les longues années où nous vivions en étrangers les uns aux autres.

Les membres du Conseil.

Quelles sont maintenant les Églises membres du Conseil œcuménique des Églises? Lorsqu'on dit que cent cinquante Églises ont donné leur adhésion au Conseil, il faut bien se garder de comprendre cent cinquante « confessions ». En effet, d'après la Constitution, « sous le mot *Églises* sont comprises les dénominations composées d'Églises locales autonomes[7] ». Les règlements précisent : « Est réputée autonome l'Église qui, tout en se reconnaissant solidaire des autres Églises et spécialement de celles de sa propre confession, ne dépend d'aucune autre Église dans son exis-

7. Constitution, art. II, note, dans *Documents*, p. 11.

tence propre, c'est-à-dire, en matière d'instruction, de consécration et d'entretien des ministres, d'enrôlement, de service laïque, de prédication, de relation interecclésiastique, d'utilisation des ressources à la disposition, quelle qu'en soit la provenance[8]. »

Ainsi la France avait à l'Assemblée quatre délégations : une pour l'Église Réformée de France, une pour l'Église Évangélique luthérienne de France, une pour l'Église Réformée d'Alsace et de Lorraine, et une pour l'Église de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine. Ces deux dernières, ayant un statut concordataire particulier, sont en effet autonomes. Par contre, l'Allemagne n'avait pas de délégation luthérienne ou réformée distincte, mais une délégation de l'Église Évangélique en Allemagne (*Evangelische Kirche in Deutschland*) qui vient d'être constituée.

Étant donné un certain flottement des appartenances confessionnelles, il est assez difficile de dire combien de confessions proprement dites étaient représentées. D'après les qualifications données dans la liste des Églises membres[9], on arrive approximativement au résultat suivant : sept Églises orthodoxes, quatre vieilles-catholiques, quinze Églises anglicanes, dix-neuf luthériennes, vingt-sept réformées, vingt-trois méthodistes, sept baptistes, huit congrégationalistes, sept Églises du Christ, deux communautés mennonites, quatre sociétés de quakers, dix Églises unies (Canada, Indes, EKD, etc.), soit dix confessions représentées chacune par plusieurs Églises nationales. Restent dix-neuf Églises diverses constituant chacune une confession : Église éthiopienne, copte, orthodoxe syrienne, Église vaudoise d'Italie, Église morave, Église arménienne, Armée du Salut. On arrive ainsi à une trentaine de confessions caractérisées.

L'autonomie n'est bien sûr pas le seul critère des Églises membres. Les Églises pour être admises doivent présenter une certaine stabilité et une certaine importance numérique, mais surtout elles doivent adhérer à la base du Conseil œcuménique exprimée dans l'article premier de la Constitution : « Le Conseil œcuménique des Églises est une association fraternelle d'Églises *qui acceptent Notre-Sei-*

8. *Documents*, p. 23.
9. *Documents*, pp. 90 à 102, et *Who's Who*, pp. 5 à 19.

gneur Jésus-Christ comme Dieu et Sauveur[10]. » D'aucuns avaient demandé une modification sur ce point, notamment des membres des Églises Réformées qui n'acceptaient pas volontiers une formule trinitaire ou qui tenaient la formule actuelle pour entachée de monophysisme[11]. C'est sans doute aussi par protestation dans ce sens que s'est tenu précisément à Amsterdam, fin juin, le congrès annuel de l'Association internationale pour la liberté religieuse (I.A.R.F.). Le pasteur G. Marchal, qui en rendait compte récemment, écrivait en termes significatifs :

Pratiquement et depuis plus de cinquante ans, ces assises sont celles du libéralisme protestant mondial. L'an dernier, à Berne, elles ont reçu l'appui précieux et significatif de l'illustre Albert Schweitzer... Depuis deux ans, le comité directeur... a fait l'impossible pour assurer à l'actuel Congrès œcuménique un caractère vraiment plus œcuménique, notre effort ayant surtout porté sur le texte d'admission. Ce texte exige la reconnaissance de Jésus « comme Dieu et Sauveur ». C'est là une formule trop absolue qui préjuge du problème christologique et le résout dans le sens du Concile de Nicée (325). Nous avons proposé « comme Seigneur et Sauveur »; texte qui permettait une large et vivante union spirituelle. Nous n'avons pas eu gain de cause. Nous n'en avons pas été étonnés, l'Église de France adoptant de plus en plus les formules susceptibles de l'aligner sur l'Église grecque orthodoxe et sur l'anglicanisme. Autrement dit, nous avons un œcuménisme à pivot orthodoxe et conservateur, en opposition avec le Concile de Stockholm (W. Monod, Söderblom) qui était à pivot fidéiste, respectueux des orthodoxies et non-orthodoxies de chacun[12].

Le Conseil œcuménique ne semble pas devoir changer d'attitude. A ce sujet, M. Visser't Hooft a fait la déclaration suivante dans le rapport déjà cité :

Si nous pouvons tirer une conclusion de la réaction des Églises, il y a un accord presque unanime sur le maintien par le Conseil de sa base nettement christocentrique et sur l'affirmation que la divinité de Notre-Seigneur, telle qu'elle est exprimée dans la base actuelle, ne doit pas être affaiblie. C'est aussi la ferme conviction du comité provisoire. Car seul le Seigneur ressuscité et qui est assis à la droite du Père peut nous accorder l'unité à laquelle nous aspirons. Une ques-

10. *Documents*, p. 11.
11. Note parue dans *Le Christianisme au XX^e siècle*, dans sa Tribune libre du 6 mai 1948.
12. *Un premier Amsterdam*, dans *Évangile et Liberté* du 15 septembre 1948.

tion reste posée : du fait que la base actuelle est très brève et que par conséquent elle n'est pas complète, n'y aurait-il pas lieu de la rendre plus claire en l'amplifiant ?

A notre connaissance, aucune modification n'a été faite dans ce sens jusqu'à présent. Mais on mesurera ici le chemin parcouru depuis vingt-cinq ans au sein du Mouvement œcuménique dans le sens de la fermeté dogmatique.

Ici, il convient de signaler l'attitude prise par le Conseil en face de l'absence des Églises de Moscou et de Rome. Citons encore le rapport de M. Visser't Hooft :

Nous nous réjouissons de la présence ici de délégués de plusieurs Églises orthodoxes très anciennes et d'autres Églises orientales. Mais nous sommes conscients, et avec un très grand regret, de l'absence de plusieurs autres grandes Églises orthodoxes orientales. Le comité provisoire avait fait connaître d'une façon parfaitement claire à l'Église orthodoxe de Russie que sa participation serait la bienvenue. Des communications reçues de cette Église faisaient espérer une réponse favorable. La conférence tenue récemment à Moscou en a décidé autrement. Une résolution y a été adoptée, décrivant notre mouvement comme un organisme dont la préoccupation ne serait pas celle de l'unité de l'Église, mais bien plutôt d'acquérir une influence politique et sociale. Par conséquent, la conférence déclara que les Églises orthodoxes qui étaient représentées ne pourraient pas prendre part au mouvement œcuménique dans sa forme actuelle. Une communication du Patriarche de Moscou ajoute que cela ne veut pas dire que l'Église se désintéresse du mouvement œcuménique et de ses activités et exprime le vœu que le Patriarche soit tenu au courant du travail du Conseil œcuménique.

Le seul aspect encourageant de cette situation est le fait que les raisons données comme déterminant cette décision sont fondées sur une interprétation complètement fausse de la vraie nature de notre mouvement — méconnaissance compréhensible de la part d'une Église dont les dirigeants n'ont pas de contacts personnels avec la vie œcuménique. Si nous réussissions ici, à Amsterdam, et au cours des prochaines années à prouver que, loin d'avoir des visées politiques, nous n'avons d'autres préoccupations que celle de la Seigneurie du Christ partout — en Orient comme à l'Occident —, et celle de son Église, la seule Sainte Église, il sera peut-être possible de faire tomber les malentendus actuels. Quoi qu'il en soit, la ligne à suivre est précise. Nous devons garder une porte ouverte pour l'Église de Russie et pour d'autres Églises orthodoxes non encore représentées parmi nous. Nous devons nous sentir responsables d'elles comme nous le sommes les uns des autres.

D'après des renseignements reçus pendant l'Assemblée d'Amsterdam sur les décisions de la Conférence des évêques

orthodoxes à Moscou, la motivation du refus ne serait pas seulement d'ordre politique et social, mais bien d'ordre dogmatique, la base du Conseil étant jugée insuffisante[13].

Il n'est pas moins important de citer le passage du rapport de M. Visser't Hooft qui concerne l'Église catholique romaine :

> Il doit être fait mention aussi de l'Église catholique romaine. Le comité provisoire connaissant parfaitement les raisons qui empêchent cette Église de participer au mouvement œcuménique, celle-ci n'a pas été invitée à envoyer des délégués officiels à la première Assemblée. Mais dès le début de la préparation, en 1939, il fut décidé d'informer le Saint-Siège des projets en cours. Ayant reçu de nombreuses demandes de renseignements de la part de catholiques romains, le Comité provisoire décida en 1947 d'inviter à l'Assemblée, à titre officieux, un nombre restreint d'observateurs de cette Église. Cependant, bien que bon nombre des personnalités invitées aient exprimé le vif désir de se rendre à Amsterdam, et cela au su de leurs supérieurs directs, le Saint-Office décida en juin que personne ne recevrait l'autorisation d'aller à Amsterdam. Cette décision est d'autant plus regrettable que, depuis quelques années, bon nombre de catholiques romains, prêtres et laïques, ont manifesté beaucoup de compréhension pour les buts et le caractère de notre mouvement. En réalité, l'intérêt porté à cette Assemblée — intérêt qui s'est manifesté par des demandes d'invitation, des articles, des visites personnelles, a été l'une des manifestations caractéristiques de la période de préparation. Il faudra voir si le *veto* du Saint-Office veut vraiment dire que ces nouvelles et heureuses tentatives de rapprochement sont par là même condamnées ou si les conversations pourront être poursuivies. Du côté du Conseil œcuménique, nous ne pouvons qu'espérer que des occasions de contact pourront se maintenir, et prier pour cela.

Ces réflexions ne donneraient pas une idée tout à fait exacte de la réaction de l'Assemblée à l'égard de l'absence de Rome si on ne se rappelait qu'un grand nombre de protestants estime que, actuellement au moins, tout œcuménisme avec Rome est impossible à cause de l'attitude intransigeante de l'Église catholique.

Les organes du Conseil.

Pour comprendre ce qu'est le Conseil œcuménique et pouvoir suivre ses travaux dans l'avenir, il est utile de jeter un rapide coup d'œil sur sa structure.

13. Voir *infra*, en appendice, le texte exact du concile des Églises orthodoxes de Moscou.

L'*Assemblée* en est l'organe principal. « Une Assemblée sera l'autorité suprême du Conseil et se réunira tous les cinq ans. L'Assemblée sera composée des représentants officiels des Églises ou groupes d'Églises. Elle sera composée de quatre cent cinquante membres au maximum... [14] » L'Assemblée d'Amsterdam a décidé que le nombre des représentants serait désormais déterminé par chaque Assemblée et que le comité central pourrait diminuer ou augmenter ce nombre selon les besoins dans une proportion de vingt pour cent.

Les sièges y sont répartis selon l'importance numérique, la représentation confessionnelle et la distribution géographique. C'était là une question assez délicate, car la première répartition semble avoir été faite surtout en fonction de la distribution géographique et un mouvement assez fort s'est manifesté, surtout chez les luthériens, en faveur d'une représentation plus « confessionnelle ». On comprend qu'il soit difficile de représenter équitablement des Églises qui dans certains pays sont des minorités très restreintes. La solution de ce problème reviendra principalement au Comité central.

Le second organe est le *Comité central*, qui est un comité de l'Assemblée et se compose du ou des présidents du Conseil œcuménique et de quatre-vingt-dix membres choisis par l'Assemblée parmi ses membres. C'est ce comité qui continue l'action de l'Assemblée entre les sessions, qui vote le budget annuel, examine les demandes d'admission de nouvelles Églises, crée les organismes appropriés, nomme les comités [15].

Comme pour l'Assemblée, on a donné à ce comité une base qui tient mieux compte du facteur confessionnel. Les cinq présidents du Conseil œcuménique « en formation » ont été maintenus, sauf le Dr John Mott, vétéran de l'œcuménisme, qui a été élu président honoraire. Il a été remplacé par l'évêque Oxnam. Un sixième président a été élu pour représenter les jeunes Églises des pays de mission.

Ainsi les six présidents sont les suivants : M. le pasteur Marc Boegner, président de la Fédération protestante de

14. Art. v de la Constitution : *Documents*, p. 12.
15. Règlements, dans les *Documents*, p. 26.

France (réformé); l'archevêque de Cantorbéry, Dr Geoffrey Fisher (anglican); l'évêque G. Bromley Oxnam, de l'Église méthodiste des U.S.A.; l'archevêque de Thyatire, Dr S. Germanos, exarque du Patriarche œcuménique de Constantinople à Londres (orthodoxe grec); l'archevêque d'Upsal en Suède, Dr Erling Eidem (luthérien); le Dr Tsu-Chen-Chao, de l'Université de Yenching, Pékin (évêque de l'Église anglicane en Chine).

La composition du Comité central élu par l'Assemblée est la suivante : seize réformés, seize luthériens, treize orthodoxes (dont huit sièges non attribués), dix anglicans, dix méthodistes, sept représentants des Églises unies, cinq baptistes, trois congrégationalistes, un siège pour chacune des Églises suivantes : Église d'Éthiopie, Église copte, Églises Mar Thoma, morave, vieille-catholique, orthodoxe-syrienne, Disciples du Christ, Evangelical United Brethern, Société des amis, Armée du Salut.

En même temps, vingt-neuf pays sont représentés au Comité central. Cependant, il y eut quelques protestations : on regretta que l'Afrique occidentale soit représentée par un Blanç et non un Noir, que l'Amérique latine, avec ses deux millions de fidèles dans laquelle seul le Brésil est de langue portugaise, n'ait comme délégué qu'un Brésilien. On voit par là combien il est difficile de respecter tous les desiderata.

La France est représentée au Comité central par M. Chazel, laïc, professeur à la Faculté de théologie de Montpellier (réformé), et par M. Poincenot, inspecteur ecclésiastique de Montbéliard (luthérien), et bien entendu par M. le pasteur Marc Boegner.

Il convient de noter que, en principe, l'Assemblée doit comprendre un tiers de laïques hommes ou femmes, ce qui présente aussi une difficulté pour les Églises qui n'ont pas plus de deux délégués.

Le programme d'activités.

Il est du plus grand intérêt de se représenter aussi exactement que possible les activités futures du Conseil œcuménique. L'esprit de ces activités, si l'on peut dire, est parfai-

tement mis en lumière par le rapport de M. Visser't Hooft déjà plusieurs fois cité :

Le comité provisoire estime que l'une des premières obligations du Conseil est d'appeler les Églises à se rencontrer en conférences pour étudier leurs différences de foi et de constitution et pour étudier les moyens d'unir complètement les Églises. *Foi et Constitution* est l'activité la plus ancienne et la plus fondamentale des activités dont la responsabilité incombe au Conseil. Point de départ et point d'arrivée, *Foi et Constitution* nous rappelle constamment le caractère profondément anormal de nos divisions. Il nous rappelle qu'il n'est pas suffisant de collaborer et que le seul but digne d'un Conseil *des Églises* est d'être la manifestation de l'Église une et indivise. *Foi et Constitution* a reçu la mission difficile et de longue haleine d'étudier nos divergences actuelles et la voie à suivre pour les surmonter. Son activité attire moins l'attention que les autres départements du Conseil, car son travail doit se poursuivre tranquillement et patiemment. Il aura par conséquent besoin d'une grande autonomie dans l'ensemble de notre structure. Il devra, d'autre part, tenir pleinement les Églises et le Conseil au courant des développements qu'il obtiendra dans le domaine de l'unité de l'Église.[1]

On ne saurait mieux mettre en valeur l'importance du travail théologique fondamental pour un œcuménisme authentique.

Il ne faut pas confondre avec ce travail de « Foi et Constitution » l'*activité d'étude*. Il s'agit d'autre chose :

Le Département d'Études est au service du Conseil et des Églises membres pour promouvoir une étude approfondie et commune des questions de foi, de vie et d'action des Églises, source de notre témoignage et de nos activités dans le monde moderne. Il peut être, si Dieu le veut, le lieu où une intelligence renouvelée de la Bible, la redécouverte des implications de la Seigneurie de Jésus-Christ, les expériences des Églises dans les années de lutte et leur discernement des signes des temps, peuvent devenir profitables pour toutes les Églises.

C'est ici que se situe le programme des sections II à IV de l'Assemblée d'Amsterdam, tandis que le travail de la section I se rattachait plutôt à « Foi et Constitution ». Il y aura d'ailleurs, à l'avenir, en plus des Assemblées quinquennales, des conférences de « Foi et Constitution ». Ces dernières seront en quelque sorte le laboratoire dans lequel s'élaboreront les points de vue qui seront ensuite adoptés par l'Assemblée au nom des Églises. Il y aura donc toujours

un certain décalage entre le travail des deux organismes, et c'est ce qui explique pourquoi le rapport final de la section I à Amsterdam semble être en recul sur la dernière conférence de « Foi et Constitution » à Edimbourg. En 1937, il s'agissait d'une réunion de théologiens, à Amsterdam d'une Assemblée de délégués officiels des Églises dont beaucoup étaient encore novices dans le travail œcuménique; aussi le progrès a-t-il été, si l'on peut dire, plus en largeur qu'en profondeur.

Sous peine d'allonger considérablement cet exposé, on ne peut qu'énumérer les autres tâches du Conseil œcuménique, ce qui ne veut pas dire qu'elles aient une importance moindre. Il est prévu :

— une aide aux Églises faibles ou indigentes;

— un Département de la Jeunesse;

— un organisme d'éducation œcuménique : l'Institut de Bossey, près de Genève, qui fonctionne déjà sous la direction de M. le professeur Kraemer;

— une commission pour les affaires internationales;

— un travail d'information et de propagande en développant le S.OE. P.I. (Service OEcuménique de Presse et d'Information), qui publie déjà depuis quinze ans un bulletin hebdomadaire d'information ronéotypé en trois langues;

— la création d'une revue œcuménique, dont le premier numéro est sorti quelques jours avant l'Assemblée[16], et qui sera surtout un instrument de dialogue entre les Églises;

— un Département de l'Évangélisation;

— des rapports avec les organisations parallèles, surtout le Conseil international des missions, l'Alliance biblique universelle, les Y.M.C.A. et Y.W.C.A. et la Fédération universelle des Étudiants chrétiens.

Cette énumération se passe de commentaire. On y saisit immédiatement l'ampleur de la tâche qui s'impose au Conseil œcuménique et sa valeur pour la coopération des Églises chrétiennes.

En définitive, on voit que le Conseil œcuménique n'est pas une étiquette, un mot vide de sens, mais bien un organisme qui peut avoir un grand rôle à jouer dans le monde

16. *The Ecumenical Review*, trimestrielle, 17, route de Malagnou, Genève. Provisoirement seulement en anglais.

chrétien. Dans quelle mesure parviendra-t-il à réaliser vraiment l'unité qu'il essaie de vivre déjà, l'avenir seul pourra le dire. Il semble incontestable qu'il représente l'effort le plus considérable vers l'unité qui ait été entrepris depuis les grandes séparations.

Dans l'impossibilité d'étudier ici tous les aspects de cette activité, il semble particulièrement important, au point de vue de l'œcuménisme, de voir plus en détail l'esprit et les résultats du travail de la section I.

III. — Le problème de l'Église

Le thème de la section I était « l'Église universelle dans le dessein de Dieu ». Les travaux préparatoires concernant ce sujet et contenus dans le volume I comportaient trois parties : d'abord cinq exposés sur la nature de l'Église par un luthérien, G. Aulen, un méthodiste, Clarence Craig, un orthodoxe, le professeur Florovsky, de Paris, un anglican, J. Gregg, un réformé, Karl Barth. La seconde partie envisageait l'expérience de l'Église dans le monde en deux exposés sur la misère et la grandeur de l'Église et sur les signes du renouveau dans l'Église. Enfin quatre études concernaient le problème de l'unité et le mouvement œcuménique. Ces études constituaient un point de départ.

Dès le second jour de l'Assemblée, en introduisant le thème d'étude de la section I, le professeur Clarence Craig devait faire le point des *accords* et des *désaccords* exprimés dans la première partie du volume.

Il rassembla sept points sur lesquels tout le monde était d'accord et les résuma de la manière suivante :

1. Tous nous croyons que l'Église est une création de Dieu, non des hommes. Le dessein de Dieu sur le monde inclut le rassemblement d'un peuple de Dieu. Ceci commença en Israël et reçut son accomplissement dans le nouvel Israël.

2. Tous nous croyons que la rédemption de ce peuple a son centre dans l'action de Dieu accomplie par Jésus-Christ, qui mourut pour nos péchés, ressuscita d'entre les morts et devint le Seigneur de l'Église.

3. Tous nous croyons que l'Église est caractérisée par la présence du Saint-Esprit, la prédication de l'Évangile qui est la parole de l'a-

mour de Dieu pour l'humanité misérable et pécheresse, et par l'administration des sacrements du baptême et de la Cène du Seigneur.

4. Tous nous croyons que l'Église a été mise à part dans un état de sainteté comme communauté permanente d'adoration, pour vivre dans l'amour par l'exemple et par la puissance du Seigneur crucifié et ressuscité.

5. Tous nous croyons que l'Église est en rapport avec deux mondes : elle est composée de pécheurs pardonnés, mais en même temps ses membres sont les héritiers du royaume de Dieu.

6. Tous nous croyons que l'Église est servie par un ministère que Dieu a doté des dons variés de l'Esprit pour l'édification du Corps de Christ.

7. Tous nous croyons que l'Église est une de sa vraie nature. Puisque Dieu est un, il ne peut y avoir plus d'un seul peuple de Dieu. Ce peuple est composé de tous ceux qu'il a rachetés en Christ.

Quelle que soit l'importance de ces points d'accord, il fallait souligner les divergences majeures qui séparent les Églises. M. Craig les groupa en cinq points :

1. Nous ne sommes pas d'accord dans notre façon de comprendre *le degré* de continuité entre le peuple de Dieu sous l'ancienne alliance et sous la nouvelle. Tous sont d'accord sur le fait qu'il y a continuité, mais l'Église est-elle une *nouvelle* création, création en Christ, ou bien les institutions de l'Ancien Testament préfigurent-elles par voie autoritaire la nature du véritable peuple de Dieu ? Dans quel sens Christ a-t-il été la fin de la loi ? Est-ce que cela a été une brisure radicale dans la manière dont Dieu conduit son peuple ?

2. Nous ne sommes pas d'accord sur la question de savoir à quel degré l'Église est le Corps de Christ. Pour les uns, ceci conduit à mettre l'accent sur l'Église comme extension de l'Incarnation. Chez d'autres collaborateurs, cette expression est visiblement absente. Ils ne croient pas qu'une analogie féconde ou une figure puisse être pressée de telle manière que cela soit, leur semble-t-il, contredit par l'Église empirique.

3. Nous ne sommes pas d'accord sur la manière de comprendre l'autorité de la tradition à côté de l'Écriture comme normative pour l'Église. Pour les uns, la tradition est essentielle parce que le développement que l'Église a expérimenté sous la conduite du Saint-Esprit est déterminant pour la nature et la forme de l'Église. Pour d'autres, ce qui n'est pas dans les écritures canoniques n'a pas d'autorité permanente dans et pour l'Église...

4. Nous ne sommes pas d'accord sur la place de l'autorité à l'intérieur et parmi les communautés de croyants. Quelques-uns parmi nous croient que chaque communauté est autonome sous l'autorité de Christ et n'est sujette d'aucune direction ecclésiastique venant de l'extérieur de la communauté. D'autres sont tout aussi convaincus qu'il faut qu'il y ait un gouvernement d'autorité au-dessus des communautés particulières si leur but commun doit être réalisé dans les conditions humaines...

5. Enfin nous ne sommes pas d'accord sur notre conception de la continuité de l'Église. Par corollaire, cette différence affecte notre conception du ministère et des sacrements. Certains sont fermement convaincus que la seule voie par laquelle est maintenue une authentique unité est ce que j'appellerais une relation horizontale directe avec les Douze que Christ a choisis. Là où cette continuité est rompue, il manque quelque chose d'essentiel dans les marques de l'Église. Au contraire, d'autres tiennent aussi passionnément que la seule voie d'une continuité authentique peut être maintenue par une relation verticale avec le Seigneur vivant de l'Église. Partout où on la rencontre, on trouve son Église. Aucune succession horizontale ne peut assurer cette relation, et aucune succession d'agents humains n'a d'importance à côté de cette association directe avec lui qui a promis d'être partout où deux ou trois sont réunis en son nom. Pour le moment, ceci apparaît être la différence la plus irréductible, car des deux côtés des hommes sincères ont le sentiment que l'autre position ne garantit pas cette continuité.

Il faut reconnaître que cette introduction au thème le plus important de l'Assemblée ne cherchait pas à minimiser les difficultés. Ceux qui attendaient un « confusionisme » facile ont pu être largement déçus.

D'ailleurs, M. Craig a mis les délégués sans ambages en face de leur tâche. Il a exclu immédiatement deux attitudes impossibles : d'une part, l'indifférence à l'égard de ces divergences pour une union dans l'action pratique, attitude qui montrerait que l'on n'attache pas assez d'importance à la foi de sa propre confession; d'autre part, une attitude combattive et intransigeante qui oublierait que « ces convictions que nous estimons contraires à la volonté de Dieu sont les convictions sincères et honnêtes de nos frères. Toute autre supposition de notre part serait totalement indigne d'un membre de cette Assemblée ». Restait une troisième attitude possible : la discussion des divergences dans un esprit fraternel. « Dans une telle atmosphère nouvelle, qui sait les miracles que peut accomplir l'Esprit de Dieu ? »

L'exposé du professeur G. Florovsky devait peut-être encore préciser davantage cet esprit. Plus qu'aucun autre, il a rappelé aux délégués, au cours des discussions et des séances plénières, que l'unité ne pouvait être réalisée à bon marché.

Les chrétiens ne seraient-ils pas dans une situation absurde s'ils pouvaient s'entendre sur des questions séculières et donc secondaires et demeurer en désaccord sur l'essentiel ? Que pourrait signifier une

unité *in dubiis*, tandis que subsiste la division *in necessariis* ? Ne suggérerait-elle et ne prouverait-elle pas que nos divergences doctrinales et confessionnelles n'avaient, au fond, aucune importance vitale ? En effet, dans cette hypothèse, les chrétiens pourraient se conduire *comme* s'ils étaient unis. En tout état de cause, un front commun des chrétiens ne saurait être encore une chrétienté réunie, ne saurait être l'Église réunie, l' « Una Sancta »...

Le jugement commence par la maison de Dieu. Il ne suffit pas que nous soyons poussés par des raisons de stratégie — cette stratégie fût-elle missionnaire, évangélisatrice, sociale, ou ce que l'on voudra — vers une réconciliation œcuménique, à moins que la conscience chrétienne ne soit réveillée par le grand appel de Dieu lui-même. Nous devons rechercher l'unité, la réunion. Nous ne devons pas la rechercher parce qu'elle nous rendrait plus forts et nous armerait mieux dans notre combat (car, dans ce cas, nul ne rechercherait plus d'unité qu'il n'en faut pour cette seule victoire terrestre). Mais nous devons la rechercher parce qu'elle est l'impératif divin, le but et le dessein divins, parce qu'elle appartient à l'être même du christianisme.

L'unité ne sera pas seulement une addition d'éléments complémentaires :

On peut essayer d'interpréter les différences et les divergences des chrétiens comme des éléments complémentaires; on peut y voir des aspects isolés ou exagérés d'un tout, qui pourraient trouver leur réconciliation dans une synthèse plus haute et plus large. On peut même prétendre qu'une différenciation historique représente un indispensable premier pas vers cette synthèse. Cette idée contient quelque vérité. Cependant, nous ne pouvons atteindre la plénitude par une simple opération arithmétique. Le tout n'est jamais le produit d'une simple addition des unités. Et, rappelons-le, bien des traditions sont purement négatives et polémiques; elles ne subsistent que par la force de l'opposition. Elles ne peuvent, telles qu'elles sont, être assumées dans une totalité. Elles doivent être réformées et retaillées pour devenir complémentaires et pour pouvoir être réintégrées dans l'ensemble. Cela signifie que le renouveau *et* la réformation sont la seule voie qui conduise vers une synthèse œcuménique. Aucune unité des chrétiens n'est possible tant que certaines différenciations historiques n'ont pas été supprimées.

L'unité ne sera pas non plus le résultat d'une action précipitée. Il ne faut pas confondre une base de coopération et le but dernier de l'œcuménisme. Au-delà même du *Credo*, qui peut déjà être récité ensemble, il faut chercher le consensus théologique, c'est-à-dire la signification et non pas seulement la lettre.

En terminant, le P. Florovsky soulignait que l'œcuménisme devait être véritablement universel :

En tout cas, « œcuménique » ne signifie pas et ne doit pas signifier pan-protestant ou anti-romain, ou quoi que ce soit de semblable. Aucune vraie coopération œcuménique, aucune vraie communauté chrétienne, aucune vraie réunion des chrétiens ne peut être réalisée si Rome n'y peut être incluse. Je ne veux pas dire la Rome actuelle, mais la vérité et l'héritage que Rome, en dépit de tout ce que l'on peut retenir contre elle, a représenté et représente encore aujourd'hui. L'unité dernière de la chrétienté doit être universelle et totale. Toute autre solution ne peut être que provisoire et partielle, foncièrement inadéquate et incomplète. Aucune fraternisation sentimentale n'avancera jamais nos affaires... Une étude théologique approfondie nous ouvrira à une plus large vision et nous aidera à surmonter nos craintes vaines. Nous avons par trop aimé nos traditions locales. Il nous faut rétablir le sens de la catholicité. La précision doctrinale sera une aide et non un obstacle à notre plus profonde unité.

Il a paru important de citer assez longuement ces textes pour que le lecteur se rende compte de l'esprit dans lequel l'Assemblée a abordé ces problèmes.

Quels ont été maintenant *les points d'arrivée*? C'est la discussion générale du rapport de la section I en séance plénière qui en donne le mieux l'idée. Il est évident que la genèse de ce texte serait du plus haut intérêt, mais elle ne sera connue que dans la mesure où le compte rendu sténographique des principales interventions sera publié.

Le texte soumis à l'Assemblée, le 1er septembre, a été modifié en plusieurs points à la suite de la discussion. Nous donnons ici ce texte tel qu'il a été distribué en français au début de la séance. Nous avons ajouté en note les modifications apportées par la discussion. De toute manière, le texte officiel sera celui qui paraîtra dans le volume définitif des rapports. Mais on peut déjà se faire une idée de l'orientation générale des travaux sur ce texte qui sera sans doute à peine retouché.

L'EGLISE UNIVERSELLE DANS LE DESSEIN DE DIEU

I. — L'Unité qui nous est donnée

1. *Dieu a donné à son peuple, en Jésus-Christ, une unité qui est son œuvre et non la nôtre. Nous le louons et lui rendons grâces pour l'action puissante de son Saint-Esprit qui nous a rassemblés pour nous faire découvrir que, en dépit de nos divisions, nous sommes un en Jésus-Christ.*

2. *Chrétiens d'origines nationales et traditionnelles multiples, notre premier mot doit être pour remercier Dieu de sa bonté. Nous venons d'Églises chrétiennes qui pendant longtemps se sont ignorées, mal comprises, dénigrées; nous venons de pays qui se sont souvent combattus; nous sommes tous des hommes pécheurs; nous sommes les héritiers du péché de nos pères; nous ne méritons pas la bénédiction que Dieu nous accorde.*

3. *L'action rédemptrice de Dieu dans le monde s'est réalisée par la vocation du peuple qu'il a élu. L'Ancienne Alliance s'est accomplie dans la Nouvelle, quand Jésus-Christ, le Fils de Dieu incarné, est mort et est ressuscité des morts, est monté au ciel et a donné le Saint-Esprit qui demeure dans son Corps, l'Église. Cette Église nous concerne tous ensemble, c'est pourquoi nous sommes rassemblés; ce faisant, nous découvrons notre unité dans notre relation avec le Chef et le Seigneur de l'Église.*

II. — Notre Désaccord fondamental

4. *C'est à la lumière de cette espérance que nous pouvons affronter notre désaccord le plus profond, nous aimant toujours les uns les autres en Christ et marchant par la foi en lui seul. Car un grave désaccord apparaît encore entre nous. Il a des aspects divers et des racines profondes*[17]. *Historiquement, on peut*

17. « Il s'affirme au milieu d'opinions nombreuses, différemment accentuées, au sein de la chrétienté. Certains sont catholiques ou orthodoxes en un sens défini; d'autres sont protestants selon les grandes confessions de foi de la Réformation; d'autres encore mettent l'accent sur la congrégation locale, « communauté rassemblée », et sur l'idée de « l'Église libre »; certains sont convaincus que catholiques et protestants (ou évangéliques) pensent subsister à l'intérieur d'une même Église.

« Parmi les nuances de ces opinions, cependant, nous voulons accorder une attention spéciale à un désaccord vers lequel, par des cheminements nombreux, nous sommes constamment ramenés. »

assez facilement le décrire par l'opposition générale qui existe entre « catholique [18] *» et « protestant », bien que nous ayons appris à nous méfier de toute formule simpliste de ce genre pour le caractériser.*

5. *Telle est notre situation essentielle : de part et d'autre, nous considérons la foi et la vie chrétiennes comme un tout parfaitement cohérent, mais les deux façons de concevoir ce tout sont loin de coïncider.*

6. *Il est impossible de caractériser brièvement ces deux tendances ou accentuations sans risquer d'être injuste à leur égard. Dans chaque cas, nous comparons des lignes générales de tradition qui diffèrent dans leur façon de comprendre la foi et la vie chrétiennes* [19]. *Dans chacune, on pourrait discerner une grande variété d'accents, plusieurs « écoles » de pensée théologique* [20]. *La tendance ordinairement appelée « catholique » insiste en premier lieu sur la continuité visible de l'Église, essentiellement exprimée par la doctrine de la succession apostolique de l'épiscopat. La tendance « protestante » souligne essentiellement l'initiative de la Parole de Dieu et la réponse de la foi, elle s'exprime dans la doctrine de la justification* par la foi seule. *Mais l'une et l'autre de ces tendances se retrouvent en fait à des degrés divers dans les deux traditions* [21]. *Un dialogue compréhensif entre ces deux tendances est souvent rendu difficile par le fait que beaucoup de ceux qui leur appartiennent sont habitués à leurs seuls modes d'expression, ignorent les autres traditions et conservent au sujet de leurs frères chrétiens séparés des opinions qui souvent travestissent leur vraie position. Cependant, même lorsque le dialogue s'engage entre gens qui se font confiance et se comprennent, il subsiste un noyau irréductible de divergences entre deux manières totalement différentes de saisir l'Église du Christ.*

7. *De chacun de ces points de vue, on considère chaque élément de la vie de l'Église dans une perspective générale, de sorte que, même là où ces éléments paraissent semblables, ils sont en réalité situés dans des cadres généraux qui, jusqu'à présent, nous apparaissent irréductibles l'un à l'autre. Comme souvent dans le passé, nous avons été incapables de nous exposer les uns aux autres la totalité de notre foi en termes mutuellement acceptables.*

18. Évidemment, « catholique » n'est pas pris uniquement dans le sens de « catholique romain ». Protestant, dans la plus grande partie de l'Europe, est rendu par « évangélique ».

19 et 20. Ces deux phrases sont interverties dans le nouveau texte.

21. Cette phrase a été remplacée par la suivante : « Mais le premier groupe insiste aussi sur la foi et le second croit fermement dans la continuité de l'Église sous une certaine forme. En outre, cette différence d'accentuation coupe sans les recouvrir nombre de nos barrières confessionnelles. »

III. — Convictions communes et Problèmes communs

8. *Il n'est pas possible d'énumérer tous les problèmes qui ont surgi au cours de nos discussions, encore moins de mentionner ceux qui ont été soulevés dans d'autres cercles de recherche œcuménique, en particulier dans les commissions de « Faith and Order ». Nous ne pouvons qu'essayer de souligner ici certains points qui ont retenu notre attention. Nous indiquerons aussi quelques-unes des directions dans lesquelles ils nous paraissent devoir être poursuivis dans l'ensemble du travail en cours. Nous estimons que le livre* L'Église universelle dans le Dessein de Dieu, *écrit pour préparer nos études, contient une matière très utile et nous le recommandons à l'attention de nos Églises pour l'examen de ces problèmes.*

9. *Nous avons formulé nos accords concernant la* nature *de l'Église et sa* mission, *dans les deux paragraphes suivants; à la suite de chacun d'eux nous énumérons un certain nombre de points de divergence qui se sont révélés dans l'examen approfondi de ces accords eux-mêmes.*

10. A. Nous croyons tous que l'Église est donnée par Dieu aux hommmes pour le salut du monde; qu'elle est fondée sur l'action rédemptrice de Dieu en Jésus-Christ; qu'elle vit[22] de la présence et par la puissance du Saint-Esprit.

11. *Sous cet accord fondamental, il existe cependant des divergences essentielles que, dans l'obéissance à Dieu, nous devons continuer à comprendre plus profondément afin de les surmonter. Elles concernent :*

a) *La relation entre l'ancien et le nouvel Israël et la relation entre l'église visible et la « nouvelle création » en Christ. (Il ressort de notre discussion que plusieurs de nos divergences concernant l'Église et le ministère ont ici leur origine.)*

b) *Dans l'action rédemptrice de Dieu, la relation entre la rédemption objective et le salut personnel; entre l'Écriture et la Tradition; entre l'Église considérée comme institution et l'Église comprise comme l'œuvre actuelle de Jésus-Christ.*

c) *La place du ministère dans l'Église et la nature de son autorité et de sa continuité; le nombre et la signification des sacrements, la relation entre le baptême et la foi et la confirmation; la relation entre l'Église universelle et l'Église locale; la nature de l'unité visible et la signification du schisme.*

12. B. Nous croyons tous que la vocation de l'Église est

22. « Qu'elle persiste dans la communauté à travers l'histoire par la présence... »

de glorifier Dieu dans sa sainteté, d'annoncer l'Évangile à toute créature. Elle est pourvue par Dieu des dons divers du Saint-Esprit pour l'édification du Corps du Christ. Elle a été appelée à la sanctification pour vivre, dans la foi et dans l'amour, au service de l'humanité, par la puissance du Seigneur crucifié et ressuscité et selon son exemple. Nous croyons que l'Église est composée de pécheurs pardonnés, mais déjà participant par la foi [23] au royaume de Dieu, attendant sa consommation quand Jésus-Christ reviendra dans la plénitude de sa puissance et de sa gloire.

13. *Ici encore, nous devons continuer dans l'obéissance à Dieu à rechercher une compréhension plus profonde de nos divergences en vue de les surmonter. Elles portent sur les points suivants :*

a) *La relation entre les deux aspects de la vocation de l'Église orientée, d'une part vers Dieu dans le culte, d'autre part vers les hommes dans le témoignage et le service.*

b) *Jusqu'à quel point le royaume de Dieu est-il déjà réalisé dans l'Église ?*

c) *En quoi l'Église est-elle responsable de la vie des communautés humaines et des institutions temporelles ?*

14. *C'est avec reconnaissance que nous soulignons ces accords et que nous sommes en même temps contraints de poursuivre l'étude de nos divergences, car nous croyons que Dieu veut l'unité de son Église et nous devons lui obéir.*

15. *Sur beaucoup de ces points nos problèmes dépassent nos barrières confessionnelles, et nous rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous permet chaque jour d'apprendre au contact de nos frères chrétiens et parce qu'il se fait lui-même connaître plus clairement à nous grâce à la « présence » que nous sommes les uns pour les autres. Dans certaines parties du monde et pour certains chrétiens, certains points abordés ici pourront paraître sans importance ou sans intérêt. Cependant, parce qu'ils sont essentiels pour d'autres, nous croyons que, en définition, ils nous concernent tous.*

Pour d'autres encore certaines de nos difficultés paraîtront déjà surmontées ou en voie de l'être.

Nous remercions Dieu pour tout ce qui éclaire les chemins de l'unité !

IV. — L'unité a l'Intérieur de notre Désaccord

16. *Bien que nous ne puissions totalement nous joindre, Notre-Seigneur ne nous permet pas de nous séparer. Nous ne pouvons*

23. « ... à l'éternité du royaume... »

nous ignorer les uns les autres, car le réel sérieux de nos divergences témoigne d'une conviction commune qui nous vient de ce Seigneur. Le Corps de Christ est une unité qui nous interdit soit de nous oublier les uns les autres, soit de nous satisfaire d'un accord sur des aspects partiels de notre foi qui en laisserait d'autres en litige.

17. *Néanmoins, nous avons éprouvé que Dieu dans sa miséricorde franchit les barrières qui nous divisent et nous rend capables de parler dans la langue commune de la révélation divine dont témoignent les Écritures, sur les points où nous nous rencontrons. Partout où il nous est possible de parler ainsi de notre unité, nous nous reconnaissons aussi obstinément confrontés par certains problèmes. En les traitant, nous découvrons des divergences qui se rapportent à nos différentes manières de comprendre l'ensemble et sous ces divergences elles-mêmes nous découvrons une fois de plus un accord dans une unité qui nous a rassemblés et ne nous laissera plus aller.*

V. — Gloire de l'Église, misère des Églises

18. *C'est dans son Seigneur que l'Église peut seulement se glorifier. Dans son amour, il s'est abaissé pour la racheter et la couronner comme son Épouse. Louons Dieu pour les signes constamment renouvelés de son amour pour l'Église. Dans ces dernières années, il a été donné à beaucoup de nos frères d'apprendre à nouveau ce qu'est « l'Église sous la Croix ». Par là ils ont découvert la vie nouvelle, retrouvé la Bible comme un livre vivant contemporain; ils ont fait la confession de leur foi et vu se manifester l'Église dans l'humble fidélité de milliers de chrétiens. Nous rendons grâces à Dieu pour les signes nombreux d'une vie renouvelée dans les Églises de plusieurs pays. Christ suscite l'esprit de sacrifice de plusieurs et les conduit à s'identifier avec les sans-abri et les désespérés, avec un sens plus précis de l'évangélisation et une base théologique plus sérieuse.*

Dans plusieurs parties du monde, il rassemble des chrétiens depuis longtemps séparés[24] *et fait aboutir d'importants projets d'union. Nous rendons grâces à notre seul Berger pour*[25] *les motifs qui inspirent ces projets.*

19. *Quoique des convictions authentiques et une fidélité réelle à la vérité se trouvent souvent à l'origine des divisions et justifie*

24. La suite de la phrase est remplacée par : « D'importantes unions d'Églises ont été réalisées. »

25. La suite de la phrase est modifiée : « Le courage, l'esprit d'initiative et la largeur de vues qui les ont inspirées. »

leur maintien, nous confessons cependant que l'orgueil, l'égoïsme obstiné et le manque d'amour ont eu et ont encore leur part dans leur existence.

20. *A l'intérieur de nos Églises séparées, nous avons beaucoup de fautes à confesser, dans la repentance, devant le Seigneur de l'Église, car la cause profonde de notre péché, réside dans notre séparation d'avec lui. C'est à cause de cela que les tares du monde ont profondément pénétré nos églises en sorte que parmi nous aussi on trouve des préjugés raciaux*[26]*, des considérations mondaines, des divisions de classes, des rivalités économiques et une mentalité sécularisée*[27]*. Nous courons le risque de devenir le sel qui a perdu sa saveur et ne sert plus à rien.*

21. *A l'intérieur de nos Églises divisées, nous avons pour notre honte vécu trop souvent préoccupés de nos affaires intérieures, les regards fixés sur nos intérêts particuliers, au lieu de nous oublier nous-mêmes dans l'amour et le service des autres. Nos Églises sont trop dominées par le fonctionnarisme ecclésiastique aussi bien chez les pasteurs que chez les laïcs, alors qu'elles devraient trouver des formes nouvelles de communautés vivantes et de collaboration entre le clergé et les laïcs pour exprimer la vie du Corps du Christ.*

22. *Nous prions pour le renouveau de l'Église, tout autant que pour son unité. Dans la mesure où Christ nous purifie par son Saint-Esprit, nous découvrirons que nous sommes unis et que nous n'avons rien à gagner à une unité qui ne serait pas dans la vérité et la sainteté.*

VI. — Le Conseil œcuménique des Églises

23. *Nous rendons grâces à Dieu pour le mouvement œcuménique, parce que nous voyons en lui un mouvement conforme à sa volonté. Il nous a aidés à reconnaître notre unité en Christ. Nous reconnaissons que Dieu est spécialement à l'œuvre parmi nous pour nous conduire vers des buts que nous ne discernons encore que confusément. Nous ne comprenons pas encore clairement ce qu'il a déjà accompli parmi nous ni comment l'intégrer à nos conceptions habituelles. Il n'est pas toujours facile de concilier notre fidélité confessionnelle avec l'esprit œcuménique. Nous avons aussi beaucoup à apprendre de la rencontre des*

26. « Des préjugés raciaux » disparaît du texte.

27. Ajouter : « Même là où il n'y a pas de différence de théologie, de langue ou de liturgie, il y a des Églises basées sur la discrimination de race ou de couleur, ce qui est un scandale au sein du Corps du Christ. »

anciennes traditions chrétiennes avec les Églises naissantes dont les traditions sont en train de s'établir. Tout cela, et aussi les autres difficultés qui existent entre nous, nous le portons au sein du Conseil œcuménique des Églises, afin de pouvoir continuer à nous y consacrer ensemble. Parce que c'est un Conseil des Églises, nous devons discuter ces problèmes en nous sachant responsables envers ceux qui nous ont délégués et sans prétendre à des accords que nos Églises pourraient rejeter dans leur ensemble.

24. Le Conseil œcuménique des Églises est né parce que nous avons déjà reconnu que, dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, les Églises étaient responsables les unes des autres. Il n'y a qu'un seul Seigneur et un seul Corps. C'est pourquoi nous ne pouvons prendre notre parti de nos divisions. Devant Dieu, nous sommes responsables les uns des autres. Nous discernons déjà quelques-unes de nos responsabilités, Dieu nous en montrera d'autres. Le Conseil existe maintenant à la vue des Églises et du monde. Nous croyons que le Saint-Esprit de Dieu lui donnera l'autorité qu'il voudra pour parler et agir. Mais nous commençons notre travail dans le Conseil œcuménique en nous repentant de ce que nous sommes et dans l'espérance de ce que nous serons. En cette première Assemblée, nous demandons à toutes les Églises participantes de prier sans relâche pour que Dieu, dans sa sagesse, nous guide et nous délivre de toute fausse ambition comme de tout manque d'audace.

Ce texte nous semble surtout décrire avec une plus grande précision les points d'accord et de désaccord qui avaient été signalés dans le rapport introductif de M. Craig. Est-ce à dire que le travail de section n'ait conduit à aucun progrès ? Il est apparu au cours des discussions qu'on se heurtait constamment à un point fondamental qu'on a essayé de mettre en lumière. On a fini par l'exprimer dans l'opposition entre « catholique » et « protestant ».

La discussion en séance plénière a provoqué surtout deux réactions : l'une concernant le caractère général du texte, l'autre concernant cette opposition fondamentale, mais évidemment les deux observations étaient profondément liées.

Plusieurs interpellateurs reprochèrent au texte de trop souligner les divisions de l'Église. Un représentant de l'Inde reprocha particulièrement à l'Assemblée de s'arrêter à des dissentiments que les jeunes Églises, disait-il, avaient depuis longtemps surmontés, et de retarder peut-être, par là, la réa-

lisation des projets d'Union en cours dans les Églises de l'Inde du Nord et de Ceylan.

D'autres objectèrent que l'opposition « catholique-protestant » n'expliquait pas tout et qu'il fallait envisager une troisième conception de l'Église : l'idée de la communauté des croyants. Après une importante discussion, un amendement dans ce sens fut repoussé par cent cinquante et une voix contre quatre-vingt-onze, mais, pour tenir compte de cette importante minorité, on ajouta dans le texte quelques phrases explicatives (indiquées en notes).

A une conférence de presse qui suivit, l'évêque luthérien de Hanovre, Dr Lilje, qui avait présidé la section et les débats de l'Assemblée, expliqua que, après des heures et des jours de travail, la section était arrivée à cette conclusion que c'était bien dans ces conceptions que s'exprimait l'opposition la plus fondamentale et qu'il n'avait pas paru possible de l'exprimer avec plus de précision que dans les termes « catholique » et « protestant », et qu'il ne fallait à aucun prix essayer de l'atténuer en introduisant un troisième terme.

Toutefois, la troisième conception exprimait davantage une tradition importante et il fallait en tenir compte. M. Van Dusen, président du Comité des études, donna à la presse l'aperçu suivant qui est du plus haut intérêt :

Il n'y a pas que l'anglicanisme, le luthéranisme et le calvinisme qui soient issus de la réforme, mais aussi ce qu'on a appelé les sectes radicales qui sont représentées par les anabaptistes, les congrégationalistes, et jusqu'à un certain point les presbytériens, les quakers et, plus récemment, les méthodistes. Cela veut dire que, parmi les membres du Conseil, un cinquième et probablement près du quart appartiennent à cette tradition. Ils n'ont ni la conception catholique représentée par les orthodoxes et les anglicans qui mettent l'accent sur la succession apostolique, ni la conception protestante ou évangélique des luthériens et des réformés qui mettent l'accent sur la Parole de Dieu, mais ils conçoivent l'Église comme une communauté de croyants, de disciples du Christ qui possède une vie commune avec le Seigneur vivant. Ceci n'est pas une continuité par une lignée humaine, ni par la transcendance de la Parole de Dieu, mais une continuité de « koinonia ». Or les deux plus impor-

tantes dénominations de l'Amérique du Nord, les baptistes et les méthodistes, appartiennent à ce courant. En outre, les jeunes Églises des pays de mission ont été évangélisées pour moitié par les U.S.A. et pour les trois huitièmes par la Grande-Bretagne. Il est donc probable que la moitié de ces Églises se reconnaîtraient davantage dans ce courant. Leur dynamisme permet de penser qu'elles prendront de plus en plus de place dans l'Église.

Si ce rapport ne semble pas être un progrès sur la conférence d'Édimbourg, il faut considérer qu'il s'agissait, à Amsterdam, de délégués officiels qui engageaient leurs Églises. Il semble que plus de la moitié d'entre eux n'avaient jamais participé à une conférence œcuménique. Il y a donc là un acquis positif. Des positions sont clairement exprimées, qui ne pourront pas être négligées à l'avenir. D'ailleurs, la commission « Faith and Order » continuera son travail au sein du Conseil œcuménique et organisera ses Assemblées particulières.

IV. — Courants et influences

Deux lignes de forces nous semblent particulièrement nettes : l'influence des théologiens, en particulier de Karl Barth, et le dynamisme des jeunes Églises.

Si l'organisation de l'Assemblée portait évidemment l'empreinte des Américains, sa pensée a été dominée par les théologiens du continent et principalement ceux des vieilles Églises. L'Église orthodoxe était puissamment représentée par le P. Florovsky, qui a beaucoup contribué à la clarté dogmatique. A plusieurs reprises, il a fortement combattu tout ce qui pouvait donner même l'apparence d'une solution par « le plus petit dénominateur commun ». Parmi les luthériens, la personnalité du professeur Nygren, de l'Université de Lund en Suède, et président de Fédération luthérienne mondiale, s'est surtout fait remarquer dans les discussions de sections. Il ne lui a pas été donné de parler devant l'Assemblée plénière. A côté de lui, l'évêque Lilje, de Hanovre, luthérien lui aussi, a montré une clarté de vues remarquable dans la rédaction et la discussion du rapport. Il serait injuste de ne pas nommer parmi les anglicans le chanoine Hodgson, de l'Université d'Oxford.

Mais il semble qu'une influence plus grande encore ait été exercée par Karl Barth, et ceci d'une manière paradoxale. En effet, Karl Barth n'était pas délégué et n'avait pas voix délibérative, mais il était consultant. Ensuite, il ne faut pas croire qu'il soit accepté par tous les réformés, et enfin il est trop radical pour être « œcuménique »; cependant, il a grandement contribué à donner une certaine orientation à l'Assemblée.

Sa voix a été comme celle d'un prophète rappelant à temps et à contretemps la primauté du dessein de Dieu et la soumission à sa Parole. On lui avait demandé de donner, dès le premier jour, comme une orientation spirituelle à l'Assemblée. Il ne le fit pas sans bousculer un certain nombre de positions. Il réclama le renversement des termes du thème général : d'abord le dessein de Dieu, ensuite seulement le désordre de l'homme. Le dessein de Dieu est *son* dessein, qu'il ne faut pas confondre avec nos plans et nos idées. L'Assemblée n'avait pas à établir un plan de christianisation ou « un plan Marshall chrétien ». Il demanda de considérer moins les divisions confessionnelles que le Christ lui-même, sans savoir et sans vouloir savoir où cela mènerait. Il avertit qu'il aurait mieux valu ne pas célébrer la Cène, du moment qu'on ne pouvait pas le faire en commun : « Au stade où nous en sommes, il ne nous est pas encore possible de prendre la sainte Cène ensemble; cette situation durera peut-être encore longtemps. Dès lors, nous aurions dû avoir le courage de le manifester en ne célébrant ici aucun service de communion. Nous n'avions pas le droit pour le manifester d'organiser à Amsterdam des saintes Cènes séparées. Il nous était permis de nous présenter ici le cœur lourd, mais avec une bonne conscience, comme une communauté imparfaite du même Seigneur. Mais il ne peut y avoir aucune bénédiction, ni aucune promesse pour nous si nous repoussons délibérément d'une main ce que nous aimerions recevoir de l'autre. »

C'est lui aussi qui, dans les comités, rappela que l'attitude en face des juifs ou le rôle de la femme dans l'Église devaient être étudiés d'abord à la lumière de la Bible, au grand étonnement de certains Américains qui n'y voyaient qu'une question de justice et d'égalité. Sa seule présence empêchait d'éluder certaines difficultés. Il faut dire aussi que

est un de ses fervents disciples qui présida à la rédaction du message final de l'Assemblée.

A l'autre pôle, pour ainsi dire, se situe le courant des jeunes Églises. S'il y a un danger de minimiser le dogme et de créer certaines confusions, c'est de ce côté-là qu'il faut le chercher. Les Églises de Chine et des Indes montrent une très grande vitalité, elles étaient représentées à Amsterdam par des personnalités jeunes et décidées, telles D. T. Niles, de l'Église méthodiste de Ceylan, V. E. Devadutt, de l'Inde du Nord, miss Chakko, de Lucknow, qui fit un exposé remarquable.En face des peuples à convertir, ces Églises ressentent plus que les Églises du continent ou d'Amérique le scandale des divisions. Elles ont commencé à réaliser des Églises unies qui évidemment posent de graves problèmes. D. T. Niles obtint à la discussion qu'on mît dans le rapport de section que l'on rendait grâce pour les unions réalisées et non, comme le disait le texte, pour les projets et les motifs qui les inspirent. Il s'indigna de la faiblesse de cette formulation.

Les jeunes Églises restent un problème posé aux vieilles Églises. Elles leur reprochent leurs lenteurs dans le travail de l'union. Il est toujours vrai que les jeunes supportent mal les dissentiments de leurs parents et s'intéressent assez peu aux vieilles querelles de famille.

Échec ou espoir?

Au terme de cette étude, il sera bon de tirer quelques brèves conclusions.

Le Conseil œcuménique des Églises est sorti du domaine des projets pour entrer dans celui de la réalité. C'est un fait. Cent cinquante Églises de toutes confessions et de toutes les parties du monde y adhèrent.

Il constitue une étape dans la voie de l'unité. Il est déjà un témoignage d'unité par l'acceptation de la base, la foi commune en Jésus-Christ, Dieu et Sauveur, par la volonté de rester ensemble pour faire œuvre d'unité, malgré toutes les divergences actuellement insurmontables, par le message commun donné au monde sur les exigences de l'évangélisation et dans le domaine social et international.

Il ne s'agit pas là d'un « christianisme pratique », d'une

action commune négligeant le dogme, d'une unité d'action achetée au prix de la vérité. La place donnée aux théologiens les plus éminents et l'importance de la commission « Foi et Constitution » en sont la preuve.

Toutefois, des difficultés considérables subsistent. L'Assemblée a constaté les divergences de vue irréductibles, au moins pour l'instant, qui règnent en son sein. Elle a eu l'honnêteté et la sincérité de les marquer nettement. Son secrétaire général a souligné que c'est un progrès sur les réunions précédentes. Dans cette perspective, les problèmes posés par les « réunions d'Églises », particulièrement en Extrême-Orient, sont les plus graves. Il faudra voir si ces voies, en quelque sorte expérimentales, sont des voies d'unité authentique.. L'orientation de l'Église anglicane, sur ce point, sera d'une grande importance.

Enfin le travail commencé à Amsterdam ne peut être, dans les conditions actuelles, qu'une phase du travail pour l'unité. Un jour viendra où un dialogue devra s'établir entre le Conseil œcuménique des Églises et les deux grandes Églises qui n'en font pas partie, l'Église orthodoxe russe et l'Église catholique. Il n'y a pas d'unité réelle possible en dehors de cette perspective.

Dans cette espérance, tout ce que nous ferons pour connaître davantage les autres sera une action pour l'unité. Les exigences dogmatiques n'ont jamais légitimé l'ignorance de l'histoire ou des faits présents. Or, si quelques théologiens et quelques apôtres de l'unité sont au courant, il faut bien dire que la grande masse du clergé et des fidèles ignore presque tout des autres confessions chrétiennes et se contente de jugements extrêmement sommaires et souvent injustes.

Il faudrait dire aussi combien les contacts personnels peuvent être enrichissants. N'est-il pas frappant de constater que les mêmes problèmes constituent l'objet principal de nos préoccupations et de celles de nos frères séparés : partout se manifeste un renouveau biblique et liturgique partout se pose le problème de l'évangélisation et par conséquent du rôle grandissant des laïcs dans l'Église, partout on recherche une attitude authentiquement chrétienne dans le domaine social et en face des problèmes internationaux. Des contacts à propos de ces problèmes peuvent nous ame-

ier à confronter toute notre conception du christianisme. Il y a tant de malentendus à dissiper, causés par des siècles l'ignorance réciproque, d'incompréhension et de vie séparée. Nos frères séparés attendent de nous une parole dans un langage qu'ils puissent comprendre. Ne nous enfermons pas dans une forteresse plus ou moins inaccessible. C'est aussi de nous que dépend la réunion des Églises.

L. K.

DOCUMENTS

Concile des Eglises orthodoxes autocéphales d'Alexandrie, Antioche, Moscou, Tiflis, Belgrade, Bucarest, Sofia et Tirana, tenu à Moscou du 8 au 22 juillet 1948. Texte de la décision concernant la question de l'œcuménisme

Nous sommes arrivés à entendre pleinement et unanimement que, en ce moment, des tentatives d'influence hétérodoxe sont dirigées sur l'Église orthodoxe, au moins de deux côtés.

D'un côté, les dirigeants de l'Église catholique romaine · la Papauté, ayant, pour ainsi dire, perdu le sentiment de la foi salutaire en l'invincibilité de l'Église du Christ par les portes de l'enfer, cherchant à sauvegarder son autorité séculière et suivant la voie de l'exploitation de ses rapports politiques avec les puissants de ce monde, s'efforce de tenter l'Église orthodoxe vers une entente avec elle. La Papauté cherche à atteindre ce but par toutes sortes d'unionismes et d'organisations dans ce sens.

D'un autre côté, le protestantisme, dans toute sa diversité et sa division en sectes et orientations, n'ayant plus la foi en l'éternité et l'inébranlabilité des idéaux chrétiens, dans son mépris superbe des antiques institutions apostoliques et patristiques, cherche à s'opposer au papisme romain. Le protestantisme recherche dans cette lutte une alliée dans l'Église orthodoxe, afin de devenir une force internationale influente.

Ici, l'orthodoxie se trouve devant une tentation encore plus grande de s'écarter de la recherche du royaume de Dieu et d'entrer dans le domaine politique qui lui est étranger. Tel est, en effet, le but pratique poursuivi par le mouvement œcuménique aujourd'hui.

En dehors de l'orthodoxie proprement dite, la même influence s'exerce sur les Églises arménienne-grégorienne, syro-jacobite,

éthiopienne, copte et syro-chaldéenne (non catholiques-romaines), ainsi que l'Église vieille-catholique qui sont si proches de l'orthodoxie.

En tenant compte de ce que :

a) Les tendances du mouvement œcuménique exprimées par la formation du « Conseil mondial des Églises » ayant pour but l'organisation d'une « Église œcuménique » dans le plan actuel ne correspondent pas à l'idéal de la chrétienté, ni aux préoccupations de l'Église du Christ, telles que les entend l'Église orthodoxe;

b) Le fait de diriger ses efforts dans le domaine de la vie sociale et politique tendant à créer une « Église œcuménique » en tant que force internationale influente revient, en quelque sorte, à succomber à la tentation rejetée par le Christ dans le désert et est une déviation de l'Église sur la voie de la pêche des âmes humaines attirées dans les filets du Christ par des moyens non chrétiens;

c) Le mouvement œcuménique, dans le plan actuel des travaux du « Concile mondial des Églises », a renoncé, au détriment de l'Église du Christ et trop prématurément, à la certitude d'adhésion à l'Église, une, sainte, catholique et apostolique. La conférence d'Edimbourg de 1937, composée surtout de protestants, soit qu'elle ait échoué, soit prévoyant un échec, s'est hâtée d'en finir avec les tentatives d'union des Églises dans la grâce. Dans un but de conservation, le protestantisme a adopté la pratique du moindre effort, la voie d'un unionisme abstrait sur une base sociale et économique, voire politique. Ce mouvement a continué de baser son plan de travail sur la théorie de la création d'un appareil nouveau et extérieur (séculier) qu'est l' « Église œcuménique » en tant qu'organisme dans l'État, lié à ce dernier d'une façon ou d'une autre et disposant d'une influence séculière;

d) Au cours des dix dernières années (1937-1948), l'idée d'Union des Églises sur le terrain dogmatique et doctrinal n'est plus étudiée; on ne lui reconnaît qu'une importance secondaire et pédagogique pour la génération à venir. Ainsi le mouvement œcuménique actuel n'assure pas l'œuvre de l'union des Églises par les voies et les moyens de la grâce;

e) La réduction des exigences à la seule condition de reconnaître Jésus-Christ comme Notre-Seigneur abaisse la doctrine chrétienne à la foi qui, d'après la parole de l'apôtre, est accessible même aux démons (Jac., II, 19; Matth., VIII, 29; Marc, V, 7).

En constatant cet état de choses actuel, notre Concile des chefs et des représentants des Églises orthodoxes autocéphales, ayant appelé par la prière le secours du Saint-Esprit, a décidé :

Au « Concile mondial des Églises », en réponse à l'invitation
que par nous tous de participer au Congrès d'Amsterdam en
ualité de membre, faire reconnaître que toutes les Églises ortho-
oxes locales participant au présent Concile se voient dans l'o-
ligation de refuser leur participation au mouvement œcuméni-
ue dans son aspect actuel.

LETTRE PASTORALE DES EVEQUES DES PAYS-BAS

L'archevêque et les évêques des Pays-Bas au clergé et aux fidèles qui leur sont confiés, Bénédiction dans le Seigneur

CHERS FRÈRES,

Du 22 août au 4 septembre prochains, le « Conseil œcuménique des Églises » se réunira en congrès pour étudier « le dessein de Dieu et le désordre de l'homme ». Ce congrès, qui doit être consacré à un sujet aussi actuel et qui doit se tenir dans notre pays, précisément à Amsterdam, attirera certainement aussi l'attention de beaucoup de catholiques. Pour cette seule raison, nous avons considéré comme un devoir de notre charge de vous adresser une lettre pastorale commune au sujet de ces congrès.

Depuis un temps déjà considérable, beaucoup de chrétiens non catholiques s'inquiètent de la division confessionnelle qui existe entre les chrétiens. Ils comprennent que cette division est contraire au commandement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et doit avoir des conséquences néfastes pour le salut de l'humanité. De cette inquiétude est né ce qu'on appelle le Mouvement œcuménique, qui s'efforce de réaliser une nouvelle unité religieuse de tous ceux qui veulent accepter Jésus-Christ comme leur Dieu et leur Sauveur. Peu avant le déclenchement de la dernière guerre mondiale, ce mouvement reçut une forme plus définie par la création du « Conseil œcuménique des Églises », et ce congrès, qui va bientôt se réunir à Amsterdam, doit être la première réunion plénière de ce Conseil œcuménique des Églises.

Chers Frères, l'Église catholique, elle aussi, — et personne plus qu'elle, — déplore la division religieuse des chrétiens. Elle aussi se rend compte combien sont néfastes les conséquences de cette division. Elle aussi est prête à reconnaître que les efforts vers une nouvelle unité religieuse sont inspirés par la bonne volonté de beaucoup. Mais, malgré tout cela, elle se voit obligée de se tenir à l'écart, et ainsi il ne saurait être question d'une

participation de la sainte Église catholique à ce congrès d'Amsterdam.

Cette attitude d'abstention ne repose pas sur la crainte de perdre du prestige ou sur d'autres raisons purement tactiques. Cette attitude vient exclusivement de la conviction de l'Église qu'elle doit rester inébranlablement fidèle à la tâche que Jésus-Christ lui a confiée.

Car elle est l'Église une, sainte, catholique et apostolique qui a été fondée par Jésus-Christ, afin que son œuvre de rédemption (de salut) soit continuée par elle jusqu'à la fin des temps; elle est le Corps mystique du Christ, l'Épouse du Christ. En elle cette unité existe impérissable parce que le Christ a promis que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle (Matth., xvi, 18). C'est pourquoi on ne peut mettre fin à la division des chrétiens que d'une seule manière : par le retour à elle, par le retour au sein de l unité, qui a toujours été conservée en elle. Si cependant l'Église catholique participait à cet effort vers une unité religieuse nouvelle, et ceci précisément sur un pied d'égalité avec les autres, elle reconnaîtrait par là de fait que l'unité voulue par le Christ ne subsiste pas en elle et qu'ainsi, en réalité, il n'y a pas d'Église du Christ. Mais ceci elle ne saurait en aucun cas l'admettre; car elle est elle-même l'unique sainte Église du Christ, l'unique Corps mystique du Christ, l'unique Épouse du Christ. Non, c'est justement par son abstention qu'elle doit continuer à proclamer que l'unité voulue par le Christ est restée conservée en elle et qu'en elle cette unité reste accessible à tous.

Ce devoir d'abstention est encore évident pour une autre raison. Une unité réelle n'est pas possible sans l'unité de la foi; ceci est aussi de plus en plus reconnu par un nombre croissant de personnes au sein du mouvement œcuménique. Mais comment est garantie cette unité de la foi? Notre-Seigneur Jésus-Christ a chargé Pierre et les autres apôtres et leurs successeurs de prêcher l'Évangile en son nom et de par son autorité : « Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui vous méprise me méprise » (Luc, x, 16). A cette fin, il leur a promis l'assistance de son Saint-Esprit. Par la puissance du Saint-Esprit, les papes et les évêques, comme successeurs de Pierre et des autres apôtres, ont conservé intacte la vérité révélée et l'ont proclamée avec une autorité infaillible; et ils continueront à le faire jusqu'à ce que le Seigneur revienne. Qui accepte leur parole, accepte la parole du Christ et, ce faisant, entre dans l'unité de la foi. Comment le pape et les évêques pourraient-ils, par conséquent, considérer avec d'autres que peut-être ils ont mal compris la Parole de la révélation divine et prêché des inventions humaines à la place de la vérité divine? Ce serait équivalent à mettre en doute les promesses du Christ

et la puissance du Saint-Esprit. Non ! Elle ne peut que continuer à proclamer la doctrine du Christ avec une autorité infaillible et ainsi à conserver l'unité de la foi.

Il ne peut donc être question d'une participation de la sainte Église catholique à ce congrès d'Amsterdam. Cependant, nous suivrons ce congrès avec un très grand intérêt, car ce congrès est issu d'un grand et sincère désir de l'unité voulue par le Christ chez beaucoup, qui le reconnaissent comme leur Dieu et leur Sauveur. Et nous qui sommes chargés par le Saint-Esprit, sous la conduite du successeur de Pierre, de maintenir et d'étendre l'Église dans son unité, pourrions-nous rester indifférents en face d'un désir sincère d'unité ?

Aussi il ne pourrait pas être indifférent pour nous que ce congrès signifie un pas en avant ou un pas en arrière : un pas en avant s'il conduit à renforcer la nostalgie de l'Église-Mère et de l'unité qui est donnée en elle; un pas en arrière s'il doit avoir pour résultat que beaucoup se satisfassent d'une unité qui serait encore très loin de l'unité apportée par le Christ.

Retour vers l'Église-Mère : telle est l'unique voie, chers Frères, par laquelle la vraie unité peut être atteinte. Mais nous savons que des préjugés fortement enracinés empêchent ce retour. Nous savons que, en raison des abus qui existaient au commencement des schismes et de l'éloignement progressif pendant de longs siècles, la distance et l'incompréhension sont devenus tellement grands que ces séparés ne comprennent plus la voix et le langage de la sainte Église. Nous savons que, pour beaucoup, un retour n'est pas possible sans une dure lutte intérieure et de grands sacrifices personnels. Nous savons qu'un retour sincère ne sera jamais possible, si Dieu, par sa grâce, n'éclaire pas l'intelligence humaine et ne met pas en mouvement la volonté de l'homme. Et nous savons aussi, enfin, que Dieu veut qu'on lui demande sa grâce.

C'est pourquoi nous vous appelons tous, prêtres et fidèles, avec insistance à une fervente prière. Priez, pendant ces jours, pour tous ceux qui participent à ce congrès et pour tous les autres chrétiens non catholiques qui, avec instance, tournent leur regard vers l'unité, qui sont vraiment attachés au Christ et vivent dans son amour et qui, bien que séparés du troupeau du Christ, se tournent — souvent de manière inconsciente — vers l'Église comme vers l'unique port du salut. Priez surtout pour ceux qui sont les chefs des chrétiens non catholiques, et qui ont une si grande responsabilité parce que les simples croyants sont dépendants de leur attitude et souvent ne peuvent pas avoir par eux-mêmes une juste vue des choses. Priez notre Père dans les cieux « qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la

connaissance de la vérité » (I Tim., II, 4). Priez-le par Jésus-Christ, « qui vit pour être notre médiateur » (Hébr., VII, 25). Priez-le dans l'unique Saint-Esprit qui est l'âme vivifiante de l'unique Corps mystique du Christ. Priez pour que tous se rassemblent dans la vraie unité, qui n'est pas faite par les hommes, mais qui a été apportée dans le monde par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

N'oubliez pas, cependant, chers Frères, que votre propre exemple est aussi nécessaire que votre prière. Dans le passé, la vie peu chrétienne de beaucoup de catholiques a favorisé la rupture avec l'Église. Par une salutaire réforme « dans la tête et dans les membres », au concile de Trente, l'Église elle-même a mis un terme à cette rupture. De même le retour à l'Église-Mère sera favorisé de la meilleure manière, si nous manifestons la sainteté de notre foi dans la sainteté de notre vie et de nos œuvres.

Si, dans le passé, en défendant l'unité catholique, tous les catholiques ne se sont pas toujours laissés guider par l'amour, et si donc ils ne se sont pas souvenus de la parole de l'Apôtre : *Veritatem facientes in caritate* : faisant la vérité dans l'amour (Éph., IV, 15), et par ce fait ne sont pas purs de toute faute à l'égard de l'éloignement qui s'est produit entre nous et les chrétiens non catholiques, ceci n'a certainement pas été selon l'Esprit de notre Mère la sainte Église.

Elle-même, cependant, est et reste toujours la sainte Église. Elle reste sainte dans son culte, dans ses sacrements et son sacrifice et dans la vie de grâce qu'elle communique par ces moyens. Elle reste sainte dans son enseignement qui vient de Dieu et conduit vers lui. Elle reste sainte dans sa législation qui n'a d'autre but que la gloire de Dieu et le salut des hommes. Elle reste sainte parce que, à toutes les époques, elle produit de grands saints. Par cette sainteté, elle manifeste d'une manière permanente son origine divine. Mais ses membres sont et restent des hommes; en eux peut se manifester l'aspect humain — parfois trop humain — de l'homme, et cet aspect humain quelquefois trop humain peut être une source de scandale et aussi la cause de ce que beaucoup ne peuvent voir la véritable sainteté de l'Église.

C'est pourquoi aujourd'hui une grave responsabilité repose sur nous catholiques. Maintenant que se manifeste, parmi beaucoup de ceux qui reconnaissent le Christ, un fort désir de l'unité, il importe que notre vie soit entièrement imprégnée de l'esprit du Christ et que, dans toutes nos activités, dans quelque domaine que ce soit, nous ne recherchions autre chose que Jésus-Christ et l'extension de son royaume. Plus que jamais il faut que nous obéissions au commandement du Christ : « Votre lumière doit

briller devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux » (Matth., v, 16). Plus que jamais il nous faut maintenant rendre visible la sainteté de l'Église dans notre propre vie. Plaise à Dieu de faire comprendre à chacun ce devoir; et que ce Saint-Esprit, qui est l'Esprit du Christ, vienne au secours de notre faiblesse (Rom., VIII, 26).

Finalement, chers Frères, nous ordonnons que, dans toutes les Églises appartenant à la Province ecclésiastique des Pays-Bas et dans toutes les chapelles qui ont un recteur, une messe solennelle ou du moins chantée soit célébrée le dimanche 29 août pour obtenir de Dieu que tous se rassemblent dans l'unité de la sainte Église : on prendra pour cela le formulaire qui est indiqué dans le Missel romain comme messe votive pour mettre fin au schisme. Nous sommes persuadés que vous vous unirez tous aussi étroitement que possible à ce saint Sacrifice.

Et sera lue notre lettre pastorale dans toutes les Églises appartenant à notre Province ecclésiastique et dans toutes les chapelles ayant un recteur, le dimanche 22 août, à toutes les saintes messes, selon la coutume, du haut de la chaire.

Donné à Utrecht, le 31 juillet 1948.

Joh. Card. DE JONG,
archevêque d'Utrecht.

P. A. W. HOPMANS,
évêque de Breda.

Dr J. H. G. LEMMENS,
évêque de Roermond.

J. P. HUIBERS,
évêque de Haarlem.

W. P. A. M. MUTSAERTS,
évêque de Bois-le-Duc.

CONVERSATIONS CATHOLIQUES INTERNATIONALES DE SAINT-SEBASTIEN

Pour la deuxième fois depuis la guerre, du 9 au 15 septembre, se sont déroulées à Saint-Sébastien les Conversations catholiques internationales organisées sous le patronage de l'évêque de Victoria.

A l'invitation des catholiques espagnols, une cinquantaine de personnalités catholiques représentant une douzaine de pays ont conféré pendant une semaine sur certains problèmes qui sollicitent la pensée contemporaine. Dirigeants de mouvements catholiques et dirigeants de revues, professeurs d'universités et publicistes apportaient aux débats la diversité de leurs points de vues; la délégation française, d'une quinzaine de personnes, était la plus fournie et la plus variée des délégations étrangères.

Réunion d'état-major très différente des congrès de masse, les Conversations, au nom bien choisi, ont pour but avant tout de créer ou d'intensifier les contacts. Elles permettent de réfléchir ensemble. Leur atmosphère est toute de franchise et de réalisme. L'hospitalité espagnole, avec ses attentions délicates, crée dès l'abord l'atmosphère qui prédispose à la détente de l'esprit et favorise ainsi les échanges de vues sans réticences.

Le comité organisateur avait proposé comme thème : « Les droits de l'homme. » Sous l'accord profond des principes se fit jour, dès les premières discussions, une différence d'attitude pratique. Les uns ont semblé tout préoccupés d'affirmer l'excellence de la foi, l'inanité de prétendre sauver le monde en dehors du christianisme, les autres soucieux d'élaborer des formules qu'on puisse proposer, sur un plan humaniste, à tout homme de bonne volonté.

Les divergences accusaient des angles de vision différents. Elles s'expliquent par la vive conscience des responsabilités chrétiennes dont témoignaient les représentants des différents pays.

D'ailleurs, rien de plus bienfaisant que ces confrontations en dehors de toute atmosphère polémique. En même temps que s'épanouit l'unité intime des âmes, la difficulté de formuler exactement les problèmes et de délimiter les questions en tenant compte de tous les points de vue assouplit les esprits trop habitués à ne tenir compte que de leur propre optique. A cet égard, la question débattue était bien choisie : on sait combien il est difficile, par exemple, de déterminer, sous quelque aspect qu'on l'envi-

sage, le droit de liberté qui est au fondement de tous les autres droits, et les théoriciens de l'O.N.U. en ont fait l'expérience. Mais, antérieurement à toute formulation, l'utilité même d'une telle proclamation ne prête-t-elle pas à discussion : n'est-il pas à craindre que l'accord ne se réalise parfois dans une telle entreprise qu'à condition de vider les formules de toute précision, sinon de toute substance ?

Quoi qu'il en soit, pour tous ceux qui ont eu le privilège d'y participer, les Conversations de Saint-Sébastien, avec leur cadre enchanteur et leur hospitalité charmante, marquent une étape précieuse. On doit souhaiter la multiplication de ces rencontres au plus grand profit de l'unité de la pensée catholique et de la compréhension mutuelle.

JACQUES LECLERCQ.

CONGRES DES UNIVERSITAIRES CATHOLIQUES ALLEMANDS 7-13 août 1948

La presse a beaucoup parlé du septième centenaire de la cathédrale de Cologne et des imposantes cérémonies auxquelles il a donné lieu; elle a aussi parlé de ce Katholikentag qui, pour la première fois depuis le régime naziste, a pu se réunir cette année. Mais du 7 au 13 août s'est tenu à Bonn une réunion qui, pour être moins spectaculaire, n'en fut pas moins importante; il s'agit du congrès annuel de l'Akademikerverband. Cette association des universitaires catholiques allemands avait été fondée au début de ce siècle pour affermir la pensée catholique allemande en face des séquelles du Kulturkampf, et pour permettre aux penseurs de rayonner davantage l'esprit catholique dans des universités plus ou moins influencées par l'Antirömisches Affekt, ce complexe antiromain que nos frères d'outre-Rhin ont souvent dénoncé. L'association connut un brillant essor pendant la période d'entre les deux guerres, mais le régime hitlérien la condamna et von Papen ne sut pas la sauver.

Elle s'est reconstituée dès la chute du régime, et, en 1946, put tenir un premier congrès. Son ancien secrétaire, Mgr Münch, était mort pendant la tourmente, et c'est au Dr P. Wolff qu'incomba la charge de vivifier à nouveau ce foyer de pensée chrétienne. Tâche difficile avec les multiples coupures de l'Allemagne actuelle, d'autant que, avec des vues larges et pénétrantes, le Dr Wolff entend

assurer les contacts avec les organisations de l'étranger. Ses qualités d'humour et de présence d'esprit lui permettent, de plus, de diriger les séances dans une atmosphère très détendue, ce que le public apprécie lorsque les sujets choisis sont sérieux et difficiles.

Or, justement, l'Akademikerverband entend faire travail sérieux. En 1946, elle voulut faire le point sur les conditions de la pensée catholique : quelle était la place de la théologie dans les sciences ? Comment pouvait-on avoir une vue chrétienne de l'histoire ? Sur quelles bases morales et religieuses pouvait-on établir le droit international ? Comment la biologie s'oppose-t-elle au biologisme ? On voit comment l'association s'attaquait ainsi aux déviations les plus redoutables que le national-socialisme pouvait avoir causées à la pensée allemande.

Cette année, il s'agissait de la « théologie et la philosophie du langage ». Sujet bien abstrait, dira-t-on, et loin des besoins actuels. Précisément non, répondait Mgr Jaeger, l'archevêque de Paderborn, protecteur de l'association; la pensée catholique doit aller à la racine des maux dont nous souffrons; or, le mal le plus terrible qui empoisonne le corps social, c'est qu'on a cessé de chercher dans les mots leur valeur de connaissance, leur valeur objective, pour ne plus leur demander que leur contenu affectif permettant d'émouvoir les masses, d'ébranler un adversaire pour assurer sa propre domination. Pendant cinq jours, théologiens et philosophes se penchèrent sur ce problème, s'appuyant des données fournies par saint Thomas, s'éclairant aussi des notations de philosophes contemporains comme Bergson ou Max Scheler.

Désireux, comme nous l'avons dit, de ne pas se développer en vase clos, mais de garder le contact spirituel avec l'étranger, les organisateurs avaient lancé des invitations au-delà des frontières, auxquelles il fut plus ou moins facile de répondre. Il y eut des Anglais, des Hollandais, des Espagnols et des Français (Mme Ancelet-Hustache put arriver le dernier jour). Tous n'eurent qu'à se féliciter de l'accueil (dans une ville détruite à 60 %) et des longues conversations qu'ils ont pu avoir. Ce haut climat spirituel et intellectuel permettait facilement de s'entretenir des situations mutuelles où l'on se trouvait. Que de problèmes immédiats... et qui ne peuvent être résolus immédiatement ! Que de problèmes semblables ici et là, jamais identiques d'ailleurs, mais qui peuvent peut-être s'éclairer les uns par les autres. Il y eut ainsi quelque surprise pour un Français à entendre le cardinal de Cologne ouvrir le congrès en traitant de la question de savoir si l'Église devait avoir son enseignement supérieur à elle ou laisser tous les universitaires catholiques dans les universités d'État.

Tel fut le caractère de cette réunion discrète, faite sous le signe de « l'apostolat de l'esprit », Apostolat des Geistes, qui est le mot d'ordre de l'association, et l'on pouvait voir là, concrètement, comment la recherche de l'esprit, mue par le zèle apostolique et le souci de la vérité objective, peut préparer à plus ou moins lointaine échéance une union solide.

HENRI CAZELLES.

AZIMUTHS

Épuration dialectique.

Dans les premiers écrits de K. Barth, Kierkegaard est signalé comme le maître de la dialectique, et le plus grand penseur chrétien du XIX[e] siècle, comme un des précurseurs de la théologie barthienne. Puis, la première édition (1932) de la *Dogmatique* de Barth voit dans la pensée existentialiste une survivance du piétisme; la troisième édition (1945) n'y voit qu'un concept de l'éthique; enfin Kierkegaard n'est même plus nommé dans la récente *Histoire de la Théologie protestante au XIX[e] siècle* (1947).

Erik Peterson, qui rapporte ces faits dans le numéro d'août de *Wort und Wahrheit* (pp. 579-584), attribue cette liquidation à l'hérédité et à l'héritage piétistes de Kierkegaard. Il en souligne les manifestations. Il montre ensuite que le piétisme, mouvement protestant des XVII[e]-XVIII[e] siècles — et à quoi l'on trouverait peut-être des parallèles dans le catholicisme d'alors — le piétisme, donc, est une réaction de réalisme dévot contre la théologie nominaliste à travers laquelle Luther a lu la Bible. Il était fatal, en conséquence, que l'orthodoxie protestante, à mesure qu'elle reprenait mieux conscience de ses intuitions fondamentales, refoulât peu à peu Kierkegaard, et forçât ses concepts favoris, l'existence, le martyre, à chercher ailleurs un contexte plus traditionnel.

De la doctrine sociale catholique et de la liberté.

La même revue, en juillet, pages 539-540, rend compte d'un livre écrit en anglais par le célèbre sociologue allemand Karl Mannheim. Ce *Diagnostic de notre Temps*, pour échapper au libéralisme et au totalitarisme, préconise une société libre et ouverte, qu'il planifie. Au sommet ou à la base de sa planification, une religion est jugée nécessaire. Ce ne peut être que la chrétienne. Il faut souhaiter donc que l'Église catholique et le protestantisme s'unissent, moyennant quelques sacrifices réciproques, dans l'intérêt d'une nouvelle civilisation chrétienne. Sur l'utopie que je vois à la base de cette religion, un catholique est dès longtemps averti. Ce qui peut toutefois l'instruire ou le distraire, c'est le calcul des profits et pertes auquel se livre par avance Mannheim. Selon le compte rendu,

le catholicisme aurait pour lui (surtout dans son interprétation thomiste) que l'individu y est pensé dans sa liaison organique au tout, qu'un sain rationalisme y est à couvert des formes modernes de l'irrationalisme. Le catholicisme aurait contre lui que sa doctrine sociale (système des guildes, État corporatif, etc.) dérive d'une société précapitaliste et préindustrielle, et que, référée à la conjoncture actuelle, elle incline au fascisme. Par contre, le protestantisme ne connaît que l'individu; il serait responsable de l'évolution de la société moderne individualiste et finalement capitaliste.

Faut-il croire que la doctrine sociale catholique n'est pas, pour les non-catholiques, d'interprétation facile ? Je me suis souvenu, en lisant Mannheim, que Wilhelm Röpke, économiste également connu, dans un article encore de *Wort und Wahrheit* (1947, pp. 321-329), disait le contraire. Selon lui, la doctrine sociale catholique aurait pris parti pour le libéralisme, non pas, bien sûr, pour le libéralisme du XIX^e^ siècle, pousse sauvage sur un vénérable tronc, mais pour le libéralisme fondamental et humaniste, élaboré par l'âme naturellement chrétienne des meilleurs païens grecs et latins, puis approfondi et consacré par la révolution chrétienne. Saint Thomas reçoit en passant un accessit. De cette union du noble libéralisme et du catholicisme authentique, nous voyons la fécondité dans des penseurs comme Tocqueville, lord Acton, Chesterton. Mais à cette preuve par les faits s'ajoute la preuve par les textes. Il n'y a qu'à lire *Quadragesimo anno.*

> Sans doute, bien des gens me contrediront, habitués à voir dans cette encyclique le programme, foncièrement antilibéral, de l'État corporatif, et à la juger, comme telle, favorablement ou défavorablement... Mais si on prend la peine de la lire, avec soin et sans préjugé, on se demande comment elle a pu donner prise à cette interprétation corporativiste (pp. 324-325).

Car, actuellement, les expressions « État corporatif », « économie corporative », ont un contenu bien défini : l'État corporatif combat, pour la remplacer, la démocratie; l'économie corporative combat, pour la remplacer, l'économie de marché. Or, du premier, il n'y a pas trace dans l'encyclique, à preuve ses réticences vis-à-vis du fascisme italien; de la seconde, non plus, puisque l'économie de marché est admise comme légitime, et que Pie XI, comme Léon XIII, n'en veut au contraire qu'à ses corruptions. Donc, ne s'appliquant ni à la politique, ni à l'économie, les textes corporativistes ne veulent résoudre que la question sociale, et régulariser les rapports entre donneurs et preneurs de travail.

Wilhelm Röpke applaudit le pape de combattre, comme les vrais libéraux, les excès de l'ancien laisser-faire et du moderne monopolisme. Il regrette seulement que l'encyclique voie en ce dernier une suite logique de l'économie libérale, au lieu d'y voir, ce qui serait plus exact, à son goût, un résultat de législations défectueuses et d'empiétements politiques.

Le réalisme de l'enseignement pontifical en ce qui concerne la propriété privée, comme enracinée dans le droit naturel, en ce qui concerne aussi la déprolétarisation et le salariat, est fortement loué par Röpke, qui termine sur la politique économique internationale catholique. L'encyclique n'en traite que par incidences, ce qui est regrettable, mais excusable; Röpke sait que c'est une des questions les plus difficiles de l'économie, et l'une de celles où la doctrine sociale catholique s'est le moins affirmée. Ce qu'il devine de son orientation lui semble s'accorder à la position libérale sur ce point. Il conclut alors :

> Dans cette lutte finale entre le collectivisme (totalitarisme) et les forces qui combattent pour les droits et la dignité de l'homme, il nous est de plus en plus difficile de pouvoir séparer de ce qui est durable et essentiel au libéralisme l'héritage de la doctrine sociale chrétienne.

Qui a raison, de Röpke ou de Mannheim ? Je n'ai point autorité pour juger, ni même place, aujourd'hui, pour plaider. La doctrine

catholique sociale a chez nous son exégèse traditionnelle, dont on sait l'autorité, et dont tous ici connaissent les grandes lignes. Mais puisque nous sommes sur ce terrain et que « la liberté guide nos pas », je citerai, pour conclure, quelques phrases d'un compte rendu que le *Wort und Wahrheit* (juin, pp. 463-464) consacre à un livre d'August Adam, intitulé *La Liberté d'un Homme chrétien*, et muni de l'*imprimatur*. L'auteur du compte rendu est le P. Focke, S. J., lequel, après avoir résumé les exigences de liberté du Nouveau Testament et sa nécessité actuelle, continue :

La tradition chrétienne, par ses liens suprêmes avec Dieu, marque à l'autorité ses limites, protège ainsi la liberté, et se montre apte à engendrer une autorité sans violence. Mais dès que la chrétienté se laisse écarter du droit chemin, dans le césaropapisme, par exemple, cela n'aboutit qu'à nuire à la liberté aussi bien qu'à l'autorité; ainsi ne faut-il pas attribuer au zèle, mais à l'aplatissement de la foi, l'inquisition et autres semblables essais. Les théologiens moralistes classiques, un Thomas, un Bernard, ont tenu l'orgueil, comme d'ailleurs les vices de l'esprit, pour pires que les vices de la chair... « Un Paul IV a nui davantage à l'Église qu'un Alexandre VI. » En ces périodes, les tentatives pour trouver des chemins nouveaux, pour s'adapter aux exigences du temps, ou même seulement pour mettre une bonne fois en discussion les problèmes brûlants, ces tentatives sont refoulées, ce qui noue tout développement organique vital...

Un peu plus loin, le reviewer félicite Adam d'avoir, de ce point de vue de la liberté, expressément justifié l' « épikie » thomiste (vertu qui mériterait, hélas! de trop longs développements), l'obéissance jésuite et le probabilisme. Voilà, si je ne me trompe, un bon compte rendu, une belle publicité pour un livre.

LIVRES

A. Dansette : *Histoire religieuse de la France contemporaine : De la Révolution à la Troisième République*. Paris, Flammarion, 1948, 528 pp.

J. Leflon : *L'Église de France et la Révolution de 1848*. Paris, Bloud et Gay, 1948, 136 pp.

Deux ouvrages qui contribuent à rendre plus accessibles les questions religieuses du siècle dernier, sur lesquelles les travaux de quelque valeur ne sont pas si nombreux. M. Dansette, dont l'exposé est en général de seconde main, présente des vues d'ensemble qui seront instructives pour un vaste public. Moins mordant que H. Guillemin, il est conduit par les faits et par les textes à porter quelquefois des jugements aussi sévères sur Montalembert par exemple. L'attitude des pouvoirs publics sous les divers régimes politiques est analysée avec finesse.

Le livre s'arrête à 1789. Il concerne donc une période pour laquelle beaucoup de recherches restent à entreprendre : les travaux du P. Lecanuet, par exemple, s'appliquent surtout à la fin du XIX^e^ siècle. C'est dire qu'un exposé d'ensemble, même s'il faut plus tard l'approfondir, est un effort méritoire. Celui-ci est vivant, ce qui ne gâte rien.

L'ouvrage, beaucoup plus bref, de l'abbé Leflon, donne un exemple de mise au point sur un problème plus délimité. Mgr Affre est le personnage

principal de ce petit livre. On saura spécialement gré à son biographe d'avoir insisté, non seulement sur le problème social déjà passablement connu, mais sur la vie intellectuelle de l'Église (pp. 52 sq.), et rappelé la fondation de l'École des Carmes en 1845. Mgr Affre apparaît comme un pionnier clairvoyant et courageux à une époque de grande indigence dans le domaine de la pensée religieuse (en France du moins : en Angleterre, il y avait Newman).

Un lapsus chronologique (p. 59) — un fait de 1849 présenté comme une conséquence de la loi Falloux, qui est de 1850 — pourrait être éliminé d'une nouvelle édition, que la valeur de ce travail rend souhaitable.

F. H.

A. Molien : *Le Cardinal de Bérulle.* Paris, Beauchesne; 2 vol., 391 et 395 pp., 600fr.

Peu d'hommes ont exercé dans la France du XVII^e^ siècle une influence spirituelle comparable à celle de Pierre de Bérulle, fondateur des prêtres de l'Oratoire et introducteur en notre pays de la réforme du Carmel. Ce que des prêtres comme Jean Eudes, Charles de Condren, J.-J. Olier, Bossuet, Grignion de Montfort, doivent à ce restaurateur de l'esprit sacerdotal, — en quelle vénération le tinrent François de Sales et Vincent de Paul, — quels trésors de doctrine religieuse renferment ses écrits, aucun lecteur d'Henri Bremond ne l'ignore. Mais beaucoup déplorent la difficulté d'accéder à une œuvre littéraire dont les éditions sont devenues très rares. Après M. Rotureau, qui réédita en 1944 les *Opuscules de Piété* (collection « Les Maîtres de la Spiritualité chrétienne », Aubier), M. Molien a voulu présenter une anthologie méthodique de l'œuvre bérullienne. Soucieux de manifester le caractère très organique de cette pensée, il fait précéder son choix de textes d'un exposé systématique assez ample, lui-même abondamment fourni de citations. Une esquisse biographique achève de donner à cet ouvrage le caractère d'une petite somme bérullienne. Le livre s'adresse moins aux érudits, qui devront toujours recourir au texte intégral dans les éditions anciennes ou les récentes éditions modernes, qu'à tous ceux qui, de nos jours encore, trouvent à bon droit dans la lecture de cet auteur austère un aliment solide et fort pour leur propre vie spirituelle. Ils seront ici à l'excellente école d'un maître qui, avant tout, apprend à regarder Dieu et à adhérer à son mystère.

A. D.

Jean de Mailly, O. P. : *Abrégé des Gestes et Miracles des Saints*, traduit du latin par Antoine Dondaine, O. P. (Bibliothèque d'histoire dominicaine, I). Paris, Éditions du Cerf, 1947, 523 pp., 500 fr.

On sait le prodigieux succès, tout au long des siècles et jusqu'à nos jours, de la *Légende dorée* de l'archevêque de Gênes, Jacques de Voragine. On sait moins que l'œuvre du célèbre Dominicain, dès sa parution aux environs de 1270, prenait place dans un genre littéraire bien caractérisé, comportant déjà plusieurs productions notables. Les ultimes traductions françaises de la *Légende dorée* étant aujourd'hui épuisées en librairie, le P. Dondaine a cru le moment opportun de présenter au public français un de ces précurseurs, voire une des sources, de Jacques de Voragine. Dans l'ouvrage de ce Dominicain auxerrois, qui vécut dans la première moitié du XIII^e^ siècle, on retrouve, avec plus de sobriété peut-être que chez son imitateur génois, tout le charme et la saveur de ces légendes médiévales où tant de sculpteurs, de peintres et de verriers ont puisé l'inspiration de ces œuvres qui sont une des richesses de nos cathédrales. Sans doute, pour aborder ces pages, le lecteur moderne doit-il laisser de côté ses exigences critiques. Mais qu'il ne se contente pas de sourire de la crédulité des hommes du Moyen-Age. Qu'il s'efforce plutôt de rejoindre, au travers de ces légendes dont tant d'imaginations se sont nourries, la mentalité qu'elles reflètent, c'est-à-dire tout ce monde non seulement de représentations, mais aussi de réactions spontanées, de jugements de valeur, de conceptions religieuses, une façon de sentir et de penser les problèmes de la vie chrétienne et de la vie humaine tout court, plus ou

moins sous-jacente à ces récits sans prétention. Jean de Mailly lui apprendra alors peut-être tout autant que bien des traités didactiques.

A. D.

H. Chandebois : *Portrait de saint Jean de la Croix.* Paris, Grasset; in-8 écu, 370 pp., 16 hors-texte, 390 fr.

Il s'agit ici uniquement de l'homme, et non de l'œuvre littéraire, pas même de ce que celle-ci pourrait nous laisser entrevoir de la physionomie spirituelle de celui qui la chanta dans son cœur avant de l'écrire. M. Chandebois réserve ce sujet pour un autre ouvrage.

Ce n'est pas non plus une « vie de saint ». Beaucoup de miracles ont été attribués à saint Jean de la Croix par ses premiers biographes. A peine nous en parle-t-on ici. Le vrai miracle est ici la vie même de Jean de la Croix. L'homme nous est présenté dans son milieu de vie concret, parmi des hommes de chair et de sang, des hommes que possède peut-être aussi le zèle de Dieu, mais un zèle mélangé de combien d'impuretés ! M. Chandebois a tenté de débrouiller l'écheveau si confus des premiers pas et des premiers développements de l'histoire de la réforme carmélitaine dans l'Espagne du XVI^e siècle. On rencontre là la sainteté, la sensibilité et l'habileté féminine aussi, de sainte Thérèse; mais encore la fougue et l'opiniâtreté d'un Jérôme Gracian, l'ambition et la haute finesse diplomatique du Génois Nicolas Doria. Il faut entrer dans un monde de passions, d'intrigues, de jalousies personnelles, de conflits de tendances, de politique. Il s'agit de luttes fraticides d'hommes qui les uns et les autres ont tout quitté pour suivre le Christ de l'Évangile. Mais que l'Évangile nous semble loin et comme cette atmosphère est étouffante !... Dans cette grisaille, le visage de Jean de la Croix n'en apparaît que plus lumineux. On apprécie mieux alors le secret de sa sainteté : « Là où il n'y a pas d'amour, mettre de l'amour. »

A. D.

Ecclesia. Encyclopédie populaire des connaissances religieuses, publiée sous la direction du chanoine René Aigrain, professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest. Préface de S. Em. le cardinal Suhard, archevêque de Paris. Librairie Bloud et Gay, 1523 pp.

Ce livre, une petite bibliothèque en un volume, rendra de grands services. Le christianisme y est présenté sous tous ses aspects importants : préparation philosophique à la foi, Écriture Sainte, dogme et morale, théologie ascétique et mystique, liturgie et dévotion, droit canon, Tradition. On voit que rien ne manque à cet ouvrage pour l'élever au rang d'une véritable somme ou encyclopédie.

Le danger qui menace ordinairement ces immenses synthèses, l'atonie, a été évité en grande partie par l'art et la compétence des auteurs qui l'ont composée en équipe. Les noms (Mgr Le Roy, M. le chanoine Aigrain, Dom Cabrol, etc.) sont tous de personnalités qui font autorité dans leur partie. On sent qu'un esprit de commune ferveur et de rigoureuse méthode anime le tout et maintiendra l'intérêt scientifique et spirituel du lecteur d'un bout à l'autre.

Que l'on ne croie pas cet ouvrage rédigé spécialement pour les ecclésiastiques. Il vise le grand public. Une vue synthétique est indispensable dans toute science. En cela, beaucoup de croyants et de chercheurs s'embrouillent, se butent contre des difficultés particulières qui ne se résorbent que dans la lumière globale. Cet ouvrage aidera à prendre conscience des vraies perspectives. En outre, il sera toujours utile de l'avoir à sa portée pour vérifier une date, s'informer sur un personnage, se résumer une grande période, se remettre dans l'esprit une idée maîtresse de la doctrine catholique. Cette œuvre sera donc un instrument d'étude et de documentation fort pratique et apprécié. Dans un si bref compte rendu, nous ne pouvons que souligner l'intérêt du propos général de l'ouvrage, sans apprécier ou discuter, hélas ! la valeur propre de chacune des parties.

P. B.

Calendrier

ROME. — M. Wladimir d'Ormesson, nouvel ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, remet ses lettres de créance au Pape (*29 septembre*). — Semaine théologique à l'Université pontificale grégorienne. — S. Exc. Mgr Munch, évêque de Fargo (États-Unis), visiteur apostolique en Allemagne, arrive à Rome (*12 octobre*). — Le Pape reçoit le général Marshall (*19 octobre*).

FRANCE. — *Fontainebleau-Avon :* Clôture du cinquième congrès de psychologie religieuse des « Études Carmélitaines ». — *Lourdes :* Fondation de la Fédération internationale des hommes d'Action catholique (*20 septembre*). — *Lisieux :* Le cardinal Griffin, archevêque de Westminster, préside la fête patronale de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. *Paris :* Au cours d'une messe solennelle célébrée à Notre-Dame, le cardinal Suhard adresse la parole aux délégués de l'O.N.U. (*26 septembre*). — Consécration épiscopale de Mgr Dubois, évêque de Rodez (*7 octobre*). — L'*Osservatore Romano* publie la nomination de Mgr Martin, évêque du Puy, à l'archevêché de Rouen. — *Eichhoffen* (*Bas-Rhin*) : Mort de S. Exc. Mgr Hauger, des Missions Africaines de Lyon, ancien vicaire apostolique de la Côte de l'Or (*12 octobre*). — *Lille :* Ouverture du Congrès d'Action catholique du diocèse (*13 octobre*). — *Paris :* Congrès de *La Croix* et de *La Bonne Presse*. — *Paris :* L'Ordre de la Trinité et du Rachat des captifs fête son sept cent cinquantième anniversaire (*17 octobre*). — Assemblée des Cardinaux et Archevêques (*18-20 octobre*). — *Maroc :* Le chanoine Cardijn, fondateur de la J.O.C., s'arrête au Maroc avant de se rendre en Amérique du Sud (*23 septembre*).

PAYS ÉTRANGERS. — *Allemagne. Stuttgart :* Quinzième anniversaire de la fondation de l'Œuvre catholique de la Bible (*22 septembre*). — *Angleterre :* Service solennel en l'honneur de sainte Thérèse de Lisieux en la cathédrale de Westminster (*4 octobre*). — *Canada :* Session des Semaines Sociales aux Trois-Rivières (*23-26 septembre*). — *Italie :* Ouverture de la Semaine Sociale à Milan (*26 septembre*). — *Japon :* Deux prêtres de Nagasaki obtiennent l'autorisation de célébrer, les jours de fête, une messe à dix-neuf heures afin de permettre aux ouvriers de pouvoir y assister. — *Roumanie. Bucarest :* L'archevêque gréco-catholique, Mgr Jean Suciu, se voit interdire, par le gouvernement, l'exercice de ses fonctions (*15 octobre*). — *Tchécoslovaquie :* Mgr Béran, archevêque de Prague, proteste contre deux projets de loi concernant l'un la légalité des mariages religieux, l'autre l'interdiction de lire en chaire les lettres pastorales et les encycliques concernant « l'ordre démocratique populaire ». — *États-Unis :* Les catholiques du Sud des États-Unis ont élaboré un programme en vue de défendre les droits des hommes de couleur (*15 octobre*).

NOS FRÈRES SÉPARÉS. — *Moscou :* Le patriarche de Moscou vient de constituer un « Conseil missionnaire » qui a pour but de répandre l'orthodoxie parmi les peuples non russes. — *Paris :* Le journal *Réforme* publie dans son numéro du 16 octobre une lettre du P. Daniélou, « Question à Karl Barth », relative à une déclaration du célèbre théologien protestant au Congrès d'Amsterdam. Dans le numéro suivant (23 octobre), Karl Barth répond au P. Daniélou.

PEUPLES ET CIVILISATIONS

HENRI MULLER. *Psychanalyse de la Quatrième République.*

S'évader dans le passé, sous prétexte de tradition, s'évader dans le présent, sous prétexte d'urgence, ne sont pas, pour les politiques, les meilleurs moyens d'assurer l'avenir d'un régime.

MARCEL CLÉMENT. *Promotion des sciences sociales.*

Une idéologie française et catholique rencontre une idéologie américaine qu'elle critique et des méthodes américaines qu'elle utilise. Grâce à quoi une sociologie normative devient efficiente. Cela se passe au Canada.

JACQUES DUMONTIER. *L'économie française pendant le troisième trimestre de 1948.*

A travers les revues *Livres* *Calendrier*

PSYCHANALYSE DE LA QUATRIEME REPUBLIQUE

Notre génération a vu mourir un régime politique (peut-être deux, en comptant l'État français, mais on peut se demander s'il était un régime ou, pour reprendre une expression employée à propos du Comité Darlan-Giraud, un expédient provisoire). Et nous savons comment ils meurent. Peut-être pouvons-nous mieux imaginer désormais certains écroulements de l'histoire, ceux de Louis XVI, de Charles X, de Louis-Philippe, de Napoléon III, pour ne pas quitter notre pays. Le phénomène, en tout cas, nous est devenu familier, et les logiciens savent bien que le sentiment de familiarité est un ersatz de la compréhension.

Mais, sachant comment ils meurent, il devient intéressant d'essayer de comprendre pourquoi ils meurent. Nous croyons qu'un régime qui ne résout pas les problèmes qui se posent à lui n'a besoin que de réforme, mais qu'un régime s'écroule lorsqu'il se refuse à les voir. Or, notre régime, comme la Troisième d'entre les deux guerres, se refuse à les voir.

Reste à discerner comment il échappe à la vision réelle et concrète des vrais problèmes. Reste à décrire la névrose collective qui aboutit à ce suicide, car il est permis, croyons-nous, de rapprocher cette perversion des régimes politiques de ces névroses ou maladies refuges dans lesquelles, faute d'amener leurs vrais conflits à la conscience claire, tant d'êtres qui ne peuvent les résoudre cherchent un asile « taciturne et toujours menacé ».

On peut dire que ces mécanismes névrotiques collectifs sont de deux ordres :

— La fuite dans la tradition, c'est-à-dire dans un problème artificiel dont l'énoncé est tiré du sac toujours plein de l'histoire.

— La fuite dans l'urgence.

*
* *

Sans doute nous comprendra-t-on mieux si nous revenons sur un récent trimestre de l'histoire, trimestre terriblement instructif.

Disons d'abord qu'il nous paraîtrait stérilement polémique de rechercher les responsabilités et de disséquer les raisons de la chute du premier ministère Schuman. Certes, il fut absurde pour la S.F.I.O. et le M.R.P. de raviver entre eux la querelle dite de la « laïcité ». Certes, on peut attribuer aux ambitions personnelles et aux intrigues de couloirs de certains radicaux une assez lourde complicité dans cette chute, et si anachronique qu'elle suffirait en des temps normaux à déconsidérer des hommes et des groupes.

Mais il est trop simple de crier haro sur la Troisième Force, trop simple de mettre seulement en cause la mauvaise volonté des hommes ou leur incapacité. Leur était-il possible de galvaniser le pays, alors que la droite traditionnelle s'orientait vers une autre solution conforme à de vieilles habitudes des bien-pensants français, alors que le prolétariat français suivait des chefs prêts à sacrifier leurs buts nationaux à la réussite d'une politique mondiale ?

La névrose de la tradition

Au surplus, notre propos n'est pas de nous appesantir sur cet aspect sans doute accessoire du problème. Ce désarroi politique n'est qu'un syndrome secondaire de la névrose dont nous parlions plus haut et dont, sur quelques exemples, nous voudrions analyser le mécanisme.

Le budget militaire.

Depuis janvier 1946, où le débat amena le général de Gaulle à se retirer du pouvoir, on pose le problème du budget militaire comme avant 1914, comme avant 1936 : on discute, on rogne, on finasse, on propose des abattements dont on sait — ou dont on devrait savoir — qu'ils sont inapplicables (crédits de personnel ou de fonctionnement déjà aux trois quarts dépensés, en douzièmes provisoires par exemple). Irritant et incompréhensible débat, car enfin tout le monde avoue qu'un budget militaire ne sera jamais trop élevé s'il s'agit de sauvegarder l'indépendance du pays, et qu'il sera toujours trop élevé si l'instrument qu'il sert à forger est inutilisable.

Mais on se garde bien de porter là-dessus le débat. Et ce qui nous paraît poser un problème, c'est justement qu'on n'ose pas, ici non plus, poser le vrai problème; c'est qu'on évite soigneusement d'évoquer, au cours de la discussion, qu'avant de faire une armée il faudrait s'entendre sur le rôle qu'on lui fera jouer. La France *hic et nunc doit*-elle et *peut*-elle avoir, dans des délais suffisamment courts pour que ce soit *utile*, une puissance militaire qui lui permette en toute *indépendance* de faire face à *toute éventualité*, dans toutes les hypothèses imaginables? Dans un conflit armé, pourra-t-elle intervenir à l'heure dont elle *seule* aura décidé, dans le camp qu'elle voudra et qu'elle aura choisi *à ce moment-là seulement*? Dans le cas contraire, cette armée qu'elle forge ne peut être forgée qu'en fonction d'un rôle précis et relativement subordonné, dans le cadre d'un emploi interallié. Or, a-t-on choisi? Veut-on choisir? Si on a choisi, un plan existe-t-il, a-t-on préparé les exécutants, c'est-à-dire le pays, à reviser ses conceptions de la souveraineté nationale?

L'éducation nationale.

L'enfant français n'est pas éduqué. Nos écoles, vétustes, en partie détruites, sont devenues insuffisantes en équipement, matériel, personnel et doctrines pédagogiques. Nos programmes sont vieillots. La poussée de la natalité fran-

çaise rend ces cadres plus étriqués encore. Notre pays analphabète prépare-t-il ses enfants au rôle qui incombera aux citoyens de 1960 ? Le moins qu'on en puisse dire est qu'on en peut douter.

Mais on ne discute jamais ce problème. Le seul problème qui intéresse nos contemporains paraît être de savoir comment aider ou gêner l'enseignement primaire catholique, et ce, à l'instant même où l'on doit bien avouer que personne ne pourrait ni le supprimer ni lui donner une extension importante, et où sa misère financière, son caractère inadapté au présent, en font le frère jumeau de notre enseignement public. Peut-on plus nettement marquer qu'on préfère discuter stérilement sur un problème dans les termes où il se posait il y a cinquante ans, au lieu de traiter *maintenant* une question *actuelle* ?

Productivité de la population.

La production est insuffisante et tout le monde reconnaît qu'avant la guerre déjà la France se caractérisait par l'importance du parasitisme social, par la faiblesse numérique de la fraction productrice, des activités primaires, par rapport à l'ensemble de la population. Or, depuis la guerre, l'inflation des intermédiaires a aggravé ce déséquilibre. Voilà un problème réel, comme est un problème réel dans un pays où la pyramide des âges accable sous le poids des vieillards les tranches inférieures, celui de l'utilisation rationnelle des diminués physiques ou des sujets âgés capables de travailler[1].

1. Les chiffres ont déjà été donnés. Mais il est indispensable de les redonner encore. Nous les tirerons de documents officiels et d'abord du Rapport de la Commission de Modernisation et de Consommation sociale du Plan.

Voici le coût de la distribution en France en 1937, comparé à certains pays étrangers (pour la viande) :

Bœuf	*France*	*Belgique*	*Suède*
A la production	3,85	3	5
A la vente :			
Entrecôte	20,50	11	20
Filet	38	17,50	30
Pot-au-feu	7,90	3,50	6,80

Ce problème réel, la tradition veut qu'on le pose sous une forme parcellaire : celui du nombre des fonctionnaires, et, comme nous l'avons déjà analysé ici même, de le traiter sans bonne foi, avec des chiffres inexacts et sans tenir compte des attributions nouvelles des administrations.

Un exemple concret, récent et symbolique, peut en être

Mouton	*France*	*Angleterre*
A la production	6,75	6
A la vente :		
Côtes premières	33	12
Mutton shop	26	12
Épaule	16	8
Gigot	29	9,50

Qu'on compare à ces chiffres ceux qui donnent l'augmentation du personnel et du nombre des établissements de gros et de détail, en France, de 1901 à 1936, pour une population stationnaire (statistique empruntée au même service) :

Vins et eaux-de-vie (non compris les cafés et débits) :

	1901	*1936*
Nombre d'établissements	14.017	14.961
Personnel	68.989	82.617
Épicerie :		
Nombre d'établissements	50.818	73.325
Personnel	229.468	357.173
Fruits et légumes :		
Nombre d'établissements	7.113	12.001
Personnel	35.546	52.004
Boucherie-triperie :		
Nombre d'établissements	31.399	44.079
Personnel	113.304	157.103

pour une population stationnaire.

La situation s'est encore aggravée depuis 1940. Le même rapport nous apprend que, dans la Seine, il y avait en 1939 quelques centaines de grossistes et 900 détaillants en fruits et légumes; en 1946, 2000 grossistes et 1800 détaillants.

Terminons en rappelant les chiffres d'ensemble cités par M. Dumontier dans une remarquable chronique de *La Vie Intellectuelle* (août-septembre 1948, p. 92) :

	En millions de travailleurs
Activités primaires	7
Activités secondaires	6,2
Activités tertiaires	7,1
Total	20,3

ité. On a vu le gouvernement prendre simultanément deux décrets sur les houillères (et ceci a joué un rôle dans le déclenchement en octobre de la grève des mines), l'un pour transférer aux Compagnies la gestion du risque incapacité emporaire des accidents du travail, gestion qui n'était pas nal assurée par les Caisses de secours, — ce qui va leur mposer de créer des services nouveaux (contrôle médical, par exemple), délicats à gérer et faisant double emploi, lors qu'un décret du même jour impose aux mêmes Compagnies de réduire de 10 % leurs effectifs administratifs. Peut-on imaginer pareille légèreté ?

On connaît bien ces malades qui ratiocinent sur le problème de savoir qui a été premier de la poule ou de l'œuf, ce qui leur permet de ne pas traiter le véritable conflit, intime et personnel, qu'ils symbolisent ainsi, et les psychiatres ont bien mis en évidence la loi d'économie mentale qui les amène à cette absurdité. Un conflit douloureux à résoudre, ils le transportent sur un plan où ils n'ont plus à agir sur le réel, sur l'affectif, mais simplement à s'agiter sur un plan dialectique et conceptuel. Solution, sans doute, mais illusoire, et qui, sans calmer leurs souffrances, les enfonce dans l'inadaptation.

La névrose de l'urgence

Mais il est d'autres malades qui calment leur angoisse non par des rêvasseries pseudo-philosophiques, comme certains schizophrènes, mais par des rites magiques, comme les obsédés. C'est celui qui se lave les mains trente fois par jour, qui tourne les boutons de porte avec des gants, qui marche sur le bord des trottoirs, qui compte ses pas trois par trois. Le rituel de nos régimes mourants, c'est la fuite dans l'urgence. Lorsque couve une crise, on fait surgir un problème : deux milliards (ou vingt) d'économie budgétaire, une addition immédiate à une loi de finance, ces fameux articles 70 et 71 qui firent tomber Poincaré, la date des élections cantonales à changer ou à ne pas changer : voilà le problème vital pour la République. Toutes affaires cessantes, sur ce seul point, soudain les passions s'allument, les partis se raidissent, les militants s'enflamment.

Cette fuite dans l'urgence est le rituel obsessionnel de nos régimes psychasthéniques. L'absurdité elle-même ne les guérit pas plus que la raison n'empêche l'obsédé de se relaver les mains. Car, l'urgence passée, le problème n'intéresse plus personne. Le gouvernement qui refuse deux milliards s'aperçoit qu'il pouvait en donner douze et qu'il aura peut-être, en fin d'exercice, vingt milliards de crédits non engagés...

On le voit, cette névrose, en France, a son rituel préféré, qui est budgétaire. Quand on n'a pas d'autre urgence à se mettre sous la dent, il y a une crise financière. J'ai lu avec l'intérêt le plus vif le plaidoyer posthume qu'a fait paraître le dernier financier de Vichy, Cathala. Pour qui lit ce livre, il s'avère que Cathala prétend démontrer qu'il a pu, sans obérer l'avenir financier de la France, trouver pour l'occupant un demi-milliard par jour pendant trois ans. Qu'il ait tort ou raison importe peu à mon propos, car ce dont je suis à peu près sûr, c'est que le même homme, dirigeant les mêmes services, jouissant des mêmes pouvoirs dictatoriaux, sous le même régime d'un « État français », mais créé en pleine paix et sans défaite, aurait refusé les mêmes crédits à ses collègues, s'ils les lui avaient demandés pour équiper industriellement, socialement, culturellement le pays; il aurait victorieusement démontré que les donner ruinerait la France. Et cela rend sceptique sur les démonstrations des financiers.

Pour qui suit les débats budgétaires, ce manque de sérieux est d'ailleurs évident. On voit discuter des dépenses qui sont obligatoires, rogner des crédits qui sont évaluatifs, accepter, par contre, n'importe quoi, à n'importe quel taux, lorsqu'il s'agit de dépenses d'aspect — et elles n'ont souvent que l'aspect — électoral.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de problèmes budgétaires et financiers? Non, certes, mais pas ceux dont on parle[2]. Et,

2. Un exemple de la légèreté avec laquelle sont traités ces problèmes, et où la légèreté de la part de personnes averties ne peut être autre chose que de la mauvaise foi, est le fameux décret Raynaud, sur les cabinets ministériels, maintenu en application par le gouvernement Queuille, et que même un journal honnête comme *Le Monde* a salué — *tu quoque* — comme un décret d'économies.

Or ce décret, dont la seule conséquence pratique, à une époque où l'État, c'est-à-dire le gouvernement, perd chaque jour son autorité,

ntre parenthèses, il faudrait peut-être une bonne fois pour outes comprendre qu'il n'y a aucun rapport, aucune comparaison possible, entre le budget de la ménagère, budget le trésorerie, dont les dépenses et les ressources sont sans nterréaction, et le budget de l'État. Ce dernier est, pour ransposer un terme d'histologie des laboratoires, un « artefact » juridique de prévisions : les augmentations de recettes par exemple celles des Transports ou des P.T.T.) peuvent 'y traduire par de grosses augmentations de dépenses (qui éléphone, en effet, ou envoie plus de lettres que l'État ?); les augmentations des dépenses y assurent l'accroissement le certaines recettes (impôts par exemple). Et cela d'une façon si inattendue parfois que personne ne peut ni prévoir ni s'y reconnaître; d'autant plus que l'hermétisme savamment calculé des spécialistes, approfondi par la savante mauvaise foi des administrations, se conjugue à la pagaïe généralisée de notre temps pour rendre à peu près incompréhensible ce document qui ne reflète en rien la politique du pays qu'il devait refléter. Nous ne revenons pas sur le vieux problème des dépenses rentables, de l'équipement par exemple, parce qu'on commence timidement à en parler un peu (sans y croire d'ailleurs).

*
* *

Simple tour d'horizon et vue cavalière, cette réflexion ne veut qu'illustrer un fait : notre pays doit avoir une politique, il a des problèmes à résoudre. La Troisième République est morte de s'être refusée à les regarder en face, de n'avoir osé se hausser à leur niveau. Et Pétain aussi. Certes, le désordre de ces dernières années avait fait naître un regret nostalgique de la Troisième République; le gouverne-

est d'aggraver l'impuissance des ministres en face de leurs hauts fonctionnaires, n'est pas un décret d'économies, et le prétendre tel est déguiser sciemment la vérité.

Un cabinet ministériel coûte le même prix après qu'avant, puisque, de toute façon, un ministre ne peut disposer pour son Cabinet que d'un certain crédit standard, qui ne peut dépasser une certaine somme, ni un certain nombre de bénéficiaires. Le surplus est formé de collaborateurs *bénévoles*. C'est uniquement ceux-là que M. Raynaud et M. Queuille se sont interdit de recruter.

ment André Marie[3], les vingt-huit jours de la Troisième République, aura du moins servi à démontrer que les morts sont morts. L'avenir dira si la mère a entraîné l'enfant dans la tombe.

HENRI MULLER.

3. Le hasard nous a fait tomber, le jour de la formation de cet éphémère grand ministère de survivants, sur une phrase de Bernanos que nous ne pouvons résister au désir de transcrire ici :

« Le monde de demain organisé par le syndicat des ratés du monde d'hier — il n'y a pas un capitaliste des deux hémisphères qui ne soit prêt à financer ce rêve-là » (juin 1943, *Le Chemin de la Croix des Ames*, p. 345).

PROMOTION DES SCIENCES SOCIALES

Une réflexion, même rapide, sur la notion de sciences sociales révèle combien ces disciplines nous ont, en France, peu conquis.

Sans doute, on enseigne la sociologie dans les Facultés de Lettres, mais elle n'y figure que comme un accessoire de la licence de philosophie et semble plus une politesse universitaire consentie à la mémoire de Durkheim qu'une science au sens plein et riche du mot. Sans doute, de nombreux penseurs ou écrivains de chez nous, qui réfléchissent sur les problèmes sociaux, mériteraient dans une certaine mesure le nom de sociologues, mais, le plus souvent, il est vrai, leurs soucis doctrinaux les incitent eux-mêmes à se tenir en dehors des obligations intellectuelles inhérentes à cette qualité.

Sans doute aussi, on enseigne l'économie politique dans les facultés de Droit. Cette tradition, toutefois, est en péril. Car si la sociologie universitaire est chez nous en sommeil, et si, à la lettre, on n'y croit pas, il semble qu'au contraire on assiste actuellement à un développement exceptionnel des études économiques. D'une part, on a vu des professeurs d'économie politique réclamer avec insistance que l'enseignement de cette discipline soit retiré aux Facultés de Droit. D'autre part, on voit ici et là, en de nombreux établissements d'enseignement supérieur, les chaires de sciences économiques se multiplier. On l'enseigne aux polytechniciens comme aux juristes et aux statisticiens comme aux administrateurs de l'État. Cependant, en dépit de ce succès universitaire croissant, on peut dire que, dans l'ensemble, celui qu'on appelle le « grand public cultivé » ne croit pas plus à la science économique qu'il ne croit à la science sociologique.

Telle est la situation en France, et plus généralement en Europe occidentale. Toutefois, nous percevons déjà l'influence de deux civilisations dans lesquelles, semble-t-il, il en est autrement.

En premier lieu, l'influence américaine commence à être perceptible chez nous. Ou, plus exactement, certains de nos économistes ont commencé à prêter une attention scrupuleuse aux

travaux qui se poursuivent outre-Atlantique. En effet, il ne semble pas que l'esprit qui anime, aux États-Unis, le développement des « Social Sciences » soit parvenu jusqu'à nous, et encore moins qu'il ait pénétré notre vie. Cet esprit, on peut le résumer simplement. Il résulte, d'une part, de l'aptitude du peuple américain pour l'analyse et la spécialisation, d'autre part, de la confusion américaine entre le régime libéral et l'essence universelle des phénomènes économiques et enfin de l'optimisme de ce peuple jeune qui croit qu'il n'est aucune réalité du monde visible ou invisible qu'une technique appropriée ne puisse aisément dominer. Cet optimisme technique a persuadé les Américains que l'on pouvait aborder les phénomènes sociaux, économiques et politiques, dans le même état d'esprit que l'on aborde les phénomènes physico-chimiques et les phénomènes biologiques. Il ne fait pas de doute pour l'Américain moyen que, lorsque les sciences sociales seront suffisamment développées, tous les problèmes seront facilement résolus par des techniques appropriées. Ce que l'on appelle en France la question sociale, et qui nous semble un problème éminemment politique, tombe aux États-Unis sous le coup de l'observation de certains spécialistes qui organisent les « human relations » dans l'industrie. Car, et c'est le second caractère que nous avons signalé et qui s'applique, c'est à des spécialistes que la question a été confiée. De même, le gouvernement aura recours à des sociologues et à des économistes en vue de la solution technique de problèmes à nos yeux éminemment politiques. Je me souviens d'un correspondant du *New York Times* qui m'expliquait que les Français ne comprendraient jamais — pour le plus grand malheur du monde — ce qu'était la sécurité collective. A ses yeux, il s'agissait d'un immense et implacable mécanisme, assez semblable au déroulement du départ des pompiers à l'annonce d'un incendie ou d'un autocar de police à l'annonce d'un meurtre. Il ne voyait pas de difficulté majeure à l'institution d'une technique internationale parfaitement huilée pour établir la paix du monde. C'est un exemple particulièrement typique de l'optimisme que les Américains mettent dans les sciences sociales définies comme techniques spécialisées. Enfin, pour terminer ce bref tableau, il convient d'indiquer que le citoyen américain croit au libéralisme, qui résulte à ses yeux, non d'une foi aveugle dans l'harmonie naturelle, mais de certitudes scientifiques fondées sur l'observation. L'idée d'un aménagement rationnel de l'économie humaine entièrement volontaire, qui est le fondement des sciences sociales marxistes, reste encore impensable pour le sociologue ou l'économiste américain. Celui-ci recherche dans la réalité sociale, économique ou politique, un processus extérieur et mécaniste de forces et de

corps matériels dont les lois mises à jour permettront sinon de prévenir, tout au moins de prévoir. C'est aux États-Unis que l'on a le plus clairement l'impression qu'il existe des sciences sociales au même titre qu'il existe des sciences physiques avec leurs spécialistes compétents : psychologues, agents des relations industrielles, sociologues, urbanistes, économistes.

S'il est parvenu en France, depuis la libération, des échos assourdis de cette conception, d'autre part, par le canal de la culture marxiste, s'est répandue la conception communiste des sciences sociales.

Il est significatif de constater que les communistes interprètent l'ensemble du phénomène marxiste (considéré comme conception du monde en même temps que comme réalité évolutive) comme le moment historique où les sociétés humaines deviennent objet de science pratique pour l'homme. Si l'on fait abstraction du dogmatisme marxiste, tant dans son esprit matérialiste que dans sa méthode dialectique pour n'en retenir que le fondement épistémologique, on constate que le communisme se définit « comme le moment où la raison émerge décidément, organise l'ensemble humain et dépasse... le long processus naturel, contradictoire, accidenté, douloureux, que fut la formation de l'homme[1] ».

Il semble que l'ivresse collective qui résulte du marxisme, interprétation active de l'évolution humaine, réponde à l'enthousiasme individuel d'Auguste Comte interprétant le même phénomène à la lumière de la loi des trois états. Dans les deux cas, l'homme éprouve la même ivresse, parce que, soudain, il a l'impression qu'il cesse d'être dans les ténèbres. Il sait d'où il vient et il sait où il va. Il connaît le sens de l'histoire et il sait que l'histoire a un sens. De même qu'Auguste Comte est reconnu comme le fondateur de la sociologie dont il a eu le premier l'intuition totale (perdue immédiatement après lui), de même le communisme marxiste peut passer pour le révélateur de la réalité sociologique elle-même. On ne saurait opposer avec trop d'insistance, en effet, la conception américaine qui laisse les sciences sociales aux mains de spécialistes et considère la réalité sociale comme un système inconscient et mécanique, et la conception marxiste, qui prétend inviter chaque homme à prendre conscience de sa condition d'homme et à jouer son rôle consciemment dans la société. Il n'est pas ici de notre propos de constater que le lien que le communisme établit entre chaque raison humaine et l'État soit une relation de dépersonnalisation, ce qu'établit admirablement Koestler dans *Le Zéro et l'Infini*. Ce qui seul nous importe ici, c'est de constater que, dans l'idéal de la doctrine marxiste et dans

1. Henri Lefebvre, *Le Marxisme*, p. 47. Presses Universitaires de France.

l'idéal de ses penseurs les plus sincères, chaque homme devient conscient de son rôle dans la société et non plus seulement de son rôle spatial (profession et nation), mais aussi, sinon surtout, de son rôle historique. Chaque homme a le droit de recevoir une philosophie de l'histoire qui le dépasse et qui vient donner une valeur au sacrifice en quoi consiste toute vie humaine. En un mot, le succès du communisme comme science sociale provient de la valeur d'intimité, pour chaque conscience, de sa perspective eschatologique.

Si la conception communiste et la conception américaine s'opposent de cette façon, il faut ne pas manquer de les rapprocher dans leur phénoménologie la plus générale. Comment n'être pas frappé par le fait que les deux puissances dont la rivalité fait actuellement trembler les nations annoncent l'une et l'autre, quoique sous des formes et dans des styles entièrement différents, l'avènement des sciences sociales, ou, pour mieux dire, leur promotion, dans un monde où l'homme ne peut se sauver qu'à la condition de donner aux sociétés, comme il a donné à l'univers matériel, une forme humaine. Et en ce sens, la promotion des sciences sociales apparaît comme la quête d'un humanisme universel.

Nous négligerons dans la présente étude le problème qui se pose à la France, située à la frontière des deux influences russe et américaine. Les indications qui précèdent sont d'ailleurs de nature à susciter d'utiles réflexions chez ceux que le problème intéresse, et il serait présomptueux en ces années critiques de préjuger des réactions intellectuelles de l'esprit français à ce propos. Au contraire, il peut être particulièrement fécond pour nous de connaître certaines des réalisations françaises en terre américaine, à l'égard desquelles, il faut l'avouer, nous avons trop souvent manqué de curiosité.

Cependant que Gaëtan Pirou menait campagne à Paris pour faire sortir l'étude de l'économie politique des Facultés de Droit et réclamait la fondation d'établissements spécialisés dans l'étude des sciences sociales, un Dominicain du Canada français persuadait le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec et chancelier de l'Université Laval, de la nécessité de fonder une Faculté de Sciences sociales au sein de la première Université française en Amérique. Le P. Lévesque, aujourd'hui doyen de la Faculté des Sciences sociales à Québec, fut le premier Dominicain du Canada envoyé en France par son Ordre pour étudier les sciences sociales. Il passa plus de deux ans aux Facultés catholiques de Lille et profita de son séjour pour compléter son enquête en Belgique, en Suisse et en Italie. A son retour au Canada, en 1933, le P. Lévesque fut nommé professeur de philosophie économique à Ottawa,

puis en 1935 à l'Université de Montréal, et en 1936 à l'Université Laval de Québec. Enfin, le 18 octobre 1938 était fondée l'institution qui s'appelle aujourd'hui la Faculté des Sciences sociales, politiques et économiques de l'Université Laval. Comme on a commencé de le comprendre chez nous, le Canada français est un carrefour de la plus haute importance. C'est en effet le point de rencontre privilégié de l'esprit français et de la vie américaine, ou plus exactement encore de la culture française et de la technique américaine. C'est, en second lieu, le mariage — de raison — des deux civilisations française et anglaise au sein d'un même pays. C'est enfin l'un des foyers les plus vivants du catholicisme dans cette Amérique du Nord si profondément protestante.

L'endroit était donc singulièrement favorable au développement d'une institution universitaire qui, dans l'esprit de son fondateur, avait pour mission de travailler scientifiquement et apostoliquement à la réalisation d'un ordre social d'inspiration chrétienne.

Sans retracer dans le détail ce qu'a été, depuis les origines jusqu'en ces mois où elle fête le dixième anniversaire de sa fondation, le développement progressif de la Faculté des Sciences sociales, on peut en décrire l'esprit, la structure et les réalisations, qui deviendront clairement intelligibles si l'on veut bien conserver présent à la mémoire ce qui a été dit plus haut du développement des sciences sociales tant au sein du libéralisme américain que du marxisme russe. L'initiative du P. Lévesque, en effet, s'inscrit sur ce double fond de décor comme le premier laboratoire universitaire d'une science sociale d'expression française et d'inspiration catholique.

En premier lieu, en effet, la Faculté des Sciences sociales de Laval est une institution catholique, et, comme on le verra, ce caractère, loin de nuire à la valeur scientifique de l'enseignement, a contribué au contraire à l'accentuer. Parce qu'elle est catholique, la Faculté dispense un enseignement normatif. Une partie importante de l'enseignement est consacré à l'exposé de ce que doit être la vie sociale à la lumière de la philosophie chrétienne. L'enseignement de la philosophie sociale, économique et politique, y est plus que la résultante d'une politique didactique, l'esprit qui anime l'institution dans son élan fondamental.

D'autre part, la Faculté des Sciences sociales est un établissement scientifique et elle tient à mériter cette qualification avec autant d'application qu'elle met de foi à s'affirmer catholique. « Pour être réaliste, en effet, écrit le P. Lévesque, c'est-à-dire pour être fidèle à la nature des choses elles-mêmes et saisir toutes leur réalité, celui qui fait des études sociales doit absolument connaître d'abord les *faits*, leur explication et les lois qu'ils révè-

lent. C'est là le domaine de ce que nous appelons les sciences sociales proprement dites. La connaissance des faits sociaux, des réalités sociales qui existent ou qui ont existé est donc le premier pas à faire, car il faut nécessairement partir du positif si on ne veut pas construire dans les nuages[2]. »

Tel est donc l'esprit de la Faculté. D'aucuns s'étonneront peut-être du caractère résolument normatif de toute une partie de l'enseignement. A ce propos, il convient de remarquer, d'une part, que le P. Lévesque considère les sciences sociales comme aussi réelles et efficaces que les sciences biologiques ou physiques et qu'il croit en la possibilité d'informer progressivement la réalité sociale. Il pose simplement, en chrétien, un optimisme d'action parallèle à celui que l'on rencontre dans les centres de culture marxiste de Russie. Si dans les Facultés des Sciences sociales des États-Unis, l'enseignement normatif est pratiquement ignoré, c'est que, comme nous l'avons indiqué, les Américains n'ont pas d'autre idéal que le régime libéral réel dans lequel ils vivent. Ils recherchent beaucoup plus des techniques pour l'aménager et en éliminer les imperfections qu'une philosophie pour le critiquer et le remplacer par un autre.

Ayant ainsi indiqué l'esprit général de la Faculté, il convient d'examiner maintenant sa structure.

Celle-ci exprime clairement la volonté d'être fidèle aux impératifs d'un destin américain en même temps qu'aux indications d'une vocation française. Comme toutes les institutions d'enseignement supérieur d'Amérique, la Faculté des Sciences sociales est divisée en plusieurs sections ou départements[3]. Toutefois, sur quatre années de licence en sciences sociales (le terme de maîtrise étant employé indifféremment avec celui de licence), la première année tout entière, et la seconde partiellement, sont consacrées à une formation sociale générale au terme de laquelle seulement les étudiants choisissent le « département » où ils se spécialiseront au cours des deux dernières années. Cette culture sociale générale est sanctionnée au terme des deux premières années d'études par le grade de bachelier ès sciences sociales. C'est donc avec une solide base de philosophie sociale et économique, de sociologie et d'économie politique, et formé aux disciplines de l'observation monographique et de la statistique, que l'étudiant choisit de se spécialiser dans le département de sociologie et morale sociale, ou dans le département de l'économique, ou enfin dans le département des relations industrielles.

2. G.-H. Lévesque, *Principes et faits dans l'enseignement des sciences sociales*. Communication à la « Canadian Political Sciences Association ».

3. Mot utilisé dans les universités anglo-saxonnes.

L'équilibre ainsi tenu entre le souci d'une culture générale et celui de la spécialisation témoigne éloquemment du bonheur avec lequel ont été conciliées les influences française et américaine. Les Facultés des États-Unis ne font pas la part aussi belle à la formation générale, l'enseignement universitaire français n'imagine de spécialisation qu'au niveau du doctorat et non à mi-chemin de la licence.

Cet équilibre s'inscrit aussi dans les programmes, car si les auteurs français, tant en sociologie qu'en économique, sont utilisés comme de bons maîtres de culture générale, les travaux américains sont largement utilisés au cours des années de spécialisation. La difficulté est plus grande en ce qui concerne le « département » des relations industrielles (« Industrial relation ») dont le nom comme la fonction sont spécifiquement américains, postulant que les problèmes de l'entreprise, du syndicalisme, des contrats collectifs et des grèves réclament l'intervention de techniciens compétents dont il faut reconnaître d'ailleurs le plein succès au sein des organisations patronales et ouvrières de la province de Québec [4].

Prochainement enfin sera fondé un « département » de sciences politiques et administratives avec lequel la Faculté aura atteint sa structure définitive. Ce « département », par certains côtés, répondra à notre conception d'une école d'administration.

Fidèle à la conception américaine, qui considère les spécialistes en sciences sociales avec la même confiance qu'elle considère le chimiste ou le médecin, la province de Québec reconnaît dans les élèves qui sortent de la Faculté des Sciences sociales des spécialistes qui trouvent dès leur sortie de la Faculté les situations les plus variées. Professeurs, fonctionnaires du gouvernement fédéral ou provincial, prêtres et avocats spécialisés dans les questions ouvrières, organisateurs syndicaux, directeurs du personnel des entreprises, urbanistes, journalistes, statisticiens, sont déjà dans la province, le plus souvent, autant d'anciens élèves de la Faculté qui jouent ainsi de façon parfaitement adéquate le rôle combiné que jouaient autrefois, avec d'ailleurs beaucoup moins de précision, les facultés de Droit et l'école libre des Sciences politiques. Au bout de dix ans, l'expérience semble concluante et l'accroissement annuel du nombre des étudiants en même temps que leur compétence réelle dans les situations qu'ils occupent ont établi que la formule américaine et libérale des sciences sociales

4. Outre les trois départements, la Faculté comprend deux écoles, une École de Service social, qui reprend les techniques américaines et les met au service de la charité chrétienne; l'autre, École de Commerce, qui tend, en raison de son développement rapide, à prendre une autonomie plus large.

spécialisées pouvait être élargie par l'esprit français et catholique et trouver ainsi une forme qui lui donne pleine mesure d'universalité.

La Faculté des Sciences sociales n'est pas seulement un établissement d'enseignement. Elle est aussi un centre de diffusion et de rayonnement. Par cet aspect, on peut dire qu'elle déborde résolument la conception américaine et qu'elle a mis en œuvre, en lui donnant pleine mesure chrétienne, l'intuition qui se croit marxiste de la prise de conscience par tous les hommes d'une société, de leur rôle personnel et collectif. C'est ainsi que la Faculté des Sciences sociales s'insère profondément dans la société canadienne-française dont elle tend de plus en plus à inspirer les activités sociales, économiques et culturelles.

Sur le plan social, c'est le département des relations industrielles, qui, par des moyens appropriés, diffuse sa pensée et son influence. Le directeur de ce département n'est autre que le sous-ministre provincial du Travail. L'unité est ainsi harmonieusement assurée sur le plan social entre la vie administrative et la vie universitaire. En second lieu, le département publie un bulletin des relations industrielles qui atteint les différents militants et reponsables des organisations syndicales des comités paritaires et des juristes et fonctionnaires spécialisés dans les problèmes du travail. Enfin et surtout, le département des relations industrielles organise chaque année à Québec un congrès où militants patronaux et ouvriers se rencontrent sur un terrain neutre et abordent l'étude des problèmes généraux qui les opposent, pour les composer, à la lumière de la doctrine sociale de l'Église. C'est l'occasion d'un contact utile tant aux délégués eux-mêmes qu'aux professeurs et aux étudiants de la faculté qui prennent ainsi une conscience claire des problèmes vivants qu'ils ont à étudier.

Sur le plan économique, c'est principalement par un développement du mouvement coopératif dans toute la province que l'activité de la Faculté s'est affirmée. Il faut à ce propos signaler le rôle personnel considérable joué par le P. Lévesque, qui, dès 1939, créait le Conseil supérieur de la coopération pour toute la province et en était élu président. Un cours par correspondance de coopération est diffusé par la Faculté et qui assure dans toute la province le rayonnement de l'idéal coopératif en même temps que la formation technique des coopérateurs. Ce cours est complété par la revue *Ensemble*, organe du mouvement coopératif.

Enfin, sur le plan culturel, la Faculté des Sciences sociales a fourni un effort considérable en vue de diffuser une authentique culture populaire. C'est ici sans doute que s'est le mieux marquée l'audace intellectuelle du P. Lévesque, qui a compris, avec la même acuité que les dirigeants jocistes, que les efforts marxistes

n vue de diffuser les connaissances humaines dans les couches opulaires répondaient à un besoin profond des sociétés. C'est insi qu'il créa, au sein de la Faculté, le Service extérieur d'Éducation populaire, qui, par la diffusion d'une série de *Cahiers*, de ours par correspondance, par des sessions d'études intensives, ar des camps d'été, s'efforce d'atteindre le peuple et d'y faire onnaître en le simplifiant l'enseignement de la Faculté et les ésultats des travaux qui s'y poursuivent. Au terme de cet effort, n imagine la prise de conscience personnelle de toute une population harmonisant librement ses rythmes familiaux, professionnels et historiques, par la claire connaissance des conditions du développement de la province tout entière, de sa vocation et de ses possibilités.

C'est ainsi que la Faculté des Sciences sociales de Laval utilise la formule américaine de la formation de spécialistes sociaux et la formule prétendument marxiste de l'éducation sociale et économique des couches populaires, combinant les deux efforts et les intégrant dans une synthèse d'inspiration catholique et d'expression française. Il n'est pas douteux que le succès d'une telle réalisation tentée en un tel lieu ne soit pour les intellectuels catholiques de France un avertissement en même temps qu'une indication. Nous assistons vraiment à la promotion des sciences sociales.

Québec, septembre 1948.

Marcel Clément.

L'ECONOMIE FRANÇAISE PENDANT LE TROISIEME TRIMESTRE 1948

Les changements de ministère qui se sont produits pendant le troisième trimestre de 1948 n'ont été en fait que des changements du ministre des Finances et des Affaires économiques. Ce dernier même n'y a pas résisté : il a éclaté en secrétaires d'État.

Dans la mesure où les difficultés gouvernementales eurent des origines politiques ou électorales, c'est encore l'état particulier de la situation économique qui permit d'en tirer toutes les conséquences. L'amélioration de la production rendit moins nécessaire la cohésion de la troisième force et permit, dans le circuit de l'argent, les innovations les plus bizarres; celles-ci à leur tour suscitèrent un mécontentement propice à l'instabilité politique.

I

Production et consommation

1° *La main-d'œuvre.*

Depuis six mois, le nombre de travailleurs serait plutôt en légère décroissance. La libération des prisonniers de guerre se poursuit : de 175.000 au 1er février, le secteur civil n'en occupait plus que 62.000 au 1er septembre : il n'en restera pratiquement plus à la fin de l'année. Par ailleurs, il ne semble pas que le chiffre de 130.000 prisonniers « transformés », acquis dès l'été, puisse être dépassé sensiblement.

L'immigration ne compensera pas ces départs, malgré l'augmentation du nombre de travailleurs étrangers introduits en France, qui est passé de 3.300 par mois environ au premier semestre à près de 5.500 pendant les mois d'été. On est, en effet, loin des prévisions officielles : les « Seize » escomptaient 290.000 travailleurs pour l'année.

Le changement de répartition entre les trois principaux secteurs de l'économie : agriculture, industries de transformation et le reste, apparaît très difficile à réaliser. Les deux premiers se sont partagés les prisonniers transformés et les immigrants, mais

restent les plus atteints par le départ des prisonniers de guerre. L'agriculture devrait pouvoir se passer d'un surplus, grâce à l'effort d'équipement qu'elle connaît actuellement. Le « tertiaire »[1], momentanément encombré, devrait assimiler ce surplus lors du développement général de la production. Il reste donc, au total, une pénurie sensible dans l'industrie, principalement pour les branches qui se développent et en ce qui concerne les ouvriers qualifiés. Ce besoin bien précis se révèle très difficile à satisfaire.

L'effectif a été utilisé dans de bonnes conditions : la durée du travail dans l'ensemble des activités industrielles se maintient depuis un an à quarante-cinq heures par semaine. L'été a connu la période des vacances payées, dont l'effet a été très sensiblement le même que l'année dernière. Le chômage a légèrement augmenté en juillet et août : ces deux mois, le nombre de chômeurs secourus est passé de 10.000 au premier semestre à 14.000 et 16.000. L'augmentation est due aux employés de bureau.

Par contre, les demandes d'emploi non satisfaites sont relativement stables. Dans l'ensemble, il semble que, faute de l'immigration prévue, l'économie française s'en soit tirée avec les moyens du bord.

2° *L'énergie et les matières premières.*

En août et septembre, les congés payés ont fait sentir leur influence sur l'extraction houillère qui est tombée au niveau relativement faible de 3,6 millions de tonnes par mois. Les importations de charbon se sont améliorées ce trimestre et ont atteint 1,8 millions de tonnes mensuelles, cependant que les arrivages de Sarre restaient à 0,25 millions de tonnes. Au total, le trimestre aura eu des disponibilités mensuelles moyennes d'environ 5,8 millions de tonnes de charbon, ce qui représente la même quantité qu'au trimestre précédent, mais moins qu'au premier trimestre de l'année, qui avait presque atteint les six millions de tonnes. Il est à noter cependant que le maintien des mêmes quantités globales n'a pu être obtenu qu'avec des importations accrues au-delà du rythme prévu. Le rendement par poste de fond était tombé fin septembre à 923 kilos, ce qui est assez peu encourageant, après les investissements considérables faits depuis deux ans dans les houillères.

Heureusement, la production d'énergie hydraulique a été, cet été, excellente : les estivants ont pu s'en rendre compte. 1,2 à 1,3

1. Rappelons les différents services : Primaire : agriculture; Secondaire : industries de transformation et d'extraction; Tertiaire : Transports, commerce et services.

milliards de kwh. ont fourni plus de la moitié de la consommation totale, ménageant les centrales thermiques et permettant, en août, la mise en réserve d'énergie. La tendance ne s'est inversée que la toute dernière semaine de septembre. Au 1er octobre, le coefficient de remplissage des réservoirs était de 74 % contre 55 % l'année dernière.

Mais la consommation s'est accrue, et, pendant chaque mois d'été et de congés payés, a cependant dépassé 2,2 milliards de kwh. contre deux milliards l'année dernière et 1,3 en 1938. Cette augmentation, due à l'accroissement de la production, mais aussi à l'attrait de l'électricité comme force motrice, risque de nous faire connaître, une fois de plus, les coupures que la clémence de la température nous avait seule épargnées l'année dernière. Les travaux considérables d'équipement électrique, qui ont pour but de mettre la production au niveau d'une consommation qui augmente toujours, apparaissent donc comme les plus indispensables, peut-être, de tous.

Les importations de carburants, bien qu'en régression par rapport au trimestre précédent, sont encore en quantité satisfaisante : en juillet comme en août, elles représentaient environ 0,75 millions de tonnes. Toutefois, une part de plus en plus importante est consacrée aux carburants lourds : alors qu'en juin et juillet la production d'essence ne dépassait celle de l'année dernière que de 42 %, celle de fuel-oil et de gas-oil connaît une augmentation de 220 %.

Les autres matières premières nous arrivent principalement par l'aide Marshall, c'est-à-dire sont déterminées en nature par les expéditeurs. On avait craint des retards sérieux pour les métaux non ferreux; il semble qu'effectivement le manque de cuivre gêne les constructions électriques. Dans l'ensemble, il y a quelques heurts dans les approvisionnements.

3° *Les transports.*

Les transports offrent une certaine analogie avec la main-d'œuvre. On pensait que l'un comme l'autre de ces deux facteurs de production devait absolument connaître une augmentation numérique considérable pour soutenir l'effort de production. Le niveau actuel a été atteint sans aucune amélioration, mais le problème se pose dans les mêmes termes pour le deuxième effort.

Les Seize avaient demandé pour la France 100.000 wagons à fournir d'ici 1951, tant pour l'importation que pour l'exportation. Or, dans la période de douze mois qui vient de s'écouler, les wagons neufs ont à peine compensé les mises au rebut successives et le nombre de wagons utilisables n'arrive pas à dépasser

les 311.000 unités de janvier dernier. Ainsi, malgré le développement du parc automobile, a-t-on quelque inquiétude pour la « pointe d'octobre ».

Toutefois, en septembre, la moyenne mensuelle des wagons chargés s'est maintenue à 240.000 comme l'an passé.

4° *La production industrielle.*

Tous les facteurs de la production permettent donc à celle-ci de se maintenir au niveau qu'elle a atteint dès février dernier et que mesure un indice de 112 à 115, par rapport à 1938. Cependant, les congés payés ont, comme il était normal, affecté cet indice en juillet où il est descendu à 105, et surtout en août, où la chute a atteint la cote 95. En septembre, il doit se situer aux environs de 100.

Il ne faut jamais attacher de valeur absolue aux indices. Celui de la S.G.F. ne fait pas entrer le Bâtiment, ce dont on est prévenu, mais néglige aussi les industries alimentaires et celles du vêtement après le tissage. Si l'on remet ces deux derniers groupes dans le calcul, on obtient pour le palier du premier semestre un indice qui ne dépasse la base 100 en 1938 que de deux à trois points, mais qui descend moins l'été, période de travail des industries alimentaires.

Il ne faut donc pas estimer la production beaucoup plus haut que l'année de référence. La pause de l'été a moins affecté les industries d'équipement que les autres, en raison de la plus grande difficulté où se trouvent les aciéries et les cimenteries de stopper brusquement leur activité. C'est ce qui explique que, même au mois d'août, on ait dépassé 600.000 tonnes d'acier et de fonte et 500.000 tonnes de ciment, chiffres très supérieurs à la moyenne de 1938. Par ailleurs, le Bâtiment, après avoir eu en mai du mal à démarrer, connaissait son activité saisonnière avec un indice voisin de 130.

On voit que les investissements se sont continués à un bon rythme cet été. Seule l'industrie automobile était retombée à 92 en juillet.

C'est donc la production de biens de consommation, principalement celle des textiles, qui a certainement été affectée par la pause estivale.

5° *Production agricole et ravitaillement.*

Les récoltes de blé ont tenu leur promesse : l'estimation officielle, certainement faible, est de 74 millions de quintaux, ce qui

se rapproche de la production moyenne de 1930-1939[2], celle d'avoine a été abîmée par le mauvais temps et ne dépasserait pas 34 millions de quintaux, quantité inférieure de 30 % à la moyenne d'avant guerre.

Les plantes sarclées auront, malgré le mildiou, une production bien supérieure à l'année dernière et à l'avant guerre avec 12 millions de tonnes de pommes de terre et 9 de betteraves. Les vendanges, tardives, auront à peu près le même résultat qu'en 1947 : 45 à 50 millions d'hectolitres de vin.

Enfin, malgré la chaleur, les plantes maraîchères ont poussé abondamment.

Le temps pluvieux a surtout favorisé les prairies et les herbages : les animaux devraient avoir cet hiver une alimentation suffisante pour atteindre le printemps prochain : la production laitière a eu cette année une bonne tenue; la qualité et la quantité du cheptel auraient dû permettre un approvisionnement facile du marché de la viande.

Mais c'est là que s'est produit l'événement majeur du trimestre : les arrivages de viande ont baissé, grâce à la qualité de la récolte fourragère.

Ce qui aurait dû permettre la solution définitive des grosses difficultés de ravitaillement a précisément été la cause de tout le déséquilibre, dont nous retrouverons l'effet néfaste dans l'étude des circuits de l'argent. Grâce à la possibilité du stockage sur pied du bétail, les gros marchands de bestiaux ont voulu diriger le marché en empêchant la baisse des prix de la viande qui devait assurément se produire. Ils y sont parfaitement arrivés avec le monopole qu'ils détiennent et devant la carence des gouvernements successifs.

La carence n'est pas celle du secrétaire d'État au Ravitaillement qui a offert sa démission refusée, mais est imputable aux présidents successifs, qui n'ont pas pu ou voulu appliquer la seule mesure dirigiste qui s'imposait cet été.

Quant au monopole d'un petit nombre de margoulins — fort bien protégés —, c'est à la fois la situation la plus pénible et la plus néfaste de l'économie actuelle. Au lieu de nationaliser les banques, on eût mieux fait de prendre en main ce secteur de la distribution, quitte à abandonner tout le reste. L'absence de viande aux étals a constitué dans la production une faille qui a permis une désorganisation très grave du circuit de l'argent.

2. Rappelons que 1938 était une année exceptionnellement bonne au point de vue agricole : c'est pourquoi il vaut mieux prendre comme référence le programme de la période 1930-1939.

6° Les ressources extérieures.

Les statistiques des douanes n'ont décidément pas de chance : nous avions donné, dans notre dernière chronique, toutes les distorsions qu'elles avaient suivies depuis le commencement de l'année; la grève des finances de juillet a encore affecté les chiffres relatifs à ces mois, qui ont été bloqués avec ceux du mois d'août.

Pour cette période, les importations, avec une moyenne mensuelle de 51 milliards, ont été plus faibles que précédemment; les exportations aussi d'ailleurs, avec 36 milliards, mais dans une mesure moindre. Vis-à-vis de l'étranger seulement, la balance ne change guère, les importations chiffrant exactement le double des exportations, celles-ci avoisinant les 20 milliards par mois.

Les ressources du tourisme, il est vrai, ont compensé en partie ce déficit : les chiffres considérables avancés par le Haut-Commissariat (150 millions de dollars pour l'année) semblent excessifs.

L'équilibre n'est finalement possible qu'avec l'aide Marshall. On se rappelle que l'on y avait apporté un correctif appelé « triangulaire ». Le nom indique bien ce qu'il veut dire. Les prêts et les dons américains permettaient de compenser le déficit des pays de l'Europe occidentale avec les États-Unis, mais ne permettaient pas de supprimer les déséquilibres des pays « participants » entre eux. Aussi a-t-il été décidé que les pays excédentaires devraient accepter d'exporter vers les pays déficitaires plus qu'ils n'en recevraient. Le montant de cette aide mutuelle serait déduite de leur dette envers l'Amérique (qui n'existe en principe que pour les investissements, les autres envois étant gratuits) pour être portés au débit du bénéficiaire.

Dans l'immédiat, cela revenait à faire profiter certains pays intégralement de l'aide Marshall, et, en outre, d'une aide provenant des autres pays, donateurs malgré eux.

La France a été le principal bénéficiaire de ce nouveau système qui lui a permis de faire face notamment à son déséquilibre de livres, de francs belges et de francs suisses.

Cet avantage n'a pas été sans contre-partie : notre pays a été violemment attaqué, notamment par la presse anglaise, et accusé d'être un peuple de mendiants, d'autant plus impudent que sa consommation était excessive.

7° La consommation.

Cette accusation, répétée tout l'été contre notre pays, appelle une mise au point, esquissée dans nos précédentes chroniques. Comment se fait-il que le consommateur français se plaigne

tant, alors qu'il est considéré par le monde entier comme un profiteur ? Ou, d'un autre point de vue, comment peut-on dire que le pouvoir d'achat des Français a diminué, alors qu'il consomme plus qu'avant.

En réalité, il est hors de doute que, cet été, la consommation dans l'ensemble a de nouveau pu atteindre la valeur de 1938. La répartition en a été plus mauvaise; ruraux, intermédiaires se sont maintenus, alors que les salariés des villes étaient défavorisés.

Mais il ne faut pas exagérer ce déséquilibre, et il faut répéter cette vérité : la consommation de 1938 était insuffisante, non parce que le niveau des salaires était trop bas, mais parce que la production était insuffisante. Et avec raison le peuple réclame un minimum de consommation qui ne peut être satisfait avec ce simple retour à la production d'avant guerre. Il faut cependant reconnaître que d'autres pays européens acceptent une discipline plus stricte.

8° *L'avenir de la production et de la consommation.*

Une des raisons pour lesquelles la consommation est inférieure à la production provient des travaux d'équipement. L'aide Marshall ne soulage qu'en partie cette pression de l'équipement : il faut encore faire un effort de nous-mêmes.

La raison de cet effort est essentiellement l'accroissement de cette production. Le projet du Commissariat général au Plan, que le gouvernement a fait sien devant l'organisation européenne, est de porter, vers 1952 ou 1953, la production à 30 % au-dessus de son niveau actuel, ce qui dépasse le niveau de 1929.

La réalisation d'un tel objectif a soulevé une option préalable. Il y a plusieurs manières d'augmenter la production d'un pays. On peut d'abord envisager un développement des industries exportatrices qui permettent d'exporter plus, en échange de disponibilités extérieures accrues; on peut développer une production de consommation intérieure, ce qui augmente les disponibilités; on peut enfin faire un effort pour produire ses propres matières premières ou son outillage. Ces trois solutions sont classées dans un ordre croissant d'autarcie.

La théorie classique libérale voyait dans l'augmentation des échanges, donc dans la première solution, une augmentation de la richesse : chaque pays se spécialisant dans ce qu'il est le plus apte à produire. En réalité, il faut bien compter avec des monopoles de fait, à l'avantage de certains pays qui créent des échanges inutiles : ce n'est pas augmenter la richesse mondiale que d'amener les huiles se faire raffiner ou les textiles être tissés en Europe, pour être réexportés dans les pays d'origine. C'est

la suppression de ces circuits inutiles qu'il faut attribuer le dé-in de certaines exportations, comme celle des textiles (avec la rconstance aggravante dans ce cas particulier de la désuétude de équipement français).

Les projets français se sont orientés vers une solution mixte. la vérité, ils ne pouvaient être entièrement autonomes, puisqu'il ous faut importer force motrice et matières premières. Le déve-ppement des exportations agricoles après 1952 en est la caracté-istique essentielle, il représente un renversement complet de la olitique suivie depuis Méline. Il a pour raison d'être la dispari-ion presque complète des centres d'exportation de céréales du ieux monde.

Par contre, plus autarcique est l'accroissement de la produc-ion des engrais, et, partant, de toute l'industrie chimique, et des nachines agricoles, et donc de la sidérurgie, qui doit accompa-gner cette expansion.

Ce plan nécessite un effort d'investissement moyen de 15 % de a production nationale pendant quatre ans. L'aide Marshall nous pportant à peu près l'équivalent de 5 %, le reste doit être assuré par l'épargne privée et l'épargne d'affaires, qui normalement ne donnent guère chacune plus de 3 à 4 %. C'est dire que le cir-cuit de l'argent va être soumis à de rudes pressions.

II

Le circuit de l'argent

Le mécontentement des consommateurs, malgré une consom-mation accrue, a son parallèle dans la rupture qui s'est produite, au troisième trimestre, dans le circuit de l'argent. Pourtant, en juillet, tout paraissait aller bien; l'expérience Meyer avait réalisé une ambiance déflationniste et, malgré des signes de difficultés, aucun danger immédiat ne subsistait. Vint la tension de septem-bre, et à l'optimisme excessif succéda un pessimisme exagéré, comme il arrive souvent. Quelle était la situation, aux premiers jours d'octobre, exactement avant la grève des houillères ?

1° *Les finances publiques.*

Nous avons vu que le ministère Schuman avait laissé un « trou » de 150 à 200 milliards entre les prévisions de recettes et de dépenses pour le deuxième semestre de l'année. Mais il avait aussi laissé pendante la question du taux de change pour certains produits importés, ce qui n'est certes qu'une affaire

d'impôt indirect. Cette dernière se posait en des termes simples, bien que généralement méconnus : l'État, bénéficiant d'un certain nombre de matières premières d'origine américaine, allait-il en augmenter le prix, ce qui aurait eu deux effets : diminuer le trou de 150 milliards, mais augmenter certains prix? Une question semblable se posait pour les services publics en déficit : chemins de fer et surtout P.T.T.

Enfin Paul Reynaud vint, et le premier en France fit sentir... Telle semblait être alors la pensée de certains esprits enthousiastes. Pendant le temps qu'il resta, M. Paul Reynaud commit deux fautes qui firent beaucoup de mal à la France. La première fut de propager une vague de pessimisme injustifié et décourageant. Le slogan des « mille milliards » n'était même point d'une entière délicatesse, car il supposait des hypothèses s'excluant mutuellement, telles que cessation de l'aide Marshall et investissement intensif. La deuxième faute fut de supposer que tout était soluble par des artifices monétaires, ce qui laisse le champ libre aux marchands de bestiaux.

M. Queuille mit au point des décrets qui rétablissaient un peu l'équilibre, en essayant même de mettre une part d'impôts directs dans les ressources de l'État. Malheureusement, il supprima l'impôt cédulaire sur les traitements et salaires, pièce de base de tout système fiscal tant soit peu efficace et juste. La porte fut ainsi ouverte à toutes les fraudes. C'est, il est vrai, un nivellement, puisque d'autres fraudaient, mais c'est un nivellement par le bas.

M. Robert Schuman avait commis une faute incontestable, et il est certain que son entourage immédiat en porte les responsabilités, de repousser la réforme fiscale. M. Queuille a promis de la réaliser, mais son secrétaire d'État au budget commence de démolir complètement avant de reconstruire.

L'équilibre budgétaire n'est pas excellent en soi, dans une période comme celle que nous traversons : ce sont les mesures d'ordre auxquelles il conduit qui assurent la bonne marche de l'économie. Les économies réalisées dans les secteurs nationalisés ne le furent peut-être pas avec à-propos : il aurait mieux valu commencer par faire baisser le prix de la viande.

Si le budget est, pour l'avenir, équilibré sur le papier, le troisième trimestre a vu les ressources du Trésor s'amenuiser du 1er juillet au 30 septembre : les avances à l'État se sont augmentées de 35 milliards de francs. C'est en réalité une somme relativement faible et qui laisse ces avances à peu près au même niveau que le 1er janvier : soit à 14 milliards de francs près. Techniquement, les neuf premiers mois de l'année se sont soldés avec une légère augmentation des avances de la Banque à l'État.

2° *Le crédit.*

Le crédit privé a pesé plus sur la circulation que l'État : il est responsable de 51 milliards de billets, mais ce chiffre comprend les séquelles de l'échange des billets de 5.000 francs. Au total, la circulation s'établissait au 30 septembre à 911 milliards contre 825 au 1er juillet et 921 au 5 janvier.

Si la circulation de billets n'est pas plus grande qu'au commencement de l'année, on a assisté en revanche à un développement de la monnaie bancaire.

Pour lutter contre cette inflation de crédit, il y a deux méthodes : la classique augmentation du taux de l'escompte et la limitation pure et simple du crédit, pratique apparentée au dirigisme. Si l'argent est une marchandise, c'est en taxer le prix ou le contingenter. On conçoit que, dans une période de hausse trop rapide des prix, la première mesure ne soit insuffisante, le mécanisme d'équilibre classique ne jouant plus. Il est pourtant symptomatique que, au commencement de septembre, la Banque de France a relevé ses taux d'escompte et d'avance sur titres de 2,5 à 3,5 % pour les « bons effets » et de 3 à 4 % pour les effets moins sûrs.

Devant la hausse des prix qui se dessinait en septembre, la Banque s'est ressaisie et a abandonné ses anciens errements. Elle est revenue à un taux intermédiaire entre l'ancien et le nouveau, uniforme pour les divers effets, mais a obtenu du Conseil national du Crédit un renforcement et une extension du contrôle.

Mesure indispensable, malgré les difficultés que cela causera aux entreprises, afin d'empêcher que les hausses de salaires prévues ne soient financées, en fin de compte, par la planche à billets, ce qui refermerait le cercle de l'inflation.

3° *Prix et salaires.*

Car un cercle inflationniste s'est créé pendant l'été, d'une manière curieuse, mais précise. Il arrive même peu souvent que l'on puisse circonscrire aussi nettement un mal. La circulation monétaire a augmenté, au cours du trimestre, de 86 milliards, mais est la même qu'au 1er janvier. Cela n'aurait pas suffi, même avec l'expansion du crédit signalée, à contre-balancer l'effet de l'abondance relative : les prix devaient baisser, si le marché avait été concurrentiel. En fait, les prix n'ont pas baissé et sont restés stables; l'effet psychologique a été celui d'une hausse.

a) La première proposition appelle deux commentaires : 1) Pourquoi affirmer cette absence de hausse, alors que tous les indices disent le contraire? 2) Pourquoi n'y a-t-il pas eu de baisse?

A la première question, il convient de répondre que certains prix ont monté : lait, viande, pain, et que d'autres ont baissé : poisson et surtout légumes. La manière dont se combinent les augmentations et les diminutions s'exprime généralement par un indice. Or, voici les variations de l'indice général des prix de détail de la statistique pour les vingt-neuf articles alimentaires :

juin	1.560
juillet	1.559
août	1.716
septembre	1.842

Mais, en sens inverse, un calcul précis de panier de provisions montre que l'ensemble des rations achetées par une ménagère à Paris ne lui revenait pas plus cher fin septembre que fin juin. Le fait pourra surprendre, et surprendra le lecteur : le conjoncturiste sait combien est tenace la foi en la hausse ou, en période de crise, à la baisse. La divergence vient de ce que les chiffres officiels *ne tiennent pas compte* des légumes dont l'abondance contre-balance les hauts prix de la viande, du lait et du pain. Ce n'est donc pas au troisième trimestre que la situation de la ménagère s'était empirée, c'était avant [3].

Reste à expliquer pourquoi une baisse générale ne s'est pas produite, ou plus exactement pourquoi ont eu lieu les hausses sur la viande, le lait et le pain. Les deux premières ont été décidées par le gouvernement pour aligner ces productions sur le prix de la viande : mais celle-ci devait baisser, et sa baisse était escomptée.

Il n'y a absolument aucun mystère sur la hausse du prix de la viande. Pour que la loi de l'offre et de la demande joue, il ne faut pas de monopole permettant à ceux qui le détiennent de maintenir les prix hauts. Or, il y a en France 35.000 marchands de bestiaux dont le trafic a été la cause des détraquements du circuit de l'argent. Les jolis bénéfices que leur a procurés leur petit commerce les rend difficilement vulnérables. Il est vain de porter un jugement : cependant l'observation la plus impartiale a montré que toutes les mesures prises contre ces profiteurs ne pouvaient atteindre leur issue normale. Devant l'évidence, en août, le M.R.P. voulut frapper, tout du moins l'affirmait-il. En se maintenant à l'Agriculture, M. Pflimlin avait gagné la première manche; en abandonnant la Justice, M. Lecourt a perdu la possibilité d'agir.

3. Car, en sens inverse, il faut reconnaître que cette infirmité de l'indice a masqué une hausse réelle au printemps, et qui justifiait alors les indices officieux plus alarmistes, comme ceux de *L'Humanité*.

On peut apercevoir la situation en porte à faux de l'activité syndicale et les dirigeants en portent une lourde responsabilité. Ce n'est pas dans les mines ou dans la S.N.C.F. que se trouve la lutte : l'ouvrier n'est pas exploité par un patron capitaliste, mais indirectement par un groupe d'individus qui ne ressemble pas à l'image classique de l'industriel. Ces exploiteurs se moquent des grèves. Autres temps, autres mœurs : les syndicats auraient dû imaginer une action directe contre ceux qui exploitent indirectement l'ouvrier.

b) Pourquoi cette hausse de la viande, fait certain mais particulier, a-t-il déclenché l'ensemble des revendications? Parce qu'il est intervenu au lieu d'une baisse que tous attendaient. La foi dans la stabilité monétaire a manqué à tous les consommateurs, bien que toutes les conditions requises, sauf une, en soient assurées.

Les salaires ont donc été augmentés d'environ 15 % au mois de septembre. Dans quelle mesure cela réagira-t-il sur les prix? Les transports et les services publics ont anticipé sur la hausse; le prix de revient des entreprises nationalisées s'en ressentira également.

Pour les marchandises provenant du secteur privé, des décrets de hausse de prix sont en préparation.

Il n'est pas sûr que ce processus puisse toujours être suivi. Il faudra bien qu'un jour l'on demande l'avis du consommateur. Si le gouvernement continue dans sa politique de restriction du crédit, il arrivera un moment où un patron fera remarquer aux ouvriers que le salaire taxé n'est que le maximum légal, et qu'il ne peut leur donner plus sans encourir la mévente et la faillite[4]. Le premier qui parlera ainsi sera moqué. Au suivant, on réfléchira, et l'abondance de la récolte permettra d'arriver à répercuter cette baisse sur les prix des denrées. Ceci suppose qu'il n'y ait pas une masse supplémentaire de billets ou de crédits en circulation.

4° *Valeurs refuges.*

Le prix de l'or a notablement augmenté pendant le trimestre. De 4.200 francs le 1er juillet, le « louis » est monté à 6.000 francs fin septembre. Ce n'est certainement pas du seul fait de la situation interne. Les bruits de guerre qui ont couru cet été ont été à la base de la progression. Ce cours représente donc plus une prime d'assurances sur le marché national qu'une baisse réelle de la valeur du franc.

4. Ceci ne joue pas pour les secteurs nationalisés; c'est pourquoi l'existence de tels secteurs est génératrice d'inflation.

La valeur du franc sur le marché des devises est également peu indicatrice. A la fin septembre, le dollar cotait 460 francs, la livre 1.250, et le franc suisse, 120. Il suffit d'avoir été en Suisse pour se rendre compte que cette mesure ne représente en rien la parité des pouvoirs d'achat des deux monnaies qui donnerait des chiffres bien inférieurs. En dehors de la spéculation, que le marché des devises connaît comme celui de l'or, ces hausses sont causées par un autre phénomène beaucoup plus technique : le déficit des échanges amène certains Français à chercher clandestinement des devises étrangères alors que la réciproque ne se produit pas, et la plupart les cherchent à n'importe quel prix. Le cours officieux des devises est donc le point d'équilibre d'un marché tout à fait particulier, conséquence des règles de fonctionnement de l'office des changes.

Enfin ne sont pas étrangers à ces mouvements les bruits d'une dévaluation. Rien ne saurait justifier une telle mesure, mais l'alignement des divers francs d'importation est possible. Ce n'est, nous l'avons vu, qu'une question de subventions internes, mais cela peut avoir un effet psychologique sur ceux qui ne comprennent pas le détail du mécanisme.

Les valeurs boursières à revenu variable ont suivi le mouvement; du 1er juillet au 1er octobre, l'indice des valeurs françaises exploitant en France est passé de 1.041 à 1.185, soit environ 13 %; alors que les valeurs étrangères gagnaient 25 % de l'indice 605 à l'indice 755.

Conclusion

Arrivant au port, la nervosité des passagers a fait reculer l'esquif emporté par les vagues. Cependant, la situation économique est de plus en plus stable. Si les troubles sociaux ne remettent pas tout en cause au quatrième trimestre, il n'y a guère que deux problèmes sérieux pour le gouvernement d'ici la fin de l'année : briser le monopole des marchands de bestiaux pour permettre au coût de la vie de baisser, mettre en œuvre une réforme fiscale en tenant le crédit. Mais les deux tâches demandent beaucoup de courage, et l'équipe au pouvoir au commencement d'octobre n'est guère homogène. Cela vaudrait la peine, car les troubles sociaux qui se dessinent proviennent essentiellement de malentendus. Que le gouvernement fasse preuve d'énergie et de justice et l'on verra se dissiper rapidement une brume qui masquait le havre de l'abondance relative. Mais qu'il se hâte, car le ressac commence déjà à écarter la barque.

J. Dumontier.

A TRAVERS LES REVUES

Malraux et l'esthétisme politique.

Il y a des hommes dans lesquels notre époque se reconnaît : Anouilh, Camus, un Sartre peut-être, un Malraux à coup sûr. On évoque aussitôt le révolutionnaire, le partisan de la guerre d'Espagne, le résistant, l'ami du général de Gaulle, le propagandiste du R.P.F. Cette chaîne d'engagements explique en réalité peu de choses. Sinon l'inquiétude, atroce parfois, d'un homme qui, mesurant tout le poids des fatalités humaines, le déterminisme des sociétés dans lesquelles nous vivons, ne veut à aucun prix abdiquer une liberté qu'il exige totale. Revendication de liberté : c'était déjà le sens et la conclusion de *L'Espoir*. Manuel, rêvant sur un rythme de Beethoven, entendait enfin

pour la première fois la voix de ce qui est plus grave que le sang des hommes, plus inquiétant que leur présence sur la terre, la possibilité infinie de leur destin.

Ce destin des hommes, il est à eux, il nous appartient chacun pour notre part, si nous savons clairement où nous voulons le diriger. Il s'agit donc pour Malraux d'analyser une situation non seulement politique, mais humaine, en fonction des exigences profondes du moment et de traduire dans un mythe efficace l'action la plus convenable à un moment historique donné. Alors surviennent l'urgence et l'arbitraire. Nos engagements sont éphémères ? Peu importe. Il faut être présent.

Son *Adresse aux Intellectuels*, conférence prononcée à la salle Pleyel en mars dernier et que publie *Le Cheval de Troie* dans son récent et ultime numéro (7-8), expose les grands thèmes du porte-parole du R.P.F. Quoiqu'il se défende de faire un cours d'histoire de la culture, il semble bien que l'orateur politique se souvienne ici très souvent de l'auteur de la *Psychologie de l'Art*. Des deux fidélités de Malraux : la souffrance des hommes et la beauté de leurs chefs-d'œuvre, cette dernière l'aurait-elle finalement emporté ?

Que l'on juge plutôt :

Nous avons l'air de croire que nous sommes des malheureux en face d'une immense culture qui s'appelle les romanciers américains, et en face d'une autre immense culture qui s'appelle je ne sais pas trop quoi — au mieux, les musiciens russes (ce qui n'est d'ailleurs pas mal).

Mais enfin, tout de même la moitié du monde regarde encore l'Europe, et il n'y a plus qu'elle qui réponde à son interrogation profonde. Qui donc a pris la place de Michel-Ange ? Cette lueur qu'on cherche en elle, c'est la dernière lueur de Rembrandt; et le grand geste frileux dont elle croit accom-

pagner son agonie; c'est encore le geste héroïque de l'esclave de Michel-Ange... Que nous le voulions ou non, l'Européen s'éclairera au flambeau qu'il porte, même si sa main brûle.

C'est donc à une défense de l'Occident, de sa culture et de son esprit, que Malraux nous convie. Il faudrait dire plutôt qu'il nous y précipite à la manière de ces prédicateurs intransigeants et fanatiques. Le monde de Malraux, semblable au cercle tragique, ne laisse de chance que par l'acceptation de la mort, « l'organisation de la catastrophe ». L'espoir y est davantage le cri de la victime qu'on étrangle que le frémissement de quelque joie intérieure et sacrée. Toute sa vie n'aura été que prises de positions et luttes. Hier, *Gringoire* traitait son style admirable de « charabia ». Aujourd'hui, les communistes reprendraient volontiers (une fois n'est pas coutume) les sarcasmes de Trotsky dénonçant dès 1931, dans l'auteur des *Conquérants*, une bourgeoise complaisance aux « conjonctures de dilettante ».

Les chrétiens, eux, s'efforcent d'aimer et de comprendre. C'est bien. Encore faudrait-il éviter le couplet traditionnel sur la conversion possible de ce nouveau « Pascal sans Christ ». Peut-on assurer même que certaines catégories empruntées à Nietzsche — et dont l'emploi devient fréquent en milieu catholique — parviennent à situer exactement Malraux ? C'est un peu le reproche que l'on pourrait adresser à ces quelques lignes d'un article, d'ailleurs substantiel et intéressant, de Pierre Néraud de Boisdeffre, paru dans les *Études* de septembre : « Situation de Malraux ».

Hier, l'idole de Malraux s'appelait l'*homme prométhéen*. L'homme prométhéen, c'est le marxiste pour qui l'histoire est le seul développement des forces matérielles. Aujourd'hui, c'est vers d'autres idoles que Malraux se tourne; l'art, la culture, que s'efforce de promouvoir l'*homme apollinien*. L'homme apollinien se révolte contre l'avilissement des techniques. Face au déterminisme de l'histoire, il affirme la vocation de la personne. Mais l'homme apollinien et l'homme prométhéen procèdent tous les deux d'une même tentative de divinisation de l'homme, l'un par la conquête du monde matériel, l'autre par l'immortalité que lui confère l'art.

Voilà sans doute qui simplifie dangereusement la personnalité de Malraux. Si l'on parle du « marxiste » (c'est vite dit), il ne faudrait pas oublier telles pages vibrantes de sympathie humaine où l'on retrouve les thèmes anarchistes plus aisément que les slogans du Parti. Par exemple, cette définition si sobre de la Révolution dans *Les Conquérants* : la révolution,

c'est qu'il y a trop de la misère, pas seulement manque d'argent, mais toujours qu'il y a ces gens riches qui vivent et les autres qui ne vivent pas.

Aussi est-ce une entreprise difficile que d'évoquer le cas de Malraux, car ou l'on juge littérairement son œuvre, et comment éviter alors l'impression de « promenade à travers un musée », ou bien l'on prend parti politiquement, et l'on risque de pratiquer cet avilissement qui en réalité atteint surtout celui qui prétend s'ériger en justicier.

Esprit, dans son numéro d'octobre, consacré pour une large part à Malraux, a bien vu ces deux écueils. Et il les a évités presque toujours. Cela ne va pas d'ailleurs à la longue sans une certaine monotonie. On eût aimé, par exemple, qu'une bonne et chaude colère nous

nût un peu : la tirade des imprécations au milieu de cet impromptu ourtois. L'avant-propos explique et justifie ainsi le dessein :

... Il nous a semblé qu'ayant pris position contre le parti de Malraux, et enant son œuvre pour une des plus hautes de notre temps, il nous appar-enait de lutter avec son choix à la hauteur de son œuvre. Interrogation à Malraux, et non point jugement de Malraux.

Lutter à hauteur de l'œuvre suppose d'abord que l'on pénètre au oyaume secret de l'Art et de la Beauté, objet de la quête incessante de Malraux. Les œuvres les plus récentes, des *Noyers de l'Altenburg* à a *Psychologie de l'Art*, accentuent cette pente esthétique. Dans *L'Espoir*, Alvear, le vieux professeur d'histoire de l'Art, disait à Scali :

Vous avez une grande habitude de l'art et pas assez une grande habitude le la douleur... Et vous verrez plus tard, car vous êtes encore jeune : la dou-eur devient moins émouvante, quand on est assuré qu'on ne la changera pas.

La douleur est-elle devenue moins émouvante ? En tous cas, dans la onférence de la salle Pleyel à laquelle nous faisions allusion, les aisons par lesquelles Malraux justifie son action actuelle sont presque outes d'ordre esthétique. Il s'agit de sauver ce qui lui paraît la seule transcendance de l'homme : l'œuvre d'art qu'il crée.

Emmanuel Mounier, dans son article intitulé avec quelque nostal-gie : « André Malraux ou l'impossible déchéance », écrit :

L'art est par essence ce qui incarne l'éternel dans l'éphémère, au point que, dans une de ces fiévreuses hyperboles où parfois Malraux pousse sa pen-sée au paradoxe pour la mieux imposer, il voit au jour de la Résurrection le peuple des statues représenter plus sûrement le visage du Moyen-Age chré-tien que le peuple de chair et de sang qui priait dans les nefs.

Mais le cœur et la volonté tout entiers tendus vers la « création ar-tistique » peuvent-ils supporter et *a fortiori* soutenir la froide résolu-tion d'une « tête politique » ? Sans doute faut-il un peu de la folie des artistes pour compenser la triste médiocrité qui s'étale en poli-tique aujourd'hui. Malraux ne pouvait tolérer un instant l'atmosphère de cuisine qui règne dans notre démocratie bourgeoise parlementaire, non plus d'ailleurs que la relative « installation » d'un parti commu-niste trop conscient de sa force et de ses millions d'électeurs. Il lui fal-lait un « style », un homme. De là son attachement au général de Gaulle. N'est-ce pas cependant l'erreur de tous les artistes que de vou-loir maintenir à tout prix et jusque dans la politique leur splendide isolement ? Comment les hommes politiques n'accueilleraient-ils pas à leur tour avec l'ironie qui convient ceux qui veulent transformer le champ clos de leurs manœuvres et de leurs tactiques en « royaume de l'impossible » ? Mounier évoque ici l'esthétisme :

Quand on a reçu de l'œuvre de Malraux cette assurance inébranlable, comme la totale confiance de l'amitié, qu'il ne saurait trahir « l'humble honneur des hommes », et qu'on s'étonne de le voir à la tête de tant de peurs coalisées, d'égoïsmes paniques, de mythes vieillis, de conservatisme sot et d'illusions ingénues, on se demande si l'erreur centrale de l'artiste en poli-tique n'est pas de penser l'œuvre politique comme se pense l'œuvre d'art, avec l'illusion d'une plasticité totale de sa matière.

Hélas ! on ne gouverne pas un pays comme on fait un tableau, une symphonie ou un roman. Très vite, il faut faire succéder les compro-

mis, les pauvres transactions à « l'illusion lyrique ». Mais comment Malraux n'eût-il pas été tenté une fois encore par l'aventure alors que le général de Gaulle offrait une nouvelle espérance, la possibilité d'un autre âge héroïque ?

Dans une satirique revue de presse, *Combat*, reprenant la scène de l'Évangile, comparait, il y a plus d'un an, le général de Gaulle à celle qui « a choisi la meilleure part », réglant en visionnaire les problèmes de l'Europe et du monde, tandis que Ramadier-Marthe s'empressait aux soins du ménage, s'occupant du pain et du vin. Et, certes, il est manifestement plus beau de parler de la France et de sa grandeur que de fixer prosaïquement le « prix des harengs saurs ». Mais l'essentiel ne reste-t-il pas de savoir si certain romantisme est encore ou non de mise en politique ?

Dans le cas de Malraux, il serait détestable de parler de romantisme. Au-delà de toute littérature, Malraux cherche toujours plus de vérité et de rigueur. Est-ce un hasard s'il est souvent question de Don Quichotte dans *L'Espoir* ? Sa conscience du tragique humain pousse Malraux vers les causes perdues avec une sorte de frénésie. S'il rejette maintenant le communisme, c'est avec une véritable haine pour une Révolution qui a réussi, qui est en train de réussir partout dans le monde. Gaëtan Picon explique ainsi cette « volte-face » :

> Dans le cas Malraux, la rupture avec le communisme me paraît être un passage, non à la facilité, mais à la solitude et au risque. Rappelez-vous : Malraux a été avec les communistes au moment où il était assez difficile d'être avec eux, il les a quittés au moment où il devenait très facile d'être avec eux.

Quelle dureté pour cet État soviétique où les uniformes chamarrés des maréchaux ont remplacé les « vestes de cuir » des compagnons de Lénine !

Mounier souligne aussi cette position de refus à l'égard d'une Révolution « dégradée » :

> Dans le développement du marxisme, il a jugé le moment venu où la fatalité avait pris le pas sur la volonté. Où, par la suite, le régime policier totalitaire n'apparaît plus sur l'État communiste comme un accident de circonstance, mais comme une métamorphose essentielle et irréversible. Dès lors, nous sommes devant un cercle de « culture » sclérosé, un fruit mort à détacher de l'arbre de vie, une zone d'humanité où le mouvement a cessé, pour la reproduction indéfinie et mortelle de soi. « Ah! que d'espoirs trahis, que d'insultes et de morts, pour n'avoir fini que par changer de bibliothèque rose! »

Malraux ne pouvait revenir à l'anarchie pure et simple. Lénine et la Révolution russe auront au moins appris à tous les hommes d'action que l'on ne peut rien faire en notre XX^e^ siècle sans un minimum d'ordre, sans un certain cynisme même. Il n'y a plus place aujourd'hui pour ces mythes aimables de la science libératrice, du bonheur et du progrès indéfini. Mounier le redit au passage :

> Les anarchistes aussi disaient : conscience. Mais remuez leurs images bucoliques et lumineuses : la conscience ouvrait pour eux sur une sorte de printemps des peuples et des individus, de Pâques spirituelles et politiques. La conscience de Malraux est plus sombre. « Qu'était la liberté de l'homme, sinon la conscience et l'organisation de ses fatalités ? » Une conscience murée, ardente, souvent forcenée, qui doit tenir la place de l'héroïsme et de la sainteté; non pas lumière mais fulgurance, force de rupture.

Ainsi retrouvons-nous dans l'œuvre et l'action de Malraux les thè
es principaux qui normalement précèdent tout fascisme. Combien
phrases sont examinées à la loupe, soigneusement isolées et
'on lui rejette au visage :

L'Europe ne se pense plus qu'en termes de destin...,

n bien le leitmotiv sur lequel Mounier construit son article aux
ille nuances :

Un homme actif et pessimiste à la fois, c'est ou ce sera un fasciste, sauf
il a une fidélité derrière lui.

Or, Malraux a une fidélité : le respect de l'homme, le sens de sa
ignité. Pourra-t-il jamais oublier la révolte qu'il criait contre cer-
ins emplois sacrilèges de la charité chrétienne ? Les compromis-
ons — peut-être nécessaires aujourd'hui — avec les éternels profi-
eurs du désordre établi peuvent-elles lui faire oublier qu'on n'en-
eigne pas aux déshérités, à la classe ouvrière de ce pays pas plus
u'aux paysans d'Espagne en 1938

tendre l'autre joue à des gens qui depuis deux mille ans n'ont jamais reçu
ue des gifles.

Peu de choses nous restent pures de l'idéal démocratique du
XIX^e siècle. Peu de choses, sauf ce que Malraux appelle quelque part,
vec un amoureux mépris, « ces conneries gravées sur nos frontons » :
« Liberté, Fraternité », et pour lesquelles des millions d'hommes
ont morts.

« Les hommes unis par l'espoir et par l'action accèdent, comme les hommes
unis par l'amour, à des domaines auxquels ils n'accèdent pas seuls. L'en-
semble de cette escadrille est plus noble que ceux qui la composent. »
Il est à peine paradoxal de dire que la fraternité, chez Malraux, élève
plus encore qu'elle n'unit. Elle ne rompt pas sûrement la solitude : à coup
sûr, elle brise la médiocrité. Elle est le merveilleux de cet univers de l'action
qui n'a pas voulu, comme l'univers surréaliste, chercher le merveilleux en
coupant les amarres. Un Malraux ayant connu cette fraternité-là, et l'oubliant,
apparaît comme une impossibilité spirituelle (Mounier, *Esprit*, p. 497).

Aussi bien, il serait vain et ridicule de prophétiser quelque renie-
ment. Malraux choisit une politique. On peut dénoncer les dangers de
ses options, combattre son parti, trouver sans grand intérêt sa « dé-
fense de l'Occident », regretter la trop grande intrusion de l'art dans
le domaine politique et l'oubli — momentané peut-être, mais inquié-
tant — de la misère économique, de la constante injustice sociale.

Mais Mounier a raison de poser seulement une interrogation là où
nous serions tentés par quelque absurde souci de « sonder les reins
et les cœurs ».

Pour Malraux, comme pour ses adversaires politiques, souhaitons
que la saison des juges soit définitivement passée.

LIVRES

MAURICE DESCOTES : *Aspects de la Tchécoslovaquie.* Préface du général Bethouart, 285 pp., Éditions du Temps Présent.

L'Europe centrale est une réalité géographique, mais la géographie (en l'occurrence le Danube) n'a pas été capable jusqu'à présent de réunir en une confédération les nombreuses petites nations qui peuplent ces territoires. Il s'en faut même que toutes ces nations soient déjà très avancées, dans leur propre unification, quant à leur esprit, quant à la race, quant à leur politique. On sait ce qu'il en résulte pour la guerre et pour la paix dans le monde. L'ouvrage de M. Descotes nous initie aux questions de l'Europe centrale, d'une actualité insigne, en nous présentant d'une façon très objective et avec sympathie l'histoire complète de la Tchécoslovaquie, des origines à ces tout derniers jours. Et cette histoire est infiniment dramatique. Les Tchèques, passionnés d'indépendance nationale, luttent pour se l'assurer d'une façon héroïque, depuis des siècles. Mais à peine l'ont-ils reconquise qu'ils retombent dans une servitude souvent pire que la précédente. Ce livre nous aide aussi à comprendre quels seraient les devoirs de la France envers ce pays qui nous a fait confiance, que nous avons abandonné dans le malheur, et qui serait encore enclin à croire en nous, si nous consentions à travailler d'une façon désintéressée à son propre avènement. Mais l'on se dit aussi, en terminant ces pages, qu'il y a des problèmes d'ordre politique qui sont en réalité des problèmes d'ordre spirituel (de l'ordre de la charité) dans le monde. Sinon, les « fatalités » l'emporteront toujours.

P. B.

Leur Résistance. Mémorial des Officiers évadés, anciens de Goldtz et de Lubeck, morts pour la France. Témoignage de YVES CONGAR. 1 vol. (18,5 × 23,5), papier couché; 166 pages, 43 photographies. Tirage limité à 450 exemplaires numérotés. Souscription : 500 fr. Dépôt chez M. Albert Renault, 7, rue de Rambouillet, Paris-12e.

Ce livre n'est pas un récit de guerre ou de captivité formant une histoire continue; encore moins un récit romancé. C'est un mémorial consacré au souvenir de camarades, officiers évadés et morts au service de la France, soit en évasion, soit à la suite de leur évasion, soit au combat, au maquis ou dans la Résistance, après évasion réussie. Vingt et une notices, précédées d'une présentation d'ensemble, le tout sérieusement documenté (on publie par exemple un texte de la Gestapo et des S.S., qui est très révélateur). L'auteur dit simplement ce qu'avaient été, dans leur lutte et dans leur vie personnelle, ces hommes courageux dont l'amitié et le souvenir à jamais fidèle sont parmi les biens les plus précieux qu'il ait gardés des années de servitude, mais aussi de combat et d'espérance, passées ensemble. A son petit échelon, ce témoignage servira à donner son vrai visage à l'histoire de la captivité et de la lutte contre l'envahisseur nazi.

PAUL CAROL.

Calendrier

21 septembre. — *Paris :* Première séance plénière de l'Assemblée s Nations Unies. — Grève des conducteurs de trains de banlieue. — *retoria :* L'Assemblée sud-africaine adopte la loi consacrant la ségré- tion des races de couleur.

22 septembre. — *Paris-Londres-Washington :* La note des Trois est mise aux ambassadeurs d'U.R.S.S.

23 septembre. — *Paris :* Le conseil de cabinet décide l'augmentation s salaires et de certains prix. — L'Assemblée nationale vote une oposition de loi fixant les élections cantonales à mars prochain. — ondres : Ouverture du débat sur le réarmement aux Communes. — uenos-Aires : On annonce officiellement la découverte d'un complot ntre le président Peron.

24 septembre. — *Paris et province :* Grève générale de deux heu- s. — *Chine :* Les forces communistes occupent la capitale de la pro- nce de Chantoung.

25 septembre. — *Paris-Londres-Washington :* Les ambassadeurs isses remettent une note relative aux négociations de Moscou.

26 septembre. — *Paris :* Les Trois décident de porter la question de erlin devant le Conseil de Sécurité de l'O.N.U. — Les Chambres se ettent en vacances. — *Gaza :* Constitution d'un gouvernement arabe e Palestine.

27 septembre. — *Paris :* Conférence militaire des Cinq.

29 septembre. — *Paris :* Le gouvernement fixe le relèvement des prix ndustriels. — Les trois puissances occidentales demandent de sou- ettre l'affaire de Berlin au Conseil de Sécurité. — *Londres :* Ouver- ure de la conférence africaine.

30 septembre. — *Londres :* Le maréchal Montgomery est nommé résident de l'état-major des cinq puissances occidentales.

1er octobre. — *Paris :* Grève du personnel du gaz et de l'électricité. — Conférence de presse du général de Gaulle. — Le conseil des mi- istres décide l'augmentation du charbon, de l'électricité, du gaz et le l'essence. — *Washington :* Clôture de la troisième conférence nnuelle des gouverneurs du Fonds monétaire international et de la anque de reconstruction.

2 octobre. — *Paris :* M. Vychinski déclare que l'U.R.S.S. est prête à igner simultanément deux conventions : pour l'interdiction de 'arme atomique et pour le contrôle international de l'énergie nu- léaire. — *Berlin :* Les commandants occidentaux de Berlin font occu- er les gares des chemins de fer urbains de leurs secteurs.

4 octobre. — *Nord et Pas-de-Calais :* Grève des mines. — *Paris :* Pu- blication du communiqué annonçant la nomination des chefs mili- taires occidentaux.

5 octobre. — *Paris :* Grève des services publics. — Le Conseil de Sécurité inscrit l'affaire de Berlin à son ordre du jour. L'U.R.S.S. et l'Ukraine annoncent qu'elles ne participeront pas aux débats. — *Berne :* Le Conseil national suisse ratifie la Convention de coopération économique européenne.

7 octobre. — *Moscou :* L'U.R.S.S. exige la part de la flotte italienne qui lui est dévolue par le traité de paix.

8 octobre. — *Paris :* Un décret réquisitionne le personnel des cockeries. — La fédération des cheminots C.G.T. demande la discussion immédiate de ses revendications. Des référendums partiels dégagent une majorité pour la grève. — *Lorraine :* Échauffourée au cours d'une tentative d'opération de force des C.R.S., qui sont contraintes de se replier.

9 octobre. — *Paris :* Le conseil de cabinet renonce aux réquisitions du personnel des cockeries. — Le gouvernement étend aux fonctionnaires et aux retraités le bénéfice des 15 % déjà accordés aux salariés. — *Llandudno :* Discours de politique étrangère de M. Churchill. — *Coblence :* M. Robert Schuman s'entretient avec des hommes politiques allemands.

10 octobre. — *Paris :* Session d'information du Conseil national du Parti socialiste.

11 octobre. — *Paris :* Ouverture du vingt-septième congrès de la C.G.T. — Arrestation de commissionnaires et producteurs de bestiaux. — Ouverture du procès de la « Cagoule ». — *Londres :* Ouverture de la conférence du Commonwealth.

12 octobre. — *Paris :* Un conseil de cabinet ramène la hausse du charbon à 18,3 % et décide le retour à la taxation de la viande. — *Londres :* Réunion du comité militaire permanent des Cinq. — *Washington :* La cour d'Appel des États-Unis confirme la condamnation pour outrage au Congrès de M. Dennis, secrétaire général du Parti communiste américain. — M. Marshall déclare périmée la résolution des Nations Unies de 1946 à l'égard de l'Espagne.

13 octobre. — *Paris :* Détente sensible dans la grève des chemins de fer. — La France admet, dans certains cas, une revision des listes des usines allemandes à démonter. — *Berlin :* Le maréchal Sokolovski ne reconnaît plus les missions « neutres ». — *Moscou :* L'U.R.S.S. reconnaît le gouvernement de la Corée du Nord.

14 octobre. — *Rome :* Grève des fonctionnaires.

15 octobre. — *Nancy :* Reprise du travail dans la sidérurgie lorraine. — *Bordeaux :* Grève des métallurgistes. — *Tokio :* M. Yoshida est élu premier ministre.

16 octobre. — *Paris :* Conférence des « Dix-neuf ». — *Berlin :* Le général Clay annonce l'unification complète des trois zones.

17 octobre. — *Paris :* Les conseils municipaux élisent les « grands électeurs ».

18 octobre. — *Paris :* Nouvel ajustement du taux des changes. — *Washington :* M. Truman ordonne la réorganisation des forces armées de réserve.

20 octobre. — *Paris :* La Commission politique de l'O.N.U. repousse la proposition soviétique sur le désarmement et décide de retarder l'étude de la question palestinienne. — M. Léon Pignon est nommé haut commissaire de France en Indochine. — Maintien sous les drapeaux du contingent 1947/2. — *Saint-Étienne :* Bagarres entre grévistes et C.R.S. — *Marseille :* Le trafic ferroviaire est interrompu sur le réseau méditerranéen.

CULTURE

JOSEPH HOURS. *La culture française en péril.*

OLIVIER LEROY. *La réforme de notre orthographe.*

GABRIEL MARCEL. *Les rencontres internationales de Genève.*

GEORGES HAHN. *Congrès philosophique d'Amsterdam.*

Exhumer des choses anciennes ou découvrir des choses nouvelles, conserver ou observer, est-ce donc une option nécessaire à toute culture ? On reproche parfois à notre culture classique d'avoir opté, pour devenir un privilège de classe, un signe extérieur de clergie ou de bourgeoisie. On ajoute qu'on pardonnerait à ceux qui pouvaient s'en offrir le luxe et le loisir, d'y avoir perdu leur temps, s'ils n'avaient par là même fait perdre à tout un peuple plus que son temps. Est-ce vrai ?

Qu'il faille réviser notre notion de la culture, Joseph Hours (et Olivier Leroy) le prouve pour la France. Le problème d'ailleurs déborde nos frontières et notre tradition, comme le marquent les réflexions de Gabriel Marcel et de Georges Hahn.

Théâtre, par HENRI GOUHIER

Cinéma, par JEAN-PIERRE CHARTIER

Perspectives sur le mouvement littéraire, par MICHEL CARROUGES

Livres *Calendrier*

LA CULTURE FRANÇAISE EN PERIL

La France, peu à peu, mesure la grandeur de l'épreuve qu'elle traverse ainsi que la profondeur de ses blessures.

La pauvreté est la plus apparente, dont on n'a peut-être pas encore compris toute la portée. Une vieille tradition nous conduit en effet à en faire bon marché et à répéter avec un sourire que plaie d'argent n'est pas mortelle. Et beaucoup parmi nous ont dit, ont pensé même, que si la puissance matérielle de la France avait subi une regrettable éclipse, il nous restait du moins la meilleure part qui ne pouvait nous être contestée : notre rayonnement spirituel. A lui seul, il suffirait à garder tout son prestige à notre pays et à nous-mêmes cette fierté à quoi chaque Français est tellement habitué que sans elle il ne croit pas pouvoir vivre.

Et puis voilà qu'on découvre que ce rayonnement spirituel lui-même est menacé. Comme toute activité humaine il suppose en effet une base matérielle suffisante. La vertu, enseigne saint Thomas, n'exige-t-elle pas, elle aussi, un certain minimum de bien-être ? La pauvreté que nous connaissons aujourd'hui interdit les loisirs nécessaires à la réflexion et arrête ainsi la production des œuvres de l'esprit. La misère des laboratoires empêche la recherche et l'invention. La rareté du papier contrarie l'édition, tout comme le prix des déplacements supprime les contacts avec l'étranger, les voyages d'observation ou d'enquête. Ainsi la vie intellectuelle court-elle risque de se voir peu à peu étouffée, et, faute de puiser sa nourriture dans l'observation des faits, de devenir surtout verbale.

L'air du large, s'il fouette parfois rudement le visage, est sain pourtant et, aspiré à pleins poumons, il donne à tout le corps santé et vigueur. Ainsi en est-il de la vérité. Rude bien souvent, elle est toujours salutaire. C'est donc

vec gratitude que nous devons accueillir les avertissements es voyageurs à leur retour de l'étranger. Ils sont unanimes nous dire que la culture française y est en recul.

Dans toute l'Europe, à commencer, depuis 1917, par immense Russie, l'avènement des démocraties de masse été funeste à la langue et à la culture françaises. Consiérées comme le moyen de jouissance d'une mince élite, lles ont disparu avec cette élite même. Dans le Moyen Orient musulman, naguère son domaine incontesté, le Franais recule et le développement du nationalisme turc ou rabe lui est fatal. De l'Amérique du Sud, même son de cloche. On trouve en Argentine ou au Brésil des hommes le cinquante ans qui possèdent admirablement notre langue et sont de formation toute française, mais bien rares déjà les jeunes gens de moins de trente ans qui en aient quelque connaissance.

Partout, comme il en est advenu dès longtemps déjà en Extrême-Orient, l'Anglais affirme son règne. Par lui le contact s'établit, moins bien peut-être avec le passé de l'humanité, mais mieux, croit-on, avec son avenir. Il apparaît comme un moyen non de jouissance, mais d'action. Non seulement il permet dans les divers domaines de suivre mieux le progrès des techniques, mais encore l'état d'esprit qu'il transporte avec lui et dont il pénètre ceux qui le parlent prépare mieux à ce travail productif, à cette prise de possession de la nature, à cette incessante transformation du monde que l'homme d'aujourd'hui semble rechercher par-dessus tout et comme en vertu d'une exigence impérieuse de tout son être.

Ce caractère inactuel de la culture française il y avait longtemps déjà qu'on lui en faisait grief. L'Allemagne, bien avant Friedrich Sieburg, dès avant 1914 même, le prenait pour thème habituel de ses critiques, et il faudrait pour déterrer le germe de cette littérature creuser au moins dans le passé jusqu'aux *Discours à la Nation allemande* de Fichte et plus loin encore peut-être. Habitués à ces propos, nous finissions par n'y plus prendre garde quand le coup de tonnerre de 1940 est venu nous réveiller.

Dès lors, un immense problème s'est trouvé posé devant le monde entier, qu'il serait vain de vouloir écarter par le silence. Sous le choc des blindés allemands, un État chargé

de gloire s'effondre en cinq semaines, un peuple entier s'épand sur les routes comme le goudron d'un tonneau défoncé; bien plus, tous les cadres de ce peuple, toutes ses autorités officielles s'empressent avec soulagement de reconnaître la défaite pour définitive, et leur seule manifestation d'énergie est de se tourner avec colère contre ceux qui refusent de l'accepter.

Nous savons qu'il n'est pas agréable de ranimer de tels souvenirs. Mais l'honneur de l'homme est de savoir virilement faire l'examen de ses échecs ou de ses fautes pour en faire l'aveu qui est dû et en tirer les enseignements qu'ils comportent. Faut-il ajouter qu'aucun sentiment partisan n'entre à ce propos en notre pensée? Qui donc pourrait en effet devant un tel désastre national se dire qu'il est pur de toute faiblesse et qu'il n'a dans l'affreux spectacle aucune responsabilité?

Au surplus, de quoi servirait-il de se taire? Le monde entier a vu et n'oublie pas. L'étranger, même s'il en parle peu, sait bien quelle fut notre défaillance d'il y a huit ans. Qu'on lise par exemple les livres qui commencent à nous parvenir et où des Américains ont consigné leurs actes et leurs sentiments du temps de la guerre, ceux par exemple d'Elliott Roosevelt ou de Kenneth Pendar. Le ton sur lequel on y parle de la France et des Français nous dira mieux que toute parole à quel point l'impression causée par notre désastre a été profonde. Que dire de ces pays d'Orient ou d'Extrême-Orient où rien n'a prévalu jusqu'aujourd'hui contre le prestige de la force?

Une fois déjà, il y a trois quarts de siècle, la défaite de 1870 avait obligé les Français à un rude examen de conscience. Ils ne s'y étaient pas refusés. Philosophes ou soldats, hommes politiques ou savants, tous s'étaient efforcés de rechercher les causes du désastre et d'en déterminer les remèdes. Renan écrivait la *Réforme intellectuelle et morale*, Taine commençait les *Origines*, Renouvier s'efforçait de donner une doctrine au parti républicain, Flaubert désignait comme source du mal ces illusions qu'il avait dénoncées dans *L'Éducation sentimentale*. Un professeur comme Michel Bréal signalait les faiblesses de notre système d'instruction publique. Partout se manifestait une grande confiance dans la réflexion, le travail de l'esprit, la recherche

vraiment scientifique. « C'était, disait-on, le maître d'école prussien qui avait vaincu en 1870. »

L'esprit positif, la volonté de renoncer aux chimères et de garder par l'observation patiente et réfléchie le contact avec le monde sensible, c'étaient là les dispositions du parti républicain; ce sont elles qui assurèrent à la génération formée sous la fin de l'Empire et venue aux affaires après 1875, la génération des Gambetta, des Ferry, des Challemel-Lacour ou des Paul-Bert, cette réussite qu'aucune autre n'avait encore connue dans notre malheureux pays depuis 1789 et que les générations suivantes ne devaient pas retrouver.

C'est un fait bien remarquable que le désastre plus profond encore de 1940 n'ait pas jusqu'ici provoqué un pareil effort d'examen et de recherche. Sans doute les circonstances n'étaient-elles pas favorables. Pendant les quatre années d'occupation, la liberté d'expression manquait, et la concentration de toutes les énergies, nécessaire à notre peuple pour survivre, ne laissait pas le loisir et la liberté d'esprit qu'exige une étude critique.

Et pourtant, dans les années qui suivirent immédiatement le désastre, quelques tentatives eurent lieu, et bien qu'imparfaites, bien qu'entachées trop souvent de passion partisane, il faut savoir les reconnaître. Parmi elles, brille au premier rang d'un incomparable éclat la courte mais précieuse étude du grand historien Marc Bloch, intitulée *L'Étrange Défaite* et rédigée à la hâte dès avant la fin de 1940. Mais ce qui est plus étonnant et plus grave encore, c'est le silence à peu près unanime observé dans toute la nation sur les événements de 1940 depuis la libération, au moment précis où disparaissaient enfin les raisons qu'on pouvait avoir de se taire. Peu de symptômes nous paraissent aujourd'hui plus inquiétants.

Ne croyons pas en effet, qu'un tel effondrement soit le simple résultat d'un hasard ou tout au plus des fautes techniques de chefs militaires médiocres. Ce n'est pas seulement à la déroute d'une année qu'il nous a fallu assister en 1940, mais à la dissolution d'un État, pis encore, à la défaillance d'un peuple. A un aussi ample résultat, il faut chercher des causes proportionnées.

Dans une nation, écrit Marc Bloch, jamais aucun corps profession-

nel, n'est, à lui seul, totalement responsable de ses propres actes. Pour qu'une pareille autonomie morale soit possible, la solidarité collective a trop de puissance. Les états-majors ont travaillé avec les instruments que le pays leur avait fournis. Ils ont vécu dans une ambiance psychologique qu'ils n'avaient pas tout entière créée. Ils étaient eux-mêmes ce que les milieux humains dont ils tiraient leur origine les avaient faits et ce que l'ensemble de la communauté française leur avait permis d'être [1].

En d'autres termes, les événements de 1940 posent le problème de la culture française.

Rien de moins rassurant, dès lors, que l'assurance où vivent aujourd'hui tant de Français. La tragique débâcle est oubliée. Bien plus, on dirait qu'elle n'a jamais existé et que la bonne éducation ordonne de la passer sous silence comme on fait pour une incongruité qu'il serait inconvenant de rappeler. Dès la libération, on a assisté à un effort général de l'ancienne société pour se reconstituer dans ses mêmes cadres et avec ses mêmes usages et cela avec une archéologique précision. Le coup de gong de 1940 semble avoir résonné pour des sourds et l'avertissement qu'il comporte être demeuré vain. Mais de tels avertissements peuvent-ils se renouveler plusieurs fois avant que se déchaînent les catastrophes qu'ils annoncent ?

Il est temps encore, il n'est que temps de suivre avec une attention inquiète et passionnée tous les termes de celui que nous venons de recevoir et puisque c'est tout notre peuple qui s'est trouvé, à un moment décisif, inférieur à sa tâche, il nous faut en rechercher les causes dans ce qu'il a de commun et de distinctif, dans ce qui pour ainsi dire le constitue en peuple, c'est-à-dire dans sa culture. Il nous faut en déceler les faiblesses et leur trouver des remèdes puisque aussi bien nous savons que ces remèdes existent et qu'un peuple décidé à vivre surmonte tous les obstacles.

I

Être cultivé, a dit un philosophe contemporain, c'est savoir se situer soi-même par rapport au monde et à Dieu.

1. *L'Étrange Défaite*, Éditions Franc-Tireur, Paris, p. 145.

n d'autres termes, une culture est une représentation d'ensemble de l'univers, toujours incomplète sans doute et dont il faut toujours reprendre les traits, mais nécessaire cependant pour l'action. Comment en effet, à moins d'en avoir une image dans l'esprit, pourrait-on se mouvoir dans l'espace sans se heurter rudement aux choses et aux êtres qui l'habitent ?

Or la première leçon que nous impose l'examen des faits, c'est que, dans ces vingt dernières années surtout (pour ne pas remonter plus haut), la culture française a échoué à donner aux Français une représentation exacte du monde tel qu'il était en effet. Notre irréalisme a été la cause essentielle de nos surprises et de nos échecs.

Cela est patent en ce qui concerne l'armée. Privée de la possibilité de pratiquer des expériences et de s'exercer à la guerre par la pratique, elle ne peut évidemment que se rejeter sur les exemples du passé et former sa stratégie par l'étude de l'histoire. Mais, observe justement Marc Bloch[2], l'enseignement historique donné à l'école de guerre

n'était pas l'histoire. Il se plaçait en vérité aux antipodes de la science qu'il croyait représenter.

Car l'histoire, continue-t-il, est, par essence, science du changement. Elle sait et elle enseigne que deux événements ne se reproduisent jamais tout à fait semblables, parce que jamais les conditions ne coïncident exactement, et c'est pourquoi deux guerres qui se suivent, si, dans l'intervalle, la structure sociale, les techniques, la mentalité se sont métamorphosées, ne seront jamais la même guerre.

Or, contre l'enseignement historique tel qu'il s'est presque invariablement pratiqué dans les écoles militaires, il n'est pas d'acte d'accusation plus terrible que cette simple et irréfutable constatation : aux chefs de 1914, il a persuadé que la guerre de 1914 serait celle de Napoléon; aux chefs de 1939 que la guerre de 1939 serait celle de 1914.

En d'autres termes, ce qui manquait à la culture de nos chefs c'était le sens de l'écoulement du temps et des transformations qu'il apporte avec lui. Leur vision du monde était intemporelle.

Par malheur, cette faiblesse n'était pas celle des seuls chefs militaires, mais bien de toute la nation. N'est-ce pas l'opinion universelle qui faisait confiance aux généraux de 1918, qui voyait dans leurs victoires passées un titre à assu-

2. *L'Étrange Défaite*, p. 137.

mer les commandements futurs, qui imposait au besoin leur présence au poste suprême ? N'est-ce pas l'opinion qui agitait les enseignements de l'expérience de tous les temps pour s'en tenir étroitement à l'impression retirée de la dernière guerre et choisir, avec la ligne Maginot, l'immobilité contre le mouvement ? Et la guerre immobile n'était-elle pas après tout la conception naturelle d'un peuple qui ne savait plus voir la fuite du temps ?

Faut-il poursuivre bien longtemps ces réflexions ? Est-il nécessaire de rappeler tous les espoirs fondés vers la fin de 1940 sur une régénération nationale prenant pour base l'armistice consenti par Hitler ? Qu'il y eût là beaucoup d'illusions, la suite des faits devait le démontrer. Combien nombreux pourtant, surtout dans les prétendues « élites » nationales, ceux qui ne surent pas discerner l'apparent et le solide, l'éphémère et le durable, qui accordèrent à l'intrigue, à l'expédient et aux subtiles combinaisons de mots la confiance que mérite seule une décision ferme appuyée sur l'expérience humaine et sur la connaissance des simples et grandes lois de la vie ! Que de prétendus « réalistes » ignorants du réel !

Des erreurs aussi générales ne mettent plus seulement en cause des individus mais bien tout un peuple. Elles sont pour la formation d'esprit de ce peuple, pour ses méthodes d'éducation, pour l'héritage intellectuel lui-même dont il se nourrit un acte d'accusation véritable qu'on ne peut rejeter avec dédain.

S'il est vrai que le premier devoir qui s'impose à nous est de vivre et que le meilleur signe du bien soit d'étendre et de multiplier la vie dans l'espace comme dans la durée et comme en intensité, n'est-il pas inquiétant que la culture française d'aujourd'hui ne paraisse pas conduire vers la vie ? Ne peut-on à bon droit s'effrayer de voir les lettres françaises depuis plus d'un siècle se consacrer à la description minutieuse et parfois même au culte de l'échec, exalter par exemple au-dessus de tous autres les « poètes maudits », comme si pour trouver quelques beaux vers il était d'abord nécessaire de perdre une vie ?

Par là s'explique sans doute cette séparation profonde, si bien mise en lumière par les événements de 1940 et qui existait en France entre la masse du peuple et les milieux for-

nés par la culture classique traditionnelle. On eût dit que cette culture, loin d'être pour les Français un héritage commun et un principe d'union, était au contraire un élément essentiellement diviseur. Ceux qui la détenaient, au lieu de la dispenser autour d'eux et de la mettre à la portée de tous, semblaient s'occuper surtout, par une véritable trahison, de la garder pour eux et de la rendre inaccessible. Au lieu d'un art de vivre, on en faisait un art des plaisirs de l'esprit sans autre fin que ces plaisirs eux-mêmes.

Faut-il donc s'étonner de la désaffection qu'éprouvent pour leurs études tant d'élèves de notre enseignement secondaire? Comment un être jeune et fort, impatient de vivre et d'agir, ne serait-il pas rebuté par ces jouissances détachées de toute fonction et qui ne conduisent ni à la victoire ni à la fécondité? Comment n'y verrait-il pas à bon droit une tentative contre nature?

Et c'est pourquoi le plus grand nombre de ceux à qui est dispensée aujourd'hui la culture traditionnelle française ne l'assimilent pas et s'en détournent dès qu'ils le peuvent.

Que dire des autres, de tous ceux à qui elle n'est pas présentée au cours de leurs études? Cette culture, qu'ils ne voyaient servir à rien, ne leur inspirait que mépris, et comme en dehors d'elle on avait très peu développé chez nous l'enseignement professionnel et qu'on n'avait jamais cru pouvoir tirer une formation générale de la pratique même du travail, il en résultait que la masse de notre peuple, tenue à l'écart de la culture et privée d'instruction, restait trop souvent en friche. Nous souffrons aujourd'hui des résultats de cette situation. Saurons-nous en reconnaître les causes?

Si notre économie tout entière est écrasée par les hauts prix de la nourriture, d'où cela vient-il, sinon de la faiblesse de notre production agricole? Et cette faiblesse elle-même, quelle en est la cause, sinon le manque d'instruction professionnelle et de culture générale des producteurs? C'est à cette même cause qu'il convient d'attribuer aussi l'organisation archaïque et coûteuse du ramassage et de la distribution des produits agricoles.

On se plaint, non sans raison, de la lenteur de nos administrations, de leur résistance à tout progrès. Quelle part de ces défauts convient-il d'attribuer au manque d'instruc-

tion et de culture de leur petit personnel ? Incompréhension du but à atteindre, inintelligence des règlements, inertie de la pensée et crainte de toute responsabilité ont trop souvent pour cause moins la mauvaise volonté des exécutants que leur ignorance.

Pour n'avoir pas compris que la culture doit servir à vivre, pour y avoir vu un simple luxe et l'avoir par suite réservée à de prétendues élites en en privant la masse de son peuple, la France, aujourd'hui, souffre cruellement du manque d'instruction qui diminue la valeur d'un trop grand nombre de ses enfants.

II

On a bien de la peine à se connaître soi-même et à examiner en toute objectivité ses propres mœurs et ses tendances profondes. S'est-on demandé assez souvent en France d'où venait celles de notre culture à la fermeture et à l'exclusion ? Le but suprême de l'éducation bourgeoise n'est-il pas de former des hommes « distingués » qui, de peur d'être confondus avec la masse de leur peuple, s'efforceront en toute circonstance d'agir autrement que lui et même de s'y opposer, si bien qu'ils en viendront à ne plus pouvoir l'aimer ?

Notre enseignement n'a-t-il pas pris pour moyens ordinaires l'émulation et le concours ? De sorte que les élèves songent moins à valoir par eux-mêmes en développant leurs propres facultés qu'à l'emporter sur leurs voisins par des apparences plus brillantes et plus propres à produire impression. N'est-ce pas un fait grave que l'éducation du jeune Français se poursuive dans une atmosphère d'envie, de critique et de mépris dont son subconscient est nécessairement pénétré ? N'est-il pas grave que la formation de tous les cadres de notre société dans les grandes écoles et dans leurs classes préparatoires se fasse dans une telle ambiance morale ?

C'est que précisément notre culture se soucie peu de formation morale et s'en remet sur ce point à l'éducation religieuse. Elle reste au fond terriblement intellectualiste. Aujourd'hui encore la formation historique et sociale des futurs officiers, des futurs ingénieurs demeure à peu près négligée et rien ne les prépare à connaître les hommes qu'ils

auront à diriger et avec qui il leur faudra bien s'accorder. Leur esprit ne remue que des notions abstraites.

N'en soyons pas tellement surpris. Toute la tradition française admet implicitement comme chose évidente que la culture se trouve dans les livres et non dans l'expérience humaine et que l'abstraction seule est digne d'intéresser l'esprit.

Il en est ainsi depuis le début, c'est-à-dire depuis Charlemagne. C'est au grand empereur en effet que remonte la tradition culturelle française. Avant lui, au cours d'une anarchie de plusieurs siècles, toute vie de l'esprit avait à peu près disparu de nos régions. Il n'en subsistait quelques lueurs éparses qu'en Italie, en Espagne, en Angleterre ou en Irlande. Ce fut Charles qui rassembla en son palais les hommes instruits venus de toutes ces contrées, qui les unit en un foyer animé par sa volonté et d'où la lumière et l'ardeur se répandirent peu à peu dans tout l'empire.

Ce n'est pas diminuer cette grande œuvre que de marquer les dangers auxquels elle était exposée. Entreprise d'État, elle avait par là même quelque chose de systématique, de forcé et pour tout dire de hâtif. Une culture élaborée par des professeurs et des fonctionnaires à des fins trop immédiatement intéressées, exprimée en une langue morte (et il ne pouvait d'ailleurs en être autrement) par une littérature de commentaires et de manuels, une telle culture ne pouvait guère se nourrir de l'expérience de la vie quotidienne. Elle était condamnée à demeurer livresque, et ceux qui s'ouvraient à elle devaient commencer par se dépayser. Comment en seraient-ils venus à l'esprit d'observation, alors que tout ce qui vivait sous leurs yeux, paysages, plantes, animaux, institutions humaines, mœurs ou sociétés, était si différent de ce qu'ils trouvaient dans leurs livres ? Loin de guider leurs lecteurs dans la connaissance du réel, de tels livres ne pouvaient que les en détourner, et l'enseignement qui en était tiré, en dehors de tout contrôle du fait, ne pouvait que se fonder sur l'autorité et distribuer des notions abstraites.

Ces conditions subsistèrent dans la suite du Moyen-Age et par là se créa une redoutable tradition. Les travers ou les défauts de l'éducation ainsi dispensée furent désormais consacrés par l'ancienneté : l'intérêt professionnel du corps

enseignant s'attacha au maintien des usages. Égoïsme et sentiment convergèrent. On sait de reste la puissance de l'amour-propre corporatif. Que sera-t-il lorsque la corporation en cause est la corporation enseignante, c'est-à-dire le clergé, si facile à confondre avec l'Église elle-même ?

La Renaissance vit sans doute se modifier la conception régnante de la culture : de cléricale elle se fit plus laïque, de théologienne elle devint politique et littéraire. C'est avant tout dans les collèges de Jésuites que se réalisa ce changement préparé depuis plus d'un siècle en Italie par les écrivains humanistes. Au lieu d'argumenter sur l'invisible, on s'efforça de connaître l'homme; les historiens et les poètes figurèrent parmi les maîtres et prirent le pas sur les philosophes et les grammairiens; l'élégance et la beauté jusqu'alors peu prisées devinrent des valeurs de premier rang.

Grande transformation sans doute et qui correspondait à celle de la société. Avec l'apparition de l'État et de son personnel de fonctionnaires et de courtisans, se manifestait le besoin d'une culture nouvelle. Pourtant, il reste vrai de dire que la transformation alors réalisée fut plus apparente que profonde et que les traits essentiels de la culture française telle que l'enseignement l'avait conçue et dispensée se trouvèrent peu modifiés.

On continua à se former non par la connaissance du monde où l'on était né, mais par la séparation d'avec lui. La culture fut d'abord un dépaysement et, devenu étranger à son siècle et à son pays, s'efforçant d'être le citoyen d'une antiquité qu'il ne pouvait vraiment connaître, l'homme cultivé finit par n'être plus d'aucun lieu ni d'aucun temps. Cherchant l'éternel, il avait trouvé l'abstrait.

Une telle conception de la culture porte en elle un germe redoutable : celui du mépris. La charité est concrète, elle aime non les concepts mais des êtres vivants, c'est-à-dire singuliers. Un esprit trop nourri de livres, déshabitué de la « langue vulgaire » et des travaux « mécaniques », finissait par perdre tout intérêt pour ceux dont il vivait séparé.

De telles dispositions ne pouvaient être que renforcées par le contact étroit avec l'antiquité. Qui dira en effet à quel point cette civilisation fut aristocratique et méprisante ? *Humanum paucis vivit genus*... C'est pour quelques-uns que vit le genre humain : cette leçon du vieil Horace n'est-elle pas

on suprême secret ? Et c'est pourquoi, dans cet amalgame, n apparence si parfait, qui se réalisa du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle entre le christianisme et l'esprit antique, le christianisme risquait l'affaiblissement de cet esprit de charité qui lui est essentiel.

On a dit bien souvent que le monde avait, depuis la Renaissance, abandonné la religion. Mais la religion (ou du moins ceux qui la représentaient) n'avait-elle pas commencé par abandonner le monde ? Le chrétien, depuis le XV^e^ siècle, ne concentrait-il pas son esprit sur l'unique préoccupation de son salut ? Ne s'habituait-il pas à voir la société des hommes seulement comme un danger et n'a-t-on pas remarqué que, dans l'*Imitation*, il n'est guère question du prochain qu'à raison des tribulations qui peuvent nous en provenir ?

Si les grands saints, tels que Vincent de Paul, retrouvent dans l'élan de l'amour divin la compassion pour le pauvre et l'affligé, il reste vrai cependant que pour plusieurs siècles, dans l'ensemble des consciences chrétiennes, le sens de la communauté va diminuant. Le monde est conçu comme le cadre permanent fourni à l'aventure individuelle que vit chaque homme et qui se termine par sa damnation ou son salut. Il est pour ainsi dire un obstacle plutôt qu'un point d'appui. Ses révolutions n'intéressent pas le chrétien.

Il ne sait pas retrouver en elles le drame de l'expansion continue de l'Église, c'est-à-dire du Corps mystique du Christ. Le sens de la communauté chrétienne et le sens de l'histoire, inséparables l'un de l'autre, vont s'affaiblissant tous deux en même temps. Le XVII^e^ siècle a des érudits plutôt que des historiens.

L'histoire ne pouvait renaître qu'avec l'esprit d'observation, le jour où l'on appliquerait aux événements qui manifestent la vie de l'humanité ce même regard aigu et cette réflexion vigoureuse dont les sciences de la nature montraient déjà la puissance. L'histoire, telle que l'ont conçue les modernes, est un fruit du développement de l'esprit scientifique.

Or c'est un fait lourd de conséquences que le moment où a commencé la grande aventure du progrès des sciences et de la conquête de l'univers par l'observation ait été ce même moment où tant de chrétiens devenaient incurieux du

monde. C'est un fait que ce progrès fut, depuis le XVI[e] siècle, l'œuvre de chercheurs isolés, impatients des règles non justifiées et audacieusement aventureux. Beaucoup d'entre eux vivaient en pays hérétiques, Angleterre ou Hollande. La plupart des autres étaient laïques, indépendants par leur situation de fortune, et les clercs eux-mêmes, affranchis des techniques et des mœurs des corporations enseignantes, vivaient le plus souvent en marge du clergé, de son organisation et de son esprit, peu portés à en appliquer les méthodes d'enseignement et les habitudes de pensée, moins capables encore d'influer sur elles et de les modifier.

Cet état de choses produisit tous ses effets au XVIII[e] siècle lorsque, enfin, les amateurs si longtemps isolés se multiplièrent et se rencontrèrent au point de former un milieu homogène, lorsqu'en face du clergé l'œuvre de recherche scientifique parut une entreprise unifiée dont la secte des philosophes assumait la direction. Il sembla dès lors que si le christianisme enseignait le mépris du monde, l'effort de la science pour connaître ce monde et le dominer était foncièrement antichrétien.

Cet effort se poursuivait sur tous les terrains. Les philosophes prenaient à l'histoire des sociétés humaines le même intérêt qu'au développement des sciences de la nature et au perfectionnement des techniques. Le mathématicien d'Alembert écrivait en tête de l'Encyclopédie cet Abrégé d'histoire universelle qu'est le Discours préliminaire, et les célèbres planches de cet ouvrage intéressaient pour la première fois le lecteur aux humbles travaux quotidiens de la masse. « Le vrai philosophe, écrit Voltaire, défriche les champs incultes, augmente le nombre des charrues et par conséquent des habitants, occupe le pauvre et l'enrichit, encourage les mariages, établit l'orphelin, ne murmure point contre les impôts nécessaires et met le cultivateur en état de les payer avec allégresse. » Condorcet, écrivant en pleine Terreur, dans la retraite où il fuyait l'échafaud, l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, donne le dernier et meilleur témoignage de l'esprit de son siècle. Était-il donc nécessaire après tout que cette confiance en l'avenir, ce désir d'expansion de la vie, cet intérêt porté à la création et cette universelle sympathie fussent associés à la haine du christianisme ?

III

Que ces beaux élans d'enthousiasme aient conduit au bain de sang de la Révolution, nous le savons du reste, mais nous ne suivrons pas pour autant ceux qui seraient tentés de s'en satisfaire comme d'une juste vengeance. Bien au contraire nous paraît-il opportun d'examiner aujourd'hui si la réaction provoquée dans les esprits contre tout le courant d'idées du XVIII[e] siècle par le spectacle de la Révolution n'a pas dépassé le but et n'a pas exposé l'esprit français lui-même à de très graves dangers.

Dans la tourmente, en effet, s'étaient abîmées toutes les réserves et les ressources qui soutenaient depuis plusieurs générations l'effort des savants et des chercheurs : corporations et académies, réseaux de relations et d'amitiés, fortunes privées et fondations, traditions intellectuelles enfin. On ne s'aperçut peut-être pas immédiatement du désastre, car les hommes déjà mûrs, échappés à la crise, croyaient, comme toujours, pouvoir reprendre leur vie habituelle. Mais qui dira combien les générations grandies sous la Révolution et l'Empire devaient souffrir de cette interruption de l'éducation et des études qui marque toute cette période ? Il fallait bien se l'avouer, l'initiative privée, celle même des associations et notamment de l'Église (si éprouvée par la Révolution) ne pouvait plus suffire à assurer la continuité et la permanence de la culture française. Son avenir était entre les mains de l'État, et l'État, ce fut alors Napoléon.

D'esprit positif et entièrement absorbé par les exigences de l'action immédiate, l'Empereur sentait parfaitement qu'il avait besoin de cadres pour ses armées et ses administrations. Il lui en fallait pour cette société française ruinée par la Révolution et qu'il entreprenait de reconstruire. Il lui en fallait pour cette immense Europe dont les circonstances lui remettaient la direction. Ces cadres, il entendit les former, aux moindres frais, pour son usage exclusif et immédiat. De là ces grandes écoles spécialisées où des élèves sélectionnés par le concours d'entrée et par des classements incessants s'efforçaient de se rapprocher toujours davantage du type idéal de fonctionnaire conçu par l'administration. L'enseignement secondaire des lycées, commandé par les

mêmes préoccupations, fut essentiellement destiné à fournir des candidats aux grandes écoles. Pas d'enseignement supérieur vraiment digne de ce nom, les facultés de Sciences et de Lettres se bornant à conférer des grades, et les « Écoles » de Droit et de Médecine se proposant pour but essentiel de jeter chaque année dans la circulation le nombre nécessaire de praticiens. Rien n'était prévu pour l'activité désintéressée de l'esprit, pour la recherche libre du vrai, en un mot pour la culture et le grand effort poursuivi dans le cours du XVIII[e] siècle et qui avait fini par entraîner la société presque entière était menacé de se voir complètement arrêté.

Le fait était d'autant plus grave que la réaction générale contre la « philosophie des lumières » se manifestait par une méfiance profonde à l'égard de l'activité scientifique. Maistre et Bonald avaient, les tout premiers, ouvert la voie à ces tendances. Reprenant les vieux griefs de la pensée allemande, ils avaient reproché à la science moderne de se contenter de notions superficielles, de détruire par l'analyse et la critique l'unité vivante de cet objet qu'elle prétendait étudier au lieu de connaître du dedans l'intention qui lui avait donné naissance et qui expliquait sa fonction. Le romantisme leur fit écho. Toute une partie de la société française préféra s'en tenir aux séculaires méthodes de formation par les lettres anciennes, cultiver sa sensibilité, faire confiance à ses impressions et apprendre à les bien exprimer (*Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie*) plutôt que de connaître l'univers par une observation patiente et précise. La joie qui éclata dans trop de milieux lorsqu'un Brunetière osa proclamer la « faillite de la science » révéla de façon éclatante ces dispositions.

Certes, l'élan qui avait animé la nation au XVIII[e] siècle ne pouvait disparaître et ne disparut jamais complètement. La France eut toujours des chercheurs et des découvreurs. Après Pasteur, Claude Bernard ou Berthelot, les Becquerel, les Branly, les Curie, les Roux ou les Broglie n'ont cessé de maintenir une magnifique tradition. N'est-il pas vrai cependant que leur activité n'a pas été l'effort collectif de tout un peuple? Trop peu connue des Français, elle est restée trop en marge de leurs préoccupations et de leurs espoirs, et de ce fait elle a été bien peu soutenue au point de vue matériel et financier. Surtout, l'on ne peut dire que l'es-

rit national en ait vraiment subi l'influence dans sa formation.

M. Julien Benda a remarqué, souvent avec raison, que l'esprit public en France dépendait de deux pôles dont le rayonnement contribue à le former. Le premier et sans doute le moins puissant, en apparence tout au moins, à l'inverse de ce qui se passe en Allemagne, est l'enseignement officiel, grandes écoles et universités. Constitué en administration, il est porté à distribuer la science définie et achevée bien plus qu'à en accroître sans cesse le trésor, en remettant en cause ce qui semblait acquis et en bouleversant doctrines et programmes. L'autre pôle, constamment opposé au premier et sans doute plus prestigieux et plus en vogue, c'est cette sorte de pouvoir mystérieux et collectif que forme la « république des lettres » avec ses engouements passagers et ses courants profonds. Le premier penche vers l'académisme et la rhétorique vaine, le second vers la poésie symbolique et l'hermétisme. Tous deux ont ce travers commun de se complaire à l'excès dans les mots, de ne pas se nourrir de faits et de s'étioler faute d'observer et de connaître le monde, tous deux, vrais frères ennemis, portent le poids de la même hérédité et dédaignent de conduire à l'action.

La culture telle que nous avons fini par la concevoir est un luxe. Or, il n'est pas de luxe permis au pauvre, et la France d'aujourd'hui est pauvre, d'une pauvreté qui met en danger jusqu'à son existence même. C'est cette pauvreté qui fait que l'étranger nous envahit chaque jour plus profond par le livre, le film, l'illustré, la radio, les mille ressources de la publicité qu'il nous impose, sans le vouloir et même sans y penser, ses techniques, ses distractions, bientôt ses modes de pensée et jusqu'à sa langue elle-même, si bien que le péril de la culture apparaît dès aujourd'hui comme le péril de la nation elle-même.

La France veut-elle surmonter ce péril? Veut-elle continuer à vivre? Telle est la question qui lui est aujourd'hui brutalement posée par les faits.

Certes, il ne saurait être question pour la France de se renier elle-même et de rejeter dans un mouvement de colère toute sa traduction intellectuelle comme on rejette une vieille défroque. Cela, ce serait très précisément mourir. Un peuple qui ne s'aime plus lui-même, quelle raison aurait-

il en effet, quelle chance même garderait-il, de vivre ? C'est cette tentation de démission que la France a repoussée par sa résistance au national-socialisme allemand, c'est cette même tentation obsédante, revenue à la charge sous une forme nouvelle, qu'il lui faut repousser aujourd'hui.

Disons-le donc à nouveau : la France ne vivra que dans la ligne de sa tradition, mais cette tradition, pour être féconde, doit être comprise. Elle doit être prise non à la lettre comme une limite qui force à l'arrêt, mais comme une intention qui guide un peuple dans sa marche. Pour rester fidèle à ceux qui ont avant nous exprimé la pensée française, à ces Grecs et à ces Latins que la France a toujours reconnus pour ancêtres, il nous faut non pas nous enfermer dans leur héritage, mais au contraire le développer.

La gloire de notre peuple au temps de sa grandeur, de Louis XIV à Napoléon, fut d'avoir tiré de la sagesse antique un art de vivre, un art de se conduire soi-même qui lui permît de former dans la plus grande partie du monde les cadres dirigeants de la société. Et, aujourd'hui encore, nombreux sont ceux qui dans bien des pays s'effraient d'avoir à subir l'influence soit d'une Russie trop matérialiste, soit d'une Amérique trop matérielle, et qui regardent avec un mélange d'inquiétude et d'espoir du côté de la France.

La France peut-elle répondre à cet appel ? Son heure n'est-elle pas définitivement passée et n'y a-t-il pas dans la marche du temps quelque chose d'inexorable ? A ces diverses questions, la tradition française tout entière nous ordonne de répondre par la confiance.

Elle nous l'ordonne parce qu'elle est fondée sur la foi en l'homme et en sa raison. La raison seule peut s'examiner elle-même, prendre conscience de ses limites et de ses faiblesses. L'instinct ne le peut pas. Et parce qu'elle peut connaître ses fautes, la raison peut entreprendre de les corriger. Il y a en elle une puissance de renouvellement interdite à toute culture purement instinctive. Parce qu'elle a foi en la raison, la France peut et doit avoir foi en son avenir.

A vrai dire, c'est moins de sa fidélité à elle-même qu'elle souffre que, tout au contraire, d'un refus de répondre à sa vocation. Au lieu de poursuivre sa route, elle a cédé à la tentation de s'y arrêter. Après avoir édifié une culture

ndée sur la raison et, par là-même, ouverte à tous les ommes, elle a cru pouvoir réduire cette culture à un ins- ument de jouissance et la réserver jalousement à quelques rivilégiés. Mais, ce faisant, elle ne demeurait pas dans la ogique de son œuvre, elle en trahissait au contraire l'es- rit.

Si trop souvent l'esprit français, depuis un siècle, s'est carté du réel, si les faits nous rappellent durement à la âche nécessaire de connaître et d'aimer la vie et le monde ctuel tel que la vie l'a fait, d'agir conformément à leurs ois et d'appuyer toute notre culture sur l'expérience, n'est- l pas réconfortant de penser que rien dans le tempérament le notre peuple et dans l'éducation qu'il a reçue ne le rend mpropre à cette tâche et que, au contraire, en s'y em- ployant, il sera plus que jamais fidèle à lui-même?

Qu'il ose donc enfin l'aborder avec la détermination né- cessaire. Il n'est point aujourd'hui de tâche plus urgente que la refonte de notre éducation nationale. Les Français doivent avoir les yeux ouverts sur les lacunes si graves, mais si réparables de leur formation. L'enseignement doit enfin être conçu comme préparant à la vie, comme conduisant hardiment les enfants et les hommes vers le monde d'au- jourd'hui et de demain, au lieu de les en retirer; il doit habituer non pas à jongler avec des mots, mais à voir et à comprendre les choses afin de pouvoir avoir prise sur elles. Agir doit être le but auquel il préparera nos élèves, et c'est pourquoi, plus encore que des intelligences, il doit former des caractères. Aucun autre peuple ne dispose pour cela d'autant de ressources que le nôtre. Il lui suffit de vouloir les mettre en œuvre.

JOSEPH HOURS.

LA REFORME DE NOTRE ORTHOGRAPHE

Orthographe. Un mot mal fait, pour une chose pire. On dirait qu'il s'agit de quelque artisan (photographe), ou encore d'un instrument (phonographe). Or il s'agit d'une manière d'écrire... Mais, alors, il faudrait *orthographie*, puisqu'on dit *orthographier*; à moins qu'on ne dise *orthographer*. Nous sommes manifestement dans l'incohérence. Le mot, par un juste destin, est symbole de la chose.

Que notre orthographe soit un défi au bon sens, on s'en est aperçu souvent et depuis longtemps. On ferait un gros livre rien que sur l'étude des projets de réforme de l'orthographe française depuis le XVI[e] siècle. Ce livre existe, d'ailleurs, par fragments, dans les divers chapitres consacrés à l'orthographe, dans l'*Histoire de la Langue française* de Ferdinand Brunot, à laquelle cet article doit presque toute sa partie documentaire, et qui sera citée ici une fois pour toutes.

Le dernier projet de réforme date de trente-cinq ans. Une commission avait été nommée par M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique. Le rapport souleva les protestations de l'Académie. Un projet nouveau, présenté par Ferdinand Brunot, eut le même sort. (C'est une véritable calamité française, soit dit en passant, que les initiatives les plus salutaires et les plus intelligentes, celles qui sont de l'ordre le moins politique, se trouvent immanquablement attaquées par des troupes armées de pavillons où se lisent ces cris de guerre : « A bas la calotte ! A bas les Juifs ! A bas les francs-maçons ! » On a dit, précisément, que Ferdinand Brunot était franc-maçon. En tout cas, c'était ce qu'on appelle dans le jargon politique « un homme de gauche ». Du point de vue linguistique, le seul qui importe ici, sa compétence était inattaquable, ses vues étaient parfaitement sages et modérées, et on aurait pu lui confier à lui seul la réforme de l'orthographe française. Notons simplement, à ce propos, que, sur deux cent soixante-cinq observations présentées par Ferdinand Brunot au sujet de la grammaire de l'Académie, on a dû, dans les éditions suivantes, tenir compte de deux cent quarante observations.)

La question a été reprise, avant la guerre, par la revue *Le Français moderne*, laquelle avait déjà publié en 1934 un excellent article de M. l'abbé Voile : *Origines des complications orthographiques*. Il faut souhaiter que les événements n'empêchent pas cette réforme d'aboutir. Les préoccupations tragiques de l'heure ne doivent pas détour-

r les esprits d'une réforme nécessaire, urgente, et dont un groupe nstituteurs a pu justement écrire qu'elle serait une véritable libé- tion.

Ceux dont la curiosité ne serait pas satisfaite par le présent article, uel ne vise en rien aux précisions érudites, se reporteront aux udes du *Français moderne*, publiées par M. Albert Dauzat (janvier 39) et par M. J. Damourette (avril, juin-juillet 1939). Signalons ncore que l'idée d'une réforme orthographique a été accueillie avec mpathie par M. Abel Hermant (chronique de Lancelot, *Le Temps*, et 9 février 1939), par M. André Billy (*Figaro*, 18 février; *Marianne*, mars 1939), par M. Maurice Schöne (*Œuvre*, 5 mars 1939).

*
**

Ceux qui parlent de réformer l'orthographe soulèvent toujours la néfiance de quelques-uns qui prétendent que toucher la manière 'écrire les mots, c'est bouleverser la langue française, la littérature rançaise, la culture française. En général, ces protestataires ont ceci e commun, c'est qu'ils ignorent tout de la question : ils ne savent ni ce qu'on veut réformer, ni quelle peut être l'utilité de la réforme. Ou si, par hasard, ils ne pèchent pas par ignorance, ils obéissent à in sentiment plus ou moins conscient, assez peu respectable, auquel l sera fait allusion en temps voulu.

*
**

L'idée théorique serait sans doute d'avoir une graphie phonétique dont la formule serait : un signe pour chaque son, rien qu'un son pour chaque signe. Plusieurs réformateurs, dans le passé, ont vu sous cette forme radicale la réforme de l'orthographe, tel, par exemple, d'Alembert, qui envisageait la création d'un alphabet phonétique international. Cette destruction globale de toute notre matière imprimée, laquelle deviendrait rapidement indéchiffrable, sauf pour quelques érudits; la nécessité de réimprimer, suivant l'alphabet nouveau, une quantité énorme d'ouvrages; l'isolement où cela nous mettrait par rapport aux langues conservant l'alphabet latin, interdisent de s'arrêter un instant à la notation phonétique intégrale et même à l'introduction de signes nouveaux. Si défectueux que soit notre alphabet, c'est un instrument auquel nous sommes maintenant voués et dont nous devons simplement apprendre à nous servir un peu plus commodément. Pour cela, il suffit de simplification.

Simplifier notre orthographe n'est pas, comme on le pense trop souvent, ou même comme on l'affirme quand la question est de nouveau discutée, aller contre la tradition, c'est biffer une tradition incohérente pour revenir à une tradition raisonnable.

J'ai connu un petit garçon qui, ayant écrit *famc* pour *femme*, et se l'étant vu corriger, déclara qu'il refuserait toujours d'écrire *femme* ce qu'il prononçait *fame*. Il fallut le convaincre qu'il avait tort. Ce petit garçon, pourtant, était traditionnaliste : il voulait

écrire *fame* comme on le faisait au XII^e siècle, comme certains écrivains ont continué de l'écrire jusqu'au XVI^e (« des mechans tours qu'ont fait les fames a leurs maris », dit Joubert, *Erreurs populaires*, 1586). Il suivait tout naturellement la règle posée par Ronsard : « Tu éviteras toute orthographie superflue et ne mettras aucunes lettres en tels mots si tu ne les profères; au moins tu en useras le plus sobrement que tu pourras, en attendant meilleures réformations. »

Hélas ! la réformation souhaitée par Ronsard n'est jamais venue, ou les réformes partielles ont été si incohérentes et timides qu'elles ont fait plus de mal que de bien.

Les bizarreries de notre orthographe ont ceci de remarquable — qu'on ignore trop dans un public de bonne culture moyenne — qu'elles sont purement accidentelles ou arbitraires, et d'un arbitraire qui n'a rien à voir avec la science des linguistes. Ainsi, beaucoup des consonnes superflues ont été ajoutées par des scribes, « par bele escripture ». Et c'est ainsi qu'aujourd'hui nos enfants apprennent à mettre, dans les mots, des sortes d'arabesques, regardées d'abord comme ornements !

L'orthographe française était, au XII^e siècle, à peu près phonétique : on écrivait : *pié*, *apeler*, *afaire*, *set* (sept), *dis* (dix), *aprendre*, *traïr*, *erbe*; on ignorait les graphies prétentieuse *th*, *ph*. L'orthographe de ce temps était, remarque Gaston Paris, « excellente ». C'est au cours des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles que notre écriture ira se compliquant, s'éloignant sans cesse de la figuration du langage parlé, pour aboutir — selon l'expression de Meigret, à qui l'on doit le projet de réforme le plus complet, le plus sensé et le mieux étudié (1545) — à une graphie « faulse, abusive et damnable ».

La manière dont l'*x* s'est introduit, comme marque du pluriel, est un bon exemple du caractère fantaisiste auquel je faisais allusion plus haut : l'*x* fut d'abord employé comme abréviation de *us*. On écrivait *oisiax*, *biax*, pour *oisiaus*, *biaus*. On écrivit ensuite *oisiaux*, *biaux*, etc.; puis, aux pluriels *joïeus*, *envieus*, on substitua *joïeux*, *envieux*. Et, pour couronner le tout, on ajouta un *x* à des mots qui n'avaient jamais eu d'*u*. Et voilà pourquoi il est incorrect aujourd'hui d'écrire *vois*, *nois*, *fais*, au lieu de *voix*, *noix*, *faix*.

Jusqu'au XIV^e siècle, on écrivait *fisicien*, *crestien*. Nous devons à la fureur pédantesque d'hellénistes comme les Estienne la représentation française des lettres grecques : le dictionnaire de Robert Estienne s'orne de mots comme *phiole*, *byblyothèque*. Les fervents de l'antiquité, quand c'étaient des artistes, comme Ronsard, Du Bellay, étaient ennemis de ces complications. Ronsard écrivait *choze*, *espouze*, il voulait qu'on « râclât l'espouvantable crochet d'*y* » et qu'on en finît avec *th* et *ph*, « espouvantails de Pythagore ». Il approuvait le réformateur Meigret, « homme de sain et parfait jugement, qui a osé désiller les yeux pour voir l'abus de notre écriture ». Pourtant, il n'osa pas suivre tous ses principes, sur les instances de ses amis, qui craignaient de voir ces audaces compromettre le crédit littéraire de la Pléiade. Du Bellay, lui aussi, regardait la nouvelle graphie de Meigret comme une « légitime façon d'écrire », mais il craignait, s'il

la mettait en pratique, de voir ses œuvres servir de cornets aux apothicaires, ou même « qu'on les employe à quelque autre plus vil mestier ».

L'origine des complications orthographiques n'est due qu'en partie au pédantisme ou aux confusions. Les plus coupables sont les gens de loi, ainsi que l'a montré M. Ch. Beaulieux dans son *Histoire de l'Orthographe*. Aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, on plaidait énormément en France. « Procès étoit le monstre des François », remarque Ronsard. Or toutes les pièces des procès étaient écrites en français pour les plaideurs, en latin pour les greffes. Les copistes trouvaient plus simple d'écrire les mots français en suivant au plus près la graphie latine. En outre, plus les documents étaient longs, plus cher ils se payaient. Pour allonger les écritures, on mettait le plus de lettres possible. L'abus était à ce point répandu qu'une ordonnance de 1425 enjoint aux gens de basoche de ne pas « incorporer ès sentences lettres non nécessaires ». Le mal était encore aggravé du fait que certains clercs ou avocats-conseils (praticiens de village) étaient en même temps maîtres d'école et enseignaient à leurs élèves l'orthographe sophistiquée qu'ils employaient dans leurs actes. Ce ne sont pas des lettrés, mais des latinistes du plus bas étage qui ont inventé : admonester, adjuger, advenir, cheptel, legs, et enfin dompter (*domitare*), par analogie avec compter (*computare*).

On voit de quels abus, de quelles erreurs, de quelle tradition, se réclament les défenseurs de l'orthographe dite traditionnelle. A défaut de réforme d'ensemble, un nettoyage systématique de notre orthographe s'impose. Sans vouloir entrer dans des détails pour lesquels on doit s'en remettre à ceux qui ont fait de la question une étude particulière et qui ont des plans préparés, signalons que l'indispensable devrait porter sur les points suivants :

1° suppression des lettres parasites (le *p* de *dompter*, le *d* de *poids* (*pensum*), etc.);

2° les pluriels en *x*;

3° règles constantes introduites dans le chaos des consonnes redoublées : *attraper*, *trappe*, *chausse-trape*, *charrette*, *charrier*, *chariot*, *j'achète*, *je jette*, *j'épèle*, *j'appelle*, *résonner*, *résonance*, etc.;

4° plus de mystification dans le genre du classique : *nous portions des portions*;

5° suppression des *ph*, *th*, comme l'ont fait l'italien, l'espagnol, le portugais : *fotografia*, *filosofia*, *teatro*.

L'argument de la tradition n'a aucune valeur. On ne peut appeler tradition une erreur ou une habitude malfaisante sous prétexte qu'elle a duré. L'idée de tradition n'est pas seulement celle de transmission. Il s'y ajoute celle de transmission d'une chose bonne, saine, intelligente et utile. La durée d'une stupidité ou d'une institution nocive — une maladie, en somme — ne peut qu'augmenter le désir qu'on éprouve de s'en débarrasser. La tradition française digne de ce nom, c'est celle du XIII^e^ siècle dont notre langue a dévié et dont tous les esprits réfléchis ont souhaité voir le principe phonétique remis en

honneur. La vraie tradition orthographique française, c'est celle suivant quoi, selon le mot de Vaugelas, « l'escriture n'est qu'une image de la parole, et la copie de l'original ». Être pour cette tradition-là, c'est se ranger du côté d'Arnauld, de Lancelot, de Corneille, de Rollin, de Voltaire.

En un temps où beaucoup d'ingéniosité se dépense pour trouver de meilleures méthodes d'apprendre à lire, comment ne s'est-on pas avisé que la première des méthodes consisterait à rendre la lecture plus facile et surtout plus logique ? Car c'est un point sur lequel il faut insister : l'incohérence de certaines règles orthographiques n'est pas seulement, ni surtout, choquante parce qu'elle met des difficultés inutiles dans l'enseignement de la lecture et de l'écriture, mais parce qu'elle dresse le jeune écolier à l'illogisme, parce qu'elle malmène sa raison balbutiante. Il est pénible de penser que l'orthographe, qui est la première science de l'enfance, semble combinée tout exprès pour fausser l'esprit et retirer à l'enfant la confiance dans la force logique de l'intelligence. Il est révoltant — quand on songe à l'origine de telle ou telle chinoiserie de notre orthographe — de penser qu'un enfant, parce qu'il n'a pas une bonne mémoire visuelle, se verra compter des fautes, dans ses dictées, peut-être même échouera à son certificat d'études, pour ne pas trouver évident que la *jôle* doit s'écrire geôle, alors qu'on dit *enjôler*...

Il est vrai que, le plus souvent, il ne fera pas de faute dans des mots de ce genre. Mais alors c'est que son maître aura fait, lui, des fautes de prononciation ! C'est, en effet, un des résultats les plus irritants et les plus nocifs des graphies à lettres superflues de ruiner progressivement la prononciation *traditionnelle* de notre langage. Et c'est à quoi devraient bien penser les défenseurs de la tradition : le français, tant qu'on l'a peu lu, et seulement dans des classes sociales lettrées, a pu conserver sa prononciation, qui formait le plus substantiel de son individualité (car enfin, le langage est d'abord parlé). On disait *Ugène*, malgré la graphie *Eugène*, comme nous disons *umes*, malgré *eûmes*; on disait *empereu*, *menteu*, malgré l'*r*, comme on dit encore *boueu* (sauf les semi-lettrés qui se figurent que *boueur* est plus distingué); on disait *out*, et non *a-oût* (« avant l'août, foi d'animal ») ; on disait *ajuger*, *avenir*, *ajudication*, *ajudant*, sans se soucier du *d*, invention latino-basochienne.

Aujourd'hui, cette résistance n'est plus possible. L'orthographe vicieuse est en train, avec l'école primaire, et la culture linguistique insuffisante de la majorité des instituteurs, de défigurer positivement la prononciation française et de lui donner une âpreté consonantique tout à fait contraire à son tempérament (qu'on songe à la prononciation traditionnelle de *mars*, *avril*, *fils*). Il y a, à l'heure actuelle, des gens très distingués qui disent des *mœurss* (à quand les *fleurss*, les *cœurss* ?); on entend couramment dompter et même comptabilité, et aussi *gé-ôle* et *ge-ôlier*. Enfin, il y a des Français à qui l'orthographe interdit de connaître leur nom véritable, comme les *Lefébure* (où

l'*u* n'est qu'un *v*); comme les *Texier*, qui croient s'appeler *Tek-sier*, alors que leur nom est *Tessier*, ancienne forme de tisserand.

L'exercice de la dictée, dans les écoles, devient un dressage systématique à la prononciation vicieuse, car les maîtres, dans leur souci naturel de faire écrire les mots suivant l'usage, s'efforcent d'en marquer à l'oreille le relief scriptural, prononcent avec soin les doubles consonnes, ou des lettres qui ne sont là que pour la vue. Ils ne se doutent guère que, dans leur zèle orthographique, ils suivent le conseil d'un ennemi juré de la réforme de Meigret, Guillaume des Autels, qui soutenait qu'on doit régler la prononciation sur l'écriture et non l'inverse, car, disait-il, la graphie vient des doctes et la prononciation « des idiots et indoctes »; et il concluait qu'il faut prononcer « tout ce qui est escript ». (A quoi Meigret ripostait : « Mais alors, le peintre devra-t-il corriger son modèle vivant ? »)

La tradition, certes, doit être défendue; mais c'est celle qui, en ne déformant pas la prononciation du français, ne fait pas, de maint vers classique, une énigme pour le petit Français, et ne le fait pas rire bêtement de nos prononciations paysannes, qu'il prend pour des déformations, alors qu'elles sont simplement des manières de dire non contaminées par l'écriture.

Mais la vraie raison qui dresse périodiquement contre la réforme orthographique les champions de la tradition n'est pas une tradition linguistique, c'est une tradition plus ancienne et pourtant des moins vénérables. C'est celle qu'avouait ingénument Théodore de Bèze, quand il dit, dans son *Traité de la Prononciation française*, qu'il importe avant tout de garder une orthographe compliquée parce que de l'avoir apprise est un titre de distinction sociale : « Il faut qu'il y ait quelque différence entre la manière d'écrire des gens doctes et des gens mécaniques : car serait-ce raison qu'un artisan qui ne saura que lire et écrire, encore assez maladroitement, et qui n'en entend ni la raison ni la congruité, soit estimé aussi bien écrire, comme nous qui l'avons par étude, par règle et par exercice ? »

Nous y voilà ! Les raisons de 1904, ce sont les raisons de 1584. Il s'agit de maintenir les gens mécaniques dans le sentiment de leur infériorité sociale. La bonne orthographe c'est, dans le plan occidental, les vingt centimètres d'ongle poussés aux doigts des mandarins d'hier. Et c'est, tout justement, pourquoi il n'en faut plus. Ce n'est pas qu'il convienne de flatter les intelligences engourdies en leur faisant croire quelles valent les intelligences alertes. Mais il importe que les inégalités intellectuelles jouent sur un terrain solide. Personne ne songerait à supprimer de l'enseignement des mathématiques certains théorèmes sous prétexte que leur présence humilie ceux qui ne peuvent les comprendre. Pour l'orthographe, c'est tout à fait différent, car la supériorité est frelatée. L'orthographe, en dépit d'une citation comique, tirée du *Journal Officiel* du 9 octobre 1938[1], n'exerce pas l'intelligence, et même peut être acquise par les intelligences les

1. « L'orthographe est un auxiliaire précieux de l'intelligence » (*J. O.* du 9 octobre 1938, p. 102, col. 3).

plus obscures. Il faut simplement du temps et de la pratique pour en acquérir la maîtrise. Or, il est clair que toute la partie de la population française qui s'adonne, dès la sortie de l'école, à des tâches surtout manuelles, qu'il s'agisse de l'atelier, de la boutique ou des champs, doit nécessairement oublier en partie les chinoiseries orthographiques que ne soutient aucune armature logique. Ceux qui mettent « bien » l'orthographe, ce sont ceux qui ont eu le femps, c'est-à-dire l'argent, nécessaire pour l'acquérir, la consolider et la conserver par la pratique. C'est un insigne de pseudo-valeur sociale. On comprend pourquoi certains s'y cramponnent : c'est le plus clair de leur bien intellectuel. Songez combien il est agréable pour ce sot, ou cette sotte, qui reçoit un devis ou une facture du plombier, de pouvoir sourire de ses fautes d'orthographe. Combien cela consolide la bonne opinion qu'ont d'eux-mêmes un maître, une maîtresse, de savoir que la bonne, la cuisinière, le valet de chambre s'empêtrent dans l'écriture de mots inhabituels.

Il est bon, socialement, que les esprits les plus vulgaires et les moins doués aient le respect des esprits aptes au savoir supérieur dont, après tout, ils profitent et qui est un trésor national et humain. Il est immoral que ce respect s'adresse à un savoir apparent, de valeur intellectuelle inexistante.

La simplification orthographique est utile pour que les écoliers passent moins de temps à l'acquisition d'un savoir qui est tout le contraire d'un « auxiliaire précieux de l'intelligence », au moins sous sa forme actuelle; elle est indispensable pour qu'ils ne s'abrutissent pas sur des règles qui exercent leurs esprits au rebours de la logique et du bon sens; pour que la langue française soit rendue plus accessible aux étrangers; enfin pour que les complications gratuites de l'écriture ne fassent pas de l'orthographe française une manière de privilège pseudo-aristocratique aussi injuste que ridicule.

L'idée que la réforme serait un abaissement du niveau du savoir scolaire d'inspiration démagogique ne peut se soutenir un instant, dès qu'on voit qu'il s'agit, en fait, d'assainir l'orthographe, de la redresser, non de la mutiler.

Rendre le plus de Français possible capables de représenter de façon simple, correcte, cohérente, les sons de la langue qu'ils parlent, est un projet qui, bien compris, ne devrait plus trouver d'adversaires. Ne faut-il pas, comme le disait Honorat Rambaud, maître d'école à Marseille — qui proposait, au commencement du XVIII[e] siècle, une refonte totale de l'orthographe — que tous, « iusques aux laboureurs, bergiers et porchiers », soient en mesure de lire et écrire aisément, « puis que tous en ont besoing » ? Et c'était aussi un but social que poursuivait le P. Gilles Vaudelin, dans sa *Nouvelle manière d'écrire comme on parle en France* (1715), qui avait composé un catéchisme suivant son orthographe simplifiée, « pour faciliter au peuple la science du salut ».

***

J'ai lu, il y a quelques mois, le titre d'une causerie radiophonique

dont le titre était « Les grands malades de l'orthographe ». Le conférencier ne semblait pas se douter que le premier, le grand malade, ici, c'est l'orthographe. C'est elle qu'il faut guérir d'abord et non ceux qui résistent instinctivement à ses imbéciles décrets.

« L'orthographe française, écrivait un maître de la linguistique, le professeur J. Vendryès, est un système conventionnel établi de toutes pièces, par la volonté de quelques savantasses. Ce qu'une convention a fait, une convention peut le détruire. Ce n'est pas porter atteinte à la langue que de corriger son orthographe, c'est la débarrasser d'un mal qui la ronge » (*Le Langage*, p. 397).

Notre orthographe actuelle est, dans certaines de ses parties, monstrueuse; elle est laide, elle est nocive : elle détruit progressivement la tradition de notre langage parlé. Ses excroissances tératologiques doivent être excisées au plus vite, et au plus près.

Olivier Leroy.

LES RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE

Le thème débattu à Genève en septembre dernier était : la situation et plus profondément la signification même de l'art contemporain. Il était permis d'espérer que l'espèce d'embouteillage créé systématiquement par les orateurs marxistes au cours des entretiens de l'année précédente ne se produirait pas cette fois. Malgré quelques interventions comme celle du Belge Claassens, l'événement a, dans l'ensemble, confirmé cet espoir. M. Elio Vittorini, en qui certains auditeurs mal renseignés s'attendaient à trouver un porte-parole de l'orthodoxie marxiste, s'est révélé au contraire essentiellement non conformiste, et cela bien qu'il ait pris soin, d'autre part, d'insister sur la fidélité qui le lie au « parti ouvrier », et sur le fait qu'il pourrait être éventuellement amené à lui sacrifier temporairement une indépendance spirituelle qu'il a cependant souci de sauvegarder le plus complètement possible. M. Vittorini, qui est certainement à tous égards une des personnalités les plus sympathiques parmi toutes celles qui ont participé aux Rencontres de 1948, se trouve ainsi dans une situation extraordinairement difficile et paradoxale qui risque fort d'entraîner pour lui, à un moment donné, les conséquences les plus douloureuses. Il était psychologiquement intéressant de comparer la conférence de M. Vittorini, prononcée dans un français d'ailleurs un peu hésitant, à celle que fit M. Charles Morgan sur le même sujet, mais dans sa langue natale — quoiqu'il eût montré dans son préambule en français qu'il maîtrisait parfaitement notre langue. M. Charles Morgan apportait, en somme, une sorte de charte des libertés de l'écrivain. Il est bien certain que, au temps où nous vivons, une profession de foi aussi ferme prend une valeur réconfortante. Mais il est également manifeste que sa portée est moindre dans un pays tel que l'Angleterre, où les menaces qui pèsent dans la plus grande partie de l'Europe continentale sur la liberté de pensée sont encore pour ainsi dire inexistantes. Observons d'ailleurs que personne, même parmi les orateurs à tendance marxiste — je songe en particulier à Jean Cassou —, n'a défendu le dirigisme en littérature. Au surplus, on se rendait bien compte, en entendant la conférence du directeur du Musée d'art moderne, que celui-ci reste au fond de lui-même un individualiste impénitent et presque anarchisant, placé par un concours de circonstances tout à fait paradoxales dans un milieu où tout converge vers une dictature

étatique. Je serais d'ailleurs bien en peine de dire jusqu'à quel point M. Jean Cassou a lui-même conscience et souffre de cette contradiction.

Il est du reste apparu assez rapidement, et surtout peut-être grâce aux remarques très lucides de M. Thierry-Maulnier, que le problème le plus difficile, le plus irritant, ne porte nullement sur l'opposition qui peut exister entre un artiste nécessairement révolutionnaire et une société fatalement conservatrice. Que cette opposition ait existé dans un certain nombre de cas, d'ailleurs très différents les uns des autres et peut-être même irréductibles, nul ne songera à le contester. Mais il semble bien que cette opposition, qui d'ailleurs historiquement n'a jamais été universalisable, ait été relative à une certaine phase du développement historique, voire à une certaine société donnée. J'ai d'ailleurs personnellement insisté à maintes reprises, au cours des entretiens de Genève, sur le caractère extrêmement équivoque du terme de société, auquel il y aurait lieu bien souvent de substituer celui de public. M. Louis Hautecœur, dont les interventions ont toujours été extrêmement utiles et précises, a fortement appuyé dans le même sens. Encore faudrait-il ajouter qu'il n'y a pas le public, mais un public ou des publics. Comme l'a fait observer très opportunément M. Thierry-Maulnier, à l'heure actuelle, ce qu'on appelle la société, et qui n'est d'ailleurs pas le grand public mais qui correspond à une certaine ploutocratie financière, est disposé par principe à soutenir les artistes ou les écrivains dits révolutionnaires et se désintéresse au contraire totalement des écrivains ou des artistes académiques. Dans ces zones, c'est donc l'extrémisme ou même le scandale qui rapporte. Les raisons de ce fait paradoxal sont multiples. M. Thierry-Maulnier pense qu'une société qui se sent menacée espère par là prendre certains gages, s'assurer des sympathies ou tout au moins des indulgences chez ceux qui pourraient devenir pour elle de dangereux adversaires. Je serais tenté, pour ma part, de croire qu'il s'agit dans bien des cas d'un phénomène de masochisme social, et en particulier qu'un certain nombre de bourgeois de la jeune génération éprouvent une satisfaction en quelque sorte sadique à voir bafouer de toutes les façons les principes qu'on a, jadis cherché à leur inculquer, souvent d'ailleurs de la façon la plus maladroite, et contre lesquels ils sont au fond d'eux-mêmes littéralement retournés.

M. Thierry-Maulnier a, d'autre part, mis l'accent sur ce fait paradoxal que c'est au moment même où l'art a recueilli une part infiniment plus considérable que par le passé du patrimoine accumulé par les civilisations les plus différentes que les artistes semblent avoir été saisis d'une angoisse de plus en plus générale et de plus en plus profonde quant à la durée même de l'œuvre d'art. Ainsi a été mis en lumière un problème sans doute beaucoup plus important que celui du rapport entre l'artiste et la société, le problème des relations entre l'art et l'historicité. L'auteur de *Violence et Conscience* a marqué la préoccupation de rétablir ou de retrouver des valeurs supra-historiques, mais, dans l'entretien d'ailleurs fort intéressant qui a suivi sa conférence, il n'a pas été possible d'apercevoir exacte-

ment ce qu'étaient ces valeurs ou plutôt les assises métaphysiques sur lesquelles il entendait les faire reposer.

En réalité, c'est ce problème métaphysique qui est venu de plus en plus nettement au premier plan soit à la lumière du très bel exposé qu'a fait M. Ernest Ansermet sur la situation de l'art musical, soit, après l'intéressante conférence de M. Max-Pol Fouchet, sur la signification de l'art contemporain, soit après les importants développements que M. Adolphe Portmann, professeur à l'Université de Bâle, a consacrés aux rapports de l'art et de la vie. Il est apparu de plus en plus clairement qu'une recherche doctrinale portant sur l'essence de l'art, ou, si l'on veut, de la fonction esthétique, aurait dû précéder toutes ces discussions qui se sont souvent poursuivies dans une extrême confusion. Un assez grand nombre d'orateurs, tout au moins parmi les champions de l'art contemporain, semblaient admettre pour ainsi dire sans discussion que l'art est un mode du *connaître*, alors que d'autres, parmi lesquels je m'inscrirai sans hésitation, estiment que l'art est essentiellement un *faire*, et qu'il y a plutôt lieu de se demander sur quel mode d'expérience pré-cognitive ce *faire* peut reposer. Il aurait fallu aussi se demander jusqu'à quel point il est encore possible aujourd'hui de parler de l'*art* et non pas simplement *des arts*. Au cours de ces entretiens, il n'a pour ainsi dire pas été question d'architecture ou de sculpture; sauf dans une partie de ma propre conférence, il n'a rien été dit du théâtre, ni du roman. On a surtout parlé de peinture et de poésie, en insistant principalement sur l'articulation de ces deux arts chez les surréalistes. Mais on n'accède par là qu'à une vue tout à fait partielle et peut-être absolument trompeuse.

Enfin, si M. Thierry-Maulnier a eu le mérite de déclarer, au cours d'un entretien, que le terrain de rencontre est perdu, cette phrase étant prise dans son sens le plus général, il ne me semble pas qu'on soit arrivé, ne serait-ce que sur un plan uniquement historique, à s'expliquer comment cette perte a pu se consommer et quelle est au juste la signification spirituelle qu'il faut attacher à ce fait évidemment capital. Dans ma propre conférence, qui portait sur les conditions d'un renouveau en art, j'ai d'abord cherché à montrer l'illusion profondément pernicieuse qui dans ce domaine accompagne presque toujours la recherche de la nouveauté pour elle-même, surtout lorsqu'elle est considérée du point de vue des non-créateurs, disons des bénéficiaires. Mais, après tout, le créateur lui-même participe au monde des non-créateurs, au monde des bénéficiaires, et il risque par conséquent d'être à son tour infecté par cette illusion elle-même, il risque de méconnaître l'opposition qu'il ne faut pas se lasser de maintenir entre ce qui est *original* et ce qui est *originel*. J'ai, d'autre part, posé en principe que le discrédit, d'ailleurs inévitable et même si l'on veut justifié, qui s'attache aujourd'hui à l'idée d'un art populaire, d'une littérature populaire est au fond lié à une situation essentiellement malsaine. Un lien rompu doit être à tout prix recréé, mais, pour ma part, je suis convaincu qu'il ne peut pas l'être au niveau des masses. Il n'y a pas, il ne peut pas, il ne doit pas y avoir d'art pour les masses, car l'état de masse est un état

déchu. Ici comme ailleurs — et sur ce point je suis heureux de m'accorder avec M. Herbert Read qui a parlé exactement dans le même sens — il faut reconstituer de petites communautés réelles et vivantes, des sociétés libres et intimes, et qui, ajouterai-je, ne doivent à aucun prix être des chapelles, mais doivent au contraire être ouvertes les unes aux autres. Cette circulation, cette respiration doivent être ménagées à tout prix; les conditions de l'art et celles de la vie ne sont pas au fond réellement différentes, quoi qu'ait pu faire penser un hermétisme dont les responsabilités dans l'état de choses actuel sont certainement très lourdes. M. Max-Pol Fouchet, exaltant dans sa conférence un prométhéisme d'origine selon lui blakien, et dont André Breton paraît être pour lui actuellement le représentant le plus authentique, n'a pas dissimulé son embarras — et je lui ai su, pour ma part, un gré très vif de cette sincérité — lorsque je lui ai fait observer que l'inspiration libératrice sur laquelle repose, semble-t-il, son plus grand espoir, s'exerce dans les conditions « cellulaires », et qu'un prométhéisme digne de ce nom ne peut au contraire être pensé que sur des bases infiniment plus larges, par conséquent méta-cellulaires.

Quelles que soient les apories auxquelles nous nous sommes si souvent heurtés, je ne pense pas du tout, pour ma part, que ces entretiens aient été vains; ils ont permis à tout le monde de mieux voir comment ils devraient être repris, et ils nous ont en même temps fourni l'occasion d'apprécier la pénétration, la lucidité d'un certain nombre de jeunes critiques, au premier rang desquels je mettrais volontiers M. Marcel Raymond, qui a trop peu parlé, M. Gaëtan Picon, dont les interventions ont été remarquables, et aussi le jeune directeur de la revue allemande *Merkur*.

Les Éditions de la Baconnière publieront prochainement les conférences et l'essentiel des interventions. Il sera possible à cette occasion de revenir plus longuement sur ces intéressants débats.

GABRIEL MARCEL.

L'ABDICATION DES PHILOSOPHES

Au sujet du X[e] Congrès International de Philosophie

Vers la fin de cette grande rencontre, quelques participants, qui avaient à rendre compte de leur voyage dans des revues ou des journaux, se réunirent dans une des salles de la vieille Université amstellodamoise. Notre projet paraissait modeste : échanger rapidement des informations, en renonçant à tout débat et à tout jugement de valeur. En fait, plus de deux heures se passèrent à faire défiler, sous la présidence très « efficiente » du P. Bochensky, quelque trois cents communications réparties en vingt et une sections, sans que nous ayons su renoncer à de rapides appréciations dialoguées.

Et debout, sur le pas de la porte, nous tirâmes quelques conclusions que je voudrais placer en tête de ces notes. 1° Sur le terrain des idées, la simple information compréhensive, distincte de toute critique, est plus difficile mais aussi plus nécessaire que partout ailleurs; 2° Pour y parvenir, il ne suffit pas de voir : il faut savoir. Si, dès le début du Congrès, nous avions mieux connu ses membres, tant français qu'étrangers, nous aurions, dans la foule des communications et des conversations, choisi autrement, jugé différemment; 3° L'effort d'observation objective et d'interprétation prudente ne saurait qu'ajourner et non annuler notre devoir de critique. Aussi nous proposons-nous de dissocier ces trois tâches dans notre « relation » et surtout de n'en négliger aucune.

*
* *

La difficulté de s'orienter dans un Congrès international de philosophie doit toujours être assez grande pour un novice. Mais, cette fois, les habitués eux-mêmes manifestèrent quelque embarras. Plus d'un penseur de grand nom apparut comme perdu dans l'animation des couloirs, ne sachant visiblement ni comment ni avec qui communiquer.

C'est que le choix de la Hollande comme lieu du dixième Congrès international fut fait à Paris, lors du Congrès « Descartes », en 1937. Depuis, se sont écoulées, non pas quatre, mais onze années. Or, en 1948, beaucoup de participants d'alors manquent à l'appel. Celui-là

même qui devait présider à nos travaux, le philosophe hollandais Leo Polak, a disparu dans un camp de concentration. Par ailleurs, des jeunes ou des hommes, occupés auparavant à d'autres tâches, se sont engagés depuis dans la recherche philosophique. On ne les a pas vus « venir » et on s'étonne aujourd'hui de ne pas les connaître.

Nous en étions ainsi réduits à suivre l'appel de quelques noms célèbres ou de nous en tenir aux renseignements fournis par la dénomination d'une section ou le titre d'une communication. Rares furent sans doute les membres studieux qui avaient lu d'avance le résumé imprimé de toutes les communications, surtout de celles annoncées par des inconnus nés d'hier à la philosophie. La chose n'était simple que pour les séances plénières du matin où il ne se présentait pas de choix.

Parlons cependant d'abord des « sections ». Siégeant jusqu'à onze à la fois, elles ont en effet accompli le plus grand travail. Mais de l'une à l'autre et souvent dans la même section d'un jour à l'autre, l'atmosphère était si différente que ces seules variations pourraient déjà renseigner utilement sur le climat tant des milieux philosophiques que de notre époque. Certaines, telle la section de sociologie, menaient ainsi une existence bien effacée avec son auditoire d'une trentaine de personnes, alors que d'autres, comme les sections réservées à la théorie des valeurs et à l'éthique, débordaient presque les murs de leurs salles.

Toutefois, les deux sections auxquelles on aurait, d'après le programme, attribué volontiers le rôle de vedettes : les « Entretiens de l'Unesco » et les travaux consacrés au thème central du Congrès : « Homme, humanité et humanisme », n'ont pas toujours tenu la première place. Ce n'est guère anticiper sur notre partie critique que de constater qu'il n'y a eu ni de véritables « entretiens » à l'Unesco, ni non plus un effort commun de recherche autour du thème central. Ce fut sans doute dans les sections les plus proches de la science que l'on travaillait de la façon la plus stable en équipe : aux sections de logistique et de philosophie mathématique. (Indice marquant de l'efficacité de leurs discussions : la rapide élimination des indésirables non-initiés.) A un degré moindre, on peut en dire autant de réunions consacrées à la philosophie de la nature et aux diverses parties de l'histoire de la philosophie. La section de métaphysique, en revanche, fut une entreprise surtout ecclésiastique, travaillant pour une nombreuse clientèle.

Si on met encore à part la section de philosophie du droit où la présence de certains penseurs français, tels que M. Madinier et M. Husson, avait établi une stabilité productive, il faut dire de l'ensemble des autres groupes qu'ils n'existaient qu'en fonction des différents orateurs qui, par leur nom et parfois le choix de leur sujet, surent retenir autour d'eux une partie notable des congressistes. Qu'il en ait été ainsi pour M. Gonseth, lord Russell, lord Samuel, le Pandit Nehru (cousin du premier ministre) n'étonnera personne. Mais les penseurs de langue française, tels MM. Dupréel, Berger, Jankélévitch, Nédoncelle, Forest, Polin, Guitton, firent eux aussi salle pleine sans, par ailleurs, jamais décevoir. Les uns et les autres ont-ils surpris,

remué, transformé la réflexion de leurs auditeurs ? C'est une autre question sur laquelle nous reviendrons.

On attendait d'ailleurs (bien à tort) les exposés décisifs non pas dans les sections, mais au cours des séances plénières qui, le matin, dans la solennité « sonorisée » de l' « aula » réunissaient l'ensemble des congressistes Nous y écoutions le premier jour le *Concerto* en *ré* mineur de Bach dirigé par Mengelberg, au cours duquel le président du Congrès, M. Pos, s'employa à caser, entre les trois « mouvements » du développement musical, les deux parties de son discours inaugural. Au nom des congressistes et en tant que délégué de la Sorbonne et de l'Institut de France, M. Le Senne lui répondit. Une semaine plus tard, le discours de clôture, d'une musicalité plus moderne, tendait à harmoniser certaines dissonances dont, en particulier, une déclaration de la délégation italienne qui, en désaccord avec la présidence, avait décidé de se retirer.

Entre ces deux séances d'apparat, la grande salle fut le lieu d'un certain nombre de communications d'une heure qui presque toutes ont attiré un auditoire nombreux. Mais ce qui, dans leur succession, frappait, ce n'était pas tant la variété des personnalités qu'un certain équilibre des tendances, voulu sans doute par les organisateurs. Le plus clair du temps disponible avait été ainsi partagé presque à égalité entre les tenants du marxisme, de la pensée d'inspiration chrétienne, et du « rationalisme scientifique ». Une communication à la fois toute personnelle et simplement humaine comme celle de M. Raymond Bayer prit une valeur d'exception.

Mais il convient de parler ici d'une façon plus générale des courants de pensée anciens et surtout nouveaux dont on attendait la manifestation au Congrès. Si, exceptionnellement, on veut mettre sur le même plan toutes sortes d'écoles constituées, il faudrait, à côté de nombreuses communications d'inspiration chrétienne, noter le rôle important des marxistes tels qu'Antonio Banfi, de Milan (autrefois existentialiste), MM. Kolman et Rieger, de Prague, le grand intérêt suscité par la pensée hindoue, enfin la forte présence de l' « école dialectique » formée autour de M. Gonseth. La communication d'un penseur se rattachant à cette école, M. Bernays, de Zürich, a été parmi les mieux appréciées du Congrès.

Pourtant, s'il m'était permis de paraphraser un remarquable exposé de Mlle Vial, je dirais qu'il y a des absences plus fortement ressenties que les présences. C'était le cas du courant existentialiste. Un assez grand nombre de communications furent, il est vrai, consacrées à des thèmes existentiels. Et, en cette matière, l'exceptionnelle compétence de M. de Walhaens s'est constamment affirmée. Mais des grands chefs de file de l'existentialisme, aucun ne parut, et aucune des séances plénières ne fut l'expression de ce courant contemporain. De son côté (mais pour des raisons sans doutes différentes), le pragmatisme anglo-saxon, hormis un message du vénérable Dewey, n'a pas joué un rôle prépondérant.

La place ainsi laissée vacante par les philosophies consacrées a-t-elle été occupée par des courants authentiquement neufs et des perspectives inédites ? On ne pouvait que difficilement s'en rendre compte.

Le renouvellement de la philosophie doit, semble-t-il, s'opérer d'une part en fonction d'une situation humaine transformée par l'histoire et le travail humain, d'autre part grâce à l'intervention de personnalités jeunes. Or, les changements historiques, scientifiques et technique de ces derniers temps n'ont tenu qu'une place modeste dans le travail proprement philosophique du congrès. Et, par esprit de sérieux sans doute, les jeunes philosophes n'ont entrepris rien de spectaculaire qui aurait rendu détectable leur rayonnement.

*
* *

Cette simple relation a déjà sans doute rendu sensible au lecteur la proximité d'un jugement de valeur. Il faut cependant faire, avant la critique des faits, la critique de l'attente.

L'espérance d'assister à des événements intellectuels paraissait, il est vrai, parfaitement fondée. A un congrès international de philosophie, les grands penseurs contemporains s'attaquent ensemble aux grands problèmes. Ne doit-il pas en résulter des conclusions décisives ? Ou du moins une manifestation synthétique de la philosophie actuelle, permettant d'anticiper sur ce que sera la philosophie de demain ?

A la réalisation de tels espoirs s'opposent déjà des obstacles techniques qui sont pourtant les moins graves. Il n'est certes pas facile d'atteindre et de réunir les philosophes des cinq continents. Mais les vraies difficultés ne se manifestent qu'au moment même de leur rencontre. C'est alors qu'on s'aperçoit qu'il y a une sorte d'hiatus métaphysique entre l'esprit philosophique et les exigences d'un Congrès.

D'abord, au point de vue psychologique et sociologique. Les philosophes ne sont guère faits pour vivre et travailler en commun, ne serait-ce que pour la durée d'une semaine. En suivant l'exposé de leurs thèses, leurs interventions dans les débats et leurs efforts de prise de contact, l'observateur attentif pouvait entreprendre toute une étude des phénomènes de désadaptation. Mille petits signes rendaient tangible l'immense difficulté, l'improbabilité de principe qui empêche l'expérience du penseur de s'exprimer dans une communication orale destinée à ses pairs, et d'être effectivement reçue par eux. On rencontre certes dans les Congrès d'excellents pédagogues, de brillants conférenciers et d'aimables causeurs. Mais ces dons ne se manifestent pas souvent en fonction des qualités philosophiques. Et lorsque certains s'efforcent de les acquérir, il en résulte une conduite artificielle qui masque et déforme leur personnalité au lieu de la rendre accessible.

Aussi les participants à de telles rencontres se sentent-ils peu à peu envahis par un sentiment d'absurdité et de malaise. Après tant de formules inadéquates, de malentendus gratuits et de dialogues « joués », on n'est pas arrivé à dialoguer avec la pensée des autres ni même à monologuer sur la sienne propre. On éprouve au contraire le risque de perdre contact avec soi-même et avec l'authenticité des problèmes. Or, dans cet échec, la maladresse, la susceptibilité ou la

déformation professionnelle n'ont qu'une part très faible. La nature même des problèmes enferme les chercheurs dans une solitude qui certes ne constitue pas un isolement définitif mais impose des conditions particulières de communication.

Là réside la signification non seulement philosophique, mais sociale et humaine de l'inévitable insuffisance des Congrès de philosophie. Elle exprime la tragique incompatibilité entre les vérités de l'esprit et leur mise en valeur, leur prise en charge par une pluralité d'hommes. En matière de technique et de science, on peut voir, faire voir, discuter et collaborer. Mais, dès qu'on pénètre sur le terrain des réalités humaines et spirituelles, tous les « passages » menant du réel à l'expérience, de l'expérience à la conscience, de là à l'expression, à la communication et à l'application, paraissent incertains, utopiques, inconciliables. En cela même qu'elles sont incapables de nous informer valablement sur l'état de la pensée contemporaine, des rencontres comme celle d'Amsterdam nous font donc connaître un aspect fondamental de la condition humaine.

*
**

Après une aussi radicale critique des espoirs, il ne semble plus rester de place pour un jugement sur les réalisations. Cependant, si, en tant que communauté, les philosophes réunis à Amsterdam ne pouvaient espérer de grandes réussites, en tant que penseurs indépendants, leur devoir n'en était pas moins d'entreprendre et de persévérer. Or, ils se sont au contraire dérobés en grande majorité à toute question inquiétante. Ce fut, s'il est permis d'employer une expression qui se « dessine » très mal, le « Congrès des positions acquises ». Chrétiens et athéistes, idéalistes et marxistes, scientifiques et métaphysiciens confrontaient leurs manuels d'apologétique, le plus souvent d'après les éditions assez anciennes.

Toutefois, sous des apparences de discussion et souvent de dispute, se manifestait une remarquable unité de comportement : tout contact avec les incertitudes philosophiques de l'heure a été efficacement évité. On aurait tort, cependant, d'attribuer ce refus à un traditionalisme intellectuel (qui, à notre sens, aurait ses excuses et même ses raisons). Les « aphasies amstellodamoises » dénotent au contraire une appartenance intime à notre époque et une saisie exacte de ses aspirations. Il n'est plus de philosophe en effet qui ne le sente : que nos tourments soient exprimés par la pensée et la littérature existentielles ou par les tensions internes du marxisme ou simplement par l'état présent de la science, de la technique et de la vie sociale, ils font naître en nous un seul et même besoin impérieux : celui de nous interroger sur nous-mêmes, sur l'authenticité et les caractères spécifiques de la liberté humaine. Cependant, éprouver un besoin ne signifie pas encore l'accepter. Et, ici, toute une éducation s'oppose à une telle reconnaissance. La philosophie d'hier, qu'elle fût métaphysique ou scientiste, idéaliste ou marxiste, n'a pas connu de plus grand souci, ni de meilleur succès que l'abandon, la mise à l'index de cette dan-

gereuse prétention d'identifier l'homme. Que faire donc aujourd'hui, alors qu'en fonction même du devenir scientifique et social, elle est devenue irrécusable, à tel point que seule la rupture avec notre époque et le renoncement à la recherche puissent nous y soustraire ?

De cette alternative (ou plus exactement de sa solution négative) le dixième Congrès international fut la vivante illustration. Et c'est la plus grave critique qu'on doit lui faire. Avec une unanimité que seule la participation inconsciente à un « complexe » collectif peut expliquer, les penseurs réunis à Amsterdam ont su accueillir toutes les doctrines, entrer dans tous les débats, sans pour cela prendre contact avec leurs incertitudes vécues. Cette « phobie » donne leur dénominateur commun aux discussions acerbes autour d'un marxisme « officiellement » représenté, mais en retard de trente ans sur l'état actuel de cette doctrine; aux études d'exégèse sur un existentialisme considéré comme déjà historique en l'absence de ses meilleurs représentants contemporains; et aussi à bon nombre de communications d'inspiration chrétienne qui tenaient du sermon bien plus que de la recherche.

La ligne de démarcation ainsi tracée et respectée isole le domaine des problèmes actuellement sentis comme décisifs. Or, ce n'est qu'à partir de ce qui, dans leur époque, émeut et inquiète les penseurs et tous les hommes lucides, que l'histoire des idées et l'ensemble de la philosophie deviennent accessibles.

Pas plus qu'aux précédents Congrès, on ne pouvait demander raisonnablement à celui d'Amsterdam de refléter ou de développer par l'ensemble de ses travaux l'état actuel des questions philosophiques. Mais que, par la somme de ses abstentions, il y soit tout de même parvenu, voilà ce qu'on ne saurait lui pardonner.

GEORGES HAHN.

THEATRE

Il faut remercier la troupe du Théâtre de Lausanne d'avoir donné au Théâtre Marigny cet *Othello* que nous avons si rarement l'occasion de voir à la scène. Reconnaissons aussi le soin avec lequel le spectacle a été présenté. Enfin, il était bon que Paris connaisse M. Léopold Biberti, que M. Aimé Clariond appelle « le dernier tragédien vivant ». Sans aucun doute, M. Biberti est un tragédien, mais un tragédien qui s'est trompé. Son *Othello* n'a rien du guerrier qui tombe si facilement dans les pièges de Iago, justement parce qu'il est un honnête militaire, au cœur simple, à l'intelligence candide. Dans sa tunique blanche flottante, M. Biberti nous présente un Oriental serpentin, dévoré de complexes, avec une gesticulation de prestidigitateur. Beaucoup plus justes sont le Iago de M. Clariond et la Desdémone d'Eléonore Hirt.

La Comédie infernale n'est pas la comédie endiablée que nous attendions de l'auteur de *La Comédie du Bonheur*. M. Nicolas Evreinoff est un auteur et metteur en scène qui a des idées. Dante et Virgile se retrouvent sur la scène du Casino Montparnasse pour visiter le nouvel enfer que représentent « les paradis artificiels des modernes », un enfer sans grandeur diabolique, sans damnés de haut style. De là la possibilité d'unir à des sketches de comédie ces divertissements de music-hall qui pourraient remplacer les ballets et parades de farce. Remarquons aussi une situation originale : le dernier acte se joue entre deux morceaux de poumon, au-dessous du cœur, le fond de la scène étant occupé par un fragment illuminé de la colonne vertébrale : là, le moi raisonnable et le moi affectif engagent une lutte à mort, jusqu'à cette mort qui va libérer le moi subconscient, la partie éternelle de l'homme. Il vaut mieux ne pas encourager ce genre de matérialisation, du moins faut-il avouer qu'elle produit un certain effet.

Ceci dit, M. Evreinoff s'est d'abord trompé de sujet : la satire porte non sur le temps présent, mais sur l'homme de demain. Or, il semble que l'enfer du monde actuel eût été bien plus émouvant que celui où la fécondation artificielle doit instaurer la tyrannie féminine. En outre, ce genre de comédie exige un esprit de finesse qui se manifeste non seulement dans l'invention des situations, mais dans la rapidité du trait : là où il faudrait indiquer, effleurer, *La Comédie infernale* appuie, grossit, insiste. Nous sommes trop souvent loin de cette *Comédie du Bonheur*, si drôle et si légère.

La Comédie-Française reprend *La Reine morte*, salle du Luxembourg. Devant cette œuvre admirable, il faut ou écrire plusieurs pages, ou dire : allez voir et revoir.

HENRI GOUHIER.

LA PERSECUTION RELIGIEUSE AU CINEMA

The Fugitive (Dieu est mort!)

Le cinéma mexicain a été révélé en France par *Maria Candelaria*, présenté au Festival de Cannes en 1946. L'extraordinaire qualité de la photographie de Gabriel Figueroa avait suscité une admiration qui ne s'est pas démentie, puisque ce grand opérateur a enlevé depuis cinq Grands Prix dans les Festivals internationaux. *Maria Candelaria* était un film typiquement mexicain par son cadre, son interprétation et son sujet. Il nous révélait l'étonnant exotisme des paysages de marais et de rivières et le style original des monuments mexicains. Il se déroulait dans un village de paysans indiens aux prises avec les commerçants qui les exploitent. *Enamorada*, le second film mexicain qui ait été présenté en France, faisait appel à un autre aspect de la tradition mexicaine. Il tirait son sujet d'un épisode de la révolution de 1934 qui a bouleversé le Mexique et dont le caractère social semble avoir été dominé par l'importance de la question religieuse.

C'est au Mexique que le réalisateur soviétique Eisenstein avait entrepris un immense film pour lequel il tourna soixante mille mètres de pellicule (un film ordinaire en compte deux à trois mille), sans que jamais le film ait été présenté dans son ensemble. Les extraits qu'on a pu en voir (*Tonnerre sur le Mexique*) étaient étonnants par leurs qualités plastiques, comme le furent ensuite les films mexicains que nous avons cités.

Comme Eisenstein, le réalisateur américain John Ford a été tenté par les possibilités étonnantes qu'offre le Mexique. C'est là qu'il a tourné *The Fugitive* (Dieu est mort !). Comme si le Mexique même imposait un certain style, ce film n'est en rien américain. Il n'est pas sans parenté formelle avec la réalisation d'Eisenstein et étonne par sa ressemblance avec les films proprement mexicains. Cette parenté est due sans doute à la collaboration de Ford avec l'opérateur mexicain Figueroa, à la distribution en majeure partie mexicaine et à l'analogie du cadre. Mais ce n'est pas par hasard que Ford ou Eisenstein sont allés tourner au Mexique; leurs œuvres réalisées dans leurs pays montrent une tendance à l'esthétisme, à l'expressionnisme des images (très sensibles dans *Le Long Voyage* et *Les Raisins de la Colère*, de Ford, et plus encore dans *Ivan le Terrible*, d'Eisenstein), qui pouvait se réaliser pleinement au Mexique grâce à la lumière extraordinairement propice au cinéma et à la beauté plastique des visages et des costumes indiens. Dans les films proprement mexicains, *Enamorada* et surtout *Maria Candelaria*, la construction et la réalisation du film n'étaient pas au niveau de la valeur artistique des images. Dans *The Fugitive*, la maîtrise de Ford dans la mise en scène se conjugue avec celle de Figueroa dans la photographie, pour donner un film dont la réussite formelle est totale.

C'est pour son sujet que ce film a obtenu cette année, au Festival de Venise, le Prix de l'Organisation catholique internationale du cinéma. André Bazin avait écrit ici même son indignation devant ce jugement. Sans doute la question préalable de l'adaptation doit être posée et l'on doit convenir que le roman de Graham Greene *La Puissance et la Gloire* a été édulcoré par des mains trop bien intention-

nées. Il eût été difficile de montrer à l'écran ce prêtre ivrogne à qui sa maîtresse a donné un enfant. Il eût été plus difficile encore de faire comprendre qu'il était resté sincère malgré sa faiblesse et que la marque du sacrement reçu le rendait malgré tout fidèle au devoir d'administrer les sacrements. Mais essayons de juger ce film comme le fera la masse des spectateurs, sans référence au roman.

Malgré une clause de style où l'on nous annonce au début du film que l'action se situe dans un pays imaginaire, nous sommes pourtant bien au Mexique. Le cadre s'impose avec tous ses caractères originaux. L'interprétation et la figuration sont mexicaines et même indiennes. Nous retrouvons Pedro Armantariz et Dolores del Rio, les interprètes de *Maria Candelaria*, le premier dans le rôle de l'officier révolutionnaire, Dolores dans celui d'une femme du peuple, patronne d'auberge de village restée croyante. Le rôle du prêtre est tenu par Fonda, un des interprètes américains que préfère Ford et qu'il avait déjà mis en valeur dans *Les Raisins de la Colère*. Entre ces trois personnages, l'action est très schématisée : le révolutionnaire persécuteur, le prêtre persécuté et la femme du peuple, qui a aimé jadis le révolutionnaire et qui aujourd'hui protège le prêtre. Ces interprètes sont excellents. En ce qui concerne Pedro Armantariz, on est seulement gêné par le souvenir du film *Enamorada*. Il y jouait le même rôle d'officier révolutionnaire, avec plus de fougue, semble-t-il. Comme les deux films ont été tournés dans la même ville, qu'on retrouve la même place à arcades et la même cour de prison, et comme l'atmosphère de pronunciamento est aussi la même, on se prend souvent à attendre l'apparition de Maria Felix, l'aristocrate qu'aimait Armantariz dans *Enamorada*, et à croire que ce révolutionnaire est un ancien séminariste qui a mal tourné, comme le héros d'*Enamorada*.

Le prêtre de *The Fugitive* n'est pas un héros. C'est même le contraire d'un héros. Il se trouve être le dernier prêtre qui ait survécu aux persécutions. Terrorisé et traqué, il revient pourtant à son église de village abandonnée et, pendant la nuit, il y baptise les enfants. C'est l'occasion, pour le réalisateur et l'opérateur, de nous présenter une procession nocturne à la lumière des cierges de tous les paroissiens qui montent à l'église à l'appel de la cloche. Le lendemain, quand arrive la troupe, on emmène un otage sans que le prêtre se dénonce. Il s'enfuit à nouveau pour tenter de s'embarquer pour l'étranger. Il est déjà sur le bateau quand un enfant à qui il a fait faire sa première communion le supplie de venir assister sa mère mourante. Il revient malgré sa terreur. Au chevet de la mourante, on le supplie de dire la messe. Il n'a pas de vin et part dans la nuit pour tenter d'en acheter « au marché noir », car le vin et l'alcool sont interdits par le gouvernement révolutionnaire. L'hôtelier louche qui lui en procure le fait boire, et quand il sort, ivre et une bouteille d'alcool à la main, la police l'arrête pour usage de l'alcool. Il sera relâché par le gouverneur de la prison qui protège l'hôtelier. A nouveau en fuite, il est caché par la femme dont il a baptisé l'enfant; elle amuse les soldats dans l'auberge pour protéger sa fuite. Il finit par passer la frontière. Mais là, pour la troisième fois, il suivra l'appel de son ministère, un dénonciateur écœurant qu'il sait pourtant prêt à le livrer pour toucher la prime promise arrive à le convaincre qu'un homme se meurt près de la frontière, blessé par la police, et réclame un prêtre. Ce n'était qu'une ruse pour le livrer : la police arrête le *fugitif*, qui sera ramené à la prison, condamné à

mort et fusillé. La dernière image du film nous montre une assemblée priant dans une grange, dont un personnage inconnu ouvre la porte en disant : « Je suis votre nouveau prêtre. »

Si le rôle du prêtre dans *The Fugitive* a été un peu modifié dans le sens édifiant, il n'en reste pas moins qu'on n'en a pas fait un être héroïque; il reste lâche et faible; il apparaît même que s'il reste ce dernier prêtre, c'est parce qu'il a été le plus faible devant la peur. L'opposition subsiste entre la faiblesse de l'homme et le caractère sacré de sa mission. Cet homme sans énergie qui ne veut pas mourir et qui fuit ne peut rester sourd à l'appel de son devoir de prêtre et, malgré son indignité, il sera, en toute humilité, un martyr de sa foi. Dans cette opposition réside sans doute tout l'intérêt humain du film et toute sa signification religieuse.

Il n'en reste pas moins que nous ne sommes jamais profondément émus ni vraiment convaincus. L'extrême beauté des images, leur esthétique et souvent leur symbolisme (l'ombre du prêtre, les bras écartés pour ouvrir la porte de son église, qui dessine sur le sol une immense croix, etc.) empêche de croire à l'histoire, de s'y sentir mêlé. C'est le défaut des images trop bien faites : nous les admirons sans y croire.

D'autre part, la fureur antireligieuse des révolutionnaires est donnée comme un fait. Le mélange d'antireligion et d'anticléricalisme, qui est propre à chaque persécution, les justifications politiques d'une haine de principe contre la religion, les raisons profondes et les prétextes de la chasse au prêtre, autant de problèmes qu'évite soigneusement le film. *Enamorada*, sur ce point, était plus riche, et nous comprenions la psychologie de l'officier révolutionnaire. Ici, nous ne croyons guère à ces personnages tout d'une pièce, personnifications abstraites de l'antireligion. Au drame qui partage le prêtre et l'homme devrait répondre celui qui partage le révolutionnaire et l'homme, le politicien et le théoricien. *Le Fugitif* semble sans cesse aux prises avec un adversaire qui reste abstrait malgré la violence de ses actes. La persécution religieuse est toujours un fait beaucoup plus compliqué, et toujours l'objet de cas de conscience et de divisions chez les persécutés (fidélité à César et fidélité au Christ chez les premiers chrétiens, prêtres jureurs et non-jureurs sous la Révolution). Faute de ces nuances, on n'arrive pas à croire à la réalité de cette histoire.

On a voulu construire tout un film sur un problème exclusivement religieux. Les ressorts de l'action sont purement religieux : devoir pour le prêtre de donner aux fidèles les sacrements, baptême, derniers sacrements ou confession, ou de dire la messe. Mais en édulcorant l'opposition en l'homme et le prêtre, on a schématisé ce personnage central et empêché qu'il puisse à lui seul retenir l'intérêt par son drame intérieur. Comme, d'autre part, ce contexte social et politique qui aurait daté et situé le film a été volontairement schématisé lui aussi, le drame extérieur n'est pas plus convaincant que le drame intérieur. On reste ainsi à mi-chemin entre la peinture d'un caractère et le récit d'une action, et l'ensemble laisse une impression d'irréalité que souligne encore l'esthétisme de la photographie.

Fait d'images admirables, remarquablement interprété, réalisé par un des plus grands metteurs en scène du monde, il manque à ce film pour être un chef-d'œuvre le ton d'histoire vécue, le caractère insolite du vrai qui emporte la créance.

J.-P. CHARTIER.

PERSPECTIVES SUR LE MOUVEMENT LITTERAIRE

Tout bien pesé, le premier mouvement est le bon : celui qui pousse l'enfant à dévorer un livre pour l'histoire qu'il raconte, plutôt qu'à dévisser avec une haute considération les ressorts du chef-d'œuvre que ce même livre est peut-être. Lui, le plus naïf des lecteurs, indique aux plus savants la vraie voie. Car, avant d'être style, images, idées, tout livre, pour son auteur, est une aventure. Un livre, c'est la trace imprimée sur le sable des mots, des pas d'un homme qui cherche. Savoir lire, c'est d'abord suivre cette aventure. Le progrès véritable dans la lecture consiste à savoir la suivre de plus en plus lucidement.

Le Robinson du Rhône.

La première joie que nous offre *Malicroix* (Gallimard), le nouveau roman d'Henri Bosco, c'est d'abord d'être une magnifique aventure. Celle d'un homme qu'un étrange caprice contraint à vivre trois mois dans une île déserte au milieu du Rhône. J'avoue avoir lu en hâte les premières pages du récit, emporté par l'irrésistible attraction qui émane des grandes pages centrales où monte vague par vague l'image merveilleuse de cette singulière thébaïde. Sans cesse, autour de l'homme bouleversé, retentissent les chants fascinants du fleuve, des arbres, de la neige, du vent, de la pluie et des astres. Il s'en faut de beaucoup qu'il s'agisse de simples descriptions. Certes, ce sont d'abord de puissantes évocations où l'on retrouve, comme si elles étaient toutes fraîches, les sensations que nous avons connues lors des errances nocturnes ou près des âtres paysans.

Mais sans cesse la suite des images est conduite par le fil d'un mouvement plus subtil, le progrès de l'intime envoûtement de l'âme humaine par la nature. L'on peut alors relire une seconde fois le récit, et, sous l'affabulation d'un secret particulier au héros du roman, retrouver le secret de tout homme qui vit : le sentiment que la nature n'est pas seulement un décor et une matière première, mais surtout une présence vivante. Elle ne nous paraît muette que parce que nous ne savons plus déchiffrer son langage.

Mais seul avec elle, dans un silencieux colloque, le héros retrouve cette présence. Et c'est le plus intime bonheur de cette longue évocation de l'île solitaire. Ici, l'intelligence cesse ce travail de termite où elle prétend opérer l'impossible divorce de l'en-soi et du pour-soi pour redevenir un lien lumineux, un chant de joie, à travers l'angoisse, une redécouverte de l'art poétique de l'univers créé.

Sur les ponts-levis de l'enfance.

C'est presque aux antipodes de ce monde aérien et venteux que nous emmène Michel Leiris, lorsqu'il nous propose sous le titre énig-

matique de *Biffures* (Gallimard) un très labyrinthique voyage dans les greniers légendaires de l'enfance.

Le charme en est très secret. Rares sont les grandes descriptions continues d'un même *paysage* de jeunesse. Ce n'est pas ce qu'on appelle ordinairement un livre de souvenirs, ni un panorama aisé d'une enfance tout entière remémorée. Les premières lignes apparaissent tout de suite comme hérissées de parenthèses disposées en chicanes. Celui qui penserait entrer de plain-pied, découvrir d'un seul coup d'œil la forêt du monde enfantin serait déçu. Et pourtant, c'est pour cela même que le plus vif désir d'y pénétrer se trouve réalisé. Les entrelacs indéfinis de la narration nous ont introduits, sans que nous comprenions comment, à l'intérieur même de la forêt, dans le dédale de ses sentiers les plus secrets.

Murés que nous sommes par le temps passé et la claire raison, il nous semble que le monde de notre enfance est irrévocablement éloigné de nous. Tout au plus pouvons-nous par de vagues rêveries purement subjectives en retrouver l'atmosphère ou au contraire en reconstituer le décor exact, mais froid, à l'aide de la maison et des meubles qui peut-être nous en sont restés. Mais de l'un à l'autre, la vie ne circule plus.

C'est à partir de là que se mesure le sortilège poétique de *Biffures*. Jamais le décor n'est peint pour lui-même, jamais il n'a cette objectivité massive qu'il possède chez Balzac, par exemple; jamais non plus l'on ne sombre dans les vagues brouillards de l'introspection. Les descriptions sont d'une étonnante précision, elles s'engagent hardiment dans la minutie la plus scrupuleuse. Mais, en même temps, l'*aura* des époques de la « genèse » personnelle et juvénile, qui les nimbe, loin de s'évanouir, ne cesse de rayonner avec plus de force. L'intime familiarité de l'enfant avec les objets qui formait son univers nous est rendue jusqu'à la revivre.

Comme Ali-Baba, le poète a trouvé le *Sésame, ouvre-toi* de la caverne aux trésors. Car ce sont les mots eux-mêmes, à condition d'être suivis, dans le sens de l'amont, vers l'enfance où se trouve leur source, et non plus vers l'aval de la raisonnante maturité, qui forment les ponts-levis par où l'on peut redécouvrir les chemins d'enfance.

Faisant rouler les mots comme on culbute sur la table de vieux dés dont on avait pris l'habitude de ne plus jouer, mais de considérer une seule face qui demeurait supérieure, Leiris semble s'en amuser à cœur joie, mais tout gratuitement, jusqu'au moment où l'on comprend qu'en faisant réapparaître au jour leur face obscure et verdie, il réanime en même temps les anciens jeux d'enfance.

C'est dans ce jeu que réside la source des pouvoirs de la poésie et même plus généralement de ce pouvoir des mots qui nous dupe d'autant plus que nous refusons d'en admettre l'existence.

Il y aurait à faire, dans ce pays énigmatique découvert par Leiris et qui se situe aux confins des contrées explorées par Roussel et Breton, l'arbre généalogique des mots conducteurs et l'atlas des objets, depuis les fenêtres, l'alphabet, l'histoire sainte, les crayons, le phonographe, la machine à vapeur, les fourmis, le cirque, la photographie, et jusqu'aux carrières et au verglas, l'atlas de cette véritable géographie d'une enfance.

La fête impossible.

On trouvera aussi tout au long de ce livre une lancinante interrogation. Si profonde que soit la plongée du poète dans le monde

révolu de l'enfance, il lui est impossible d'en réanimer le bonheur et la force de vie tendue vers l'infini. Les vieilles dentelles sont là, mais elles sont fanées. L'ossuaire du passé demeure ossuaire, le souffle prodigieux dont parle Ezéchiel n'a pas encore soufflé. Bien plus, dans la perspective de l'auteur, l'antique espérance est morte, l'histoire sainte a rejoint les contes de fées dans le vague *Il était une fois*. Le *En ce temps-là*, qui marque inébranlablement les dates centrales à partir desquelles s'opère le comput de toute histoire humaine, s'est évaporé dans le brouillard.

Dans cette vision du monde où tout se défait, descend vers le néant, la pierre angulaire ayant disparu, le sentiment de la fête devient à la fois invincible nostalgie et impossible désir. Il faut lire là-dessus les pages qui évoquent le dimanche non plus comme relais de force et joyeuse anticipation d'un monde futur, mais comme ennui, parenthèse, simple anticipation de la *retraite*, de la mort et du néant.

Polyphonie verbale.

La singulière exploration poursuivie dans la forêt des mots par Michel Leiris nous montre en tout cas une fois de plus que les mots n'ont pas seulement fonction rationnelle et utilitaire. La façon dont nous les avons peu à peu compris ou même mal interprétés, la manière dont ils furent liés à tels objets, telles circonstances, tels états les a chargés d'une infinité d'allusions et d'associations de sentiments. C'est de là que vient leur pouvoir évocatoire. C'est de cette multiplicité de facettes multicolores et scintillantes que la poésie tire l'arc-en-ciel merveilleux qu'elle suspend au-dessus de nous.

Après les belles études de Curtius et de Dandieu sur Proust, Jean Mouton nous apporte de nouvelles lumières sur *Le Style de Proust* (Corrêa). Il étudie avec précision l'emploi du langage et des images chez l'auteur du *Temps retrouvé*. Il insiste, en reprenant Proust lui-même, sur le fait que la métaphore n'est pas simplement une comparaison plus poétique que les autres et un ornement. Elle est vraiment une métamorphose, non point certes qu'elle ait le pouvoir de transfigurer les choses en elles-mêmes, forme naïve de l'idéalisme magique, mais elle marque comme un rajeunissement de notre vision, une redécouverte de la beauté natale de l'univers, une saisie de l'harmonie universelle.

Jean Mouton nous montre par d'excellentes analyses comment Proust sait par de subtils procédés rajeunir des métaphores usées, c'est-à-dire des métaphores qui furent belles et qui peuvent encore l'être si l'on arrive à les débarrasser de l'encrassement de l'habitude, de l'usure d'une locution trop souvent répétée. D'autres pages, notamment sur les clochers de Martinville, nous découvrent de quelle façon Proust en projette de véritables séquences cinématographiques. Par de multiples exemples le critique étudie les types de comparaison employés par Proust et la force avec laquelle elles opèrent la transfiguration esthétique des êtres et des choses.

La métaphore est la matière première du langage poétique et toutes ces analyses sont fort précieuses. Je regretterai seulement que le critique n'ait pas poussé plus loin son travail. Il se borne trop souvent à fournir des échantillons, d'ailleurs typiques, et ne dessine pas encore la figure d'ensemble des champs magnétiques présents dans l'œuvre de Proust sous le couvert de ces métaphores.

Il serait fort curieux, d'ailleurs, d'entreprendre ce travail, même

our des philosophes, de rechercher les types d'exemple qui ont leur aveur, les comparaisons qu'ils affectionnent. Ce ne sont pas là en ffet de simples parenthèses dans leurs exposés, mais les moments 'émergence des images concrètes qui guident incognito leurs chaînes de raisonnements, sous le voile des abstractions.

Sur l'utilisation du langage, sur la polyphonie des métaphores chez e prodigieux artiste que fut James Joyce, on trouvera aussi quelques ndications intéressantes dans l'étude de Jolas (n° 26 de *Critique*). Plus précieux est encore sur le même sujet l'article remarquable de Stuart Gilbert dans le numéro 20 de *Psyché*. Cette seconde étude ne se borne pas à quelques détails techniques sur l'œuvre de Joyce, elle nous donne des aperçus extrêmement intéressants sur la personnalité de l'écrivain. Précisions qui éclairent profondément la signification de son œuvre.

Le sacré dans l'athéisme.

Il n'y a pas de sacré dans la perspective de l'athéisme en soi, et il ne peut pas y en avoir. Mais l'athéisme pur n'est qu'une vue de l'esprit, une limite théorique à la réalité et l'athée ne peut pas faire que le monde ne soit quand même traversé d'influences surnaturelles qu'il ne peut s'empêcher de ressentir parfois, à son corps défendant.

Là-dessus, Stuart Gilbert nous ouvre quelques aperçus fort remarquables sur l'attitude de Joyce :

Bien que, dans sa jeunesse, Joyce s'irritât amèrement devant l'étroitesse du catholicisme irlandais, il en était imprégné; et l'athéisme qu'il professait soutenait un combat difficile. Quand son ami Cranly lui demanda pourquoi, au grand chagrin de sa mère, il refusait de communier, lui suggérant que l'Hostie pourrait bien être le corps et le sang du Fils de Dieu, Stephen répliqua : « Oui, je le sens et je le crains » (cf. *Dedalus*, *in fine*).

Certes, Stephen n'est que le héros de Joyce, mais aussi d'assez près son *alter ego*. Surtout Stuart Gilbert ajoute les remarques suivantes :

De toute évidence, à un incroyant total, la messe noire paraîtrait aussi dénuée de sens et ennuyeuse qu'un rite religieux. Mais la façon dont Joyce a traité la messe noire dans *Circé* indique assez clairement que ce n'était pas là son cas. J'ai souvent senti au contraire, lors des rares occasions où notre conversation roulait sur ces sujets, que Joyce était pénétré d'une manière indélébile par le sens religieux.

Plus loin, venant de rappeler le roulement de tonnerre prolongé qui ouvre le début de *Finnegan's Wake*, Stuart Gilbert raconte comment un jour, voyageant dans les Alpes avec Joyce, il vit, lors d'un fort et subtil grondement de tonnerre, se peindre une terrible émotion sur la personne de Joyce :

Joyce n'était pas lâche physiquement. Il avait supporté beaucoup d'opérations douloureuses sur ses yeux, exécutées presque sans anesthésie, avec un courage remarquable. Mais à présent, je pouvais voir ses longs doigts expressifs qui se crispaient, sa face était blanche et son regard exprimait cette émotion si rare de nos jours : l'horreur sacrée. Une voix s'était fait entendre dans la tempête...

L'on serait tenté de trouver que cette dernière phrase est un commentaire un peu trop littéraire qui n'ajoute rien au récit. N'est-ce pas plutôt le contraire ? Car, en fait, nul croyant n'est tenté de penser aujourd'hui que le tonnerre est un phénomène surnaturel porteur

d'une voix authentiquement divine. Mais c'est là, précisément, ce qui étonne : qu'au sein du monde profane, justiciable des seules lois scientifiques, un athée moderne, une lucide intelligence, ressente encore à cette occasion une telle horreur sacrée.

A la vérité, dans le climat d'un certain athéisme, le sens du sacré ne disparaît point, il émigre plutôt superstitieusement vers des objets qui n'en sont pas réellement le support afin de les valoriser et d'en faire les nouveaux foyers d'une vie spirituelle étrange, détournée de sa vraie source et qui peut avoir valeur humaine, esthétique, mais non pas surnaturelle.

A cet égard, il est fort symptomatique de voir de quel vocabulaire use Stephen, le héros qui personnifie la jeunesse de Joyce, dans la première version de *Dedalus.* : *Stephen le Héros* (Gallimard), lorsqu'il veut marquer comment il cherche à l'aide d'une vision esthétique des choses à percevoir leur valeur d'énigme et de révélation :

Par épiphanie, il entendait une soudaine manifestation spirituelle, se traduisant par la vulgarité de la parole ou du geste ou bien par quelque phrase mémorable de la mentalité même. Il pensait qu'il incombe à l'homme de lettres de noter ces épiphanies avec un soin extrême, car elles représentent les instants les plus délicats et les plus fugitifs. Il déclare à Cranly que l'horloge du Bureau du Lest était susceptible d'épiphanie. Cranly interrogea l'inscrutable cadran de son air également inscrutable.

— Représente-toi mes regards sur cette horloge comme des essais d'un œil spirituel cherchant à fixer sa vision sur un foyer précis. A l'instant où ce foyer est atteint, l'objet est épiphanisé... L'âme de l'objet le plus commun dont la structure est ainsi précisée prend un rayonnement à nos yeux. L'objet accomplit son épiphanie.

On retrouve ici une valorisation de la sensation esthétique, authentiquement poétique, analogue à celle qu'on rencontre chez Proust dont toute l'œuvre repose sur quelques « instants privilégiés » dus à la singulière émotion provoquée par quelques objets. Les *Écrits en Prose* de Hofmannsthal sont très riches d'indications sur le même sujet.

J'ajouterai, pour terminer, que si *Ulysse* et *Finnegan's Wake* sont des œuvres difficiles, *Dedalus* et *Stephen le Héros* sont des romans d'allure presque classique et que leur lecture serait salutaire à bien des éducateurs. L'âme de l'adolescent révolté y est peinte avec une terrible vérité.

Signalons encore dans *Critique*, numéro 28, un intéressant article de Simone Pétrement sur Simone Weil et particulièrement sur son recueil de pensées : *La Pesanteur et la Grâce* (Plon), dont nous avons signalé déjà dans une chronique antérieure l'admirable valeur de témoignage. On y lit aussi une bonne étude de Ribemont-Dessaignes sur Tzara et le début d'une étude de Bataille sur Blake.

MICHEL CARROUGES.

LIVRES

Michel Carrouges : *La Mystique du surhomme*. Éd. Gallimard.

Si le livre de Carrouges, malgré ses dimensions, a déjà reçu un tel accueil, c'est qu'il pose pour la première fois un problème qui nous est essentiel. A la question de Mallarmé devant un texte : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » bien des critiques avaient déjà essayé de répondre, mais toujours à propos d'individus particuliers. L'immense avantage de *La Mystique du surhomme* est qu'il s'attaque à la littérature moderne dans son ensemble et la considère comme un tout. Aussi cette œuvre, dépassant le domaine ordinaire de la critique littéraire, se rattache-t-elle avant tout à la mythologie comparée et à l'histoire des religions. La méthode fait penser à celle des ethnologues.

En effet, depuis Lévy-Bruhl, on s'est efforcé de définir et d'isoler un certain nombre de « mentalités », dont la nôtre se distinguerait en ce qu'elle ne comporterait pas de mythologie. Mais l'invasion du fantastique dans la littérature ou l'art romantique, le surréalisme, ou le cinéma expressionniste allemand, suffit amplement à nous prouver le contraire, et l'étude de Carrouges s'applique à nous montrer combien l'imaginaire contemporain est cohérent. Il met à jour ces mythes qui ne s'expriment plus dans des cérémonies, mais se révèlent par un nombre considérable d'indices disséminés dans les aspects de l'art et de la pensée quotidienne, et éclatent dans les grands livres.

Il nous convie à une captivante promenade à travers les terrains poétiques et nous dévoile la géographie de nos propres désirs. On passe d'un créateur à l'autre pour rassembler les fragments de cet univers, dont les voyants les plus aigus ne nous ont découvert qu'une partie. Peu à peu nous le voyons se constituer sous nos yeux et nous pouvons en admirer la logique. Le choix des textes dénote non seulement beaucoup de goût, et nous allons d'émerveillements en surprises, mais surtout beaucoup d'honnêteté, ce qui est ici d'une importance capitale. Aucun d'eux n'a été pris au hasard, aucun n'a été détourné de son sens par une habile coupure, aucun n'a été sollicité. La moindre allusion dénote une connaissance approfondie de ce que l'auteur cite, et on doit l'en remercier. On sent, en effet, quel danger il y aurait eu à tenter une pareille entreprise avec moins de scrupules.

Carrouges fait tourner toute mythologie autour de la notion fondamentale de divinisation. Il oppose la nôtre aux anciennes en ce que cette divinisation y devient l'œuvre de l'homme tout seul, c'est-à-dire une autodéification. Il assigne avec raison la date de naissance philosophique à la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel, mais il n'hésite pas à signaler l'ancienneté de sa « pratique » dans des textes avant-coureurs, qu'il faut chercher, à travers tous les grands alchimistes, jusqu'aux origines mal connues de l'hermétisme.

Sur le fond de cette différence, les ressemblances sont remarqua-

bles. Malgré toute la distance qui les sépare quant au lieu, à l'époque et à la civilisation, quelle parenté entre tel papyrus égyptien et tel poème de Blake ou d'Éluard. L'imagination, ex-position de l'homme, se révèle avoir des lois et des domaines aussi solides que ceux de la réalité.

Le seul point qu'on ait souvent critiqué dans cet ouvrage est la sorte de condamnation qui le termine. Mais, à travers ces constatations très lucides dans leur sévérité, quelle puissance de sympathie, quel effort d'intelligence ! Pourquoi dès lors regretter quelques lacunes ou s'appesantir sur des jugements de détail qu'on ne ratifie point ? On ne peut vraiment pas tout dire et il est normal que la situation religieuse de l'auteur ait orienté sa description. Ne voit-on pas qu'une prise de position aussi nette était le garant même de son objectivité ?

MICHEL BUTOR.

RÉMI DECOEUR : *L'Age d'Or*. Éditions Claires, Le Raincy, 1948, 140 pp.

« Les rescapés qui ont surgi des frontières de la mort ou des métropoles de l'horreur ont une mission de fidélité à remplir. Hommes nouveaux un moment, ils doivent le rester. » Un prisonnier témoigne ici la vérité chrétienne qui l'a renouvelé et dont il vit. Elle a été reçue par tous ces captifs que le monde paraît refuser : « Le péché est refus de la création. » Péché des départs romantiques, projetés aujourd'hui, par des agences politiques, vers des îles fortunées. Je n'ai choisi ni ma place ni mon heure sur une terre où le mal paraît à la curée, et cependant « je resterai où je suis » : « Je tiendrai. Ici ! Pas ailleurs... Parmi ceux qui sont mes compagnons *habituels* d'adversité, au sein même de mon *donné humain et terrestre initial*... » Ainsi, aux aventuriers qui fuient toujours « là-bas », s'opposent de nouveaux aventuriers qui veulent demeurer *ici-bas* dans les larmes et la sueur et le temps. Ils le veulent, parce que Dieu a voulu travailler, souffrir, mourir comme ses créatures. L'incarnation du Verbe ne leur enseigne pas seulement « d'attendre avec patience la restitution dans l'au-delà du paradis originel », elle leur impose un devoir d'incarnation : par amour, accepter premièrement « l'événement » ; deuxièmement, « lutter en faveur de l'avènement du Royaume de Dieu sur la terre ». D'où leur marche vers l'âge d'or qui ne signifie pas aversion de la réalité (et fuite nostalgique au pays des rêves), mais conversion : possibilité pour l'homme qui restaure en lui, grâce au Christ, l'image de Dieu, de connaître « sa liberté comme ses pouvoirs... sur le monde; d'user de son potentiel de maîtrise pour affirmer sa transcendentale éminence *même dans la souffrance*; de jouir des trésors universels que Dieu lui a dès l'origine consentis ». Cet âge ne paraît utopique qu'aux enfants des ténèbres qui, aveugles au Verbe, ou nient toute vérité surnaturelle ou séparent totalement une nature mauvaise d'une bonne surnature; mais l'homme qui ne refuse point la grâce la voit consacrer la nature : il n'est plus « un damné de la terre; ses chaînes tombent; la voie est ouverte à l'âge d'or »; chacun peut « se hausser pour (le) cueillir (comme) le fruit mûrissant sur l'arbre de notre connaissance » rendu par Jésus bénéfique. Pour une humanité délivrée par le christianisme de sa condition tra-

gique, contre les « ersatz » religieux de l'athéisme et des religions hérétiques, Decœur dépose les multiples attestations du Travail, de la Souffrance, du Temps, de la Solitude (« on ne se sauve pas sans les autres... »), du Mal (« garde-fou de l'homme »), des séductions du Bonheur (« la Croix du Christ seule est l'Arbre du Bonheur »), de l'amour charnel, des techniques, des mystiques totalitaires, du prolétariat et de la bourgeoisie, de la guerre... Chaque témoignage est un chant d'espérance révolutionnaire en temps où le Néant se glorifie. Un chant exemplaire pour le croyant toujours tenté de transformer son amour du ciel en haine de la terre. Pourquoi faut-il que ces chants soient desservis par un langage poétiquement « recherché » ? que leur humilité s'exprime quelquefois par les énoncés, les annonces, les dénonciations d'un « moi haïssable » ? Si le livre de Decœur n'est point accueilli comme il mérite, c'est parce que, le « fond » y condamnant le romantisme et donc la « forme » romantique, la « forme » en a étouffé le « fond ».

MAXIME CHASTAING.

JACQUES MORDAL : *La Bataille de Dunkerque*. Éditions Self.

L'historien digne de ce nom ne vise pas seulement à être exact et objectif, mais à dégager des faits le sens humain : tâche malaisée pour qui fait face à un épisode aussi complexe que la bataille de Dunkerque. Cette tâche, Jacques Mordal a su la mener à bien. Une documentation substantielle, toujours de première main; des témoignages recueillis au cours d'entretiens personnels avec les grands chefs ont été pour lui le point de départ d'un tableau magistral qui se dégage progressivement du foisonnement hallucinant des détails : foisonnement presque excessif, et c'est le seul reproche qu'on pourrait faire à ce beau livre que de n'accorder pas au lecteur ces instants de répit qui lui permettraient de faire le point. Il est saisi, emporté dans ce chaos terrifiant où, parmi les défaillances inévitables, les pages d'héroïsme ne se comptent pas. « La somme de tous ces drames, c'est le miracle de Dunkerque. »

Sous la plume de Jacques Mordal, ce miracle prend valeur d'exemple et de réconfort. On ne saurait trop lui en savoir gré.

HENRI CLOUARD : *Histoire de la Littérature française, du Symbolisme à nos Jours*, tome I (1885-1914). Albin Michel, 1947. 668 pp.

M. Clouard a analysé et mis en ordre une matière considérable sur laquelle il a porté des jugements, parfois discutables sans doute, mais mesurés et ne sacrifiant ni à la mode ni à l'esprit partisan. Cette œuvre, d'un historien précis doublé d'un excellent critique, est un utile instrument de travail. Il faut lui réserver le meilleur accueil.

P. C.

BRUNO FRANCK : *Un nommé Cervantès*, traduit par R. Henry. Albin Michel, 1947.

Les témoignages de l'histoire sont maigres et ne permettent pas d'écrire une biographie complète de Cervantès. L'imagination de B. Franck a suppléé aux insuffisances de l'histoire pour nous donner une vie romancée, ardente et haute en couleur, comme il convenait que fût celle du père de Don Quichotte...

P. C.

Calendrier

Grands hommes. — Mr Winston Churchill taquine maintenant un autre violon d'Ingres : il a exposé sa première vache laitière. — Dans une vente de charité, on a extrait deux mille huit cents dollars d'une toile du général Eisenhower. — Raoul Dufy poursuit sur des tapisseries de haute lisse des expériences passionnantes. — Après Picasso, Miro s'engage à son tour dans la voie des terres cuites. — Le cinéma jette maintenant le grappin sur le Curé d'Ars, déguisé en « Sorcier du ciel ». — Saint Michel archange est promu par M. Paul Claudel patron des parachutistes français en Indochine. — Un squelette humain âgé de cinquante mille ans se laisse exhumer au Dodécanèse. Les révélations de ce présocratique ne manqueront pas d'intérêt. — M. Maurice Chevalier annonce *Tempes grises*, le troisième volume des mémoires de son canotier. — Gérard Bauër entre à l'Académie Goncourt; M. Sacha Guitry divorce de cette Académie.

Grandes choses. — Chartres achève de retrouver ses vitraux. On restaure les stalles d'Amiens. — Port-Royal sera-t-il mis à l'encan ? — On inaugure à Maëstricht une Académie d'art catholique. — On annonce le débarquement en Europe de la Ligue de la Décence américaine. — Le Salon de la photo a quelque peu déçu, mais, à la Société française de photographie, le livre illustré par la photo permet à quelques talents de briller. — Plusieurs Salons se tiendront en novembre : le quarantième Salon d'hiver, le Salon des moins de trente ans, le trente-neuvième Salon de l'École française.

Grands prix. — Le Prix des lecteurs a été décerné à Jean van Dorp pour *Flamand des Vagues*, et à Hervé Bazin pour *Vipère au poing.* — Dix-huit mille francs *belges* couronnent les poésies françaises de Chris Marker, le spirituel chroniqueur d'*Esprit.* — Enrichi par la carte postale, le mécénat américain Hallmark fonde une sorte de Prix Nobel de la peinture.

Imprimerie Aubin. — Ligugé (Vienne).
D. L., 4e trimestre 1948. — Imprimeur, n° 276.

N.M.P.P.

A NOS LECTEURS

Commençons par les chiffres. Dépenses pour l'année 47-1948 :

Frais d'impression	1.389.000 fr.
Papier	460.000 fr.
Honoraires de collaboration	312.000 fr.
Routage	129.000 fr.
Frais généraux, frais de direction.....	1.820.000 fr.
	4.110.000 fr.

Ceci pour onze numéros de 144 pages tirés à 5.500 exemlaires.

En contre-partie, recettes : 3.000.000 environ. Donc défit de 1.000.000 de francs pour l'exercice 1948.

D'autre part, le nombre des abonnés, qui n'a cessé de aisser tout au long de l'année, dépasse aujourd'hui de peu chiffre de 3.200.

Avec les hausses qui viennent de se produire au cours du ernier mois, le tirage à 5.000 exemplaires d'un numéro de 44 pages du format de La Vie Intellectuelle *reviendra à 80.000 francs.*

Les dépenses à prévoir pour l'année 1949 se montent alors 480.000 fr. × 11 = 5.280.000 francs. Selon toute probabité, la réalité dépassera ce chiffre. A supposer que la revue arde le même nombre d'abonnés, il faudrait porter l'abonement semestriel à 750 francs (compte tenu des supplénents provenant de la vente au numéro, de la vente à l'éranger et d'un peu de publicité) pour avoir quelque chance l'équilibrer. En soi, la chose n'aurait rien d'outré, puisque a Vie Intellectuelle *met à la disposition du public plus de .500 pages imprimées par an et qu'un livre se vend aujour-*

d'hui couramment de 1 fr. 25 à 1 fr. 50 la page imprimée. *Il est néanmoins impossible de faire pareille hausse. Nous savons quel est notre public : ses moyens ne lui permettent pas de suivre une telle majoration.*

Concluons qu'une maison d'éditions raisonnable et traitant les choses sur le plan commercial ne serait pas longue à tirer les conséquences de pareil bilan. Ce numéro serait un numéro d'adieu et tout serait dit, en attendant des temps meilleurs.

*
* *

Voici donc La Vie Intellectuelle *touchée à son tour par le problème dont, avec une louable franchise, l'éditorial d'*Esprit *pour le numéro de septembre mettait les données sous les yeux de ses lecteurs. Parce que le public de* La Vie Intellectuelle *est moins étendu que celui d'*Esprit, *et surtout parce que nous accusons le coup deux mois plus tard (on sait aujourd'hui quelles sont les conséquences des événements économiques survenus en septembre et octobre), nous accusons le coup plus rudement.* Esprit *se comparait au navire dont la tempête arase certaines superstructures. Nous nous disons que* La Vie Intellectuelle *se trouve menacé dans ses œuvres vives.*

D'autres en sont où nous en sommes. Il s'agit donc de savoir si une revue se vouant délibérément à la poursuite d'une tâche spirituelle et faisant l'honneur à son lecteur d'en attendre un peu plus qu'une passivité béate peut encore subsister dans notre pays.

Si non, amis, tout va bien : l'armée des digestes et petits magazines de toute farine, catholiques ou non, est prête à occuper sans conteste la cervelle et le cœur de nos contemporains. Qu'on ne s'y méprenne pas : nous n'avons rien contre cette forme de littérature. Il en faut et elle fait dans l'ensemble un meilleur métier qu'on ne dit. Mais elle ne peut maintenir vivante cette culture qu'elle réussit à vulgariser. Les quelques dizaines de milliers d'âmes responsables de l'existence d'une pensée inventive se résigneront-elles donc à subir cette moderne puissance de nivellement spirituel?

Si oui, amis, tout va parfaitement bien : le meilleur des

ndes n'est plus très loin. L'imprimé, le film, la radio et ntôt la télévision verront leur œuvre grandiose se tourner travail maléfique. Création d'un réseau d'expression à la le de l'humanité ou marche à l'hébétude collective? us avons le choix, et une revue comme La Vie Intellec- lle *est un élément de décision. La sauvegarde de l'effort érieur de l'homme et la possibilité des témoignages pu- cs de cet effort sont enjeux vitaux de notre monde. Ils nt plus encore enjeux vitaux du chrétien en ce monde. us en sommes si persuadés que nous n'entendons pas us laisser si vite abattre par l'adversité financière.*

***

La sévérité nue des chiffres, néanmoins, n'est pas sans elque valeur d'enseignement. Il y a dans notre travail elque chose qui ne va plus, puisque ce que nous jugions e les moyens appropriés de notre effort devient chose possible. Avant de se rendre au combat le jeune David ulut essayer l'armure du roi Saül. Il la trouva bien lourde s'y empêtra. Si bien qu'il la laissa de côté et repartit cou- rt de ses seuls vêtements agrestes, muni d'une fronde et quelques cailloux polis. Nous-mêmes, semble-t-il, avons elque besoin d'imiter sa façon.

Le solide dispositif de rédaction que nos lecteurs connais- nt bien nous avait semblé chose requise. Vieille fidélité : s anciens amis se souviennent de ces fascicules d'avant erre, avec leurs sections séparées qui répondaient si bien rs à leurs besoins. Sorte de programme : nous pensions oquer ainsi ce grand univers d'affaires humaines dont le rétien ne peut négliger de se préoccuper. Il va falloir re- ncer à tout cela pour une formule plus légère. Qui sait, y a là, peut-être, l'occasion de trouver exactement ce que mandent les combats à mener désormais.

Car, de toutes parts, les voix s'élèvent, qui demandent à foi des chrétiens non point tellement de s'essayer à l'or- nisation des affaires terrestres, mais d'être, avant tout, foi. *On voudrait voir de façon plus éclatante, voir choisi ur lui-même, ce geste de liberté des fils de Dieu. On pres- nt que sans lui le monde risque de devenir tout à fait ir- spirable à l'homme. Mais quelle est cette foi pour oser se*

produire et prétendre tenir en face des surgissements gigantesques de notre humanité même? Illusion, recette du mieux-être temporel, ou prise de possession de l'éternité vivante? Une revue qui prend pour objectif d'éveiller davantage les croyants à leurs responsabilités, et tout homme de bonne volonté au sens d'une réalité plus haute, il n'est sans doute pas mauvais qu'elle aille en ce temps sans dehors considérables, mais alerte, point empêchée de regarder les Philistins au visage, et se confiant à l'esprit de Dieu pour triompher des Goliath d'aujourd'hui.

*
* *

Parler de la gravité du présent est devenu manière d'usage convenable chaque fois qu'on s'adresse au lecteur. Pour cette fois, nous aimerions mieux nous dispenser d'y sacrifier. Disons seulement ceci : amis, de belles perspectives s'ouvrent au chrétien qui s'efforce d'atteindre à son âge adulte. Le voici au cœur même de sa foi, tenu de jouer une partie passablement neuve, passionnante dès que l'enjeu se dessine.

On cesse, en effet, assez largement d'attendre du christianisme cette exploitation temporelle qu'il a prétendu faire de lui-même au nom de la vérité de sa doctrine. C'est entendu, le christianisme est là pour sauver l'homme. A l'occasion il le sauvera jusque sur le plan des affaires d'ici-bas. Mais à ce plan d'autres initiatives le balancent présentement sans grand'peine. On questionne au contraire avec un renouveau d'attention le témoignage essentiel qu'il veut être. L'appel à des réalités sans commune mesure avec la terre ne peut laisser indifférent quiconque le perçoit. Il impose terriblement de prendre parti. Mais cet appel est-il dès lors rupture inéluctable de la communion humaine qui se cherche parmi nous, ou le gage le plus précieux de ses véritables horizons? Telle est la question sur laquelle il nous faut aujourd'hui répondre.

Certains peuvent hésiter. Pour nous, nous savons que la foi nous met en possession de la réalité la plus haute et que cette réalité n'est pas de ce monde. Impossible de le dissimuler. Aussi tremblons-nous d'angoisse à considérer combien trop peu notre Foi a été prise pour ce qu'elle est vrai-

lut : non point doctrine de fabrication de la terre, mais ion de Dieu qui nous ouvre aux choses de Dieu, selon les les dimensions de Jésus-Christ et de Jésus-Christ cru-é.

Mais nous savons aussi, nous qui croyons, que c'est la ondeur de la foi surnaturellement libre que nous ayons à vivre au milieu d'hommes qui ne l'ont pas choisie. Et us sommes sûrs qu'en dépit de ces choix contraires elle détermine, l'humain ne doit cesser de pouvoir être s en commun, sans que jamais l'on puisse reprocher au oyant de s'y être soustrait ou d'y avoir fait défaut. Assu-r au Verbe de Vie sa part vigoureuse au sein des dialogues mains impose en réciproque de donner à l'humain la tota-té de sa chance dans les dialogues où le croyant tient sa ance.

Attestation des réalités transcendantes de la foi, mais sans mpre pour autant la communication humaine, voilà en uelques mots l'objectif que nous voudrions assigner à La ie Intellectuelle *pour le temps qui va venir. A regarder on seulement l'état des affaires de ce monde, mais aussi lui de la chose chrétienne, on dirait que c'est la plus enturée des gageures. Mais il nous semble qu'on nous de-ande de tenter la partie et, s'il vous plaît, amis, nous la nterons ensemble.*

*
* *

Restent les conclusions pratiques de tout ceci. Nos noyens, nous le laissions entrevoir tout à l'heure, vont être éduits par rapport à ceux des précédentes années. Nous n'é-èverons pas pour cette année le prix de nos abonnements, ui va rester de 400 francs par semestre pour la France. Nous pensons que, pour les si nombreuses faibles bourses le nos amis, c'est encore la meilleure solution. Mais nous eviendrons au format, plus petit, de La Vie Intellectuelle *'avant guerre et réduirons le nombre des pages à 96. Ré-luctions considérables, mais qui laissent la revue à un tarif ncore inférieur à son juste prix. Pour nous, la solution eprésente un effort encore très lourd : cette réduction du ombre de pages ne suffit pas à assurer l'équilibre du bud-et et nous risquons d'y perdre encore plus qu'un million.*

Mais elle représente la seule carte jouable à moins d'accepter la disparition pure et simple.

Ceci oblige à un changement de présentation. Nous ne pourrons maintenir à l'intérieur de cette publication réduite les trois sections usuelles. Nous en profiterons pour faire un effort d'aération, d'allègement : articles plus courts, chroniques plus attentives à l'essentiel, comptes rendus relativement plus développés qu'ils ne l'étaient ces derniers temps. Les mêmes intérêts, mais accentués différemment, représentés autrement, plus nerveusement centrés si possible sur cette préoccupation centrale d'une foi qui entend mener au sein du monde un dialogue ouvert à tout homme de bonne volonté.

Nous n'en dirons guère plus pour l'instant. A quoi bon appeler pathétiquement à l'aide ? Que ceux qui peuvent nous aider le fassent. Il y a des abonnements de soutien. Leur objet est de nous permettre de consentir des abonnements à un tarif encore réduit lors de demandes que nous n'avons pas le cœur de repousser, celles de prêtres en particulier. Pour le reste, à la grâce de Dieu. Nous jouerons notre chance avec entrain, peinerons sans plaintes, et, si le sort se faisait trop défavorable, disparaîtrons sans cris. Mais nous espérons réussir.

ÉGLISE ET CHRÉTIENTÉ

le Régamey. *Les conditions de l'art sacré dans le monde moderne.*

La décadence de l'art sacré a de quoi provoquer en nous quelque tristesse. On pourrait même devenir pessimiste à faire la sociologie humaine et chrétienne de cette décadence, surtout lorsque l'analyse est poussée avec la lucidité qui caractérisait *L'Art Sacré*. Mais, à ces raisons de craindre, le P. Régamey oppose un entrain contagieux, car il sait et que l'humanité moderne n'est pas sans grandeurs et qu'un renouveau chrétien s'amorce qui ne manque pas d'exigences.

LES CONDITIONS DE L'ART SACRE DANS LE MONDE MODERNE

A. — L'HOMME MODERNE ET L'ART RELIGIEUX

Il devient banal de dire que l'homme souffre d'une crise de croissance, due au progrès démesuré de son savoir scientifique et de ses techniques. Comme toutes les crises de croissance, celle-ci peut être mortelle. Elle est certainement la plus grave que l'homme ait subie depuis les temps préhistoriques, d'une ampleur telle que des siècles seront assurément nécessaires pour qu'il s'adapte à ses nouvelles conditions de vie et de pensée, si jamais il y parvient. Reprenant le mot fameux de Bergson : « A ce corps agrandi il faut un supplément d'âme », nous savons, chrétiens, que ce « supplément d'âme », l'homme l'a reçu dans les béatitudes évangéliques, mais nous ne nous leurrons pas si nous nous rendons compte que rien n'est fait tant que les principes d'un ordre supérieur ne se traduisent pas concrètement dans les nouvelles réalités qui nous font tels que nous sommes.

En ce qui concerne les arts, l'homme est désaccordé. On comprend bien, théoriquement, qu'il doit chercher dans cela même qui rompt son équilibre les moyens d'une harmonie supérieure, et l'on voit déjà, sur bien des points, de nouveaux équilibres s'établir. Mais, pour l'instant, sa sensibilité, son imagination, son génie créateur de formes paraissent blessés. Entre 1800 et 1850 environ se produit comme une énorme faille : avant cette période de transition, les créations artistiques étaient généralement harmonieuses; depuis, généralement, elles grimacent. Cette perversion de la sensibilité s'observe en ses effets partout dans les pays les plus différents et dans toutes les formes

l'art. Ayant commencé à se manifester dans la grande hitecture, la grande peinture, la grande sculpture, elle fecte aujourd'hui la moindre tasse, la lettre qu'on des- sur un programme, la plus humble vignette.

Qu'est-ce qui s'est donc détraqué dans l'homme? La se la plus directe du mal est *l'académisme*[1]. Mais lui- me n'a-t-il pas trouvé un terrain favorable du fait de eurs humains?

I. — Les effets de l'industrie machiniste. Changements dans la structure psychologique de l'homme

La première cause à laquelle on pense est évidemment le veloppement de l'industrie moderne. C'est bien la grande dustrie qui a fait les plus notables changements dans le gime de vie des hommes au cours de l'âge moderne. angements tels qu'il y a plus de différence dans la con- ion et la mentalité, dans la vue du monde, entre un mme d'aujourd'hui et un homme du milieu du XVIII^e^ siè- e, qu'entre ce dernier et celui du moyen âge ou de l'an- quité.

En nous autres, hommes de l'âge industriel, les facultés ntemplatives sont affreusement mortifiées. La vie est pas- e à un rythme que l'esprit n'a pas suivi. Les images se nt multipliées, et dans le pire disparate. Le pouvoir et le ût de la concentration se sont perdus. L'attention s'est moussée. Ce qui souffre le plus en nous, c'est la vie intui- ve, celle qui joue le rôle principal dans les arts. Elle uffre de trois grands maux ; les intuitions de l'esprit sont ffusquées par les abus du raisonnement, qui fonctionne à rt et à travers en dehors d'elles, sans plus se rendre compte *e quoi* il s'occupe; à cet abus du raisonnement se joint le umulte de passions, déclenchées par les possibilités de uissance multipliées et par la crainte des fatalités accrues ui pèsent sur nous : ces passions dessèchent le cœur, le urcissent et tarissent ces sources de bienveillance, de onté, de douceur et d'enthousiasme pur qui rendent fécond

1. Nous l'avons étudié en un numéro spécial de *L'Art Sacré* (1947, ° 10) : « Explication de la décadence ».

le génie; enfin les intuitions sensibles ne sont plus purifiées par celles de l'esprit et du cœur. L'homme moderne se trouve donc comme disjoint. L'art qu'il produit et qu'il aime tend à être soit un prosaïsme photographique, soit un sentimentalisme, soit une abstraction. Rarement l'œuvre naît d'une façon harmonieuse de la sensibilité cordiale, aimante et pénétrée d'esprit. Ou lorsque les intuitions de la sensibilité, de l'esprit et du cœur sont ensemble de la partie, ce sont leurs *conflits* qu'elles expriment. Les œuvres les plus *humaines* de notre temps ne sont pas euphoriques, mais pleines de dissonances et de pathétique.

Cet état de choses est particulièrement grave par rapport à l'art chrétien, qui est l'art *de l'incarnation*. Le Verbe s'est fait chair, la chair est, comme disent les Pères grecs, « verbifiée », non pas du tout désincarnée, mais pénétrée d'esprit en ses qualités les plus sensibles, qui en deviennent plus aiguës en leur ordre *sensible*. Et cela est l'œuvre de l'amour. L'art, pour être pleinement chrétien, tend à être le plus sensible et spirituel à la fois, spirituel dans le sensible et par le sensible, et à être cordial. Il veut venir de l'âme et parler aux âmes, par ses moyens spécifiquement sensibles, dans l'immédiateté du simple regard. Mais l'homme, tel que l'a désaccordé la civilisation de grande industrie, est trop inhumain pour que son art soit prêt à devenir facilement un langage chrétien. Tandis que l'art est d'autant plus chrétien qu'il naît d'une nature mieux guérie par la grâce, l'art moderne crie le déchirement accru des *blessures* dont l'homme est atteint depuis sa chute. Ainsi le problème de l'art chrétien moderne est-il beaucoup plus profond que celui d'une convenance ou disconvenance des formes plastiques récentes avec les thèmes chrétiens et avec les exigences des fidèles : il se pose dans la psychologie de l'homme d'aujourd'hui, jusque dans cet inconscient d'où émerge, où s'alimente, le génie créateur. Il tient à la difficulté qui existe pour l'homme moderne de devenir l'homme nouveau de l'Évangile.

Cette difficulté se retrouve à sa façon dans tous les ordres de la pensée et de la vie, mais elle est plus grave dans l'ordre de l'art, parce que ce sont les qualités de sensibilité qui sont les dernières guéries. Je m'explique : le Christ s'accommode d'un pauvre être blessé, du moment qu'il ouvre

cœur, qu'il le purge de sa malice profonde; la grâce
it purifier le regard spirituel, de telle sorte qu'il retrouve
elque sens des réalités invisibles et surnaturelles; elle
it faire remonter la pente de la facilité et de la jouis-
nce, tremper les vertus pour les plus généreux combats,
ef, faire des chrétiens magnifiques, sans qu'elle se soucie
remettre l'harmonie, avant la résurrection de la chair,
ns les puissances sensibles de l'homme moderne. Or ce
nt elles qui déterminent la qualité des œuvres de l'art.

Généralisation des objets mécaniquement fabriqués

La révolution industrielle, en bouleversant de proche en
oche le monde, n'a pas seulement bouleversé l'homme :
le ne se contente pas de façonner un homme à l'image
e la machine, peu apte à un art *chrétien*. Elle a aussi
irectement agi sur la matière d'un grand nombre d'œu-
res et sur les conditions techniques de leur réalisation.
rchitecture de fer, de fonte, de béton armé, d'acier, de-
ain peut-être de fusées céramiques, statues moulées en
éries, objets de toutes sortes multipliés par les procédés
ndustriels changent complètement le décor de la vie et
otamment l'aspect des sanctuaires. Leur sécheresse a cer-
ainement influé sur le goût. Mais on ne peut pas porter
e même jugement sur les divers ouvrages des techniques
ndustrielles. Et souvent le mal qu'elles causent est moins
mputable à un abus qu'on en ferait qu'à la timidité avec
laquelle on en comprend les exigences propres. Elles appel-
lent des partis tout nouveaux où elles triompheraient, tan-
dis qu'on les adapte à des partis anciens où elles ne sont
pas tolérables.

Dans la statuaire et l'ornementation, les procédés indus-
triels furent désastreux et pouvaient difficilement ne pas
l'être. Ils substituèrent aux pièces uniques des articles mul-
tipliés à des centaines et milliers d'exemplaires. Une diffé-
rence trop forte dans les prix fit exclure habituellement les
œuvres des artistes. L'art populaire fut frappé de mort. En
1868, l'abbé Hurel, dans son livre sur *L'Art religieux con-
temporain*, était l'interprète du sentiment général lors-
qu'il se félicitait de voir les autels rustiques, qu'il jugeait
« informes », remplacés par les nouveaux autels en série,

auxquels il trouvait « une manière de style, quelque dessin, une forme exempte des fantaisies grotesques ou saugrenues qui peuvent traverser le cerveau d'un sculpteur ou d'un maçon de village ». Ainsi traités, le sculpteur et le maçon de village, qui réalisaient encore des choses si charmantes en leur gaucherie, perdirent leur verve en même temps que leur crédit : ils conçurent eux-mêmes un idéal de sécheresse et de régularité tout industriel. On relégua dans les greniers les vieux saints de bois pour les remplacer par les statues moulées selon des modèles qui, d'abord, présentèrent encore quelque affinité avec ces œuvres de bon aloi, mais tombèrent vite dans la fadeur sentimentale, le bariolage, le modelé fondu. Le clergé et les fidèles perdirent le sens de la peine qu'il faut se donner et de la dépense qu'il faut faire pour avoir des œuvres d'art dignes du sanctuaire. Ils encombrèrent les églises d'un fatras de statues, de chemins de croix, de torchères, d'autels avec leurs tabernacles et leurs décorations de pacotille. On jugea normal, nécessaire même, que les églises fussent encombrées d'objets infâmes et disparates. Puisque pour toutes les tâches courantes l'industrie et le commerce se substituaient aux artistes, ceux-ci devinrent des êtres fabuleux auxquels on ne fit plus appel qu'exceptionnellement. Comme leurs prix étaient si élevés par rapport à ceux du commerce, on leur demanda de faire des choses encore plus léchées, encore plus sentimentales, encore plus tape-à-l'œil que les articles du bazar pieux[2].

II. — Le règne de l'argent

Dans ce désastre, l'argent fut pour beaucoup. La longue amitié qu'entretinrent, surtout depuis le règne de Louis-Philippe, la sacristie et le coffre-fort enlaidit la maison de Dieu et de son peuple plus immédiatement qu'elle ne détacha de Dieu ce peuple. Jusqu'au fond des campagnes, on

2. Au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, nos vues sur le retentissement de la civilisation industrielle en la structure même de l'homme sont confirmées et précisées par le livre d'André Varagnac, *Civilisation traditionnelle et genres de vie* (Albin Michel), dont nous regrettons de n'avoir pu faire état et auquel nous prions instamment le lecteur de se reporter.

attit les humbles et pures églises anciennes pour cons-uire des édifices ostentatoires et ridicules comme des ièces montées; on défigura les anciennes par les prétendus nbellissements, par l'adjonction de clochers et de cha-elles, par des vitraux prétentieux. Tout cela acheva de ervertir le goût des fidèles et plus encore des ecclésias-ques. Ils confondirent universellement *beau* et *riche*.

La prédominance de l'argent transforma la structure de société. Il n'y a plus d'élite stable qui fasse régner un oût commun assez élevé et sur laquelle les artistes puis-ent s'appuyer. Peut-être l'Église est-elle en cela dans une osture encore plus fâcheuse que la société civile. Les ignitaires ecclésiastiques de tous rangs manifestent en énéral un goût encore plus embourgeoisé que les préten-ues élites des autres milieux. Même quand ils ne sont pas ux-mêmes attachés à l'argent, ils ne conçoivent pas la ignité de la maison de Dieu comme le rayonnement des aleurs authentiques de l'art, marque de l'esprit, mais omme un décorum et si possible l'éclat de matières riches.

Voilà donc deux voies par lesquelles l'argent corrompit les arts religieux. Il en est une troisième dont nous avons parlé à l'instant et sur laquelle il faut revenir : c'est le déve-loppement du commerce des objets liturgiques. Pourquoi, en effet, les modèles dont il répandit partout les exemplaires furent-ils mauvais ? Pour une grande part, parce qu'il était — il l'est toujours — commandé par le lucre et non par le souci de la qualité artistique. « Avant la Révolution, remar-que Henri Charlier[3], les artistes étaient *économiquement* les maîtres de leur profession. Les ébénistes étaient les maîtres du marché du meuble, les sculpteurs, du marché de la sculpture. Le grand effet de la Révolution fut de détruire les garanties sociales que possédaient les producteurs et de livrer ceux-ci aux hommes d'argent. Du jour où n'importe qui a pu vendre des meubles sans être capable d'en faire et sans avoir fait un chef-d'œuvre, les maîtres ébénistes pas-sèrent rapidement au rang de contremaîtres, puis d'ou-vriers. On ne leur demanda plus de suivre l'évolution d'une forme, comme ils le faisaient tranquillement quand ils étaient maîtres, *on leur imposa de reproduire ce qui rap-*

3. *Culture, École, Métier*, Grenoble, Arthaud, pp. 239-240.

portait. » Tous ceux qui se demandent ce qui plaira au public le sous-estiment, quelque bas qu'il puisse être; c'est une loi générale. Les marchands de bondieuserie n'y échappent pas; ils vont au plus facile, au plus vulgaire, ils en imposent les formules aux « nègres » qu'ils emploient pour le dessin de leurs modèles.

De la sorte, tandis que certains effets du progrès industriel pourraient être bienfaisants, nous ne voyons pas comment ce deuxième des grands facteurs modernes, qui est l'esprit de lucre, peut ne pas être purement et simplement néfaste à l'art, chrétien ou non.

III. — La fausse culture

Nous devons en dire autant du fait que le monde moderne substitue, sous maintes formes, une *instruction* abstraite à une culture réelle. Ce serait très bien de faire aller tous les enfants à l'école, d'ouvrir le plus largement possible l'enseignement secondaire et le supérieur, si l'on formait le jugement sur des réalités, au lieu de charger la mémoire de notions, et d'enseigner à juger à la hâte sur ces notions mal comprises. Un villageois illettré du XVIII[e] siècle avait une *culture* plus authentique que l'homme moyen d'aujourd'hui. En ce même siècle, un artisan avait une sensibilité et une fantaisie créatrice qu'attestent ses œuvres, et la vue des choses belles ou charmantes multipliées partout lui conférait une culture artistique bien supérieure à celle de tels historiens de l'art éminents par leur érudition, que je ne veux pas nommer : ces historiens regardent les chefs-d'œuvre à travers leurs livres, leurs fiches et leurs préjugés scolaires; quand ils ont à apprécier des œuvres récentes, ils vont droit à ce qu'il y a de plus mauvais, preuve que leur admiration de l'ancien lui-même est apprise et non point sentie. A plus forte raison, les ecclésiastiques et les fidèles teintés d'histoire de l'art, d'archéologie, font-ils un grand mal. Et aussi bien, quoique différemment, ceux qui se piquent de modernité, qui ont enregistré certains slogans de la presse artistique, qui ont remarqué dans les œuvres « modernes » certaines formules; ils s'imaginent que ce sont ces formules qui en font le mérite.

IV. — La prétention

De ces trois grandes causes : l'industrie, l'argent, la fausse culture, — et de l'académisme, qui est la cause propre — étant artistique —, résulte une nouvelle cause de décadence, qui à son tour amplifie démesurément les mauvais effets des premières : l'incommensurable prétention de l'homme moderne.

C'est elle qui rend si affreux le décor de la vie depuis un siècle environ. Elle fait perdre le sens de l'échelle, parce que la villa singe le château, que l'église se donne des airs de « basilique »; le sens de l'ornement, parce qu'on en met partout; le sens des matières, parce qu'on les prodigue à tort et à travers et qu'on les mêle, selon une esthétique de parvenus, ou qu'on les contrefait en toutes sortes d'*ersatz* et de *similis*; le sens des valeurs permanentes parce qu'on les juge banales et qu'on veut de l'originalité à tout prix; le sens de l'original lui-même, parce qu'on le confond avec le chiqué...

Si la prétention est générale en bas, en haut l'orgueil gâte souvent créateurs et théoriciens. Les raisons éternelles de ce phénomène sont terriblement accrues dans le monde moderne, qui est celui de la hâte, de la surenchère, et où il est difficile de ne pas forcer son talent. On a l'orgueil des moyens prodigieux dont on dispose aujourd'hui : hélas ! il n'y a pas de quoi; il serait plus juste d'en être confus, de demeurer très modeste à la vue des problèmes qu'ils posent. Certains architectes, par exemple, imposent durement à l'infinie complexité des êtres, des vues de l'esprit qui ne veulent pas tenir compte de très humbles réalités; leur esthétique, leurs partis pris de modernité leur font construire des églises où la prédication est un brouhaha, où il pleut, où l'on gèle l'hiver et étouffe l'été, et qui font tache dans le paysage ou le décor urbain. Des peintres, des sculpteurs prétendent imposer leur sensibilité trop particulière, leurs singulières conceptions, sans aucun souci des exigences communes du peuple fidèle dont ils devraient servir la piété; ils vous jettent à la figure leur prétendue émotion. Le snobisme prend la nouveauté et l'étrangeté comme critériums de la vie artistique; il exige un change-

ment continuel qui épuise l'art. Il méprise les talents probes et sûrs qui, dans les autres temps, constituaient comme un fonds moyen, grâce auquel la production courante était au moins honorable. Il élimine les *valeurs* au profit des *tendances* qui lui agréent. C'est tellement plus facile et plus exaltant de porter des jugements de partisan et notamment de prôner la nouveauté, que de reconnaître la beauté : « Il est étrange, a écrit Paul Valéry, de s'attacher à la partie périssable des choses, qui est exactement leur qualité d'être neuves... Méfions-nous, ajoute-t-il, que le nouveau est un de ces poisons excitants qui finissent par être plus nécessaires que toute nourriture, et dont il faut, une fois qu'ils sont maîtres de nous, toujours augmenter la dose et la rendre mortelle, à peine de mort[4]. »

Conclusion

Tels sont quelques-uns des plus dangereux démons qui possèdent l'homme moderne et lui rendent difficile l'art, plus particulièrement un art qui soit *chrétien*. Il y aurait lieu, évidemment, de considérer aussi l'atmosphère spirituelle des temps présents. Nous ne disons pas encore celle qui règne dans les milieux catholiques, mais en général celle du monde actuel. Il suffit sans doute ici de l'évoquer.

L'homme moderne est en proie, sans assez d'espérance, à trop de douleur pour que son art ait assez sincèrement le goût du paradis; or un art est-il chrétien quand il n'est pas sous le rayonnement du Christ tel qu'il vit aujourd'hui, c'est-à-dire dans la gloire? L'homme moderne est la proie d'un monde trop pécheur pour que son art, sans une sorte de miracle, soit surnaturellement pur. L'artiste aperçoit

4. Prenons garde qu'il ne faut pas entendre ces remarques très justes de Valéry comme si elles allaient contre la vérité complémentaire : les œuvres qui ont valeur éternelle sont celles qui ont été neuves en leur temps (cf. « L'Éducation artistique du Clergé », dans *Cahiers de l'Art Sacré*, n° VIII); ce que Valéry combat, c'est le goût de la nouveauté *pour la nouveauté*.

Ce goût, du reste, se trompe d'ordinaire et va *à ce qui affecte un air de nouveauté*, va à la *mode*, non pas aux valeurs authentiques. Exemple : en 1920, elle n'allait pas aux œuvres des grands cubistes, Picasso, Braque, Juan Gris, mais aux décorations superficielles et souvent de mauvais goût qui démarquaient les trouvailles de ces maîtres.

trop peu de visages un reflet du ciel. La civilisation où , spontanément, inconsciemment, s'alimente est trop ompue. L'homme moderne ne croit pas assez aux réa- invisibles pour en donner aisément un équivalent visi- Pour lui, *surnaturel* veut dire irréel et *religieux*, op- à la vie[5]. Bref, « s'il y a aujourd'hui décadence de t chrétien, c'est parce qu'il y a abaissement et régression la vie chrétienne[6] ». Cette vie respire dans un monde ecté.

lus profondément encore, l'homme est trop dérouté par grandes découvertes récentes des savants pour les ordon- en une sagesse; il sait, d'une façon plus ou moins gue, que le monde n'est pas ce qu'il lui apparaît; s'il se rne vers l'infiniment grand, il est emporté dans tous les s contraires à la vitesse inimaginable des grandes nébu- uses spirales; s'il tente de s'appuyer à la consistance des oses, il retrouve, comme dit le Méphistophélès de Valéry, dans l'intime des corps et comme en deçà de leur réalité, vieux chaos »; s'il cherche son assurance dans sa person- alité spirituelle, les sciences du subconscient y creusent s abîmes suspects, en font le jouet de bien troubles for- s; s'il rêve d'une identité de l'être à soi-même en dépit temps, l'évolution lui impose une autre fluence... Le rétien d'aujourd'hui ne peut être un sage à la façon de int Thomas ou de Dante, parce qu'il n'a pas intégré ncore une telle vue du monde et de soi-même à sa sagesse urnaturelle; lorsqu'il est un sage, il l'est — au moins pro- isoirement et d'un provisoire qui menace d'être fort long — avec une inquiétude plus radicale, plus multiple que elle des sages chrétiens qui accueillirent, tel saint Augus- n, une inquiétude humaine au cœur de leur paix surna- urelle. L'art, dans un tel climat, ne peut plus jouir d'un quilibre facile.

N'y a-t-il pas lieu, du reste, de craindre que les facteurs langereux que nous avons notés ne provoquent des effets démesurément amplifiés dans le monde qui s'annonce, de

5. Ainsi Christian Zervos écrit de Grünewald (cité dans *L'Art Sacré*, mars 1937, p. 80) : « *Bien que* Grünewald n'eût à peindre pour ce retable que des sujets religieux, il sut les imprégner d'une vie débordante. » Ainsi Marcel Zahar oppose « vie réelle » et « mystères » (*Panorama des Arts*, 1946, p. 67).

6. Le P. Couturier, *L'Art Sacré*, avril 1937, p. 99.

plus en plus « concentrationnaire », où les moyens de subsistance, et les moyens d'expression, seront de plus en plus commandés par des forces matérielles, aveugles, échappant à la direction et à la conscience même de l'esprit — lorsque ces forces ne sont pas, très volontairement, au service de maléfiques esprits ?... Qui sait si le chrétien n'y sera pas — sans persécution, sans martyre, progressivement, insensiblement — étouffé ?...

Mais, quelle que soit la virulence du monde, le Christ l'a d'avance vaincu. S'il est difficile à l'homme moderne de devenir l'homme nouveau selon l'Évangile, quel homme étonnant il est, pour autant qu'il devient tel! Cet homme, si prodigieusement grandi par ses redoutables conquêtes, vivant enfin à l'échelle du monde, ouvert de toutes parts sur de nouveaux abîmes, l'Esprit a de quoi l'instaurer dans le Christ. Et de même un nouvel art chrétien se cherche, semble s'être trouvé déjà en quelques grandes œuvres, d'une profondeur jusqu'alors inconnue. Est-ce en ces lignes que se dessinera l'art chrétien renouvelé, dont nous pouvons penser qu'il correspondra un jour à la nouvelle stature de l'homme christianisé ? Un avenir, encore très éloigné sans doute, pourra seul répondre. Mais il nous faut être en inquiétude à cet égard, en éveil, soucieux d'un art qui porte le témoignage du Christ aux yeux de l'homme moderne et dans sa langue, conscient de ses difficultés, de ses dangers, de tout ce qui rend mortelle sa crise de croissance.

Il s'agit de voir maintenant si les tendances modernes de la vie chrétienne elle-même se sont montrées jusqu'ici et s'annoncent favorables ou non au renouveau de l'art religieux.

B. — LES FORMES MODERNES DE LA VIE CHRÉTIENNE ET L'ART

Ce qui, probablement, caractérisera aux yeux de l'historien de la vie chrétienne l'époque actuelle, c'est la division du peuple fidèle et de ses pasteurs en trois groupes. Un vieux fonds routinier, « bien pensant », constitue sans doute la majorité des « pratiquants ». Réagissant avec violence contre eux, des élites réelles deviennent de plus en plus

ombreuses, exigent de plus en plus la *valeur* en tous les omaines; nous disons élites *réelles*, pour les opposer aux rétendues « élites » de l'autorité, de l'argent, de la pseudo-ulture, qui sont d'ordinaire dans la première catégorie. nfin ces élites réelles ont suscité, parmi les pratiquants et, ar conversions, dans les masses populaires détachées de 'Église, des « mouvements » pleins de vie qui retrouvent l'une façon neuve quelques réalités chrétiennes essentielles J.O.C., J.A.C., scoutisme, M.P.F., etc.).

L'apparition de ces élites fut le phénomène frappant dans e monde catholique à l'époque de Lacordaire. Au cours des rente ou quarante dernières années, elles se sont accrues, renouvelées, diversifiées de manière étonnante. En gros, ce sont elles, sans doute, qui permettent une certaine renaissance dans les arts religieux. Cependant, cette renaissance est très loin d'avoir un champ aussi étendu que celui de leurs activités. Les tendances les plus vivantes d'une époque n'agissent pas tout de suite sur l'art, sinon sporadiquement ou vaguement : leur influence ne devient générale qu'avec un retard assez considérable. Elles-mêmes ne se reconnaissent pas toujours dans les œuvres qu'elles inspirent : d'une technique à l'autre, graves sont les malentendus. Ainsi Delacroix haïssait-il la poésie romantique et se délectait de Voltaire, ainsi Victor Hugo, dessinateur génial, ne goûtait-il qu'une peinture médiocre et combien timide, ainsi Léon Bloy fut-il dur pour Rouault, son ami, et ce ne sont là que trois exemples entre des milliers. Nous ne devons donc pas nous étonner de la difficulté que rencontrent les valeurs authentiques de l'art actuel à se faire reconnaître, même par les élites réelles, et la faveur que celles-ci accordent parfois à ce qui trahit assez grossièrement leurs aspirations.

Néanmoins, un éveil, une générosité de l'esprit, un nouvel intérêt pris aux valeurs de sensibilité rendent souvent les élites chrétiennes accueillantes aux œuvres de qualité. Un public existe désormais pour elles et ne fera que croître; il est conscient de la décadence des arts sacrés; il se préoccupe de leur renaissance et se trouve à même d'en comprendre les conditions ; il discerne assez souvent les équivalents plastiques de ce qu'il aime ou de ce qu'il combat; en tout cas il est prévenu contre la bondieuserie vulgaire, et certains éléments en lui sont sensibles aux qualités artistiques.

Par malheur, ces élites sont rarement en situation de déterminer le choix des artistes et des œuvres. Les commandes sont encore faites, dans le plus grand nombre des cas, selon les goûts de la vieille majorité bien pensante. Il importe donc, d'abord, pour comprendre les conditions que subit l'art dans les milieux catholiques, de réfléchir sur les tendances de cette majorité. Ensuite nous nous demanderons quels effets peut avoir sur l'art chrétien l'actuelle fermentation des élites et des mouvements populaires.

I. — Les tendances de la piété commune

Dans un texte célèbre, Paul Claudel déclare que les églises élevées depuis le milieu du XIX[e] siècle « ont l'intérêt et le pathétique d'une confession chargée[7] ». De fait, les arts, depuis cent ans, font *saufer aux yeux* tout ce qu'on doit déplorer dans le christianisme de cette époque. Chose remarquable, les vertus qui animèrent aussi la vie chrétienne durant le même temps n'eurent pas leurs correspondances d'ordre plastique; ou plutôt, par un comble de disgrâce, les arts ont traduit d'une façon déplorable ces vertus, et jusqu'à la plus haute sainteté. Le cas extrême de ce phénomène est celui de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : son mauvais goût personnel (fidèlement amplifié jusqu'à nous par « l'art de Lisieux ») ne semble pas être un accident fortuit. Le meilleur d'elle-même, authentique jusqu'à l'héroïsme, devenait, dans les domaines de la poésie, de la musique et des arts plastiques, de la sentimentalité, notamment sa douceur évangélique du douceâtre, son enfance spirituelle de la mignardise... Voilà jusqu'à quelle trahison put aller la médiocrité artistique régnant dans les milieux pieux.

7. « Leur laideur, dit-il, c'est l'ostension à l'extérieur de tous nos défauts, faiblesse, indigence, timidité de la foi et du sentiment, sécheresse du cœur, dégoût du surnaturel, domination des conventions et des formules, exagération des pratiques individuelles et désordonnées, luxe mondain, avarice, jactance, maussaderie, pharisaïsme, bouffissure » (*Lettre à Alexandre Cingria*, 19 juin 1919). Sert de préface à la deuxième édition de *La Décadence de l'Art Sacré*, par A. Cingria, Art Catholique, 1930, p. x. Se trouve aussi dans *Positions et Propositions*, tome II, et dans *Pages de Prose*.

Mais il faut convenir que certains aspects de la religion aient de nature à développer cette médiocrité même.

1. *Les caractères modernes de la foi*

A la racine de tout, la foi, telle qu'on la concevait couramment, et donc telle qu'on l'éduquait, durant les deux ou trois derniers siècles, n'était plus un stimulant pour les arts. Car elle avait cessé d'en être un pour l'imagination et la sensibilité. Elle était plutôt de nature à les stériliser.

On ne la présentait plus comme un tact mystérieux et sûr des choses révélées, nous accordant vitalement avec elles. Il paraissait dangereux de montrer ce qu'il y a en elle de lumière, son besoin de comprendre, sa *cogitatio* passionnée, la connaissance, obscure certes mais réelle, merveilleusement riche et différenciée, qu'elle peut prendre de ses objets, ses virtualités mystiques, bref tout ce qui tient à ce qu'elle est la qualité d'une intelligence en éveil et une participation à la connaissance que Dieu a de lui-même. L'âme chrétienne, loin d'être invitée à scruter les mystères pour se les rendre familiers et en vivre, était suspectée d'orgueil et de curiosité dangereuse quand elle s'y efforçait. Obéissance pure et simple à d'incompréhensibles consignes, la foi « humiliait la raison » et tous les autres dons humains. On s'en réjouissait. Quel art pouvait correspondre à une telle foi, despotique, aveugle et sans contenu, sinon un art vide d'inspiration, de liberté, et tout en formules de plus en plus pauvres ?

Dans les hautes époques des Pères et des docteurs médiévaux, la foi engendrait une sagesse parfaitement *une*, soit que l'on en considérât les objets, depuis le mystère de la vie divine en lui-même, jusqu'à l'action humaine et aux rapports avec les lois du cosmos, soit — en conséquence — que l'on mît en œuvre les puissances de l'homme. *Anima* y contribuait aussi bien qu'*Animus*, et *Anima* sous son aspect de « pneuma », de « spiritus », comme sous son aspect de « psyché ». La science la plus rigoureuse avait une sorte de tact spirituel et une libre fantaisie; l'analogie la plus formelle jouait de métaphores; Dante était un théologien et saint Thomas un poète. L'homme devenait un sage. Les pouvoirs d'intuition, la sensibilité aux mystères,

l'invention avaient leur part en tout, dans un climat fait par la Parole de Dieu et par la liturgie. Une telle sagesse se prolongeait d'elle-même en chant, en poésie et dans les autres arts. Elle était déjà *sensibilisée*; aussi les arts n'en recevaient-ils pas leurs programmes comme des thèmes abstraits, mais comme des récits, des ordonnances et des images.

Il ne s'agit pas ici de condamner ou de justifier le passage de cette sagesse aux formes de la pensée et de la vie religieuses habituelles dans les milieux catholiques du XIX^e^ siècle, pas plus que nous ne porterons de jugement sur les autres caractères que nous allons noter; nous ne voulons que comprendre, en historien, l'incidence sur les arts de ces réalités de la vie et de la pensée. Elle fut désastreuse. La théologie, à la façon dont on l'enseigna d'ordinaire, cessa tellement d'être une sagesse totale qu'elle se fragmenta en disciplines distinctes : le « dogme », la morale, l'ascétique et la mystique, qui eurent chacune leur méthode propre, mais aucune ne prit valeur d'inspiration artistique. En effet, le « dogme » fut une ratiocination à partir des formules de la foi, au lieu d'une contemplation des mystères; la « morale » fut comme une casuistique sur les commandements et sur le code du droit canonique; l' « ascétique », un ensemble d'exercices, et la « mystique » posée en l'air, trop sublime, ne valut plus pour le commun des hommes. Si en elle l'artiste espérait se rattraper, il s'apercevait bientôt qu'elle ne lui offrait nul aliment, car elle n'était que *négative*.

On ne peut se défendre de rapprocher cet état de choses de la description que Claudel fait des églises baroques : « Et ce sont des saints qui, par le visage et l'attitude, nous indiquent l'ineffable et l'invisible, et toute la foison désordonnée de l'ornement, et des anges qui, dans un tourbillon d'ailes, soutiennent un tableau indistinct et dissimulé par le culte, et des statues comme remuées par un grand souffle qui vient d'ailleurs. Mais devant cet *ailleurs* l'imagination se récuse, intimidée, découragée... » Du moins lui permettait-on encore durant l'époque baroque de « consacrer toutes ses ressources à la disposition du cadre », et elle s'en donna à cœur joie. Mais le XIX^e^ siècle se dégoûta, se scandalisa de ses jeux, du reste « trop vite dégénérés en recettes

en rengaines ». Les arts figuratifs n'eurent plus d'autres amps ouverts au service de l'Église que de traduire en mpositions d'abstraites synthèses dogmatiques, d'illustrer s pages de catéchisme, de répéter à satiété des symboles, raconter l'Histoire Sainte, avec la littéralité prosaïque épisodes vus du dehors que l'on agrémenta de sentimenlité.

La foi ne se nourrissait plus de l'Écriture Sainte, dont commun des chrétiens allaient jusqu'à penser que la ecture leur était interdite ; elle ne s'épanouissait plus ans la liturgie, réduite à l'accomplissement de rites et à la écitation de formules. Elle était toute à la défense apologétique et à l'affirmation de dogmes, à la conduite morale et à des effusions sentimentales. Y a-t-il en tout cela rien qui puisse animer l'imagination artistique ?

Comme chez beaucoup la foi était un complexe d'infériorité, comme elle était insuffisante à les préserver des contaminations païennes, plus incapable encore de réagir sur le monde moderne, afin d'y reconnaître ce qui y était sien et de le baptiser, elle n'avait guère d'autre effet visible que de les entretenir dans un état d'esprit confessionnel, craintif, dont la traduction artistique ne pouvait être que des formes systématiquement distinctes de celles qu'élaborait la vie ambiante. État d'esprit anachronique, qui exigeait qu'un art, pour être « religieux », fût un reflet du passé. De même que les chrétiens exaltaient les gloires anciennes, se complaisaient aux reconstitutions historiques, ils construisaient des systèmes simplistes selon lesquels la foi imposait nécessairement certaines formes à la philosophie, à la science, à l'économie, à la politique. Un monument ou une peinture ne fut point « chrétien » s'il n'était exécuté dans un style déterminé, selon certaines techniques d'autrefois.

Enfin, pour nous en tenir à l'essentiel, la foi n'était plus qu'une affaire individuelle. L'Église n'apparaissait plus comme le peuple de Dieu, mais comme une structure extérieure de magistère et de discipline. C'est que l'objet de foi, étant devenu trop conventionnel, n'intéressait plus en lui-même et n'avait donc plus de quoi unir en lui les membres du Corps mystique. Or un art chrétien n'est pas possible sans une chrétienté dont il naisse et qui s'y reconnaisse.

A quel niveau percevait-on une sensibilité commune ? Ce

n'était point dans une âme commune du peuple divinisé, passionné ensemble pour les intérêts surnaturels et pour une geste d'expansion du Royaume des cieux, ayant en toutes occasions les réactions vives, originales, créatrices, qui attestent que la sensibilité elle-même est chrétienne. Une sensibilité commune ne régnait que dans l'onction sacerdotale, le « ton de prédication », toute la bondieuserie. Ne nous étonnons pas qu'ait prospéré l'art dit « de Saint-Sulpice » (si on peut l'appeler de l'art).

Les milieux ecclésiastiques et les fidèles qui les entourent ne se rendent pas compte combien gravement ils sont encore affectés de ces tares d'un proche passé. Leurs jugements artistiques le crient. Ils forment un monde à part, où l'art est tout en timidités et en fausses audaces. On s'y entretient des mérites respectifs de prétendus artistes que l'on croit de classe et qui sont des commerçants, des faiseurs prétentieux ou des incapables (je pourrais, mais ne veux pas, mettre de noms pour illustrer ces trois catégories). On y bafoue grossièrement, avec une assurance triomphale, les plus grands artistes contemporains — quand, par hasard, on connaît leur existence ou qu'ils proposent un projet.

2. *L'abus de l'obéissance*

Si la foi elle-même se réduisit souvent à n'être qu'une *obéissance*, ce qui ne représente qu'un de ses aspects, et non le principal, au lieu de se développer comme le sens vivant des réalités surnaturelles — « substance des choses qu'on espère, conviction de ce qui ne se voit pas » (Héb., XI, 1) — à plus forte raison l'obéissance envahit-elle tout le domaine de la conduite. Beaucoup n'allèrent-ils pas jusqu'à étendre à l'égard de tout précepte de l'autorité l' « obéissance du jugement » qui s'impose dans les rares cas où la vérité est garantie par le privilège de l'infaillibilité ? Lorsque le conformisme s'installe de la sorte jusque dans la source irrépressible de la liberté, il ne peut qu'avilir toutes les activités et notamment celle de l'art.

Il est hors de doute que, pour la foule des bien-pensants, l'obéissance est, en pratique, la vertu principale, qui tient lieu de toutes les autres. Il en résulte une crainte générale à l'égard de toute initiative, de toute nouveauté, une dégra-

tion progressive des valeurs, et ce sont les pires dispositions à l'égard des artistes et de leurs apports imprévisibles. L'attitude religieuse que l'on prôna fut en tout de passivité : ainsi entendit-on l'abandon à la volonté divine, ainsi l'acceptation des injustices sociales, la soumission aux pouvoirs établis, le respect des formules reçues. Cette passivité générale empêche la création artistique, qui demande éveil, invention, initiative, — « poésie ».

A notre point de vue de l'art, il est un domaine où ce mal fut particulièrement grave : celui de la liturgie. L'état des arts sacrés dépend de la valeur de la liturgie en sa célébration effective; elle leur est comme un *art majeur*. Justement l'ère moderne est l'époque de la plus profonde décadence liturgique, et l'une des raisons en est un abus de l'obéissance. La majorité des clercs ne concevaient plus, en effet, la célébration liturgique comme l'ensemble des moyens de participer aux mystères du Christ, mais comme l'acquit d'une dette. Soit, par exemple, une grand'messe paroissiale : le concile de Trente justifie les cérémonies contre les protestants, en disant[8] qu'elles « ont pour but de faire connaître la majesté d'un tel sacrifice et d'exciter les âmes des fidèles, par le moyen de ces signes visibles de la religion et de la piété, à contempler les choses sublimes qui sont cachées dans ce sacrifice ». Il serait cruel de lire ce texte au cours de la grand'messe, telle qu'elle se célèbre presque partout. Le clergé s'y *acquitte* purement et simplement de ses fonctions. L'idée même que les fidèles pussent *contempler* les mystères, et que les cérémonies eussent quelque efficacité pour les y aider, lui paraîtrait tout à fait saugrenue. Du moment que le *précepte* est observé, que les *rubriques* le sont aussi, tout est déjà bien, et comme une messe basse suffirait, si l'on ajoute des cérémonies et des chants qui ne sont pas obligatoires, on fait *plus que son devoir*, et tout le monde doit être content. Un tel état d'esprit est le plus opposé qui soit à l'épanouissement de l'art. Celui-ci est dans l'ordre de la pure *qualité* et dans l'ordre du *gratuit*. Précisément, il ne trouvera son climat favorable dans la liturgie qu'autant que les rites auront leur valeur spirituelle, seront compris en profondeur, exécutés avec

8. Sess. XXII, cap. v (Denzinger, n° 943).

âme. S'ils sont accomplis simplement pour *se mettre en règle*, il n'y a en eux nulle exigence de splendeur spirituelle. Dans un ensemble d'observances convenues, l'art est conventionnel. On lui demande de composer un milieu aussi faux que ce qui doit s'y accomplir. On n'admettra plus que deux arts : la bondieuserie courante, dont on convient parfois qu'elle n'est pas « artistique », mais qui a droit de cité, et la bondieuserie d'une convention plus recherchée, pour laquelle on s'adresse à un « artiste » — membre de l'Institut, quand on peut en faire les frais. On finit par ne plus pouvoir concevoir le culte en dehors de cette atmosphère. Elle invite à une attitude à ce point artificielle — mensongère — de tout l'être que si, par aventure, on y introduit une œuvre vraiment sentie, venue vraiment de l'âme, une œuvre nette et pure, elle choque tous les yeux et paraît *insolite*.

3. *Piété négative et timorée*

Un abus de l'obéissance est encore grave en ce que la loi comporte une plus grande part d'interdictions que de prescriptions positives; en tous cas, la loi n'a pas le pouvoir de donner la vie. Réduite à elle-même, la lettre tue. Évangélique, elle sous-entend toujours que l'Esprit est là pour la vivifier elle-même. Les décisions de l'autorité et les textes supposent une intelligence qui les comprend, par rapport aux réalités positives qui les ont fait porter et auxquelles ils demeurent toujours relatifs, une vie inventive dont ils ont pour but d'assurer un accomplissement meilleur et plus sûr. Clergé et fidèles ont pris un pli tout contraire. Leur premier souci n'est pas de se soumettre à la nature des choses et à ses lois organiques d'initiative heureuse et de croissance; tantôt leur vie échappe à la loi, quitte à *se mettre en règle* tant bien que mal avec elle (et même, elle a de plus en plus déserté l'Église au point que celle-ci est devenue une minorité dans le monde); tantôt elle croit que pour être fidèle elle doit cesser d'oser. Dans ce contexte, l'art est anarchique ou médiocre.

C'est une pente de l'humanité que la tendance à la restriction, à une sorte d'érosion générale. L'esprit humain doit sans cesse réagir contre elle; le Saint-Esprit exige qu'on

remonte et au-delà, mais la piété moderne l'accuse. La tinée des plus beaux vocables la signifie d'une façon sissante : ces beaux mots, primitivement positifs et si eins, de *prudence*, d'*économie*, de *modération*, de *mesure*, *discrétion* et même de *sagesse*, comme ils sont devenus odins, quand ce n'est pas négatifs! En ce qui concerne prudence, rien d'étonnant si les bien-pensants conti- uent à la tenir pour la première des vertus cardinales, aintenant qu'ils l'ont dénucléée. Elle était le discernement un homme, si vitalement connaturalisé au plus haut et goureux idéal que, dans les circonstances embarrassantes, trouvait d'emblée les moyens de se conformer à cet idéal, scernement inattendu, inventif, courageux, qui faisait ler de l'avant, déclenchant tout le dynamisme des vertus de leurs passions. Elle est devenue l'avare précaution qui identifie avec l'obéissance formaliste. Les bien-pensants ont atteints de ce mal autant que les fonctionnaires les plus morés, mais leur cas est infiniment plus grave, parce que pirituels sont les objets en question, les motifs et les inten- ions. Chacun sait ce que c'est qu'un « bon jeune homme », ne « bonne Sœur », un « curé », quelle atmosphère avi- issante on respire dans certaines sacristies, certains pres- ytères et certaines œuvres. Une religion réduite à la mo- rale, une morale qui consiste à *ne pas* enfreindre les com- mandements, ces commandements ne prescrivant pour de on que l'obéissance, l'assistance à la messe du dimanche t la chasteté, voilà qui fait triompher partout le médiocre. Les chrétiens ont l'art qu'ils méritent.

Nous avons déjà entrevu combien un art à la fois chré- tien et vivant est, en lui-même et surtout dans le monde actuel, difficile. Mais un tel public le rend impossible. La foule des artistes du dernier ordre qui suivent les routines sont faits pour ces chrétiens-là : ils n'ont aucune peine à ne pas être *insolites*. Il n'y a en eux aucune vie qu'il faille empêcher d'être déréglée : quelle aubaine pour la règle! On oublie seulement qu'aucune règle n'a de sens qu'au ser- vice de la vie. L'architecture religieuse, l'objet sacré, « l'ar- ticle de piété » constitueront donc le lieu privilégié de l'art le plus lamentable.

On prétendra apporter dans les arts un souci de « juste mesure », « se garder également des excès contraires »,

adoptant ainsi une certaine attitude, qui est toujours cel du compromis, alors qu'il s'agirait d'être en chaque ca dans le vrai, et le vrai est objectivement déterminé, il e entier, il est dur, il n'a pas de plus ou de moins, il *est* o il n'est pas, et il est *tel* ou *tel*. Et la vérité en art est dan *un parti* déterminé. Elle n'est jamais dans une demi-mesure Un mot bien caractéristique est celui qui, paraît-il, fu donné comme consigne aux architectes d'une grande entre prise de construction d'églises : « Ni ancien ni moderne faites le pont. » Ou bien il existe des diocèses où l'on tolère d'autres chasubles que les « boîtes à violon », mais où l'on interdit qu'elles soient franchement drapées, on n'y autorise que des formes bâtardes, ne descendant pas au coude Ainsi de tout.

4. *Les sens mortifiés*

Enfin les intentions religieuses viennent aggraver la défiance à l'égard de l'imagination et de la sensibilité, et donc des arts, qui est assez générale dans le monde moderne. L'idéal humain n'est plus pour notre univers intérieur ce régime « politique » que recommandaient Aristote et saint Thomas, l'intelligence et la volonté, la sensibilité se coadaptant selon l'exigence du « composé humain ». Les influences stoïciennes et cartésiennes, le schème autoritariste selon lequel on a conçu toutes choses, ont imposé comme l'idéal un pur et simple « despotisme » de la volonté et de l'intelligence, matant l'imagination comme une folle, les sens comme impurs. Les résultats sont là. Une sorte de « pruderie », comme dit Alexandre Cingria, « en prêtant à la vie et à l'art un attrait dangereux, donne à tout ce qui est vivant et beau une apparence de plaisir sensuel, dont l'art aussi bien que la vie est tout à fait innocent[9] ». Et l'on veut que l'art, pour qu'il soit religieux, soit exsangue.

Pour conclure, on voit qu'il faut souscrire à l'opinion de Claudel, pour qui les causes de la décadence des arts sacrés se résument en une seule : « *C'est le divorce, dont le siècle dernier a vu la douloureuse consommation, entre les propositions de la foi et ces puissances d'imagination et de sen-*

9. Alexandre Cingria, *La Décadence de l'Art Sacré*, 2e édit., Art Catholique, 1930, p. 43.

lité qui sont éminemment celles de l'artiste[10]. » Il dit
n : « propositions de foi »; on ne voit plus dans le donné
élé que formules conceptuelles, non plus des mystères
t on vive par l'activité liturgique de la foi, nourrie de
criture; religion de convention, de pratique, système de
scriptions qui sont surtout des refus. En face sont « les
ssances d'imagination et de sensibilité ». Elles sont mor-
ées par cette religion sèche et chagrine et par l'acadé-
sme, soumises à une épreuve, une distension terribles,
la vie telle que la fait la nouvelle civilisation, dans le
ps même où les plus grands artistes contemporains les
t, hors de l'Église, éperdument affinées et exaltées.

II. — Les tendances nouvelles

1. *Causes d'inquiétude*

Ce serait un simplisme historiquement inexact que d'op-
ser point par point aux tendances du vieux fonds des
atiquants celles des nouvelles élites et des mouvements
néreux qu'elles déterminent. Il faudrait distinguer entre
s élites, entre ces mouvements. En particulier le retour
une foi pleine, possédant « la substance des choses qu'on
père », demeure assez rare encore parmi les chrétiens les
us renouvelés. Les observateurs sont frappés du caractère
agmatique et subjectif de la piété la plus vivante, du peu
intérêt que beaucoup d'âmes généreuses portent aux mys-
res. Elles ne cherchent pas tant à connaître Dieu lui-
ême qu'à observer les modalités de sa vie en eux ou à
gler leur conduite envers lui[11]. Un agnosticisme plus ou
oins explicite affecte souvent la pensée religieuse et la
iété. Rares semblent être l'orientation contemplative, vrai-
ent objective, la culture désintéressée de la foi qu'elle
xige. Le bagage doctrinal paraît assez sommaire; ou plu-
t, car il ne s'agit pas d'une charge extérieure, d'un acquis
e notions, nous devons dire que les chrétiens ne paraissent

10. Préface à Cingria.
11. Là-dessus, article du P. Paissac, *Supplément de La Vie Spiri-
uelle*, 1947, I; Numéro spécial de *Jeunesse de l'Église*, « L'Athéisme
les chrétiens », 1947.

guère « habiter le ciel », par l'enquête incessante sur le choses de Dieu, la méditation qu'il faut en faire, leur contemplation assidue. Certes, on ne peut avoir à ce sujet qu'une impression pleine de réserve. Mais certains faits semblent symptomatiques : ainsi, au sujet des réalités qui mettent essentiellement en cause le surnaturel, — par exemple l'état religieux, — les réactions sont souvent d'ordre assez empirique, on insiste sur les aspects humains de ces réalités, on en néglige les dimensions proprement surnaturelles : pour reprendre le même exemple, on ne comprend pas bien la valeur des vœux [12]. Dans l'ordre spirituel, un danger de naturalisme est sensible [13], à plus forte raison se manifeste-t-il dans la traduction plastique des réalités spirituelles.

Si l'on considère certaines tendances récentes qui se marquent dans les arts religieux, on est frappé de ce qu'un certain goût excessif du symbolisme, voire de l'ésotérisme, ou le tragique violent, parfois désespéré, ou une explosion de vie lyrique ou fantaisiste, exprime presque toujours l'exigence d'une famille spirituelle qui va à l'extrême de ce qu'elle pense ou ressent, et ne se soucie pas de l'enseignement de l'Église ou n'en prend que ce qui lui convient, l'interprétant selon ses passions, ses théories, méconnaissant le reste. Chaque fois, on a affaire à la poussée d'une des forces que le christianisme intègre, devenue exclusive, au lieu que l'on perçoive l'expression de la foi totale de l'Église, qui serait marquée certes des notes propres à tels tempéraments de nature et de grâce, mais demeurerait riche de toutes les virtualités de la *catholicitas*, en tout cas n'y contredirait pas. La plupart de ces tendances actuelles s'affirment en des œuvres trop évidemment partielles et extrêmes, qui manquent donc à l'une des exigences primordiales d'un art sacré vraiment chrétien, c'est-à-dire à l'exigence d'universalité. Par là même le sens chrétien du peuple fidèle ne s'y reconnaît plus. La difficulté est déjà grande pour le public de comprendre des langages plastiques qui se sont élaborés en dehors de lui, par la faute du règne aca-

12. Cf. Plé, « Conclusion à l'enquête sur la sainteté », dans *La Vie Spirituelle*, février 1946, p. 297.

13. Cf. Plé, « Tendances spirituelles de notre temps », dans *Vingt-cinq ans de la Vie Spirituelle*, 1944.

nique; mais l'inspiration elle-même des œuvres actuelles souvent de nature à lui causer une gêne.

Il faut donc ardemment souhaiter que les artistes les plus ants de ce temps, au lieu de s'entretenir, dans leur soli- de ou dans leurs groupes, de ce qui les passionne, quel- e authentiquement chrétienne qu'en puissent être l'in- tion et même souvent la source, vivent à plein de la de l'Église, se laissant travailler par les influences de criture, des Pères, de la tradition doctrinale et spiri- elle, en leur demandant la plénitude et l'équilibre de l'es- it chrétien. Il faut souhaiter qu'ils participent à la vie du uple fidèle, qu'ils fassent écho, en la profondeur de leur e, à toutes les aspirations actuelles de l'Église qui ten- nt à incarner l'homme nouveau dans l'homme mo- rne[14].

Nous retrouvons ici le grand problème de l'art religieux ntemporain, que nous avons formulé déjà en d'autres ter- es; il revient à se demander si tout ce qui bout actuelle- ent dans l'Église, son étonnante jeunesse, la conscience uvelle qu'elle prend de ses principes éternels, l'élan ostolique qu'elle y trouve, si tout cela va recevoir ses pressions plastiques. Est-ce que les arts vont témoigner ux yeux du monde de la *vérité*, de la *vitalité*, de la *pureté* ui sont celles du Christ et de son Église? Cette réussite 'aura lieu que si les artistes vivent du Christ assez pour ue cette vie purifie la source même où leurs œuvres nais- nt, s'ils contemplent la vérité du Christ en elle-même et e laissent délivrer par elle des partis pris qui les restrei- nent. Trop souvent ils ne paraissent pas vivre en une com- munion assez réelle ni avec le Christ, ni avec le peuple idèle.

Si l'on se retourne vers les chrétiens en qui éclate cette ouvelle jeunesse de l'Église, on ne voit guère qu'ils cons- ituent un milieu favorable aux formes d'art qui correspon- draient le mieux à leurs aspirations. Le sens esthétique est rop généralement perverti. Un enthousiasme généreux agnifie tantôt la platitude d'œuvres dont la pauvreté de oyens, dans la propreté et l'exactitude, laissent clairement

14. Cf. la lettre pastorale de S. Ém. le cardinal Suhard, *Essor ou Déclin de l'Église*, 1947.

apercevoir les intentions sentimentales, tantôt des déf mations et des bariolages qui affirment d'une façon sim pliste, vulgaire, la volonté d'une facture originale et fort Les images qu'on voit dans les missels de militants adm rables sont, au double sens du mot, des *trahisons* de leu idéal; elles le manifestent d'une façon si grossière qu'elle y contredisent, mais comment s'en apercevraient-ils? I n'ont jamais rien vu que de plastiquement *faux*. Plu ils se préoccupent des expressions artistiques que pe prendre leur vie d'union à Dieu, d'approfondissement doc trinal, d'apostolat, plus ils exagèrent les défauts auxquel ils ont été toujours habitués à se plaire. Inversement, de chrétiens magnifiques se scandalisent avec plus de violenc encore que les bien-pensants des œuvres qui traduisen plastiquement leurs tendances. Tels routiers nets et clair haussent les épaules à la vue de photos d'églises de la Suiss alémanique et font l'éloge de Saint-Pierre de Chaillot.

Les arts religieux portent nécessairement à une sorte d paroxysme les difficultés de ce qu'on appelle aujourd'hu un art « engagé », c'est-à-dire un art qui est au servic d'une cause humaine. Le public y fait triompher, aux dé pens des qualités proprement artistiques, des intention étrangères aux valeurs de l'art. Le mal ne serait pas grand si les habitudes de vision répandues dans le public et parm la majorité des artistes par deux siècles d'académisme n'é taient tout ensemble désastreuses pour l'art et conformes à une sentimentalité vulgaire. On ne doit donc pas s'étonner de ce que, de nos jours, l'art soit le plus indigent au ser vice des causes les plus passionnées : par exemple, ce ne fut point un hasard si, à l'Exposition de 1937, les deux plus médiocres pavillons étrangers furent ceux de l'Allemagne nazie et de la Russie communiste.

Il faudra beaucoup de temps pour que les chrétiens les plus renouvelés acceptent, et à plus forte raison suscitent, des églises, des peintures, des vitraux, des statues, qui expriment authentiquement ce qui leur tient le plus à cœur. Jusqu'ici, le principal effet de leur zèle a été, par réaction contre la fadeur « sulpicienne », des affectations de dureté, de violence, de crudité, et parfois aussi une bour- souflure grandiloquente.

Il faut noter aussi que la plupart des chrétiens militants

et de leurs prêtres ont un souci d' « efficience » trop court; ils demandent des consignes, ils veulent appliquer des recettes pour des succès visibles et immédiats; ils portent davantage encore dans le domaine de l'art cette déformation, le concevant d'une façon utilitaire, en vue de leur action. Ils ne se doutent pas que l'art est désintéressé comme la contemplation dont il doit procéder, qu'il sollicite et qu'il aide; ils ne se doutent pas qu'il est dans l'ordre de la pure *qualité;* ils lui demandent des formules, et d'autant plus tapageuses qu'ils sont plus passionnément zélés.

La solution de ces difficultés ne sera apportée que par des artistes qui feront en leurs propres profondeurs spirituelles, en leur vie, antérieurement, si l'on peut dire, au processus d'élaboration de leurs œuvres, la synthèse entre les aspirations du christianisme renouvelé et les tendances les plus vivantes de l'art. Les œuvres qu'ils créeront ne se conformeront pas du dehors à un programme, à la façon dont on compose gauchement, dans une langue étrangère, un *thème*, elles répondront aux besoins chrétiens de nos temps parce qu'elles naîtront d'âmes en qui ces besoins seront vitalement ressentis. On peut espérer d'autre part que, de plus en plus, parmi les autorités dans l'Église, des hommes se trouveront, en qui s'unira le sens des valeurs authentiques de l'art et celui des grandes exigences chrétiennes d'aujourd'hui : ils créeront progressivement l'ambiance favorable à de telles œuvres.

On voit combien les données en cause sont complexes, combien rare en est la rencontre. La tâche est de très longue haleine. Pour l'instant l'influence artistique de l'immense majorité des prêtres est contraire aux œuvres de valeur, et la traduction plastique des aspirations des élites chrétiennes est parfois pire — au point de vue artistique, et même au point de vue spirituel — que la vieille « bondieuserie ».

2. *Raisons d'espérer*

Mais si tant de facteurs de civilisation et de vie chrétienne, et des facteurs si lointains, dont l'influence est si générale, nous donnent lieu d'envisager, plutôt qu'une véritable renaissance des arts chrétiens, une aggravation de leur décadence, tout compte fait, il nous semble que les

causes d'espoir doivent l'emporter. En effet, le renouveau chrétien est lui-même d'une profondeur, d'une diversité, d'une ampleur telles qu'il doit prógressivement trouver ses expressions authentiques dans l'art. Le domaine religieux dont la valeur importe le plus à celle des arts sacrés, est précisément un de ceux où les progrès sont le plus marqués, et ils vont tous dans un sens directement, immédiatement favorable à une renaissance artistique : c'est le domaine de la liturgie. Répétons-le : la liturgie est comme *l'art majeur* de tous les arts sacrés, qui en sont, comme dit Pie XI — et S. S. Pie XII a cité cette expression dans son encyclique monumentale sur la liturgie —, « les très nobles serviteurs ».

La liturgie avait été comprise par la plupart de ses fervents dans les générations précédentes d'une façon trop archéologique et comme l'accomplissement méticuleux des rites. L'effet de cet état d'esprit sur les arts avait été de les scléroser en des formules sèches et anarchiques. Le grand mouvement liturgique qui d'Allemagne et de Belgique est passé en France fait comprendre la liturgie d'une façon plus profonde et plus vivante. Comme son orientation est résolument *pastorale*, il oblige à repenser toutes les réalités en cause en fonction du peuple fidèle et il familiarise ce peuple avec elles. Or ces réalités sont toutes celles de l'Église, déjà traduites en geste, en chant, en poésie. La vie liturgique doit réconcilier précisément le monde de la foi et les puissances d'imagination, de sensibilité, dont le divorce fut la grande cause de la décadence. Elle fait le lien entre la mystique et l'activité. Tout donne à penser qu'elle le fera de plus en plus. Elle rendra aux chrétiens le sens des *valeurs*. Redevenue vivante, vraie et pure, en son accomplissement, elle créera un milieu favorable à des œuvres où éclateront ces caractères, elle les suscitera, elle les fera agréer des chrétiens, et même désirer. Que tous les mouvements du renouveau chrétien convergent, comme on peut l'espérer, dans une authentique renaissance liturgique, et une renaissance des arts sacrés doit être assurée en ses sources d'inspiration, en son esprit, en son milieu.

Pie Régamey, O. P.

AZIMUTHS

L'homme humilié ou les réflexions d'un psychanalyste.

Que les temps sont changés depuis le *Discours* de Bossuet et les décors de Versailles. Alors l'humanité décrivait son histoire comme la succession des Empires. Il y avait des vaincus et des morts. Mais il y avait surtout des vainqueurs, pour qui dansaient Clio et ses sœurs les muses; il y avait des triomphes majestueux, des pardons magnanimes, et jeux de hautbois et résonneries de musettes. L'histoire moderne, elle, évolution de révolutions, est racontée par certains comme la succession des humiliations de l'humanité. Ses fêtes, ce sont des Mercredis des Cendres. On ne s'évade de cette chaîne qu'en rêvant de fantomales apocalypses de surhommes. Telle du moins apparaît l'histoire à Freud et à son commentateur Karl Stern, dans un article du *Commonweal* (22 octobre 1948).

Un jour, Freud, parlant de l'accueil fait à ses idées, disait avoir rencontré d'abord une grande résistance, qu'on pourrait caractériser comme une réaction à un affront, comme si ces idées avaient offensé l'humanité. Il se rangeait lui-même après deux autres offenseurs, qui avaient infligé pareille modification au statut de l'homme dans l'univers. D'abord Copernic. Jusqu'à lui, la conscience de l'humanité était géocentrique. La terre était le centre du monde. Copernic réduisit la terre à un petit grumeau, quasi périphérique, de la galaxie. Ce fut là, selon Freud, l'offense cosmique. Vint Darwin, qui priva l'homme de sa conscience anthropocentrique. L'homme, qui avait été au centre de la création, apparut comme un produit de pur hasard, pour ainsi dire, dans un processus évolutif où ne semblait jouer aucun principe transcendental. Ce fut l'offense biologique. Jusqu'à Freud, les hommes prenaient pour accordé que tout le contenu de la conscience avait une touche de spontanéité et de libre créativité. Avec Freud, nos expériences concrètes devinrent la pure surface écumante d'un océan de courants inconscients prenant leur origine en des couches biologiques profondes. Ce fut l'offense psychologique.

Personne n'a jamais, en si peu de mots, fait plus profonde remarque sur toute l'histoire de la culture occidentale depuis la Renaissance. Freud, entre parenthèses, oubliait un autre grand offenseur, Karl Marx. Le matérialisme dialectique implique une autre offense, savoir que toutes les valeurs créatrices, telles que la religion, l'art, la culture, sont déterminées par l'état de la production matérielle, et lui sont secondaires. Ce fut là ce qu'on peut appeler l'offense culturelle.

Copernic, Darwin, Marx, Freud, offenses cosmique, biologique, culturelle, psychologique, la série n'est sans doute pas close d'inventions à la fois efficaces et humiliantes. Peut-être existe-t-il déjà, l'offenseur physiologique qui fera du corps humain une matière plastique, et grâce à qui l'homme sera conçu dans une éprouvette de laboratoire.

Mais ce n'est là qu'une digression sur une digression de Karl Stern. L'objet de cet auteur est de confronter psychiatrie et religion. Il regrette d'abord que trop peu de théologiens étudient sérieusement la psychanalyse.

Il cite avec faveur le P. White, dominicain anglais, à qui on pourrait ajouter ceux qui viennent d'écrire dans le numéro 7 du *Supplément de La Vie Spirituelle*. Mais, en général, prêtres et pasteurs voient dans la psychanalyse un principe de destruction, psychanalystes voient dans la religion une source de névrose. Comment éviter que cette révolution psychologique amorcée par Freud ne tourne au détriment des valeurs religieuses ? De son analyse intéressante, je ne puis citer qu'un paragraphe :

Les psychiatres qui pensent que les concepts moraux devraient être réexaminés sur la base de la science objective sont influencés, semble-t-il, par divers motifs. Peut-être voient-ils des patients enchaînés par la crainte de la damnation éternelle, embarrassés à chaque pas par certaines considérations religieuses. La fonction créatrice de l'individu semble à jamais bloquée par un sentiment de culpabilité. Il est vrai qu'un faux puritanisme, et, dans l'Église catholique, un fort courant janséniste ont fait, ici et là, de nombreuses victimes. Chez la plupart des gens, le concept de moralité est devenu purement négatif, et, à suivre l'histoire de certains de nos patients, nous en venons à nous demander si le christianisme n'est pas pour eux un système d'interdictions compliqué. Même les malades dont la névrose n'est pas de ce type, lorsqu'on les interroge sur la religion, répondent souvent : « Sur ce terrain, ça va : je *ne... pas.* »

Suit alors l'énumération de toutes les choses qu'ils *ne* font *pas*. Ce dont nous avons besoin est un formidable programme de rééducation de ceux qui sont chargés d'enseigner la religion.

Le joséphisme humilié.

Le joséphisme est la forme bâtarde du césaro-papisme sous les Habsbourg. Il doit son nom à Joseph II, l'empereur sacristain. D'apparence bénigne et de résultats assez profitables en certains domaines, et accepté par le haut clergé, ce joséphisme avait survécu à plusieurs avatars. Mais sa dernière mutation lui a été mortelle : Hitler l'a tué, s'il faut en croire Paul Viator dans la note qu'il consacre à un livre officieusement chargé de réfuter les griefs faits au cardinal Innitzer (*Wort und Wahrheit*, novembre 1948, pp. 872, 874). Il termine ainsi sa réfutation de la réfutation :

Même les erreurs peuvent devenir fécondes, si on arrive à les reconnaître, si, reconnues, elles hâtent une salutaire rénovation. De cela on a pu voir une première conséquence lorsque, en 1945, l'Église s'est retirée de la politique de parti. L'apparent paradoxe de cette assertion se résout, si on réfléchit au fait que, dans une période où le paganisme engage une nouvelle guerre de religion, et où l'idéologie envahit tout, même la politique mondiale, l'Église, par sa seule existence, porte un témoignage politique, c'est-à-dire public. Dans la façon de porter ce témoignage, clercs et laïcs ne peuvent se séparer. Le témoignage oblige l'Église à se libérer de tout parti politique « mondain ». Elle collaborera pacifiquement avec l'État prêt à souscrire au droit naturel, elle doit par contre opposer une inflexible résistance à toute Puissance étatique pour qui l'homme ne signifie plus qu'un matricule : ici, la tactique perd toute signification. L'Église ne peut plus chercher sa force qu'en soi-même. L'époque du joséphisme est close, même si, ici ou là, on refuse de l'admettre, dans l'illusion d'un retour possible à l'ancien état de choses. L'Église devra à nouveau se rappeler la sagesse de saint Ambroise : « La persécution des empereurs nous est plus bienfaisante que leur amitié. »

en face des empiétements d'une Puissance, elle peut s'encourager des
les où Pascal préfère pour l'Église qu'elle n'ait pour soutien que Dieu

e qui rejoint la phrase de Pie XII que je voyais citer ce matin dans
hebdomadaire. « Ne vous laissez pas duper comme tant d'autres,
ès mille expériences désastreuses, par le songe creux de gagner à
s l'adversaire à force de marcher à sa remorque et de vous modeler
lui. » Phrase valable à Vienne comme ailleurs, hier comme au-
rd'hui; et, puisqu'il s'agit de l'Église, valable aussi, bien sou-
t, pour les ennemis de nos ennemis.

ici, comme c'était à prévoir, le manque de place m'arrête. J'avais
urtant des textes utiles à présenter, tirés par exemple d'*Esprit et*
(juillet), sur l'Amérique, et surtout de la *Revue des Sciences reli-
uses* de Strasbourg (n° 3-4), où vous lirez un article du P. Congar
les saints canonisés dans les Églises orthodoxes, et un bulletin du
Bouyer sur la théologie du Corps mystique. Les deux sont de
nde portée. Dans cette revue, même les comptes rendus apportè-
t des renseignements valables. Des lignes que M. Nédoncelle con-
re (p. 241) par exemple au livre du savant P. Jugie, *Où se trouve
Christianisme intégral*, j'extrais cette fin de paragraphe :

Page 228, une autre note contient cette déclaration courageuse et inatten-
e sur les deux glaives : « A notre avis, Boniface VIII est le pape qui a
sé de plus près l'hérésie dans un document officiel où il a eu recours aux
rmules du magistère *ex cathedra*. » L'auteur ajoute, il est vrai, cette
rase compensatrice : « L'assistance du Saint-Esprit, dans le cas, est...
ut à fait remarquable. »

œux et souhaits.

En cette fin d'année, j'offre au fidèle et candide lecteur (qu'il est
oins téméraire de mettre au singulier), avec mes vœux, mes excu-
s. Car je ne suis pas sans savoir qu'il m'a reproché mes raccour-
is, mon ésotérisme, mon allusionnisme et autres défauts, qui, joints
ceux de la typographie, réclamaient de lui un coriace effort d'intel-
gence. Mais, comme dit Ronsard, « voyez comme en peu d'espace »
'ai été réduit à condenser de nobles, fécondes, pertinentes et loin-
aines pensées. Pour les faire lire, il fallait parfois chatouiller l'atten-
ion du lecteur. *La Vie Intellectuelle* demandait un peu à la rédaction
l'Azimuths d'être la chaisière chargée de réveiller les gens pendant
e sermon. Travail fort utile, à l'appui de quoi je citerai, par devoir
rofessionnel, un paragraphe œcuménique du dernier numéro de
Student World (p. 351) :

On raconte d'un curé londonien (anglican sans doute) que, se sentant fa-
igué, il fit venir le docteur. Il se plaignait de ne pouvoir trouver le repos.
« Quand vous dormez, demanda le docteur, est-ce que vous parlez ? — Non,
dit le curé, quand je parle, c'est surtout les autres qui dorment. »

Or, réveiller les dormeurs leur cause toujours quelques instants de surprise et d'hébétude. Que parfois je les aie par ma faute prolongés, je l'avoue, mais j'avoue aussi, pharisaïquement, que je m'en suis senti inopinément justifié l'autre jour, en lisant dans les *Cahiers du*

Sud (n° 290, p. 31) une citation de Charles Du Bos, grand Européen, a Bernard Groethuysen, grand Européen :

D. — Vous vous rappelez la définition de Vauvenargues, celle que Stendhal aimait tant à citer : « La finesse, c'est l'emploi de termes qui laissent beaucoup à deviner. »

G. — Précisément, et je trouve qu'il y a dans cet emploi une sorte de profondeur particulière qui est propre à l'esprit français.

Merci, messieurs.

LIVRES

P. Auvray : *Ezéchiel*. Collection « Témoins de Dieu », n° 10. Éditions du Cerf, 1947.

L'exégèse traditionnelle considère qu'Ezéchiel a exercé la totalité de son ministère prophétique en exil; en effet, dès le premier chapitre, le lecteur est transporté « au pays des Chaldéens, sur le fleuve Chobar ». Le P. Auvray se demande si cette interprétation ne conduit pas à une impasse, et, avec plusieurs auteurs récents, il pense que de sérieux motifs permettent de supposer des remaniements assez profonds du « texte reçu ». En conséquence, l'activité prophétique d'Ezéchiel se serait exercée successivement en Palestine et en Babylonie. Le présent opuscule n'est que l'esquisse d'un Commentaire que prépare le P. Auvray, et il faut attendre sa publication pour juger si cette thèse supplante de façon définitive la thèse traditionnelle qui, notons-le, satisfait des historiens aussi autorisés que Lods et Albright.

Quoi qu'il en soit du fond du problème, il faut se féliciter qu'une collection destinée au grand public apporte une introduction aussi neuve, écrite avec une maîtrise incontestable.

P. C.

R. P. Henri Le Floch, S. Sp. : *Le Cardinal Billot, Lumière de la Théologie*. Paris, Beauchesne, 1947, 157 pp.

Non pas une biographie, mais un portrait de l'homme, du professeur, du théologien surtout : restaurateur du thomisme, le cardinal combattit avec lucidité et résolution les grandes erreurs modernes du libéralisme, du modernisme, du sillonisme. Un grand serviteur du Saint-Siège et de la France.

Ce livre est, pour qui sait lire ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas, un véritable document. Le R. P. Le Floch, qui fut supérieur du Séminaire français de Rome de 1904 à 1927 — date à laquelle le cardinal Billot renonça volontairement à sa dignité —, écrivit ces pages au lendemain de la mort du célèbre théologien, en 1932, pour compenser le silence presque total de la presse française du moment, mais il ne les publia pas. Communiquées à quelques amis, elles recueillirent alors l'approbation du cardinal Maurin, de Mgr Chollet, de Mgr Le Fer de la Motte, de Mgr Grente, du P. Pègues, de Paul Bourget, etc. Aujourd'hui, un long prière d'insérer, rédigé par le chanoine Roul, de Nantes, du comité de rédaction de la Pensée Catholique, nous présente avec ferveur le cardinal Billot et son panégyriste.

A. D.

Gustave Jéquier : *Considérations sur les religions égyptiennes*, 248 pp. Éd. A la Baconnière.

C'est un des faits les plus étonnants de notre époque que de la voir pénétrer de plus en plus profondément dans le secret de civilisations disparues

s des siècles. Si l'Égypte antique est morte, pétrifiée dans les sables, ptologie, elle, est loin de l'être, elle qui ne cesse de faire des progrès. A re, l'ouvrage de M. Jéquier présente un nouvel ensemble de remarqua- investigations dans la mythologie, les dogmes, les symboles, les rites de que des pharaons, et même dans la géographie de l'au-delà selon les tiens. Ces études sont déjà passionnantes en elles-mêmes, elles le sont e plus si l'on songe à l'influence qu'eût jadis l'Égypte sur les Hébreux et a Grèce.

M.C.

UARD DHORME et RENÉ DUSSAUD : *Les religions de Babylonie d'Assyrie; les religions des Hittites et des Hourrites, des Phéiciens et des Syriens*. Collection « Mana », P.U.F., 1945. 60 fr.

livre de MM. Dhorme et Dussaud précise et organise nos connaissances les religions des peuples, dont M. Delaporte a esquissé l'histoire dans son uel. L'autorité de ces deux auteurs est connue; rappelons simplement le premier contribua puissamment, voici une quinzaine d'années, au hiffrement des célèbres textes découverts à Ras Shamra, sur la côte phéienne, et qui constituent une si précieuse documentation pour les exégètes l'Ancien Testament. Tout récemment, M. Dhorme a déchiffré des textes seudo-hiéroglyphiques » provenant de Byblos et demeurés jusqu'alors herétiques (*Communication du 27 septembre 1946 à l'Académie des Inscriptions Belles-Lettres*).

. Dussaud est l'auteur de nombreux travaux sur la Syrie antique et peu savants français étaient aussi compétents que lui pour rédiger la seconde tie de ce livre. Ce n'est pas la tâche de notre revue d'inventorier le conu d'un tel ouvrage; à regret donc, bornons ici notre trop courte recension cette belle contribution à l'histoire des religions, dont on apprécie à la s l'érudition, la maîtrise et la clarté.

On nous permettra de souhaiter la même tenue scientifique au volume e la collection « Mana » consacrera au Judaïsme et aux origines du Chrisnisme. Il remplacerait trop d'ouvrages (ne citons aucun nom) où, sous texte d'études historiques, maint auteur s'est plu à justifier son antiligion ou sa piété, ce qui n'est pas moins désagréable.

EONHARD STEINWENDER : *Christus im Konzentrationslager*. 134 pp. Salzburg, Otto Müller Verlag, s. a., 1946.

Livre évocateur, ces pages de souvenirs du chanoine autrichien qui passa eux ans dans le camp de concentration de Buchenwald, cet endroit pire que s plus basses couches de l'enfer de Dante.

Nous ne croyons pas que quiconque n'a vu lui-même et vécu le « Kz » soit mais capable de le comprendre dans son horrible réalité.

Le livre présent a cependant un caractère tout particulier; il veut faire l'essai de présenter la vie religieuse dans le camp de concentration, de suire les traces de la grâce qui, dans les années les plus dures de leur existence, onnait une force mystérieuse à des hommes croyants » (p. 10).

Nous pensons que l'auteur a réussi dans son propos. Il était interdit sous eine de mort d'exercer l'apostolat dans les camps de concentration. Mais uand même cet apostolat fut existant et vivant. Personne ne pourra lire ans être ému ces témoignages d'un héroïsme chrétien qui ne se résignait oint à l'inertie sous des conditions des plus dures.

Sur la grande poterne du camp de Buchenwald, il y avait comme inscription a parole d'Hitler : « Mon peuple, voilà mon Dieu! » Ce mot, cité par l'auteur la dernière page du livre, nous fait voir où devait fatalement aboutir 'idolâtrie raciste.

Espérons que le monde ne verra plus de chambres à gaz et de crématoires pour des holocaustes à d'autres pseudo-divinités malignes!

ANTOINE HILCKMAN.

Calendrier

ROME. — A la suite d'interprétations abusives de récents articles publiés dans ses colonnes, l'*Osservatore Romano*, tout en regrettant que l'Église ne puisse plus servir de médiatrice dans les différends opposant les grandes puissances, « les mœurs n'étant plus les mêmes, il n'est plus possible de suggérer une telle intervention aujourd'hui » (*20 octobre*). — Dans une étude publiée par l'*Osservatore Romano*, le R. P. Cordovani juge avec sévérité le livre de Van der Meersch consacré à la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (*22 octobre*). — Dans l'encyclique *In Multiplicibus*, le Pape invite les chrétiens à prier pour la paix en Terre Sainte et préconise un statut international pour la ville de Jérusalem (*23 octobre*). — Mise à l'index des œuvres de J.-P. Sartre. Le Saint-Père reçoit un groupe d'ouvriers des usines Fiat (*1er novembre*). — Le film de John Ford, *The Fugitive* (*Dieu est mort*) est projeté devant les cardinaux de la Curie romaine, des professeurs et des élèves des universités et collèges de Rome (*6 novembre*). — Le Pape reçoit le cardinal Suhard (*7 novembre*). — Recevant les délégués du Congrès des Fédéralistes européens, le Saint-Père encourage les efforts pour l'union de l'Europe (*11 novembre*).

FRANCE. — *Rennes :* A la suite de remous de presse provoqués par la publication du journal *Ouest-Matin* à tendance communiste et fondé par une équipe de catholiques, le cardinal Roques dément qu'il y ait eu collusion préalable entre l'archevêché et la direction de ce journal (*7 novembre*). — *Paris :* Inauguration, en présence de Georges Desvallières, des cours du Centre d'Art Sacré (*10 novembre*). — Un groupe d'intellectuels publie un appel en faveur de la protection des Lieux Saints (*12 novembre*). — Mgr Théas, appuyé par le directeur des pèlerinages, se montre hostile à la perception par la municipalité de Lourdes d'une taxe de séjour (*19 novembre*).

PAYS ÉTRANGERS. — *Allemagne. Francfort :* Répondant à un référendum organisé par une revue catholique, plus de quatre-vingts pour cent des lecteurs se prononcent pour le refus de tout service militaire. — *Chine. Hong-Kong :* L'Institut biblique franciscain espère terminer en 1954 la première traduction complète de la Bible en langue chinoise. *Italie :* Mgr Patane, archevêque de Catane, fait charitablement partager entre soixante-dix familles trente-cinq hectares de terres appartenant à l'archevêché. — *Pologne :* Mort du cardinal Hlond (*22 octobre*). — *Tchécoslovaquie :* Le R. P. Haban, O. P., l'un des promoteurs de la Nouvelle Jeunesse Travailleuse (analogue à notre A.C.J.F.), vient d'être condamné à deux ans de réclusion.

NOS FRÈRES SÉPARÉS. — *Strasbourg :* Assemblée générale du Protestantisme français (*22 octobre*). — *Allemagne :* Le Synode de l'Église luthérienne de Bavière déclare que l'Église ne peut exercer d'activité politique et ne peut désirer qu'un parti s'intitule chrétien. Elle doit cependant souhaiter que des chrétiens, individuellement, se forment à l'action politique.

PEUPLES ET CIVILISATIONS

J.-M. Antoine. *Orient et Occident : une philosophie de l'histoire.*

Celle d'un penseur polonais, Koneczny. Sa large information et ses catégories scientifiques réfutent en passant le pessimisme de Spengler, et surtout donnent l'intelligence et courage nécessaires pour analyser objectivement et tenter de surmonter les difficultés actuelles.

Jacques Madaule. *En zone française d'occupation.*

Jacques Dumontier. *Réflexions sur la grève des houillères.*

H. M. *Les élections du Conseil de la République.*

Auguste Viatte. *La victoire de M. Truman.*

A travers les revues *Livres* *Calendrier*

ORIENT ET OCCIDENT

Une philosophie de l'histoire

C'était en Pologne. Nous discutions sur le thème si épineux et si douloureux de l'Union des Églises, sur les espérances et les difficultés d'un rapprochement entre l'Église catholique romaine et les chrétientés de l'Europe orientale. Je ne me rappelle plus qui dit alors que la limite entre l'Orient et l'Occident, qui passe à travers la Pologne, est si visible qu'un voyageur allant de Poznan à Stolpce trouve entre ces deux villes une différence infiniment plus accusée, plus profonde qu'entre Londres et Vienne ou même a-t-il dit, entre Londres et Naples.

Pareil propos n'est pas exagéré. Dès le premier regard on se trouve aux confins de deux mondes, de deux civilisations radicalement et foncièrement différentes. D'un côté, notre monde, la civilisation latine, l'Occident ; quant à l'autre civilisation, on sera peut-être tenté de l'appeler byzantine, mais j'hésite encore à la dénommer ainsi pour des raisons qui apparaîtront par la suite. L'histoire de la Pologne n'est, pour la plus grande part, que celle des luttes séculaires entre ces deux mondes. Quoi d'étonnant à ce qu'un Polonais ait une clairvoyance particulière en matière de civilisation ?

Nous n'hésitons pas, en effet, à considérer M. Koneczny [1], dont le nom est fort peu connu de ceux qui n'habitent pas la Pologne,

1. Feliks Koneczny était, avant la guerre mondiale, directeur de la Bibliothèque jagellonique à Cracovie. Après la guerre, il occupa la chaire d'histoire de l'Europe Orientale à l'Université de Wilno. M. Koneczny est considéré à juste titre comme un des meilleurs spécialistes de l'histoire médiévale de l'Europe, surtout du XV[e] siècle, qui fut l'époque décisive dans l'histoire de ces pays. Ses principales œuvres de synthèse — à part ses innombrables publications historiques — sont *Polskie Logos à Ethos* (2 vol., Poznan, 1920) et *O Sielosci Cywilizacuyi* (Sur la pluralité des civilisations) (Cracovie, 1934). Inlassable dans ses travaux, le vénérable vieillard vit aujourd'hui dans sa chère ville de Cracovie.

nme un des représentants les plus éminents de la philosophie l'histoire. Pour la première fois, chez Koneczny, la philosoie de l'histoire se présente comme une discipline philosophie nettement caractérisée, comme une science morale aux tâches irement délimitées, avec une méthode universellement applible et contrôlable.

oup d'œil rapide sur l'évolution actuelle de la philosophie de l'histoire.

« Philosophie de l'histoire » ne se confond pas avec interprétion spéculative de l'histoire; la confusion est peut-être excusale puisque toutes les grandes interprétations de l'histoire, hégéennes ou évolutionnistes, furent basées uniquement, ou presque niquement, sur la méthode spéculative. Spengler lui-même n'échappe pas à cette tradition.

Mais il est une autre forme de la philosophie de l'histoire, moins bruyante et aussi moins à la mode, parce qu'elle avait rop de bon sens et était trop sérieuse : nous voulons parler de la philosophie de l'histoire qui usait de la méthode *inductive* et dont les représentants les plus remarquables étaient en France. La méthode fut créée par Bacon de Vérulam qui ouvrit la voie sans l'utiliser. Vico en essaya une application universelle, mais il échoua à cause de généralisations trop hâtives. Il devait revenir à Montesquieu, traité à tort par l'ingrat Macaulay de « constructeur de théories », d'appliquer le premier de façon universelle la méthode inductive; pour cette raison, sans doute, le siècle du rationalisme « éclairé » ne sut que faire de lui et son premier disciple fut Guizot. Tels seraient les véritables ancêtres spirituels de N. Koneczny, s'il en a...

Unité ou pluralité de la civilisation

La conception de la civilisation et la multiformité de ses réalisations.

Par principe, Koneczny refuse l'apriorisme. La science de l'histoire est une science de faits.

C'est au terme de ses investigations historiques que Koneczny trouva, vingt ans au moins avant Spengler, l'importante vérité qu'il n'y a pas d'histoire de l'humanité unique et rectiligne. En incorrigible aprioriste qu'il est, Spengler péchait encore en prétendant découvrir la loi de vie de ces civilisations. Comme s'il

en existait une! Rien ne permet de le supposer. Koneczny, plus sage, plus prudent, plus patient, s'en garde bien; en véritable empiriste, il saura attendre les résultats des investigations systématiques de la pluralité des civilisations, séparées dans l'espace et dans le temps, et recherchera seulement alors si ces résultats laissent entrevoir ou non quelque chose qui ressemble à une loi commune ; comme à Fustel de Coulanges, « pour un jour de synthèse, il lui faut des années d'analyse ».

La civilisation est la méthode de structure de la vie commune[2].

Définition vaste qui comprend tout l'être moral, intellectuel et matériel de l'homme: famille, société, État, nation, lettres, arts et sciences, politique et économie : tout y entre, mais définition nette et précise en comparaison de la conception de civilisation vague et confuse de Spengler qui en deux formidables volumes ne dit nulle part ce qu'est une « Kultur », et solde l'extension exagérée du problème par l'impossibilité de le résoudre.

Pour Koneczny, au contraire, se posent désormais les deux grandes questions : 1° *En quoi consiste la diversité des civilisations? Sur quoi repose-t-elle?* 2° *D'où provient-elle? Par quels facteurs a-t-elle été produite?*

La première question développera, jusque dans les détails, la notion de la civilisation, tandis que la seconde traitera du *problème central de la philosophie* comme science des civilisations.

Sur quoi repose une civilisation?

Le quinconce des valeurs existentielles.

Dès le début de ses recherches historiques, Koneczny reconnaît l'importance de la formulation du droit pour la différenciation culturelle des sociétés. On ne peut en effet surestimer l'interdépendance de la mentalité sociale et du droit, surtout le droit

2. Plusieurs des conférences de la Semaine Sociale de Versailles (1936) rejoignent cette définition koneczienne : « La civilisation, c'est l'ensemble des coutumes, des mœurs, des techniques, en un mot des conditions de la vie collective dans un milieu déterminé » (compte rendu, p. 46). Les conférences de M. Jean Guitton et de Mgr de Solages surtout expriment des pensées qui reviennent toujours dans les œuvres de M. Koneczny. Les doctrines de M. Koneczny étaient pour ainsi dire « dans l'air »; quel dommage que personne n'ait parlé du penseur polonais qui avait déjà découvert ce que l'on cherchait à Versailles!

familial, le droit patrimonial et le droit successoral, ce triple droit, le *trojprawo*, dont parle M. Koneczny. La structure de la famille est d'une importance capitale, toute la mentalité d'une société en dépend; elle est profondément différente dans les sociétés monogames, polygames, semipolygames, etc. La dissolubilité du mariage et plus encore la polygamie ont une influence très néfaste sur le caractère de la femme, et même sur celui de l'homme. Aucune société polygame n'a encore réussi à laisser derrière elle une structure gentilice. Mais les trois domaines du « triple droit » ont l'un sur l'autre une influence réciproque : un droit familial déterminé exige un droit patrimonial et successoral analogue et proportionné. On ne peut pas combiner tout avec tout, et par exemple monogamie et propriété privée s'exigent mutuellement; de même polygamie et despotisme gentilice, etc...

Mais le *trojprawo* (le triple droit) ne nous donne que l'aspect extérieur d'une civilisation, tandis que le *quinconce des valeurs existentielles* nous en fait saisir l'essence la plus intime. Ces valeurs existentielles ou catégories existentielles sont : la santé, le bien-être économique, le Vrai, le Bien, le Beau. Deux d'entre elles appartiennent à l'ordre matériel, deux à la sphère spirituelle; le Beau est commun aux deux ordres.

Or, les attitudes de l'humanité à l'égard de ces valeurs peuvent être les plus divergentes; et ce qui est commun à l'humanité entière semble disparaître par rapport à ce qui diffère. Découvrir ces attitudes divergentes, c'est trouver la clef de la diversité des civilisations.

Entre ces cinq valeurs, il y a d'ailleurs un ordre hiérarchique, qui acquiert en même temps une portée sociologique. Par principe, les valeurs spirituelles ont la primauté, mais aucune des cinq sphères n'est superflue, et seul le *plein* développement de toutes assure *la plénitude de la vie*. Toute civilisation qui ne réalise pas cette plénitude est incomplète, « déficiente ».

La valeur du Bien est de la plus grande portée sociologique. Elle pénètre étroitement dans la sphère du *Vrai*. Ici les recherches de M. Koneczny sur les rapports entre religion et moralité touchent aux profondeurs du problème. Jusqu'à maintenant, il n'y a encore aucune civilisation tout à fait areligieuse, tout au plus des sociétés comptant un nombre très grand d'individus areligieux, comme de nos jours le Japon et la Bulgarie; mais de telles sociétés n'ont encore jamais produit de nouvelles civilisations, uniquement le chaos culturel. Une vie areligieuse ou antireligieuse conduit fatalement au rétrécissement, à la mutilation de la vie. L'induction historique enseigne que, sans religion, il n'y a pas de progrès culturel.

Tant la sphère du Beau que les sphères des deux valeurs matérielles sont étroitement liées avec l'ordre religieux et moral; le mépris ou la négligence de celui-ci est hautement préjudiciable à la vie physique et matérielle. Mais toute insuffisance en *une* sphère quelconque entraîne nécessairement des insuffisances dans les autres sphères. Aussi les sphères matérielles ont-elles également leur place dans la hiérarchie des valeurs.

Négliger le corps, mépriser les choses terrestres, ne plus voir leur juste valeur dégrade l'esprit, fait dévier la moralité : « L'homme, composé de corps et d'âme, n'a pas d'autre choix que de se perfectionner dans les deux ordres de l'être ou de se dégrader dans les deux. » L'extension de l'ascèse conduit fatalement à sa caricature : dans la saleté il n'y a plus de sainteté; vérité que ne peut atteindre l'opinion différente suivie par certaines parties du christianisme oriental.

C'est un postulat valable pour toute civilisation *qu'il y a harmonie et correspondance absolues entre les sphères de toutes les catégories du « quinconce » et entre tous les domaines du « trojprawo »*. C'est ce que Koneczny appelle *la condition de la conformité*. Ce postulat de la conformité n'est que l'expression de l'intime réciprocité entre les cinq catégories existentielles, du lien qui unit tous les domaines de la civilisation entre eux; la civilisation est une méthode, elle n'est pas un chaos. Une société qui n'obéit pas à ce postulat porte en elle le germe de la dissolution. L'antique Hellade n'y obéissait pas; telle fut la raison secrète de sa chute. Rome, au contraire, y obéit dans une cohérence d'airain, sa domination sur le monde ne fut pas le produit du hasard, mais la conséquence de sa structure juridico-sociale, de sa supériorité culturelle unique dans le monde antique.

La haute importance attribuée par Koneczny aux catégories matérielles impliquait le refus de la distinction faite par des penseurs allemands entre « culture intellectuelle et morale » et « civilisation technique et extérieure ». L'une est inséparable de l'autre. Le même principe de structure se manifeste tant dans la technique, l'économie, la structure juridique d'une société, que dans ses créations spirituelles et artistiques les plus hautes; l'aspect extérieur d'une civilisation et son contenu spirituel et moral dépendant l'un de l'autre de la façon la plus intime.

Le refus de leur séparation par M. Koneczny se rattache à sa conception de *la lutte pour la vie*. Le siècle dernier la concevait d'une façon étroitement matérialiste. Mais la lutte pour la vie a trois formes : elle est morale, intellectuelle et matérielle. Seuls des individus dégénérés mènent une lutte pour la vie purement matérielle. Les darwinistes mêmes auraient pu voir — s'ils l'avaient voulu — que déjà les peuples de civilisation très primi-

tive n'entreprennent pas seulement des guerres pour le butin, mais aussi de véritables guerres de prestige.

Le problème central de la philosophie de l'histoire inductive. D'où vient la diversité des civilisations ? Réponses négatives

Quels facteurs ont produit la différenciation de ces formes d'attitudes intellectuelles et de mentalités sociologiques que nous appelons les civilisations ? Presque chaque philosophie de l'histoire a cherché à en donner une explication. Koneczny a livré à l'examen leurs solutions.

Le marxisme n'est pas le seul à considérer la civilisation comme une simple fonction de la production économique; les différentes civilisations ne seraient en ce cas que l'expression des différents degrés du développement technique. L'induction historique montre que la technique décide simplement du *degré* de civilisation d'une société déterminée, mais *nullement de l'espèce* de cette civilisation. Il ne faut pas confondre ces différences quantitatives avec des diversités qualitatives essentielles. La sociologie matérialiste ou influencée par le matérialisme méconnaît le caractère *moral* des civilisations; elle s'arrête à un homme mutilé, incomplet, à l'*homo faber*; mais l'*homo faber* n'a jamais été créateur de civilisations. Les relations entre l'éhique et l'économie sont exactement l'inverse de ce que prétend la sociologie matérialiste.

Il va sans dire qu'un penseur comme M. Koneczny rejette également *le racisme* et parle avec un humour supérieur de ces constructions qu'il est facile de tourner en ridicule. Les anthropologues ont cherché à échapper à l'étroitesse du racisme orthodoxe par la notion de « race sociologique » ou de « race culturelle »; mais ils ont démontré de la sorte que le problème entrevu par eux n'est point un problème de « zoologie humaine », car leurs « races sociologiques » ne sont autre chose que les grandes civilisations.

Koneczny prend plus au sérieux les savants qui donnent la première importance à *la langue*, car les langues se prêtent de façon fort inégale à l'expression de la vie intellectuelle de l'homme; il y a des langues de bonne et d'autres de mauvaise méthode, des langues qui empêchent et d'autres qui stimulent le progrès intellectuel : « Comment penser un développement de l'esprit humain dans des langues qui ne savent même pas clairement distinguer entre le substantif et le verbe ? » Les langues incorporantes sont

un véritable obstacle au progrès culturel; en général, les degrés supérieurs n'ont été atteints que par des peuples dont les langues révèlent un sentiment plus prononcé du temps, bien qu'il y ait des exceptions. On peut donc parler d'une hiérarchie des langues et non d'une hiérarchie des races qui n'existe pas, mais la langue n'est pas une réponse suffisante. Ainsi dans son ensemble la réponse est-elle en ce cas encore négative.

Civilisations et religions.

Les relations étroites entre civilisation et religion sont un fait incontestable, mais elles sont aussi extrêmement complexes et semblent même se contredire entre elles. Une civilisation est-elle déclenchée par de grandes expériences religieuses collectives, pour suivre, après coup, ses lois propres et singulières? C'est, approximativement, l'opinion de Spengler. Ce n'est point erreur si grossière; au contraire, semblable opinion connut nombre d'adhérents et, autant que nous sachions, aucun des innombrables critiques de Spengler ne sut corriger sa confusion.

Pourtant, bien avant lui, Koneczny avait trouvé la véritable solution; et ses investigations qui parvinrent à élaborer, en dépit de leurs multiples relations, le domaine culturel en une sphère singulière, nettement distincte de la sphère religieuse, restent pour nous, semble-t-il, un des plus grands et plus durables mérites de Koneczny.

Sa méthode inductive le conduisit à distinguer entre civilisations *sacrales*, *demi-sacrales* et *non sacrales*. *La religion crée la civilisation uniquement quand la première entraîne, en sa législation sacrale, les domaines des cinq catégories existentielles, quand elle règle directement toute l'existence de l'homme, y compris l'hygiène et l'économie, les arts et les sciences.* Tel fut le cas des deux grandes civilisations sacrales : le *judaïsme* et le *brahmanisme*[3]. En elles, il y a coïncidence entre la civilisation et la religion[4].

Leur opposé est le *bouddhisme*, qui se désintéresse des données de la civilisation et n'a même pas essayé de transformer les civilisations qu'il rencontrait sur son chemin; il s'est adapté à

3. Le judaïsme, tant avant Jésus-Christ qu'après Jésus-Christ, constitue une civilisation sacrale; cela vaut également pour le judaïsme talmudique que pour celui extra-talmudique. La civilisation judaïque n'est point morte; elle est au contraire extrêmement vigoureuse.

4. La civilisation arabe est peut-être demi-sacrale, mais elle ne comprend pas tous les peuples islamiques. L'islamisation n'a pas empêché les peuples de l'Asie centrale de rester dans leur civilisation turanienne.

au point d'en subir les plus radicales transformations : telle civilisation qu'il pénètre, tel est le bouddhisme.

tianisme et civilisation.

parle couramment de civilisation chrétienne. C'est là, selon czny, une expression fort imprécise et qui ne correspond aux faits. D'une part, il n'y a pas de civilisation chrétienne ue dont les espèces correspondraient aux différentes confes- chrétiennes ; de l'autre, les limites des civilisations inté- es au christianisme ne correspondent pas aux limites confes- nelles. Le monde byzantin, peu éloigné au point de vue dog- que du catholicisme, est culturellement fort différent de cident; le protestantisme, qui rejette une grande partie des mes catholiques et même la notion catholique de l'Église, pas produit de changements fondamentaux dans la civilisa- des nations aujourd'hui protestantes.

e christianisme n'a pas voulu créer une civilisation sacrale. n'a sacralisé qu'une seule institution de la vie sociale : *le riage*. Les Évangiles ne traitent que d'une seule catégorie du uinconce », le Bien moral. Et pourtant l'influence du chris- nisme, de façon plus précise du catholicisme, sur la civilisation nations catholiques est un fait indéniable.

son entrée dans le monde méditerranéen antique, la jeune ligion du Dieu-Homme crucifié y trouva une civilisation uni- selle à son plus haut degré de développement. La tentation it grande de s'opposer nettement et par principe à cette civi- ation liée de la manière la plus étroite au paganisme. L'Église connue sans y succomber; son attitude fut la même que celle ise par toute mission chrétienne au long de l'histoire à l'égard *toutes* les civilisations, les plus primitives autant que les plus ffinées. L'Église maintient *quatre postulats moraux* immua- es : l'*indissolubilité du mariage monogame*, la tendance à *abolition de l'esclavage*, *l'abolition de la justice privée* au profit la juridiction publique, l'*indépendance de l'Église vis-à-vis de État*. Ces quatre postulats sont appelés par Koneczny « les qua- e cales » que le christianisme pousse sous chaque civilisation. es postulats premier et quatrième sont absolument et immédia- ment requis; pour le deuxième et le troisième, le christianisme dmet une lente progression. *Tout ce qui ne contredit pas ces ostulats peut être conservé.*

Dès qu'il fut possible d'éliminer l'esclavage, l'Église n'eut plus e raison d'hostilité de principe à l'égard de la civilisation anti- ue. En pleine conscience, elle permit son interpénétration avec christianisme. Le christianisme s'imprégna de la civilisation

antique sans altérer sa propre essence, qui est au-dessus de to civilisation; il lui suffisait d'éliminer ce qui contredisait la r rale de l'Évangile. Et la Rome chrétienne devint la conservatr de la civilisation classique; mais c'est de cette dernière qu' née, grâce au travail d'éducation au long des siècles de l'Ég catholique, *la civilisation occidentale* que Koneczny appelle préférence *civilisation latine*.

Ainsi se résout l'apparent paradoxe de la mission civilisatri de la religion chrétienne : cette religion, qui ne sacralise ri hormis le mariage, qui ne s'identifie avec aucune civilisatio pas même avec celle qu'elle créa, a exercé la plus large et la pl profonde influence culturelle, a transformé dans la plus ha mesure l'existence des nations auxquelles elle parvint. Le chr tianisme est le contraire du bouddhisme : celui-ci, comme partie l'Islam, se laisse transformer par les civilisations; le chri tianisme forme et modèle la civilisation en se la soumettant. Po le bouddhisme, le monde est radicalement mauvais, tout l'êt terrestre est un obstacle à la sainteté; le christianisme, au co traire, bien que refusant toute sacralisation, enseigne que to dans la vie peut, doit même, être sanctifié. L'Évangile ne co tient ni droit privé ni droit public, et néanmoins il a renouvelé face de la terre.

Mais toutes les formes du christianisme n'ont pas su exercer l même influence sur la civilisation. Il y a une différence fonda mentale en cela entre le christianisme *occidental* et le christia nisme *oriental*. Seul le catholicisme a pris au sérieux le qua trième postulat fondamental, celui de l'indépendance de la reli gion vis-à-vis de l'État. Koneczny, en grand connaisseur de l'his toire asiatique du Moyen-Age, étudia à ce sujet non seulemen le byzantinisme, mais aussi les chrétientés *nestoriennes* jadis s florissantes en Asie centrale.

Peu de gens chez nous connaissent l'histoire de cet intéressan christianisme asiatique. Pourtant ses véritables *croisades mon goles*, entreprises avec de formidables armées disciplinées, furen beaucoup plus dangereuses à l'Islam que les croisades européen nes. Koneczny n'hésite pas à appeler leur époque « l'époque chrétienne de l'histoire mongole ».

Le christianisme mongol a complètement disparu de l'histoire. La raison en est, selon Koneczny, que le nestorianisme n'a pas su, n'a pas eu la force de réaliser le quatrième des postulats moraux du christianisme; bien au contraire, il s'est adapté, il s'est soumis à une civilisation qui contenait des éléments nette ment incompatibles avec le christianisme, à la *civilisation tura nienne* qui méconnaît la dignité de la personne humaine; car c'est en Asie centrale que naquirent les premiers États totalitai-

ant l'Empire des gengiskhans permit l'achèvement. La con-
ence de cette dangereuse adaptation fut la désagrégation, la
position complète d'un *christianisme si déficient* qu'il se
va inférieur à la civilisation turanienne et qu'il fut en con-
nce *résorbé par celle-ci*.

christianisme byzantin n'a pas su davantage réaliser ce qua-
e postulat de l'indépendance de l'Église. Le résultat en fut
saropapisme, l'asservissement de la religion aux intérêts ter-
s, à la politique, sa stagnation et sa décadence[5].

Jadis qu'en Occident l'Église favorisait directement le déve-
ement d'une « société » indépendante des cadres politiques,
rient tous les germes d'une société ont été étranglés et étouf-
par l'État omnipotent.

n conclusion, les recherches de Koneczny aboutissent à une
ière réponse *négative* : *il n'y a pas de parallélisme entre
ions et civilisations*. Mais le problème de l'origine des civili-
ons n'a été ainsi résolu que pour les civilisations sacrales. Il
e à le résoudre à propos des civilisations non sacrales. La
tion définitive doit cependant en être cherchée dans le do-
ne de l'esprit, car les facteurs spirituels sont d'une influence
niment plus décisive que les facteurs matériels.

La réponse positive

Facteurs fondamentaux de la différenciation des civilisations.

Koneczny distingue quatre facteurs principaux de la différen-
tion culturelle de l'humanité[6] : 1° l'attitude de l'homme à
gard du temps : chronométrie, chronologie, domination du
nps; 2° les relations entre droit public et droit privé; 3° les
urces du droit; 4° l'existence ou la non-existence de conscien-
s nationales.

1° Tout ce qui concerne *le rapport de l'homme au temps* est
une importance centrale pour le développement intellectuel
es différents groupes de l'humanité; on commence de nos jours
s'en rendre compte. Des peuples n'ont eu aucune connaissance

5. Comme le montre Koneczny d'une façon scientifiquement irré-
rochable, la Russie appartient à la civilisation turanienne, non à la
vilisation byzantine, en dépit de son christianisme byzantin.
6. Koneczny puise ses conclusions générales surtout dans l'étude
étaillée des grandes civilisations encore existantes : les civilisations
rahmane, chinoise, arabe, juive, turanienne, byzantine et occiden-
le (latine).

du temps; d'autres arrivent à peine à la chronométrie. L'e tence d'un calendrier n'est pas encore le signe certain d'un degré de civilisation, il y faut aussi la connaissance de la c nologie en ères. Égyptiens et Chinois ne connaissaient pas d'è les Juifs n'ont conçu leur ère — qui date cependant en année la création du monde — qu'à l'époque romaine; et de nos jo encore les Hindous sont encore complètement incapables de p ser dans les catégories du temps; les Hayas mexicains, au c traire, possédaient un système chronologique très dévelop Mais le rapport le plus élevé de l'homme avec le temps est *domination*. La domination de l'espace développe l'intelligen mais la domination du temps entraîne des progrès moraux. se fixant des termes, l'homme restreint et limite volontairem sa liberté; mais cette limitation est, à la vérité, un pas immen vers la véritable liberté, qui est nécessaire au développement d vertus sociales. Dans le monde antique, *les Romains* seuls so parvenus à cette maîtrise. Chez eux seulement et dans les civi sations dérivées de la civilisation romaine, il y avait ce q Koneczny appelle l' « historicisme », le contact vivant et co scient entre le présent et le passé.

2° Même de nos jours, la plus grande partie de l'humanité n connaît pas de *droit public* qui soit *séparé par principe du dro privé* ; dans de grands États, le droit public n'est autre chos qu'un droit privé élargi. Dans la civilisation turanienne, le sou verain est considéré comme le propriétaire de l'État, de tout so territoire, de ses habitants et de leurs biens. Il peut en disposer selon son bon plaisir. On trouve en Russie également cette ma nière de voir turanienne. Une société avec une vie différenciée e propre ne peut pas s'y développer. Il n'y a que la masse inorga nique, non différenciée, et, au-dessus d'elle, l'État omnipotent (totalitaire par définition même), incarné dans la personne du souverain irresponsable[7].

Rome fut la première à élaborer un droit public, séparé nettement et par principe du droit privé, et à permettre ainsi la formation et le développement d'une société distincte de l'État. De Rome, cette conquête de l'esprit humain parvint à la civilisation occidentale, où les droits éternels de la personne humaine trouvèrent une patrie permanente.

Byzance, au contraire, supprima cette séparation. Une société ne pouvait s'y développer que dans la mesure où la surveillance

7. La brièveté de cette petite exposition nous interdit malheureusement de parler des études vouées par Koneczny aux civilisations chinoise; arabe et brahmane, où les choses sont extrêmement compliquées parce que s'y joignent des institutions sacrales et la structure gentilice.

contrôle bienveillant de l'État le permettait. On assista à une
aison de principes politiques et sociaux de provenance asiati-
: césaropapisme, uniformisation et standardisation, stagna-
et dégénération de la vie culturelle, bureaucratisme et servi-
ne, mentalité grégaire.

° *La plus profonde racine de la différenciation des civilisa-
ns a été la diversité des sources du droit.*

ci encore, la Rome antique occupe une place tout à fait parti-
ière. Ce fut chez elle que, pour la première fois et en toute
rté, le droit fut considéré comme une conséquence de la mo-
e et une application de celle-ci à des cas concrets[8]. En outre,
ur la première fois, *le droit* cessa nettement et complètement
être de type sacral. A Rome ce sont des organes de la société,
n l'État, qui émettent les lois; des siècles entiers, l'État romain
mme tel n'a émis aucune loi; il était lui-même soumis aux lois
éées dans les assemblées citadines des Curies et des Comices.
la même époque se développait en Asie intérieure et centrale la
ute-puissance de l'État; l'Islam, qui, au Moyen-Age, entra dans
monde asiatique, fut incapable de changer ce despotisme
solu et illimité.

C'est l'Église catholique qui a sauvé, à travers l'époque de
écadence de l'Empire romain et le chaos de l'invasion des bar-
ares, la grande conquête fondamentale de la Rome antique et
a transmise à la civilisation de l'Occident. En dépit des contre-
oups et des réactions, le Moyen-Age fut l'époque de l'infiltration
rogressive de la morale catholique dans le droit profane des
ations européennes. Les luttes entre le sacerdoce et l'Empire
urent pour résultat de rendre plus précises la distinction entre
es autorités séculière et religieuse, la séparation des sphères de
compétence entre l'Église et l'État. En Orient, au contraire, l'É-
at usurpa le rôle unique interprète du droit ; la conséquence
en fut l'amoralité, pratiquement l'immoralité, de la vie publique.

4° Les nations sont les superstructures des sociétés, elles en
sont le degré de développement le plus haut[9]; dans la civilisation
latine, l'État est la superstructure juridique de la société, *la
nation sa superstructure morale*. Une des conditions essentielles
pour la genèse des nations est d'avoir des buts au-delà de la

8. M. Koneczny n'ignore pas les objections relevées contre cette thèse. Malgré les expositions subtiles de E. E. Hölscher (*Von Römischen zum christlichen Naturrecht*, Munich, 1931), les thèses de Koneczny ne perdent pas, nous semble-t-il, leur force démonstrative.

9. Koneczny distingue entre : communauté linguistique, peuple (*lud*), nation (*narod*), État (*panatwo*). Sa terminologie s'approche de celle des langues romanes. Mais une nation ne possède pas nécessairement un État à elle.

lutte pour la vie. On peut appartenir par contrainte à un Éta mais « appartenir par coercition » à une nation serait une « co tradiction dans les termes ». Une conscience nationale réclam l'émancipation de la famille vis-à-vis de la « gens » (tribu), l'exi tence d'un droit public séparé du droit privé, un certain nivea et une certaine diffusion de la culture générale.

Dans la civilisation turanienne, où les facteurs économique dominent la vie entière, ces conditions n'ont jamais existé. Le peuples de cette civilisation ne constituent pas de nations : ils n forment que des « régiments » et se dénomment même très so vent d'après leurs commandants (*Comanli*). Ces « pseudo-nation asiatiques » n'ont ni la durée ni la vitalité des nations authenti ques d'Europe. L'histoire de l'Asie a connu de telles désintégra tions des nations, des transformations politiques et linguistique si complètes qu'il n'en est pas de semblables dans toute l'his toire de notre continent.

En fait, l'ensemble des conditions requises à la naissance d'une conscience nationale se rencontrèrent pour la première fois non dans l'antique Hellade, mais en Italie au temps de la République romaine; et cette première genèse d'une nation suffit à montrer que les nations n'appartiennent pas à l'ordre de la nature et de la race, mais à la sphère culturelle, c'est-à-dire morale.

Les nations n'ont pu naître que dans la civilisation occidentale parce qu'en elle seulement elles trouvèrent les conditions pour leur formation. Des peuples originairement de civilisation étrangère, comme les Hongrois et les Finnois turaniens, purent devenir des nations une fois entrés dans l'orbite de la civilisation latine, tandis que la moitié au moins des habitants orthodoxes de la péninsule balkanique ne savent pas encore à quelle « nation » ils appartiennent.

Lois de l'histoire

On pourrait craindre que cette reconnaissance d'une pluralité de grandes civilisations n'entraînât quasi fatalement un relativisme biologisant. Koneczny montre qu'il n'en est rien. Au contraire du biologisme, l'étude approfondie des civilisations montre que la sphère culturelle est un domaine où règne *la liberté*, car elle est le domaine de l'esprit. Koneczny, par principe, élimine toutes les formes possibles du *déterminisme*.

Il s'ensuit que l'histoire *ne peut avoir* de lois analogues aux lois de la nature, physiques ou biologiques, et c'est en vain qu'on les chercherait. S'il y a des lois de l'histoire, elles doivent être d'un caractère tout particulier.

Naturellement, la tâche de la philosophie de l'histoire en devient *beaucoup plus compliquée*; mais qu'importe! Il faut reconnaître que la réalité historique est complexe et qu'à priori on ne peut plus rien dire du tout. En dépit de Spengler et de ses efforts pour montrer le contraire, l'induction atteste que *les civilisations ont des histoires absolument différentes qui ne suivent pas une loi identique.* Leurs durées de vie même sont différentes, il n'est aucune raison pour laquelle une civilisation doive mourir; le supposer, c'est de l'apriorisme biologiste. *Un « rythme de l'histoire » n'existe pas.* Des cycles n'existent pas davantage; les affirmer à priori est inadmissible et l'induction montre leur non-existence.

L'unique loi de l'histoire. Causalité et finalité.

Les civilisations combattent entre elles : chacune cherche à faire face à celles qu'elle rencontre. *Comprendre les luttes entre les différentes civilisations, c'est la véritable clef de l'histoire.* Il n'y a qu'une seule « loi de l'histoire ».

Chaque civilisation, tant qu'elle est vigoureuse, tend à l'expansion; partout où deux civilisations vigoureuses se heurtent, elles se combattent. Chaque civilisation, tant qu'elle n'est pas en décroissance, reste offensive. La lutte ne s'achève même pas lorsqu'une des deux civilisations tient la position dominante, mais dure jusqu'à ce que l'autre soit anéantie.

Aucune synthèse entre deux civilisations n'est possible. Deux ou plusieurs civilisations peuvent se mélanger mécaniquement, l'histoire en offre beaucoup d'exemples; mais le résultat en est toujours : chaos, barbarie, décomposition, décadence, disparition de chaque civilisation. La raison interne en est que des mixtions de civilisations disparates *pèchent contre la condition essentielle de vitalité, contre la loi de l'harmonie des catégories existentielles. Les civilisations s'excluent l'une l'autre; les principes qui règlent la vie d'un groupe humain d'une collectivité doivent former entre eux une unité cohérente, ils ne peuvent se contredire.* Des synthèses entre sous-espèces d'une même civilisation[10] sont par contre possibles; c'est d'une synthèse des « cultures », toutes parentes entre elles, des peuples de l'antique Italie qu'est née la puissante vitalité de la civilisation romaine. Mais

10. Ces sous-espèces d'une civilisation sont appelées par Koneczny des cultures; dans sa terminologie, la civilisation latine comprend les cultures francaise, polonaise, anglaise, etc.

quand Rome essaya la même synthèse avec les civilisations de l'Orient, elle mourut de ce mélange.

Toutes les prétendues synthèses de civilisations sont des illusions. Combien de fois dans l'histoire a-t-on déjà essayé la « synthèse de l'Orient et de l'Occident » ? Toujours elle a échoué, parce qu'elle ne pouvait pas ne pas échouer; car inéluctable est cette « loi des lois » dans laquelle le penseur polonais résume le résultat d'ensemble de ses recherches : *on ne peut pas être civilisé de deux manières.*

Cette loi n'est qu'une application pratique de la condition de l'harmonie : on ne peut pas séparer les éléments de l'ensemble d'une civilisation et les insérer dans une autre. On peut être civilisé « à la turanienne »; mais on ne peut pas prendre des principes sociaux, des règles de vie de la civilisation turanienne et les transplanter dans la civilisation latine. Chaque civilisation est cohérente avec elle-même; elle est constituée par un ensemble de principes logiquement liés entre eux et inséparables les uns des autres.

La mort d'une civilisation n'est donc jamais le produit d'une destinée aveugle. Il n'y a pas de fatalité : il y a la liberté de la décision aussi bien pour les collectivités que pour les individus. La mort d'une civilisation vient par l'accumulation des fautes collectives, mais elle n'est jamais nécessaire. Une décadence de civilisation peut être arrêtée dès qu'on reconnaît ses causes et qu'on sait y remédier. Considérées du point de vue humain, *les lois qui régissent l'histoire sont des impératifs moraux,* des impératifs du devoir et de la liberté. Il y a aussi progrès dans l'histoire parce que la moralité est capable de se développer. Pour notre civilisation qui déduit le droit de l'éthique, ce progrès ne peut être que dans une croissance des applications de l'éthique, dans la transformation en *droit* de parties toujours plus importantes de l'éthique.

C'est à la lumière de ces doctrines fondamentales que Koneczny considère le passé et la situation actuelle de l'Europe. L'état chaotique de l'humanité contemporaine n'est que le résultat des tentatives faites pour réaliser des synthèses impossibles, aussi bien dans la vie intellectuelle et morale qu'en sociologie et en politique.

L'Orient et l'Occident. Rome. Byzance. Turin.

La civilisation turanienne semble le contraire quasi absolu de la civilisation latine. L'opposition vient d'une conception totalement différente de l'homme dans les deux civilisations. La civilisation turanienne méconnaît l'homme comme personne morale et

inaliénable dignité; l'individu n'a de valeur qu'en tant qu'il isère, se perd dans l'État. Aucune autre société n'existe : l'État tout. L'Européen vit *aussi* dans l'État, le Turanien vit exclu-ement dans l'État. Koneczny parle d'une véritable *elephantiasis* la politique dans la civilisation turanienne. Toute l'organisa-n sociale est au service des buts militaires. Les dernières con-quences de ces principes furent réalisées dans les États mon-ls du Moyen-Age. Moscou est passée par leur école. Elle y fut ne bonne élève : le bolchévisme est un phénomène de la civili-tion turanienne, où — pour ne mentionner qu'une petite analo-e — l'étatisation (nous ne disons pas « nationalisation », car il y avait pas de nation) du commerce était déjà réalisée au oyen-Age.

L'Occident, au contraire, reconnaît la primauté de l'esprit. 'homme a une dignité morale que rien ne peut lui enlever; cette ignité de la personne est la racine de la liberté, voire de la berté politique. Liberté et responsabilité s'exigent réciproque-ent. Aucune autre civilisation, même pas la plus haute sous-spèce de la civilisation arabe, la « culture » de Cordoue, ne pos-ède cette haute conception de la dignité humaine. Les doctrines e l'école de Cluny furent comme l'extrême haussement du prin-ipe de la primauté de la puissance spirituelle : le pape, suprême gardien de l'ordre moral, de l'ordre chrétien, *etiam in politicis*, a le droit de surveiller les monarques et de les détrôner s'ils sont de mauvais chrétiens. Rien qu'à penser que de telles thèses étaient possibles en Europe, on se fait une idée de l'abîme qui nous sépare de l'homme turanien.

Aussi Byzance, avec sa subordination du contenu à la forme, doit-elle être hostile à Rome. La mission du byzantinisme était l'introduction et l'expansion de l'uniformité. L'individu, la famille, toutes les institutions sociales ne sont rien devant l'État tout-puissant; car, pour maintenir l'uniformité, il faut la contrainte, et l'exercice de la contrainte est la fonction de l'État.

Seul l'Occident latin, avec son individualisme et son respect de la dignité de la personne humaine, possède la possibilité d'une élévation progressive de la morale, tant dans la vie privée que dans la vie publique; si le principe fondamental de la civilisation latine n'est pas entamé par des infiltrations de civilisations étrangères dans lesquelles la société et la cité ne sont pas basées sur la morale, ce progrès essentiel de la civilisation latine *peut* s'épanouir toujours plus pleinement, d'une génération à l'autre.

Mais l'Occident n'a pas encore réussi à réaliser le plein épanouissement de son principe fondamental. Car l'histoire de l'Occident est aussi l'histoire des luttes contre les principes sociaux étrangers qui s'infiltrent, s'installent, s'établissent même chez lui; elle est l'histoire de la défense de l'Occident.

L'énigme allemande. Le « byzantinisme allemand ».

D'une façon absolument originale et ingénieuse, Koneczny cherche à donner une solution historique de ce qu'on a appelé à juste titre « l'énigme allemande ». Pourquoi est-ce toujours l'Allemagne qui se détache de l'unité spirituelle et culturelle de la civilisation occidentale? Pourquoi est-ce toujours elle qui veut se rebeller contre l'Europe? Problème lourd et menaçant, de nos jours peut-être plus angoissant que jamais.

Des prétendues survivances de l'ancien paganisme ne suffisent pas à l'expliquer. Le protestantisme non plus. Car l'Angleterre et les pays scandinaves ne se détachèrent pas de l'unité cohérente de la civilisation occidentale. L'Écosse, la Suisse, la Hollande pas davantage. La plus radicale des hérésies religieuses n'a produit ni rupture culturelle, ni rupture de civilisation. La race n'est pas davantage explication suffisante, car on constaterait plutôt une disposition des peuples germaniques à subir volontairement les influences formatrices du monde méditerranéen.

Koneczny, en connaisseur des civilisation étrangères, en explorateur d'autres mondes spirituels et culturels, donna pour la première fois une explication véritablement analytique et scientifique du problème allemand. Son œil perçant d'explorateur saisit l'origine des éléments non homogènes qu'il rencontra au sein d'une civilisation apparemment si cohérente. Rappelons-nous le monde byzantin : absence d'une délimitation précise des sphères de la liberté personnelle; atrophie de la société, hypertrophie de l'État au détriment des libertés fondamentales des individus et des groupes; tous les individus — on ne peut pas leur donner le nom de « citoyens » — et toutes les sociétés intermédiaires ne tiennent leur existence et leurs fonctions que de l'État. On dirait un tableau des fascismes modernes. Pourtant ce schéma de la cité byzantine fut élaboré par Koneczny il y a des dizaines d'années, en un temps où l'on ne savait encore rien d'une présence, hélas! trop actuelle de tels principes. Koneczny établit que l'Allemagne est le seul pays où des principes étrangers, dont l'origine est à chercher dans une civilisation non latine, ont pénétré la structure sociale, y sont devenus puissants et féconds, y ont foisonné au point de mettre sérieusement en danger l'existence même de la civilisation latine. Koneczny réussit à montrer jusque dans le détail, dans toute l'histoire du Moyen-Age, les points, les époques qui signalent la réception des principes byzantins par le monde allemand. Nous ne pouvons songer à retracer ici un tableau de l'histoire allemande d'après les résultats de la science koneczniennne. Disons seulement que ce « byzantinisme » allemand

a pas réussi à étouffer complètement la civilisation latine en lemagne; on peut dire que la vie privée des Allemands est res- e occidentale, et ne diffère guère de celle des autres nations Europe; mais leur vie publique est conçue et construite dans n style non latin .

De bonne heure déjà, les idées byzantines, qui avaient trouvé ccueil à la Cour des empereurs des maisons de Saxe, des Saliens des Hohenstaufen, empoisonnèrent non seulement les relations ntre l'Empire et la Papauté, mais aussi les relations de l'Empire vec les nations voisines. Le « Saint-Empire », fondé par Othon Grand (962), n'était nullement une filiation et un renouveau e l'idée impériale de Charlemagne; celle-ci dérive de la Rome apale, celui-là se déduit directement des « kaiser » de Byzance ont Othon prit même le titre. Dans les siècles qui suivirent, 'Europe risqua de perdre son trésor le plus précieux : la recon- naissance de la primauté du spirituel sur la force matérielle. C'est le mérite de Cluny d'avoir réveillé l'esprit latin et occiden- al. Le premier fruit en fut la libération de l'élection pontificale des ingérences impériales... — Nouvelles apogées du « byzanti- nisme » allemand! La Franche-Comté, la Provence, le Danemark sont soumis à la puissance impériale. Milan est en flammes. Les aigles impériaux s'élèvent à Lyon! Mais le nid préféré des princi- pes byzantins se créa à l'Est : c'est la Prusse. En abusant de la religion pour des buts vraiment trop terrestres, l'ordre teutoni- que « a joué la comédie la plus hideuse de l'histoire ».

En Allemagne seule, où le terrain avait été préparé auparavant, le protestantisme put entraîner une altération culturelle ; non pas en Angleterre ni en Scandinavie, car les conditions spéciales de l'Allemagne y manquaient. Le principe byzantin de la supré- matie de l'État dans les affaires religieuses qu'on y adopta cepen- dant y resta plutôt théorique. On ne sut même qu'en faire : la religion fut changée, mais le reste demeura comme auparavant.

Il en est des nations comme des individus : ce qui est décisif, ce n'est pas la tentation, mais la manière de réagir. Toutes les nations européennes ont subi, à des époques différentes (ou même plusieurs fois), la « tentation byzantine »; une seule nation y suc- comba, dans un seul pays le virus byzantin pénétra. Cependant, les principes byzantins n'ont pas réussi à conquérir l'Allemagne tout entière.

Ce que Koneczny pense de la situation présente est facile à deviner. C'est surtout dans les pays germanophobes que continue la lutte. L'esprit latin et occidental n'y est pas encore battu, mais il y est très gravement menacé. Tout est en jeu. L'existence d'une Allemagne construite sur des principes en contradiction flagrante avec les principes fondamentaux de la civilisation latine n'est

pas une situation qui puisse durer. Ou l'une réussit à conquér l'hégémonie européenne ou l'Europe résorbe enfin le corps étran ger. *Tertium non datur.*

L'heure est grave, grave de menaces, lourde de devoirs. L'ave nir de l'Europe et l'avenir du monde dépendent du nombr d'hommes chrétiens et latins capables d'y faire face.

J.-M. ANTOINE.

N ZONE FRANÇAISE D'OCCUPATION

n'avais pas revu l'Allemagne depuis dix ans, et c'est avec émotion où entraient des sentiments fort complexes que je his le Rhin entre Strasbourg et Kehl, par ce matin d'août. uve, gonflé par de récentes pluies, était rapide et limoneux. iel était tourmenté. Qu'allais-je faire en Allemagne ? Y re- ire des contacts interrompus depuis bien longtemps; parler France à la jeunesse allemande; écouter aussi ce qu'elle t à me dire de l'Allemagne.

monta dans le train de Lindau. Ce qui me frappa d'abord, t l'abondance des voitures réservées aux troupes d'occupa- Là, je me trouvai en compagnie d'une jeune personne et de Saint-Cyriens qui se rendaient à Lindau. Ils causèrent, pen- tout le trajet, des menus incidents de leur vie d'écoliers. c'étaient encore des collégiens, des collégiens militaires. La e fille paraissait connaître fort bien le milieu qui était le . C'était une conversation de camarades. On comparait Coët- lan et Lindau. Je me trouvai plongé, dès mon arrivée, dans monde militaire qui tend toujours à se transformer en caste et occupe en Allemagne une place si importante. Le pays qu'ils versaient — et ce n'était cependant rien de moins que la êt Noire — les intéressait médiocrement. C'était un lieu de nison comme un autre, dont on supputait les avantages et les onvénients. Je songeai à cette pérennité de l'armée, qui est t ensemble sa force et sa faiblesse, et qui explique tant de ses.

Constance, calme petite ville au bord du lac, où l'on ne se vient guère du fameux concile, dont le siège a été transformé mess de sous-officiers, la présence française demeurait fort vante. Les meilleurs magasins de la ville étaient devenus des Économats de l'armée » (Dieu sait ce qu'on m'a raconté par suite sur les scandales de ces Économats d'armée!) et presque s les hôtels étaient réquisitionnés. Il y en a pour officiers géné- ux, pour officiers supérieurs, pour officiers subalternes et pour us-officiers. Mais le lycée de Constance abritait aujourd'hui un ces centres de rencontres internationales où j'allais prendre parole. Nous étions au début de la session, et il y régnait encore certain désordre. Pourtant, cette réunion d'une cinquantaine jeunes Allemands et Allemandes et d'autant de jeunes Fran-

çais et Françaises avait quelque chose d'infiniment sympathiq
Les Allemands venaient de toute l'Allemagne, sauf, bien entend
de la zone soviétique. Toutefois, je fus tout de suite frappé par
présence de Berlinois relativement nombreux. M'étant trouvé
table en face d'une jeune Berlinoise, je lui demandai comme
on vivait dans l'ancienne capitale du Reich. Elle me répondit av
une évidente fierté que l'existence y présentait sans doute de gr
ves inconvénients, mais qu'elle y était plus intéressante que pa
tout ailleurs. Tous les Berlinois que j'ai rencontrés par la suit
m'ont dit, de façon différente, substantiellement la même chos

Les travaux eux-mêmes — exposés et discussions — m'ont pa
n'être que des prétextes. L'essentiel était de prendre langue et
semble, de se mieux connaître et de tâcher de se comprendr
malgré la différence des idiomes. Pas mal d'Allemands, en effe
ne comprenaient pas un mot de français, et un certain nombr
de Français n'entendaient pas l'allemand. Cela ne nuisait pa
autant qu'on pourrait le croire à la cordialité générale. Les cen
tres d'intérêt étaient fort divers. Tandis qu'une équipe de géo
graphes, qu'on ne voyait jamais, parcourait le pays, d'autres
poursuivaient dans les salles de classe des études religieuses
politiques ou littéraires. Ces cercles étaient dirigés par une mai
trise permanente, formée de Français et d'Allemands. C'est au
uns et aux autres également qu'incombait la responsabilité d
maintenir la discipline. Le soir quelques Allemands nous fai
saient entendre une excellente musique de chambre.

Qu peut-il sortir de pareilles rencontres? Je m'en suis entre
tenu avec des Français et avec des Allemands. Il est évident, tou
d'abord, que les premiers y trouvaient l'occasion d'un voyage de
vacances dans des conditions très avantageuses et les seconds un
nourriture dont la quantité, sinon la qualité, leur faisait oublier
les rigueurs du ravitaillement habituel. Quant au reste, ils sem
blaient, les uns et les autres, quelque peu sceptiques. Les Fran
çais, pleins en général de bonnes intentions, découvraient une
Allemagne désarmée et qui ne leur manifestait pas, en apparence,
d'hostilité. Mais ils pensaient qu'il y aurait beaucoup à faire pour
amener l'opinion française à une meilleure compréhension du
problème allemand et j'avais l'impression qu'ils se sentaient en
général incapables d'accomplir une pareille tâche.

Ce qu'il y a de plus facile, en effet, c'est de rapprocher la jeu-
nesse intellectuelle de deux peuples longtemps ennemis. Les intel-
lectuels ont entre eux une sorte de langage commun qui leur
permet toujours de se comprendre, en dépit de la différence des
idiomes. Mais beaucoup d'Allemands m'ont fait observer que ce
qui se passait dans ces centres était un peu en dehors de la vie
réelle. Je me rappelle, entre autres, ce professeur de Bonn, ren-

à Spire, qui parlait admirablement notre langue et qui spécialisé dans l'étude du XVIII[e] siècle. Il m'avouait qu'en- intellectuels et la masse allemande tout contact était pra- ient rompu et qu'il s'entretenait plus facilement avec un ie français qu'avec un ouvrier allemand.

nasse est étreinte par des préoccupations matérielles fort liates. Le démontage des usines d'horlogerie en Wurtem- soulevait des tempêtes. On m'expliquait qu'elle allait ré- au chômage plus de vingt mille ouvriers et que, d'une re générale, le niveau de production que l'on accordait à strie allemande ne suffisait pas pour assurer la subsistance population que l'afflux des réfugiés de l'Est a rendu encore nombreuse. Depuis mon retour en France, j'ai appris que rétentions étaient contestées par les milieux informés; que magne était encore loin d'avoir atteint le niveau de produc- qui lui a été accordé.

n'entrerai pas dans le détail de cette affaire, pour laquelle je que totalement de compétence. Tout ce que je puis dire, c'est certaines autorités françaises en Allemagne paraissaient par- les craintes et les appréhensions de leurs administrés. On savoir, à ce sujet, qu'il existe en Allemagne occupée deux s d'autorités françaises : d'une part, les autorités propre- militaires, c'est-à-dire le commandement des troupes d'oc- tion; d'autre part, des autorités pour la plupart civiles qui chargées de l'administration proprement dite. Les unes et utres sont coiffées par le général Kœnig, qui assume seul es les responsabilités depuis la démission de l'administrateur ont[1]. Or, les civils et les militaires ne voient pas les choses du ne point de vue. Les militaires sont avant tout des occupants. civils se sentent responsables des populations dont ils ont la ge et, s'il ne tenait qu'à eux, certains des abus dont les Alle- nds se plaignent seraient corrigés. Il est sûr, par exemple, les gendarmes et leurs familles tiennent en Allemagne une e excessive; que les occupations de logements civils sont par- abusives, surtout dans un pays qui a perdu bon nombre de locaux d'habitation, tandis que la population augmentait siblement.

e sont là, me dira-t-on, des abus inévitables et qui sont la te normale de toute occupation. Bien sûr, mais on est amené rs à se demander si l'occupation elle-même crée un climat n favorable au rapprochement entre les deux peuples. Par

. Depuis que ces lignes ont été écrites, la nomination en Allema- de M. François-Poncet a évidemment transformé les choses dans e mesure qu'il n'est pas encore possible d'apprécier.

exemple, tel historien éminent a refusé de prendre part à la
contre qui, à Spire, réunissait des historiens français, des hi
riens allemands et des historiens belges parce que, me disa
il ne croyait pas pouvoir participer à de telles manifestations
dis qu'on démontait des usines en Wurtemberg. Je tiens à pr
ser qu'il s'agit d'un antinazi notoire, et dont les sentiments à
égard ne peuvent être contestés.

Français et Allemands, je crois, — du moins ceux qui avai
l'occasion de se rencontrer dans les conditions que j'ai dites,
sont d'accord pour admettre que le dissentiment franco-allem
appartient à l'histoire. Les historiens des deux pays entend
désormais rédiger les Manuels d'histoire de telle façon que
futures générations n'y trouvent plus de motifs de haine et d
compréhension. C'est parfaitement possible, sans fausser la véri
mais encore en la servant.

Mais là n'est pas le véritable problème, et au fur et à mesu
que je séjournais en Allemagne, je m'en rendais mieux comp
C'est l'Europe tout entière qui a subi une défaite collective. O
cette défaite soit plus apparente en Allemagne qu'ailleurs n'e
pêche pas les autres peuples européens d'être aussi des vainc
et, par conséquent, d'avoir, qu'ils le veuillent ou non, avec l'A
lemagne une véritable solidarité de destin. Les amertumes q
subsistent entre les deux plus grands peuples de l'Europe occ
dentale, les Français et les Allemands, pourront s'atténuer av
le temps. J'avoue que je ne suis pas ému outre mesure par ce qu
j'entends dire tous les jours autour de moi, par ce que j'ai été
même de constater sur l'incontestable renaissance du nation
lisme allemand. C'est le contraire, en vérité, qui serait surpr
nant. Il n'est pas impossible de faire admettre aux Allemands le
plus nationalistes, pour peu qu'ils aient conservé quelque bo
sens, que les questions en Europe ne se posent plus en termes d
force, comme ce put être le cas il y a quelques décades.

Seulement, il s'agit, pour l'Europe, de vivre. Et pour quell
Europe ? On ne peut s'attendre, par exemple, à ce que les Alle
mands renoncent de gaieté de cœur à l'unité de l'Allemagne. Là
dessus, on dit et on écrit pas mal de sottises chez nous. La pen
sée de Bainville n'a pas cessé de hanter quelques esprits, qui ne
sont pas toujours médiocres. Il est certain que les pays allemand
sont beaucoup plus différenciés que les provinces françaises. Il
n'est pas douteux, par exemple, que le particularisme bavarois
ne soit très fort. J'ai entendu, entre autres, un Berlinois me dire
que les Bavarois accepteraient fort bien de ne plus être Allemands,
pourvu qu'ils puissent se constituer en économie fermée. Mais
c'est là une boutade. En réalité, qu'on le veuille ou non, l'unité
allemande est faite. Hitler et la catastrophe ont achevé l'œuvre

smarck. Hitler en mêlant étroitement tous les Allemands, conduisant au combat coude à coude jusqu'aux extrémités Europe; la catastrophe en provoquant ce que les Allemands nent la *diaspora*, c'est-à-dire la dispersion des Allemands st à travers les provinces de l'Ouest. Je n'ignore pas que migrés ont été souvent d'autant plus mal reçus qu'ils ve- t encombrer des locaux déjà insuffisants pour les indigènes minuer encore leurs rations de misère. Mais il y avait autre : la différence profonde de caractère entre les colons de et les autres Allemands. Néanmoins, il faut bien voir que articularités provinciales s'effacent. On doit être attentif au par exemple, que les récents événements de Berlin ont donné toute l'Allemagne à l'ancienne capitale un prestige qui lui quait encore.

ous aurions donc le plus grand tort de nous faire des illusions la solidité de l'unité allemande. Cela ne veut pas dire que la re Constitution de l'Allemagne ne tiendra pas le plus grand pte des particularités provinciales. On sait que les chrétiens ocrates (C.D.U.), qui dominent dans l'Allemagne du Sud, très particularistes et il est probable qu'ils obtiendront des al-démocrates, beaucoup plus centralisateurs, de notables cessions. Mais l'unité allemande, dans son essence, n'en sera entamée. Or, cette unité allemande suppose la réintégration l'Allemagne orientale et elle comporte un irrédentisme certain chant les provinces qui ont été annexées par la Pologne.

Toutefois, les Allemands admettent volontiers que ces problè- s dépassent leur compétence actuelle; que les puissances occi- ntales ne peuvent elles-mêmes les résoudre dans l'immédiat et l faut donc que l'Allemagne occidentale se résigne provisoi- nent à vivre de sa vie propre dans le cadre de l'Union euro- nne. Mais cela ne simplifie pas le problème, car cette Alle- gne occidentale, dans son état actuel, n'est pas viable. C'est que l'expérience que j'ai faite de la zone française d'occupa- n est singulièrement insuffisante. Cette zone, comme on sait, divise en deux parties à peu près égales : d'une part la zone d, à l'est du Rhin, qui comprend essentiellement le sud du ys de Bade et le sud du Wurtemberg, avec un petit morceau Bavière; d'autre part, la zone Nord, c'est-à-dire l'État rhéno- latin, sur la rive gauche du Rhin. La première a été très peu teinte par les événements de guerre. Seules Fribourg et Frie- richshaffen ont beaucoup souffert, avec quelques villages de la orêt Noire, au sud de la trouée de Pforzheim. De plus, le pays st presque entièrement agricole et ses ressources seraient suffi- ntes à cet égard pour assurer le ravitaillement de la popula- on. Mais déjà la situation est bien différente en zone Nord.

Mayence est détruite dans la proportion de 80 %; Coblence, dan la proportion de 60 % ; Trèves, dans la proportion de 50 %, ainsi de suite, pour ne point parler de Ludwigshaffen. Or, l situation est encore bien pire en zone américaine. Si Heidelber est intacte, si l'on y admire une joyeuse animation, que dire d Mannheim ou de Francfort, qui ne sont plus que des cadavres d villes? Il en va tout de même, en zone britannique, de Cologne et de la plupart des cités de la Ruhr.

Néanmoins, cette Allemagne veut vivre. Passée la première prostration de la défaite, elle s'est remise courageusement à l'ouvrage. Le déblaiement des ruines est aujourd'hui à peu près terminé. Çà et là on reconstruit. J'ai vu à Francfort les étudiants travailler eux-mêmes à la reconstruction de l'Université. Et, puisque nous parlons d'Universités, je tiens à signaler celle de Mayence. Il n'y avait point d'université dans cette ville. C'est la France qui a pris l'initiative de créer là un centre universitaire nouveau. L'entreprise était audacieuse et n'allait pas sans risques graves. Les Allemands n'ont pas oublié l'épisode séparatiste qui suivit la fin de l'autre guerre. Ils se méfient des vues de la France sur la Rhénanie. L'Université de Mayence était donc suspecte à leurs yeux. Néanmoins, elle a réussi. Ses professeurs, dont le recrutement a été parfois difficile, sont au moins à la hauteur de leurs collègues des autres universités. Le nombre des étudiants approche de sept mille, et c'est là une véritable gageure quand on sait que Mayence est plus qu'aux trois quarts détruite. L'Université a été installée dans une caserne d'aviation construite autrefois par Gœring. On a su adapter ces bâtiments à leur nouvelle destination; la jeune Université dispose d'une bibliothèque déjà bien fournie et il est regrettable que des difficultés d'ordre douanier et monétaire empêchent les livres et les publications françaises d'y parvenir aussi régulièrement qu'on le souhaiterait. On doit à la justice de reconnaître que M. Guérin, gouverneur militaire de la Hesse rhénane, fait tout ce qu'il peut pour faciliter la tâche de l'Université de Mayence. Il a compris que la carte maîtresse de la France en Allemagne, comme du reste dans les autres parties de l'Europe et du monde, est la carte de la culture.

Les Allemands sont avides des choses françaises. Quels que soient leurs sentiments intimes, l'intérêt qu'ils y portent n'est pas feint. Mais c'est une chose de faire cette constatation, après tout banale, et d'en tirer des conséquences pratiques. Nous devons bien nous persuader que les Allemands sont avant tout Allemands et nous ne devons pas les souhaiter différents. Il faut nous garder parfois de trop suivre les conseils des émigrés qui ont perdu depuis longtemps le contact avec leur peuple. Ce qu'ils

s disent nous fait plaisir et nous sommes portés à le croire, s ce n'est pas toujours exact. Chaque fois que l'on prend act avec l'Allemagne, que l'on amène des Allemands à s'ex- ner franchement et sans arrière-pensée, on est effrayé de la fondeur des malentendus historiques qui nous séparent. Cette ture française elle-même, dont ils reconnaissent toute la valeur verselle, ils l'ont vue trop souvent associée à nos armées ou à entreprises politiques qui leur inspiraient la plus juste mé- ce. Quand on leur témoigne un peu de compréhension, ils t toujours tentés de vous demander si votre attitude répond a aux sentiments du peuple français.

Alors se pose l'inévitable question de l'hitlérisme et des res- nsabilités que le peuple allemand tout entier a assumées dans dernière guerre. La plupart ne refusent pas de les reconnaître, is c'est en quelque sorte du bout des lèvres. Ils se plaignent èrement de leur situation actuelle et oublient volontiers que, l'Allemagne est aujourd'hui occupée, c'est après avoir occupé e-même la plus grande partie de l'Europe, et Dieu sait de elle manière. Mais le problème est de savoir si l'on peut récon- ier deux peuples voisins en insistant sans cesse sur les griefs iproques qu'ils nourrissent l'un vis-à-vis de l'autre.

Il faut donc tourner la page, si pénible que cela soit à certains. is, me dira-t-on, n'allons-nous pas assister alors à un réveil du tionalisme allemand et n'en discernons-nous point déjà les gnes? Ce n'est pas douteux, et c'est le contraire qui serait éton- nt. Comment veut-on que le nationalisme allemand, chauffé blanc pendant une quinzaine d'années, ne renaisse pas de ses ndres? Je dis le nationalisme, et même une certaine résurrec- on du national-socialisme. Une partie de l'opinion française a-t-elle pas rêvé de Napoléon un demi-siècle encore après sa ute? Combien de Français n'ont jamais voulu reconnaître tout mal que ce grand homme avait fait à son pays? Combien, rmi ceux qui me liront, risquent d'être révoltés par ce qui ur semblera un inadmissible rapprochement entre l'épopée apoléonienne et l'aventure hitlérienne? Rien n'est jamais sem- lable en histoire. Il serait puéril et faux de comparer Napoléon Hitler. Ce qui demeure vrai, c'est qu'Hitler répondait à certai- es aspirations de l'âme germanique. Il suffit, pour s'en convain- re, de lire le très beau roman que Gertrude von Le Fort a publié 'année dernière sous le titre de *La Couronne des Anges* (*Der kranz der Engel*), et dont je souhaite qu'il soit bientôt traduit n français, car mes compatriotes y apprendront plus que per- onne ne saurait leur en dire sur les réalités psychologiques et spirituelles de l'Allemagne. Ce livre est tout rempli par la nostal- gie de l'Empire, de cet Empire de la Paix dont le III^e^ Reich

fut la caricature sinistre, mais une caricature qui n'aurait pas é tant de prise sur les esprits si elle n'avait eu aussi quelque re semblance avec son modèle. La conclusion de Gertrude von L Fort, qui est un écrivain catholique, est d'ailleurs satisfaisant L'empire de la paix ne peut être qu'un empire spirituel. Ma combien, au cours de ma tournée en Allemagne, n'ai-je pas ren contré d'Enzios (Enzio est le héros de Gertrude von Le Fort), a cœur desquels vivait en secret une inguérissable nostalgie !

Je n'oublierai pas de si tôt cet homme jeune, avec lequel j m'entretins à Mayence une partie de la nuit. Il avait fait six an de guerre. Il était ancien officier de la Wehrmacht; il avait serv dans l'infanterie, depuis la Russie jusqu'en Normandie, en pas sant par l'Italie et les Balkans. Il avait rapporté de cette guerr deux mains mutilées. Il est Silésien. Son pays est annexé à l Pologne et ses parents vivent en réfugiés dans la région d Hanovre. Lui-même étudie la médecine à l'Université de Mayence Échangées les premières paroles de politesse, il m'a dit son amer tume et sa rancœur. Pour avoir trop cru à certaines choses qu se sont avérées fausses, il ne croit plus à rien. Tous mes argu ments, toutes mes raisons se heurtaient à un refus obstiné. Je crois pourtant que j'ai eu à la fin un peu raison de lui en lui demandant s'il pouvait vraiment admettre que toutes ses souf frances et celles de son peuple eussent été pour rien. Non, cela, il ne l'admettait pas. Mais alors il fallait bien qu'il se rendît compte qu'il n'y avait d'espoir pour l'Allemagne que dans le cadre d'une Europe fédérative, et non dans le regret stérile d'une grandeur qui ne saurait renaître et qui était frappée de ruine dès sa naissance. Il en a convenu, non sans hésitation. Il nous reste à le lui démontrer par des actes.

Veut-on, oui ou non, faire l'Europe? Croit-on à la pérennité des querelles historiques ? Alors il est inutile de travailler davan tage au rapprochement franco-allemand. Tout ce que l'on a pu faire dans ce sens sera balayé par la prochaine tempête planétaire. Mais si l'on pense au contraire que la vérité allemande n'est pas nécessairement contradictoire avec la vérité française; si l'on croit qu'elles peuvent se compléter sans se détruire, tout est encore possible, et peut-être nulle époque n'a été plus favorable que la nôtre à un pareil travail. Parce que l'Allemagne est, mal gré tout, désorientée, sans espoir. Méfiante, certes, mais elle a eu aussi quelques raisons de l'être. Elle n'attend pas grand'chose des Américains, qui lui semblent lointains et incompréhensifs, malgré la bonne volonté excessive dont ils font preuve quelque fois à son égard; ni des Anglais, beaucoup trop insulaires. C'est la France qui peut dire les mots nécessaires, sinon accomplir les actes essentiels. Notre faiblesse même n'est pas autant qu'on

ourrait le croire un argument contre nous. Elle plaiderait plutôt notre faveur. Sans doute les Allemands vont-ils répétant que ous sommes arrivés maigres en occupation et que nous en repar- ns gras; on plaisante sur le nombre des colonels à Baden-Baden; n raconte de bonnes histoires sur les pavoisements qu'exigeait, raît-il, le passage du général Delattre de Tassigny; on rappelle vec complaisance, et peut-être en les grossissant, les sottises de uelques militaires. Mais tout ceci ne va pas très loin, et ce sont s maux inséparables de toute occupation. Les Allemands sérieux t pondérés reconnaissent que nous avons réussi à faire quelque hose d'utile et de solide dans le domaine de l'éducation. Je n'ai u écouter sans émotion les détails que me donnaient sur leur euvre quelques fonctionnaires de la direction de la jeunesse. es Universités populaires fleurissent dans les moindres petites illes d'Allemagne, alimentées par les cotisations locales, et un ecteur de français leur est généralement attaché. Il a fallu déna- ifier les manuels scolaires, et ce fut une besogne extrêmement ngrate et difficile. Il a fallu former un nouveau personnel pour 'enseignement primaire et fonder dans ce but des écoles nor- nales. Dans cet ordre d'idées, l'école d'interprètes de Ger- nersheim est un modèle du genre. Je voudrais citer aussi le cen- re de Spire, qu'anime avec tant de compétence et de courtoisie, à l'ombre de l'illustre cathédrale, M. Roland-Gosselin. C'est là que j'ai eu l'occasion de prendre part à une rencontre d'histo- riens. Il est regrettable que trop d'Allemands et surtout trop de Français n'aient pas répondu à l'appel des organisateurs. Néan- moins, on a fait du bon travail et il sera continué. Le centre de Spire, d'autres encore, sont tout équipés pour servir à des ren- contres franco-allemandes du genre le plus varié.

Sans doute est-il regrettable que tout cela se fasse en régime d'occupation, d'autant qu'un pareil régime ne pourra durer indé- finiment. La direction de leurs propres affaires doit être peu à peu rendue aux Allemands. Ce que nous espérons, c'est que les semailles auront été assez fécondes pour lever même après que nous serons militairement partis. De grandes possibilités nous sont ouvertes par la constitution progressive de la trizone. Sans doute devrons-nous accepter que les Anglais et les Américains participent à la vie économique de notre zone. Mais nous serons associés nous-mêmes, plus étroitement que nous ne le fûmes jus- qu'ici, à la vie économique de leurs zones, et surtout nous pour- rons faire sentir notre influence sur la vie intellectuelle et spiri- tuelle de toute l'Allemagne occidentale.

En définitive, notre rôle en Allemagne ne dépend désormais que de nous-mêmes. Nous avons besoin, là-bas, d'un certain nombre de jeunes Français de premier ordre, qui seraient capa-

bles de parler l'anglais et l'allemand. Malheureusement, l'enseignement de l'allemand est à l'heure actuelle en décadence dans nos lycées et nos facultés. Ce n'est pas la faute des professeurs, et je tiens à rappeler que nous comptons un assez grand nombre de germanistes éminents, mais ils manquent de disciples. Les classes d'allemand, qui s'étaient artificiellement remplies pendant l'occupation, se sont vidées depuis, et c'est là un phénomène très grave. Les Français doivent comprendre que l'Europe ne se fera pas sans l'Allemagne, et que, dans une Europe où l'Allemagne aura retrouvé sa place, un peuple continental comme le nôtre devra rester en contact étroit avec le monde germanique.

Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un point de détail, bien qu'il soit essentiel. Mais c'est la France tout entière qui devrait donner à l'Allemagne le spectacle de ce que peut être une démocratie ordonnée et constructive. Le mot de démocratie est de ceux que l'on ne peut plus guère prononcer en Allemagne sans provoquer des sourires ironiques. Cela est dû à bien des causes, mais l'hésitation et le malaise français depuis quatre ans sont, à coup sûr, l'une des principales. Pour s'entendre avec l'Allemagne, il faut être fort; non pas seulement d'une force militaire qui n'est, après tout, que la traduction de la puissance intérieure; mais d'une force réelle et totale. Si l'Allemagne a tellement inquiété la France et si elle l'inquiète encore, c'est parce que la France, depuis trente ans, ne s'est jamais sentie assez forte.

Comment ne dirais-je pas que la force que je souhaite est avant tout une force spirituelle? Ceux des Allemands qui se tournent le plus volontiers vers nous sont les chrétiens d'Allemagne. Ils sentent qu'ils ont avec nous un héritage commun à promouvoir et à défendre. Certes, nous l'avons conçu de manière assez différente. Il arrive aux catholiques de France, formés par plus de quarante ans de séparation, d'être choqués par certaines manifestations du cléricalisme allemand. L'institution, souhaitée par les autorités françaises, d'écoles normales interconfessionnelles, par exemple, ne devrait peut-être pas être repoussée avec autant de vigueur par l'épiscopat allemand. Mais rien ne vaut, pour aplanir ces difficultés inévitables, les contacts fréquents et sincères. Il y a quelques semaines, le R. P. du Rivau, qui dirige outre-Rhin le centre d'Offenburg, avait réuni à Royaumont des catholiques français et des chrétiens allemands. Cette rencontre, qui était pour moi comme la conclusion de mon voyage en Allemagne, a été extrêmement féconde et je souhaite qu'elle se renouvelle.

JACQUES MADAULE.

REFLEXIONS
SUR LA GREVE DES HOUILLERES

La grève déclenchée dans les mines par l'ensemble des syndi-ts ouvriers, puis prolongée par la volonté de la seule C.G.T., attiré beaucoup de commentaires. La plupart de ceux-ci sont ordre politique : ils condamnent donc le fait de l'adversaire et nt preuve d'indulgence excessive pour l'action des syndicats mpathisants.

Quand ils essaient de se placer en dehors des conflits, les au-urs ne pensent qu'à dégager le caractère juridique de la grève : ne telle exégèse n'est pas inutile au moment où le gouvernement ut codifier le droit de grève. Mais celui-ci apparaît alors comme ne espèce de droit naturel, antérieur à toute législation; on ne eut que l'aménager, ou plus exactement que le traduire : c'est ailleurs ce que consacre la Constitution, qui le reconnaît expres-ément. En poussant à l'extrême, le droit de grève serait sacré : our un chrétien, il y aurait même un devoir de conscience à ne as s'opposer à son exercice : briser une grève serait donc une aute.

A vrai dire, un droit n'est pas qu'une abstraction sacrée. Il xige une technique destinée à assurer certains résultats : quand a technique est inopérante à réaliser ce qui était sa raison d'être, e droit correspondant devient vide de sens. Ainsi, telle forme du roit de propriété n'est qu'une technique économique, qui, liée d'autres techniques, telles que l'entreprise concurrentielle, ssurait, et assure peut-être encore, la prospérité par un haut iveau de production, et la justice par une relation, d'ailleurs ssez lâche, entre le travail et le profit. Si ces résultats ne se roduisaient plus, il faudrait reconsidérer la légitimité de telle expression du droit de propriété.

De même, la grève n'est pas utile par elle-même. La seule jus-tification du droit de grève, et sa hiérarchie dans la gamme des droits, ne peut donc résulter que de son efficacité. Indépendam-ment de tout contexte humain, et avant tout jugement de valeur,

il faudrait tout de même savoir en quoi consiste la grève, fa économique avant tout.

*
* *

En 1948, la grève paraît avoir deux objets : le premier est l moyen de règlement, ou plutôt d'ouverture, d'un conflit entre patron et ouvrier : c'est du moins son titre le plus ancien, qui correspond à un objet localisé; étendu à tout un pays, il revêt un caractère politique de lutte contre les pouvoirs établis ou de désorganisation de la société.

Remarquons tout d'abord que l'ampleur de certaines entreprises : houillères, S.N.C.F., ne permet pas toujours d'isoler ces deux finalités. Il est trop facile de dire, comme nos amis de la C.F.T.C., que l'on ne fait pas de grève politique. Toute grève à l'échelon national a une incidence politique, et il ne suffit pas d'une précaution oratoire pour la supprimer. Tout arrêt du travail, fût-il d'une heure, dans les mines, a des répercussions sur l'organisation sociale, ce qui n'implique pas une réprobation, mais doit être présent à l'esprit des dirigeants syndicaux. Ces derniers ont pris, en octobre, la responsabilité d'une action qui pouvait attirer une réaction, dans tous les sens du mot.

*
* *

Cependant, si la désorganisation de la société est une des thèses officielles du marxisme, c'est, en octobre 1948, la revendication professionnelle qui est le seul prétexte des grèves : c'est, à n'en pas douter, le seul but que la C.F.T.C. avait en vue en s'associant à une grève des houillères. Il reste donc à voir comment se présentent ces revendications et dans quelle mesure la grève est un moyen de les faire aboutir.

Dans un conflit isolé entre patron et ouvrier, le litige porte sur le partage du bénéfice de la firme, ce terme comprenant à la fois les profits et les salaires. L'arme des grévistes est l'arrêt du travail. Cet arrêt met en cause le profit du patron, en raison des frais fixes que ce dernier continue à supporter. La réplique patronale est d'attendre que se fasse sentir le manque de fonds chez l'ouvrier : c'est une lutte de trésorerie.

Un tel règlement, sans rapport avec les termes du conflit, ressemble à un « jugement de Dieu » moyenâgeux et il en a la barbarie. Plus un patron a profité illicitement du travail de ses employés, mieux il est placé pour pouvoir tenir. Et, réciproquement, moins les ouvriers ont raison de revendiquer, plus ils ont la possibilité matérielle de *durer*. Le seul fonctionnement correct

mécanisme est que le patron ne peut accepter de se mettre en cit : les ouvriers ne sauraient donc obtenir une rémunération assant le profit total de l'entreprise. Encore ceci ne joue-t-il s avec une entreprise nationalisée qui peut fonctionner très gtemps en déficit. Procédure injuste et stupide, la grève sup- e à l'absence de conciliation et d'arbitrage. Les idées ont été à point faussées que l'arbitrage ne vient qu'après.

Deux raisons ont présidé au maintien de cette solution médié- e. Les gouvernants du XIX^e^ siècle et les intellectuels, parmi quels se recrutaient les juristes et les juges, n'étaient jamais vriers : ils n'ont donc pas su prolonger le droit romain, igno- t du travail, ni le droit canon, dont la théorie du juste prix it une cible à l'ironie des économistes. L'eussent-ils voulu, illeurs, que l'absence de toute technique comptable les en t empêchés ; le secret du patron français n'est pas dans les hniques de fabrication : il est dans un prix de revient que, ur celer aux autres, il est amené à ignorer lui-même.

A l'heure actuelle, le perfectionnement de la technique comp- ble et la mise hors bourgeoisie des intellectuels devrait per- ettre l'élaboration d'une procédure juridique du règlement des nflits du travail. Au lieu de cela, le chef-d'œuvre de la bour- oisie industrielle a été de se faire arracher par les ouvriers le oit de mourir de faim comme unique moyen de faire aboutir s justes causes !

***

L'économie dirigée a remis en question toute cette analyse. lutôt que d'en élaborer les principes, il vaut mieux faire appel un cas concret : pourquoi, en octobre, la C.F.T.C. a-t-elle oulu faire dans les houillères une grève, symbolique, mais une rève tout de même ? Des divers motifs donnés, deux semblent ésumer les revendications du syndicat chrétien : insuffisance es salaires, remise en question du statut des mineurs.

Certes, l'exploitation des mines est déficitaire; il est facile de épondre aux travailleurs que le prix du charbon ne permet pas e les payer plus; mais cet élément est déterminée par le gou- ernement. Ce n'est donc pas contre l'État, propriétaire des nines, que la grève est dirigée, mais contre le gouvernement qui ixe le prix du charbon et finance le déficit de la mine : ce déficit, e statut en vigueur semblait le perpétuer.

Le caractère essentiel des grèves actuelles ne résulte donc pas essentiellement de ce que l'État est patron. Il provient de ce que l'État fixe les prix. Il n'est plus question de se répartir un profit; les revendications ouvrières s'arrêtaient jadis quand il n'y avait

plus de profit. Il s'agit de défendre l'intérêt d'une corporati entière. Chaque corporation bénéficie d'une part plus ou moi grande de la production suivant la politique du gouvernemen Pour augmenter sa part, elle s'oppose au reste de la nation, qui ne veut pas nécessairement dire à l'intérêt général. On peut reprocher au système de ne pas comporter de juge : fixant les prix le gouvernement a précisément joué ce rôle. Il déterminé la part du revenu national allant à *tous les mineu* (directeurs généraux compris), par rapport au reste de la nation

Une grève corporative n'est donc que le moyen de reconsidére ce partage en menaçant de remettre en question l'existence de production. Elle a un caractère politique puisqu'elle tend à cr tiquer une action gouvernementale. Une telle grève tend à oppo ser les producteurs d'une manière verticale, et non plus exclusi vement suivant le sens horizontal de la classique lutte de classes Certes, cette opposition n'est pas entière en ce sens que des cor porations tendent aussi à former des classes, comme celle de commerçants; mais elle exclut nettement le conflit limité ouvrier patron.

Cet outil n'est pas uniformément efficace, et cela pour deux raisons. Techniquement, l'arrêt de certaines activités apporte des entraves plus fortes que d'autres au fonctionnement de l'économie : la grève des mineurs a plus de conséquences que celle des fabricants de disques de phonographe. Cependant, l'effet psychologique de la grève importe plus à son succès que ses données techniques. Une grève corporative est dirigée en réalité contre ceux qui exercent d'autres métiers, y compris le plus humble ouvrier. Elle a besoin d'être moralement soutenue par ceux mêmes qu'elle combat, et pour cela doit cacher son caractère vertical derrière un aspect horizontal. En d'autres termes, le conflit « *mineurs-reste de la nation* » doit revêtir pour l'opinion l'aspect de la lutte de classes.

Le public est facile à tromper sur le résultat final, ignorant en général l'incidence des hausses de salaires. Il est plus sensible au moyen employé, souffrant immédiatement de l'arrêt du travail. C'est la raison pour laquelle les corporations agissant directement sur le bien-être public ont moins de chance de réussir une grève que celles dont la suspension du travail a des conséquences indirectes. Un arrêt des services d'eau à Paris, ou même une grève des transports, sont plus difficilement populaires qu'une grève des houillères dont l'effet est retardé. L'habileté d'un gouvernement serait de faire sentir sans délai au public qu'il est directement visé, en faisant peser sur lui immédiatement les restrictions qui résulteraient des grèves à plus longue échéance.

*
* *

La grève actuelle est donc aujourd'hui corporative; elle s'oppose tout simplement à l'arbitrage du pouvoir central entre les corporations. Est-ce à dire qu'elle est toujours contraire à l'intérêt général? La grève d'octobre nous donne un bon exemple du contraire.

La répartition des biens est assurée par les prix. Or, il y a une corporation qui a réussi à user illégalement de ceux-ci pour accroître ses bénéfices : ce sont les paysans, et surtout les marchands de bestiaux. Constatons à ce propos que les nationalisations ont été faites sans aucune idée économique : avec un minimum de législation et de volonté, il est inutile de nationaliser toute entreprise qui peut présenter une comptabilité à l'État. Celui-ci dispose en effet d'armes suffisantes pour intervenir, même dans les régimes les plus libéraux : fiscalité, crédit, lois anti-trusts. Mais la difficulté est toujours de connaître l'abus. Il est plus facile à l'État de lutter contre un trust, s'il le veut vraiment, que contre trente mille marchands de bestiaux. La nationalisation la plus inutile a été celle des banques de dépôts dont la gestion, connue au centime près par le Trésor, se résumait avant guerre à collecter l'épargne pour ce dernier : une élévation de 0,25 % du taux de l'escompte est autrement plus efficace envers les banques que le pouvoir de décision sur toutes les autres matières.

Ce qu'il eût été intéressant de donner à la nation, ce sont les postes-clés sur lesquels tout contrôle comptable est impossible. Il fallait nationaliser le commerce de gros, non les banques ou les mines.

Étant donc restés dans le secteur libre, les marchands de bestiaux firent hausser le prix de la viande au moment où il aurait dû baisser. Cette action étant contraire au libre jeu du capitalisme libéral, elle a été timidement blâmée en France, et n'a pu se développer cet été que grâce à l'atmosphère de liberté qu'une abondance relative favorisait. Lors de son bref passage place Vendôme, M. Lecourt avait été surpris de l'indulgence de la justice. Il fit activer les dossiers, mais son départ interrompit son zèle et au 1er octobre aucune action n'avait abouti. La corporation des marchands de bestiaux et des commerçants alimentaires continuait d'être favorisée par rapport aux autres.

La corporation des mineurs réagit. Voyons d'abord l'intention et la technique d'action de F.O. et de la C.F.T.C. Ces centrales syndicales décidèrent une grève d'avertissement au début du

conflit. Pour être réduite, une telle initiative n'en a pas moi entièrement le caractère d'une action corporative sur le gouve nement. Cette action eut son plein effet : diverses personnalit gouvernementales s'émurent alors; certains dossiers de poursu tes émergèrent à la surface et la corporation des marchands d bestiaux finit de jouir ainsi d'une totale impunité.

*
**

Pour la C.G.T., la grève eut un autre objet, qui nécessite un analyse détaillée. Une partie des travailleurs français a parfaite ment le droit de croire que l'évolution des relations franco-amé ricaines cause une atteinte directe à leur intérêt le plus immé diat. Nous ne voulons pas savoir si le Kominform est à l'origine de ce sentiment : c'est une autre question; le point qui importe pour juger le mécanisme et non l'opportunité de la grève cégé tiste est seulement de constater l'existence d'un tel sentiment. Certains Français pensaient donc qu'il était aussi grave pour eux d'accepter l'aide Marshall que de laisser profiter les marchands de bestiaux. Pour eux, la grève a été l'occasion d'exercer sur le gouvernement une action sur une politique extérieure qu'ils jugeaient, à tort ou à raison, opposée à l'intérêt de leur corpo ration.

On ne voit plus dès lors en quoi une telle action est différente de celle que menait la C.F.T.C. ou F.O. Il ne faut pas taxer, de ce point de vue, l'intervention de la C.F.T.C. de *légitimes revendications des travailleurs* et la pression de la C.G.T. sur la politique extérieure de *menées anti-françaises*. On peut porter un jugement sur la cause défendue, mais sa nature est la même ; identiques également sont les techniques mises en œuvre. Dans les deux cas, il s'agit pour une minorité, celle qui groupe l'ensemble des travailleurs d'un même métier, d'intervenir sur les décisions d'un gouvernement désigné par une majorité; dans les deux cas, on asphyxie l'économie à cet effet.

Le droit de grève n'est donc plus qu'un élément de la théorie du pouvoir dans un État moderne, en particulier dans un État qui fixe les prix des denrées. Il a été interdit en Russie, où le pouvoir central n'est pas balancé. Cela ne prouve pas qu'il doive être à priori refusé au pays de Montesquieu. Mais alors il faut en reconnaître le caractère corporatif, et surtout estimer le coût de son exercice.

*
**

Ce coût est en général très lourd pour tout le monde, ce qui

ait pour ne pas considérer la grève comme une panacée en ière de conflit du travail. Mais c'est surtout l'absence de tout ort entre la justesse de la cause et ses chances de triomphe appelle une condamnation de principe. Ces deux arguments valables pour toute épreuve de force : mais, dans le cas e guerre, le coût est visible, spectaculaire, alors que dans les es il peut être dissimulé.

n peut, dans des cas très particuliers, admettre le bien-fondé ne cessation du travail, surtout s'il n'y a pas moyen de faire utir autrement des revendications essentielles; et, dans des extrêmes, cette action peut être moralement encouragée par torité ecclésiastique, comme le fit, à propos des conflits de gwy, l'évêque de Metz. Mais ce ne peut être là qu'une sou- e de sûreté dont on n'use pas tous les jours, un peu comme roit d'insurrection contre la tyrannie : que ce droit soit sacré, n'est pas une raison pour l'utiliser sans cesse. Encore moins il question de le consacrer comme la technique constitution- le de solution des conflits les plus légers, ainsi qu'il en est en Amérique du Sud. En France, les moindres prétextes sont ourd'hui bons pour faire grève. Cette fréquence n'est guère mpatible avec l'imperfection d'une telle arme : c'est donc avec son qu'on se propose de la limiter sérieusement, tout au moins principe.

Mais on ne détruit bien que ce qu'on remplace : la limitation droit de grève, devenu techniquement anachronique, laisse elquefois sans défense ceux qui ont le plus besoin d'être défen- s. Pour prendre un exemple hors des conflits en cours, qui rantira les fonctionnaires contre un refus de leur ministre d'ap- iquer la loi, en particulier de les reclasser? Il y a bien le onseil d'État, mais celui-ci est trop long à agir : en outre, il est mposé de juristes trop près des textes, trop loin des hommes. qui faire utilement appel des décisions du gouvernement?

Plus généralement, si le pouvoir gouvernemental ne peut con- aître des conflits corporatifs, qui sera compétent? Il existe en ette matière des collèges de prud'hommes, arbitres dont l'enver- ure est limitée; leur composition même ne résout rien, car ils e sont qu'une émanation des partis en conflit.

Il faudrait une institution considérable ayant la confiance du monde du travail et composée de personnalités au-dessus des corporations. Elle devrait s'intéresser même à certaines questions ugées aujourd'hui de politique économique, comme la fixation les prix.

Cet arbitrage, assuré jadis par le pouvoir royal, avait perdu de son urgence à la fin du XVIII[e] siècle. Supprimant les corpora- tions, la Révolution n'avait aucune raison d'organiser leur con-

trôle et leur arbitrage. Mais les trusts sont revenus, qui ne limitent pas toujours aux actionnaires et à la direction.

Il se trouve que, au moment où les intérêts économiques opp sent autant les métiers que les classes sociales, les pouvoirs po tiques deviennent autoritaires : la dictature assure l'arbitra nécessaire. Mais, à qui veut concilier le caractère actuel de l'éc nomie et la démocratie politique, il est besoin de prévoir u mécanisme nouveau qui résolve les conflits entre corporation En d'autres termes, il faut séparer deux pouvoirs dont le cum semble, à tort ou à raison, excessif à nos contemporains : gouvernement administratif et l'arbitrage de certains conflit Cette séparation n'est pas, on l'a vu, facile à définir. Elle e encore beaucoup plus difficile à réaliser. Cependant, reculer d vant la difficulté serait reconnaître l'incompatibilité de la stru ture présente de l'économie avec ce que l'opinion considè actuellement comme étant la liberté politique. Aussi est-ce just ment, bien que par un raccourci inexact, que l'on s'inquiète d la limitation sans contre-partie du droit de grève.

J. Dumontier.

LES ELECTIONS DU CONSEIL DE LA REPUBLIQUE

Certaines élections sont des surprises vraies, par exemple le succès des démocrates américains. Succès qui a réjoui tous les Français, esbaudis non parce qu'ils préféraient Truman à Dewey qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre et se refusent à éprouver le moindre intérêt pour la politique d'un pays lointain où l'on se bat pour autre chose que pour des programmes et où on ne sait pas bien s'il y a une gauche et une droite...), mais parce que la farce faite à Gallup leur a donné le même frisson de satisfaction pure qu'une plaisanterie de chansonnier sur les prévisions de l'O.N.M., un chansonnier de vingt et quelques millions de têtes !

Il y a des élections où la surprise est peu justifiée — du moins de la part de certains. Lorsque le prestidigitateur retire d'un vieux chapeau une écharpe, une douzaine d'œufs, un lapin, un revolver et la série des drapeaux alliés, son ahurissement ajoute à la joie du public, et pourtant, nul n'en doute, on ne retire d'un chapeau que ce qu'on y a préalablement mis.

Du vieux chapeau, est-il besoin de le dire, est sorti ce que M. Jules Moch y avait mis, en calculant au plus juste sa loi électorale, le maximum de conseillers S.F.I.O. Qu'il n'ait pas vu que le maximum de conseillers S.F.I.O., immanquablement, ce serait le maximum de conseillers R.P.F., je veux bien le croire, mais je préfère penser qu'il n'est pire aveugle... et que ce n'est pas la première fois que la S.F.I.O. au gouvernement fait preuve d'un manque d'intérêt pour l'avenir, d'une passion pour le gain immédiat et cherche à sauver ou à placer le maximum de ses hommes.

C'est même peut-être cette attitude qui, depuis la libération, a le plus déçu ses amis.

Le but de l'opération était d'éliminer à n'importe quel prix les communistes. Ensuite on feint d'oublier qu'ils n'ont pas perdu une voix dans le pays et l'on feint d'espérer que leurs électeurs ne se sont pas aperçus qu'ils étaient dupés.

Son autre conséquence a été d'éliminer le M.R.P. Le mécanisme de l'opération vaut l'analyse. On peut s'entendre entre S.F.I.O.

et M.R.P. sur le plan gouvernemental et parlementaire, sur plan syndical aussi. Mais, à l'échelon local, la S.F.I.O. ne compromet plus dans une élection où le corps électoral est form de *notables*, en s'alliant avec les socialistes chrétiens. Elle n s'allie qu'avec des réactionnaires bourgeois, compromis avec gaullisme, mais portant l'étiquette radicale, consacrée pour u demi-siècle comme une étiquette de gauche depuis le petit pè Combes.

La vraie ligne de démarcation du pays en ce qui concerne c notables, c'est encore le curé et l'instituteur. C'est ce qu'il fallai démontrer, c'est ce que Jules Moch a démontré.

Mais ce n'est plus la ligne de démarcation des militants ni de problèmes. On peut faire le bloc des gauches au suffrage res treint; demain, au gouvernement, on commencera à s'apercevoi qu'il faut choisir entre radicalisme et M.R.P. et que l'unité syn dicale d'action est C.F.T.C., C.G.T., F.O. On a liquidé le M.R.P. [1] on reste seul.

Quant aux radicaux, le problème n'est pas résolu de savoir si M. Queuille relit les Mémoires de Constant ou ceux de Sieyès. Nous ne nous chargeons pas non plus d'expliquer à nos lecteurs les arrière-plans de l'inénarrable interview de M. André Marie le soir du scrutin. Il faut en effet un certain « calme » pour considérer que les élections dernières représentent un succès gouvernemental, en raison d'un succès radical dont la pureté et le caractère ne paraissent pas soupçonnables à notre éminent garde des Sceaux.

De toutes façons, de succès en succès de ce genre, l'avenir de ce gouvernement paraît limité. Il a perdu deux de ses membres les plus courageux; les Anglo-Saxons, avec la Ruhr, viennent de lui donner un coup de pied décisif et de fournir à la double opposition le meilleur prétexte de voter « contre », en paraissant justifiée vis-à-vis de sa clientèle. Les incidents du 11 novembre, l'échec des grèves ont aussi achevé d'exaspérer la gauche. Quant aux fractions révolutionnaires du prolétariat français, épuisées par quatre ans de luttes stériles, vaincues par le calme et l'habileté des préfets socialistes, elles en sont à ce stade où l'arrivée d'un gouvernement autoritaire n'aura même plus à les mater.

H. M.

1. Le M.R.P. a fait preuve de beaucoup de désintéressement ou d'incapacité politique en acceptant cette loi électorale. Maintenant qu'il a vu comment on s'en servait, je doute que les socialistes lui fassent avaler à l'Assemblée Nationale un autre régime que la proportionnelle que peuvent faire triompher les voix associées du parti communiste et du M.R.P.)

LA VICTOIRE DE M. TRUMAN

La réélection de M. Truman a démenti tous les pronostics, sauf s siens propres. Il menait à la bataille un parti déchiré : l'aile auche l'avait lâché avec M. Wallace, l'aile droite, les sudistes, ui opposait un candidat de sa façon, le gros des troupes lui-même avait cherché un meilleur porte-drapeau et carillonné, en ain, à la sonnette du général Eisenhower, qui refusait de servir le bouée de sauvetage; on voyait renaître toutes les dissensions qui permettaient à M. André Siegfried d'expliquer savamment en 928 pourquoi, sauf en temps de crise, les démocrates, trop hété-ogènes, ne peuvent se maintenir longuement au pouvoir. Voici qu'ils y seront restés vingt ans au moins, grâce à ce nouveau bail; non seulement le président obtient autant de voix que tous ses concurrents réunis, — ce qui se traduit, avec le suffrage à deux degrés, par 303 votes électoraux contre 189 à M. Dewey et 39 à M. Thurmond, — mais il reconquiert, à la Chambre et au Sénat, la majorité qu'il avait perdue il y a deux ans et s'assure des gouverneurs amis dans la plupart des États.

La défaite de M. Wallace est tout aussi sensationnelle. Il se flattait, d'abord, de recueillir dix millions de voix; il avait ensuite rabaissé ses évaluations à trois millions; il n'en a obtenu que 1.109.000, — 2,36 % du total, à peine cent cinquante mille de plus que le sudiste Thurmond. L'appui des communistes l'a discrédité auprès des masses. Il faut le constater : autant la classe ouvrière, en Europe, subit ou a subi la fascination du communisme, autant, en Amérique, elle réagit instinctivement contre; et c'est précisément cet anti-communisme spontané qui lui a permis, restant unie, de vaincre le conservatisme social. Car les électeurs ont d'autre part opté pour le président contre ce Congrès qu'il dénonçait comme « le pire Congrès de l'histoire américaine », et contre cette loi Taft-Hartley, brimant les syndicats, qu'il avait tenté vainement d'empêcher par son veto; ils ont fait mordre la poussière à une cinquantaine de députés et de sénateurs qui l'avaient votée; à cet égard, la sécession sudiste a rendu service à M. Truman en lui démontrant l'inutilité de vouloir apai-

ser son extrême-droite et en le laissant libre de porter son effort sur les États industriels du Nord. On a protesté contre la vie chère et contre la suppression des contrôles, on a ratifié la philosophie sociale du New Deal.

C'est là-dessus qu'a porté le débat. La politique extérieure, menée en commun, n'était pas en cause. La désignation des candidats avait éliminé les derniers tenants de l'isolationnisme, et seul M. Wallace contredisait la ligne adoptée envers la Russie. Un échange de télégrammes entre M. Truman et M. John Foster Dulles a confirmé depuis lors leur accord foncier; il est question de le souligner en faisant entrer MM. Dulles et Vandenberg, quoique républicains, dans le cabinet présidentiel. Il est tout à fait inexact de s'imaginer que le projet d'envoyer M. Vinson à Moscou ait influencé le résultat, et encore plus de prétendre, avec la propagande russe, que les électeurs de M. Wallace se soient retournés vers M. Truman pour lui imposer leur programme; rien, dans les déclarations des candidats ni dans les consignes données, n'autorise une telle interprétation. Les États-Unis ont toujours déclaré vouloir la paix; mais ils ne l'attendent pas de l'esprit « munichois », et sont décidés à se montrer fermes, en courant au besoin le risque de la guerre, en espérant que cette détermination même le fera disparaître. S'ils ont attaché, en pareille matière, un sens au scrutin, c'est celui d'une continuité dans le plan Marshall et l'aide à l'Europe. Les divergences ne portent que sur des points secondaires, comme la Palestine, où M. Truman favorise plus nettement Israël, et la Chine, à laquelle M. Dewey souhaitait apporter une aide plus considérable : encore les événements peuvent-ils se charger de trancher la question.

A l'intérieur, M. Truman a les mains libres. Non seulement il ne se heurte plus à un Congrès hostile, mais le fait d'avoir eu raison dans ses prévisions désarme ses critiques au sein même de son parti; l'Américain sportif voit désormais en lui un magnifique champion. La défection du « solide Sud » l'affranchit d'une dépendance encombrante. Il poursuivra sa campagne pour l'égalité des droits civiques entre les races; il essaiera sans doute de reviser la loi Taft-Hartley. Cela ne veut pas dire qu'il réussisse : on l'a fait observer, la majorité des deux tiers nécessaire pour passer outre au veto présidentiel comprenait un grand nombre de démocrates, et les députés ou sénateurs élus dans le Sud sous cette étiquette partagent souvent les vues de M. Thurmond; si le parti les éliminait pour devenir un parti « libéral », selon les suggestions de Mme Roosevelt, — les républicains faisant alors figure de parti « conservateur », — garderait-il le contrôle des Assemblées ? Et puis, le succès inattendu du président ne l'empêche pas d'avoir perdu deux millions de voix par rapport à

4, quatre millions par rapport à 1940; c'est l'élection la plus putée depuis 1916 ; après le triomphe de 1936, — 523 votes ctoraux contre 8, — jusqu'aux 303 votes d'aujourd'hui, les mocrates ont été en régression constante, tandis que les répu- cains croissaient d'autant. M. Truman a gagné remarquable- ent une bataille que tout le monde croyait perdue d'avance, ais il l'a gagnée de justesse.

Revenus de leur première surprise, les républicains préparent nc l'avenir. Pour M. Dewey, sa carrière politique est finie : il ait pu sans déshonneur échouer une fois devant Roosevelt, mais houer une deuxième fois, et devant Truman, cela le disqualifie mme chef d'équipe; il peut rester gouverneur de New-York, il e sera jamais président des États-Unis; et comme, dans quatre ns, MM. Vandenberg et Taft auront vieilli, le jeune M. Stassen, ui avait brillamment débuté, qui s'est ensuite loyalement incliné evant le candidat choisi par son parti, retrouve des chances. I. Wallace, lui aussi, malgré son intention de persévérer, se relè- era difficilement d'une défaite humiliante, et les jours d'un tiers arti ne semblent pas encore venus. Mais, jusqu'en 1952, M. Tru- nan est le maître; il a derrière lui, pour son action internatio- nale, des États-Unis cohérents, pour son action intérieure le pres- ige d'un vainqueur; de la façon dont il mènera sa barque dépen- dront le sort de son pays et celui du monde.

Auguste Viatte.

A TRAVERS LES REVUES

Écrits sur la politique d'hier.

« La France compte quarante et un millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement », pourrait écrire Rochefort s'il revenait à Paris en 1948 et si *L'Aurore*, par exemple, lui ouvrait quotidiennement ses colonnes. Mais, aujourd'hui, le mécontentement ne suffit même plus : nos « hommes représentatifs » transforment la politique en art d'utiliser les mesquineries. Les plus grands n'y échappent pas. Comment ne pas évoquer sans quelque tristesse la phrase prononcée en octobre 1947 par le général de Gaulle et dans laquelle étaient tournés en dérision les « huissiers, les palais, les téléphones » de la IV^e^ République. Grand problème !

A qui fera-t-on croire que le R.P.F. au pouvoir licenciera tous les huissiers, aménagera les ministères en cités-jardins et imposera aux services publics l'usage du messager à pied ? Aimable et ridicule plaisanterie. La critique, pour ne pas manquer son but (ou ses objectifs...), doit d'abord être juste.

On comprend cependant fort bien que, devant le retour des politiciens des plus mauvais jours de la III^e^ République, il n'y ait pas spécialement de quoi se montrer fiers.

Henri Muller, dans son article du mois de mai, *Psychanalyse de la IV^e^ République*, parlait à propos d'André Marie des « vingt-huit jours de la III^e^ République ». Or, la période des réservistes menace de durer longtemps. Depuis quatre ans, on prétend que nos ministres et députés manquent de compétence technique. C'est une explication. Mais ne faut-il pas aussi tenir compte du fait que, dans notre pays où les hommes de moins de quarante ans sont considérés comme des « gamins », une confiance toute sentimentale se porte automatiquement sur les « anciens » ? L'expérience, dit-on, leur a beaucoup appris. Cela n'est pas seulement vrai en politique. De l'école primaire à l'Assemblée Nationale, la persévérance est toujours récompensée. Car il vaut mieux ne point se faire trop d'illusions sur les capacités techniques du personnel de la III^e^ République. Dans la revue *Critique* d'octobre, les livres du général Gamelin et de Paul Reynaud fournissent à M. Taylor l'occasion de reparler de la fin de ce régime.

Les mémoires du général Gamelin, publiés chez Plon sous le titre *Servir*, faciliteront sans doute le travail des futurs historiens. Voici, rapportées par M. Taylor, les réflexions du général malheureux :

Gamelin a peu de choses à dire sur les journées décisives du 10 au 19 mai, les seules neuf journées de sa vie qui lui donneront une place dans l'his-

— tout au moins une place en bas de page. Une fois de plus, il est eux de nous documenter sur sa correction : il laissa au général Georges berté d'action et ainsi la responsabilité devant la postérité. Il aurait ux valu être moins correct et mieux réussir; un peu de rudesse envers néral Georges aurait pu être pardonnée si elle avait aussi maté les Alle-ds. Peut-on imaginer Foch ou Joffre, le maître de Gamelin, contemplant un détachement philosophique la plus grande catastrophe de l'histoire l'armée française ? Le 10 mai termine la période du calcul politique et mença le conflit des forces réelles; dès lors, il n'y avait plus de place Gamelin, le politicien militaire. Son livre s'amenuise à la fin, comme était devenu un fantôme, la vie semble se détacher de lui à mesure que anons se mettent à tonner. Fidèle jusqu'au bout à son propre esprit, il donne le lecteur en lui laissant cette profonde et urgente leçon : à l'ave-il devrait y avoir « un procès-verbal régulier » de toutes les réunions vernementales. Ceci, écrit-il, était l'erreur fondamentale dans le système gouvernement français antérieur à la guerre. Si l'ordre, le système et la nération précise des notes et des instructions personnelles faisaient les nds généraux, la réputation de Gamelin serait assurée. Les choses étant ce elles sont, il a rendu un service à l'historien : sans doute il ne contri-que dans une faible mesure à l'explication d'événements qui le dépas-ent, mais il explique clairement son propre caractère — précision, hono-ilité, conciliation, et par-dessus tout, zèle dans la rédaction des rapports.

Paul Reynaud a, de son côté, livré au public l'an dernier deux très s volumes : *La France a sauvé l'Europe*. Parce que M. Reynaud est elligent il lui a été, il lui sera beaucoup pardonné. Mais il ne suffit s d'être intelligent et de voir clair pour agir. Et les pratiques de sor-lerie financière risquent très souvent d'échouer si l'on élude les nditions politiques sans lesquelles les mesures les plus hardies ne ut que jeux de l'esprit.

Le récent et bref passage de Reynaud aux Finances et son départ en ptembre après quelques discours pathétiques et alarmants n'a-t-il s nui au régime plus qu'il n'a pu lui servir ? Des discours de mai-in 1940 au plan financier d'août 1948, la voix a pu vieillir, mais est-ce pas la même triste lucidité et en définitive la même impuis-nce ? M. Taylor écrit :

Gamelin fut l'homme du rapport bien documenté; Reynaud est l'homme e la phrase à l'emporte-pièce. Le titre même de son livre est provocant; mais expliqué ni défendu, il demeure un morceau de bravoure isolé. Ces eux lourds volumes, sans plan ni proportions, sont le travail d'un homme ntelligent qui n'a pas compris les réalités de la vie politique, ni même celles e la composition littéraire. Le premier volume est entièrement consacré aux nnées précédant la guerre, au temps où Reynaud était un critique isolé es erreurs de la politique financière, militaire et étrangère. Il n'y a pas de oute que Reynaud n'ait généralement eu raison dans ses critiques. Encore, u lieu de montrer pourquoi les autres échouèrent, aurait-il été plus profi-able de montrer pourquoi il ne réussit pas lui-même. Ce n'est pas assez, our un homme politique, d'avoir des vues correctes, il doit se procurer un outien et être capable de les mettre en action. Clemenceau eut aussi de lon-gues périodes d'isolement, mais, lorsque la crise survint, il sut faire vibrer une corde dans le cœur de millions de Français. Reynaud n'y réussit pas, et même ne l'essaya pas.

Reynaud eut certainement le sens du moment dramatique. Il comprit que la guerre exigeait l'action, plutôt que la rêverie philosophique. Gamelin consentit à l'expédition de Narvik dans l'espoir de détourner Darlan de Bakou et les Allemands du front de l'ouest. Reynaud espéra frapper à Narvik un coup décisif; — mais il ne réussit qu'à faire une phrase frappante.

... On ne peut reprocher à Reynaud de n'avoir pas su vaincre les Allemands; ce fut la faute des généraux et des politiciens des années antérieures à la guerre. Mais on peut lui reprocher de n'avoir pas su s'imposer à son cabinet, et d'avoir été manœuvré par des hommes qui n'avaient aucune foi dans la

résistance ou dans l'avenir. Après tout, chaque pays a ses méthodes politiques. La réponse française à une crise fut le jacobinisme, la terreur révolutionnaire. Un président du Conseil français qui aurait balayé les généraux et exécuté les partisans de la reddition n'aurait pas arrêté l'avance allemande, mais il aurait sauvé la France pour l'avenir. Si la IIIe République passa ses pires défauts à la IVe, Reynaud eut sa part de responsabilité.

On peut légitimement penser que la grave faiblesse de la IVe République est de continuer la IIIe. L'Ancien régime se prolonge sur les ruines de la guerre. Et, cependant, beaucoup de choses en France ont changé. L'économie bien ou mal dirigée, les institutions politiques elles-mêmes se sont profondément modifiées. Les partis et surtout les hommes vont-ils enfin tenir compte de ces modifications, examiner les problèmes de 1948 ?

Entretien sur la politique d'aujourd'hui.

Temps Modernes de septembre publie sous forme d'entretien les réflexions de David Rousset et Jean-Paul Sartre sur la situation politique en France. Sartre et Rousset sont les leaders du Rassemblement Démocratique Révolutionnaire. Il n'est pas sans intérêt de savoir si, au-delà d'une vigoureuse polémique radiophonique avec le R.P.F. et de l'anti-communisme des *Mains sales*, une politique positive est en train de naître à l'horizon existentialiste.

Après avoir précisé la notion de parti, Rousset définit ainsi la situation présente :

Ces dernières années, la structure politique de la France s'est assez sensiblement modifiée. Le parti radical a disparu. Il a été pendant toute une période historique l'instrument le plus souple et le plus efficace de la grande bourgeoisie française; mais il regroupait les classes moyennes et il exprimait dans sa propagande publique leurs inquiétudes et leurs volontés. C'était son habileté, et, si l'on veut, le gage de la stabilité parlementaire de la IIIe République, que cette conciliation difficile d'un double rôle : au gouvernement, dans la pratique, réaliser la stratégie des milieux économiques dirigeants, et, sur la scène publique, interpréter suivant une vieille tradition oratoire, les mécontentements de la petite bourgeoisie. Sa mort signifie un déplacement des classes moyennes. Elle solde la crise de toute l'ancienne structure bourgeoise française et ouvre une nouvelle étape. Le M.R.P. et le parti socialiste ont recueilli cet héritage. Ils sont aujourd'hui à bout de souffle, et cet épuisement rapide traduit les nouvelles conditions de la crise française.

Rousset et Sartre laissent vite de côté ce qui, en termes parlementaires se situe au centre et à droite pour ne s'occuper que de la gauche révolutionnaire et de ses militants. Le problème essentiel à leurs yeux est l'introduction du maximum de démocratie dans ces mouvements révolutionnaires. Ils s'adressent aux socialistes, aux M.R.P. de gauche déçus, aux communistes qui refusent la trop rude discipline du parti, aux syndicalistes. Bien entendu, l'option du R.D.R. reste d'abord révolutionnaire, c'est-à-dire qu'il admet qu'une transformation violente de la société est nécessaire. Mais, parallèlement à l'action, l'éducation et la prise de responsabilité des travailleurs doivent toujours être sauvegardées.

Récemment, en relisant *L'État et la Révolution*, je tombai sur le passage où Lénine cite Marx, expliquant que la violence est nécessaire sur le continent pour la transformation sociale. Lénine commente : Marx, à la date où il écrivait, excluait l'Angleterre, et il avait raison, car l'Angleterre était encore si

militarisée et si peu bureaucratisée qu'il était possible dans cette situa-là d'aboutir à une transformation sociale autrement que par la violence. passage étonnant met l'accent sur ce que l'anémie, la dégénérescence gra-lle de la démocratie bourgeoise posent de graves problèmes devant la se ouvrière, et, d'une façon générale, devant les masses travailleuses. e texte nous aide à préciser comment il faut entendre la démocratie. Nous croyons pas que ceux qui détiennent aujourd'hui les privilèges les aban-neront parce que nous les aurons convaincus que l'intérêt de l'histoire qu'ils les abandonnent. Nous sommes tous d'accord pour penser que la nsformation sociale ne s'opère pas par la persuasion idéologique des pri-giés (ce qui ne veut pas dire que, même chez eux, il n'y ait pas des ividus à gagner, l'exemple du passé du mouvement ouvrier démontre le ntraire). Mais Lénine mettait toujours l'accent, quand il parlait de la dic-ture prolétarienne, sur le fait que la dictature prolétarienne signifiait la tature de l'énorme majorité de la société sur une minorité, et que cette tature devait s'accompagner d'une très large démocratie, d'une démocratie us réelle et plus conséquente que la démocratie bourgeoise, pour l'en-mble des masses travailleuses.

Citer Marx et Lénine pour mettre en évidence l'intention originelle u communisme, cela ne signifie-t-il pas que Rousset résiste mal à la ntation de refaire l'histoire ? En d'autres termes, rien n'est plus ubtilement dangereux et anti-politique qu'une analyse s'appuyant ur des réminiscences de textes. Les intellectuels, depuis la Libéra-on, s'essoufflent à découvrir le marxisme, jouent à se laisser séduire ar sa portée philosophique et révolutionnaire. Mais, depuis Marx et ême depuis Lénine, les idées ont cheminé, les mythes se sont trans-rmés.

Nombreux sont ceux qui pensent aujourd'hui que nous ne nous rouvons plus devant la Révolution avec un grand R, mais devant *ne révolution* qui, sur un sixième du globe et dans des pays divers, oursuit son expérience.

C'est sans doute ce que veut dire Raymond Aron lorsqu'il accuse es partisans du R.D.R. de *romantisme révolutionnaire*. Les roman-iques sont toujours en retard. Or, lorsqu'on les met en face de ces *révolutions* effectuées, beaucoup se cabrent et s'orientent plutôt vers n réformisme plus ou moins intelligent. « Quel est donc le point de vue d'Aron ? » se demande Sartre.

C'est à peu près le suivant : le seul problème pour lui, le seul problème social, est le problème de la répartition des biens, lorsque ces biens sont, non pas en trop grande abondance, mais au contraire insuffisants. La société est telle qu'il y a insuffisance de biens de consommation à distribuer. En conséquence, pour lui, le problème est d'unir procédés autoritaires et procédés de propagande — ou mystifications — pour empêcher les moins favorisés de provoquer des troubles qui, par eux-mêmes, ne pourraient aboutir qu'au chaos. Autrement dit, le réalisme, ici, consiste à tenir, à tenir de manière que la société telle qu'elle est ne soit pas brisée, puisque l'instauration d'un autre type de société, n'entraînant pas de soi l'abondance, ne pourrait amener qu'un autre type d'autorité. Autrement dit encore, pour lui, toutes les sociétés sont semblables aujourd'hui, puisque toutes doivent être autoritaires, ayant à répartir des biens insuffisants.

Or, ceci l'amène, sur le plan économique, à admettre que, lorsque le R.P.F. sera au pouvoir — puisqu'il pense qu'il sera au pouvoir — sa politique devra consister à bloquer les salaires tout en laissant les prix libres de varier, car, dit-il, si le pouvoir d'achat demeure constant à un certain niveau, ce sont les prix qui s'aligneront sur ce pouvoir d'achat. Si on lui demande : « Au bout de combien de temps ? » Il répond : « Au bout d'un an et demi, deux ans environ. » N'est-ce point de l'utopie de croire qu'un parti peut vivre au pouvoir, manifester son hostilité à l'égard de la classe ouvrière en emprisonnant les chefs du parti communiste que la classe ouvrière considère comme ses re-

présentants, et, au lieu de faire au moins de la démagogie économique réaliser comme première mesure économique un blocage des salaires qui en attendant l'alignement des prix sur les salaires, aura pour résultat d'abaisser les conditions de vie de la classe ouvrière ? Comment peut-on imaginer que le tiers de la nation française acceptera sans protester ? Si l'on pose cette question à Aron, il répond : « Bah! la classe ouvrière est très fatiguée! » J'estime que l'utopie, et si l'on veut, le romantisme à rebours, sont du côté d'Aron.

Certes, Aron ne manque pas de réalisme et même du plus cynique. Du point de vue de l'analyse économique, il est également possible qu'il ait raison. Mais l'erreur d'un radicalisme lucide tel que celui d'Aron, comme d'ailleurs un marxisme trop orthodoxe, est d'accorder une place presque exclusive aux problèmes économiques. Car des modifications démographiques, sociales et politiques ont contribué, depuis dix ans surtout, à donner un aspect neuf à de nombreuses questions.

Voici, à ce propos, un passage essentiel de l'entretien souligné par David Rousset et qui mériterait d'être étayé par des faits et des statistiques :

Il serait inexact de penser que seule la confusion du socialisme et du régime de l'U.R.S.S. entretient l'influence stalinienne. De très profondes modifications dans les rapports entre les classes et dans la structure des classes elles-mêmes se sont produites depuis vingt-cinq ans en U.R.S.S. Elles n'ont pas été sans modifier dans sa structure même le mouvement ouvrier mondial. Elles ont en particulier modifié les rapports entre l'avant-garde ouvrière et le reste de la classe ouvrière, et la nature même de cette avant-garde. Mais les défaites successives subies en Europe, et plus encore la ruine économique de l'Europe ont modifié de leur côté la composition structurelle du prolétariat européen, modifié aussi les rapports entre ce prolétariat et la petite bourgeoisie. Enfin, et pour toucher au point qui est peut-être essentiel, des transformations dans la technique du travail ont affecté la situation réciproque des classes et en particulier la nature et le rôle des classes moyennes. Seule l'analyse de la nouvelle dynamique des classes en Europe peut fournir la base programmatique nécessaire pour regrouper les masses elles-mêmes.

Travail considérable que le Rassemblement Démocratique Révolutionnaire peut sans doute entreprendre. Ce travail débordera-t-il le plan d'une réflexion intellectuelle pour « produire et agir » ? On peut en douter. Longtemps encore, les militants ouvriers de gauche, soucieux d'efficacité, préféreront un Parti communiste imparfait à un « parti » d'intellectuels encore mal désembourgeoisés.

Les syndicalistes ne verront guère, eux non plus, l'utilité pratique de cette nouvelle formation politique.

Le R.D.R., presque dès son départ, se trouve donc condamné à ne réunir que les éléments d'une avant-garde intellectuelle dont l'action ne peut viser qu'un objectif : constituer l'instrument d'une transformation possible du parti socialiste. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup ?

itut de Science économique appliquée (série *Pragma*) : 1) *Les aractères contemporains du Salaire* (162 pp) ; 2) *Salaire et endement* (236 pp); 3) *Le Revenu national* (312 pp). Paris, resses Universitaires, 1946 et 1947.

titre de la collection « Pragma », qui la distingue d'une collection neoria », commencée antérieurement, ne doit pas nous faire imaginer la théorie en soit absente. Il s'agit bien de travaux d'économie politique, à plusieurs collaborateurs, dont les recherches sont coordonnées par François Perroux.

ns résumer ici le contenu de ces travaux, nous en signalerons deux ctères notables. D'abord un effort constant et souvent original pour préci- le vocabulaire économique (ainsi sur les différentes formes du salaire, la distinction entre *rendement* — qui implique des facteurs humains — *productivité* — qui exprime le rapport élémentaire entre la quantité pro- e et le temps). Ensuite un travail de documentation largement appuyé des recherches faites à l'étranger et qui sont restées trop longtemps igno- chez nous.

ous avons particulièrement apprécié ces qualités dans le récent volume le *revenu national*, auquel Pierre Uri a pu apporter une contribution utile en exposant les conditions et le plan de travail nécessaires au calcul revenu national français.

F. H.

NÉ Guy-Grand : *Pour une France nouvelle : la Révolution financière*. Paris, Rivière, 1947, 244 pp.

L'auteur, qui avait écrit avant la guerre une partie de son ouvrage, critique ce force une politique économique trop souvent pensée en fonction d'une uation de trésorerie passivement acceptée (« il n'y a pas d'argent », objec- n classique devant les efforts les plus indispensables pour le logement ou modernisation industrielle). On lui sait gré de remettre ainsi au premier n les besoins réels de l'économie, qui devraient commander le choix d'une litique financière.

C'est cependant un remède de technique financière que nous propose uteur (pp. 157 et suivantes). L'optimisme avec lequel il en déduit toutes conséquences favorables n'a pas entièrement convaincu G. Pirou (mort puis) et F. Perroux qui ont signé une double préface. Cette controverse ne minue d'ailleurs pas la valeur des observations critiques présentées par . Guy-Grand.

F. H.

OUIS Delaporte : *Les peuples de l'Orient méditerranéen*. I : *Le Proche-Orient asiatique*. Collection « Clio », P.U.F., 1946. 200 fr.

Nous laissons aux revues d'assyriologie le soin d'analyser et de critiquer ans le détail ces savants ouvrages, mais nous ne pouvons omettre de les gnaler à nos lecteurs qui, sans être des techniciens, portent intérêt aux ivilisations du Proche-Orient asiatique.

Le premier livre, de M. Delaporte, est la réédition d'un manuel d'initiation ux recherches supérieures paru en 1932 et rapidement épuisé. Ces quelque uatre cents pages éviteront que l'on se perde dans le désordre des publications n toutes langues et dans l'océan de nos bibliothèques. C'est là, selon l'expres- ion des savants anglais, un « compagnon d'études » irremplaçable. Il con- iendra toutefois, en ce qui concerne la préhistoire et la chronologie, de pré- iser les données de ce livre par les articles de Roland de Vaux : *La Préhistoire de la Syrie et de la Palestine d'après les recherches récentes* (*Revue Biblique*,

janvier 1946) et *Les Patriarches hébreux et les découvertes modernes* (même revue, juillet 1946). Ce dernier article propose notamment de fixer le règne d'Hammourabi de 1728 à 1686, et non plus de 2002 à 1961 selon Delaporte et beaucoup d'autres. Ces résultats « entraînent naturellement un rajeunissement égal de toutes les dates de l'histoire mésopotamienne et anatolienne, antérieures à Hammourabi ».

P. C.

A.-J. Festugière, O. P. : *Liberté et Civilisation chez les Grecs.* Éditions de la Revue des Jeunes (« Initiations », 14), 128 pp., 1947.

Quatre études qui ont été pensées, sinon écrites, sous l'occupation, et qui gardent encore une actualité pressante. Qu'est-ce que la liberté ? Qu'est-ce que la civilisation ? Le P. F. répond en historien, car, *malgré ce qu'en disent les sophistes, l'histoire enseigne*, avec cette science rigoureuse, pénétrante et discrètement frémissante qu'on lui connaît.

La liberté distingue le Grec du Barbare. C'est d'abord un concept politique, lié à la démocratie, c'est-à-dire au gouvernement du peuple par le peuple, donc par la loi. Avec Platon, le P. F. étudie les maladies de la liberté et des régimes politiques, comment ils s'altèrent et naissent les uns des autres (démocratie, puis anarchie, puis tyrannie). A la mort des cités grecques, une prodigieuse révolution spirituelle, dans un monde où la liberté politique n'existe plus, jette les sages à la poursuite de la liberté intérieure. Les pages les plus neuves analysent avec sympathie l'effort d'Épicure et de Zénon.

La civilisation est une victoire de la raison : c'est l'ordre d'un monde où la liberté est respectée, celle des individus comme celle des cités. Elle est incompatible avec les concepts de race, de surhomme, d'empire. Rome a recueilli avec humilité cet idéal né en Grèce et en a assuré le triomphe.

R. P.

A. Piganiol : *L'Empire chrétien* (325-395). T. IV (II^e^ partie) de l'Histoire romaine, dans l'*Histoire générale* fondée par G. Glotz. Paris, Presses Universitaires, 1947. 446 pp.

Le titre du livre marque seulement l'orientation nouvelle donnée par Constantin à la politique impériale, et n'implique pas un récit de l'histoire religieuse, que l'on continuera à chercher dans le volume de Palanque, Bardy et de Labriolle, publié en 1936 dans la collection « Histoire de l'Église », de Fliche et Martin. C'est l'histoire politique et sociale de Rome au IV^e^ siècle que nous présente M. Piganiol.

Ceux qui connaissent la manière du savant historien retrouveront, avec sa curiosité du détail, son habituel souci de faire la mise au point des plus récentes discussions. Les spécialistes ne seront pas seuls intéressés : l'ouvrage nous propose en effet une interprétation de Constantin et de Julien, personnages qui (surtout le premier) peuvent être présentés de bien des manières différentes. En outre, M. Piganiol indique dans sa conclusion sa thèse personnelle sur la ruine du monde antique : l'accident des invasions germaniques a été une catastrophe pour une civilisation romaine qui avait encore de grandes possibilités d'épanouissement et qui peut-être était capable de se renouveler profondément.

Une affirmation aussi radicale (p. 422 : « La civilisation romaine n'est pas morte de sa belle mort. Elle a été assassinée ») s'oppose entièrement à la thèse soutenue il y a vingt ans par F. Lot dans *La Fin du Monde antique et le début du Moyen-Age*, selon laquelle l'Empire n'aurait guère été victime que de sa décomposition interne. Les sceptiques penseront peut-être que, A. Piganiol étant historien de Rome et F. Lot médiéviste, leur optique différente s'explique par ce seul fait. Le problème demeure ouvert malgré tout, et les deux livres nous offrent, non seulement des affirmations, mais des faits qu'il nous est loisible d'analyser et de discuter.

F. H.

Calendrier

1 octobre. — *Paris :* Bagarres autour des puits entre mineurs et ces de police.

2 octobre. — *Firminy :* Un gréviste est tué par les balles des C.R.S. idents à Montceau-les-Mines. — *Pondichéry :* Graves incidents dans Indes françaises. — *Tel Aviv, Le Caire :* Juifs et Égyptiens accept de cesser le feu dans le Negev. — *Pyong-Yang :* Les troupes soviéues ont commencé l'évacuation de la Corée du Nord.

3 octobre. — *Paris :* La C.G.T. invite les salariés à des grèves de idarité avec les mineurs. Débrayage des métallurgistes marseillais.

4 octobre. — *Pondichéry :* Élections municipales dans les comptoirs nçais de l'Inde.

5 octobre. — *Paris :* Les ministres des Affaires étrangères des Cinq mettent d'accord sur l'opportunité d'un pacte Atlantique et créent comité pour l'étude de la Fédération européenne.

6 octobre. — *Ales :* Violents incidents pendant les opérations de gagement des puits ; un gréviste est tué.

7 octobre. — *Londres :* Le conseil général du Congrès des ade-Unions décide de proposer que la Fédération syndicale monale « cesse ses activités ». — *Washington :* Publication simultanée Paris, Londres et Washington, d'un compromis préliminaire entre s trois pays sur les démontages d'usines en Allemagne. — *Berlin :* général Robertson annonce la révision du plan industriel de la zone. — *Tel Aviv :* M. Shertok refuse, au nom du gouvernement Israël, d'évacuer le Negev.

8 octobre. — *Moscou :* Publication d'une interview de Staline à *a Pravda* sur la crise de Berlin. — *Londres :* Le comité exécutif de Union générale des mineurs britanniques condamne formellement action de son secrétaire général en faveur des grévistes français.

9 octobre. — *Saint-Étienne :* Dégagement des puits de mine. — *arsovie :* Le gouvernement décide le rapatriement de tous les prisonniers de guerre allemands.

10 octobre. — *Marseille :* Grève des dockers et des inscrits maritimes. — *Moukden :* Capitulation des armées nationalistes à Moukden.

11 octobre. — *Vienne :* Assassinat de M. Irving Ross, adjoint du hef de la mission américaine de l'E.C.A. en Autriche.

1er novembre. — *Londres :* « Nous n'envisageons pas l'évacuation de 'Allemagne », déclare aux communes M. Mayhew, secrétaire d'État du Foreign Office.

2 novembre. — *Liévin :* Attaque des forces armées sur les puits, bagarres. — *Nankin :* Le démission du premier ministre et du ministre des Finances ouvre une crise politique à Nankin. — *Washington :* Élections générales. Le président Truman et le parti démocrate emportent la victoire à la Maison Blanche, à la Chambre et au Sénat.

3 novembre. — *Paris :* Le conseil des ministres adopte le principe d'une révision du Code pénal.

4 novembre. — *Paris :* L'Assemblée générale des Nations Uni adopte la résolution sur la question de l'énergie atomique. La C.G. fixe à quinze mille francs le nouveau minimum vital.

5 novembre. — *Stuttgart :* Le ministre de l'épuration de Wurtemberg-Bade casse le jugement amnistiant le docteur Schacht. — *Sa Remo :* Le comte Sforza et M. Tsaldaris signent un traité de commerce, d'amitié et de collaboration entre l'Italie et la Grèce. — *Bruxelles :* Désaccord persistant entre les deux partis gouvernementaux sur les problèmes scolaire et royal. — *Vienne :* Le ministre autrichien Krauland et son chef de cabinet sont arrêtés par les Russes à Enns. Le premier est aussitôt relâché. — *Varsovie :* Ouverture du procès du W.R.N., ancienne aile droite du parti socialiste.

6 novembre. — *Shanghaï :* Troubles dans la ville. — *Nankin :* Attaques communistes sur Sou-Tchéou.

7 novembre. — *Paris :* Élections du Conseil de la République. — *Rome :* Second congrès annuel de l'Union européenne des Fédéralistes.

8 novembre. — *Francfort :* Entretiens Montgomery-Clay-Robertson-Kœnig. — *Nankin :* Les troupes communistes franchissent le Grande Muraille et avancent vers Nankin.

9 novembre. — *Brème :* Importante manifestation contre la hausse des prix et la politique économique. — *Madrid :* Arrivée du prince des Asturies.

10 novembre. — *Paris :* Douze administrateurs cégétistes des houillères sont suspendus de leurs fonctions. — *Rome :* Signature d'un accord italo-autrichien. — *Bruxelles :* Les vice-présidents communistes ne sont pas réélus aux bureaux de la Chambre et du Sénat.

11 novembre. — *Paris :* Anglais et Américains remettent aux Allemands l'industrie de la Ruhr. Protestation française.

12 novembre. — *Francfort :* Grève générale dans la bizone. — *Washington :* Grève des dockers aux U.S.A. — *Athènes :* Démission du gouvernement. — *Tokio :* Condamnation à mort du général Tojo et de quatre autres personnalités responsables de la guerre.

13 novembre. — *Paris :* Grève des transports. Les journaux ne peuvent paraître. MM. Trygve Lie et Evatt invitent les quatre Grands à engager d'urgence des conversations en vue de régler la question de Berlin.

14 novembre. — *Paris :* Élection des Conseillers de la République en Afrique noire.

17 novembre. — *Paris :* M. Moch fait le procès du parti communiste. Conférence de presse du général de Gaulle. Le Conseil de Sécurité ordonne la transformation de la trêve palestinienne en armistice. — *Dunkerque :* Le port est bloqué par les dockers en grève. — *Athènes :* M. Sophoulis forme le nouveau cabinet. — *Madrid :* Le général Franco accuse l'Angleterre de l'empêcher de s'entendre avec les États-Unis.

18 novembre. — *Londres :* Les Communes votent la nationalisation de l'industrie sidérurgique.

19 novembre. — *Bruxelles :* Démission du cabinet Spaak.

CULTURE

J.-A. Lesourd. « *Bonaparte et moi, sous-lieutenants ignorés...* »

Un dernier centenaire, la mort de Chateaubriand. C'est l'occasion de faire revivre l'homme et l'écrivain. M. Julien Cain a recréé son intimité, le mois dernier, à la Galerie Mazarine. M. Édouard Herriot a insisté, à Saint-Malo, sur ses relations avec Mme Récamier. J.-A. Lesourd développe ici un aspect étrange de sa personnalité : l'étonnante carrière du Consul et de l'Empereur n'a cessé de la fasciner.

Pierre-Henri Simon. *Le Testament de Saint-Exupéry.*

Citadelle a déjà fait couler beaucoup d'encre. C'est un testament précieux. Encore faut-il savoir le situer et l'interpréter. Un humanisme noble et ouvert se dégage de l'expérience et du témoignage de Saint-Exupéry. Il n'en laisse pas moins la conscience chrétienne sur sa faim.

Jacques Madaule. *Sous le signe de Léon Bloy.*

Souvenirs et mémoires de la grande génération qui a tant marqué notre temps. Bergson, Bloy, Péguy, Psichari, le P. Clérissac, Termier revivent et restent liés ensemble dans *Les Grandes Amitiés* de Raïssa Maritain.

Livres.

Théâtre, par Henri Gouhier.

Musique, par Émile Damais.

Cinéma, par Jean-Pierre Chartier.

Le mouvement littéraire, par Michel Carrouges.

Calendrier, par Georges Borgeaud.

« BONAPARTE ET MOI, SOUS-LIEUTENANTS IGNORES... »

Les admirateurs de Chateaubriand doivent beaucoup à M. Maurice Levaillant. Sa thèse monumentale, ses études sur tels points précis, ses cours, ont enrichi considérablement notre connaissance du grand écrivain. Il a fait plus : l'an dernier, presque pour le centenaire, il a publié le premier volume d'une nouvelle édition des *Mémoires d'outre-tombe*, que, en toute justice, il faudrait appeler la première : le texte que M. Levaillant nous restitue comporte tellement d'éléments inédits, de telles divergences de forme et de fond avec les éditions antérieures que l'on ressent à sa lecture l'émotion d'une découverte. Ainsi d'une grande œuvre dont on n'aurait connu qu'une traduction et qu'on aborderait enfin dans l'original.

Voici donc le vrai texte des *Mémoires d'outre-tombe*, celui que Chateaubriand, dans la gêne, a vendu avant sa mort à des exploiteurs, et vainement essayé de défendre. M. Levaillant a retrouvé des manuscrits inédits, et une copie générale de l'ensemble de l'œuvre par le secrétaire de Chateaubriand. Entre autres nouveautés, l'édition de 1947 rétablit la division en livres et en chapitres, avec leurs titres : « Bonaparte et moi, sous-lieutenants ignorés... », tel est celui que l'on cueille au chapitre XV du livre V; d'abord amusé, le lecteur a vite saisi quel secret et profond désir meut l'auteur : établir un parallèle constant entre Napoléon et lui; c'est ici un aspect des *Mémoires d'outre-tombe;* toute la troisième partie n'est d'ailleurs qu'une histoire de Napoléon, dont on voudrait faire surgir l'image d'un quart de siècle dominé par deux figures : Chateaubriand et l'Empereur.

Chateaubriand subit, comme les hommes de sa génération, l'envoûtement de la grandeur napoléonienne; mais il se dépeint comme *le* témoin de l'épopée, qui apparaît régulièrement aux moments décisifs. Les *Mémoires d'outre-tombe* sont jalonnés de ces scènes, d'ailleurs agencées par la main du grand artiste de façon à entraîner notre conviction, et la forme prestigieuse emporte le fond : bien souvent nous en arrivons à croire, en effet,

e ces deux destinées hors série se situent sur le même plan périeur et qu'elles s'opposent selon une antithèse tragique grandiose.

En 1789 :

J'étais alors, ainsi que Bonaparte, un mince sous-lieutenant tout à t inconnu; nous partions l'un et l'autre de l'obscurité à la même poque, moi pour chercher ma renommée dans la solitude, lui sa oire parmi les hommes (*Mémoires d'outre-tombe*, livre V, chap. xv, 188).

En effet, leurs destinées s'écartent.

Napoléon était de mon âge : partis tous les deux du sein de l'arée, il avait gagné cent batailles que je languissais encore dans ombre de ces émigrations qui furent le piédestal de sa fortune. esté si loin derrière lui, le pourrais-je jamais rejoindre ? Et néanoins, quand il dictait des lois aux monarques, quand, le chapeau à main, il traversait les ponts d'Arcole et de Lodi... quand il triomhait aux Pyramides, aurais-je donné pour toutes ces victoires une ule de ces heures oubliées qui s'écoulaient en Angleterre dans une etite ville inconnue ?

A cette question qu'il pose lui-même, prudemment Chateauriand ne donne pas de réponse. Il se contente d'ajouter cette ormule vague :

O magie de la jeunesse ! (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 19, 18, . 740.)

Puis leurs deux vies vont à nouveau se rapprocher; après les nnées d'exil, les batailles, les voyages, la misère à Londres, Chateaubriand débarque à Calais :

J'arrivais la première année du siècle, au camp où Bonaparte attait le rappel des destinées (cité par H. Gillot, *Chateaubriand*).

Et, de fait, les deux hommes se rencontrent : le négociateur du Concordat et l'auteur du *Génie du Christianisme* semblaient viser les mêmes buts. Relatant les années du Consulat, Chateaubriand s'efforce de centrer son tableau sur le Premier Consul et lui. Qu'on relise leur entrevue de 1802 :

J'étais dans la galerie lorsque Napoléon entra; il me frappa agréablement; je ne l'avais jamais aperçu que de loin. Son sourire était caressant et beau, son œil admirable. Bonaparte m'aperçut et me reconnut, j'ignore à quoi. Quand il se dirigea vers ma personne, on ne savait qui il cherchait; les rangs s'ouvraient successivement... Je m'enfonçais derrière mes voisins; Bonaparte éleva tout à coup la

voix et me dit : « Monsieur de Chateaubriand ! » Je restai seul alors en avant...

J'ai rencontré une seule fois sur le visage des deux mondes l'homme du dernier siècle et l'homme du nouveau : Washington et Napoléon. Je m'entretins un moment avec l'un et avec l'autre : tous deux me renvoyèrent à la solitude, le premier par un souhait bienveillant, le second par un crime.

Belle mise en scène ! Tout est choisi pour finalement le mettre en valeur, pour le laisser seul sur le devant du théâtre avec les plus grands hommes de la terre.

Peu de temps après cette entrevue, Bonaparte nomme Chateaubriand premier secrétaire d'ambassade à Rome. Voici le commentaire du nouveau diplomate :

Il avait jugé d'un coup d'œil où et comment je pouvais être utile. Peu lui importait... que j'ignorasse jusqu'au premier mot de la diplomatie pratique; il croyait que tel esprit sait toujours, et qu'il n'a pas besoin d'apprentissage (*Mémoires d'outre-tombe*, I, 14, 5, p. 492).

Chateaubriand refusa d'abord, puis accepta, sur les instances de l'abbé Emery; mais, à Rome, il commet des imprudences, et le cardinal Fesch, ambassadeur et oncle de Bonaparte, le dénigre : le Premier Consul le nomme dans le Valais :

Il comprit que j'étais de cette race qui n'est bonne que sur un premier plan... (*Mémoires d'outre-tombe*, I, 15, 7, p. 527.)

Mais ce rapprochement sera de courte durée : l'exécution du duc d'Enghien les sépare à nouveau et définitivement. Chateaubriand revoit Bonaparte quelques jours avant l'événement :

Il me jeta un regard comme pour chercher à me reconnaître, dirigea quelques pas vers moi, puis se retourna et s'éloigna... Lui étais-je apparu comme un avertissement ? (*Mémoires d'outre-tombe*, II, 16, 1, p. 533.)

Le voilà cette fois en conscience qui juge : on l'imagine silencieux, le Premier Consul inquiet se dirigeant vers lui, puis s'écartant de ce regard justicier.

En sortant des Tuileries, on crie la nouvelle de la mort du prince de la famille royale, dernier descendant de Condé :

Ce cri tomba sur moi comme la foudre, il changea ma vie, de même qu'il changea celle de Napoléon (*Mémoires d'outre-tombe*, II, 16, 1, p. 534).

Désormais, leurs destinées sont à jamais séparées. Toutefois, la mort du duc d'Enghien n'en est pas la seule cause. En réalité,

Plusieurs reprises, des contacts ont été tentés sans succès. Avec soileté, Chateaubriand attribue tous ces échecs uniquement à l'mort du duc d'Enghien : c'est moins exact qu'il ne paraît. Toujours est-il que, de 1804 à 1814, Chateaubriand a vécu éloigné de la politique.

Si Bonaparte n'eût pas tué le duc d'Enghien, il m'eût de plus en plus rapproché de lui (et son penchant l'y portait). Qu'en fût-il résulté pour moi ? Ma carrière littéraire était finie. Entré de plein saut dans la carrière politique, où j'ai prouvé ce que j'aurais pu par la guerre d'Esppagne, je serais devenu riche et puissant. La France aurait pu gagner à ma réunion avec l'Empereur, moi, j'y aurais perdu. Peut-être serais-je parvenu à maintenir quelques idées de liberté et de modération dans la tête du grand homme; mais ma vie, rangée parmi celles qu'on appelle heureuses, eût été privée de ce qui en fait le caractère et l'honneur : la pauvreté, le combat et l'indépendance (*Mémoires d'outre-tombe*, II, 16, 7, p. 563).

En osant quitter Bonaparte, [Chateaubriand] s'était placé à son niveau (*Mémoires d'outre-tombe*, II, 16, 1, p. 537).

On pourrait ainsi multiplier les exemples de cette confrontation constante. Rappelons-en encore deux : à Waterloo, à nouveau Chateaubriand est là, ou presque, comme *le* témoin. Il marche seul sur la route, près de Gand, il lit les *Commentaires* de César; quels beaux éléments de décor : la solitude et César! Tout à coup, il croit ouïr un grondement sourd. Est-ce un orage? Le silence revient. On n'entend plus que le cri d'une poule d'eau et le son d'une horloge de village. Alors le vent lui apporte de nouveau le bruit confus : c'est le canon de la dernière bataille de l'Empereur qu'écoute

l'auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 23, 16, p. 963).

Toujours la solitude ! Toujours le silence ! Toujours le témoignage !

Ainsi donc, ce siècle et ses formidables aventures auront eu un témoin seul, au regard froid, qui écoute à travers le vent tous les grondements du monde : le vicomte François-René de Chateaubriand. Plus tard encore, en Espagne, il retrouve le souvenir de l'Empereur. Écoutons le triomphateur du congrès de Vérone :

En enjambant d'un pas les Espagnes, j'ai réussi là où Bonaparte avait échoué, triomphé sur ce sol où les armées de l'homme fastique n'avaient essuyé que des revers et accompli ce véritable prodige de faire en six mois ce qu'il n'avait pu faire en sept ans (H. Gillot, *ouvr. cité*, p. 139).

***

Pourquoi ce face à face ? Pourquoi, chez Chateaubriand, cette volonté systématique de se hausser à la taille du grand homme ?

Tout d'abord, malgré des différences profondes de milieu, d'origine, il y a entre eux deux une réelle affinité. L'un et l'autre s'en rendait compte, et tous deux se sont rendus hommage, malgré leur lutte longue et âpre :

Ce mélange de colère et d'attrait de Bonaparte contre et pour moi... (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 18, 9, p. 660).

Tout ce qui est grand et national doit convenir au génie de Chateaubriand (Napoléon à Montholon, t. IV, p. 248).

Le talent de Chateaubriand fut toujours un objet de rare prédilection pour l'Empereur... (Mme de Chastenay).

Une parenté de tempérament apparaît fréquemment entre eux, avec des éléments communs, mais à dose différente. A tel point que les jugements de Chateaubriand sur Napoléon sont souvent réversibles. Tous deux ont un mélange de sens du rêve et de goût de l'action, de romantisme et de classicisme :

Romantisme ? Ce dégoût de la vie, cette insatisfaction, ce désir d'évasion. De qui a-t-on dit : « Il aime les chants d'Ossian parce qu'ils détachent de la terre » ? Lequel a écrit : « J'ai besoin de solitude et d'isolement » — « A vingt-neuf ans, j'ai tout épuisé » — « Cela est triste comme la grandeur » ?

Tous deux ont parlé du « continuel roman » de leur vie. Dans celle-ci même, ils sont éternellement mécontents : Napoléon va au-devant des victoires et cherche à accumuler une gloire qui le lasse aussitôt acquise. Chateaubriand a-t-il des succès littéraires ? Il lui faut le pouvoir politique. Il est nommé ambassadeur à Berlin : pourquoi pas plénipotentiaire à Laybach ? On l'envoie à Vérone : mais il n'est pas seul. Le voilà ministre, il a *sa* guerre : mais personne n'y attache autant d'importance que lui. Que dire de l'insatisfaction perpétuelle de sa vie amoureuse ? La liste des « belles dames » (comme disait Mme de Chateaubriand) est longue. On peut le voir protéger ses amours d'un jour en même temps contre sa femme, contre Mme Récamier et contre une troisième rivale ! Et, cependant, il n'est guère satisfait de ces succès féminins. Cela lui semble naturel et vite fastidieux.

Chez Napoléon comme chez Chateaubriand, une imagination fiévreuse s'interpose souvent entre le réel et la pensée. Ils en arrivent à paralyser leur bon sens par des illusions.

Napoléon croit tout ce qu'il désire (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 20, 7, p. 759).

Et Chateaubriand, donc ! Tous deux par exemple ont imaginé, hacun suivant son désir, un Alexandre Ier. Dans cet être insable, faux, médiocre, ils ont voulu voir un allié et un homme l'État.

Mais il n'y a pas qu'un aspect romantique chez ces deux génies. e rêve et la mélancolie le cèdent souvent à un sens plus juste et éel de l'existence :

Il mêlait les idées positives et les sentiments romanesques, les systèmes et les chimères, les études sérieuses et les emportements de l'imagination, la sagesse et la folie,

dit Chateaubriand de Napoléon (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 19, 14, p. 711).

Mais de lui-même :

Républicain, je sers la monarchie: philosophe, j'honore la religion; mon esprit, fait pour ne croire à rien, pas même à moi, ... a nonobstant été dominé par un instinct de raison qui lui commandait de se soumettre à ce qu'il a reconnu beau : religion, justice, honnêteté, égalité, liberté, gloire.

En somme, Chateaubriand est mal fondé à reprocher à l'Empereur sa confusion !

Ces indépendants aux penchants aristocratiques ont le goût de l'ordre, le sens de l'autorité (surtout quand ils l'exercent !). Tous deux ont le goût de l'antique, du romain. A des degrés divers, ils voient dans le catholicisme non une recherche spirituelle, mais une religion d'efficacité. Du classicisme ils ont aussi le réalisme et le pessimisme psychologique. Lorsque le Sénat, comblé de richesses et de faveurs par l'Empereur, vient de décréter la déchéance de Napoléon, avec des considérants accablants, ils sont capables du même mépris :

Chateaubriand :

Il y a des temps où l'on ne doit dispenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre des nécessiteux : je le leur plains pour cette heure, parce qu'ils en auront encore besoin pendant et après les Cent Jours.

Napoléon :

Si l'Empereur avait méprisé les hommes, comme on le lui a reproché, alors le monde reconnaîtrait aujourd'hui qu'il a eu des raisons qui motivaient son mépris (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 22, 16, pp. 877-878).

Ainsi une parenté évidente et des traits communs se reconnaissent entre les deux hommes. Cela explique en partie la place qu'occupe Napoléon dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

***

A cette attirance, il y a une autre série de raisons que l'on pourrait appeler politiques. A première vue, cela peut surprendre. Comment le fidèle royaliste, le pur légitimiste, a-t-il des affinités avec « l'usurpateur », le « tyran », et « l'assassin du duc d'Enghien? Chateaubriand n'est pas de « ces ultras qui n'ont rien appris et rien oublié ». Sur la liberté, sur les questions sociales et nationales, il a des vues très hardies qui le séparent de ses amis. Par ailleurs, il souffre de voir cette cause monarchique à laquelle il a voué sa vie et consacré son immense talent représentée par des médiocres, « ces pygmées », comme il dit. Et la malchance veut qu'il se heurte violemment aux plus intelligents — Louis XVIII, Villèle — et leur voue une haine frémissante. Il faut voir sa colère, en septembre 1816, lorsqu'on lui retire son titre et sa pension de ministre d'État : le voilà réduit à la misère par ce roi qu'il a conscience d'avoir servi si puissamment. L'Empereur l'avait tracassé, jamais dépouillé. Pis encore : il est chassé du ministère des Affaires étrangères « comme un laquais ». Tout cela l'éloigne des royalistes. Les éloges qu'il décerne à Bonaparte :

> Ce gouvernement régulier et puissant, ce code adopté en divers pays, ces cours de justice, ces écoles, cette administration forte, active, intelligente (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 24, 8, p. 1009),

comme il aimerait pouvoir les attribuer à la monarchie. Ainsi, sous Louis-Philippe, il sera rejeté vers les bonapartistes :

> Son esprit, sa raison, ses sentiments vraiment français en font malgré lui l'antagoniste de son parti; il est libéral, napoléoniste, et même républicain, plutôt que royaliste.

Ce jugement de la reine Hortense comporte un peu d'exagération systématique et beaucoup de vrai. D'ailleurs, il déclare solennellement que, en cas d' « extinction de la race de saint Louis », aucune famille ne lui semblait plus digne de représenter la France que celle des Bonaparte !

Enfin, il n'est pas dépourvu de cet esprit chevaleresque, de cette coquetterie qui consiste à respecter son adversaire, à se montrer spécialement honnête avec lui; le même sentiment qui établit des liens d'amitié entre Armand Carrel et lui le pousse

glorifier l'Empereur déchu sur son île lointaine, ennobli par infortune, couronné du malheur.

*
* *

Quelque chose de plus profond encore que ces affinités de caractère et ces circonstances politiques semble expliquer l'attirance de Chateaubriand pour Napoléon : un curieux mélange de fascination et de jalousie, de complexe d'infériorité et d'admiration devant la grandeur : d'où la variété et les nuances de ses jugements. Trop intelligent pour ne pas voir toute l'étendue et la supériorité du génie de l'Empereur, il en est cependant un peu jaloux. Dans tous les cas, il le juge à sa réelle grandeur; et parfois, à peine consciemment, il voudrait croire et faire croire qu'il a son envergure. Alors cette illusion, savamment entretenue, le flatte, le grise. D'autres fois, au contraire, sa lucidité dissipe cette chimère et il en conçoit du dépit. Comment sortir de cette contradiction dont son orgueil souffre? En montrant qu'il a osé contrecarrer l'Empereur, malgré sa faiblesse, sa solitude, son indépendance...

*
* *

Dominant ses passions, ses haines, sa jalousie, sa fascination, Chateaubriand s'est efforcé de « parler de ce vaste édifice qui se construisait hors de ses songes ». Il est devenu « historien » (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 19, 1, 668). Cet effort n'a pas été vain. Il y a encore beaucoup à prendre dans cette synthèse que Chateaubriand a voulue et réussie aussi impartiale que possible.

Il a connu des contemporains de l'Empereur; il a des souvenirs personnels; il a pu consulter des documents utiles comme ministre ou comme ambassadeur; enfin, entre 1833 et 1836, il a lu les écrits de Sainte-Hélène, les souvenirs de Bourrienne, de Ségur et de nombreux témoignages. Utilisant tout cela, il s'est efforcé loyalement de faire la part des mérites de Bonaparte. Et son jugement garde une très grande valeur, d'autant que ses appréciations sur les hommes de la Révolution, par exemple, sont hautement fantaisistes.

Il lui arrive sans doute de commettre des erreurs de fait : il parle des trois millions de morts des guerres de l'Empire! Mais c'est très récemment que M. Meynier a mis la chose au point. On pourrait citer d'autres erreurs, une utilisation abusive de documents. Sans doute aussi lui arrive-t-il de garder un style d'épopée; il imagine l'interrogatoire de Napoléon :

A lui demandé quel rang il occupait dans l'armée.

A répondu : « Commandant à l'avant-garde des armées de Dieu ! » (*Mémoires d'outre-tombe*, II, 16, 8, p. 564).

Mais, de cette œuvre historique, il faut retenir trois éléments de premier ordre.

D'abord, Chateaubriand a vu avec netteté la disproportion importante entre l'éclat et le fracas des aventures napoléoniennes, et le piètre résultat final. On pense à la boutade d'E.-F. Gautier :

Napoléon était un génie extraordinaire : il a laissé la France plus petite qu'elle n'était à son arrivée. Charles X et Polignac, des médiocres ! On leur doit l'Algérie. C'est à vous dégoûter d'être un grand homme !

En second lieu, le caractère de Napoléon est admirablement analysé dans beaucoup de ses nuances; et cette vue générale est la clé de la psychologie profonde de l'Empereur.

La grandeur du cœur ne répondait pas à la largeur de la tête (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 24, 5, p. 995).

Son génie était le réparateur de son caractère (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 19, 14, p. 713).

Cette formule simple, qui signale l'opposition entre la grandeur de l'intelligence et les faiblesses du caractère, éclaire singulièrement la plupart des actes de Napoléon.

Enfin, Chateaubriand a saisi la différence entre l'homme réel et le héros imaginaire, tel qu'il vécut dans l'esprit des foules. Et il sait bien que les démonstrations de l'histoire n'effaceront pas l'image de ce héros fantastique, « ce fameux délinquant en matière triomphale ».

Après avoir subi le despotisme de sa personne, il nous fait subir le despotisme de sa mémoire. Vivant, il a manqué le monde; mort, il le possède... Il a dérangé jusqu'à l'avenir (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 24, 8, p. 1009).

Ainsi donc, des parties entières de l'édifice historique tiennent bon. Tout cela, de plus, est écrit dans une langue admirable. Avant Michelet, Chateaubriand a traduit le frémissement de la vie du passé par des phrases brûlantes et des formules d'une frappe parfaite. On doit renoncer maintenant à décrire la campagne de Russie : les pages que Chateaubriand y consacre sont parfaites de précision, de vie, sans exclure la poésie. Qui pourra conclure sur l'abdication de Napoléon après ceci : « Cela dit, Napoléon leva sa tente, qui couvrait le monde » ? La mort de Napoléon, nous la revoyons maintenant par Chateaubriand : cette

mbre où l'on n'entend que les hoquets du mourant et le tic de l'horloge; et, au dehors, les vagues, la pluie, le vent; enfin, derniers balbutiements et

aparte rendit à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais ma l'argile humaine (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 24, 11, p. 1023).

***

« Quittez l'enfance et vivez », dit la Sainte Écriture. Dans la esure où elle témoigne d'un narcissisme infantile mal liquidé, ute vanité n'est-elle pas puérile ? On sourira, on a souri de lles de Chateaubriand, et certains des textes que nous avons és ne manquent pas d'audace. Cependant, tout cela est vite blié et noyé dans cette fresque puissante. Se comparer à Naléon peut paraître une gageure : Chateaubriand la tient de ain de maître, avec une réelle grandeur. La gloire de l'Empeur étincelle; elle rejaillit sur Chateaubriand; mais réciproqueent, car le chroniqueur est à la mesure de son héros.

J.-A. Lesourd.

LE TESTAMENT DE SAINT-EXUPERY

Citadelle[1] n'est pas un livre achevé. L'image, déjà utilisée dans le chapitre final de *Pilote de Guerre*, et qui revient plusieurs fois dans le livre posthume, du tas de pierres qui n'est pas encore cathédrale, s'applique fâcheusement à ces quelque cinq cents pages massives que les éditeurs, avec une piété peut-être excessive, ont pris telles quelles dans les brouillons de l'auteur. Les répétitions, les négligences, les obscurités abondent. Les morceaux d'anthologie, les formules frappées et qui font choc, les fortes musiques du style saint-exupéryen éclatent de temps en temps, mais sur un fond de lyrisme verbeux, dont les lentes spirales ramènent avec une constance un peu fatigante quelques grandes images symboliques, quelques mots-clefs — l'*empire*, la *ville*, le *domaine*, le *désert*, le *cèdre* — chargés d'une signification abstraite et presque ésotérique.

Saint-Exupéry a écrit, dès 1936, les premières pages de ce livre qu'il concevait comme la somme de sa pensée et de son art. Drieu La Rochelle et Crémieux, qui en eurent connaissance, ne l'encouragèrent point. Sans doute avaient-ils senti que le grand écrivain allait se suspendre au-delà de son point d'équilibre. Le génie de Saint-Exupéry, ce fut de conjoindre à une expérience d'homme d'action et à des dons éminents de poète — aussi disponible aux sensations que puissamment doué pour les exprimer — une intelligence de moraliste, appliqué à découvrir la signification de ses actes et à les fonder dans un système de valeurs universelles. En cela, type d'homme exemplaire, occupant tout l'espace des facultés humaines, ni lésé dans sa vie de conscience par les dépenses de l'action, ni diminué dans sa force physique et morale par l'habitude de la réflexion; et, davantage, type admirable de l'*humaniste* moderne. Mais l'équilibre était difficile à tenir. Il est parfait dans *Vol de Nuit*, et encore dans *Terre des Hommes*, bien que la dissertation y ait déjà tendance à étouffer la narration. Mais le moraliste triomphe un peu lourdement dans *Pilote de Guerre*, dans *Lettre à un Otage*, et même, parfois, dans le délicieux *Petit Prince*. Et il n'y a plus guère que lui dans *Citadelle*, avec sa générosité magnifique, avec la profondeur de ses intuitions — avec, aussi, une certaine maladresse à organiser le discours, une indulgence périlleuse à jouer des symboles et des abstractions vagues.

1. N.R.F., 1948.

rnière disgrâce : pour donner le rythme poétique à cette pa-
e méditation, qu'il a portée jusqu'à sa mort et que les événe-
ts se sont chargés de dramatiser, Saint-Exupéry a cru devoir
velopper dans une allégorie africaine. Le récitant est un seigneur
désert, et les problèmes de la vie et de l'histoire se transposent
s les grandes lignes simplifiées d'une civilisation essentielle, où
aix et la guerre, l'ordre et l'anarchie, la peine et la joie, la soli-
e et l'amour s'évoquent en images grandes et pures. Et, sans
te, le texte y gagne en hauteur et s'enrichit de tout ce que Saint-
péry a su découvrir de précieux — nous le savions depuis *Terre
Hommes* — dans la poésie du désert. Mais il n'y a pas que l'évo-
on des choses, il y a le ton, presque constamment soutenu, d'une
ation lyrique où le paragraphe prend des airs de verset et où
agerie finit par devenir conventionnelle : style pseudo-biblique,
des interférences d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, et qui, dans ses
lleurs moments, évoque le symbolisme frémissant d'*El Hadj* (mais
nd le procédé gidien se défendait pour une nouvelle de trente
es, il est difficile à tolérer tout au long d'un très gros volume).
l était honnête de le dire et d'avertir le lecteur : la forme, dans
adelle, dessert la pensée, et il faut briser patiemment la gangue
ur arriver au diamant et à l'or. Mais y sont le diamant et l'or :
e forte sagesse, qui n'est pas moins sympathie que raison; un sens
cieux du présent, qui, loin de tourner au désespoir stérile, appelle
ordre futur et une formule de salut universel; une probité d'es-
t qui rassemble les vérités de toutes parts et ne veut pas connaître
partis; enfin, une soif de pureté, de permanence et d'amour qui
peut être, plus ou moins conscient et accepté, qu'un attrait vers
eu.

***

Cette construction de la « citadelle », cette synthèse d'énormes
atériaux que la mort n'a pas permis au grand Saint-Exupéry de
aliser, il faudra beaucoup de temps et un certain recul pour que
critique la prenne à son compte. Après une première lecture, et
ns les limites d'une recension, il ne peut être question que de
gager quelques thèmes principaux et d'en esquisser un premier
assement.

A lire *Citadelle* et en s'éclairant des grands ouvrages antérieurs,
semble bien que l'intuition essentielle et nourricière de la médi-
tion saint-exupéryenne soit un sentiment aigu, permanent, tragi-
ue de la fragilité de l'homme, de sa personne et de ses créations.
ntiment qui, en se heurtant à une exigence passionnée de durée,
igendre la volonté de porter la vie sur un plan de réalités transcen-
ntes que les forces érosives de la nature et du temps ne menacent
us.

Car, moi, je respecte d'abord ce qui dure plus que les hommes.

Voilà le principe, et c'était déjà celui par lequel Rivière, dans *Vol*

de Nuit, justifiait sa dureté, et celle du chef des Incas qui sacrifiait son peuple pour le contraindre à

dresser au moins des pierres que n'ensevelirait pas le désert).

Ce qui dure plus que l'homme, c'est d'abord son œuvre. L'homme se trompe sur lui-même quand il attend le bonheur du repos, c'est dans l'acte créateur qu'il le découvre, parce qu'il y surmonte sa faiblesse et s'y survit. Pour caractériser l'acte de la création, Saint-Exupéry introduit la notion d'*échange*. Ce qui fait la valeur de l'aiguière d'argent, c'est que le ciseleur a, contre elle, « échangé deux années de veille ». Et plus un labeur demande à l'homme de temps, de peine et d'amour, plus il y transfère de son être périssable dans un objet qui demeure, plus il trouvera de joie et de paix.

Qu'y a-t-il, savetier, qui te rend si joyeux ? Mais je n'écoutais point la réponse, sachant qu'il se tromperait et me parlerait de l'argent gagné, ou du repas qu'il attendait et du repos. Ne sachant point que son bonheur était de se transfigurer en babouche d'or.

Mais, surtout, ce qui dure plus que l'homme individuel, c'est ce grand ouvrage collectif qui unit une foule en peuple et rejoint les générations dans le temps : la civilisation. Œuvre collective, sans doute, mais qui exige avant toute chose la volonté clairvoyante et ferme d'un chef qui la pense et la dirige. Il n'est pas insignifiant que le récitant de *Citadelle* soit fils de roi, et roi lui-même, et chef d'une armée, et bâtisseur de cités, et mainteneur d'un empire. Le *palais*, le *domaine*, l'*armée*, la *ville*, l'*empire* : autant d'images qui symbolisent un ordre solide, construit, imposé, durable. Et un ordre qui exige l'arbitraire du chef, l'exclusion d'une justice molle et d'une égalité théorique, et avant toute chose la méfiance du sentiment et de l'instinct, la résistance aux « pentes naturelles », qui vont toujours vers la mort et vers la médiocrité, comme le glacier en s'écoulant devient mare.

J'oppose mon arbitraire à cet effritement des choses et n'écoute point ceux qui me parlent de pentes naturelles. [...] J'apparais avec mon arbitraire. Moi l'architecte, moi qui ai un cœur et une âme. [...] Je suis le chef. Et j'écris des lois, et je fonde des fêtes, et j'ordonne les sacrifices, et, de leurs moutons, de leurs chèvres, de leurs demeures, de leurs montagnes, je tire cette civilisation, semblable au palais de mon père, où tous les pas ont un sens.

Donner un sens à tous les pas, c'est en effet le grand service que la civilisation rend à l'homme : le palais, la ville ou l'empire ne sont pas seulement les fortes constructions matérielles et politiques qui, pareilles à des navires bien gréés, surnagent sur les flots du temps; ils sont des harmonies de lois, de principes et de croyances dans lesquelles chaque volonté individuelle intègre ses actes en vue d'une fin supérieure qui les justifie. De même que l'homme se trompe quand il croit trouver plus de bonheur dans la jouissance passive des choses reçues que dans la création d'objets marqués à son sceau, il

trompe aussi quand il souhaite une indépendance et une liberté
i ne peuvent que le rejeter dans le désespoir de la solitude.

Appelles-tu liberté le droit d'errer dans le vide ? En même temps qu'est
idée la contrainte d'une voie, c'est sa liberté qui s'augmente. [...] Et l'en-
nt triste, s'il voit jouer les autres, ce qu'il réclame d'abord, c'est qu'on lui
pose à lui aussi les règles du jeu qui seules le feront devenir.

Aussi bien, ce qui nourrit le cœur de l'homme en lui donnant le
ntiment d'une plénitude et ce qui fait vraiment du plus humble
égal du plus sage ou du plus puissant, ce qui sauve ensemble et
nde ensemble dans la joie, la paix et l'amour le jardinier, le géo-
ètre et le prince, c'est d'être pris ensemble dans une hiérarchie
ui a un but et un sens, dans une cité qui a ses lois et ses dieux,
ans une durée qui a son rythme et ses rites. Car le pire destin,
est celui de l'homme

erdu dans une semaine sans jours, dans une année sans fêtes,

éparé par l'orgueil et l'envie, égal et pareil aux autres hommes
omme les cailloux dans un tas, et non distinct et ordonné comme
es pierres de la cathédrale bâtie sur un plan et pour un culte.

***

Telle est la virile morale de la mort surmontée, de la nature sou-
nise, de l'âme et de la cité construites et de la joie éclatant dans
l'ordre, qu'exalte *Citadelle* et que souligne le titre symbolique :

Car il m'est apparu que l'homme était tout semblable à la citadelle. Il
renverse les murs pour s'assurer la liberté, mais il n'est plus que forteresse
démantelée et ouverte aux étoiles. Alors commence l'angoisse qui est de n'ê-
tre point. [...] Citadelle, je te construirai dans le cœur de l'homme.

Morale, certes, éminemment humaniste, mais dont se laissent aper-
cevoir les déviations possibles. D'une part, à force de dire à l'homme
qu'il n'est pas son être contingent et mortel, de l'engager à se trans-
férer dans son acte et à s'échanger contre les objets de sa création,
ne va-t-on pas le jeter sur l'écueil du matérialisme économique, si
l'on dirige ses facultés démiurgiques vers les prodiges industriels,
ou sur l'écueil de l'esthétisme, si l'on met au sommet de la création
humaine l'œuvre d'art, précieuse d'être inutile ? D'autre part, vou-
loir que l'individu tire de son appartenance à une hiérarchie sociale
et à un ordre historique toute sa valeur et toute sa joie, n'est-ce pas
le livrer désarmé à quelque tyrannie de l'État hypostasié en Dieu ?

Les risques ne sont point petits, et Saint-Exupéry ne les élude pas
avec un bonheur égal. Il échappe, certes, à tout soupçon de matéria-
lisme, marxiste ou bourgeois : son roi ne cesse d'affirmer que le
bonheur du peuple n'est pas dans les *provisions*. Si les services des
cuisines sont *urgents*,

car s'il n'est point de nourriture, il n'est point d'hommes,

l'*importance* est ailleurs, du côté des services qui assurent la *qualité* de l'homme. D'ailleurs, ce ne sont pas les richesses matérielles, c'est la commune foi qui cimente la citée :

Force-les à bâtir ensemble une tour, et tu les changeras en frères. Mais si tu veux qu'ils se haïssent, jette-leur du grain.

Par contre, une nuance d'esthétisme n'est pas exclue : il semble parfois que l'expression supérieure de la civilisation soit dans son luxe et dans son art, dans tout ce que symbolisent d'inusuel et de gratuit le *vase*, le *diamant*, le *poème*, l'art des *ciseleurs* et des *danseuses*, enfin dans cette valeur un peu floue et fuyante que Saint-Exupéry appelle la *qualité* : qualité d'un sourire, d'une musique, d'un parfum.

Et je lèverais des armées, si je le souhaitais, pour sauver quelque part dans le monde une odeur de cire.

De même, le culte de l'*empire*, considéré comme valeur transcendante, comme condition nécessaire du bonheur des individus et justification suprême de leurs actes, aboutit quelquefois à des formules menaçantes pour la dignité et l'autonomie des personnes.

Les droits de l'homme, où commencent-ils ? Car je connais les droits du temple qui est sens des pierres, et les droits de l'empire qui est sens des hommes, et les droits du poème qui est sens des mots. Mais je ne reconnais point les droits des pierres contre le temple, ni les droits des mots contre le poème, ni les droits de l'homme contre l'empire.

Il est entendu, et cent fois répété, que l'homme n'est rien par lui-même, mais par ce qui passe à travers lui : il est un « véhicule », une « voie », un « charroi »; et un dépositaire qui tire sa dignité de son dépôt. Aussi bien n'est-ce point à lui qu'est due la justice, mais à ce qu'il porte et transporte. Quoi, et vers où, ou vers qui ? C'est ce qui n'est pas absolument clair; mais ressort toute brillante une certaine conception de la justice dont nous savons, hélas ! aujourd'hui, tout ce qu'elle peut excuser de crimes :

Être juste..., me dit mon père, il faut choisir. Juste pour l'archange, ou juste pour l'homme ? Juste pour la plaie ou pour la chair saine ? [...] Pourquoi prendrais-je le parti de ce qui est contre ce qui sera. De ce qui végète contre ce qui demeure en puissance ? La justice, selon moi, me dit mon père, est d'honorer le dépositaire à cause du dépôt.

Nietzsche n'est pas loin derrière ces fières affirmations d'une morale aristocratique qui regarde de haut l'ulcère du pauvre, la souffrance des faibles, et qui est prête à payer le prix fort pour l'accomplissement du seigneur et la puissance du roi. Et je suis frappé aussi de tout ce qu'il y a d'analogies à Maurras dans cet aspect de la pensée de Saint-Exupéry : au départ, même intuition de l'éphémère humain; en cours de route même volonté de le prolonger *dans le*

mporel par l'acte créateur de l'artiste et du chef; en conséquence, ême subordination des droits et fantaisies de l'individu aux exigen- s sévères de la construction esthétique et politique.

*
**

Mais, hâtons-nous de l'ajouter, ce n'est qu'un aspect, ou plutôt une ntation intermittente de cette pensée. S'il fallait, à propos de *Ci- delle*, évoquer une vieille antinomie, on devrait dire que Saint- xupéry n'est pas, finalement, du côté de *Politique d'abord*; mais de *Primauté du Spirituel*. Sa civilisation n'est politique que dans sa rme, comme elle est économique dans sa structure matérielle; mais, ans son essence, elle est de l'esprit. Elle n'est qu'apparemment et n surface un ensemble de lois et une masse de biens; en vérité et en rofondeur, elle est un système de rapports et une hiérarchie des aleurs, c'est-à-dire une création de l'esprit. Ici se place une des notions rincipales de la philosophie saint-exupéryenne — qui est, fonda- ientalement, un relativisme idéaliste —, celle du *nœud*. L'essen- iel n'est pas dans les choses, mais dans le nœud qui noue les choses. La atrie, ce n'est pas la somme des individus qui composent la foule, ce ont les liens de foi et d'amour qui les lient. L'empire, ce ne sont as les biens des riches, les lois des magistrats ou les armes des nilitaires, mais les rapports que les hommes y entretiennent en vue le quelque valeur à réaliser. C'est donc, en fin de compte, l'esprit qui nime et justifie toute chose, et qui donne un sens à la vie, et même à la mort. Car il serait absurde que l'homme mourût pour des choses, qui valent toujours moins que lui, mais non pour le nœud qui lie ces choses, et qui est « divin ».

Mon territoire est bien autre chose que ces moutons, ces champs, ces demeures et ces montagnes, mais ce qui les domine et les noue. Mais la patrie de mon amour. [...] On ne meurt point pour des moutons, ni pour des chèvres, ni pour des demeures, ni pour des montagnes. Car les objets subsistent sans que rien ne leur soit sacrifié. Mais on meurt pour sauver l'invisible nœud qui les noue et les change en domaine, en empire, en visage reconnaissable et familier. Contre cette unité l'on s'échange, car on bâtit aussi quand on meurt. La mort paie à cause de l'amour.

Donc, la civilisation est esprit, et l'esprit est amour. Mais qu'est-ce que l'amour? Certes, il est d'abord ferveur, et dans le lyrisme de Saint-Exupéry un accent gidien ne cesse de s'affirmer. Mais cette ferveur exige la règle, elle refuse surtout de s'éparpiller dans une extase panique, elle exige de se porter sur des objets particuliers et définis.

Il faut que l'amour trouve son objet. Je sauve celui-là seul qui aime ce qui est et que l'on peut rassasier.

Comme elle refuse la dilatation dans l'informe du grand tout, la ferveur saint-exupéryenne préfère à la disponibilité, à la gratuité, à l'éparpillement dans le successif la fidélité, le choix d'un culte et d'un

amour. Point de plus belle page dans *Citadelle* que celle qui évoque la soif inquiète de la femme adultère

qui attend, comme la plénitude de la vague marine, le manteau bleu du cavalier,

et qui est condamnée à passer de manteau en manteau comme la rive essuie la vague après la vague, sans épuiser jamais l'infini — et oppose à cette épouse « dispersée dans le soir », celle qui, fidèle, défendue par « le réchaud, la bouilloire et le plateau de cuivre » dans la citadelle du foyer, ne chérit qu'un visage

reconnaissable, familier, un sourire qui n'est que d'ici.

Il est aisé de comprendre comment ce caractère intimement spirituel de la pensée de Saint-Exupéry purge finalement son aristocratisme de tout ce qui pourrait y traîner de dureté orgueilleuse, et ôte à son apologie des disciplines sociales tout venin d'hérésie totalitaire. Il lui permet de distinguer radicalement l'ordre du *gendarme*, dont la contrainte est externe et tend à rendre les individus semblables dans une cité monolithe, et l'ordre de l'*architecte*, qui entend donner à chaque pierre sa signification dans le temple et dont la contrainte « est cérémonial de l'amour ».

*
* *

Pensée évidemment noble, mais qui surtout ravit l'esprit par son ampleur et sa justesse. Je vois de plus en plus briller en Saint-Exupéry ce type d'intelligence pascalienne, qui entend dépasser les antinomies, conserver les contraires et tenir tout l'entre-deux.

Quand les vérités, dit-il profondément, sont évidentes et absolument contradictoires, tu ne peux rien, sinon changer ton langage.

Individu et société, liberté et discipline, ferveur et raison, démocratie et aristocratie affirment leurs exigences égales, et la pensée monte à une hauteur où les oppositions de programmes, les disputes de sectes et les luttes de partis sont souverainement dépassées.

Pensée religieuse aussi, car elle ne prend une signification cohérente qu'en l'idée d'un Dieu qui garantit la valeur de l'esprit, comme l'esprit justifie l'existence de la civilisation. Tout se tient, l'économique supporte la politique et le charnel le spirituel.

Je méprise l'appel du vulgaire et n'ai point vécu pour la digestion des quartiers de viande. Mais j'ai fait servir les quartiers de viande à l'éclat de mon coup de sabre, et j'ai soumis mon coup de sabre à la permanence de l'empire.

Mais l'empire lui-même n'est fort et bienfaisant qu'accompli en Dieu.

Ta pyramide n'a point de sens si elle ne s'achève en Dieu. [...] Tu peux te sacrifier au prince si lui-même en Dieu se prosterne.

Et, notons-le bien, quand Saint-Exupéry, du moins dans *Citadelle*, rit « Dieu », ou compose des prières au Seigneur, il semble bien ue ces termes évoquent un être transcendant, et qu'il évite les faci-tés vagues d'une mystique panthéiste.

Mais faut-il dire, en outre, pensée chrétienne ? Elle l'est sans doute, ar ce qu'elle inspire à l'homme d'humilité, et par cette affirmation ultipliée que le vrai bonheur n'est pas dans l'usage mais dans le don, as dans la domination mais dans l'amour. Cependant, méfions-nous notre tour des formules vagues, et n'abâtardissons pas le christia-isme pour le vouloir trouver à toute force partout où brille quelque arcelle de vérité et de charité. Ne mérite d'être appelée chrétienne u'une pensée qui met en son foyer la parole et le sang du Christ, ls du Dieu d'Abraham et de Jacob. Or Saint-Exupéry ne considère ui la Révélation du Père, ni la Médiation du Fils; il fonde sa haute agesse sans recourir à la grâce, et ce qui appelle l'*empire* est bien ne création du vouloir humain, insérée dans le temporel et four-issant aux hommes les conditions d'un salut terrestre. Non, ce rès grand moraliste, poète, sage et héros, ne lui demandons par une héologie : sa « citadelle », construite sur les fondements de la rai-on naturelle et des instincts généreux, n'est pas une cathédrale, nais, sur l'autre sommet de l'esprit, sa réplique laïcisée. Certes, la oute n'est pas coupée de l'une à l'autre; elle n'est pas indiquée non plus, ni nécessaire; elle est seulement possible.

P.-Henri Simon.

2. Dans son numéro du 10 avril 1948, le *Figaro littéraire* a publié une *Lettre* inédite de Saint-Exupéry, écrite en juillet 1943 au général X... Elle confirme pleinement, quant à la position religieuse et philosophique de l'écrivain, les données fournies par *Citadelle* : inquiétude pour la civilisation, dégoût du matérialisme moderne, souci de trouver à la vie de l'homme un sens qui noue les actes de chaque être et qui en établisse la communion de tous; attrait du spirituel, d'une « vie de l'esprit plus haute encore que la vie de l'intelligence », avec des nuances de religiosité (« Si j'avais la foi [...], je ne supporterais plus que Solesmes »), de sentimentalité (regret du temps où l'on pouvait « écrire la *Princesse de Clèves* ou s'enfermer dans un couvent à cause d'un amour perdu »), et d'esthétisme (on meurt pour sauver Haendel, Van Gogh ou Cézanne).

SOUS LE SIGNE DE LEON BLOY

Je ne crois pas trahir la pensée de Mme Raïssa Maritain en présentant sous ce titre le livre qu'elle nomme elle-même *Les Grandes Amitiés* [1]. C'est que, en effet, il est dominé d'un bout à l'autre par le déchirant visage du Mendiant ingrat. Mme Maritain se trouvait avec son mari à New-York dans les tragiques jours d'été de 1940. Ils n'avaient pas fui leur patrie en péril, mais des obligations antérieures les avaient amenés sur les rives américaines quelques mois plus tôt, et c'est de là qu'ils assistaient, accablés, à l'effondrement de la France.

Alors Raïssa Maritain imagina, pour mieux pouvoir embrasser l'avenir, de se retourner vers le passé, et elle commença la rédaction de ces Mémoires. Nous la trouvons d'abord petite fille, à Marioupol, dans la Russie méridionale. Je ne sais rien de plus pur et de plus frais que ces premières pages qui évoquent sur un ton nostalgique le pays de Gogol, cette Russie bientôt perdue et jamais oubliée, où l'enfant s'initiait aux traditions d'un très vieux peuple et où son intelligence connaissait pour la première fois l'appétit du savoir. On y sent une fidélité qui ne se démentira pas. Ni la France ne lui fera oublier la Russie, ni le catholicisme l'attente d'Israël.

La France, c'est Paris, terre d'exil d'abord, et bientôt ville d'adoption, ce Paris qu'elle a tant aimé; à quoi elle ne peut s'empêcher de songer, frémissante, tandis qu'elle apprend, à New-York, que les pavés de la ville sont souillés par la horde ennemie. Le Paris des écoles, de la montagne Sainte-Geneviève, de la Sorbonne où elle s'initie à la philosophie scientiste et où elle rencontre celui qui va devenir tout naturellement le compagnon de sa vie : Jacques Maritain. On dirait qu'issus de milieux si différents, ils ont été prédestinés l'un à l'autre, tant la fraternité de leurs âmes se révèle dès le premier instant pour ne jamais plus être démentie. J'ai oublié de dire que c'est à lui, à Jacques, que ce livre est dédié. Mais la chose n'allait-elle pas sans dire ?

Maintenant toutes les découvertes vont leur être communes. Ensemble ils rencontreront Bergson, ensemble Léon Bloy, ensemble saint Thomas. Qu'y a-t-il donc de commun à ces deux âmes, venues de si loin l'une vers l'autre, sinon une semblable passion de la vérité ? Sinon une candeur dans cette passion, qui fait leur force ?

C'est maintenant toute l'histoire d'une génération qui va se dérouler sous nos yeux. Il se peut que Maritain ait dû plus tard, au nom même de la vérité, se montrer sévère pour Bergson. Il ne conteste pas, néanmoins, ce qu'il lui doit à l'origine et il me semble que les pa-

1. Un volume, Paris, Desclée de Brouwer, 1948.

que Raïssa lui consacre sont un modèle de charité intellectuelle. puis, c'est Léon Bloy. Cette rencontre-ci, je l'ai déjà dit, est la décisive de toutes. Bien qu'ils fussent séparés de lui par un océan préjugés, Jacques et Raïssa l'ont immédiatement reconnu pour un it de leur famille, pour un père spirituel, parce qu'il partageait eux l'amour intransigeant de la vérité; parce qu'il mettait à ner et à la proclamer la même candeur qu'eux. Léon Bloy a trouvé u'ils cherchent dans les ténèbres. Il sait; il croit, et l'éblouisse- t de cette foi est tel pour les deux jeunes gens que, sous ses ns, l'obscurité peu à peu cède à la lumière. Chez Léon Bloy i Raïssa a retrouvé la pauvreté, cette pauvreté dont elle avait l'expérience et dont elle n'oubliera jamais l'enseignement, elle n'oublie jamais rien.

oilà comment ils furent conduits au sein de l'Église. Sans doute, voies de la grâce échappent à nos regards, et il est bien certain Bloy lui-même ne fut que l'instrument de cette double con- ion. Mais si jamais le titre de parrain a eu un sens fort et plein, t bien dans le rapport de Léon Bloy et de ses deux filleuls. Il reste etrouver la doctrine, à faire le raccord entre cette philosophie, à uelle Jacques et Raïssa sont voués et la foi qui désormais les ha- e. Ce fut l'œuvre de saint Thomas d'Aquin, alors encore presque oré des laïcs, malgré les invitations de Léon XIII. Il faut lire les es si denses et si claires que Raïssa Maritain a consacrées à nous onter ses premières impressions à la lecture des œuvres de l'Ange l'Ecole, que leur avait fait connaître le P. Humbert Clérissac, qui it devenu leur directeur de conscience.

'els sont les guides essentiels. Mais, autour d'eux, quelle gerbe mis ! Au premier rang Charles Péguy, qu'ils avaient trouvé en face la Sorbonne, et lui portant le défi permanent de la boutique des *hiers;* Charles Péguy, avec lequel ils avaient communié d'abord en ialisme et en bergsonisme, avant de partager avec lui le bienfait la foi. Je touche ici un endroit délicat. On sait tout ce qui a été it sur la maladresse dont Jacques Maritain aurait, paraît-il, fait euve, à l'égard de la famille de Péguy et de Péguy lui-même. ïssa n'a pas esquivé cette difficulté. Elle reconnaît même que Jac- es, en certaines circonstances, put être maladroit. Elle parle très en du refus opposé par Péguy à Bloy et à tous ceux qui l'appro- aient de trop près. Elle montre la douloureuse séparation de ces ux hommes qu'aurait dû pourtant unir un commun amour de la auvreté. Elle s'étonne encore, avec la magnifique candeur qui lui t propre, de certains illogismes dans l'attitude de Péguy. De cette nfrontation cependant, le moins que l'on puisse dire, c'est que Péguy, ni Maritain ne sortent diminués. Malgré tous les malenten- is qui les séparèrent presque jusqu'au bout, ni l'un ni l'autre ne entit à l'amitié qu'ils s'étaient jurée. S'il est une partie du livre qui stifie pleinement son titre, c'est bien celle qui a trait à Péguy.

A cette amitié froissée s'oppose celle qui n'a cessé d'unir Jacques à rnest Psichari, vieux camarade de collège, que l'amour malheureux u'il éprouva pour la sœur de Jacques aurait pu séparer de son ami. ais ils allaient à Dieu, d'un mouvement différent, sans doute, et ourtant convergent. Ernest avait cherché dans l'armée ce couvent 'hommes, dont parle quelque part Vigny, où l'austère discipline soi- ne rudement et efficacement les cœurs brisés. Elle l'avait conduit au ésert, dans les lieux mêmes où Charles de Foucauld portait à la ême époque son témoignage. C'est là, dans cette solitude, que, l'or- re appelant l'ordre, le petit-fils de Renan éprouve la nostalgie de

l'Église. Mais cette Église ne peut rester un magnifique temple désaffecté; cette foi à l'état de simple désir. Le centurion vient en France. Il retrouve son ami Maritain, et la joie leur est enfin donnée de communier au même Pain. Quelques mois plus tard, Psichari, comme Péguy, tombait à l'ennemi, et le P. Clérissac ne tardait pas à les suivre à son tour, en attendant que Bloy lui-même s'éteignît dans sa maison de Bourg-la-Reine, le 3 novembre 1917.

La mort fauche les grandes amitiés; mais non sans que, au pied de chaque tronc coupé, ne surgissent des pousses nouvelles. C'est surtout l'amitié de Léon Bloy, à cet égard, qui est féconde. Voici Pierre Termier; voici Pierre et Christine van der Meer; voici surtout Georges Rouault, grâce auquel Jacques et Raïssa pénètrent au mystère de l'art vivant. Dans un coin, il y a aussi Ève Lavallière, et Henri Massis, à l'égard duquel Raïssa veut se montrer juste et compréhensive, quelques graves malentendus qui les aient depuis séparés. Toute la question des rapports de Maritain avec *L'Action Française* se trouve ici posée, sans faux-fuyants, comme ce fut le cas pour l'amitié traversée de Péguy. Et je répète que cette histoire est celle d'une admirable fidélité à quelques positions essentielles. Mais elle est plus encore : un témoignage pour une génération dont le plus grand nombre a péri dans les batailles qu'elle voyait venir d'un cœur ferme.

Il ne faut jamais oublier, en effet, si l'on veut estimer à sa juste valeur ce livre inappréciable, les circonstances dans lesquelles il fut écrit, loin de France; d'une France passionnément aimée, et dont on était séparé par beaucoup plus que la largeur d'un océan. Tandis que Raïssa abandonnait, puis reprenait son ouvrage, le conflit mondial suivait son cours, et le livre va de Paris envahi à Paris délivré; de la France sombrée à la France renaissante. Il était bon que fût dit, de 1940 à 1944, tout ce que doit notre pays à la génération de ceux qui atteignirent l'âge d'hommes entre 1910 et 1914.

Il était bon surtout que Bloy, le prophète des temps de la colère, fût mis à sa juste place. Je l'ai dit, ces souvenirs s'inscrivent presque tout entiers sous son signe fulgurant. Ce qui précède la rencontre avec lui n'a qu'une valeur d'introduction, et le livre s'achève au moment où il meurt, au plus creux de la tourmente. On peut goûter plus ou moins Léon Bloy, et Raïssa elle-même, en dépit de son affection filiale, n'est pas sans observer ce qu'il y a parfois dans son style d'un peu trop coruscant, à la manière de la littérature d'il y a cinquante ans. Elle note ses incompréhensions, celle de l'art moderne, notamment, quelle que fût l'amitié qui a toujours uni Bloy et Rouault. Mais elle montre, d'une manière qui ne laisse place à aucun doute, ce qu'il y a d'authentique et de vrai au fond de tout cela : une foi que rien n'ébranle, et surtout un amour éperdu. C'est le Bloy de La Salette et celui du *Salut par les Juifs*, ce livre qui devait particulièrement toucher Raïssa. Car, à côté de la présence de Bloy, la présence ici la plus constante est celle d'Israël; d'Israël à l'heure de sa grande tribulation en Europe. Comment le père de Raïssa, à son lit de mort, est devenu chrétien, et s'est endormi dans le sein du Père à la façon d'un enfant, avec la même innocence et la même confiance; comment, des années après, tout doucement, après avoir écouté les savants et théologiques entretiens qu'animent ses enfants, sa mère à son tour, la vieille Israélite pieuse, découvre enfin que l'espérance d'Israël est remplie, voilà ce que vous trouverez ici, sans phrases vaines, avec une simplicité qui est celle des âmes droites lorsqu'elles habitent la maison paternelle.

Deux fois ici Raïssa a perdu son père. La première fois, ce fut le

selon la chair; et la seconde fois, ce fut le père selon l'esprit, n Bloy lui-même, qui lui avait en quelque manière donné Dieu. répète, quelque opinion que l'on ait de Bloy, on ne peut se refu- à ce témoignage, qui succède à tant d'autres. Il semble que Dieu suscité ce vociférateur, entre la manifestation de La Salette, qui de 1846, l'année précisément de la naissance de Bloy, et le com- ncement des grandes tribulations annoncées, et dont nous ne mes pas encore sortis. Vociférateur dont la voix ne fut pas en- due, pas davantage que n'a été compris du plus grand nombre message de La Salette. Mais il suffit peut-être, pour maintenir manité, de ce petit troupeau d'âmes de bonne volonté, celles au n de qui Dieu s'engageait à épargner Sodome et Gomorrhe, rvu qu'on les y trouvât.

ans doute, Raïssa ne pouvait-elle se dispenser d'apprécier en Bloy rivain, et même le penseur fulgurant, qui peine à joindre l'une 'autre ses intuitions extraordinaires. Toutefois, elle en parle surtout nme une fille parle d'un père très aimé; ce qu'elle veut, c'est nous roduire dans l'intimité de cet homme extraordinaire, et nous re, s'il est possible, deviner quelque chose de sa prière. Et là, elle incomparable. Relisez Bloy après l'avoir lue, et vous verrez com- en de richesses vous n'aviez même pas soupçonnées. Vous verrez ssi que, de Bloy à Maritain, il existe une continuité qui n'est ange que pour nos yeux de chair. Cette même douceur inflexible, tte violence plus contenue chez le philosophe que chez l'écrivain, ais qui ne peut par moments qu'elle n'éclate en images soudaines, es ont la même source, et tous ceux qui ont eu le privilège de fré- enter autrefois la maison de Meudon connaissent bien cette source. De Meudon, ici, il n'est pas encore question. Ce sera, je l'espère, le jet des volumes suivants. Mais Mme Maritain nous aura du moins it comprendre le secret de ce charme où nous avons goûté, sans ujours exactement comprendre de quoi il était fait. Ce sera histoire des vingt années qui ont séparé une guerre de l'autre, sera celle d'une influence grandissante; ce sera celle d'une ientation nouvelle de la pensée de Maritain; orientation qu'inau- ure *Primauté du Spirituel*. Mais entendons-nous bien : quand je arle d'orientation nouvelle, je ne signifie nullement que Jacques Ma- tain ait changé en quoi que ce soit, depuis l'époque, évoquée ici ar Raïssa, où il publiait ses premiers articles et son premier livre. e veux dire simplement que certaines préoccupations qui lui étaient 'abord apparues secondaires, ont pris le premier pas, sous l'em- ire de la nécessité.

Cela, je le répète, c'est l'œuvre de demain. Ce que nous avons ujourd'hui est assez lourd et assez riche pour pleinement nous satis- aire. C'est un monument élevé à la spiritualité française dans les premières décades de ce siècle; c'est un témoignage en faveur de la rance, qui n'a que trop tendance à se méconnaître elle-même. Té- noignage porté par une femme née bien loin d'ici, mais que sa des- inée a mise à même de mieux comprendre que ne le font bien des Français ce qui constitue la grandeur authentique de ce pays. Ce ivre sera lu par des amis, et c'est à eux, j'imagine, qu'il s'adresse en première ligne. Mais je souhaite passionnément qu'il soit lu par d'au- tres aussi; par tous ceux que des préjugés ou des passions ont orien- tés d'une manière différente. Ils y verront comment la rigueur peut être charitable et la lucidité fervente. A suivre pas à pas les prodigieu- ses « aventures de la grâce », comme dit Mme Maritain, ils devineront peut-être l'efficacité souveraine d'une Présence sans cesse méconnue

et bafouée, par ceux-là parfois qui semblent se réclamer d'Elle. Dans ce monde de l'absence et de l'absurde, qui se défait par larges pans sous nos yeux, Raïssa Maritain, unissant sa voix à celle de son mari, a jeté son livre comme un acte. Je suis sûr qu'il sera fécond et j'y ai puisé, pour ma part, de nouvelles raisons de croire, d'espérer et d'aimer. C'est là, je suppose, ce qu'elle attendait.

JACQUES MADAULE.

LIVRE

ALBERT BÉGUIN : *Balzac visionnaire.* Éd. Albert Skira, Genève, 1947.

A. Béguin, que ses travaux antérieurs sur *L'Ame romantique et le Rêve*, sur Gérard de Nerval et sur Péguy, ont depuis longtemps orienté vers des préoccupations d'ordre religieux et mystique, n'a pas eu de peine à trouver chez Balzac de nombreux échos de ces préoccupations et à voir dans *La Comédie humaine* autre chose que cet amas compact de peintures réalistes du monde contemporain où la critique universitaire française s'est pendant si longtemps obstinée à réduire l'œuvre du grand romancier. D'autres sans doute l'avaient précédé dans cette voie. Sans parler d'E. R. Curtius, dont le livre [1] fit à ce point de vue révolution, Philarète Chasles, déjà, avait traité Balzac de « voyant », et Baudelaire écrivait, il y a près d'un siècle, cette phrase merveilleusement intelligente qu'A. Béguin a justement placée en exergue à son propre livre : « *J'ai maintes fois été étonné que la grande gloire de Balzac fût de passer pour un observateur; il m'avait toujours semblé que son principal mérite était d'être visionnaire et visionnaire passionné.* » Mais, pour n'avoir pas été le premier à découvrir cette perspective, A. Béguin est le premier à l'avoir explorée à fond. Il a beau dire modestement, dans son « envoi » à Marcel Bouteron, qu'il ne nous offre que l' « esquisse d'un livre rêvé », en fait, l'esquisse est déjà très poussée et vigoureuse. Sans doute, le livre n'est guère construit; peut-être pourrait-on lui reprocher de ne pas être assez rigoureusement démonstratif; ou encore de donner trop d'importance à certains développements comme celui sur les courtisanes ou sur la mystique des couleurs; mais qu'importe ! L'essentiel est que ces deux cents pages nous apportent une série d'aperçus intelligents et profonds qui sont une parfaite introduction aux trente œuvres brèves et peu connues de Balzac, que l'éditeur Albert Skira nous offre dans une série de petits livres d'une impeccable présentation typographique.

1. *Balzac*, Bonn, 1924.

e ne prétends certes pas faire de ces aperçus une énumération plète. Je voudrais seulement signaler ceux qui m'ont particulièrement séduit; proposer aussi au passage quelques réserves ou quelques mises au point.

ès les premières pages, A. Béguin nous offre un renouvellement parallèle classique Flaubert-Balzac. Il précise fort bien la différence rgueil de ces deux grands ambitieux, celui de Balzac, « bien plus f », étant défini : « La légitime fierté d'un homme qui s'est arné à forcer les portes du mystère, qui y a employé toutes les es de son imagination et qui, sans ignorer que le secret des ses demeure au-delà de ses prises, s'émerveille à juste titre d'avoir mis au monde tout un monde viable » (p. 19). Et ce parallèle outit à une juste défense du style de Balzac, qui « n'est jamais s un morceau isolé, dans la perfection des détails; il est fait de pports entre les épisodes, de précipitations ou de ralentissements rythme général, de changements de registre ou de vocabulaire commandent le moment et l'action même... » (p. 22).

e parallèle Balzac-Stendhal, qui suit immédiatement (pp. 24 sq.), st pas moins riche de suggestions. On aura grand profit à le rapcher de celui qui court à travers le livre récent de Maurice Barche sur *Stendhal romancier* [2]. Une des idées que met particulièrement en lumière A. Béguin, et par où il rejoint M. Bardèche, est e Balzac s'intéresse infiniment moins à lui-même et plus aux tres que l'auteur des *Souvenirs d'égotisme*. Je suis un peu étonné, e propos, de ne pas lire ce beau mot de « charité », qui me paraît, sens plein du terme, le seul propre à définir l'attitude du grand teur en face de ses personnages.

Au chapitre suivant, A. Béguin nous dit fort justement que Balzac, n d'être « l'inventeur à moitié conscient que l'on suppose », avait au contraire, sur les problèmes de la création esthétique, des vues ssi lucides que Baudelaire » (mais précisément, sur ce point comme r tant d'autres, le poète des *Fleurs du Mal* ne serait-il pas l'humble sciple du romancier de *La Comédie humaine* ?). « Il connaissait à erveille, précise-t-il, la nécessité d'une transfiguration du réel » . 47). A. Béguin aborde ainsi le problème esthétique capital posé r l'œuvre de Balzac, celui des rapports de la « réalité » (ou de ce l'on est convenu d'appeler ainsi) et de la « poésie ». Il le fait malheureusement trop vite et sans utiliser tous les textes théoriques dont gorgent les riches *Préfaces* du romancier et qui fussent venus apporr beaucoup d'eau à son moulin. Mais l'essentiel est dit et fort bien, gnalons en particulier de remarquables pages sur l'irruption brusue de passages poétiques dans certaines des œuvres les plus étroitement réalistes. A juste titre, le critique ne voit pas là « des procédés 'artiste calculant ses effets, mais des emportements d'un esprit qui, uêtant une communication avec le dessous des apparences, suit le ouvement même de ses découvertes intérieures » (p. 54). Il ajoute : Rien n'est plus étroitement lié à son génie... que ces transfigurations. lles donnent à l'ensemble de son œuvre son unité et rattachent les ns aux autres les romans explicitement « mystiques » et les romans u « réel », ces deux moitiés de *La Comédie humaine* qui s'éclairent éciproquement » (p. 56).

Cependant, continuant ma lecture, je rencontre des formules qui ne paraissent moins heureuses. Je crains que les expériences d'un

2. Paris, aux Éditions de la Table-Ronde, 1947.

Novalis ou d'un Nerval n'aient été trop présentes à l'esprit de l'auteur lorsqu'il écrivait : « Balzac, dès le premier mouvement de son esprit, se heurte à l'expérience de l'angoisse, d'une angoisse qui, à vrai dire, ne s'est jamais apaisée tout à fait chez lui... » (p. 69). En vérité, je ne sens rien de tel chez Balzac, ni dans les œuvres de la maturité, ni même dans les essais de jeunesse. Une ardente soif de savoir, un sens profond des mystères de la nature, un appétit très vif de les découvrir, de les capter, de les utiliser au profit de son ambition, oui, sans aucun doute, mais de l'angoisse, non ! Le pessimisme de Balzac n'est jamais de l'ordre de la connaissance. De même, me paraît discutable l'hypothèse selon laquelle « le relatif échec de ses récits fantastiques, et singulièrement l'issue tragique où aboutit l'aventure de l'ange Séraphita, lui ont montré sa voie de romancier » (p. 76). Cette voie, Balzac l'avait trouvée bien avant. *Le Dernier Chouan* et les *Scènes de la Vie privée* sont antérieurs à *La Peau de Chagrin*, *Eugénie Grandet* à *Séraphita*. Je ne suis pas sûr, enfin, que Balzac n'ait connu « qu'une partie » de la « longue tradition » mystique (p. 95). La problème des lectures de Balzac, et spécialement de ses lectures mystiques, est un de ceux que les érudits n'ont encore fait qu'effleurer. Les affirmations réitérées et solennelles du romancier ne peuvent être complètement mises en doute, et, pour ma part, je croirais volontiers que l'auteur de *Séraphita* avait lu le texte si étrange et si beau d'Antoinette Bourignon que nous révèle le livre d'A. Béguin.

Ayant moi-même consacré de longues années de ma vie à l'étude de la pensée politique et sociale de Balzac, c'est avec le plus vif intérêt que j'ai lu les quelques pages de son ouvrage où A. Béguin examine, du point de vue particulier où il s'est placé, les vues balzaciennes en politique et en sociologie. Elles m'ont paru, dans l'ensemble, très pertinentes, en particulier celles où il nous explique les jugements injustes (j'aimerais mieux dire partiels) du romancier sur les paysans. Mais peut-on dire que Balzac, « peintre de la société, ne croyait pas qu'elle fût perfectible » ? (P. 135.) Ce serait nier un aspect fort important de sa pensée. Celle-ci fut profondément influencée par les réformateurs sociaux de la fin du XVIII[e] siècle et du début du XIX[e] ; de là sont nées des œuvres aussi « optimistes » que *Les Chouans*, *La Physiologie du Mariage* ou *Le Médecin de Campagne*. Quant au « ralliement » à la Révolution de 48 (p. 138), en vérité je n'y crois guère. La fameuse « profession de foi » que Balzac, sollicité de poser sa candidature aux élections, rédigea au lendemain de février me paraît d'une extrême prudence. On voit, lorsqu'on l'examine de près, qu'elle va à contre-courant de l'idéalisme révolutionnaire qui débordait alors. Le contraire, il faut l'avouer, serait étonnant, pour ne pas dire scandaleux...

J'ai dit déjà la place faite par A. Béguin à l'étude de la peinture des courtisanes dans *La Comédie humaine*. Ici encore, que de remarques précieuses ! Celle-ci, en particulier, — à propos d'Ida Gruget dans *Ferragus*, — sur l'art du romancier à « exprimer à la fois le comique du personnage et ce qu'il y a en lui de touchant et même de tragique ». Mais, bien que je sois prêt à reconnaître que *La Comédie humaine* accorde à cette catégorie de femmes une place beaucoup plus importante que celle qu'elles occupent dans la réalité (et qu'il y a là un fait qui demandait explication), je m'insurge un peu devant les formules finales de ce chapitre sur l'impuissance du romancier à peindre des figures d'honnêtes femmes : « Elles lui demeuraient

ngères,» nous dit A. Béguin, et, malgré ses rêveries romantiques, ifférentes » (p. 179). Eh quoi ! sans rappeler à A. Béguin l'humo- ique *Préface* où Balzac répondait à ceux qui l'attaquaient sur le upitre de la morale par une édifiante liste de ses « femmes ver- uses », ne puis-je du moins le renvoyer aux admirables figures me Eugénie Grandet ou d'une Marguerite Claes ?

Le dernier chapitre, qui arbore en exergue une des plus belles rases de Balzac, celle où, dans *Les Proscrits*, il évoque Dante, à ris, s'enfermant dans sa cellule d'exilé auprès de sa « lampe inspi- rice » pour « arracher des mots au silence, des idées à la nuit »» est rticulièrement consacré à l'étude de l'art de l'écrivain. Il nous en voile quelques secrets, et, reprenant un thème que Paul Bourget ait autrefois magistralement traité [3], mais le renouvelant habile- ent, il nous fait apparaître en Balzac un des maîtres du récit court. nsi, ce petit livre nous met en appétit de lire les trente récits pui- s un peu partout dans l'œuvre du romancier et dont il veut être ntroduction. Je suis persuadé que ces textes, fort peu connus, ront, pour la plupart des lecteurs, une véritable révélation.

B. Guyon.

3. *Introduction* à un choix de *Contes philosophiques* de Balzac, ent, 1914.

THEATRE

M. Jean Anouilh présente à la Comédie des Champs-Élysées : *Impromptu de la vie d'un auteur* et *Ardèle ou la Marguerite*. En fait, les deux pièces n'en font qu'une, car l'auteur que met en scène l'*Impromptu* est précisément celui des trois tableaux qui ont pour titre *Ardèle ou la Marguerite*. On voudrait savoir où M. Jean Anouilh publiera sa nouvelle œuvre : dans la série des « Pièces roses » ou dans celle des « Pièces noires » ? Jamais les robes ne furent plus roses et les pensées plus noires. Quoi qu'il en soit, sa virtuosité comique est celle d'un maître : de la farce à l'ironie, il varie les effets avec une sûreté étonnante et il les multiplie sans compromettre l'harmonie de l'ensemble. Son impromptu est une *étude comique*, au sens où un Chopin écrit des *études*; un esthéticien y trouverait là presque tous les cas illustrant un art de faire rire.

Mais la farce n'est ici que l'enveloppe du drame, d'un drame qu'il serait intéressant d'analyser à la lumière de l'article publié dans *La Vie Intellectuelle* de mars dernier par M. Maxime Chastaing, *Théâtre et jugement chez Jean Anouilh*. « Il y a l'amour, mais il y a aussi la vie, son ennemie » : la pièce se présente comme « le procès de l'amour ». Et quel procès !

L'acharnement du procureur en affaiblit et la signification philosophique et la valeur dramatique. L'acharnement marque le moment où une pensée se développe pour elle-même, où un sentiment s'enivre de sa propre substance, où la vitesse acquise remplace l'observation et l'invention. L'auteur jouit de sa pensée, et plus il est maître de sa technique, plus il se laisse aller à une excitation qui simule l'inspiration; il ne cherche plus le réel, mais enjolive sa vérité. Telle est l'impression que laissent les dernières scènes de cette œuvre étourdissante : M. Jean Anouilh effeuille la marguerite avec une rage « néantissante »; l'idée devient obsession, Eros s'étrangle, on glisse du dramatique au théâtral.

Tout ceci, une fois admis que cette œuvre est de celles qui comptent, qu'elle n'existe pas seulement par la qualité de l'interprétation et de la mise en scène, que M. Jean Anouilh est un auteur comique de grand format.

Le rideau se lève sur une ville en ruines... Non : c'est le décor essentialiste d'une pièce existentialiste. Très rapidement, d'ailleurs, nous constatons que ce décor de M. Balthus s'imposait, qu'il était nécessaire, que nous ne pourrons plus désormais évoquer *L'État de siège* sans voir cette tour qui n'en est pas une ni ces échelles mystérieuses. Des hommes et des femmes s'agitent, tantôt en groupes harmonieux, tantôt dans un désordre subtilement calculé. Ils crient, ils chantent,

se taisent parfois en chœur. C'est là du très beau travail, signé n-Louis Barrault. Sur ce fond choral et chorégraphique se déta- nt des dialogues, des monologues, et nous reconnaissons Made- ne Renaud, Maria Casarès, Marie-Hélène Dasté, Pierre Brasseur, rre Berlin, et nous les trouvons tels que nous les aimons dans rs meilleures compositions.

Cet admirable spectacle ne reste-t-il pas un peu au-dessus de l'œu- qu'il présente ? N'est-il pas surtout au niveau des intentions qui t dicté la pièce et que la pièce n'a pas complètement « réalisées » ?

Albert Camus est beaucoup trop intelligent pour tirer de *La Peste* e adaptation théâtrale. Il a repris son sujet pour la scène et il n'y entre le roman et le drame qu'une unité de préoccupation et de ème. Certes, les belles formules ne manquent pas — « l'homme est bois dont on fait les bûchers »; mais nous ne retrouvons pas cette heresse pathétique, cette précision de la pensée, cette propreté du le qui donnent le même accent aux romans, aux drames et aux ticles de M. Camus. Il faut avouer que dans *L'État de siège* la par- comique est faible, la satire est facile. D'un autre côté, les sym- les ne sont pas toujours clairs et l'on ne sait pas très bien si l'au- ur annonce le temps du mépris ou s'il prêche l'efficacité du cou- ge, si le monde est foncièrement absurde ou s'il appartient à omme qui a dominé sa peur. Ainsi, tantôt le spectateur comprend op vite, tantôt il craint de n'avoir pas compris.

Il n'est donc jamais content, ce spectateur ! Et pourtant il est con- nt d'avoir passé la soirée au Théâtre Marigny. Il est même content n'avoir pas été content. Quand M. Albert Camus montre l'homme shumanisé par la peur et sauvé par le courage, quand il fait jouer s techniques d'avilissement, quand il met en scène ce qu'un récent ssé a révélé sur la nouvelle morale des maîtres, nous sentons bien ue le théâtre ne peut ignorer ces choses et nous comprenons quelle ifficulté l'auteur a volontairement attaquée : il a cherché la for- ule poétique permettant au théâtre d'être *actuel* en évitant le réa- sme facile des *actualités*. L'a-t-il trouvée ?

HENRI GOUHIER.

CHRONIQUE MUSICALE

C'est à la « Scala » de Milan, au cours d'un concert qui réunissait les noms de Mozart, Malipiero et Debussy, qu'a eu lieu, sous la direction d'Ernest Ansermet, la première audition « mondiale » de la *Messe* de Stravinsky.

La forte personnalité et la renommée internationale d'Igor Stravinsky provoquent toujours, à l'annonce de chaque nouvelle œuvre de ce musicien, un mouvement de curiosité, et on attendait cette *Messe* avec grand intérêt.

Je dois dire que, à mesure qu'elle se déroulait, l'autre soir, c'est avec un sentiment de déception que je suivais l'écoute. (Le concert était retransmis par la Radio française.)

Je sais bien, et les partisans exclusifs de Stravinsky (entre autres le récent livre de Tansman) me diront que c'est parce que je n'étais pas moi-même dans le « monde stravinskyen », et que l'auteur propose, et que c'est aux auditeurs de le suivre. Bien sûr, mais justement, de l'auteur du *Sacre*, de *Petrouchka*, des *Noces* et des *Symphonies-Psaumes*, j'attendais autre chose qu'un tel dépouillement, un tel mépris des qualités d'éloquence de la musique.

Stravinsky est de plus en plus porté à ne voir dans la musique qu'un jeu sonore (qui est une forme de l'intellectualisme) et à n'écrire qu'une musique « imaginée », sans tenir compte de sa persuasion oratoire, sinon de son intensité expressive. Pourtant, le musicien, même lorsqu'il traite un texte religieux, doit-il rester impassible à l'expression de souffrance, de joie, de l'ardeur d'oraison dont sont remplis les mots du texte ? Et doit-il concevoir une musique qui nierait par principe toute communication effective avec l'auditeur ? Dans cette messe, je ne puis voir autre chose qu'aridité. Cette musique semble éliminer tout lyrisme, même celui qui résulte du fait essentiellement musical, de ce lyrisme qui se dégage du jeu des sons et des rythmes, de l'exaltation, de l'exultation sonores et me paraît se dérouler avec une aridité, une rigidité mécaniques.

Toute effusion en est absente : mélodies extrêmement brèves et répétitions symétriques de rythmes élémentaires.

Le style en est ni complexe, ni audacieux, ni de cette envolée plus simple qui entraîne la masse. Ce n'est que vers la fin, dans le *Benedictus* et surtout dans l'*Agnus*, que cela « chante » un peu, devient un peu plus ému.

Le parti était celui-ci ; messe brève, en latin, sans répétition de mots (ou presque), avec soli, chœurs mixtes et quelques instruments : deux hautbois, cor anglais, trompettes, trombones. Et l'auteur, qui attache tant de prix (et il a raison) à la beauté de la matière sonore, ne donne pas l'impression de s'en être préoccupé.

Stravinsky est un esprit toujours très lucide, et qui sait ce qu'il veut et où il va, et, pour cela, cette messe ne laisse pas que de troubler et de mettre l'auditeur dans une impression de malentendu. Il nous devait pourtant l'œuvre forte, indiscutable, qui devait apporter dans la littérature musicale d'aujourd'hui une page reflétant toute la ferveur, toute l'inquiétude et aussi tout l'espoir de notre temps.

*
* *

Dans un autre ordre d'idées, et sans vouloir faire croire à aucune commune mesure de comparaison, car il s'agit d'une œuvre d'une destination toute spéciale, j'ai éprouvé un certain plaisir à lire la *Messe congolaise*. Il s'agit là d'une musique d'esprit populaire, et émanant d'une personnalité musicale infiniment moins retentissante. On trouve dans cette messe, écrite sur des thèmes et des rythmes traditionnels de musique nègre par le R. P. Walschap, une spontanéité, une persuasion musicales sympathiques, fort bien accordées au but proposé, qui était d'apporter une contribution musicale aux offices des chrétiens d'Afrique.

L'adaptation de cette messe en chœurs à quatre voix, rédigée en style polyphonie qui n'est pas (heureusement !) une harmonisation, mais plutôt un jeu en dialogues superposés de mélodies qui doivent, malgré cela, rester indépendantes, est une tentative intéressante, malgré le danger évident qu'il y avait à ajuster ces litanies africaines à un texte en langue latine.

Mais ceci est un autre problème.

*
* *

Dans le domaine de la librairie musicale, encore cette fois quelques ouvrages à signaler.

Tout d'abord, chez Larousse, une collection de brochures dirigées par Norbert Dufourcq, qui a pour générique : *Formes, écoles et œuvres musicales*, dont le premier volume est une analyse extrêmement poussée et définitive sur la *Messe en si* de Bach, signée du directeur de la collection. Ce volume, d'une érudition sûre, sera le bréviaire de tous ceux qui aiment cette œuvre monumentale du grand cantor de Leipzig. Lire particulièrement les pages sur la valeur symbolique du style de Bach, qui, en restant musique avant tout, n'abandonne pas pour cela ni véhémence oratoire, ni vérité d'accents profondément humains.

Dans la même collection, une étude compréhensive d'André Cœuroy sur ces pages bouleversante d'intuition émotive et si variées que sont les *Lieder* de Schubert; ainsi qu'un volume d'A. Machabey sur le *Bel canto*, ce vocable étant pris non pas dans son application restreinte à l'opéra italien des XVIII[e] et XIX[e] siècles, mais dans son sens général d'épanouissement du chant orné, de cette exaltation vocale qui est présente déjà dans les vocalises grégoriennes. Ce souci du beau chant, de l'ornementation vocale, tout au long de l'histoire, a alterné avec celui, opposé, de la déclamation musicale, d'essence plus dramatique.

Aux Presses Universitaires, collection « Que sais-je ? », le volume de Norbert Dufourcq, consacré à *L'Orgue*, constitue une excellente mono-

graphie sur l'instrument aux multiples voix, sur l'historique de sa facture et sur les musiciens qui se sont exprimés par lui.

Dans la collection « Euterpe », éditions de La Colombe, après le *Paul Dukas* de G. Fabre, vient de paraître un *Debussy* de Guy Ferchault, volume réduit quant à son nombre de pages, mais extrêmement clairvoyant et fécond quant à son contenu.

Son auteur, dont il est inutile de souligner la profondeur de pensée qui nous fait priser très haut ses précédents ouvrages sur *Le Drame musical* et *L'Esthétique de la Mélodie*, a dégagé dans ce nouveau volume le sens vrai de l'esthétique debussyste. Ce livre est un véritable régal pour l'esprit et la sensibilité. De plus, certains lieux communs, qui avaient cours généralement sur Debussy, se voient pertinemment infirmés par une vision claire de ce que ce créateur a été vraiment en son temps, de ce qu'il est dans la musique française et dans la musique tout court.

Les dernières pages sont consacrées à un catalogue très documenté de l'œuvre complète de ce grand musicien.

Enfin, je terminerai cette revue de quelques publications nouvelles par *Le Violon et la Lutherie*, de Francine Cabos, paru chez Gründ, qui traite des instruments à cordes et surtout de leur fabrication. Pages animées qui nous font véritablement vivre en compagnie du luthier, et assister à la construction, au façonnage, depuis l'arbre, jusqu'à la naissance du violon prêt à être mis dans les mains de celui qui le fera parler.

Émile Damais.

CINEMA

Homme à Hommes.

Il semble que le film biographique soit celui où les grands sujets nt trouvé jusqu'à présent leurs seules réussites. Un récit exemire, une œuvre faite de bons sentiments paraît facilement édifiante fausse si elle n'est soutenue par la garantie historique d'une vie homme. Après *Monsieur Vincent* et avant *Laennec*, *D'Homme à ommes* révèle l'existence d'un de ces hommes qui se sont consacrés une grande œuvre. C'est d'un « saint laïc » qu'il s'agit cette fois, r si l'on nous montre au début du film qu'Henri Dunant, fondaur de la Croix-Rouge, était un esprit religieux, le titre même du m insiste bien sur le caractère *humanitaire* de son action et du ouvement qu'il a créé. Personnage singulier d'ailleurs que ce Suisse, injustement méconnu (combien d'entre nous connaissaient même n nom ?), qui abandonne une exploitation en Algérie pour consaer sa vie à organiser le secours aux blessés de guerre, et qui luttera squ'à la misère pour la faire réussir. Le film, réalisé à l'instigation la Croix-Rouge et sous le patronage de l'O.N.U., est un film interitional comme l'œuvre de Dunant; produit par une maison suisse une maison française, il est l'œuvre de Christian-Jaque, et ses terprètes, Jean-Louis Barrault, Bernard Blier et Hélène Perdrière nt Français comme le réalisateur; mais il frappe par l'impartialité son scénario, où Français, Italiens, Autrichiens, Suisses et Prusens sont toujours présentés comme des hommes capables, sans disnction de nationalité, du meilleur et du pire.

Nous suivons le personnage d'Henri Dunant depuis ses débuts omme directeur d'une concession en Algérie jusqu'à la fin de sa vie ans une maison de vieillards en Suisse, où il reçoit, après tant d'instices subies, le premier des Prix Nobel de la paix. C'est pour avoir ne audience de Napoléon III et pour lui demander justice des lenurs de son administration algérienne que Dunant fait le voyage qui conduit en Lombardie à la recherche de l'Empereur. En voyageur, spectateur, il assiste à la bataille de Solférino. Il est bouleversé par horreur du sort des blessés qui agonisent sans soins sur le champ bataille, et, oubliant le but de son voyage d'affaires, il improvise n hôpital et s'épuise à organiser seul, par des moyens de fortune, ce ue seront plus tard les services de la Croix-Rouge. Il passera les nnées de paix qui séparent Solférino de la guerre de 1870 à convainre les gouvernements du devoir qu'ils ont d'accepter l'organisation 'un service international de secours aux blessés. Quand éclate à nouveau la guerre, il est seul, réduit à la mendicité, exilé de son pays et émissionné de la Croix-Rouge. Mais la Croix-Rouge existe. Pendant le ège de Paris, malgré l'incrédulité des soldats, Dunant fera la preuve

de l'utilité de l'emblème aujourd'hui si connu, et les postes de secours sauveront la vie de nombreux combattants. A la fin de sa vie, vieillard dans un asile, il aura pour seule satisfaction celle du devoir accompli et de l'œuvre réussie.

Les difficultés du film biographique tiennent surtout à la nécessité de resserrer en une heure et demie ce qui pourrait faire l'objet d'un gros livre. Elles sont comparables à celles de l'adaptation d'un roman. On oublie toujours qu'un film correspond par ses dimensions à une nouvelle et non à un ouvrage. Cette obligation de résumer une vie se traduit dans *D'Homme à Hommes* par une hétérogénéité : certaines parties sont d'un style éclatant, d'autres semblent développées par nécessité plus que par choix délibéré. Deux morceaux sont magnifiques et très cinématographiques : tout d'abord, l'épisode de Lombardie (la bataille de Solférino et ses lendemains), qui révèle au spectateur l'horreur du sort des blessés et des prisonniers que ne secourt aucun service, que ne protège aucune convention. Tout ce passage rend présents les à-côtés du combat *avant* la Croix-Rouge. Le second morceau fait pendant au premier et se situe vers la fin du film : ce sont les épisodes du siège de Paris, les exemples choisis de l'action de la Croix-Rouge, le passage de la Seine par un convoi de malades et de vieillards sous la protection du drapeau blanc à croix rouge, le poste de secours auquel une troupe montant au combat rend les honneurs, les premières ambulances avec leurs brancardiers à brassard. Images d'Épinal, a-t-on pu dire de ces tableaux, mais images épiques, parfois grandioses et toujours vraies.

Ces deux passages ressortent nettement dans le film et leur rapprochement aurait suffi à construire un film puissant. Mais il fallait aussi raconter les tribulations d'Henri Dunant, ses démêlés avec les gens en place qui donnent à la Croix-Rouge sa façade et son organisation, son travail épuisant comme commis voyageur d'une grande idée. Cela nous vaut des scènes d'un style très conventionnel où l'on voit Dunant relégué à une petite table de secrétaire à la séance inaugurale de la Croix-Rouge à Genève, où on le retrouve en grand homme maladroit dans une réunion mondaine à Paris, où l'on nous fait suivre ses amours platoniques avec Mme Kastner, qu'il ne veut pas épouser parce qu'il est pauvre. Rien n'est plus difficile que de traduire en images le fréquentatif. Le romancier peut écrire : « Pendant des années, il fit démarches sur démarches, écrivit lettre sur lettre... », mais, au cinéma, nous ne voyons jamais le personnage faire qu'une seule démarche à la fois et écrire qu'une seule lettre. Le réalisateur est obligé d'avoir recours aux images symboliques. Ici, Christian-Jaque a eu recours à une sorte de rêve de Dunant, où, selon les procédés de l'ancienne avant-garde des films surréalistes, nous partageons sa hantise des escaliers sans fin qu'il faut monter, du temps qui passe tandis qu'on s'obstine à faire avancer une œuvre pénible.

Le style de Christian-Jaque, auquel on a si souvent reproché l'extrême mobilité de sa camera, se montre excellent dans les grands tableaux de Lombardie et du siège de Paris. Il a fait le récit de la bataille de Solférino vue par Dunant dans le style de Stendhal décrivant Waterloo, vu par Fabrice (cet épisode du roman n'avait pu trouver place dans le film *La Chartreuse de Parme*). Les mouvements rapides de la camera qui balaie le champ de bataille s'arrêtent à un détail, s'approchent d'une personne, correspondent avec une étonnante vérité aux regards de Dunant bouleversé par le spectacle dans lequel il est pris. Le découpage des plans montre la guerre telle que la voit un

tateur lucide qui n'est pas pris par l'ardeur du combat, et
qu'elle est, c'est-à-dire ignoble. L'époque où se situe l'action
ait courir un risque au film : les costumes militaires du second
pire sont devenus pour nous des costumes d'opérettes, et, avec le
il, le style militaire de l'époque semble facilement artificiel. Les
rants, remarquablement dirigés par grande masse, et la mise en
ne excellente forcent la créance : nous croyons que ces hommes
abattent, tuent et meurent; nous découvrons même la raison d'ê-
dans le combat d'accessoires aussi éloignés de la guerre moderne
le clairon ou le drapeau.

e rôle de Dunant est interprété par Jean-Louis Barrault. Les cri-
nes habituelles que l'on fait à son jeu sont également moins vala-
s ici : il conserve toujours une certaine sobriété, et l'impression
xtrême tension qui se dégage de son jeu est justifiée sans doute
la personnalité même de Dunant, qui est un être extrêmement
veux. Il n'en reste pas moins qu'il manque à Jean-Louis Barrault
désinvolture d'un Raimu ou l'aisance naturelle d'un Fresnay dans
nsieur Vincent, auquel on ne peut manquer de le comparer. Ce
st pas manque de talent ou de métier, c'est peut-être excès de l'un
de l'autre. On ne trouve jamais chez Jean-Louis Barrault ces
ments de détente où le personnage semble simplement vivre sur
ran, ces gestes ou ces expressions sans rapport direct avec la signi-
tion de la scène qui donnent l'illusion du quotidien. Chaque
ard, chaque mouvement de Barrault est justifié, mais chacun sem-
d'abord avoir été pensé; il manque à son jeu l'impression de spon-
néité qui identifie le comédien et le personnage. A côté de Dunant,
mme Sancho Pança à côté de Don Quichotte, le personnage de
uillet donne vie au film : la destinée exceptionnelle d'Henri
nant prend toute sa valeur grâce au contrepoint de ce caractère
homme de bon sens, sensible à la pitié, mais qui mène son exis-
ce comme tout le monde sans toujours bien comprendre la géné-
ité un peu folle de son ami Dunant, qu'il admire et qu'il aime
n. Bernard Blier est remarquable de cocasserie bon enfant et de
nplicité dans ce rôle difficile. Hélène Perdrière se tire aussi honora-
ement que possible du rôle bien conventionnel de Mme Kastner.
Malgré les défauts que nous avons signalés, on ne peut manquer
être sensible à la grandeur du sujet choisi et à la réelle émotion qui
dégage du film.

J.-P. Chartier.

PERSPECTIVES SUR LE MOUVEMENT LITTERAIRE

Le mauvais exemple des grands maîtres.

Le pont aux ânes en littérature, c'est de reconnaître quels écrivains ont du génie et ne pas les confondre avec les nullités, fussent-elles fameuses.

Mais ensuite commencent les vrais et terribles problèmes : savoir comprendre la leçon de ces maîtres et ne pas s'en faire une servitude. Imiter Rimbaud, Kafka, Bloy ne suffit pas pour devenir grand poète, grand romancier et surtout prophète. Au contraire. Là où le maître, au cours d'une dramatique odyssée, s'est frayé un chemin dans un territoire vierge, il ne laisse derrière lui qu'une ornière. Le vrai disciple de Colomb n'est pas celui qui aujourd'hui prend le bateau pour les Antilles, mais Livingstone et le professeur Piccard.

A vrai dire, pour l'épigone qui se contente de plagier ou de répéter la voix de son maître, il n'y a pas de drame. C'est simplement le commerçant qui suit l'explorateur. La tragédie commence quand un homme a quelque chose de vraiment neuf et profond à dire sur lui-même et sur le monde, mais ne s'exprime encore qu'au travers de l'influence qui l'obsède.

Ce dernier drame me semble celui de quelques-uns tels que Henri Pichette et Maurice Blanchot. Il est impossible de lire les *Apoèmes* (Fontaine) du premier, ou encore d'entendre ses *Épiphanies*, et, tout de même, de lire *Aminadab* et *Le Très-Haut* (Gallimard) du second, sans être simultanément frappé de l'authentique puissance de leur inspiration et de ce qu'ils doivent exagérément l'un à Rimbaud, l'autre à Kafka.

Il ne convient pas de mésestimer l'obstacle auquel ils se heurtent. C'est celui qui s'oppose à nous tous aujourd'hui après l'extraordinaire floraison de génies qui sont apparus à la fin du XIX^e^ siècle et dans la première moitié du XX^e^. Rimbaud et Kafka, pour ne parler que d'eux seuls, ne nous gêneraient pas s'ils avaient simplement exprimé des singularités personnelles. La difficulté vient de ce qu'ils nous ont fait apparaître avec une netteté inconnue avant eux la réalité même de notre esprit et du monde qui nous entoure. Ils font dès lors inséparablement partie de notre propre univers.

En nous apprenant à voir, ils ont enrichi notre héritage. Mais seulement à titre collectif, si bien que nous n'avons aucun droit d'appropriation privée sur ces territoires. Ils nous en ont fait cadeau, mais seulement pour notre domaine public. Ainsi ils nous chassent devant eux comme les explorateurs se chassent toujours plus loin les uns devant les autres, à mesure qu'ils avancent.

Ainsi il est naturel qu'en peignant notre propre monde intérieur

ious retrouvions des domaines déjà évoqués par Rimbaud et Kafka, nais ceux-ci les ayant déjà éclairés, ce ne sont plus des domaines neufs. Les génies nous ont dépossédé des zones de nous-mêmes qu'ils nous ont rendues accessibles. Leur mission était de nous pousser plus loin pour que nous nous dépassions nous-mêmes et que nous les dépassions, mais grâce à eux.

Eux-mêmes ont ainsi agi envers leurs prédécesseurs. On sait comment Mallarmé s'est inspiré puis dégagé de Baudelaire. De même Claudel a dit tout ce qu'il devait à Rimbaud et Mallarmé. Mais avec quelle puissance il a pris son propre essor! Kafka n'a pas fait autrement à l'égard de Kleist et de Dickens.

Aujourd'hui encore, nous sommes en présence d'une immense tâche de renouvellement. C'est bien moins une question de mode qu'une exigence vitale. Il importe à tout prix, pour être soi, de rompre définitivement avec les thèmes de Rimbaud, de Kafka et tout aussi bien avec Joyce et Faulkner par exemple. Tous les mythes de la poésie comme pure explosion, ceux de la submersion de l'esprit par la folie, le pathos de la culpabilité, de la révolte, de la peste et de la bureaucratie ne peuvent plus être les signes d'une nouvelle prise de conscience, mais ceux d'une asphyxie.

Contre nos propres maîtres, à cause de leur génie même, nous avons à mener une véritable guerre d'indépendance.

Retour à la terre.

Il est naïf de faire du retour à la terre une panacée. Il n'en est pas moins probable qu'il y a dans le retour au sens de la vie paysanne une sorte de bain de jouvence pour les habitants des villes et particulièrement pour les intellectuels. Un séjour dans un petit groupe d'hommes, au milieu de la vie du cosmos, adonnés à un travail visiblement fécond, est sans doute un lieu privilégié pour exorciser le démon de l'absurde.

On y retrouve presque invinciblement le sens d'une antique harmonie entre les hommes et la nature.

Nous en avons vu, il y a peu de temps, un exemple singulier dans le climat poétique et salubre des œuvres d'Henri Bosco. Nous trouvons un nouvel épisode de ce type d'aventure, dans le roman de Carlo Levi, *Le Christ s'est arrêté à Éboli* (Gallimard).

Sous ce titre énigmatique, l'auteur dépeint sa vie dans un petit village perdu au fond de la Lucanie en Italie. L'existence y est si simple et si archaïque que, pour un peu, l'on se croirait reporté à des siècles en arrière, avant l'ère chrétienne. Certes, le héros, qui est l'auteur lui-même, ne s'y est pas rendu de bon gré. Il y fut contraint par une mesure policière du fascisme. Mais de cette épreuve relativement bénigne, l'écrivain a su faire la matière même de son œuvre. Plutôt que de ruminer stérilement sa révolte, plutôt que de se perdre en vaine phraséologie sur la bureaucratie fasciste, il a compris le charme rude et merveilleux de cette existence dans un pays sauvage. Il a su aussi le peindre avec une force et une délicatesse quasi virgiliennes.

Le problème serait sans doute pour nous, maintenant, de retrouver ce même sens spontané de la vie naturelle au milieu des villes et des machines. Même là, la vie réaffirme chaque jour autour de nous ces valeurs naturelles : il ne dépend pas de nous qu'elles existent, mais que nous les regardions.

Le songe contre le cauchemar.

La meilleure preuve qu'il est possible de retrouver un sens et le plus haut sens à la vie au milieu du monde moderne, qu'il est possible de passer outre au sentiment écrasant de la terreur et de l'absurde, c'est qu'il s'est trouvé au moins un homme pour réaffirmer la primauté de l'homme et même de ses songes apparemment les plus irréels jusqu'au milieu de l'effroyable cauchemar réel des camps de concentration.

Le témoignage qu'apporte sur ce point Jean Cayrol dans son étude sur *Les Rêves concentrationnaires* (*Les Temps modernes*, n° 36) est une magnifique leçon d'héroïsme et de lucidité.

Nul poète, si profondément inspiré qu'il fût, n'aurait osé prétendre à l'avance qu'en un tel lieu, le rêve pût garder encore un charme et une puissance. Mais le fait est là, un homme qui a vécu cette expérience en atteste et nous n'avons qu'à lui laisser la parole :

Les rêves devenaient un moyen de sauvegarde, une sorte de « maquis » du monde réel dans lequel l'homme était à jamais fidèle aux reflets, même les plus étranges, de sa destinée et de sa continuité.

Une certaine irréalité devenait ainsi, par son *no man's land* nocturne, la meilleure défense de la réalité humaine à l'état pur.

Le prisonnier acceptait sans cesse une vie fictive qui doublait l'autre; ainsi l'évocation des recettes de cuisine, dont on a tant parlé sans en comprendre la portée, lui permettait-elle de manger la soupe la plus répugnante et de transformer le goût du pain le plus moisi; pour chacun la table était servie à midi.

Chaque minute de la journée à vivre avait ainsi son « double », ce qui donnait à tous une impression de « rêve éveillé » dans ce noviciat dantesque, de stupeur et même de fascination devant les menus faits comme devant les bourreaux à l'affût. Les concentrationnaires ne s'appelaient-ils pas eux-mêmes, dès 1943, des « morts-vivants » ?

Chaque instant avait une autre « face » qui n'était déchiffrée que par les initiés dont nous faisions partie et cela venait pour certains du rayonnement que pouvaient avoir en eux, indéfiniment, leurs songes nocturnes.

Qu'on se garde d'y voir une simple façon illusoire de s'évader, une fuite dans l'irréel pur. Jean Cayrol nous montre fort bien comment ces rêves agissaient et prenaient appui sur la réalité elle-même :

Ainsi s'édifiait tout un système de défense de son subconscient (celui du déporté), qui se déclenchait dans les plus petits événements de l'existence journalière (ah! l'émerveillement des nuages au couchant pendant l'odieux appel!). Le prisonnier n'était jamais là où on le frappait, là où on le faisait manger, là où il travaillait. Je me rappelle avoir assisté, un matin d'hiver, aux allées et venues incessantes des concentrationnaires travaillant dans la petite usine du camp parce que brusquement, devant leurs yeux étonnés, se profilait dans une splendeur royale la chaîne des montagnes autrichiennes, un or et blanc d'une pureté sereine et hautaine : il n'y avait plus rien à faire, les halls étaient désertés; les kapos n'avaient plus de prise sur leurs victimes qui, dans une ivresse inconsciente et dans l'extase, venaient se nourrir d'une vision périssable, d'une beauté de rêve; ils arrivaient peut-être à *se trouver* « n'importe où, hors du monde ».

Il y a là bien autre chose qu'un aspect inédit et curieux de la vie des camps, c'est une étonnante révélation sur les plus profonds pouvoirs de *résistance* de l'homme. Ne pouvant m'attarder, j'en viendrai tout de suite à la part la plus extraordinaire de cette étude, à ce que

an Cayrol appelle les rêves de salut. Cette fois encore je lui laisserai parole pour citer l'un des plus beaux exemples :

Un de mes amis prêtre, aujourd'hui professeur, m'a raconté les faits suivants :

Durant sa détention au camp de concentration de Mauthausen, il fit ce ve : il se trouvait avec un de ses compagnons devant le Christ cloué sur sa oix. Et brusquement Notre-Seigneur éclata et son sang jaillit de son corps entré pour retomber sur les deux hommes agenouillés.

Le prêtre murmura : « Le sang du Christ nous recouvre et nous protège, ous sommes sauvés. »

Un mois après, ce prêtre tombait malade; une pleurésie le rongeait; il avait uarante de fièvre. Considéré comme perdu, les infirmiers le jetèrent dans neige, complètement dévêtu. Il perdit connaissance et resta plusieurs heues immobile et mourant. Puis il rouvrit les yeux et se retrouva dans un llock qui l'avait recueilli, au chaud dans une couverture *rouge*. La fièvre lait tombée; il était sauvé.

Notons, en passant, qu'une couverture rouge était rarissime dans un camp; e n'en ai jamais vu pour ma part.

Je n'ajouterai pas plus de commentaires que Jean Cayrol, je dirai implement que de telles pages sont inoubliables.

L'homme intemporel.

Comment ne pas être frappé alors du fait qu'un autre captif, descendu, il est vrai, dans un cercle moins profond de l'enfer terrestre, un prisonnier de guerre, ait choisi l'étude du rêve comme d'un nouveau champ de conquête ?

Le livre de François Ellenberger, *Le Mystère de la Mémoire* (Éditions du Mont-Blanc), commence en effet par ces lignes remarquables :

Ce livre est issu de la captivité. Il est l'œuvre d'un scientifique, d'un géologue, habitué à interroger le passé de la Terre et à contempler, au travers les roches et des fossiles, les solitudes inhumaines des temps géologiques. Privé de tout autre matériel d'études, l'auteur s'est tourné vers lui-même avec la détermination d'observer les phénomènes mentaux aussi calmement et avec la même impassibilité que les faits du monde minéral.

L'intérêt tout particulier de cette étude vient de ce que l'auteur s'est imposé une méthode d'analyse neuve et très rigoureuse. Il constate d'abord que « la seule réflexion est impuissante à surprendre en soi beaucoup d'états mentaux dont l'importance psychologique est cependant fondamentale » (p. 10). Il se trouve donc amené à étudier, dans l'esprit des sciences naturelles, toutes les liaisons subconscientes qui existent entre les mots et les images que véhiculent les courants automatiques de la vie mentale pendant la veille et le songe. Là il utilise certaines méthodes psychanalytiques, mais il rejette la cosmologie psychique du freudisme et sa préoccupation dominante des complexes pathologiques.

Le but d'Ellenberger est de montrer que tous les détails dont se composent nos songes et aussi nos rêveries diurnes proviennent de nos sensations présentes ou passées, mais autrement recomposées. Il s'attache effectivement à cette recherche avec une patience d'entomologiste à l'affût de la vie d'une fourmilière.

Il étudie avec la même patience la façon dont le passé vient, à d'incessantes reprises, s'imbriquer au cœur même du présent, soit que nous nous efforçions de faire laborieusement réapparaître ce

passé, soit qu'il s'impose à nous (au point de nous fasciner et de nous faire totalement *oublier le présent* pendant quelques minutes), soit que nous soyons hantés par quelque fragment du passé, redevenu présent, mais insaisissable (ainsi le « mot qu'on a sur le bout de la langue » et qui échappe quand même).

Il y a là des analyses passionnantes et fort lucides qui renouvellent de fond en comble les notions traditionnelles.

Plus remarquables encore sont les conclusions philosophiques de l'auteur. Il est clair que, pour lui, la remémoration n'est pas la mise au jour d'un petit doublet ratatiné du passé enfermé dans le cerveau, c'est une reprise de possession affaiblie, mais authentique, du passé tel qu'il fut directement saisi dans son objectivité propre.

> Dans l'actuel, j'ai l'expérience immédiate de l'ubiquité spatiale par mon corps, dont l'espace n'est proprement que la généralisation. *Dans l'intemporel, je puis goûter l'ubiquité temporelle*, sans laquelle la musique, par exemple, n'aurait aucune signification (p. 44).

Il est frappant que l'auteur retrouve ici les intuitions centrales de Proust pour lequel la « fascination » extra-temporelle exercée par le pavé de la place Saint-Marc à Venise, à travers le pavé devant l'hôtel des Guermantes et aussi l'extase musicale suscitée par la sonate de Vinteuil étaient le signe qu'il est possible à l'homme d'échapper à la fuite de toutes choses, et de retrouver en lui-même, par-delà les temps divisés, l'essence impérissable du temps : ce que Ellenberger appelle l'intemporel.

Mais je n'en finirais pas de commenter tout ce que *Le Mystère de la Mémoire* nous apporte de neuf et de révélateur sur la nature transcendante de l'esprit par rapport à la matière.

Un émule de Wells.

Tout autre est le livre de John Dunne, *Le Temps et le Rêve* (Éditions du Seuil), que préoccupent des sujets étrangement analogues, mais qui les traite d'une tout autre façon.

Disons d'abord qu'il se lit avec un intérêt aussi passionné que *La Machine à voyager dans le Temps*, de Wells. C'est le récit extrêmement vivant de la vie, des rêves et des hypothèses de l'auteur qui prétend avoir obtenu systématiquement à force de recherche la production de songes « prémonitoires ». Il y a de quoi enflammer beaucoup d'imaginations.

Ce n'est pas à dire que la thèse de Dunne sur la nature du temps soit solide. Le « sens commun » n'est pas toujours un guide sûr, on l'a vu pour la question des antipodes, au Moyen-Age, mais l'esprit paradoxal n'est pas non plus garant de vérité.

Pour Dunne, comme pour Wells, la matière existe indéfectiblement à tout instant dans quatre dimensions qui sont parfaitement homogènes et parmi lesquelles celle du temps matériel est tout à fait semblable à celles de l'espace. Pour lui, la dimension dite abusivement temporelle ne se différencie des trois autres que par l'incapacité congénitale de notre conscience diurne à se représenter le monde en ces quatre dimensions à la fois. Autrement dit, le film-de-la-réalité existe de toute éternité, mais nous ne savons en dérouler devant nos yeux qu'un très petit nombre d'images à la fois. Le temps ne serait guère plus qu'une illusion d'optique.

Par contre, pour Dunne, le propre de la vie onirique, c'est de ttre l'homme directement en rapport aussi bien avec le futur avec le passé, en sorte que si nous apprenons à rêver méthodi- ement, nous pouvons débrouiller complètement l'écheveau de nos res et parvenir à la *voyance* la plus parfaite.

Remarquons qu'un tel résultat, fascinant d'abord pour l'imagina- n, serait le plus écrasant de tous : il apparaîtrait alors que la vie ait tout entière soumise au déterminisme le plus absolu. Le pire, st qu'en supposant achevé ce nouveau genre d'éducation onirique, us saurions des années à l'avance toutes les joies et les douleurs de tre irrévocable avenir. Dès l'âge de raison, nous pourrions savoir heure de notre mort et les suprêmes affres de notre existence. Nous nnaîtrions à l'avance les trahisons de ceux qui nous sont chers. Il e paraît hautement édifiant que l'appétit immodéré de la divina- on ne conduise, malgré l'excès de son désir et de son ambition, à ce comble de l'ennui et du désespoir.

Je passerai sur toutes les objections scientifiques que soulève la éorie de Dunne. Il n'explique absolument pas comment tous les rps pourraient se juxtaposer ainsi éternellement accolés dans leurs ats passés, présents et futurs.

Je retiendrai seulement cette objection majeure qui est interne à ce nre de système : si les réalités futures sont simplement contenues ns une fraction de l'espace homogène à l'espace présent, il n'y a ucune raison pour que, à partir du moment où une science nouvelle, lle que Dunne prétend constituer, nous mettrait en possession de tte nouvelle dimension, nous n'ayons pas sur elle *exactement les êmes pouvoirs* d'action et de transformation du monde que sur la alité présente (puisque tout, passé, présent, futur, serait simultané- ent actuel et spatialisé). En agissant sur le futur, nous transfor- erions le futur, ce qui établirait rétroactivement que le futur n'était s préalablement déterminé et encore moins préconstitué. Notre assé même, nous pourrions le *refaire* à notre guise ! Ou bien nous aurons jamais ces pouvoirs, mais cela suffira aussi à établir qu'il y dans le temps objectif une nature spécifique, distincte de l'espace, ui n'est nullement une illusion de notre infirmité d'aperception.

L'hypothèse dont part Dunne est absurde. Cela ne veut pas dire u'elle n'a pas d'intérêt. Elle fait apparaître sous une nouvelle forme absurdité de la thèse du *Retour éternel* dont Nietzsche et beaucoup athées font le fondement de leur philosophie.

Quant aux faits prémonitoires décelés par Dunne, il est fort possi- le qu'ils aient une valeur réelle, mais, s'ils ne sont que partiels et ils n'ont qu'une valeur conjecturale, ils ont encore beaucoup d'in- érêt, mais une portée qui n'a plus du tout ce caractère radical que eur prête l'expérimentateur : ils n'ont plus cette puissance tyranni- ue qui venait de la massivité d'un principe de voyance totale et irré- nédiable.

Michel Carrouges.

Calendrier

A l'étranger et en France, les prix littéraires, comme la pluie, accompagnent toutes les saisons. Le plus considérable, le Prix Nobel 1948, vint d'être décerné au grand poète anglo-catholique, T. S. Eliot, pour l'ensemble de son œuvre.

Le Grand Prix du roman, d'un million de francs, fondé par *Les Nouvelles littéraires*, s'est vu attribuer à trois lauréats, qui se sont partagé la somme : Michel Mercier, Gil Buhet et Mme Lucie Marchal.

Le Prix « Viarreggio », la récompense la plus haute et la plus cotée d'Italie, a été décerné à la romancière Elsa Morante, femme du célèbre écrivain Alberto Moravia, qui fut candidat, lui, cette année, au Prix Nobel.

En Suisse, créé depuis plus de cinq ans, le Prix de la « Guilde du Livre » a été donné au romancier vaudois, dernier secrétaire de James Joyce, Jacques Mercanton, pour son livre, *Le Soleil nie la Mort*.

Il semble que le Prix « Femina », fondé, comme on le sait, par un jury de femmes de lettres, ne suffise plus ! C'est probablement pour cette raison que Mme Claude-Edmonde Magny et quelques-unes de ses « consœurs » ont fondé un nouveau Prix, « la Cote d'Amour », qui sera décerné sous peu.

Charles Morgan, l'auteur de *Fontaine* et de *Sparkenbroke*, a été nommé membre, à titre d'associé étranger, de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Voici, hélas ! trente ans le 11 novembre qu'Apollinaire mourait des suites de blessures de guerre, et dix ans que Francis Jammes nous quittait.

Louis Parrot, chroniqueur littéraire des *Lettres Françaises*, hispanisant fort apprécié, romancier de talent, est mort, à Paris, à l'âge de quarante-deux ans.

Pierre Frondaie, l'auteur du célèbre roman populaire, *L'Homme à l'Hispano*, meurt à Paris.

Jacques Prévert tombe d'un étage et se fracture le crâne. Mais aujourd'hui son état n'inspire plus d'inquiétude.

En Angleterre, on célèbre le centenaire de la naissance de l'écrivain de nature, peu connu en France, Richard Jefferies.

*
* *

Dans le cinéma, on déplore la mort de l'acteur Louis Salou, mais on semble ignorer que Salou était un excellent poète, trop peu publié.

A Paris, sont sortis les films attendus de la saison et qui n'ont pas tous le même intérêt :

Hamlet, de Laurence Olivier, démontrant l'importance et la valeur du théâtre filmé, particulièrement de celui de Shakespeare.

L'Aigle à deux Têtes et *Les Parents terribles*, de Jean Cocteau. *Dieu est mort*, de John Ford, film tiré du roman de l'écrivain catholique anglais Graham Greene, *La Puissance et la Gloire*. Le *Macbeth* d'Orson Welles a été présenté en séance privée à tout ce que Paris peut amasser de gens célèbres, de mondains et de snobs.

Dans le domaine des « Beaux-Arts », il faut noter, à Paris, les expositions d'Albert Marquet et de Marcoussis, tous deux morts, mais qui ont joué, à divers titres, un rôle important dans l'évolution de l'art contemporain.

Une exposition, à Paris aussi, de tapisseries de Raoul Dufy a donné lieu à des controverses entre l'exposant et l'exposé, ce dernier n'ayant pas accordé l'autorisation de présenter ses tapisseries.

La révélation du début de la saison fut, à juste titre, l'exposition du sculpteur Germaine Richier, à la galerie Maeght. Présentée par Francis Ponge, Georges Limbour, René de Solier, cette exposition obtint un vif succès.

On commémore le cinquantenaire de la mort de Puvis de Chavannes, dont les fresques du Panthéon et de la Sorbonne firent la célébrité.

Le « Centre d'Art Sacré » inaugure, dans ses locaux, sous la direction du P. Régamey, un cycle de conférences sur l'art.

*
* *

Il faut signaler, dans le théâtre, la création, au Marigny, par la troupe de Madeleine Renaud et J.-L. Barrault, de la dernière pièce de Camus, *L'État de siège*, et, à la Comédie des Champs-Élysées, de la dernière pièce d'Anouilh, *Ardèle ou la Marguerite*.

Dans le monde musical, on commémore le trentième anniversaire de la mort de Claude Debussy.

On doit à Marcel Couraud et à sa chorale la création de la *Messe* de Guillaume de Machaut, donnée à la Sainte-Chapelle.

Le compositeur soviétique Serge Prokofieff n'a pas fini de recevoir des blâmes de ses compatriotes. On lui reproche de ne pas assez s'inspirer du monde ouvrier dans ses nouvelles œuvres.

Maurice Chevalier a obtenu au Théâtre des Champs-Élysées, dans son nouveau répertoire, un succès toujours immense.

*
* *

Dans le monde des sciences, il faut noter l'attribution du Prix Nobel 1948 au physicien nucléaire anglais P. M. S. Blackett, et, sous le haut patronage des sciences, l'hommage solennel aux savants français Paul Langevin et Jean Perrin. A cette occasion, un colloque d'une semaine, auquel participent de nombreux savants étrangers, s'est réuni à la Sorbonne.

GEORGES BORGEAUD.

LA VIE INTELLECTUELLE

XVI[e] ANNÉE — JANVIER 1948 A DÉCEMBRE 1948

TABLES

I. — TABLE DES ARTICLES SUIVANT L'ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

ANONYMES :

Aspects de la vie des prisonniers	10	95
La grève à travers la France	1	59
Sermon pour une messe d'usine	8-9	28
ANTOINE (J.-M.) : Orient et Occident : une philosophie de l'histoire..	12	42
AMOUDRU (B.) : De l'imaginaire à l'humain	7	37
ANGELET-HUSTACHE (J.) : Témoignages chrétiens	3	25
ARSENIEV (N.) : Les abîmes de la pensée et de l'expérience religieuse de Dostoïevsky	4	20
AUJOULAT (L.) : L'actualité d'*Ad Lucem*	1	24
AUJOULAT (L.) : Union française, mythe ou réalité ?	6	8
AUJOULAT (L.) et MARTEL (P.-A.) : La Semaine Sociale de Lyon 1948.	10	79
BARS (H.) : Charles Du Bos européen	10	112
BARTOLI (H.) : Marx et la tactique révolutionnaire	8-9	52
BÉRAULT (G.) : Intuition religieuse et sagacité politique	4	35
BOITEUX (M.) : Le planisme concurrentiel	4	92
BORGEAUD (G.) : A propos de Paul Klee	6	41
BOUYER (L.) : Christianisme et eschatologie	10	6
ID. : L'œuvre exégétique d'Oscar Cullmann et le problème eschatologique	3	22
BRELIVET (M.) : Le nationalisme vietnamien en face des prétentions françaises sur le Viet-Nam	3	50
BUTOR (M.) : Petite croisière préliminaire à une reconnaissance de l'archipel Joyce	5	104
CARROUGES (M.) : Lumières sur l'Asie	3	29
ID. : Y a-t-il une crise de la littérature ?	6	32
CAZELLES (H.) : Congrès des universitaires catholiques allemands ..	11	47
CHARTIER (J.-P.) : Demain, le cinéma	6	47
CHASTAING (M.) : Remarques sur la philosophie en vogue	6	58
ID. : Théâtre et jugement chez Jean Anouilh	3	100
CHAVAZ (E.) : La situation du protestantisme en Espagne	7	6
CHIFFLOT (Th.-G.) : De l'eschatologie considérée comme un des beaux-arts	10	39
ID. : Luther et l'Évangile ou la tentation du publicain	3	6
ID. : Renouveau biblique et théologique ?	6	82
CHRISTIANUS : Bienheureux les pacifiques	11	1
ID. : Le Christ est Seigneur	10	1
ID. : Les élections italiennes	5	1
ID. : Mystère de Gandhi	3	1
ID. : Mystère d'Israël	7	1
ID. : Tâche des chrétiens	2	1
ID. : Tout peut servir	8-9	1

Une loi vieille de deux mille ans	1	1
Le sens du temps	4	1
Une tâche pour les chrétiens	6	91
DEL (P.) : L'Écriture Sainte	5	6
ENT (M.) : Promotion des sciences sociales	11	65
ER (Y.) : Unité dans la transcendance de la foi	2	36
ELLIER (M.) : Plaidoyer pour des humanités modernes	8-9	115
IVER (P.) : Un journal pour une élite cultivée est-il viable ?	8-9	125
ÉANS (E.) : De la *Sainte Famille* au *Retour à l'Éternel*	3	80
NCOURT (P.) : A la recherche d'Antoine de Saint-Exupéry	2	114
RLE (A.-M.) : Prophétie et critique littéraire	2	28
RLE (D.) : Note sur le fait humain de la science	6	37
ÉRY (H.) : La méthode complexe de J.-P. Sartre	7	102
NTIER (J.) : Réflexions sur la grève des houillères	12	71
L'économie française pendant l'année 1947	2	76
L'économie française pendant le premier trimestre 1948	5	78
L'économie française pendant le deuxième trimestre 1948	8-9	89
L'économie française pendant le troisième trimestre 1948	11	74
La faillite de « l'honnête homme »	6	17
Le plan Marshall	4	83
ERGER (M.) : Démocratie libérale et démocratie totalitaire	7	56
Les régime de type russe	2	46
A (J.) : La cité chrétienne n'était pas le Royaume de Dieu	6	74
: Industrialisation et technocratie	10	86
ON (B.) : Tito, ou l'échec du communisme national ?	8-9	75
MENT-COSTE (Y.) : La radio n'est-elle qu'un torrent de bruit ?	6	53
VAIN (J.) : Tension internationale. Position du chrétien	6	4
RDINI (R.) : Le jour du Seigneur dans l'histoire du salut	4	6
LLEMIN (H.) : M. de Falloux et les journées de juin	1	46
ON (B.) : Introduction à la connaissance de l'Égypte moderne	3	119
IN (G.) : L'abdication des philosophes	11	126
RI-SIMON (P.) : Le testament de Saint-Exupéry	12	
RY (F.) : Le présent et l'avenir du syndicalisme	1	89
M. : Les élections du Conseil de la République	12	79
RS (J.) : Les chrétiens dans la politique. L'expérience du M.R.P.	5	62
: La culture française en péril	11	96
BREL (H.) : La réforme des « maisons de correction »	10	89
VENROUX (J.) : Lettre d'un catéchumène	1	32
LOIRE (M.) : Benelux	2	67
BRUN-KÉRIS (G.) : Une faiblesse indigne	2	63
LERCQ (J.) : Conversations catholiques internationales de Saint-Sébastien	11	46
MMERET (F.) : Le désastre indochinois	7	80
ROY (O.) : La réforme de notre orthographe	11	114
SCHI (M.) : Palestine (juin 1946)	7	127
SOURD (J.-A.) : Bonaparte et moi, sous-lieutenants ignorés	12	94
HNEROWICZ (A.) : Qui est Bourbaki ?	2	118
GÉ (P.-A.) : Le pèlerinage des étudiants à Chartres	7	40
K. : L'Assemblée d'Amsterdam et l'unité de l'Église	11	6
NCHAMPT (J.) : Le *Journal* de Charles Du Bos	10	124
: La situation de la musique en France	6	43
NPREZ (J. DE) : Quatre semaines de trève en Palestine	8-9	80
TA KANG : Louis Laloy (1874-1944)	1	118
ADAULE (J.) : En zone française d'occupation	12	61
: Georges Bernanos	8-9	108
ARCEL (G.) : Les rencontres internationales de Genève	11	122
ARROU (H.) : Dans la plénitude de la foi	5	23
AYDIEU (A.) : Le cardinal Petit de Julleville	1	36

Id. : Le grand prix de littérature 7
Mayeux (M.-R.) : Monseigneur Affre, attitude politique et action sociale 8-9
Merens (J.) : Les catholiques en Pologne 5
Montagne (R.) : Lettre de l'A.C.J.F. à Christianus 5
Muller (H.) : Diagnostic politique 11
Id. : *La mort de l'état républicain* 3
Id. : Sommeil ou métamorphose 6
Muller (H.) et Trémollières (J.) : Notre pain quotidien 7

Nantet (J.) : La condition déplorable des avoirs français à l'étranger. 1

Régamey (P.) : Les conditions de l'art sacré dans le monde moderne. 12
Rémond (R.) : L'A.C.J.F. et l'évolution des structures sociales 2
Id. : Bonne volonté et réalité politique 10
Roqueplo (Ph.) : Un court séjour au *Réarmement moral* 1

Savatier (R.) : Les journées universitaires d'Aix-en-Provence 8-9
Schumann (M.) : Vue cavalière des relations russo-américaines à travers l'histoire 4
Schwab (R.) : Gandhi hindou 3
Id. : La première anthologie sanskrite 1
Scriabine (M.) : Quelques considérations sur le cinéma 3
Serrand (Z.) : Diversité et unité dans l'Église 6
Simon (P.-H.) : Saint-Exupéry entre la force et l'amour 2
Id. : Le testament de Saint-Exupéry 12
Steinmann (J.) : Apologie du littéralisme 5
Id. : L'univers d'Henri Bosco 4

T. L. : Mei Ti, philosophe chinois du Ve siècle avant Jésus-Christ, précurseur du christianisme 1
Trémollières (J.) et Muller (H.) : Notre pain quotidien 7
Travers (J.) : Action catholique et liturgie 8-9
Tristan (R.) : Drame du monde et drame de l'art 4
Troude (R.) : Difficultés et bases d'une morale internationale 4

Viatte (A.) : La candidature Wallace 3
Id. : La candidature Stassen 7
Id. : Intrigues chinoises 4
Id. : La victoire de M. Truman 12
Vignaux (P.) : Révolution par la technique ? 6
Vsevolod (A.) : Le paysan de Russie 2

Zacharias (H. J. E.) : La tâche de l'Église en Chine 1

II. — TABLE ANALYTIQUE

Action catholique :
L'A.C.J.F. et l'évolution des structures sociales 2
Action catholique et liturgie 8-9
Lettre de l'A.C.J.F. à Christianus 5
Ad Lucem : L'actualité d'*Ad Lucem* 1
Affre (Mgr) : Monseigneur Affre, attitude politique et action sociale. 8-9
Allemagne :
Congrès des universitaires catholiques allemands 11
En zone française d'occupation 12
Témoignages chrétiens 3
Anouilh (J.) : Théâtre et jugement chez Jean Anouilh 3
Art Sacré : Les conditions de l'art sacré dans le monde moderne.. 12
Asie : Lumières sur l'Asie 3

Benelux : Benelux 2
Bernanos : Georges Bernanos 8-9

e et liturgie : Renouveau biblique et liturgique ? 6 82
o (H.) : L'univers d'Henri Bosco 4 112

échumène : Lettre d'un... ..... 1 32
rité : Une loi vieille de deux mille ans 1 1
urtres : Le pèlerinage des étudiants à Chartres 7 40
uteaubriand : Bonaparte et moi, sous-lieutenants ignorés 12 94

ine :
Intrigues chinoises 4 80
La tâche de l'Église en Chine 1 6

néma :
Demain le cinéma 6 47
Quelques considérations sur le cinéma 3 111
ilisations : Aux avant-postes de la défense de l'Occident 12 42
ntrôle des changes : La condition déplorable des avoirs français à l'étranger 1 95
llmann (O.) : L'œuvre exégétique d'Oscar Cullmann et le problème eschatologique 3 22
ulture :
La culture française en péril 11 96
Plaidoyer pour des humanités modernes 8-9 115

émocratie : Démocratie libérale et démocratie totalitaire 7 56
ostoïevsky : Les abîmes de la pensée et de l'expérience religieuse de Dostoïevsky 4 20
rame : Drame du monde et drame de l'art 4 104
u Bos (Ch.) :
Charles Du Bos européen 10 112
Le *Journal* de Charles du Bos 10 124

Ecclésiologie :
La cité chrétienne n'était pas le royaume de Dieu 6 74
Diversité et unité dans l'Église 6 66

Économie :
L'économie française pendant l'année 1947 ..... 2 76
L'économie française pendant le premier trimestre 1948 ..... 5 78
L'économie française pendant le deuxième trimestre 1948 ..... 8-9 89
L'économie française pendant le troisième trimestre 1948 ..... 11 74
La faillite de l' « honnête homme » 6 17
Le plan Marshall 4 83
Le planisme concurrentiel 4 92

Écriture Sainte :
Apologie du littéralisme 5 15
Dans la plénitude de la foi 5 23
L'Écriture Sainte 5 6
Prophétie et critique littéraire 2 28

Égypte : Introduction à la connaissance de l'Égypte moderne 3 119

Eschatologie :
Christianisme et eschatologie 10 6
De l'eschatologie considérée comme un des beaux-arts 10 39

Exégèse :
L'œuvre exégétique d'Oscar Cullmann et le problème eschatologique 3 22
Prophétie et critique littéraire 2 28

Foi :
Une tâche pour les chrétiens 6 91
Unité dans la transcendance de la foi 2 36

Gandhi :
Gandhi hindou 3 7
Mystère de Gandhi 3 1

Grèves :
Réflexions sur la grève des houillères 12 7
La grève à travers la France 1 5

Indochine :
Le désastre indochinois 7 8
Le nationalisme viet-namien en face des prétentions françaises sur le Viet-Nam 3 5

Journées universitaires : Les journées universitaires d'Aix-en-Provence 8-9 3
Joyce (J.) : Petite croisière préliminaire à une reconnaissance de l'archipel Joyce 5 10

Laloy (L.) : Louis Laloy (1874-1944) 1 11
Littérature : Y a-t-il une crise de la littérature ? 6 3
Liturgie : Le jour du Seigneur dans l'histoire du salut 4 6
Luther : Luther et l'Évangile ou la tentation du publicain 3 6

Marcel (G.) : Le Grand Prix de littérature 7 14
Marx (K.) : De la *Sainte Famille* au *Retour à l'Éternel* 3 8
Marxisme : Marx et la tactique révolutionnaire 8-9 5
Mei Ti : Mei Ti, philosophe chinois 1 1
Missions : L'actualité d'*Ad Lucem* 1 2
Morale : Difficultés et bases d'une morale internationale 4 6
Mouvement ouvrier : Révolution par la technique ? 6 2
Musique : La situation de la musique en France 6 4

Œcuménisme : L'Assemblée d'Amsterdam et l'unité de l'Église 11 6
Orthographe : La réforme de notre orthographe 11 11

Palestine : Quatre semaines de trève en Palestine 8-9 8
Partis politiques : Les chrétiens dans la politique. L'expérience du M.R.P. 5 6
Peinture : A propos de Paul Klee 6 4
Petit de Julleville : Le cardinal... ..... 1 3

Philosophie :
L'abdication des philosophes 11 12
La méthode complexe de Jean-Paul Sartre 7 10
Remarques sur la philosophie en vogue 6 5
Les rencontres internationales de Genève 11 12
Poésie : Palestine (juin 1946) 7 12

Politique intérieure :
« La mort de l'État républicain » 3 7
Diagnostic politique 11 5
Les élections du Conseil de la République 12 7
Sommeil ou métamorphose ? 6 2

Politique internationale :
Les élections italiennes 5 1
Tension internationale. Position du chrétien 6 4
La victoire de M. Truman 12 8
Vue cavalière des relations russo-américaines à travers l'histoire. 4 5

Pologne : Les catholiques en Pologne 5 3
Presse : Un journal pour une élite cultivée est-il viable ? 8-9 12

ons :
Aspects de la vie des prisonniers 10 95
La réforme des « maisons de correction » 10 89
blème juif : Mystère d'Israël 7 1
dio : La radio n'est-elle qu'un torrent de bruit ? 6 53
rmement moral : Un court séjour au *Réarmement moral* 2 92
imes politiques : Les régimes de type russe 2 46
ligion :
Bienheureux les pacifiques 11 1
Le Christ est Seigneur 10 1
Intuition religieuse et sagacité politique 4 35
Mystère de Gandhi 3 1
Le sens du temps 4 1
Tâche des chrétiens 2 1
Tout peut servir 8-9 1
ncontres internationales catholiques : Conversations catholiques de Saint-Sébastien 11 46
volutions : M. de Falloux et les journées de juin 1 46
ssie :
Une faiblesse indigne 2 63
Le paysan de Russie 2 64
Les régimes de type russe 2 46
Vue cavalière des relations russo-américaines à travers l'histoire 4 54
int-Exupéry :
A la recherche d'Antoine de Saint-Exupéry 2 114
Saint-Exupéry entre la force et l'amour 2 100
Le testament de Saint-Exupéry 12 104
nskrit : La première anthologie sanskrite 1 104
rtre (J.-P.) : La méthode complexe de J.-P. Sartre 7 102
ience : Note sur le fait humain de la science 6 37
maine Sociale : La Semaine Sociale de Lyon 1948 ..... 10 79
rmon : Sermon pour une messe d'usine 8-9 28
ciologie :
Bonne volonté et réalités politiques 10 64
Promotion des sciences sociales 11 65
Aux avant-postes de la défense de l'Occident 12 42
yndicalisme : Le passé et l'avenir du syndicalisme 1 89
Technocratie : Industrialisation et technocratie 10 86
Témoignages : Témoignages chrétiens 3 25
Théâtre : Théâtre et jugement chez Jean Anouilh 3 100
Unions douanières : Benelux 4 67
Union française : Union française, mythe ou réalité ? 6 8
U.S.A. :
La candidature Stassen 7 87
La candidature Wallace 3 85
La victoire de M. Truman 12 81
Yougoslavie : Tito ou l'échec du communisme national ? 8-9 75

III. — TABLE BIBLIOGRAPHIQUE

ANONYMES :		
Almanach des sciences	8-9	133
Les caractères contemporains du salaire	12	89
Le revenu national	12	89
Salaire et rendement	12	89
ANANOFF (A.) : Des premières fusées aux V 2	8-9	133
ANDERSON (P. B.) : L'Église et la nation en U.R.S.S.	3	38
ANOUILH (J.) : Nouvelles pièces noires	1	129
ATHANASE D'ALEXANDRIE : Lettres à Sérapion	8-9	42
AUVRAY (P.) : Ezéchiel	12	38
BATAILLE (G.) : La haine de la poésie	3	141
BAYART (Ph.) : Que savez-vous du marxisme ?	12	90
BAXTER (J. Ph.) : Les secrets de la science américaine	8-9	133
BÉGUIN (A.) : Balzac visionnaire	12	116
BENET (J.) : Le capitalisme libéral et le droit au travail	4	98
BERTHELOT (A.) : De l'atome à l'énergie nucléaire	1	122
BLOCH (R.) : Les origines de Rome	4	142
BIOT (R.) : Éducation de l'amour	7	92
BOREL (É.) : Les paradoxes de l'infini	8-9	134
BOULIGAND (G.) : Les aspects intuitifs de la mathématique	8-9	134
BOULIGAND (G.) et DESBATS (J.) : La mathématique et son unité	8-9	134
BOURBAKI (N.) : Éléments de mathématiques	8-9	134
BOUTARIC (A.) : Au seuil de l'énergie atomique	8-9	133
BRISSON (L.-P.) : Hilaire de Poitiers. Traité des mystères	8-9	42
BROGLIE (L. DE) : Physique et micro-physique	1	122
BRUYR (J.) : Honegger et son œuvre	4	139
CABOS (F.) : Le violon et la lutherie	12	124
CAMERON (J.-M.) : Scrutiny of marxism	12	90
CANTELOUBE (J.) : Les chants des provinces françaises	4	130
CARROUGES (M.) : La mystique du surhomme	11	141
CATTAUI (G.) : Trois poètes, Hopkins, Yeats, Eliot	2	141
CAVAILLÈS (H.) et DION (R.) : La route française, son histoire, sa fonction	1	126
CHAUME (M.) : Histoire Sainte	10	59
CHRYSOSTOME (J.) : Lettres à Olympias	8-9	41
CŒUROY (A.) : Les « Lieder » de Schubert	12	123
COUDERC (P.) : L'architecture de l'univers	1	128
DAUVILLIER (A.) : Genèse, nature et évolution des planètes	1	123
DEBRE (M.) : La mort de l'État républicain	3	75
DELAPORTE (L.) : Les peuples de l'Orient méditerranéen. I. Le Proche-Orient asiatique	12	89
DESSOILE (R.) : Le rêve éveillé en psychothérapie	10	138
DHORME (E.) et DUSSAUD (R.) : Les religions de Babylonie et d'Assyrie; les religions des Hittites et des Hourrites des Phéniciens et des Syriens	12	39
DUCROCQ (A.) : L'humanité devant la navigation interplanétaire	8-9	13
DUFOURCQ (N.) : « Messe en si » de Bach	12	123
ID. : L'orgue	12	123
DUMÉZIL (G.) : Jupiter, Mars, Quirinus	4	142
DUNNE (J.) : Le temps et le rêve	12	132
DUVERGER (M.) : Les régimes politiques	5	96
Éducateur et martyr : le R. P. Jacques de Jésus	3	39
ELLENBERGER (F.) : Le mystère de la mémoire	12	131

(J.) : Les partis politiques dans la France actuelle 3 88
(Ph. DE) : Foules en délire, extases collectives 10 59
ULT (G.) : Debussy 12 124
IÈRE (A.-J.) : Liberté et civilisation chez les Grecs 12 90
(J.) : Les chrétiens au carrefour 3 35

: Lettres à l'Ashram 10 60
phie universelle 7 89
Y (B.) : Science des lettres soviétiques 3 137
ES (L.-P.) : Labyrinthes 2 137
IN (R.) : Le peuple japonais et la guerre. Choses vues (1939-1946) 7 92
EMIN (H.) : Histoire des catholiques français au XIXe siècle.. 5 95
Paroles d'un croyant de Lamennais 3 39
RAND (R.) : Pour une France nouvelle : la révolution financière. 12 89

du Choix (L') 7 92
LYTE : Commentaire sur Daniel 8-9 41
IN TAHA : Le livre des jours 3 118

T (J.) : Les hôpitaux en droit canonique 8-9 42
I.) : L'agrégation d'un Nom et d'un Messie 3 142
Introduction à une nouvelle poésie et à une nouvelle musique. 3 142

EMET (J.) : Catholicisme. Hier, aujourd'hui, demain 3 36
ER (G.) : Considérations sur les religions égyptiennes 12 39
(R. DE) : La spéléologie 8-9 133
NDEAU (M.) : Essai sur moi-même 10 138
IE (G.) : Histoire du piano 2 133

ITHE (A.) : La vie commence demain 8-9 139
AENNE (P.) : L'origine des mondes 1 123
TE (J.) : Le rationalisme de Descartes 2 124
ERCQ (J.) : Le mariage chrétien 10 60
IARDT (F. J.) : Le sacrement de la sainte Cène 10 60
LOCH (H.) : Le cardinal Billot, lumière de la théologie 12 38
ITRE (G.) : L'hypothèse de l'atome primitif 1 123
INCE-RINGUET (L.) et TONNELAT (M.-A.) : Le méson. Aspects théoriques et expérimentaux 1 122
AT (P.-A.) : Les portes de la mort 10 140
APIS (S. DE) : Amour et institution familiale. Les options fondamentales de l'amour 10 60
(L.) : Anthologie de Jean Jaurès 3 88
Le Christ s'est arrêté à Eboly 12 129
TEMBERG : Aphorismes 3 140
S (P.) : Cent cinquante ans de pensée socialiste 4 95
Histoire du mouvement syndical en France 4 95
S (R.) : La Passion, récit poétique 3 142
IER (M.) : Les livres symboliques 4 40

HABEY (A.) : Le Bel Canto 12 123
ITAIN (R.) : Les grandes amitiés 12 112
ROU (H.-I.) : Histoire de l'éducation dans l'antiquité 10 106
OUD (P.-H.) : L'Évangile de Jean d'après les recherches récentes. 10 59
IAUD (G.) : Message poétique du symbolisme 7 136
DER (R.) : Allemagnes et Allemands 8-9 98
EUR (H.) : L'espace interstellaire 1 123
TCHEUIL (Y. DE) : Mélanges théologiques 4 40
TET (P.) : La vie quotidienne en Égypte au temps des Ramsès.. 7 92

MIAS (M. E.) : Le cyclotron 1 122
: L'énergie atomique et son utilisation militaire 1 122
s et clochers 1 36

Pacherstnik (A.) : La législation du travail en U.R.S.S. 4
Piganiol (A.) : L'Empire chrétien (325-395) 12
Pigott (F. W.) : Libéralisme et traditionnalisme chrétien 4
Pirandello (L.) : Les trois pensées de la petite bossue 5
Ponceau (A.) : Initiation philosophique 7

Radar (Le) 8-9
Régamey (P.) : Les plus beaux textes sur la Vierge Marie 3
Religions (Les) 3
Renard (J.-C.) : Cantiques pour des pays perdus 7
Reynaud (P.) : La France a sauvé l'Europe 8-9
Richard-Foy (R.) : Voyages interplanétaires et énergie atomique .. 1
Rivière (J.) : Nouvelles études 4
Rochefort (R.) : Kafka ou l'irrésistible espoir 7
Rollet (H.) : L'action sociale des catholiques en France (1871-1901). 7
Romanowsky (V.) : Arctique et antarctique 8-9

Saint-Exupéry (A. de) : Citadelle 12
Sartre (J.-P.) : Situations I 2
Saunders (W.) : Weber 2
Schneider (R.) : L'homme devant le jugement de l'histoire 3
Shalom Asch : Le Nazaréen 1
Speaight (R.) : L'ange de la brume 7
Steinbeck (J.) : Les raisins de la colère 3
Steinwender (L.) : Christus im Konzentrationlager 12

Thorel (G.) : Chronologie du mouvement syndical ouvrier en France (1791-1946) 4
Tricot (A.) : Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1

Vaucouleurs (G. de) : La science de la photographie 8-9
Vie des saints et bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des fêtes 3
Vittorini (E.) : Les hommes et les autres 3

Wéber (J.-J.) : Le Livre de Job. L'Ecclésiaste 10
Woolf (V.) : Entre les actes 4
Wright (R.) : Black boy 3

Imprimerie Aubin. — Ligugé (Vienne).
D. L., 4e trimestre 1948. — Imprimeur, n° 279.
N.M.P.P.